

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ESSAI SUR
DIX ANNÉES DE LA VIE
DE
BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON
1868-1878

Quelques aspects d'une crise

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. LESCOFFIER

Agrégé de l'Université

PARIS
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE (IX^e)

1932

ESSAI SUR
DIX ANNEES DE LA VIE
de
BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON
1868-1878

Quelques aspects d'une crise.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ESSAI SUR
DIX ANNÉES DE LA VIE
DE
BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON
1868 - 1878

Quelques aspects d'une crise

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. LESCOFFIER

Agrégé de l'Université

PARIS
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE (IX^e)

1932

ABREVIATIONS

Stand. — B. Björnson : Samlede digterverker, Standardutgaven, I-IX,
1919.

Stand. 5. — — id. 5° édit., 1927.

Sl. D. — — Samlede Digte, I-II.

A. T. — — Artikler og Taler, I-II.

Gr. — — Grotid, I-II. Breve fra aarene 1857-1870.

Br. — — Brytningsaar. Breve fra aarene 1870-1878.

B. Ark. — Björnson-arkivet (Bibl. de l'Université, Oslo).



Dix années de la vie de Björnson sont un monde, surtout à l'époque orageuse où il a conquis la maîtrise définitive de sa pensée et de son art. On ne se serait pas risqué à l'explorer si l'accueil du poète, les propos de Sars et de Brandes, l'amitié et la science inépuisable de Chr. Collin n'avaient rendu leur vie à tant de textes et à la foule de problèmes qu'ils font naître.

L'œuvre monumentale de Chr. Collin sur l'enfance et la jeunesse de Björnson reste la base de toute étude. Après lui, Halvdan Koht et Francis Bull, par leurs puissants défrichements, ont ouvert la voie à des recherches nouvelles. L'hommage qui est dû à ces maîtres norvégiens se double ici de la plus vive reconnaissance.

La liste serait longue de ceux qui, en Norvège et ailleurs, par leurs récits, leurs conseils, leurs archives, ont rendu possible ce travail. Une aide infiniment précieuse nous a été assurée par Madame Dagny Sautreau-Björnson, dépositaire de riches souvenirs et digne gardienne de la gloire paternelle. Mais dans cette longue recherche, c'est à Björnson lui-même qu'on doit le secours le plus efficace. Revenir à lui, c'est retrouver la force héroïque qui s'est épanouie pendant plus d'un demi-siècle en œuvres et en bienfaits. Son génie est toujours jeune et radieux.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

- I. — **La première jeunesse.** Des débuts à *Sigurd Slembe*. — L'originalité de Björnson. — La richesse des dons. — Björnson et la Norvège. — Après le retour d'Italie.

Nul poème, dans la littérature nordique, n'est plus rayonnant que les débuts, ou, si l'on veut, que la première jeunesse, de Björnson, celle d'Æhlenschlaeger exceptée. Du petit presbytère paternel à l'Italie, des beautés sévères du Romsdalsfjord à celles de la ville éternelle, son histoire, jusqu'à la trentaine, est celle d'une croissance magnifique, jalonnée de chefs-d'œuvre¹.

Enfant, il a vécu, tous les jours et de toute son âme, la vie paysanne et l'a dépassée de son rêve. Au petit collège endormi de Molde, il se forme librement, avide de lectures et de vie, conteur, chef de bande et déjà républicain. Il vient à Kristiania pour être bachelier, et autour de lui on s'étonne qu'il aille, le front haut, illuminé de certitude; car il a décidé d'être poète. Il le sera, même sans ressources pour vivre, même dans un milieu de critique et d'ironie. Il a déchiré ses premiers essais et s'est fait journaliste. A 22 ans, il lance le mot d'ordre d'une littérature nouvelle : nature et vérité.

Il est, à cette date, une force ardente, qui tâtonne. Un merveilleux voyage à Upsal et la vue des grands souvenirs historiques de la Suède déchirent les voiles : il écrit son premier acte original, *Entre les batailles*. Il part pour Copenhague, et

(1) Sur cette période, voir l'étude magistrale de Chr. Collin : *B. Björnson, hans barndom og ungdom*, I-II.

le doux climat danois, les trésors d'art, de critique et d'amitié qu'il y trouve, les nostalgies qui gonflent à la briser son âme impétueuse font jaillir son premier chef-d'œuvre, un conte paysan, *Synnöve*. Un grand drame, *Hulda la boîteuse*, l'accompagne.

Nouvelle étape : il est choisi pour diriger la « scène nationale » de Bergen. Le théâtre, la politique et le journalisme, dans la ville la plus accueillante à la jeunesse, ouvrent une vaste carrière à ses dons. Comme un printemps norvégien, il s'épanouit puissamment. Il triomphe. Mais il sait se concentrer ; sa force se ramasse sur un sujet qu'il creuse plus profondément : *Arne*, admirable de poésie et d'observation parfois tragique.

A 27 ans, il est de retour à Kristiania, et comme la bataille politique se ranime, il s'y jette éperdument, imprudemment. L'épreuve est dure. Il souffre. Mais il donne aussitôt la mesure de sa vitalité et prend sa revanche dans un conte débordant d'optimisme, *Un joyeux garçon*.

Cependant, son génie frémissait d'impatience. Il avait soif d'une culture plus complète ; il voulait tenter les plus hautes tâches : maître du conte, il voulait maîtriser le drame. Il part pour l'Italie. Là, pendant deux ans, il puise à toutes les sources de beauté ; il lit Goethe et les Grecs ; il livre assaut à Michel-Ange. Son effort obstiné et enthousiaste lui donne la révélation. Germain « broussailleux et hérissé »², il découvre la beauté classique. Quelques-uns de ses meilleurs poèmes lyriques datent de ce temps. Il écrit un premier drame, *Le roi Sverre*. Mais cette œuvre manquée est le degré qui lui permet d'atteindre au chef-d'œuvre de sa première jeunesse, digne de Shakespeare en maintes scènes, *Sigurd Slembe*.

A 25 ans, avec *Synnöve*, Björnson inaugurerait une époque nouvelle des lettres norvégiennes. A 30 ans, après *Sigurd Slembe*, il était le premier poète du Nord.

Cette étonnante réussite est à la fois achèvement et création. Björnson a capté mille influences ; il s'est nourri des sagas, de Wergeland et des œuvres récentes du romantisme national. Il a profité largement du Danemark, de la Suède et

(2) Gr. II, 172.

des classiques universels. Dans cette Norvège qui est devenue une des patries du drame et où le théâtre était alors inexistant, il a retenu les leçons de Goethe et de Schiller, de Shakespeare et des dramaturges français contemporains. Quand G. Brandes parle de sa sûreté de « somnambule »³, il convient de rappeler la sévère critique qu'il s'est imposée et les œuvres qu'il a supprimées sans pitié. Mais en même temps, d'un regard d'aigle, il avait discerné les deux proies sur lesquelles s'abat son jeune génie : la vie paysanne et le monde des sagas. Et voici sa trouvaille : il découvre le lien de ces deux mondes ; il les éclaire l'un par l'autre ; il peint les paysans à la lumière d'un passé riche en passions et en caractères et les hausse ainsi à une grandeur épique ; inversement, il humanise la beauté abrupte des vieux récits. Et nous voyons se dérouler avec *Synnöve* et *Hulda la boîteuse*, avec *Arne* et *Sigurd Slembe* le double cycle qu'a fort bien décrit Chr. Collin, « où les mêmes thèmes essentiels se divisent et reçoivent un développement tout différent, selon qu'ils sont transplantés dans la saga ou dans le milieu contemporain »⁴. Mais déjà, il a trouvé un autre domaine sur lequel son art ne peut mordre encore, celui de la vie bourgeoise.

Il n'est de conquête que si elle est consacrée par l'art. Björnson s'était créé le sien. A la première d'*Entre les batailles*, les spectateurs stupéfaits, oublièrent un instant d'applaudir. Le style de *Synnöve*, hardi et direct, dérouta les puristes. *Arne* les épouvanta, et Björnson lui-même, quand il la vit imprimée, fut un instant effrayé de son œuvre⁵. Longtemps, le bon Jonas Lie garda dans l'oreille les dissonances de *Sigurd Slembe*⁶. Peu à peu, on a mieux vu qu'il n'y avait pas là excès romantique, mais sûreté et maîtrise réelle, équilibre d'un sentiment exubérant et d'une forme sévère. On admire qu'avec une base étroite, ses premières œuvres aient de larges perspectives. Et en effet elles sont classiques.

Et pourtant, Björnson pouvait être troublé par la richesse de ses dons. Peu d'auteurs ont été plus comblés du ciel. Il est

(3) Conversation avec G. Brandes. Voir aussi : *Samlede Skrifter*, III, 366-367.

(4) *Salmonsens Konversationsleksikon*, B. Björnson, p. 343, 2^e col.

(5) Gr. I, 91-92.

(6) *J. Lie og hans samtidige*, 19, 24, 27.

né conteur. Par la verve, la couleur, le mouvement de ses récits, il a charmé des milliers d'auditeurs. Le théâtre l'a attiré de bonne heure, et pour y réussir, il avait la divination psychologique et la force. En même temps, par l'intensité du sentiment, par le jaillissement toujours nouveau de la « stemning » et de l'image, il prend place parmi les plus spontanés des lyriques. Avec la même assurance, il s'était révélé orateur. Et ses réactions fulgurantes faisaient de lui un parfait journaliste. Aussi, jamais poète n'a-t-il été plus apte à l'action. A ses débuts, il avait déjà le besoin fougueux de se dépenser, de rendre aux hommes, généreusement, ce qu'il avait pris à la vie, de semer les images et les idées, d'aider et de guider. Le don du commandement s'y ajoutait; le goût de la bataille aussi, avec un ardent appel à l'amitié et aux joies qu'elle donne. Jamais sans doute il n'a paru plus magnifiquement chef et pasteur de peuple que dans sa vingt-septième année, à Bergen, haranguant la foule, le jour de la fête nationale. Vainqueur dans sa campagne théâtrale et dans la campagne électorale qu'il avait menée, beau de force juvénile et d'autorité, il évoquait le passé en termes saisissants; et, l'après-midi, à son théâtre, il semait sur les auditeurs les blanches feuilles d'un de ses hymnes à la Norvège⁷.

Un petit pays en croissance, comme la Norvège, requiert l'aide de tous ses fils, Björnson, plus qu'un autre, avec sa foi indomptable en sa patrie, sera engagé dans ses luttes. Déjà ses *Contes*, par la place d'honneur qu'il fait aux paysans, étaient un acte de portée politique. Ses drames donnent à la conscience nationale l'appui de l'histoire. Les succès de Bergen, la défaite de l'hiver 1859-1860 à Kristiania ne sont qu'un prélude aux batailles de toute une vie. Mais sous l'action politique se reconnaît la volonté d'être l'éducateur de son peuple, de faire, comme une autre Harald, l'unité morale de la nation.

La jeunesse de Björnson est une conquête. Mais on n'a pas dit encore la conquête la plus difficile.

L'exubérance de sa force, son paganisme germanique, noté par tous les témoins, pouvaient lui être funestes. Son père

(7) Chr. Collin : *B. Björnson*, II, 144 et suiv.

craignait; et, pour dompter l'enfant, il l'obligeait un jour à assister à une exécution capitale. Ce serait fausser le portrait que d'insister à l'excès sur la violence du tempérament, l'humeur autoritaire et l'orgueil, et d'oublier que Björnson était également pieux à tous les sens du mot, idyllique, qu'il pleurerait à un sermon de Grundtvig ou en écrivant le dénouement de *Synnöve*⁸. Mais il a connu maintes fois le vertige de la force et la difficulté de la discipliner. De là est né un des thèmes essentiels de son œuvre. Thorbjörn, dans *Synnöve*, et Sigurd Slembe, — le « Violent » —, sont des héros tentés par la démesure. Le premier réussit et l'autre échoue dans la lutte contre les passions égoïstes. Avec eux, nous touchons au plus profond de l'âme de Björnson. La religion, l'amitié, le mariage ont été des alliés dans la conquête de soi qu'il a entreprise. Elle rencontrera toujours des difficultés, mais elle est désormais assurée et on ne peut qu'approuver ce mot par lequel un contemporain le définissait : « un jeune génie qui veut être un homme »⁹.

L'Aladdin norvégien avait ainsi connu des luttes difficiles contre son milieu et contre lui-même. Mais, comparée à celle d'Ibsen, que cette première jeunesse est lumineuse ! De quatre ans plus âgé, petit et gauche, incapable d'éloquence, solitaire et tourmenté par le doute, Ibsen, malgré des œuvres denses de pensées et de passion, mène une vie misérable et la vue de son heureux rival et ami va lui inspirer, dans les *Prétendants à la couronne*, le portrait de Haakon, le chef à la pensée royale. Björnson jeune n'a pas reçu de plus bel hommage. Quand on relit ses œuvres, on constate que, malgré des déchets inévitables, elles gardent une étonnante fraîcheur. Trois grands contes, *Synnöve*, *Arne* et *Un joyeux garçon*, l'acte d'*Entre les batailles* et la trilogie de *Sigurd*, d'exquis poèmes : voilà le legs précieux de ces années. Il ne vaut point sans doute par la nouveauté hardie de la pensée. Mais la gravité morale, la délicieuse fraîcheur du sentiment, les contrastes de la puissance et de la douceur, un art bref et fort en font la beauté durable. Björnson, plus disciple de Goethe qu'il ne le sera par la suite, est à peine atteint par la mystique nationale et nor-

(8) Conversation avec Björnson.

(9) *Ny ill. Tidning*, 3-III-1866.

dique. Tourné vers l'avenir, il est le vivant symbole d'un peuple en renaissance.

*

En 1863, son séjour en Italie terminé, il traverse sans curiosité l'Allemagne et la France, impatient de se retrouver dans son pays qui le fête. Une détente se fait dans sa vie et dans sa production. Il publie en 1864 *Marie Stuart* et en 1865 une sorte de proverbe, *Les nouveaux mariés*. Il a conçu le sujet d'*Une Faillite*, mais dix ans se passeront avant que le drame bourgeois arrive à maturité.

Le désastre danois de 1864, l'effondrement du scandinavisme et la menace qui grandit pour les peuples frères le rejettent vers la réalité nordique. L'essor qui l'avait porté vers de larges horizons humains est ralenti. Un repliement national et moral s'annonce.

Mais de 1865 à 1867, pendant deux ans et demi, Björnsson trouve un rôle à sa taille. Il est instructeur et directeur artistique du théâtre de Kristiania. Années d'une plénitude merveilleuse : le jeune théâtre norvégien avait trouvé un animateur qui n'a jamais été égalé ; le poète remplissait une mission nationale ; il forgeait l'instrument du drame norvégien ; par l'art, il se faisait l'éducateur de la capitale et par elle du peuple ; il lui apportait des messages d'Europe. Mais un désaccord arrête cette œuvre. Il demandait des pouvoirs plus étendus. On les lui refuse. C'était une catastrophe pour le théâtre et, pour lui, une cruelle déception. Il partit.

Sans s'en douter, il était à un tournant de sa vie spirituelle, qui coïncide avec un tournant du siècle.

Ici, des questions se pressent.

En quel sens Björnsson va-t-il poursuivre sa magnifique expansion juvénile ?

Comment réagira-t-il aux grands événements qui vont bouleverser la vie de la Norvège, celle du Nord et de l'Europe ?

Enfin, comment expliquer que le poète à demi-romantique des *Contes* et de *Sigurd Slembe* devienne prochainement l'au-

teur le plus moderne et donne au siècle un de ses plus purs chefs-d'œuvre, *Au-dessus des forces humaines* ?

Chr. Collin a décrit magistralement la première jeunesse de Björnson. On esquissera, dans ce livre, sa seconde jeunesse.

II. — **Le séjour au Danemark.** — Problèmes dano-norvégiens. — Björnsson et le Danemark. — Le séjour à Copenhague. — Grundtvig et les grundtvigiens. — Rasmus Nielsen et le problème : « foi et science ». — Orientation nouvelle. — Départ.

Puisque le « vent du Nord » ¹⁰ soufflait sur la Norvège, Björnsson, à défaut de l'Italie, chercha une oasis proche. Avec sa femme et ses deux enfants, il partit pour le Danemark et y resta de septembre 1867 à l'été suivant. Il y cherchait simplement des amis, de la joie et le loisir d'achever une œuvre, *La fille de la pêcheuse*. Mais le séjour eut des conséquences considérables.

Björnsson aimait le Danemark « presque comme sa patrie » ¹¹. Disons mieux : le Danemark est une de ses patries. Les rapports avec ce pays sont un des grands problèmes de la vie norvégienne. Ils tiennent en deux mots : après des siècles de vie commune, la Norvège retrouve son indépendance politique, mais la dépendance culturelle continue. A l'heure présente, il en reste encore des vestiges. Cas complexe, plein de frictions et d'accords, d'emprunts et de luttes. La rupture de 1814 laisse dans les mémoires, dans les cœurs et dans les familles des liens qui durent, des affections profondes, quelques rancunes aussi. La parenté est étroite, mais ce n'est pas celle de deux frères, comme entre Norvégiens et Suédois ; la Norvège et le Danemark sont des peuples complémentaires qui s'attirent et se repoussent. Les malheurs du Danemark inspirent la plus sincère douleur. Et toujours les besoins culturels ramènent les Norvégiens à Copenhague, capitale de l'art et de

(10) Gr. II, 158.

(11) Ibid., 232.

la pensée. « Dania, s'écrie un ami de Björnson, Bernhard Dunker, ce mot veut dire Europe et monde; c'est la civilisation qui nous est transmise ¹².

Cette vie dano-norvégienne, si riche et si contrastée, qui va de l'idylle à la dispute et jamais, ou presque jamais au drame, nul ne l'a vécue de façon plus typique et plus intense que Björnson. « Parce qu'on y trouvait le plus d'intelligente sympathie, l'art le plus avancé » ¹³, Björnson, à 24 ans, était venu chercher à Copenhague le climat favorable à ses premières œuvres. En 1860, sur le chemin de l'Italie, il avait été l'objet de flatteuses attentions, accueilli et fêté par l'élite, et le bonheur dilatait son « meilleur moi » ¹⁴. Nouveau séjour de quelques mois à l'été 1865, cette fois pour son théâtre; mais comme à l'ordinaire, il s'ouvre à toute la vie. « Je me sens renaître », écrit-il ¹⁵.

Sa dette envers le Danemark était grande. A elle seule, sa dette littéraire, si on voulait en établir le bilan, exigerait une revue de presque tous les auteurs danois, des contemporains de Björnson à J. L. Heiberg et de celui-ci à la glorieuse génération de l'âge d'or, que domine Oehlenschlaeger. Mais en même temps qu'il emprunte, il s'affranchit. Pour supprimer les traces de vassalité, la tare provinciale, il travaille à doter la Norvège d'un théâtre, d'une littérature et d'une langue d'accent si national qu'un danois a peine à comprendre *Arne*. La nationalité est en lutte contre la culture. Elle veut créer une culture nouvelle.

Elle y réussit, et les rapports dano-norvégiens sont renversés. Grâce à Björnson, la Norvège donne après avoir reçu. Le provincial conquiert la métropole. Ses contes paysans n'ont eu nulle part de meilleur public. Son lyrisme, aujourd'hui encore, chante sur les lèvres du peuple danois.

Entre l'art danois et la vigueur norvégienne commence une heureuse collaboration. On les dirait indispensables l'un à l'autre. C'est le cas de Björnson et de Clemens Petersen. Le poète avait trouvé au Danemark son critique. Mieux qu'un critique : un ami, un animateur, un puits de science, une cons-

(12) *Tidens Tegn*, 21-II-1931.

(13) Gr. I, XX.

(14) *Ibid.*, XL.

(15) *Ibid.*, LXIX.

ciences. Du moins, il le vit tel, pendant longtemps. « C'était un phénomène »¹⁶. Et si Cl. Petersen a été porté trop haut par l'amitié généreuse de Björnson, nul ne niera qu'il ait occupé avec talent l'interrègne qui sépare ces deux maîtres de la critique, J. L. Heiberg et G. Brandes¹⁷. Ce danois avait su voir aussitôt que *Synnøve* faisait époque. En revanche, Björnson apportait à Cl. Petersen l'évangile attendu. Dans une période de résignation littéraire, à un public saturé d'esthétique, il offrait, avant Brand, l'exemple du génie « éthique ». Par Cl. Petersen et son panégyrique inlassable, Björnson devenait un ferment de la vie danoise, presque un chef d'école.

Une collaboration plus réussie encore unit Björnson à Fr. Hegel. Misérablement imprimé en Norvège, Björnson trouve en Hegel un éditeur habile et hardi, qui devient son banquier, son ami, une ancre de salut dans les tempêtes de sa vie. A sa suite, Ibsen, Lie, Kielland et l'élite des auteurs norvégiens trouvent un public et des honoraires convenables. Pour la Norvège cette émigration était une défaite qui vient à peine d'être effacée. Mais c'était aussi un gain incomparable : grâce à Hegel et au Danemark, Björnson et Ibsen allaient assurer à leur patrie « l'hégémonie spirituelle » du Nord¹⁸.

Dans un domaine, le Danemark se croyait encore supérieur. Il avait une scène glorieuse, un répertoire, une troupe brillante de comédiens. Le maître du goût, J. L. Heiberg, avait écarté avec dédain les premiers drames d'Ibsen et de Björnson. C'est sa femme, l'actrice fameuse, bientôt directrice de la scène au théâtre royal, qui répara l'injustice¹⁹. En 1865, elle avait monté l'idylle à demi-danoise des *Nouveaux mariés*, qui eut un succès prolongé. En 1867, elle ouvre la saison avec *Marie Stuart*. Cette fois, c'était une victoire norvégienne. Même au théâtre Björnson commençait à triompher de « la prudence et de la routine » danoises²⁰.

(16) Björnson à Chr. Collin, lettre inédite du 16-I-1896. Madame Collin a bien voulu, — et nous l'en remercions très vivement — nous permettre d'emprunter quelques citations d'ordre littéraire aux lettres de Björnson à son mari.

(17) Voir P. V. Rubow : *Dansk litterær Kritik*, p. 233 et suiv.

(18) H. Koht : Gr. I, LIX.

(19) Voir aussi l'étonnante lettre où Björnson donne des conseils à Mme Heiberg pour le répertoire, Gr. II, 216.

(20) Edv. Brandes : *Björnson, Festkrift*, 15.

*

Voilà donc Björnson installé de nouveau à Copenhague.

Les Danois trouvent parfois trop de rudesse orgueilleuse aux Norvégiens; — les Norvégiens une humeur trop égale et prosaïque aux Danois. Au début du séjour de Björnson, ces discordances ne s'entendent point. Il déborde d'ardeur joyeuse. Le travail occupe ses matinées, qu'il ne faut pas troubler. Il écrit *La fille de la pêcheuse*. Le reste du jour est consacré à l'amitié, aux réunions et aux discussions, à l'art, à la politique. Il a temps pour tout :

...à notre porte habite Rasmus Nielsen (le philosophe) que nous voyons tous les jours. Et Clemens Petersen, et Rudolf Schmidt; et le vieux Grundtvig, à Vartov, chaque dimanche; le musée Thorvaldsen, tous les artistes, Mme Heiberg et Krieger tout près de nous, Hall (l'ancien premier ministre) un peu plus loin : oui, c'est une vie de prince ! J'habite à l'endroit le plus charmant de la ville, près d'un grand lac qui brille sous nos fenêtres. L'appartement m'a été cédé.. par le D^r G. Rode, un ami de jeunesse, marié à la fille d'Orla Lehmann, qui est devenue notre très chère amie...²¹.

Entre deux périodes de crise le Danemark connaît un calme relatif, mais bien des questions se posent : celle du Slesvig, en premier lieu; — elle remplit la moitié des journaux avec les nouvelles de Paris; — l'organisation des partis, les lois nouvelles, les questions religieuses et scolaires. Björnson discute avec Ploug, le vétéran du scandinavisme, avec Hall, Krieger, etc. Dans la compagnie des chefs spirituels du pays, il est au cœur de la politique danoise²². Avec Cl. Petersen, R. Schmidt, Greensten, Hammerich, c'est l'art qui a la première place. Il se débat furieusement contre Mme Heiberg qui tient pour le beau, alors qu'il réclame le vrai. Il fait des conférences²³; il écoute des sermons, il visite des musées avec Margrete Rode, et, gravement, avec son mari, il ébauche le scandinavisme de demain. Il lance l'idée du congrès orthographique de Stockholm et il envoie à Kristiania conseils, articles, sermones, encouragements et plans de bataille à ceux qui dirigent en son absence son journal, le *Norsk Folkeblad*. Grand événement de famille : un enfant naît, son troisième fils. Événement

(21) E. Hilsen : *Jubilaumboken*, 173.

(22) Gr. II, 239, 327.

(23) Ibid., 239.

nement littéraire : Hegel publie *La Fille de la pêcheuse* qui obtient un très gros succès. Déjà Björnsson raconte le sujet de *Sigurd Jorsalfar*; *Arnljot Gelline* est en train; *Une Faillite* attend. « Je n'ai jamais éprouvé, à aucune période de ma vie, une telle ardeur à produire, et si Dieu bénit mon œuvre, la Norvège sera bientôt en fleurs » ²⁴.

A travers cette magnifique expansion, un regard méfiant discernerait peut-être quelques excès, des mouvements d'une franchise un peu brutale, des jugements péremptoirs, un air souverain au milieu d'hommages dûs au premier poète du temps. « On l'avait adulé dans les salons où il faisait sensation » ²⁵. G. Brandes a noté dans ses souvenirs l'incroyable assurance de Björnsson, qui n'allait pas sans intolérance ²⁶. Mais Brandes alors n'était guère plus équitable que Björnsson. Laissons simplement parler celui-ci, qui avouait à Hegel, l'année suivante, avoir perdu du temps au Danemark : « j'avais (trop) de relations l'hiver dernier, et maintenant il faut travailler double » ²⁷.

Tant d'hommages pouvaient le gêner; une vie qui s'étale devient impropre aux grandes tâches. La santé morale de Björnsson lui a fait éviter ces écueils. Il est très significatif que ce Danemark qui le fêtait à l'excès, lui ait justement donné ses « consciences ». Cette gravité dont il a besoin, il la trouve dans le fidèle et fin Greensten, chez les Rode, qui ne lui ménageront pas de dures vérités. Cl. Petersen avait eu ce rôle de conseiller et R. Schmidt s'y essaiera. Björnsson a même gagné au commerce de Johanne Luise Heiberg. Celle qui avait été un ange ou une fée à la scène n'était pas, quoi qu'en dise G. Brandes, une oie à la ville ²⁸. Petite bourgeoise ? Admettons-le; mais elle avait aussi quelque chose d'une grande dame. « En face de vous, dit Björnsson, je me sens lié..... J'accueille les impressions avec plus de calme, je ne donne que ce qui est bon... » ²⁹.

Mais il trouva une discipline infiniment plus durable auprès de Grundtvig et des grundtvigiens.

[Björnsson]

(24) Ibid., 272-273.

(25) Birkedal : *Personlige Oplevelser*, 59.

(26) *Levnad*, I, 147.

(27) Gr. II, 287-288.

(28) *Liv og Kunst*, 151.

(29) J.-L. Heiberg : *Et Liv genoplevet etc.*, II, 3^e éd., 412.

Avant d'aborder cet événement capital, si l'on voulait n'être point trop incomplet, il faudrait signaler quelques-unes des complications qui suivent la vie de Björnson. On reprendrait le cas de Cl. Petersen, dont la tragédie est proche³⁰, on signalerait la brouille avec Camilla Collett, etc. Qu'il suffise de noter une polémique littéraire. Cl. Petersen usait et abusait du nom de Björnson pour accabler certains auteurs; « j'en ai souffert souvent, mais je me suis toujours tu, disait Björnson³¹. Sous ce titre : « la nouvelle école poétique de Norvège », il lui consacre une conférence où il reprend et confirme l'éloge³². La riposte vient dans un de ces journaux de boulevard que Björnson détestait, spirituels, mordants, frivoles, à la façon parisienne, le *Figaro*, qui dans trois grands articles attaque l'idole de Cl. Petersen, les hommes d'acier et leur « cuirasse morale »³³. Malignement, le journal glissait en passant l'éloge d'Ibsen. Et ceci est grave.

Car Ibsen était désormais l'auteur de *Brand*, et en novembre 1867, juste au moment où Björnson était à Copenhague, il faisait paraître *Peer Gynt*. Le lendemain même, Björnson jetait en hâte ces mots dans un billet à Hegel :

...je suis ravi, enthousiasmé de son livre ! J'ai ri à éclater. Je l'ai signalé à mon journal; oui, j'éprouve pour Ibsen une immense reconnaissance Merci !³⁴.

Trois jours après, il écrivait à Ibsen la lettre la plus chaleureuse : « il n'est pas un homme, pas un livre en Norvège qui m'ait donné l'aide que m'apporte *Peer Gynt* »³⁵. Il songeait en particulier à l'ineffable Huhu et à la satire des « maalstraevere » ou partisans de la langue néo-norvégienne.

La correspondance d'Ibsen et de Björnson, — qui est sur ce point un document littéraire et psychologique, — qui est sur ce ordre, — contient la suite de l'histoire : comment l'ami intime de Björnson, Cl. Petersen, écrivit sur *Peer Gynt* un sévère

(30) Voir par ex. Gr. II, 283, 305, 306 et les lettres à R. Schmidt, Copenhague, Univ. Bibl., Add. 1181, 40.

(31) Gr. II, 306.

(32) *Faedrelandet*, 1868, 76 et 77.

(33) N^{os} 116, 117, 118.

(34) Gr., II, 243.

(35) Ibid, 244.

compte-rendu où il refusait à Ibsen la qualité de poète, la fureur d'Ibsen qui soupçonna Björnson de duplicité, la réponse généreuse de celui-ci. En cette affaire, la sincérité de Björnson est hors de doute. Il avait violemment réagi contre *Brand*. Pour *Peer Gynt*, il mêle à l'éloge des réserves qu'il faut rap-peler, car elles sont un moment de son évolution littéraire.

Voici enfin, dit-il, un poème qui n'est pas « confus, obscur et forcé, comme *Brand* ». Ibsen y parle « la langue la plus naturelle », et ce n'est pas étonnant : « plus Ibsen tend vers la comédie satirique, plus il se rapproche de sa vraie vocation ». Quoique « deux cent cinquante pages d'égoïsme » soient un peu longues, c'est une admirable satire. La langue est savoureuse, mais parfois violente; « les tableaux ont une hardiesse et une force qui ravissent, mais qui pourraient être choquantes ». Et ceci nous mène à l'objection capitale, celle que faisait aussi Brandes et qui montre la force de l'esthétique danoise, codifiée par J. L. Heiberg :

...nous ne trouvons pas ici un poème harmonieux et fondu, mais un jeu audacieux de l'esprit, où la pensée géniale, squelette de l'œuvre, n'est pas toujours devenue chair et sang³⁶.

« Géniale ». Malgré des réserves, le mot essentiel est dit, et dit sans effort, dans un élan de reconnaissance norvégienne pour « défrichement d'un ouvrier puissant », pour la portée morale « d'un langage si haut et si courageux, que nous n'avions jamais entendu jusqu'ici ».

Brand est mon antipode, disait Björnson à Ibsen. Le désaccord ne s'arrêtait pas là. Les deux hommes s'opposaient presque en tout. Et le sort les avait fait naître au même moment, dans le même pays, pour la même carrière théâtrale ! C'est ce qui excuse Björnson, d'ailleurs si secourable envers Ibsen, d'avoir d'abord méconnu son rival. « Ibsen est petit ». En réalité il n'avait cessé de grandir. Avec *Brand* et *Peer Gynt*, sa gloire éclate. Björnson la salue, car il avait l'âme haute. Mais désormais, deux génies se partageaient le Parnasse nordique.

Devant la terrible attaque d'Ibsen, Björnson avait chancelé un instant. Qu'on rouvre leurs lettres; on y lira jusqu'au fond des âmes. Puis l'orage avait paru se calmer; Björnson

(36) *Norsk Folkeblad*, 1867, N° 47.

avait la conscience tranquille. Mais le mal était accompli. Dans l'amitié des deux poètes, une cassure s'était faite qui ne sera jamais réparée. On le verra, un an et demi plus tard, à *l'Union des jeunes*.

*

Avec Grundtvig, le séjour de Björnson au Danemark prend un sens nouveau. Sa vie spirituelle, son action, souvent aussi son œuvre vont recevoir de cette rencontre une empreinte profonde. L'histoire de sa seconde jeunesse, dans son orientation, ses luttes et sa libération, en est inséparable, et l'on peut dire qu'ici commence, exactement, la crise — objet principal de cette étude — qui durera dix ans et amènera Björnson à la pleine maturité.

Grundtvig résume un siècle de vie danoise. L'étranger a surtout fait attention au génie rival, au Pascal danois, Kierkegaard. Mais quiconque veut pénétrer l'originalité du peuple danois et saisir tout ce qui manque à G. Brandes pour expliquer la vie nationale, c'est à Grundtvig qu'il doit aller.

Dès la jeunesse de Björnson, Grundtvig semblait déjà appartenir à la légende. Né en 1773, cet homme avait vécu plusieurs générations. Il plongeait dans le 18^e siècle, qu'il avait rejeté et maudit. Patriote, il avait reçu son baptême au bombardement de Copenhague (2-IV-1801), et comme poète l'année suivante, aux fameuses conférences par lesquelles son cousin Steffens avait introduit le romantisme au Danemark. Sans lire ses innombrables écrits, on savait qu'il était remonté aux sources du passé nordique, explorait en savant et en scalde la mythologie, le folklore et l'histoire; qu'il avait rejeté le rationalisme pour s'attacher à la bible, puis écarté la bible pour dégager la formule d'un protestantisme élargi et humain; qu'il écrivait d'une plume intarissable psaumes et sermons, qu'il avait sur l'éducation les idées d'un nouveau Rousseau. Et on n'ignorait ni ses accès de folie, ni son labeur prodigieux, ni ses mariages, ni la protection de la reine-mère, ni l'église naissante qui se groupait autour de lui. Mais l'« évêque » Grundtvig semblait plus étrange, — ou plus suspect — qu'admirable, et pendant longtemps son influence s'était arrêtée au seuil de la bourgeoisie et des villes.

Björnson le connaissait par ouï-dire, par ses admirateurs norvégiens, par les polémiques et les persécutions qui s'attachaient à sa doctrine. De l'homme même, il avait reçu de bonne heure l'impression la plus puissante, sans entrer en rapport étroit avec sa pensée ou ses disciples³⁷.

Il y a encore plus de curiosité que d'admiration dans les lignes suivantes où s'ébauche un portrait de Grundtvig en 1860. Björnson traversait Copenhague en se rendant à Rome. Il parle à Dansk Samfund après Grundtvig et il est invité chez lui :

...hier, je suis allé dîner chez le vieux Grundtvig... Sa dernière femme, la troisième, qui lui a récemment (il y a un an) donné une fille, était auparavant la baronne Reetz. Elle a quatre enfants de son premier mariage. De son second mariage, Grundtvig a un fils qui est de leur âge, mais plus fort et plus vif qu'eux...

...Il habite, hors de la ville, une maison de campagne, entourée d'un jardin...

Toute la maison est élégamment meublée; ses bibliothèques massives divisent une partie du salon où il se tient en une série de pièces. Il est assis à une fenêtre avec une petite table devant lui; il porte une robe de chambre de soie, courte, ajustée; il a les pieds sur un élégant tabouret et un verre de limonade près de lui...

Sa femme est là, « l'ex-baronne, qui lui a offert sa fortune et sa main pour adoucir ses derniers jours ». « Des rosiers sauvages grimpent à la maison; le jardin a des allées d'une verdure épaisse ».

Lui-même est alerte, vif et dispos, sans se départir toutefois d'un calme imposant. Sa forte voix de basse semble venir des profondeurs. Et je ne comprends pas ceux qui ne veulent pas le comprendre. Il y a un humour et une clarté dans ses moindres propos, une beauté dans sa noble attitude, une puissance sur son front et dans sa carrure, une lumière d'apôtre sur son visage, sa barbe blanche et ses gestes, qui font de lui l'homme le plus considérable que j'aie vu. Il a maintenant (presque) quatre-vingts ans³⁸, mais quelle ardeur, quel intérêt toujours vif pour toutes les manifestations de la vie !³⁹.

Les années suivantes rapprochent Björnson de Grundtvig. En Norvège, il voit à l'œuvre ses amis en lutte contre l'orthodoxie et plantant le drapeau grundtvigien à Sagatun, la première école supérieure populaire de Norvège. Le réveil de la politique démocratique et nationale l'oriente dans le même

(37) Voir l'importante étude de Skrondal : *Grundtvig og Noreg*; — Chr. Collin : *B. Björnson*, I, 89-90; — Gr. I, LXV.

(38) Exactement il est dans sa 77^e année.

(39) Gr. I, 110 et suiv.

sens. Dans la catastrophe de 1864, il découvre un Grundtvig qui veut espérer contre tout espoir et il en est ému jusqu'aux larmes ⁴⁰. Bientôt, il constate le changement qui se fait au Danemark après la perte du Slesvig. Dans le malheur, la nation se replie sur elle-même et cherche, comme on l'a dit maintes fois, à regagner au dedans ce qu'elle a perdu au dehors. L'heure de Grundtvig a enfin sonné !

Au cours de l'été, avant de gagner Copenhague, Björnson lit le *livre du dimanche*, — « Søndagsbog », — de Grundtvig. C'est un recueil de sermons ⁴¹. Aucun appareil théologique; nulle austérité; mais d'amples effusions à l'occasion des fêtes ou d'un texte sacré. « Des sautes et des échappées » ⁴². Et pourtant le lecteur est entraîné au large courant d'une foi inépuisable.

...J'ai acheté le *Livre du dimanche* de Grundtvig. Je suis là, à cette source de la forêt, dont la fraîcheur est un délice, dont le miroir me renvoie mon image, et le moindre de ses mérites est que je n'y puise pas une goutte sans d'abord me courber. Cette source jaillit dans la gravité des forêts nordiques; son murmure s'accorde à elles... ⁴³.

On ne peut dire que cette lecture ait fait de Björnson un grundtvigien très orthodoxe. Il est et sera assez longtemps indifférent à la doctrine religieuse, pour laquelle on se battait en Norvège. Peu lui importait, au fond, le « pacte baptismal », et « l'incomparable découverte » du maître. Mais, que Grundtvig voulût libérer les fidèles de la papauté du livre en accordant davantage à la tradition, à la parole vivante, au chant, à la mystique : Björnson l'approuvait. Il lui savait gré d'être en lutte avec l'orthodoxie et le piétisme, dont il commençait à souffrir en Norvège. Plus encore, de démocratiser l'église, car « si le peuple doit former une église, l'église aussi doit être populaire » ⁴⁴. Et il admirait qu'un optimisme pareil au sien, révolté contre l'ascétisme et la contrainte, voulût une religion « joyeuse », c'est-à-dire humaine, et une tolérance qui s'est exprimée dans les vers fameux :

Liberté : Ce sera le mot d'ordre du Nord.

La liberté pour Loke aussi bien que pour Thor !

(40) Gr. II, 128, 132.

(41) 2^e édition en 1860.

(42) A. T., I. 300.

(43) Tidens Tegn, 7-VI-1919, lettre à Magd. Thoresen du 24-VIII-1867.

(44) Edv. Lehmann : *Grundtvig*, 177.

Grundtvig, nous disait G. Brandes, aurait pu être un Luther danois. Si l'apôtre a échoué, le patriote a réussi. Son romantisme, par l'exploration du passé mythologique et légendaire, confère une noblesse au sentiment de la race. Une intuition profonde lui fait voir dans le peuple la base inébranlable de la vie nationale et religieuse. La vie paysanne et l'école en ont été transfigurées. Et Grundtvig est ainsi devenu le père d'une renaissance danoise.

Cette fois, Björnson la constate jusque dans Copenhague. Il y retrouve d'anciens amis grundtviigiens et s'en fait de nouveaux. Les Rode, dont il était l'hôte, grundtviigiens de la onzième heure, semblent personnifier l'adhésion d'une élite bourgeoise. Avec eux, Björnson se retrouvait à Vartov, la petite paroisse de Grundtvig, heureux de voir « surgir à la chaire la tête chauve » du vieux pilote de l'église⁴⁵. Jusque-là, il avait pu sourire des bons grundtviigiens qui portaient, comme on a dit, « leur cœur à la boutonnière » et même de Grundtvig, que Kierkegaard dépeint « voyant, barde, scalde, prophète, un œil levé, incomparablement, sur l'histoire mondiale, l'autre tourné vers les profondeurs »⁴⁶. Mais il n'y a plus que du sérieux dans ces lignes d'une lettre à Ibsen :

...dimanche, le vieux Grundtvig prêche de nouveau. Je l'ai entendu à Marielyst, à l'inauguration des bâtiments de l'école supérieure populaire. Grandeur, santé, noblesse, solennité — quel héros ! — Il a eu d'ailleurs souvent, paraît-il, la maladie dont il a souffert (la plaie qu'il a à une jambe se ferme; le mal se porte au cerveau);... Cette fois sa femme aussi était malade, et par suite une proie facile pour son imagination vagabonde... Toutes ses fantasmagories avaient pour objet le Danemark. Ogier le Danois, qui naîtrait de la vieille reine-mère, quand il lui aurait donné un baiser ! La faute du Danemark, auquel il accorderait l'absolution, pour qu'il puisse retrouver son bonheur, — cette pensée le préoccupait surtout. C'est cette faute qu'il voulait absoudre à l'église, dans la personne de la reine-mère. — C'est shakespearien, sais-tu ? Oui, c'est le plus grand arbre de la forêt⁴⁷.

Maintenant, Björnson a choisi. Il ne se lasse pas de revoir Grundtvig, « barbe d'argent étalée en large collier, visage frais (?) malgré les quatre-vingt cinq ans qu'il aura bientôt,

(45) *Tilskueren*, 1921, II, 234.

(46) Edv. Lehmann : *Grundtvig*, 246.

(47) Gr. II, 266.

« yeux clairs, vifs, tête puissante toujours bien droite sur les épaules ». Le chant, le sermon le « transportent dans un monde de courage et de lumière ». Et « voici qu'apparaissent les résultats de son effort » :

...en politique, on a traversé les crises allemandes; en religion, les crises de Kierkegaard, et des unes comme des autres, on en est venu à Grundtvig, parce que tout son idéal spirituel repose sur une large base saine et populaire, et qu'il le rend humain et possible... Toute la nouvelle littérature nordique travaille à développer l'originalité populaire et mène droit à Grundtvig; — les circonstances en font autant, car elles viennent de nous apprendre à chercher au fond de nous-mêmes, comme individus et comme peuples — et on est alors, en religion et en politique, où Grundtvig veut que l'on soit ⁴⁸.

A cette date, pour un génie populaire comme Björnson, brûlant d'ardeur nationale et démocratique, quelle décisive rencontre ! Et comme on comprend que son âme en ait été longtemps fécondée !

Si l'église grundtvigienne a peu de prise sur lui, une œuvre inspirée par Grundtvig le conquiert : ce sont les écoles supérieures populaires. Elles sont si connues que de longues explications sont inutiles.

L'idée vient de Grundtvig, pédagogue presque aussi admirable et aussi peu pratique que Rousseau. La réalisation vient de Kold. En 1844, se fonde la première école; celle de Kold est de 1853; celle de Grundtvig, Marielyst, de 1856. Mais c'est seulement après 1864 qu'elles se multiplient, et Björnson en signale déjà plus de soixante ⁴⁹. L'enseignement, dit-il, est une rupture avec la tradition. Il repose, et ceci est très danois, sur la « parole vivante » et non sur les livres. Nul souci d'examen, nulle contrainte. Mais, ajoute-t-il, voici ce que je mets plus haut que tout : « Grundtvig a osé croire à la puissance éducatrice de notre propre langue, de notre propre histoire, de notre propre littérature, — depuis la mythologie jusqu'aux œuvres des poètes contemporains ». — Dans cette création, il faut admirer sans réserve l'accord intime du génie grundtvigien et du génie danois, la variété et l'indépendance des écoles, et comment la religion, le patriotisme, l'amour de la langue et de l'histoire

(48) A. et T., I, 300.

(49) Voir p. ex. L. Schröder : *Den nordiske folkehøjskole*.

nationales ont pu donner à un peuple une si ferme conscience de sa mission, une si forte assise à la morale et à la vie civique.

Sur ce point, le Danemark reprenait vis-à-vis de la Norvège son rôle éducateur, et les Schröder, les Trier, les Nørregaard mériteraient d'être présentés plus longuement. Björnson se hâte de les faire connaître en Norvège. Il écrit pour son journal un long récit de sa visite à Marielyst; il presse ses collaborateurs d'exposer la « grande œuvre pratique » de Grundtvig. Il s'échauffe :

...chaque paroisse finira par avoir son école; les paysans bâtissent eux-mêmes les maisons et en font cadeau aux maîtres, qui à leur tour les donnent à la cause; oui, voilà comment les choses se passent quand la vie chrétienne est devenue populaire et que le peuple est chrétien. Quand on voit des hommes comme ces jeunes licenciés grundtvigiens, leur foi, leur enthousiasme, leur pauvreté, et malgré tout leur joie, — oui, on peut à peine croire qu'ils appartiennent à notre siècle⁵⁰.

Charme des communautés primitives ! Le spectacle des écoles supérieures populaires avait ému la vraie religion de Björnson, sa foi aux hommes, aux forces populaires, au progrès terrestre.

A son retour d'Italie, en 1863, après trois ans d'absence, Björnson était retourné à Vartov, et là il entendit chanter les psaumes de Grundtvig sur des airs empruntés aux vieilles chansons du moyen âge. « Toute l'assemblée chantait; tous savaient les psaumes par cœur; c'était une véritable église. Il me semblait que j'assistais aux commencements du Nord; et je vis ce que nous serons un jour, quand nous serons unis par le cœur »⁵¹.

On ne peut trop s'étonner de ces mots. Deux tendances opposées et également profondes se manifestent chez Björnson. Le poète venait de suivre les pas de Goethe sur une terre classique. Et maintenant, d'un grand élan, il va au prophète du nationalisme nordique !

Un mot de Björnson nous a toujours paru donner la clef, — ou une des clefs — de son grundtvigianisme : il aime, dit-il, « ce qui lui offre une meilleure morale, plus de vérité, et plus

(50) Gr. II. 234.

(51) B. Ark. Notes Ellen Key, 1873.

d'espace où déployer ses forces » ⁵². Grundtvig est un poète qui parle à un poète. A sa suite, Björnson entre dans une vaste demeure morale où sa nature active, ardente, spontanée, positive, peut s'épanouir. La pensée grundtvigienne lui plaît par ses aversions violentes, contre les piétistes et théologiens, contre les rationalistes et la culture des villes. Elle a des concordances intimes avec le fond protestant, le sentiment de race, l'instinct populaire, si forts chez Björnson. Génie plus vaste que profond, plus productif qu'original, d'une vitalité quasi héroïque, Grundtvig n'enserme jamais ceux qui le suivent dans une discipline rigide. Individu et peuple y sont à l'aise. Chez Björnson, il satisfait l'imagination et le cœur. Le patriotisme et le sens moral y trouvent leur compte; le lyrisme et la musique une place, — avec les visions d'avenir.

Björnson l'a dit encore excellemment :

...sur cette force primitive de notre race, sur la stature grandiose de cet homme, nul n'a pu avoir une idée, s'il n'a pas pris place auprès de lui, dans ce livre (*le Livre du dimanche*). Que sont-ils, auprès de lui, ceux qui étaient ses compagnons, à l'aube du Nord ? Il y a certes plus de poésie chez Oehlenschlaeger, plus de pensée chez Kierkegaard, plus de forme chez beaucoup, plus d'imagination peut-être chez tel ou tel; mais tout cela, uni à la santé et à l'ampleur, à la foi et aux visions, c'est Grundtvig. Il est ce qu'ils sont tous, et quelque chose de plus, une force primitive, une prophétie issue de notre nature, où les générations à venir trouveront la lumière qui les guidera à leur mission et à leur destin ⁵³.

*

Une influence presque journalière vint compléter l'enseignement de Grundtvig, celle de Rasmus Nielsen.

Rasmus Nielsen est ici le héros du jour; il a un grand pouvoir sur la jeunesse et ses pensées ont certainement l'avenir pour elles, car elles font avancer le grundtvigianisme, qui est l'avenir ⁵⁴.

Ce robuste paysan, devenu professeur de philosophie à l'Université de Copenhague, avait commencé « par appliquer la philosophie de Hegel au mieux de la théologie » ⁵⁵. Sous l'influence de Kierkegaard, il avait ensuite montré que la phi-

(52) Gr. II, 340-341.

(53) *Tidens Tegn*, 7-VI-1919. A Magd. Thoresen, 24-VIII-1867.

(54) Gr. II, 242.

(55) H. Höffding : *Danske Filosofer*, 184.

losophie et la théologie sont inconciliables. Puis il avait atténué la doctrine de Kierkegaard par des emprunts à Grundtvig; l'idéal religieux et l'idéal humain cessaient de s'opposer; « nous ne pouvons pas vivre comme les apôtres ».

Björnson est indifférent à la spéculation pure. Il avait commencé par faire des réserves au sujet de R. Nielsen⁵⁶. Mais voici qu'ils deviennent voisins; il le trouve « le plus génial, le plus aimable des hommes »⁵⁷; il « salue le cher, le bon, le grand, le bienheureux, le puéril, le délicieux Rasmus Nielsen »⁵⁸. Cette vive sympathie a des causes très claires.

R. Nielsen avait un grand succès auprès des étudiants et dans le monde. Il était un virtuose de la parole. Un de ses collègues a caricaturé ainsi le style du Cousin danois :

...seul celui qui est capable de voir les choses du point de vue de la totalité et qui, d'une génialité intuitive maîtrise les grandes questions du temps, seul, celui-là peut voir les sonores statues de l'Idéalité et entendre l'idéale musique qui contraint au silence toute autre harmonie⁵⁹.

G. Brandes, qui avait été son élève, et qui l'a vivement attaqué, s'est montré plus équitable : « ce maître était un fascinateur, un sorcier, qui électrisait et ensorcelait. Il faisait naître une soif de savoir qu'il n'était pas homme à calmer »⁶⁰. Point créateur, il réfléchissait la lumière de Hegel, de Martensen, de Kierkegaard, de Grundtvig. Vers 1865, il se trouvait

à l'apogée de sa réputation. Il dominait la vie intellectuelle danoise, et c'est alors qu'il accomplit son œuvre la plus féconde... Avec la ténacité d'un agitateur, il fit entrer dans la tête de ses auditeurs la conviction que la théologie n'était pas une science⁶¹.

Par contre, ajoute Brandes, « sa tentative pour garder la foi et la science côte à côte comme des puissances absolument inconciliables dans la même conscience, ne pouvait qu'échouer, dès que la critique fut éveillée à ce sujet »⁶². — On vivait en effet depuis deux ans en pleine querelle philosophico-religieuse. Le grand débat « Tro og Viden », foi et

(56) Gr. II, 184.

(57) Ibid., 265.

(58) Ibid., 283.

(59) [P. Heegaard] : *Urolige Tider*, 24.

(60) *Samlede Skrifter*, II, 420.

(61) Ibid., 422.

(62) Ibid.

science, était né des thèses dualistes de R. Nielsen, résumées par Björnson en ces termes, qui se passent sans doute de réfutation :

...la théorie de R. Nielsen consiste dans cette simple proposition : l'intelligence qui sert d'instrument à la foi, initiée et baptisée par elle, est une autre intelligence que celle dont use la science, avec sa froide clarté païenne. La pensée de la foi est toute différente, par exemple, de la pensée du doute. Tous les arguments du doute n'atteignent pas la foi; elle peut méditer sur eux, mais à sa façon. Il faut distinguer entre la raison qui a reçu le baptême et celle qui ne l'a pas reçu ⁶³.

Rendons à R. Nielsen ce qui lui est dû. Son éclectisme n'était pas celui d'un amateur. « Son trait le plus original était peut-être son effort pour s'assimiler et traiter philosophiquement les résultats des sciences » ⁶⁴. Il n'y fut pas toujours heureux, surtout pour les mathématiques. Mais il n'avait pas hésité, alors que Darwin semblait aussi dangereux que Strauss et Renan, à en parler longuement à ses étudiants ⁶⁵. Il y a chez lui un positiviste honteux; dans la question du miracle, il est même allé assez loin, au point d'inquiéter ses amis grundtvigiens. Puis, au moment où on peut croire qu'il va faire le saut, il s'arrête et couvre sa retraite par des artifices de dialectique. Ou bien, dans la *Philosophie de la religion*, il est esclave du catéchisme, qu'il suit pas à pas ! A ce philosophe, il manquait, avec des bases scientifiques plus solides, le sens historique et psychologique qui sera bientôt la force de H. Höffding.

Rasmus Nielsen venait justement d'exposer ses idées à Kristiania, avec un vif succès. Il les a résumées dans un livre agréable ⁶⁶, qui traite des obstacles et des conditions de la vie spirituelle d'aujourd'hui », — obstacles qui deviennent conditions, conditions qui sont des obstacles, et se fondent en une harmonie supérieure à la façon hégélienne. Ceci se reflète dans un style à antithèses, répétitions et gradations; mais la langue est abondante, imagée et quelquefois savoureuse. R. Nielsen reprend sa thèse favorite et fait front à la fois contre la science

(63) Gr. I, LXVII.

(64) G. Brandes : *Samlede Skrifter*, II, 422.

(65) Renseignement oral du professeur Rubow.

(66) *Om Hindringer og Betingelser for det aandelige Liv i Norden*.

et la théologie. Il sait les merveilles de la science et les décrit d'un ton qui s'élève au lyrisme⁶⁷. Mais il repousse sa prétention de dégager les lois de la vie spirituelle. On n'ose affirmer que Björnson ait pris là sa foi au libre arbitre, qui ne sera jamais mise en péril; mais elle en a sans doute été renforcée.

A une métaphysique sommaire s'ajoute une philosophie de l'histoire. Après les Grecs et les Juifs, R. Nielsen retient, comme dates capitales, 1530 et 1789, la Réforme et la Révolution. Eclectisme, pense-t-on d'abord; sans doute, mais en accord avec l'esprit de la démocratie norvégienne, tel que le définissait un de ses chefs : les deux trésors du pays sont la Constitution et la Bible.

En même temps, R. Nielsen, atténuant le paradoxe chrétien de Kierkegaard, en dégage la notion de gravité morale⁶⁸; à Grundtvig, il emprunte son idéal populaire, « det folkelige », et par une distinction qui s'accorde avec le démocratisme aristocratique de Björnson, il l'oppose à la conception vulgaire et plébéienne du peuple, « det populaere ».

L'exposé abonde en remarques, — sur le féminisme⁶⁹, sur le caractère nordique, sur l'esprit du peuple⁷⁰, etc., — dont on trouvera l'écho chez Björnson. Il parut hardi et Björnson pouvait écrire : « ces pensées ont certainement l'avenir pour elles »⁷¹, et Cl. Petersen : « c'est une libération »⁷². Les objections des théologiens semblaient renforcer sa thèse⁷³. Au fond, c'est un livre prudent; ce batailleur est sur la défensive. Il jette du lest. Il s'ouvre aux tendances modernes. Mais c'est pour sauver ce qu'il croit essentiel : la religion, le libre arbitre et l'Idée.

L'effort de R. Nielsen était ingénieux et désespéré. Il montre combien, en réalité, les circonstances étaient devenues graves pour l'orthodoxie, et que le temps des épigones hégéliens était passé. Mais les positions qui étaient insoutenables aux yeux de Brandes semblaient fortes à Björnson. Le legs spirituel de Grundtvig, fait d'élans et de visions, monde enchanteur aux contours assez vagues, appelait des clartés, une

(67) Ibid., p. 3-4.

(68) Ibid., 13.

(69) Ibid., 283-286.

(70) Ibid., 20, 47.

(71) Gr. II, 184.

(72) *Fædrelandet*, 1868, N° 90.

(73) *Om Hindringer*, etc. : *Efterskrift*.

discipline. R. Nielsen les apporte. Il met en « système », — le mot est de Björnson ^{73 bis} —, les intuitions du prophète. C'est le grand service qu'il a rendu à son ami et disciple norvégien. Il lui offre un « retranchement » contre les menaces de l'incrédulité, une solution provisoire aux grands problèmes du temps.

*

Björnson, en nous montrant, comme il avait coutume de faire à ses visiteurs, les deux bustes qui ornaient son cabinet de travail, celui de Goethe et celui de Grundtvig, disait : « mes deux pôles ».

Entendons par là le contraste, et quelquefois le conflit du cœur et de la raison, de la foi et de la science, de la petite patrie et de la patrie humaine. C'est aussi, comme il l'a dit un jour, l'opposition de la nationalité ou de la race, et de la culture ⁷⁴.

Or, le séjour au Danemark est le début d'une orientation très nette vers le pôle grundtvigien. La leçon de Grundtvig est renforcée par celle de R. Nielsen. Une synthèse large et séduisante s'en dégage, dont Björnson ne sortira définitivement que dix ans plus tard, en 1878.

Avec la personne et l'art du poète, cet effort de libération sera le principal objet de l'étude présente.

Remarquons aussitôt que cette orientation n'a rien de brusque ni de dramatique. C'est peu à peu que Björnson s'engage dans les voies grundtvigiennes. En 1867, de Copenhague, il écrit à Ibsen ces lignes d'une ardente conviction, où le Danemark est encore synonyme de culture plus gœthéenne que grundtvigienne :

...ne lâche pas le Danemark. Ne le lâche pas ! Tu dois voir comme moi que nous n'avons pour ainsi dire pas d'autre tâche. Le Danemark est pour nous la civilisation; et que, par nous, elle ne soit pas danoise, mais norvégienne, notre nature en répond. Mais le Danemark est la métropole de notre culture. Le jour où nous chercherons une autre paroisse, c'en est fait de nous; nous irons à la dérive vers les glaces du pôle ^{74a}.

(73 bis) Gr. II, 303.

(74) *Göteborgs Handels och Sjöfartstidning*, 27-XI-1872 : Fraan Norge.

(74 a) Gr. II, 261.

Un an plus tard, de retour à Kristiania, il expose à G. Rode son programme d'action : la mission norvégienne et nordique apparaît; Björnsson sera scandinave et grundtvigien, et populaire. Sans excès toutefois; il se partage; l'art et la nostalgie du théâtre le ramènent toujours à de plus vastes horizons ^{74b}.

Mais en 1871, le choix est fait. Jetant un regard sur le passé, il ne voit dans son séjour au Danemark que la rencontre grundtvigienne :

...et puis je suis venu au Danemark; j'y ai trouvé des amis; j'ai trouvé Grundtvig, et j'ai été entraîné par le réveil danois, par les luttes danoises, par nos fautes envers le Danemark, mais surtout par mes impressions personnelles au milieu d'une génération qui succédait à la génération libératrice... Et je me disais qu'en Grundtvig et par delà Grundtvig commençait quelque chose de grand, non pas chez tel poète ou tel homme d'état, mais dans le peuple. Par lui, tous les rêves de la poésie descendant dans l'âme du peuple et y deviennent une force ^{74c}.

Toutefois, — et c'est une seconde remarque —, le séjour au Danemark montre à l'évidence que Björnsson ne cesse d'aller d'un pôle à l'autre. Il est et sera toujours avide de culture. Il eût senti comme une mutilation de se limiter au seul monde grundtvigien, de renoncer aux fines et fécondes impressions qu'il reçoit du savoir de Krieger, des conversations avec Mme Heiberg, de l'art de Thorvaldsen, de la musique, etc. Dès 1869, il tendra à G. Brandes une main que celui-ci refusera. Tant il est, en son fond, peu prisonnier. Tant il aspire à une véritable unité.

Enfin, gardons-nous de méconnaître que son grundtvigianisme signifiait à la fois nationalité et culture : culture de l'individu, selon la tradition luthérienne; culture, à la façon danoise, pour les paysans norvégiens. Les limitations et les lacunes du grundtvigianisme ne seront sensibles que plus tard. Quand la pensée se sera rétrécie à ce dilemme : ou nationalité, ou culture, alors Björnsson n'hésitera pas et reviendra plus hardiment aux voies goéthéennes, — jusqu'au jour où il sera assez libre, assez fort pour être, sans contradiction, fidèle à ses deux guides.

(74 b) *Tilskueren*, 1921, II, 148 et suiv.

(74 c) Br. I, 3-4. *Dagbøger*, IV, 208.

*

* *

Le jeu de ces deux tendances, — fait essentiel et premier de la vie spirituelle de Björnson, — se constate encore à son départ du Danemark.

Le 17 mai 1868, l'association des Norvégiens de Copenhague avait célébré la fête nationale, selon l'usage, par des chants et des discours. Björnson parla pour la Norvège.

Il fit le tour de l'horizon scandinave. Il faut, dit-il, voir les choses de haut. Le Danemark, jadis, pouvait jouer un grand rôle; mais il est tombé, au dix-septième siècle, dans les bras de cette prostituée, la royauté absolue. Il est devenu le petit bourgeois que Holberg a ridiculisé et qui s'est réveillé dans la honte et le remords, en 1848. La Suède, a eu une jeunesse extraordinaire, puis, invalide après Pultava, elle est tombée au rang d'un pensionnaire de la France. Les temps changent, heureusement; elle étonne par son essor matériel, de même que le Danemark se distingue par son bon sens et le sérieux de sa morale, fruit d'amères expériences. Quant à la Norvège, c'est des trois peuples nordiques, celui qui a le plus de force juvénile; mais une tâche lui est réservée, qui n'est ni d'émigrer en Amérique, ni de proclamer sa grandeur, du haut de son grand rocher. Son lot, c'est la volonté, le travail et l'ardeur de la vie spirituelle ⁷⁵.

On voit où revenaient naturellement les pensées de Björnson. Son séjour touchait à sa fin. Plusieurs fois pourtant son désir avait suivi une autre pente.

« Il faut voir les choses de haut ». Il faut s'évader quelquefois du milieu nordique. Le Danemark a une civilisation ancienne, affinée et riche, mais sans grandeur. Copenhague est une magnifique porte ouverte sur l'Europe; la tentation est de s'y arrêter et la porte devient un mur qui cache l'Europe. Björnson l'avait dépassée naguère, dans le grand voyage qui l'avait amené à Rome, à l'épanouissement de sa jeunesse, à la plénitude de « *Sigurd le Violent* ». Comment aurait-il oublié cet appel du sud ?

L'exemple d'Ibsen eût suffi à le lui rappeler. C'est de Rome

(75) *Faedrelandet*, 18-V-1868.

qu'il venait d'envoyer *Peer Gynt*. L'émulation saisit Björnson et il écrit :

Si je pouvais, le printemps prochain, comme je l'espère, aller te retrouver ! La seule difficulté est ce malheureux théâtre qui me talonne : parce que j'ai la vocation, j'en ai aussi le besoin ; et pourtant je voudrais deux années entières de liberté. Il faut que j'écrive, moi aussi ; j'ai grandi un peu, ces derniers temps ⁷⁶.

Des œuvres n'attendaient que leur forme définitive : *Sigurd Jorsalfar*, *Une Faillite*, *Arnljot Gelline*, sans parler d'autres sujets, *En Klokkefamilie*, *Nysne*. Le besoin revient et revient, toujours plus fort, chez Björnson, d'un climat favorable à l'éclosion des œuvres, d'un asile pour méditer les impressions reçues, d'un haut belvédère d'où apparaissent ce qu'il aime appeler les grandes lignes, les traits essentiels de l'action et de la vie.

Si *Folkebladet* (son journal) le permettait, écrit-il à un autre ami, je partirais aussitôt pour un grand voyage. Il me faut la grande civilisation pour y revivre ce que j'ai observé ; alors seulement cela sera à moi. Si ce n'est pas cette année, ce sera l'année prochaine. Je veux partir, il le faut ! ⁷⁷.

On songe aux avantages plus durables que pouvait lui valoir un retour à « la grande civilisation » ; non seulement la beauté classique, dont le musée Thorvaldsen lui donnait plutôt le reflet que la réalité, mais un correctif au nationalisme nordique, une vue plus large et plus exacte de l'histoire de l'humanité, des clartés dans le débat sur la religion et la science. Et tout cela eût sans doute hâté une évolution qui va demander dix ans.

Elle sera plus lente, et cette lenteur même entraînera pour son art un profit inappréciable. Mais Björnson sait désormais, au fond de lui, que l'avenir de sa vie spirituelle sera à la fois national et humain. Toute chose aura son heure.

Il reprend donc (1868) le chemin de Kristiania, enrichi d'ailleurs par cet heureux séjour. Plus inspiré et plus hardi que jamais, il va, dans le clair-obscur de la pensée, vers les amitiés et les rudes batailles norvégiennes.

Il s'en dégagera pour revenir aux problèmes nordiques (1870-1873).

Puis il s'élèvera, sûrement, définitivement, aux horizons européens (1873-1878).

(76) Gr. II, 262.

(77) Ibid., 273.

III. — La Fille de la pêcheuse. — Vers le réalisme.

L'auteur du *Roi Sverre*, de *Sigurd Slembe*, de *Maria Stuart*, des *Nouveaux mariés* semblait voué désormais au théâtre. Mais le conteur n'abdiquait pas. Dès 1866, Björnson annonce qu'il travaille à une nouvelle, *La Fille de la pêcheuse*. Il l'achève deux ans plus tard, au cours de ses loisirs danois. Et le public accueille l'œuvre avec joie. Publiée en avril 1868, elle a trois éditions en trois mois, « succès exceptionnel dans la littérature dano-norvégienne » ⁷⁸.

Le cadre des contes paysans a changé : la description annexe un coin nouveau de Norvège, une ville de la côte. C'est à peu près la délicieuse Molde, qui vit les débuts de Björnson écolier : le fjord semé d'îles, avec le grandiose panorama des alpes du Romsdal à l'horizon, mais aussi la rue unique, le souci du hareng qui fait vivre, la vie somnolente, étroite, surveillée... C'est la petite ville qui apparaît dans les lettres norvégiennes. Une grande destinée l'attend.

L'héroïne est « une diablesse » qui fait mille tours. Petra est chef de bande, vole des pommes avec les enfants du pays et met la ville à l'envers. Cette joie dans l'action, cette exubérance de vie et de caprices, c'est pour une part Björnson lui-même et ses équipées de collégien ⁷⁹.

Singulière enfant que Petra. Impulsive et changeante, portée aux extrêmes, elle est évidemment douée; mais pour quoi ? Ici, Björnson pose le problème de la vocation; en termes encore à demi théologiques. Ibsen l'avait posé aussi. Romantisme, individualisme et tradition protestante convergent vers ce thème.

(78) Stand 5, II, I. — Outre un grand exposé biographique dans *Norsk biografisk leksikon*, l'édition des poèmes et de nombreuses études, le professeur Fr. Bull a mis son vaste savoir à la disposition des chercheurs dans les introductions de l'édition *Standard*, revues et complétées pour la 5^e édition.

(79) Avec Magd. Thoresen, Björnson désigne comme modèle l'actrice Lucie Wolff. B. Ark., notes Ellen Key, 1873.

Petra a grandi; elle a touché aux études; elle a le goût de la religion, sans s'y attacher. Elle est plus que jolie; elle a une vivacité ensorcelante. Autour d'elle, les jeunes filles ne font que rêver d'amour; l'une d'elles a un fiancé. Petra se fiancera, — à un de ses camarades, au marin Gunnar. Il l'attendra le soir, il lui écrira. Celui-ci demande un baiser. Es-tu fou ? dit-elle. Et surtout ne raconte pas que nous sommes fiancés ! Elle a joué, et Gunnar est pris.

Sans qu'elle le veuille, un autre aussi est pris, un jeune armateur, le meilleur parti de la ville. Au cours d'une rencontre il lui passe au cou sa chaîne d'or. Elle est troublée, elle est furieuse. Elle voudrait le chasser et ne le peut. Et lui se met en tête de l'épouser aussitôt.

Mais comme Petra se réveille éblouie, Gunnar envoie un cadeau de fiançailles; bientôt il sera là. Petra se voit perdue, quand elle apprend le retour du jeune théologien qui l'a instruite et qui a disparu si brusquement. C'est le salut. A sa vue, elle a une explosion de joie, lui baise les mains, se jette à son cou,..... il répond à ses transports, car il l'aimait, — et Petra a son troisième fiancé !

Comment l'imbroglio se dénoue, la visite de l'armateur chez le théologien qui le chasse et s'évanouit, le retour joyeux de Gunnar bondissant au bureau de l'armateur qu'il roue de coups, et la bagarre gagnant les employés, les ouvriers du port, les équipages, bientôt la ville entière, qui, le lendemain, venge la vertu offensée en brisant les vitres de Petra, — c'est ce que Björnsson raconte en des pages où sa verve n'a jamais été plus vivante et plus drue. C'est un des chefs-d'œuvre de l'humour et du conte.

Petra fuit à la ville, c'est-à-dire à Bergen, la patrie de la « scène nationale ». Pour la première fois de sa vie, elle va au théâtre. Ne nous risquons pas à raconter une scène classique dans le Nord. Elle n'a d'ailleurs tout son sens que pour des Norvégiens, pleine qu'elle est des souvenirs de leur théâtre naissant et surtout des échos de la vie de Björnsson⁸⁰. Petra est bouleversée et ravie; elle fait scandale. Mais elle sort du théâtre triomphante comme une reine : elle a trouvé sa vocation ! Elle sera actrice.

(80) Voir Fr. Bull. Stand 5, II, III.

Ainsi, la dispersion inquiétante des dons, les élans divers, la foule des « stemninger » ont désormais leur voie et leur loi. Et l'on sent combien ce sujet est peu arbitraire chez Björnson. Sans parler de son expérience récente d'homme de théâtre, elle est née d'une expérience intime, d'une lutte qui n'est pas finie, à cette date, pour trouver unité et gravité. Ce n'est pas seulement en songeant à ses exploits de Molde qu'il disait, — avec raison, — la fille de la pêcheuse, c'est moi ⁸¹.

Le conte pourrait, quoi qu'en dise l'auteur ⁸², s'arrêter ici. Les luttes de Petra sont finies, provisoirement. Toutefois, il ne suffit pas à la philosophie de Björnson que l'héroïne soit d'accord avec elle-même, si elle n'est aussi d'accord avec les autres, avec son milieu. Le conte s'élargit et pose la question du théâtre et de la morale.

En réalité, c'est une province de la Norvège morale qui s'ouvre à nous. Le sombre Vestland s'entrevoit, patrie d'un farouche piétisme, qui se faisait aussi sentir à Kristiania. « C'est le fond de tableau du livre » ⁸³.

Des paysans, ennemis de la joie, victimes du paysage accablant que la lecture de *Brand* a gravé au fond des mémoires, viennent en députation chez le pasteur qui a accueilli Petra. Ils exigent de lui qu'il condamne le chant, l'art, — donc le théâtre, — et qu'il brûle son piano. Un débat en résulte, que l'on a trouvé trop peu mûri. Est-il permis, au contraire, de penser qu'il est souvent heureux et émouvant ? Deux Norvèges s'y opposent, dans un jeu de lumière singulièrement dramatique. De toutes ses forces, de tout son optimisme, Björnson s'oppose à cette doctrine desséchante. Il défend l'art, repos divin, et les images, dont la bible abonde, et le théâtre, dont on sait qu'il fait un des instruments de la civilisation norvégienne. Et tandis que le pauvre troupeau piétiste retourne à ses pierres et à ses neiges, Petra chante, — au nom de Björnson, — ce chant d'espoir :

j'offre mon poème au printemps....

Björnson a voulu que le pasteur ait lui-même commencé par prêcher une doctrine dure et désolante. Mais sa femme, une danoise qui était la douceur même, lui apportait un autre

(81) Stand. 5, II.

(82) E. Hilsen : *Jubilaumsboken*, 174 et suiv.

(83) Ibid.

christianisme. Ils ont souhaité, réciproquement, se convertir; c'est l'occasion d'un drame muet. Mais la femme meurt et sa mort convertit le mari. Ainsi le conte s'ouvre sur des horizons danois, sur Grundtvig et sa religion humaine. Inlassable ouvrier, Björnson va chercher de toutes parts de quoi civiliser sa Norvège.

Et il tourne le dos à *Brand*.

Au fond, il n'a guère ici qu'une religion, celle de la patrie. Il l'a dit : *la Fille de la pêcheuse* décrit une ascension du peuple norvégien vers la culture » ⁸⁴. En Petra, une race paysanne s'affine peu à peu. Des tâches nouvelles s'annoncent, « politiques et surtout nationales » ⁸⁵. Le pressentiment de grandes luttes anime les dernières pages de l'œuvre, jaillit encore en chants, tel ce nouvel hymne à la Norvège :

je veux défendre mon pays,
je veux le bâtir, mon pays,
je veux l'aimer, le voir grandir, en mon enfant, par ma prière...

ou dans ces vers que depuis trois quarts de siècle la presse norvégienne cite un jour sur deux :

nous avons bien assez de soleil, de beaux jours,
et nous avons assez de terres à labours;
puissions-nous, puissions-nous avoir assez d'amour !

*

En somme, le conte entrelace trois pousses vigoureuses nées de l'expérience de Björnson : le thème de la vocation dans une nature d'artiste qui se cherche; — la foi au théâtre éducateur, qu'il faut défendre contre l'intolérance et l'inculture; — et le jeune enthousiasme grundtvigien qui grandit pendant le séjour au Danemark. C'est, dans un sujet limité, une sorte de synthèse de la vie du poète à cette date.

Il serait facile d'indiquer les multiples liens de l'œuvre avec le monde contemporain. On sait que R. Nielsen et le théologien H. Scharling ont conseillé Björnson pour les discussions sur la bible et les mythes, sur Luther et le théâtre ⁸⁶. R. Nielsen avait affirmé dans ses conférences à Kristiania qu'on peut

(84) Ibid.

(85) Stand. II, 453.

(86) C. Rosenberg : *B. Björnson*, 64.

à la fois être artiste et chrétien ⁸⁷. La question intéresse au plus haut point Mme Heiberg. Celle des « adiaphora » est si courante qu'elle gagnera le Storting où on se demande si les cartes, la comédie, la musique sont, ou non, des distractions coupables ⁸⁸. Vue sous cet aspect, *La fille de la pêcheuse* est un acte et veut convaincre. « Il me semble, écrivait Björnson en 1881, que si imparfaite que puisse être cette nouvelle, elle a dû montrer que selon moi la poésie doit chez nous mettre la main à l'œuvre » ⁸⁹. — On voit poindre ici les œuvres à thèse.

Par son art, le conte est-il une date ? L'historien Sars, contemporain et ami de Björnson, très bon juge en matière littéraire, écrit que « le même poète qui avait en Norvège ouvert la voie de la nouvelle paysanne avec *Synnøve*,..... plus tard inaugure... la nouvelle réaliste avec *La fille de la pêcheuse* » ⁹⁰.

Qu'il y ait un grand progrès vers le réalisme, bien des preuves le montrent : les portraits plus poussés, comme celui du pasteur ⁹¹, la sévérité dans la peinture des paysans et de la petite ville. Et quant on se rappelle le haut lieu d'où l'église, dans les *Contes*, domine la vie paysanne, on ne sera pas peu surpris des lignes suivantes :

(Petra) promenait son regard sur les fidèles enfermés dans les hauts sièges de bois, les hommes à droite, les femmes à gauche. Leur haleine flottait sur eux comme un brouillard; les vitraux étaient couverts d'une glace épaisse; les statues de bois grossièrement sculptées, la pesanteur traînante du chant, ces hommes en cage, — tout était à l'unisson, rude et lointain ⁹².

Mais bien d'autres traits atténuent cette impression. Outre l'intrigue et ses coïncidences providentielles, outre le chant qui jaillit presque comme dans les premiers contes, le style, avec ses perpétuelles créations fait passer l'œuvre sur un autre plan. Il est maniéré et apprêté, dit l'un ⁹³; « la muse de Björnson est pour l'instant reine du bal sur notre Hélicon »,

(87) *Om Hindringer*. etc., 35.

(88) *Stortingstidende*, 1869, p. 231, 2^e col., et 251, 1^{re} col. — Voir aussi *Illustr. Folkeblad*, 1856, 31, 42, 47, 50.

(89) *Dagbladet*, 1881, n° 329.

(90) *Samlede Vaerker*, IV, 240.

(91) *Stand*. II, 444-445.

(92) *Ibid*, 469.

(93) P. Botten-Hansen : *La Norvège littéraire*, 10.

dit le danois E. Bøgh; mais le poète se permet des « acrobaties »; son « génie puissant a toujours eu une tête de plus que son goût ⁹⁴. Et *Morgenbladet* dit sans ménagement que l'œuvre est sentimentale et tortillée ⁹⁵.

Ces objections ont été faites à tout style un peu neuf et hardi. Le lyrisme de Björnsson pénètre sans cesse le récit, donne à la prose sa brièveté impressionniste. L'ami de Björnsson, Cl. Petersen, n'avait pas tort de dire qu'il avait admis bien des choses qui lui semblaient laides auparavant, parce qu'il y voyait désormais de la poésie ⁹⁶. Björnsson sera capable d'autres audaces, mais on peut dès maintenant prévoir qu'il ne sera jamais naturaliste.

Il a un jour corrigé le jugement trop catégorique de Sars : au point de vue de l'art, — comme de la pensée, — ce conte est encore « à mi-chemin » du réalisme ⁹⁷. Mais il contient plus que de brillantes promesses. Il « va au printemps » ⁹⁸.

Au début de la période étudiée ici, — sous le triple aspect de l'homme, de la pensée et de l'art, — il est « le printemps » d'un renouveau littéraire.

(94) *Dit og Dat*, 1869, 103, 105, 112.

(95) 28-VI-1868.

(96) *Fædrelandet*, 1868, N° 118.

(97) *Dagbladet*, 1881, N° 329.

(98) E. Hilsen : *Jubilæumsboken*, 174.

CHAPITRE II

TEMPS NOUVEAUX. — PROBLEMES NORVEGIENS. GERMES DU DRAME SOCIAL

I. — **Retour en Norvège.** — Espoirs et difficultés. — « Une époque de grandes luttes ».

Dans l'histoire du renouveau björnsonien, le retour en Norvège offre une première étape : les rudes batailles où l'homme politique est engagé seront aussi, pour son art, des épreuves décisives.

Le drame norvégien est né, en deux fois, de la collaboration de la Norvège et de l'Europe. Dans la hutte norvégienne, les deux grands ouvriers du drame ont ouvert des jours sur le vaste monde. Björnson, en son rajeunissement, est d'abord norvégien. A sa suite, il nous faut entrer dans la hutte.

Réinstallé à Kristiania, au début de juin 1868, Björnson est tout aux joies du retour. « Ah ! qu'il est délicieux de se sentir porté par le charme du foyer !... d'entendre un gai vacarme autour de soi » ! C'est l'été ; on sort ; le fjord vous accueille : « quel temps ! la nature rit aux éclats toute la journée et nous nous ébattons dans la nature comme des enfants » ¹. La situation économique de son journal semble meilleure ; « ça ira ! » Il est plein de projets : achever *Une Faillite* et reprendre le

(1) Gr. II, 280-281.

théâtre, aux conditions qu'il imposera. Sinon, il écrira *Arnljot Gelline* et des contes qu'il ira lire, de ville en ville, pour gagner l'argent de sa maison, « et un peu plus » ². Sa force exulte. Pourquoi ne mènerait-il pas de front le théâtre, la poésie et la politique ?

« Et nous lisons, dit-il ailleurs, les sermons de Grundtvig, le dimanche » ³.

Son ambition était plus vaste encore. On avait dit de lui, au Danemark : « ce gaillard-là porte sur ses épaules une civilisation nouvelle » ⁴ Il avait fait passer sur les plaines danoises l'air vif et fort des montagnes natales. Infatigable missionnaire, il ramenait à sa pauvre Norvège un message danois, qui allait

du scandinavisme au grundtvigianisme, de l'art national, respecté et honoré, à la démocratie entendue au sens le plus large, au suffrage universel... à l'école supérieure populaire — en envoyant au diable baccalauréat et privilèges d'étudiants et bureaucratie; (car je veux) en cela l'esprit nordique, notre propre esprit, non l'esprit des villes, celui de nos bourgeois cultivés, singes de l'étranger... ⁵.

Programme fumeux ? Peut-être. Et pourtant, plus sensé qu'on ne pense. C'était un grundtvigianisme pratique, un scandinavisme rajeuni, une discipline proposée aux forces populaires, un idéal au nationalisme norvégien.

Mais bientôt, il s'aperçut qu'il avait changé de climat. La douceur, la richesse, la culture danoises l'avaient une fois de plus gagné :

j'aime le Danemark, parce qu'il accroît mon amour. Sa cause m'enflamme, sa culture m'annoblit et me rend fort; le mouvement populaire, dans l'église et l'école, m'enthousiasme. Et mes amis danois ont une compréhension qui éveille en moi toutes les puissances de bien ⁶.

Mais en Norvège, ce langage n'était pas compris. Björnsson y trouve des gens « indifférents » ou hostiles; quand il disait : scandinavisme et civilisation, on répondait : Norvège et politique. Depuis quelque temps, le pays s'agitait. Les élections venaient d'être favorables à la gauche et Björnsson s'en réjouit. Mais la jeunesse, chose incroyable, se détourne de lui ! Longtemps il a gardé de cet accueil le souvenir d'un soufflet en plein

(2) Ibid., 278.

(3) *Tilskueren*, 1921, II, 184.

(4) [*Dansk*] *Morgenblad*, 4-II-1873.

(5) *Tilskueren*, ibid, 148.

(6) Gr. II, 279.

visage ⁷. « Les ultra-norvégiens étaient « pleins de haine à la fois contre le Danemark et la Suède; ils sentaient l'existence du pays menacée ». Les partisans de la langue nouvelle étaient les plus farouches : « leur haine envers moi, pour mon « amour danois », a été une des choses les plus pénibles que j'aie éprouvées » ⁸.

A ces difficultés s'ajoutait celle du théâtre. Il désirait passionnément redevenir le directeur de cette scène où personne ne pouvait le remplacer. Plus d'une fois, il crut l'affaire réglée. Mais ses conditions, pourtant raisonnables, furent rejetées. On craignait son indépendance, sa dictature de poète. Ou plutôt, on se vengeait sur le poète des craintes qu'inspirait l'homme politique.

J'ai dû lutter et batailler beaucoup... Le diable aussi s'en mêle. On veut à tout prix m'abattre, parce qu'on déteste l'esprit qui me guide... ⁹.

...Je ne sais, dit-il un autre jour, ce qui vient toujours se mettre en travers ! ¹⁰.

Mais il n'était pas homme à céder. Dans la même lettre où il se plaint, il peut écrire :

...une brise magnifique nous pousse ! Grâce au mouvement paysan (qui est commencé), si stupide qu'il soit, grâce au mouvement linguistique, si déraisonnable qu'il soit, les esprits sont en fermentation. Enfin, on peut parler et écrire ! ¹¹.

« Ici, dit-il encore, cela ne va pas dans les petites choses, mais il y a fermentation dans les grandes » ¹². Et il ajoute ces mots qui peignent son élan et qu'il a soulignés : « *une grande époque s'annonce, et je veux y avoir ma part* » ¹³.

On verrait donc s'il n'était pas norvégien ! Au cours de l'automne, il multiplie dans son journal les articles polémiques et politiques : en faveur des grundtvigiens, contre l'université et l'orthodoxie, pour les ouvriers, sur les excès du programme paysan, etc. La chose n'a pas tardé : il est aussitôt en bataille et sur plusieurs fronts. Œuvres et poèmes peuvent attendre !

Les lettres témoignent de son allégresse. Il « vit des jours délicieux », écoutant les « appels puissants de la politique

(7) *Breve fra V. Ullmann*, 30.

(8) Br. I, 6.

(9) *Tilskueren*, 1921, II, 148.

(10) Gr. II, 279.

(11) *Tilskueren*, 1921, II, 149.

(12) Gr. II, 279.

(13) *Ibid.*, 283.

et d'un nouvel ordre spirituel ». Son journal, « le premier du Nord », travaille à « libérer les esprits ». Il projette une « vaste agitation ouvrière pour le suffrage universel ». Au printemps, il exposera ce programme à travers toute la Norvège, créera « un vaste mouvement dans la conscience populaire »¹⁴. Pour l'instant, il n'est plus question du théâtre. L'homme politique et le tribun prennent le pas sur le poète.

Les séances du parlement (Storting) ont commencé et le chef futur des gauches, Sverdrup, sent son heure approcher. A la fin d'octobre, la lutte est poussée à fond :

Seigneur, comme je bataille ici ! Jamais ma situation ne m'a été plus chère, jamais encore je n'avais trouvé place ici pour ce qui m'intéresse le plus profondément !... Chaque jour des réunions. Je donne audience à des gens qui s'offrent et qui veulent agir. La vie, ici, est si pleine de commencements... Quelle joie d'en être !¹⁵.

En quelques mois, l'action l'a pris presque entier, et, avec quelques trêves consacrées à la poésie, le gardera pendant cinq ans, jusqu'à l'automne 1873. « En kampstor tid ». « Une époque de grandes luttes » est commencée.

A d'autres moments, et en d'autres domaines, le génie de Björnsson semble mener le jeu. A ce « tournant »¹⁶, ce sont les événements qui commandent. Le génie suit, lutte, réagit. Pour comprendre les réactions de l'homme et du poète, dégageons le sens de ces « grandes luttes ».

(14) Ibid., 290, 294.

(15) Gr. II, 294.

(16) A. T., I, 322.

II. — **Le problème norvégien.** — Vue générale. — Eléments du problème. — Perspectives historiques. — Les deux Norvèges. — La Norvège démocratique et paysanne. — La satire d'Ibsen.

Vue de loin, cette période pourrait sembler un épisode des grands conflits démocratiques, sociaux, religieux et intellectuels qui agitent l'Europe vers 1870. Un remous des grands courants.

C'est le cas quelquefois. Mais la lecture des œuvres de Björnson, du *Journaliste* (1874-1875) à *Leonarda* (1879), celle des drames d'Ibsen, des « *Soutiens de la société* » (1877) à « *Un ennemi du peuple* » (1882) donne au lecteur le moins averti la conviction qu'une crise profonde a traversé la vie et l'âme norvégiennes et qu'un peuple a connu la douleur de changer de dieux. Les chefs-d'œuvre que sont *Au-dessus des forces* (1883) et *Rosmersholm* (1886) portent encore la trace de ces tourments.

Et en effet, la Norvège a vécu, de 1869 à 1884, les années les plus dramatiques de son histoire au 19^e siècle ¹⁷.

Elles sont, exactement, une crise de croissance et d'adaptation, la troisième, depuis la renaissance norvégienne en 1814. Celle de 1830 avait été bientôt paralysée dans ses effets et celle de 1848, plus vite encore. Quelque temps assoupie, la liberté norvégienne, fille de 1789, va se réveiller puissamment et devenir une réalité dans tous les domaines.

Une classe grandit, celle des paysans. Maintenue en tutelle, elle a pris conscience de ses droits et, maintenant, de sa force. Elle veut le pouvoir, non seulement communal, mais politique. Elle exige des fonctionnaires démocratiques, une justice, un enseignement, une armée modernes. Et derrière elle, on voit,

(17) Voir A. Jolivet, préface de la traduction d'*Else* (A. Kielland), p. III-XI.

vers 1868, apparaît une plèbe agricole et réapparaître les ouvriers.

C'est la croissance d'un peuple jeune, de forte sève et de tradition faible. Il sent plus rudement que d'autres les secousses économiques; il est travaillé de malaises bourgeois, religieux, féministes.

En même temps, et à mesure qu'on avance dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'adaptation aux idées d'Europe, au grand renversement des courants spirituels, aux philosophies nouvelles, qui reprennent et élargissent la pensée du 18^e siècle, s'impose avec une urgence grandissante, — tandis qu'au flanc de la Norvège, la question unionelle s'ouvre comme une blessure.

Mais ici Björnsson nous invite à considérer les choses dans leur enchaînement organique, à tourner un instant le dos aux horizons européens pour descendre dans la réalité norvégienne.

La recherche pourra sembler ingrate, mais on a quelque chance de trouver la racine des œuvres.

*

L'affaire du Statholder, dit Björnsson, engendra le nouveau projet d'union. Le projet, à son tour, éveilla les craintes des patriotes et fit naître le besoin d'un gouvernement démocratique¹⁸.

Expliquons ces lignes.

La Norvège, d'abord enlevée au Danemark en 1814 et donnée à la Suède, puis unie à celle-ci, est libre et égale à la nation sœur.

Mais elle est inexpérimentée, et elle est la plus faible. Le roi, qui est norvégien d'après la constitution, est suédois en fait; suédois aussi le ministre des affaires étrangères. Une servitude pèse sur l'indépendance norvégienne.

La fonction, d'ailleurs inoccupée, de Staholder, était un vestige de cette dépendance. En 1859-1860, la Norvège veut en obtenir la suppression et le nouveau roi consent. Mais la Suède s'y oppose, et le roi, — le roi norvégien ! — doit céder. Grave humiliation pour la Norvège.

Un comité suédo-norvégien (6/II/1865 — 29/VIII/1867) est

(18) Voir aussi *Norsk Folkeblad*, 1871, N^o 52.

chargé de préparer un nouvel acte d'union. Mais dans l'intervalle, le désastre scandinave de 1864 et la menace allemande semblent exiger un royaume plus fort, donc plus uni. Le comité dépose un rapport, qui aggrave l'union.

Alors, dans la confusion des esprits, un homme, entre autres, d'une clairvoyance aiguë, un ami de Björnson, dont le nom reviendra plus d'une fois, l'avocat Dunker, fit du projet une critique décisive :

...quand on était en train de rendre incertaines les frontières qui séparaient la Norvège de la Suède, — que dis-je ? — Quand on jugeait bon qu'elles fussent totalement supprimées, Dunker planta sa lance et dit : la Suède va jusque là. Et sa lance est toujours debout ¹⁹.

Le projet unionnel sera présenté à la session de 1868-1869, et rejeté en 1871. Mais le débat renaîtra bientôt, toujours plus âpre, à mesure que la Norvège grandit. Pendant un demi-siècle, il empoisonne la vie des deux peuples. Il est, sur la conscience et la fierté norvégiennes, sur celles de Björnson en particulier, la goutte d'acide toujours renouvelée, dont les effets moraux furent incalculables et somme toute heureux.

Son premier résultat, nous dit aussi Björnson, fut de hâter l'avènement du parlementarisme.

La droite, penchant vers la Suède, semblait trahir l'intérêt national; il fallait abattre son pouvoir, et le moyen qui s'offrait, conforme à l'intérêt de classe des paysans, conforme aux sympathies européennes des bourgeois libéraux, était de lui substituer la volonté populaire, en rendant annuelles les séances du Storting.

Rien n'égale le respect dont le Storting jouissait alors dans la nation. Björnson, étudiant, y courut dès son arrivée à Kristiania. Son nom était symbole de liberté, et ses graves réunions étaient l'événement de l'année. La constitution voulait qu'il ne fût convoqué que tous les trois ans : le pouvoir était ainsi aux mains du gouvernement. En demandant le Storting annuel, la majorité enlevait au gouvernement les rênes du pouvoir.

Un homme s'était fait l'apôtre de la réforme, dont il avait vu la portée, Johan Sverdrup. Son nom résume presque toute

(19) A. T., I, 354.

la politique norvégienne de ce temps. Il voulait réaliser le projet, maintes fois formulé par lui, « de rassembler toute l'autorité du royaume dans cette salle », — dans cette salle du Storting qu'il présidait.

Le gouvernement voulait l'équilibre des pouvoirs; l'opposition voulait gouverner pour le peuple et par le peuple. En d'autres termes, il s'agissait d'introduire en Norvège le parlementarisme européen.

Ce mot, aujourd'hui banal, avait alors une force explosive. Ce qu'il recouvrait, ce n'était rien de moins, en Norvège, qu'un changement de régime, une révolution pacifique. Mais pour le mieux comprendre, il faut suivre encore Björnson et jeter un coup d'œil en arrière vers ces autres dates : 1848 et 1830.

« De la génération qui arrive et qui prendra bientôt l'héritage, nous pouvons dire qu'elle est née moralement des pensées qu'engendra 1848 et qui ont provoqué les grandes luttes pour le droit des nationalités en Europe et la grande bataille pour le droit de l'individu en Amérique ²⁰.

La révolution de 1848 avait fait naître en Norvège de grands espoirs. L'idéal républicain et démocratique, la prédication sociale, l'affranchissement des nationalités opprimées gonflaient d'enthousiasme l'âme des jeunes. On ne dira jamais assez que Björnson, comme Ibsen, a reçu à cette date son baptême spirituel.

Mais la bourgeoisie fut épouvantée par l'apparition du socialisme. La réaction européenne encouragea la réaction norvégienne. A la faveur de bonnes années, les préoccupations matérielles, reprirent le dessus et on put croire à une faillite de l'idéal. L'histoire norvégienne est faite, plus qu'une autre, dirait-on, d'exaltations et de dépressions profondes. Dès 1865, on sort peu à peu d'une période morte. Une vague nouvelle soulève les hommes de 1848. La génération de Björnson arrive à la maturité et à l'action.

Or elle se heurte à une autre génération depuis longtemps au pouvoir. Celle-là aussi a eu dans la vie des débuts inspirés. Puis elle a subi le sort d'une classe où elle a souvent pris ses modèles, la bourgeoisie française au temps de Louis-Philippe. Dans l'accomplissement d'une grande œuvre qu'on rappellera,

(20) A. T., I, 322.

elle a passé peu à peu du libéralisme bourgeois à une attitude conservatrice. Elle veut l'ordre, l'équilibre, le juste milieu. Les Schweigaard, les Fr. Stang, qui sont ses chefs politiques, ont été des Guizots norvégiens. Ces hommes éminents mais vieilliss ne pouvaient guère s'entendre avec les démocrates Björnson et Sverdrup.

« Il y a entre eux et nous, dit Björnson, un fossé qui n'a jamais été plus grand entre deux générations d'âge et de formation différentes »²¹. Il ajoute : « nous avons dû plonger plus profondément dans les couches populaires pour trouver un point d'appui plus ferme et plus de force »²². Voici que s'élargit encore la crise dont la question du Staholder était l'occasion.

Elle est plus qu'une querelle de famille bourgeoise. Par delà 1848, Björnson nous propose de rechercher les étapes de la démocratie norvégienne : les premiers Stortings paysans de 1833 et de 1836, éveillés à la confiance par les journées de juillet, et, plus avant encore, au début du siècle, la charte de la jeune Norvège, les articles de la constitution de 1814 qui font des paysans le centre de gravité de la nation. Aider, au bout de trois-quarts de siècle, les paysans à secouer la tutelle des fonctionnaires, amener cette classe au pouvoir en la grossissant d'éléments libéraux, voilà le programme que Sverdrup, secondé par Björnson, commence à réaliser en 1868. On le voit, c'est une lutte de classe qui commence. Et toute la Norvège y est engagée.

C'est qu'il y a, comme on l'a dit souvent, deux Norvèges. Et il y a un drame dans cette dualité.

Il est inutile de rappeler ce que fut la Norvège au moyen âge. Cette expansion magnifique et digne d'un grand peuple aboutit à une décadence rapide, qui est consommée à l'union de Calmar (1387). Le pays se replie sur lui-même et vit désormais, à l'ombre du Danemark, une vie obscure et anonyme. Alors se produit un fait gros de conséquences. L'aristocratie

(21) A. T., I, 322.

(22) Ibid., 323.

norvégienne abattue, les paysans deviennent les héritiers de la vie nationale, tandis que se superpose à eux une classe nouvelle, celle des nobles et fonctionnaires dano-norvégiens, formés au Danemark, gardant la langue du Danemark et ses mœurs. La Réforme, après 1537, importation étrangère qui n'atteint pas l'âme du peuple, ne fait qu'accuser ces différences. Malgré les distinctions qu'il convient d'établir entre l'est et l'ouest de la Norvège, malgré les liens qui se forment entre les fonctionnaires et les paysans riches, on peut dire que pendant plusieurs siècles, deux civilisations ont vécu côte à côte. Deux classes, presque fermées l'une à l'autre, ont accumulé l'incompréhension, le mépris ou la haine²³. L'opposition est telle qu'aujourd'hui même elle n'a pas disparu et se manifeste dans le conflit des deux langues.

Riches, mais dramatiques perspectives de la vie norvégienne ! De la querelle unionelle, comme point de départ, quel élargissement du problème politique ! Quelles couches anciennes il atteint dans la conscience nationale !

Voilà donc le passé original, lourd de malentendus et de passions, qui donne leur résonance aux événements qu'on va rappeler. Le conflit parlementaire, social, culturel, linguistique, religieux qui s'ouvre en Norvège, si moderne à tant d'égards, est aussi l'aboutissement d'une longue histoire.

Björnson s'y engage plus profondément que jamais. La gloire de son renouveau sera d'en donner, après les œuvres romantiques, une interprétation moderne et universelle.

*

En 1868, à la veille des grandes batailles, la situation politique se résume ainsi. Les élections au Storting ont été un triomphe pour les adversaires du gouvernement. Paysans et libéraux sont à la croisée des chemins. Les premiers sont organisés sous la conduite d'un chef qui est aussi un paysan, Jaabaek ; il a fondé en 1865 le *Folketidende*, le Journal du peuple et des associations qui couvrent le pays. Son programme est un étroit programme de classe, indifférent aux questions

(23) Voir H. Koht : *Les luttes des paysans en Norvège*, et O. A. Johnsen : *Norges bønder*.

nationales : il veut la réduction des impôts, des économies, et la guerre aux fonctionnaires. A la tête des démocrates bourgeois, Sverdrup est impatient de faire aboutir les grandes questions qui engagent l'avenir de la démocratie : le Storting annuel, l'introduction du jury, la réforme de l'armée, celle de l'enseignement, etc. Vingt années de retard peuvent être regagnées. Et la question unionelle, on l'a vu, rend plus urgentes les réformes intérieures.

Jusqu'ici, Sverdrup a fait figure de chef auquel il manque une armée. Sous sa direction, le centre accentue ses tendances démocratiques et s'unit aux paysans qui, de leur côté, adoptent une politique anti-suédoise. Un grand parti se forme pour le succès de la liberté démocratique et de la cause nationale. La victoire est en vue, et avant même la fin de la session, par le vote du Storting annuel (12 mars 1869), une brèche est faite dans le mur de la puissance bourgeoise. La montée démocratique s'annonce irrésistible.

Irrésistible, sans doute; mais justifiée ? Mais conforme à l'intérêt supérieur de la nation ? A sa véritable tradition ? Un débat d'apparence académique venait de s'engager à ce sujet entre le juriste Aschehoug et celui qui devait être l'historien de la Norvège démocratique. J. E. Sars. Dans une comparaison célèbre, le poète Wergeland avait dit l'histoire de la Norvège pareille à un anneau brisé, dont les fragments seraient soudés d'un métal impur. Les deux fragments d'un noble métal, étaient la période des sagas et la renaissance norvégienne au 19^e siècle. La soudure impure était la période danoise. Mieux informé, Sars allait bientôt montrer que la tradition n'avait pas été rompue. Les paysans, au fond de leurs vallées, avaient été les héritiers de la civilisation, de la langue et des coutumes. Obscurément, fidèlement, ils avaient sauvé la flamme qui brillait de nouveau après 1814. Le romantisme national avait exploité les trésors gardés par eux. En eux, la jeune Norvège retrouvait sa vraie tradition. Sur cette classe, elle pouvait bâtir l'avenir du pays.

Telles sont les vues qu'il développera dans sa grande histoire. Pour l'instant, Sars, dans son étude sur « *la Norvège au cours de l'union avec le Danemark* »²⁴ montre avec discrétion, mais très nettement, que l'union a été bien plus favorable au

(24) Voir surtout, p. 184 et suiv.

Danemark qu'à la Norvège. Celle-ci, loyale à l'extrême, a subi l'union, mais pris peu à peu conscience de ses destinées propres et aspiré à l'indépendance.

Aschehoug, au contraire insistait sur « la nécessité de l'union et son profit pour la Norvège » ²⁵. C'est au Danemark que les Norvégiens devaient d'être restés en contact avec la civilisation. Les fautes danoises étaient dues plus à la faiblesse qu'à la mauvaise volonté et ne devaient pas faire oublier les biens acquis, le respect de la loi, la sécurité due à l'armée, etc. Sans « être fier » de cette période, « on pouvait la rappeler sans s'indigner ni s'affliger » ²⁶.

Où donc trouver la continuité de la vie nationale ? Du côté paysan ou du côté bourgeois ? Se tourner vers les paysans, n'était-ce pas s'appauvrir, s'isoler ? Se tourner vers le Danemark, n'était-ce pas manquer de foi patriotique et favoriser, inconsciemment ou non, une politique conservatrice ? En ces termes ou sous une forme semblable, la question se présente sans cesse chez Björnson, parce qu'en Norvège, comme dans tout pays qui naît et qui se cherche, elle se pose avec une insistance particulière, et deux mots la résument : nationalité ou civilisation ?

S'il avait été polémiste, Aschehoug aurait trouvé de bonnes raisons d'exercer sa verve. Il eût rappelé les béantes lacunes du passé norvégien, comparé à celui de la Suède et du Danemark. Ces pays ont une histoire à peu près continue, une tradition glorieuse, une homogénéité réelle. Mais comme il est décevant, pour la Norvège de chercher dans le moyen âge une base au sentiment national ! C'est également la modestie, c'est une réserve douloureuse que devait faire naître la vue du présent, la pauvreté d'un peuple où presque tout était à faire, d'un « vinterfolk » suivant le terme employé si souvent par Björnson. L'« odelshonde » lui-même, le paysan de franc-allevé, fier et fidèle au sol, ferme dans sa foi patriotique comme les rochers du Dovre, se révélait trop souvent incapable et grossier. Un homme de cœur qui avait la passion du vrai et une méthode originale, Eilert Sundt, a laissé dans ses enquêtes un tableau très sombre de la vie des paysans, de leur ivrognerie et de leur immoralité. On trouve à l'arrière-plan des *Contes* la

(25) *Statsforfatningen i Norge og Danemark*, p. 590 et suiv.

(26) *Ibid.*, p. 604.

trace de ces excès. Dans *Peer Gynt*, elle s'étale. Björnson, à qui la lecture d'Eilert Sundt avait laissé une impression profonde²⁷, ne peut en dépit de son optimisme, oublier la misère morale des paysans, leur mélancolie, leur « servitude religieuse ». Au Storting, on les voit opposés aux réformes les plus pratiques²⁸; leur esprit d'économie s'égare jusqu'à rogner indignement la pension du poète Welhaven, et Sverdrup les soutient ! Il serait facile de multiplier ces traits.

Ils ont été relevés sans charité par le *Morgenblad*. Ce journal de la bourgeoisie norvégienne a joué un rôle important dans l'histoire politique et même littéraire. Le rédacteur en chef, Friele et ses collaborateurs, plus conservateurs que le gouvernement, voyaient dans l'unique chambre norvégienne²⁹ un instrument de démagogie et dans la démocratie de Jaabaek une barbarie nouvelle. Pour ces hommes respectueux des connaissances et des titres, un avocat comme Sverdrup et un poète comme Björnson étaient des improvisateurs dangereux, des agitateurs sans scrupules. Quel respect pouvait leur inspirer le maître du Storting ? Les ombres de ce caractère trop vanté et que pourtant Sars a indiquées d'une main pieuse³⁰, l'ambition, l'amour de l'intrigue, l'irritabilité et la partialité, la raideur qui cachait mal un certain vide moral³¹, ne leur permettaient pas de reconnaître les mérites de l'homme et du patriote. On voudrait ajouter : ceux de l'orateur, si l'éloquence, aujourd'hui illisible du « Gambetta » norvégien ne justifiait la méfiance de *Morgenbladet* et les critiques de Dunker³². L'excellent historien de Sverdrup reconnaît lui-même que la fermeté de ses principes fléchit assez vite. « Il doit être au niveau de son peuple, ni plus haut, ni plus bas, celui qui veut être un politique habile »³³. Entre l'élite et la foule, c'est la « majorité compacte » que le politicien choisissait.

La satire de *Morgenbladet* s'exerçait donc aux dépens des démocrates et de leurs troupes. Les articles étaient rehaussés d'injures contre des adversaires « impudents et sans scrupules ».

(27) Voir Chr. Collin : *B. Björnson*, I, 273 et suiv.

(28) Fr. Stang : *Det gamle Høire. Morgenbladet*, 1-I-1919.

(29) Conversion avec L.-L. Daae.

(30) *Samlede Vaerker*, IV. 176 et suiv.

(31) Gr. II, 337.

(32) *Tidens Tegn*, 7-III, 1931, lettre du 21-I-1869.

(33) H. Koht : *Sverdrup*, I, II. — Nous renverrons souvent, pour les questions historiques et biographiques, aux travaux, notices et introductions du professeur H. Koht. On ne saurait avoir de guide plus sûr.

pules », contre ces « profiteurs » ces « lâches », ces « bandits », contre les paysans « à grossière écorce » ou « notre clown national », — entendez : Björnsson³⁴. Une comédie s'ébauchait chaque jour dans les colonnes du journal. Mais elle vint d'ailleurs et par surprise. C'est Ibsen qui l'écrivit. Elle s'appelle « *L'Union des Jeunes* ».

*

On dira plus loin dans quelle mesure elle visait Björnsson et comment il en fut affecté. En esquisant un tableau de l'époque et des événements où il fut si fortement engagé, il faut se demander quelle est la valeur et la portée du témoignage d'Ibsen.

Que la comédie soit admirable d'invention et de verve, personne ne peut en douter. Elle ravit dès le début par la parodie de la fête nationale. L'ambition de Steensgaard, son aplomb, ses volte-face impudentes et presque joyeuses, les intrigues matrimoniales et électorales dont il est le centre s'étalent au cours d'actes touffus que soutient une prodigieuse technique. Le succès qui a accueilli cette pièce et qui dure toujours est des plus justifiés au théâtre.

Les personnages qui entourent Steensgaard sont, dramatiquement parlant, tout aussi heureux, — et aussi peu flattés : un vieux politicien plein de ruses paysannes, Lundestad; un brutal et bruyant parvenu, Monsen, et son fils Bastian, tous deux sentant la faillite et la morale de faillis; Aslaksen, l'imprimeur famélique et ivrogne, le cynique Daniel Heire et, derrière eux, la foule docile et stupide... : on comprend assez que Dunker, ait écrit, dès la première lecture; « que cette pièce est désolante ! Pas un honnête homme dans toute cette bande ! Avec quel souverain mépris l'auteur n'a-t-il pas traité les deux seuls personnages convenables de la comédie ! »³⁵. Le reproche a été répété souvent, à commencer par Björnsson³⁶. Mais n'est-ce pas le droit du poète comique de traiter ses personnages comme il lui plaît ? Ibsen est ici « statssatyriscus ». Il prit la liberté d'Aristophane ridiculisant Socrate et on ne

(34) *Morgenbladet*, passim. Voir : 1300 *Udtalelser af og i Morgenbladet*.

(35) *Tidens Tegn*, 7-III-1931.

(36) Voir, entre autres passages : Gr. II, 334.

peut y redire. Le comique de la pièce y a gagné. Mais la vérité ?

Elle n'est sans doute pas plus respectée que dans les *Nuées*. On peut dire que *l'Union des Jeunes* est le résultat d'une sorte de collaboration tacite avec *Morgenbladet*. En lisant ces articles où Ibsen reconnaissait l'accent et l'esprit de ses amis, il engageait, de sa brasserie de Dresde, une concurrence d'inventions bouffonnes. Il lançait dans la pièce les mots et les sarcasmes de Daniel Heire, qui est un peu Friele, et aussi le père d'Ibsen, et naturellement Ibsen lui-même. Dès le milieu du 3^e acte, à l'incroyable visite que fait Steensgaard au chambellan, la farce prend décidément le dessus et la comédie aristophanesque ira, jusqu'au bout, son train effréné.

Comment s'étonner, dès lors, de ce qui manque à l'œuvre pour être, même dans l'exagération, la peinture ou l'évocation d'un temps et d'un parti ? Car on ne trouve ici, ni le souvenir d'une longue misère paysanne, ni l'enthousiasme de 1848, ni la trace des souffrances dont fut payée la victoire démocratique. Les longues années d'épreuves qu'ont subies Sverdrup et ses amis, et qu'Ibsen a connues de loin, supposent, cela va de soi, autre chose qu'une troupe d'intrigants et de gens tarés.

Soyons justes : par une contradiction intime, Ibsen a, dans cette même pièce, rendu une sorte de justice aux victimes de sa verve. Le psychologue a contredit heureusement le polémiste. Il explique la conduite de Steensgaard par son origine et par les lacunes de son éducation. Monsen père s'est usé au dur métier de flotteur, dans un monde indifférent et égoïste. Plus encore que lui, Aslaksen est la victime d'une société mal faite. Une plainte sociale monte dans ces scènes, que *Morgenbladet* n'eût guère approuvée. Il faut y regarder d'assez près. Mais Ibsen n'est pas prisonnier. Il donne, sans le vouloir, raison à Björnson.

A la bande Steensgaard, Ibsen oppose le chambellan Bratsberg et sa famille. Le chambellan est un gentilhomme dont l'espèce s'éteint en Norvège³⁷, un homme d'honneur, un peu borné, sans profondeur. On chercherait en vain dans *l'Union des Jeunes* la classe et les hommes que menace la démocratie. C'est tout un monde, de première importance pour l'explication du drame norvégien, que Björnson va nous aider à découvrir.

(37) Voir Sigurd Høst : *Ibsens dikning og Ibsen selv*, 162.

III. **La bourgeoisie norvégienne.** — Björnsson et la Norvège paysanne. — La bourgeoisie norvégienne; ses éléments. — Les gens d'affaires. Les juristes. Les prêtres; la Norvège religieuse. L'Université.

Dans le grand conflit qui s'annonçait, Björnsson avait pris parti immédiatement, avec la sûreté d'instinct et la décision qu'on lui a toujours connues. *Synnöve* est en ce sens un exploit, une date norvégienne. Son premier geste national avait été la défense du théâtre norvégien contre l'influence danoise. Le second, dit une apologie anonyme, « ce furent ses contes paysans et ses drames des sagas. A la différence de G. Sand et d'Auerbach, ces œuvres étaient un acte politique. Il voyait dans le paysan le continuateur direct de notre vie ancienne et voulait le sortir de l'ombre, le faire aimer et respecter. C'est la base sur laquelle il édifia plus tard sa propre politique »³⁸.

L'intervention directe ne tarda pas. Elle fut victorieuse à Bergen en 1859; elle échoua, provisoirement, l'hiver suivant, à Kristiania, dans une tentative de parlementarisme. Le voyage en Italie ne l'arrêta point; elle prit seulement une autre forme. Le roi Sverre, son héros national, déclare qu'une fois l'aristocratie abattue, les paysans vaudront au pays des réveils irrésistibles³⁹. Bientôt, le nom de Björnsson devient le signe du ralliement norvégien. A son retour, il est élu président de la « Société norvégienne » (det norske Selskab), qui compte comme membres Ibsen et Sverdrup. Devenu directeur du *Norsk Folkelblad*, malgré des promesses de neutralité, il ne tarde pas à orienter son journal vers une politique de gauche. Ainsi, Björnsson, moderne Sverre, sera le champion de la Norvège démocratique et paysanne.

(38) *Dagbladet*, 7-II-1892.

(39) *Stand. V*, 157-176.

Mais qu'était l'autre Norvège, celle des bourgeois ? Quel était le fond de la querelle ? Et comment faut-il juger cette classe ?

*

Ce qu'elle fut aux siècles passés, on ne peut mieux l'imaginer qu'en lisant le début des « *Voies de Dieu* », ce chef-d'œuvre du récit épique. Dans l'histoire de John Kurt, Björnson a décrit les abus de pouvoir, les violences et les viols que pouvait se permettre impunément un représentant de la noblesse et de l'autorité au temps de l'absolutisme danois. Sars souhaitait seulement que le récit fut reporté à une date antérieure au XVII^e siècle, où l'arbitraire des fonctionnaires s'était bien atténué ⁴⁰. La tentation reste grande, pendant longtemps, pour le capitaine, le pasteur, le bailli, vivant loin du pouvoir central au fond d'un fjord ou d'une vallée de montagne, de faire sentir durement leur autorité aux paysans. Dans son enfance, Björnson a connu des excès contre lesquels son père protesta. Il les a sévèrement notés dans la nouvelle *Blakken*. Il reprend l'accusation dans sa correspondance ⁴¹. Toute une lignée du roman norvégien a exploité ce thème.

Au XIX^e siècle, à part quelques abus qu'on trouverait sans doute en tout pays, les fonctionnaires ont bien changé. C'est trop peu de dire qu'ils sont honnêtes et respectables : pendant longtemps, ils sont l'armature même de la Norvège. La première moitié du siècle est glorieuse pour eux. Ce sont eux qui, au lendemain de 1814, prennent en mains le sort du pays. Ils sont ardemment patriotes, et à défaut des paysans trop novices, ils défendent l'indépendance paysanne contre Charles-Jean. Ils ont ce que *Morgenbladet* essayait plus tard de mettre au-dessus de tout, les connaissances et l'expérience ⁴². La tâche si urgente d'organiser et d'équiper la jeune nation, ce sont eux qui l'ont accomplie ⁴³. De grands chefs se sont trouvés pour la diriger, Schweigaard et Fr. Stang, dont les noms doivent toujours être cités, hommes de vaste culture, de caractère noble, et génies pratiques. Schweigaard, grand légiste, fut l'in-

(40) Lettre inédite du 4-III-1884.

(41) A Chr. Collin, 24-VIII-1892.

(42) 26-I et 8-V-1868.

(43) Voir W. Keilhau : *Det norske folks liv og historie*, IX, 83-142 et 366-409.

introducateur du libre-échange. Grâce à Stang, le pays fut sillonné de routes, il eut des phares, des banques, des écoles, des canaux. Une révolution économique transformait la Norvège comme l'Europe; la suppression du « Navigations act » donnait à la marine marchande un essor extraordinaire et le vote du premier chemin de fer (15/III/1851) était une date nationale. Björnsson a vu et vécu la plupart de ces événements et plus d'une fois il y a applaudi ⁴⁴.

Mais ces succès ne firent que développer chez les fonctionnaires la tendance à l'autorité. Pour le bien du pays, pensait Schweigaard : « son idéal d'homme d'état, dit Björnsson, était un peuple soumis à une forte administration, jouissant de la liberté économique et de l'instruction générale » ⁴⁵. C'est la doctrine qu'appliquait Stang, longtemps ministre, puis premier ministre. Ainsi se maintenait dans la classe dirigeante un esprit d'autorité patriarcale, étranger « au jeune enthousiasme du peuple norvégien, à son esprit d'indépendance..., à ses tâtonnements vers la démocratie dans l'ordre social et la vie intellectuelle » ⁴⁶.

*

Cet état d'esprit se comprendra mieux encore si on cherche de quels éléments se composait la classe au pouvoir ⁴⁷.

Elle est avant tout bourgeoise. Il n'y a plus de noblesse en Norvège; les titres ont été supprimés en 1821 et deux baronies seulement subsistaient au XIX^e siècle ⁴⁸. Cette absence d'une aristocratie, au sens européen du mot, explique sans doute que Björnsson, ayant à peindre une grande dame, Tora Parsberg, ait dû, comme il nous a dit, travailler sans modèle, ce qui est contraire à son habitude. Les familles « patriciennes » sont des vestiges, toujours plus rares, du passé dano-norvégien. Elles disparaissent ou s'embourgeoisent.

La bourgeoisie d'affaires, — armateurs, négociants, industriels, etc., — a été décimée au début du siècle; les très grandes for-

(44) A. T., I, 343 et suiv. et Sl. D. II, 26 et suiv.

(45) A. T. I, 345.

(46) Ibid., 339 et suiv.

(47) On trouvera sur les éléments de la classe supérieure et sur la classe moyenne, des indications très intéressantes dans le livre cité de W. Keilhau, p. 10 et suiv. et 410 et suiv.

(48) Lövdal : *Nordmaend i det XIX^e aarh.* I, 173.

tunes ont disparu. Mais elle reste très vivante et très active. C'est elle qui fournit les innombrables « consuls » qui peuplent les œuvres de Björnson et d'Ibsen. L'essor matériel de la Norvège les a portés au premier plan. Leurs affaires les mettent en contact avec l'étranger, surtout avec l'Angleterre. Ceux mêmes qui sont d'origine étrangère deviennent, à la seconde ou à la troisième génération, d'ardents patriotes. Aux bonnes années, ils s'honorent de pratiquer un mécénat dont les poètes ont profité. C'est le cas de Th. J. Heftye, à l'époque qui nous occupe. Il y a mieux en eux que l'autorité avantageuse d'hommes portés par une vague de succès. Le Bernick des papiers d'Ibsen, comme Tjaelde, dans *Une Faillite* ou Riis dans *le Nouveau système*, sont nés d'observations justes.

Mais l'économie norvégienne est sujette à des revers aussi profonds que ses gains sont inespérés. C'est la loi de ceux qui vivent de la mer, des caprices du fret et de la pêche. Les fortunes des « consuls » s'en vont plus vite qu'elles ne sont venues. Il manque à la Norvège d'alors, si on la compare à d'autres pays, une forte assise financière, et il faut aussi donner un sens matériel à ce stigmaté de pauvreté, « armødsmaerke », que Brandes constate en Norvège⁴⁹. Ajoutez que cette classe ne peut, selon la remarque d'un contemporain, s'appuyer comme en Suède à un groupe important de propriétaires terriens, « qui serviraient d'intermédiaires entre le peuple et l'opposition, d'une part, et d'autre part, la (royauté) et la bureaucratie »⁵⁰. Il faut chercher ailleurs le centre de gravité de la bourgeoisie.

*

C'est chez les fonctionnaires qu'on le trouve. On a vu quel rôle ils avaient joué pendant la période danoise, puis dans les débuts du jeune état. En relations très étroites, d'ailleurs, avec armateurs, marchands et banquiers, possédant des traditions et presque seuls dépositaires de la haute culture, forts des services qu'ils ont rendus et rendent encore, ils forment la « société », ils croient être et ils sont, en partie, l'élite de la nation.

Or, ils vont subir en moins de quinze ans une défaite poli-

(49) Conversation avec G. Brandes.

(50) *Minner af och om Emil Key*, 244.

tique qui se double d'un désastre moral. Comment la chose fut-elle possible ?

Une explication partielle de cet événement historique s'aperçoit peut-être à travers Björnson. Car nous touchons ici aux bases du drame norvégien.

Une critique revient souvent, dans les articles de Björnson, celle de la Norvège des juristes. Ils sont une force. Ils contrôlent la vie pratique. Depuis 1830, ils donnent le ton à la société. Au type débraillé et tumultueux du norvégien patriote à la Wer-geland, ils opposent une correction dont les modèles sont à Londres et à Paris. Au moral aussi, ils sont des hommes d'ordre, volontiers critiques, méfiant à l'égard des idées ⁵¹.

Ce travers avait peut-être une haute origine. C'est à Schweigaard lui-même qu'on le fait remonter. Ce grand rénovateur des études juridiques était un réaliste ⁵², qui, dans son aversion pour toute métaphysique, découronna les études qu'il restaurait. Il forma des spécialistes excellents, mais rendit l'enseignement du droit conservateur pour cinquante ans ⁵³.

Avec la philosophie, dit Björnson très probablement inspiré par Sars, la haute vie spirituelle a été écartée; et quand aujourd'hui encore nous sommes à ce point ignorants de ce qui se passe à la porte grande ouverte de nos voisins, qu'une conférence sur Kierkegaard fait l'effet d'une nouveauté, cela juge notre classe cultivée et donne sa mesure ^{53 bis}.

Cette déformation, qui est surtout le fait des disciples, s'aggrava avec la crise. A une époque où tout se mettait à changer, ils étaient la tradition dans toute sa sévérité; quand l'esprit recommençait à souffler, ils étaient la lettre de la loi. Leur scolastique se dressait comme une barrière devant la vie et la pensée. « Nous juristes, nous gouvernons le monde » leur fait dire un ami de Björnson ⁵⁴. L. Kr. Daae, autre ami de Björnson, observateur très pénétrant, cherchant à expliquer l'hostilité des classes en Norvège, rappelle qu'ailleurs les avocats sont libéraux, mais qu'en Norvège on les soupçonne d'intentions anti-populaires ⁵⁵. De son côté, Björnson, faisant le portrait d'un brillant journaliste, le loue d'avoir lutté contre

(51) E. Sars : *Norges politiske historie*, 170 et suiv., 299, 343, 352.

(52) Fr. Stang : *Nordisk Tidsskrift*, 1931, 507.

(53) H. Koht : *Sverdrup*, I, 54.

(53 bis) A. et T. I, 346.

(54) Chr. Bruun : *Folkelige grundtanker*, 345.

(55) *Tidstavler*, 1872, 231.

ce qu'il appelle « Juristeriet », le pédantisme juridique, l'esprit de formalisme et de chicane

'sous lequel gémit la classe cultivée de Norvège, toute affaire, tout rapport, toute opinion semblant souvent n'avoir d'autre aspect que l'aspect juridique, — ce tout puissant Formalisme qui a pénétré si profondément partout que l'enseignement religieux est un acte de procédure, en nombreux articles, contre l'incrédulité, où les citations de la bible défilent comme des témoins;... ce vieillot Formalisme qui pèse à faux poids toutes nos valeurs, rend grandes les petites et petites les grandes;... ce Formalisme sans amour, qui ravit au pays tant de son plus délicat feuillage et de ses plus tendres fleurs...⁵⁶.

Dix ans plus tard, devant cette fleur qu'est Nora, Helmer incarnera le Formalisme et la Chicane.

Inversement, parce que Dunker, le juriste, avait retrouvé le droit sous la chicane et l'humanité sous la forme, Björnson en a fait un de ses héros, l'avocat Berent d'*Une Faillite*.

*

Dans la classe des fonctionnaires, il est un groupe plus nombreux et plus puissant que les juristes; celui des prêtres.

Au début du siècle, les idées nouvelles n'auraient pas rencontré de résistance de leur côté. Le rationalisme avait passé par là⁵⁷. Le père de Wergeland est le type magnifique de ces pasteurs formés à l'époque des « lumières ». Après 1830, on trouve encore, selon Björnson, le prêtre incroyant et humain dont il a tracé le portrait dans la première rédaction des *Voies de Dieu*, le pasteur Meeck⁵⁸.

Mais déjà s'était produite, dans les profondeurs du peuple, une agitation grosse de conséquences. Le paysan Hans Nielsen Hauge, qui opposait la sévérité de la bible à l'enseignement dégénéré de l'église, avait passé dix ans de sa vie en prison. Arrêté pour la première fois en 1804, il meurt en 1830. On a voulu en faire un martyr. Il suffit de voir en lui le représentant du piétisme norvégien, à la fois émouvant et dangereux, riche d'élans sincères, de sombres ardeurs, d'ignorance et de fanatisme, qui sera, jusqu'à la fin, une des préoccupations de Björnson. Il nous l'a dit presque à chaque rencontre.

(56) A. T., I, 331-332.

(57) Voir W. Keilhau : *Det norske folks liv og historie*, 242-243.

(58) *Dagbladet*, 7-XII-1892.

Les lois de 1842 et de 1845 laissaient le passage libre au piétisme. Vers 1850, quand Björnsson touche à sa vingtième année, commence la conquête, insinuante ou hardie, de la bourgeoisie ⁵⁹.

Ce réveil ira s'accroissant pendant une génération et le poète en sera le témoin journalier. Le rationalisme est submergé. Les influences danoises et allemandes trouvent le terrain le plus favorable et la Norvège a des disciples pour l'orthodoxie libérale de Martensen et pour le christianisme « joyeux » de Grundtvig; elle a des lecteurs avides du paradoxe chrétien de Kierkegaard. Le fait capital est la réorganisation puissante de l'orthodoxie. Elle est l'œuvre d'un homme, Gisle Johnson, « personnage historique, en qui tout ce qui fermentait dans le peuple chrétien arrivait à la conscience et s'exprimait en actes »; il a été « le Sverdrup de la religion » ⁶⁰. Son action à l'université commence en 1849. Tandis qu'un juif allemand converti, Caspari, restaure les études d'histoire religieuse, G. Johnson ramène l'enseignement du dogme à la plus stricte orthodoxie. D'une grave crise de jeunesse, il avait gardé l'intense sentiment du péché. Petit, discret, point éloquent, assez engagé dans l'ascétisme et le piétisme, il fit passer dans ses disciples la force obstinée de sa conviction : « ils entraient dans un autre monde et voyaient la réalité d'un regard étranger » ⁶¹. Ils condamnaient jusqu'aux distractions innocentes. Des générations de prêtres ont été marqués de son empreinte. Björnsson retrouve ces « Gislinger » à tous les carrefours de la Norvège, et nous, à tous les carrefours de son œuvre. Ils remplissent la scène au second acte de *Au-dessus des forces*.

Les « années 1860 » voient l'apogée de la restauration religieuse. L'enseignement de Gisle Johnson culmine vers 1865 ⁶². Cet organisateur conclut une alliance, moins étroite qu'il n'eût voulu, mais singulièrement efficace, avec le piétisme de la Mission (Fondation Luther, 1865-1868). L'historien de la « Mission intérieure » affirme que « l'état religieux, à Kristiania, est bien meilleur; les cérémonies réunissent de nombreux fidèles, la bible est très répandue, la dépravation a diminué » ⁶³.

(59) Voir Fr. Bull : *Norsk Litteraturhistorie*, IV, 18-26, et W. Keilhau : *Det norske folks liv og historie*, 242-259.

(60) Bang. A. Chr. : *Den norske Kirkes historie*, 457.

(61) Heuch : *Normaend i det XIX^e aarch*, II, 83.

(62) *Ibid.*, 91.

(63) C. Hansteen : *Kristiania Indremission*, 76.

Ne croyons pas à l'exagération d'un zèle dévot. Un député incrédule note dans ses souvenirs (1862) :

...les églises sont toujours pleines ici (à Kristiania). Quand j'étais étudiant, elles étaient toujours vides. Le changement est extraordinaire... On a peut-être de meilleurs prédicateurs, mais ce n'est pas la raison principale ! ⁶⁴.

L'église croit le moment venu d'arracher à l'état le statut de son indépendance, « de sauver l'esquif de l'église d'état et de l'amener à un port sûr ». L'état défendit ses droits et « l'occasion ne revint jamais » ⁶⁵. Mais l'affaire était grave et eut des suites.

A la campagne, le pasteur est mêlé aux affaires communales, à l'enseignement, à l'assistance. Dans la capitale, la théologie est reine à l'université; le groupe des étudiants en théologie est le plus nombreux. Il n'y a guère d'autres revues que les revues religieuses. La liste annuelle des livres imprimés montre que les publications édifiantes sont en énorme majorité et les tirages atteignent des chiffres dont on est stupéfait :

...aucune branche de la littérature, écrit (en français) Botten-Hansen, n'est représentée aussi copieusement que la théologie... Seulement depuis vingt ans, nous avons de (Luther) 30 ouvrages traduits, dont quelques uns sont très volumineux. Après Luther, les auteurs les plus goûtés du peuple sont : Thomas à Kempis, J. Bunyan, Johan Arndt, Chr. Scriver et J. Gossner. L'imitation de J. Christ est le livre religieux traduit le plus répandu parmi toutes les classes de lecteurs. Outre un abrégé, il en a paru depuis 12 ans 6 éditions;... Depuis 18 ans, le pèlerinage de Bunyan a été publié en 5 éditions, dont la dernière (Kristiania 1865) a été tirée à 5.000 exemplaires. Le livre religieux le plus répandu en Norvège, après la Bible, est cependant le « Livre de dévotion pour l'homme du peuple » Cet ouvrage a eu 11 éditions, composées de 120.000 exemplaires... Après ce livre de Wexels, les deux ouvrages suivants sont sans doute les plus répandus : *Hjertesuk til hver dag i ugen* (Gémissements du cœur pour chaque jour de la semaine), par M. B. Landstad,... et *Guds Børns daglige Adgang til Naadestolen* (Admission quotidienne des enfants de Dieu au propitiatoire), écrit anonyme par l'évêque Hersleb. La première édition remonte à 120 ans, mais depuis 12 ans, cet ouvrage a paru en 12 éditions dans différentes villes du pays... ⁶⁶.

Le peuple serait-il le seul client de cette énorme littérature ? Nullement. La bourgeoisie est gagnée. Elle est travaillée d'un malaise grave, où l'on peut voir la rançon du matériau-

(64) L. Daac : *Stortingserindringer*, 131.

(65) Bang, A. Chr. : *Den norske Kirkes historie*, 465-466.

(66) *La Norvège littéraire*, 183-184.

lisme d'affaires. Ce qui est sûr, c'est qu'entre l'art et le piétisme, le théâtre et l'église, elle hésite. Elle ne l'aurait pas fait trente ans plus tôt, et il faut lire avec attention ces lignes du chrétien Björnsson :

...chez nous, on court chercher dans l'exaltation religieuse un contrepoids aux péchés et aux peines de la vie d'affaires, alors qu'on pourrait trouver un plus grand apaisement à la vue de tableaux (le théâtre) où s'éclaire notre vie ⁶⁷.

Ainsi, la Norvège presque entière vit désormais sous le signe de la Confession d'Augsbourg. Et on est tenté de dire que la Réforme, introduite en 1537, reçue sans enthousiasme, continuée sans gloire, ne commence vraiment en Norvège qu'au milieu du XIX^e siècle. On essaiera d'expliquer dans un autre chapitre, ce qui a pu en résulter pour la littérature.

Au début des grandes luttes politiques, l'importance des questions religieuses peut se mesurer aux heurts et aux réactions que nous constatons chez Björnsson. Ami des grundtvigiens, il les défend à chaque occasion dans son journal contre l'église officielle, car elle vient de ruiner la thèse de Grundtvig sur le baptême et refuse aux examens les théologiens qui suivent le maître de Vartov ⁶⁸. Démocrate libéral, il voit le danger du piétisme qu'il condamnait déjà dans *la Fille de la pêcheuse*. L'église le blesse par ses prétentions de rester un état dans l'état. Ne nous laissons pas de rappeler que c'est un croyant qui parle. Que dire d'une législation qui jusqu'en 1848 avait exclu les juifs du royaume, qui continuait à imposer le lien paroissial, l'obligation de l'enseignement religieux, des obsèques religieuses, n'admettait que des fonctionnaires appartenant à l'église d'état ?

De quelque côté qu'on se tourne en Norvège, à la date où nous sommes, on trouve le théologien, le prêtre ou l'émissaire. Par le nombre et la violence des querelles théologiques, la Norvège du XIX^e siècle s'apparente à notre XVII^e siècle, parfois même au moyen âge. C'est sur ce fond de tableau qu'il faut se représenter la vie spirituelle de la Norvège après 1850, si on veut comprendre pleinement quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, de *Synnöve* à *Brand* et des *Revenants* à *Au-dessus des*

(67) Gr. I, 255.

(68) *Norsk Folkeblad* 1868, N^{os} 44, 51. — Voir aussi Skrondal : *Grundtvig og Noreg*, Ch. IV, à la fin et surtout VII, 1.

forces. Allons plus loin que les apparences et ne nous contentons pas d'énumérer les figures de prêtres dont le drame norvégien est peuplé. C'est l'âme norvégienne qui est attaquée dans ses profondeurs. On ne dira jamais assez ni la vie religieuse, souvent intense, qui s'exprime dans l'église norvégienne, autour d'elle ou contre elle, ni sa responsabilité dans le divorce moral qui se prépare en Norvège.

*

L'université pouvait-elle le prévenir ? A en juger par l'Association des étudiants, elle eût pu fournir au pays des guides spirituels. Il n'en est rien. On sait la place qu'y occupent les juristes et les théologiens. Les bons spécialistes qu'elle compte restent enfermés dans leur domaine. Dans l'ensemble, elle est en sommeil. La philosophie y est représentée par une hégélien de droite, qui vieillit, « à la remorque ou dépassé » ⁶⁹. Un homme aussi en vue que le mathématicien O. J. Broch, libéral en politique et qui eût pu jouer un rôle conciliateur entre les partis, a un jour adressé à l'université cet éloge accablant :

...l'incrédulité n'a guère trouvé de terrain chez le peuple. Ce résultat est essentiellement dû à l'université, qui, jusqu'à présent est demeurée intacte du rationalisme et de l'athéisme ⁷⁰.

A peine distingue-t-on autour de Björnson un Bang, libre esprit original et mal vu, un jeune égyptologue, Lieblein, qui s'est essayé à vulgariser la critique historique des religions. Sars sera bientôt un grand historien philosophe ; mais il est à sa veillée d'armes, et seul un petit groupe d'amis connaît la hardiesse de sa pensée. Gisle Johnson pouvait être sans crainte : la faculté de théologie mise à part, l'université vit à l'écart de la nation.

Dans cette revue, faut-il citer les officiers ? L'état de paix prolongée et sûre où vit la Norvège ne laisse qu'un faible rôle à l'armée. Cependant, dès 1858, le nouveau roi, Charles XV, veut la renforcer. Les événements de 1864 et de 1866 redoublent son zèle. Sars parle même d'une « jeune Norvège » belliqueuse, groupée autour du prince ⁷¹. Elle était fort réduite et

(69) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 38.

(70) *Le Royaume de Norvège*, 329 (en français).

(71) *Norges politiske historie*, 495.

ne pouvait donner d'inquiétude sérieuse aux démocrates. Mais comme en ces années toutes les grandes questions se posent, la réforme de l'armée est mise aussi en discussion; Björnsson, ainsi que Sverdrup, défend vivement, contre l'armée de métier et l'immoralité des casernes, un système populaire de milices, à l'exemple de la Suisse ⁷². Sur ce point encore, les deux Norvèges sont en lutte.

(72) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 51.

IV. — Germes du drame social. — Exemples. — Originalité de Björnson.

Tels sont, dans la classe cultivée, les éléments que Björnson observe autour de lui. Dès 1869, il est en guerre sur tous les points avec la bourgeoisie. *Morgenbladet* attise le conflit, dont le fanatisme de Kristiania⁷³ fait pour Björnson une souffrance presque journalière.

Comment ceci, — dès 1868, redisons-le, — n'aurait-il pas eu de graves répercussions dans l'art du poète ?

Bientôt il écrira sur le théâtre ces lignes qui, dans sa pensée, conviennent à toute œuvre littéraire :

...il protège les forces de douceur, *il abat les préjugés*⁷⁴, il suscite l'amour de la patrie, *il accable les différences de classes, l'orgueil de l'argent, la tyrannie*, il exalte la femme et la foi⁷⁵.

Ce jugement, postérieur de quelques mois seulement à *L'Union des Jeunes* est plein de sens. On y voit d'abord tout ce qui sépare la satire ibsénienne de l'optimisme actif et secourable de Björnson. On y discerne aussi l'ébauche d'une critique plus étendue de la société. Car ce n'est rien de moins qu'un programme nouveau, celui d'une littérature de combat.

Un programme seulement, dira-t-on, et ce sont les œuvres qui importent. Mais chez Björnson, le polémiste et le poète sont inséparables. Sous sa plume, des images naissent, des situations s'ébauchent.

Dans son attaque contre les juristes, sa verve s'anime; il distingue des scènes de la vie bourgeoise derrière ce « Formalisme »

(73) A. T., I, 333.

(74) Souligné ici.

(75) A. T., I, 352.

qui, dans la vie ordinaire, dessèche les cœurs et qui, dans la société, relègue les femmes à part, tandis que les hommes, au fumoir, discutent, politicaillent et parlent d'affaires, — qui même, à la lettre, a chassé la femme, parce que tout ce qui (en dehors de la maison) exige sa participation, attire rarement l'attention des hommes. Et le résultat est que les jeunes gens eux-mêmes, en société avec des femmes, sont embarrassés, ne savent quoi dire et n'ont d'autre refuge que de gauches plaisanteries, c'est-à-dire traitent la femme comme un chien d'appartement...⁷⁶.

On entrevoit le travail qui se fait dans son imagination. Plusieurs couches de sujets, pour ainsi dire, s'y superposaient : des sujets empruntés à la saga; *Sigurd Jorsalfar*, *Olaf Trygvason*, *Arnljot Gelline*. C'est la couche romantique. Sous celle-ci avaient germé depuis longtemps des desseins réalistes, des plans de drames bourgeois : le plus vivace, qui croît visiblement en ces années de crise économique est *Une Faillite*. Ainsi, après le passé, le présent attire le poète; après les paysans, les bourgeois. C'est une conquête pacifique du psychologue; aucune revendication politique ou sociale ne s'y est mêlée jusqu'ici. Mais les temps changent. Une révolte générale s'annonce contre cette bourgeoisie égoïste : sous la couche réaliste, naissent les œuvres critiques et les « thèses ».

D'un mot, on peut dire que Björnsson donne le signal d'une offensive morale contre ceux qu'un peu plus tard, mais le premier, il a appelé les « soutiens » de la société⁷⁷. L'ébauche a une netteté qui ne laisse aucun doute. Elle fait pressentir les grandes scènes du *Roi*, du *Nouveau Système*, et des *Soutiens de la société* d'Ibsen.

Il raille ces fonctionnaires

qui jouent le jeu de la division dans notre petit pays démocratique, pour leur plus grand dommage, et par décret se font cadeau réciproquement de plumes et de décorations.

Il ajoute :

...peuvent-ils faire autrement que de rire à la dérobee quand ils se rencontrent aux bals officiels du Stahloder, chamarrés de tout ce dont ils se sont fait cadeau les uns aux autres ? Peuvent-ils croire sérieusement à ces vaillants guerriers qui n'ont pas fait la guerre, à ces chambellans sans cour, à ces grands écuyers sans écuries ?⁷⁸.

Avec eux, voici le prêtre et ses sermons, « pédantes dissertations qui ne sont pas plus vivantes parce qu'il crie », — le

(76) Ibid., 331.

(77) Stand. IV, 247.

(78) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 47.

prêtre qui lit dévotement les injures et les calomnies dont est farci *Morgenbladet*, au lieu de se désabonner, — sans doute « pour que la méchanceté du monde lui inspire de pieuses réflexions » ⁷⁹.

Et puis voici le soutien des soutiens, auprès de qui les conservateurs norvégiens cherchaient un appui contre la démocratie, le roi. Dès 1868, Björnson disait :

...je hais tout ce qui est royal. Seule la république a pour elle la vérité. Le vieux dogme de l'équilibre (des pouvoirs) est un mensonge énorme ⁸⁰.

Il précise deux ans plus tard, et bien que schématique, le cas psychologique du roi, dans son grand drame, est déjà perceptible :

...le roi constitutionnel barre la route à la mission du peuple,... empêché qu'il est d'avoir une vie intérieure, car il ne peut fonder une famille à son gré, n'est pas responsable et par suite perd le goût de l'action ⁸¹.

On voit même s'organiser autour de ce thème central d'autres éléments importants de ses drames futurs : la peinture de la haute bourgeoisie, « qu'il malmène aussi rudement » que le roi, la critique du « mensonge d'état », faite au nom de la religion, en attendant qu'elle soit faite au nom d'une vérité toute laïque ⁸².

En face des tyrans, les victimes. On sait comment il décrit la situation humiliée de la femme. Elle partage le sort du poète : « enfin, poètes et femmes..., nous avons droit à l'existence ! » ⁸³. La protestation féministe est catégorique. Dès maintenant, Björnson l'a dit expressément à Chr. Collin, elle est incorporée au plan d'*Une Faillite* ⁸⁴ et il est inutile de rappeler quelle place elle occupera dans le drame norvégien.

Bien que l'industrie soit naissante en Norvège, et que Björnson n'ait rien d'un agitateur socialiste, il s'émeut du sort des ouvriers. Il l'avait déjà fait en 1850. Mais maintenant l'égoïsme bourgeois est mis en cause. La vie chère, des craintes d'accaparement avaient provoqué des scènes de marché à Ber-

(79) A. et T., I, 332.

(80) Gr. II, 291.

(81) Ibid., 366.

(82) Ibid., 367.

(83) Dikka Möller, notes inédites.

(84) Questionnaires du 24-I-1905 et du 9-IX-1907.

gen. La police, puis l'armée étaient intervenues rudement. Björnsson se fâche. Pourquoi ce mépris des ouvriers ? Pourquoi ces préjugés de classe qui menacent l'unité du pays ? Les patrons ont-ils fait leur devoir ? ⁸⁵. Les théories socialistes n'ont rien à faire en cette rencontre. Comme toujours, la vie norvégienne et ses lois, — ici, la question du droit de vote à accorder aux ouvriers, — dictent sa protestation. Par des voies norvégiennes, il s'achemine vers le socialisme européen. Les deux influences se retrouveront plus tard dans son grand drame social, *Au-dessus des forces humaines* (II).

« La littérature est animée d'un souffle nouveau; elle prend part à la lutte » ⁸⁶. Mais elle en connaît les risques. Björnsson sut ce qu'il en coûtait et sa pensée s'est reportée souvent vers son grand prédécesseur Wergeland, qui ne voulait que le bien du peuple. Il semait les idées généreuses, comme il semait les graines utiles dans ses promenades, mais il n'avait guère récolté que la haine; le seul souvenir consacré à ce génie était le monument que des juifs reconnaissants lui avaient élevé à l'étranger. L'intolérance du parti conservateur poursuivait Dunker, parce qu'il méprisait une bourgeoisie « mesquine » et qu'il avait eu le courage « de se joindre à la jeune Norvège ». Elle s'acharnait contre Sverdrup. Elle condamnait Björnsson après Wergeland. Dans la protestation de Björnsson, dans son insistance à rappeler son grand devancier, on ne peut s'empêcher de voir l'annonce du *Nouveau système*, et par ce drame, qu'Ibsen a lu attentivement, d'*Un Ennemi du peuple*.

Puisqu'on a méconnu cette vérité, n'hésitons pas à en souligner l'importance.

S'il est vrai que les grandes œuvres dites « réalistes » de Björnsson et d'Ibsen soient une protestation généralisée contre les injustices et les tares sociales, une mise en accusation de la bourgeoisie à la fin d'un siècle bourgeois, si d'autre part le drame norvégien a obtenu à ce titre un retentissement exceptionnel à travers l'Europe et le monde, on ne saurait en donner une explication complète si on oubliait les origines très norvé-

(85) A. T., I, 317-321.

(86) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 51.

giennes de ces thèmes, et, — dans leur invention et leur élaboration, — l'originalité de Björnson.

Sans doute le procès de la bourgeoisie se fait chaque jour, autour de lui; il le constate dans le cas typique de Dunker, dans celui des grundtvigiens dont on parlera, dans le cas de Sars, qui a trouvé dans les conflits de ces années l'idée de sa grande œuvre⁸⁷. Mais Björnson vit au cœur même de cette crise qu'il amplifie par son action. Il y accumule une expérience précieuse dont son art va recueillir le profit.

Une supposition très plausible permet de situer à cette date quelques-uns des traits dont s'est enrichi *Une Faillite*. La pièce était construite et Björnson pouvait en annoncer l'achèvement prochain à Hegel. C'est un drame d'argent, un drame de famille, et, même dans le texte définitif, les hommes d'affaires qui entourent le failli ne sont frappés d'aucune méfiance de classe. Conformément au dessein premier, ils restent à l'abri de la critique des « soutiens ». Deux personnages toutefois ne sortent pas indemnes de l'épreuve. Le pasteur, important, onctueux, attaché àprement à ses privilèges et prébendes, exactement comme l'église officielle dans les débats de 1869, et le lieutenant, qui, par contre, est traité avec une sévérité déjà « radicale ». Il porte le poids des colères de Björnson à la même date contre les armées de métier. On voit le chemin parcouru depuis *La Fille de la pêcheuse*.

Ceci n'est plus une conjecture. Au début de 1871, Björnson écrit :

...prêcher ici une vie selon l'esprit serait une folie; mais attaquer tout ce qui est pourri, dresser les responsabilités dans les petites questions comme dans les grandes,... voilà la tâche qui nous attend. Hardi !⁸⁸.

La fermentation parfois confuse des années précédentes arrive à la clarté. Un an après, écrivant à Margrete Rode, Björnson annonce qu'une « période de production » s'annonce pour lui, « quoi qu'elle doive paraître assez différente de ce que vous attendez » :

...je me suis senti ces temps derniers attiré par une série de pièces bourgeoises qui exprimeraient mes pensées au sujet des questions vitales d'aujourd'hui. Je me suis toujours dit que j'en arriverais là, et il me semble que cette pensée est mûre maintenant, ou en tout cas, en train de mûrir...⁸⁹.

(87) *Dagbladet*, 9-II-1892.

(88) Br. I, 2.

(89) Ibid, 83.

La chose est certaine : du réalisme à la façon d'*Une Faillite* aux drames sociaux à tendance anti-bourgeoise, le pas est franchi. Si modeste que cela paraisse, il faut y voir une des sources du grand événement littéraire et moral qu'est le drame norvégien.

Pour amener ces thèmes à maturité et s'affirmer comme un des maîtres du drame contemporain, il manque à Björnson une pensée plus libre, une plus large expérience européenne. Ce sera l'acquisition des années qui vont suivre.

Mais dès maintenant, aux environs de 1870, par un génie norvégien, en terre norvégienne, la semence est jetée.

V. — **Björnson et la lutte des classes.** — Björnson et les ultras norvégiens. — Démocratie et démagogie. — Le journal de Björnson. — Björnson et la bourgeoisie. — L'apôtre de l'unité.

Le grain, à peine germé, faillit sécher.

Oui, le conflit norvégien est une lutte de classes et Björnson embrassait passionnément la cause de la démocratie. Mais son action ni son rêve ne peuvent être prisonniers d'un parti.

Du côté paysan, deux tendances radicales s'affirmaient alors : la politique de Jaabaek, — et la politique linguistique, l'ambition de créer avec les dialectes paysans une langue nationale, le « *maalstraevet* ». A toutes deux, Björnson commence par opposer les réactions les plus vives.

De Copenhague, il avait préparé contre les « *maalstraevere* » une guerre sans merci. Pareillement, il fait toutes réserves au sujet du « mouvement Jaabaek »⁹⁰. Quand commence la grande session de 1868-1869, Björnson intervient personnellement dans son journal : sans doute, il est excellent que la vie renaisse parmi les paysans, à peu près passifs depuis cinquante ans; excellent qu'ils veuillent des réformes. Mais le temps n'est-il pas venu, dans leur intérêt même, d'élargir leurs ambitions et de leur donner une portée nationale ?⁹¹. Le ton n'est pas hostile; c'est le lieutenant de Sverdrup qui parle et prépare l'union des gauches. Mais entre les lignes on lit toujours l'aversion pour l'esprit matérialiste, la méfiance et l'avarice paysannes. En 1869, Björnson dit encore à un ami danois qu'il veut ignorer Jaabek⁹².

(89) Ibid., 83.

(90) Gr. II, 275-276.

(91) *Norsk Folkeblad*, 5-IX-1868.

(92) Birkedal : *Personlige Oplevelser*, III, 61.

Les choses changeront et Björnsson sera en bons termes avec lui; il louera même devant un public suédois ses connaissances et sa culture ⁹³. C'est qu'un grand événement s'était réalisé; Jaabaek s'était loyalement rallié à une politique nationale, sous la direction de Sverdrup. Et puis, Björnsson, vivant en Norvège, voyant de près les hommes et les choses, comprenait mieux les aspirations des Norvégiens, y compris celles des « *maalstraever* ».

L'évolution de Björnsson à leur égard apparaît dans ces mots qu'il prononce en 1871, à son passage à Bergen, patrie du « *maalstraevet* » : « la langue nationale ? Nous l'accueillons. Il faut qu'elle ait sa place. Tout ce qui est norvégien doit avoir sa place » ! ⁹⁴. Dans l'intervalle, les relations avaient souvent été orageuses. Mais la sympathie avait grandi pour Vinje, qui sut traduire ses curiosités encyclopédiques dans la langue qu'il s'était forgée. A l'école de son ami Anker, Björnsson avait vu les paysans trouver dans leur dialecte un lien avec le passé. L'admiration du « *maalstraever* » Janson, la sympathie du « *maalstraever* » H. E. Berner, la fréquentation et les arguments de Sars et de Ross, etc., jetaient un pont entre les exigences d'une haute culture et les besoins norvégiens. N'avaient-ils pas aussi les mêmes adversaires ? Et puis, pouvait-il craindre pour sa propre langue, quand il voyait les difficultés que rencontraient les ouvriers de la langue nouvelle, *Dölen* mourant avec Vinje, *Ferdamannen* disparaissant au bout de deux ans à peine, *Svein Uraedd* de même, *Andvake* plus vite encore, et remplacé par le *Fram* de Fjörtoft, dont le sort fut aussi précaire ? ⁹⁵.

Aux yeux de Björnsson, l'excès des deux tendances s'était atténué. Elles avaient conquis la place qui leur revenait : place de second plan, subordonné à l'intérêt de toute la nation.

Cet accord durera. Mais du jour où il croira la culture menacée par les progrès de la langue nouvelle, Björnsson reviendra à sa vieille opposition et engagera une des plus rudes campagnes de sa vieillesse.

Démocrate, jamais démagogue, Björnsson domine les débats norvégiens. Jadis, quand il écrivait les *Contes*, il se sentait la

(93) B. Ark., notes E. Key, 1873.

(94) G. Fasting : *Samtiden*, 1913, 97.

(95) *Fram*, N° 1, 1-VII-1871.

mission d'exprimer le rêve qui hantait l'âme populaire, le chant de la cloche engloutie⁹⁶. Dans la musique et dans les chants populaires, il a vu les balbutiements d'une âme mineure. Son rôle a été de libérer l'âme paysanne, de l'amener sans faiblesse à une vie supérieure. Bientôt, la critique se mêle à l'éloge, et s'il loue, c'est en aristocrate qui veut le mieux. « Notre démocratie est aristocratique. Le paysan n'est pas grossier, même si certains paysans le sont. Il a la foi, le tact, de la distinction dans ses opinions et dans sa tenue »⁹⁷.

Veut-on voir combien Björnson est étranger à l'esprit de classe et peu suspect de complaisances populaires ? On n'a qu'à parcourir les collections de sa revue. Le 3 mars 1866, il était devenu le rédacteur en chef de *Norsk Folkeblad*. En homme d'action, il se voue à l'œuvre et bientôt il est fier de ses 6.000 abonnés⁹⁸.

Le journal voulait s'appuyer sur les maîtres primaires et ses revenus devaient aller à une caisse de retraites, qui resta vide et n'entretint que la malignité de *Morgenbladet*. Qu'allait faire, dira-t-on, le poète dans cette galère ? C'est mal le connaître. Il a répandu et jamais vulgarisé sa pensée. On lui reproche de ne pas être assez populaire ? Tant pis. Chacun y trouvera son compte. Fermement, il tient à distance les passions religieuses. En s'adressant au peuple, sans niaiserie, il s'adresse à tous. Et il ajoute cette belle phrase qui est le vœu de toute sa dure vie de patriote : « la Norvège n'a pas de classes; elle est un peuple »⁹⁹.

Le journal est bon. Inégal, sans doute. Il ne pouvait, hélas, tenir la place de la revue d'idées dont la Norvège et Björnson le premier avaient tant besoin. Il est illustré, clair et vivant. Il est parfois original. Celui qui allait bientôt se révéler grand historien, E. Sars, y tint longtemps une rubrique. La vulgarisation scientifique est faible. Mais quand Björnson, aux heures de bataille, y jette toutes chaudes ses colères ou ses admirations, quand il y donne la primeur des poèmes de 1869, le *Norsk Folkeblad* s'élève haut et sa lecture, dans le fatras des journaux du temps, est une joie.

(96) *Dagbladet*, 8-V-1887.

(97) Gr. II, 353.

(98) *Norsk Folkeblad*, 1867, N° 1.

(99) Voir *ibid.*, 1868, N° 47 et 51.

*

Vis à vis de la bourgeoisie, les sentiments de Björnsson sont également nuancés et tout aussi peu partisans.

Mais d'abord, est-il d'origine bourgeoise ou paysanne ? Bourgeois ? Mais il était fils d'un pasteur qui avait d'abord tenu la charrue. A Kvikne, à Naesset, à Søgne, dans ces presbytères modestes, on vivait près de la terre, et en partie de la terre, du bétail, du jardin. La mère de Björnsson excellait à diriger ces travaux. L'atmosphère du presbytère, aux jours ordinaires, était celle d'une ferme. Hâtons-nous d'ajouter que les grands paysans norvégiens dont Björnsson est issu, sont une aristocratie. L'ascendance paternelle de Björnsson n'est sans doute pas ce qu'il a dit de bonne foi :

jadis notre famille fut la première du pays¹⁰⁰,
mais s'il n'a pas hérité le sang des rois, Björnsson tient de son père les traditions qui sont l'honneur et comme la noblesse des paysans norvégiens.

D'autre part, peut-on appeler paysan, même du fond de la campagne, le fils du pasteur ? « Not' père », disent au pasteur les paysans norvégiens. Il a sur eux l'autorité, alors très grande, de son ministère. Avec le capitaine et le juge, il est du clan de ceux qui commandent. Et le père de Björnsson s'entendait à commander. Björnsson enfant a vécu la vie des paysans et partagé leurs secrets ; peu à peu, son éducation l'éloignait de leur classe. Dans la critique qu'on lui a faite aux temps du réalisme, d'avoir peint les paysans en étranger et comme du dehors, — critique injuste, qui méconnaît son expérience et son génie de poète, — il y a cependant un grain de vrai : le dur travail journalier de la terre n'inspire guère l'optimisme relatif des contes fameux.

La vérité est que Björnsson tient aux deux classes et n'est prisonnier d'aucune. Il a sauvé de bonne heure une liberté souveraine. Provincial débarqué à Kristiania, il ne fut pas long à constater l'existence de la « société » ou « élite », du monde fermé des bourgeois et hauts fonctionnaires. Impatient de ces barrières, il a commencé une opposition hardie qui est, au fond, une volonté de conquête. Par un paradoxe

(100) Sl. D. I, 177.

qu'on s'explique fort bien, on a vu alors le perturbateur adopté par la classe même qu'il avait rudoyée. Après un moment de surprise, il est accueilli et fêté à Bergen. Il l'aurait été à Kristiania sans les violences de la polémique (1859-1860). A Copenhague (été 1860), il est le héros du jour. Quand il revient d'Italie, rayonnant de jeune force, d'inspiration et de gloire, c'est presque une idylle qui se noue entre lui et le « monde », dans l'accalmie des passions politiques ¹⁰¹. Les preuves s'offrent à chaque pas : le succès de ses premières conférences et les meilleurs noms de la capitale au premier rang des auditeurs ¹⁰²; l'élite applaudissant *Maria Stuart* ¹⁰³; sa présence à la réception donnée par Fr. Stang, où il fait si digne figure en face du roi Charles XV ¹⁰⁴, etc. Avant de tourner à l'orage, sa collaboration avec la direction du théâtre l'engageait un peu plus encore dans ce milieu.

Il est bien curieux, l'attrait réciproque que l'on constate entre le poète et la classe cultivée de Norvège. Sans parler du charme personnel de Björnson, irrésistible, quand il le voulait, tous ses contes, certains de ses premiers drames ont ravi son public bourgeois. Des accents religieux, un idéalisme qu'on exagérât, ont peut-être fait autant pour sa popularité que son génie de poète. Que de fois, plus tard, ses adversaires n'ont-ils pas rappelé, avec un soupir sincère ou simulé, le charme pur de *Synnöve*, les hauts lieux où se dresse l'église dans ses contes, la foi d'enfant du poète ? Même pour Dunker, l'orthodoxie poétique de Björnson excuse les hérésies du politicien ¹⁰⁵.

Lui-même n'éprouvait aucune aversion, à la Rousseau, contre la vie bourgeoise. Epris de joie et de lumière, nullement ascète, optimiste, convaincu que l'homme n'est pleinement lui-même qu'aux heures de fête, il approuvait, non la paix bourgeoise, mais l'aisance à vivre qui peut être une parure de la vie bourgeoise. Les amis qu'il s'était faits dans ce milieu, quelques bienfaiteurs, étaient d'autres liens. Mais le plus fort était la culture solide qu'il y trouvait. Ainsi ce poète rebelle et tempêteux, plein de mépris pour les philistins et l'argent, est attiré un instant par son public et l'attire à lui. A cette période

(101) Gr. II, 138, 140, 141.

(102) Ibid., 104-105.

(103) Ibid., 212.

(104) Y. Nielsen : *En Kristianensers erindringer*, 336.

(105) J. B. Halvorsen : *Björnsons liv og forfattervirksomhed*. p. 13.

d'attente répond en art ce compromis, tant fêté au théâtre : *les Nouveaux mariés*. Nous nous demanderons plus tard si ce compromis n'a pas gagné les œuvres de combat.

Allons plus loin : à certains égards, nulle différence profonde ne se montre entre Björnson et les meilleurs des grands bourgeois norvégiens. Celui qui devait bientôt acheter et transformer la ferme d'Aulestad et en faire un Ferney norvégien, — quelle opposition de principe pouvait-il faire à l'œuvre de la grande génération bourgeoise qui équipa économiquement la Norvège après 1830 ? Plus tard, quand les fumées de la bataille commenceront à se dissiper, il reconnaîtra plus d'une fois la clairvoyance politique de ses adversaires¹⁰⁶. Ses dernières années verront même, dans les questions unionnelle et linguistique, un rapprochement étroit.

*

Ni bourgeois ni paysan, mais approuvant la protestation paysanne et connaissant les vertus bourgeoises, il voit plus loin que les uns et les autres. Les difficultés de la politique norvégienne viennent d'une double nécessité : affranchir la jeune force paysanne, — et discipliner cette force. Des siècles de sujétion et d'impuissance faisaient de la Norvège un peuple divisé. La guerre civile qui désole son histoire allait-elle renaître sous une autre forme ? Björnson voit apparaître à l'horizon national le danger qu'Ibsen avait évoqué dans la personne de l'évêque Nicolas et que la mythologie présente sous les traits de Loke, génie du mal, adversaire de Thor :

...c'est de Loke que j'ai peur ! J'en ai une peur mortelle. Car en vérité, s'il poussait encore une fois sa pointe dans le peuple norvégien, si une fois encore il le partageait en deux, ce serait la mort !¹⁰⁷.

Björnson sera l'apôtre de l'unité. Infatigable, il rapprochera les deux classes. « Au fond, il s'était toujours considéré comme le représentant du peuple auprès de la classe supérieure et le représentant de « l'intelligence » auprès du peuple et il s'était ainsi chargé d'une double mission culturelle dans la vie sociale de son pays »¹⁰⁸. Tous les moyens serviront, y

(106) *Björnssons breve til Al. Kielland*, p. 79.

(107) Gr. I, 347.

(108) H. Koht : *Grotid*, I, LXV.

compris le théâtre, cette « université populaire des villes » ¹⁰⁹, y compris le chant : « la démocratie, maîtresse désormais, n'a pas encore la culture de ceux qu'elle a détrônés; le chant l'y aidera » ¹¹⁰. Son journal sera un trait d'union entre paysans et gens cultivés ¹¹¹. Et l'appel à l'union éclatera avec une force intense dans le poème à Sverdrup :

Non, peuple ni pouvoir ne sont plus divisés;
aux assemblées de paix, sous l'étendard de guerre
une seule garde autour du pacte de liberté,
un seul peuple, et une, une, une seule volonté ¹¹².

A quarante ans de distance, Björnson reprend et fonde en un seul le programme des deux adversaires et précurseurs, Wergeland et Welhaven. Sur leur nom et sur les grands norvégiens de la génération précédente, il veut faire l'accord des efforts nationaux. Ses poèmes traduiront cette pensée : « Je promets d'envoyer à travers le pays plus de poèmes que jamais, car je sens en moi une union avec le peuple et la Norvège qui n'a jamais été plus intime » ¹¹³. *Arnljot Gelline, Sigurd Jorsalfar* en témoigneront.

C'est de ces sommets qu'il faut voir, avec Björnson, le paysage d'une Norvège déchirée que son amour veut unir. Homme des batailles, il est encore plus le chef responsable et déjà le roi sans couronne.

« Kongstanke. « Rikstanke ». Cette pensée royale, — une des plus authentiques qu'ait jamais connues la Norvège, n'allait-elle pas orienter autrement l'œuvre de Björnson ?

Le drame norvégien, expression d'une lutte de classe, arme de combat contre la bourgeoisie, n'allait-il pas perdre sa pointe ?

Car un roi ne distingue pas entre ses sujets. Il ignore les classes.

(109) A. T., I, 352.

(110) O. Andersen : *Den n. stud. sangforening*, 116.

(111) Gr. II, 228.

(112) Sl. D. I, 184.

(113) *Aftenbladet*, 4-XII-1868.

VI. — **La rupture avec la bourgeoisie.** — Les haines politiques. — *Morgenbladet*. — Björnson en guerre contre la bourgeoisie. — Conséquences pour les œuvres : le plan, les passions, les types. — L'effondrement de la classe bourgeoise. — « La poétocratie ».

Singulier effet de la peur et la haine ! Ce sont les ennemis mêmes de Björnson qui ont imposé la rupture. Malgré sa passion d'unité, il a été rejeté et maintenu par eux dans une lutte sans merci.

Aux historiens de Norvège de dire comment le débat politique s'est envenimé, comment il a pris une ampleur et une durée qui étonnèrent sûrement Sverdrup, parce qu'elles étaient hors de proportion avec les circonstances qui le firent naître. A eux aussi de dire les occasions de compromis qui s'offrirent et les hommes du compromis. Car la crise n'était point fatale.

La question qui se pose ici est autre. On a vu les raisons d'un conflit de classes en Norvège. Il faut à présent chercher comment, en s'exaspérant jusqu'à la rupture, il a déterminé, non seulement la naissance, mais aussi l'orientation de la littérature de combat et du drame björnsonien.

Dès l'hiver 1868-1869, les adversaires sont d'accord sur l'acharnement de la lutte. *Morgenbladet* voit grandir les menaces successives annoncées par Jaabaek, par Sverdrup, avec la certitude que « rien ne saura mettre une barrière au flot du temps »¹¹⁴. Suivant le nouveau journal radical *Dagbladet*, au débat sur le Storting annuel succédera la discussion du projet unionel, du droit de vote, du jury, etc., « et les oppositions seront irréductibles »¹¹⁵. Björnson, avec des accents de

(114) 29-XII-1868.

(115) 11-X-1869.

victoire, déclare que la vague d'assaut a enlevé les ouvrages avancés et que l'on va porter la lutte au cœur même des lignes ennemies ¹¹⁶.

Désormais, les positions sont prises et les passions déchaînées. Les adversaires cesseront bientôt de se comprendre. Un homme d'expérience écrivait un peu plus tard : « quand deux classes de citoyens sont devenues aussi étrangères l'une à l'autre, les germes de méfiance et de haine tombent dans un terrain favorable » ¹¹⁷.

Les conservateurs trouvent quelque excuse dans les excès de leurs adversaires. L'un d'eux affirmait qu'on peut très bien se passer de Storting et pas de fonctionnaires. Sans aller aussi loin, Birkeland, adversaire de Björnson, pouvait se demander si la Norvège serait seule à ne pas connaître les abus du parlementarisme, de la politique paysanne et de la démocratie en général ¹¹⁸. On constate au Storting de 1869 d'étranges cas, où le libéralisme et la vraie culture sont du côté de la droite et non des gauches, ne serait-ce que dans la question du grec et du mariage des divorcés ¹¹⁹.

Mais la bourgeoisie avait de moins bonnes raisons. Quand, aujourd'hui encore, on interroge ceux qui étaient alors des enfants, des fils de pasteurs par exemple, on voit reparaître au fond des âmes la colère et le mépris. Et surtout la peur ! Un nom, en particulier, était détesté, celui de Jaabaek. Sa verve paysanne, la verve réaliste de ses attaques contre les fonctionnaires, poursuivies pendant des années à travers tout le pays, semblaient un sacrilège intolérable. Son journal, ses associations étaient un danger ! Il devenait un épouvantail, comme Thrane, l'agitateur socialiste, dont joue aussi Fjörtoft dans son *Fram* ¹²⁰. Et l'effet était sûr : on voyait rouge.

Un journal s'entendait en virtuose à fouetter cette peur, le *Morgenblad*, déjà cité. Sa responsabilité est grande dans le divorce qu'on décrit ici. Il se grisait d'opposition et de sarcasmes. Bien plus conservateur que le gouvernement, il faisait dire à L. Kr. Daa que dans l'intérêt même de sa cause, il eut mieux fait de se taire pendant deux ou trois ans ¹²¹. On parlera

(116) *Norsk Folkeblad*, 1869, N° 47.

(117) L. Kr. Daa, *Tidstavler*, 1872, 234.

(118) Fr. Ording : *Det laerde Holland*, passim.

(119) *Stortingstidende*, 1869, p. 404 et p. 431, col. 2, p. 432, col. 1.

(120) *Dagbladet*, 30-XII-1870.

(121) *Tidstavler*, 1872, p. 230.

ailleurs du rédacteur en chef Friele. Un de ses collaborateurs les plus précieux était un contemporain de Björnsson, l'historien L. L. Daae. Quand on a pu, comme nous, voir ce septuagénaire, au seul nom de Björnsson, aller et venir furieusement parmi ses livres, injuriant le poète, accablant de son mépris ce monstre d'un parlement à chambre unique qu'est le Storting, on imagine sans peine les orgies critiques qui eurent pour théâtre les salles de rédaction du journal, avant de passer dans ses colonnes. Fort savant, doué d'une verve rabelaisienne, de tempérament violent, il n'avait pas tort de s'appeler le chef des démons de *Morgenbladet* ¹²².

Poursuivre les criminels, dit Björnsson, les traîtres qui menaient à la catastrophe, c'était agir pour le bien du pays, de la religion, des institutions, de la morale. Déshonorer l'adversaire, essayer de le tuer et cracher dans sa tombe ouverte, c'était un zèle sacré ¹²³.

Une classe qui applaudit pendant des années aux violences d'un Friele ou d'un L. L. Daae se condamne elle-même.

Veut-on constater par un exemple non suspect comment se rétrécit son horizon intellectuel ? Qu'on relise les mémoires de Nils Herzberg. C'est le type parfait du fonctionnaire. Il fut un bon ministre, et par surcroît, il avait de l'esprit. On ne lui fera pas grief d'avoir été une personnalité moins puissante que son père, type savoureux de prêtre bourru et bienfaisant, assez proche de l'idéal pastoral du 18^e siècle. Mais il fut l'élève de Gisle Johnson et reçut pour la vie la forte empreinte de cette théologie étroite. Plus tard, nous le voyons s'épanouir dans la compagnie du « démon » L. L. Daae et de son groupe. Rien d'étonnant qu'il ait, avec les meilleures intentions du monde, partagé leurs préjugés et, somme toute, tourné le dos à son temps ¹²⁴.

*

Que pouvait être dans ce milieu la vie de Björnsson ? On le devine. Il ne s'est guère passé de jour qu'il n'ait senti la haine de la bourgeoisie.

Au début de l'hiver 1868-1869, *Morgenbladet* veut exécuter

(122) Nils Vogt : *Under Frieles haand*, 27.

(123) A. et T., II, 293.

(124) *Fra min barndoms og ungdomstid*.

Björnson. Un article du 1^{er} décembre ramasse des histoires qui traînaient sur lui : il a dit qu'il « menait une vie de seigneur » et il réclame au sujet de l'impôt, il attaque des hommes respectables, il menace par télégramme son successeur à la direction du théâtre, il arrache à d'autres des comptes rendus favorables de ses livres, enfin, la « haute société » commence à se révolter « contre les exigences despotiques de notre encombrant ami ». Voilà le ton, aigre et faux. Björnson se donne la peine de répondre. C'est que ces platitudes trouvaient de l'écho. En juin, vive escarmouche avec l'université. A l'automne, joyeuse revanche de ses ennemis à l'apparition du drame d'Ibsen. Au printemps suivant, nouvelle tempête. Schweigaard mourait et Björnson honorait sa mémoire, mais il avait le courage de dire les limites de son œuvre. Grand homme, il représentait une génération finie, qui ne devait point barrer la route à la jeune Norvège :

une époque avec lui descendit au tombeau...¹²⁵.

On ne sut aucun gré à Björnson de sa modération. Ses articles furent accueillies par un déchainement de colères et d'injures. On saurait « atteindre à l'endroit le plus sensible » cet auteur « impudent », « sans conscience »¹²⁶.

En attendant, la société de Kristiania se fermait à lui. A quelqu'un qui aime les hommes et la vie, — les visages hostiles, la calomnie qu'on frôle, l'ennemi qui se montre à chaque tournant de rue devenaient intolérables. Björnson le crie dans ses lettres : « c'est un enfer que de vivre ici ! »¹²⁷. La « ville-tigre » avait méprisé Ibsen. Elle n'épargnait pas Björnson. Il l'a dit dans un poème :

Un jour, m'a-t-on dit, en Espagne,
dans une fête, un cheval de campagne
fût lâché dans l'arène;
puis un tigre, hors de sa cage;
le tigre un instant rôda,
et puis lui sauta au poitrail.

Et la foule battait des mains, riait, criait de joie,
devant le bond du tigre et les coups du cheval;
mais ils ne purent voir du sang,
car le tigre, étourdi, avançait, reculait
sous les coups paysans et pesants du cheval,

(125) Sl. D. II, 45.

(126) A. T., I, 342.

(127) *Tilskueren*, 1921, II, 149 et Gr. II, 338, 347.

et se trouva un instant sur la tête.

Tous les hommes alors, de siffler, de provoquer la bête,
et les femmes comme eux; ceux du balcon
se penchaient à tomber.
Ils criaient, excitant le courage du tigre;
tous voulaient voir du sang,
et la bête à nouveau se risque.

A la fin, qui gagna, je ne sais;
car ce cheval rustique, c'est moi-même
et le combat n'a point de fin;
mais la ville où il se passe,
où l'on bat des mains, crie de joie,
peut-être la connaissez-vous ¹²⁸.

De telles épreuves ne laissaient plus de doute à Björnson. Pour sauver sa mission, la tâche de l'homme d'action et du poète était tracée. Politiquement et moralement, il fallait supprimer l'adversaire.

*

Il est assez vain de chercher ce qui serait advenu du drame norvégien si un compromis politique s'était réalisé. Trop de graves problèmes sociaux, moraux, religieux restaient à résoudre pour que la guerre aux « soutiens de la société » pût être suspendue. Nous n'aurions peut-être pas eu le *Journaliste* ni certainement *Le Roi*, — ni, sous leur forme présente, *Un Ennemi du peuple* et certaines scènes de *Rosmersholm*. Mais, ce qui est certain, c'est que le divorce politique a redoublé la vigueur de Björnson assénant à la société bourgeoise ces grands coups que sont *Le Journaliste*, *Le Roi*, *le Nouveau système*. Pour l'instant, il fait arme contre elle de la religion, du grundtvigianisme, du sentiment national, des principes démocratiques. Avec le temps, ses moyens deviendront plus redoutables. Le but restera le même : une refonte de la société. Dans ses drames, comme on verra, l'hostilité envers la bourgeoisie sera atténuée par un optimisme généreux. Elle persistera comme un témoignage des temps que nous étudions chez son ami Sars, dans ses propos familiers comme dans son histoire de la Norvège contemporaine. Elle reste la **marque d'un temps** et d'une période littéraire.

Le poète Hans E. Kinck a dit un jour des auteurs de cette

époque : « le plan leur fut donné » ¹²⁹. Regret d'un impressionniste qui peine à charpenter son œuvre; étonnement d'un cadet devant une génération tempêteuse et naïve. Mais sa remarque est juste. L'architecture des drames sociaux est celle du conflit social. Elle a, en son principe, une simplicité guerrière. Elle oppose crûment le blanc au noir, la lumière à l'ombre, les bons aux mauvais; — les frères Rein au Journaliste, les républicains du *Roi* aux « soutiens », Kampe à Riis, comme Lona Hessel à Bernick et Thomas Stockmann à son frère Peter. Et elle impose le dénouement. Que l'auteur soit optimiste ou pessimiste, que les bons soient sauvés ou soient victimes, la conclusion est la même; elle signifie le triomphe de la liberté sur la tradition et la condamnation d'une classe qui voyage « avec un cadavre à bord ». L'instinct de la conciliation poussera Björnson à donner un dénouement d'idylle au *Nouveau Système*. Mais la logique du conflit, après les sifflets et les vitres cassées de la manifestation pour le drapeau « pur », le ramèneront à un dénouement de guerre. Plus de mariage. Riis reste seul, et sa fille même l'abandonne.

Cette remarque vaut pour Ibsen et pour Kielland, aussi bien que pour Björnson. Tant il est vrai qu'en laissant un vaste champ à l'originalité de chacun, la guerre norvégienne leur offrait des situations, des thèmes et des caractères apparentés, orientait leurs œuvres dans le même sens. Dans le grand roman *La ville et le port sont pavoisés* (1884), bâti exactement suivant le plan des œuvres de combat, Björnson s'est plu à réunir dans la scène finale le consul Bernick des *Soutiens de la société*, le consul Garman qu'il emprunte à Kielland et Riis, un de ses personnages du *Nouveau système*. Accord symbolique. Les trois auteurs, pour ne retenir que ceux-là, sont les soldats d'une même légion. Ils ont les mêmes objectifs d'assaut. Le plan leur fut bien donné. De Björnson, on dirait mieux qu'il fut acheté, chèrement acheté.

Avec la structure, la matière des œuvres est discernable à ces origines. Une des joies du lecteur, est de découvrir dans la Norvège d'alors une variété de milieux et de groupes qu'on ne peut réduire à la simplicité du conflit des classes. Dans la bourgeoisie même, les différences sont grandes entre un Heftye, large et libéral, et le groupe critique des « Hollan-

(129) *Mange slags kunst*, p. 149.

dais », ou le milieu fermé des théologiens réunis chaque quinzaine autour du petit prophète Caspari et du taciturne Gisle Johnson. La différence devient un abîme entre ces derniers et les libres et hardis entretiens de Sars et de Vinje, parcourant à pied, chaque été, la montagne norvégienne, aussi grisés des perspectives de la pensée européenne que de leur cher Jotunheim. Contraste encore quand on passe d'eux à Jaabaek ou qu'on découvre parmi les étudiants la silhouette ardente et famélique de Fjörtoft. Et on ne parle pas de ces petites églises, les « *maalstraevere* » et les *grundtvigiens*.

Ces contrastes existent partout, dira-t-on. Oui, et plus accusés encore, dans de grandes sociétés. Mais la misère de la Norvège, — ou si l'on veut, la chance, pour le psychologue et le dramaturge, — est que ces êtres ou ces milieux à peu près irréductibles sont condamnés à une cohabitation presque perpétuelle. Kristiania est une ville de trente mille habitants à peine. Une petite ville où on rencontre tous les jours son ennemi dans la même boutique de coiffeur. On voit, aux lettres de Birkeland, que Björnson doit croiser pendant des années des gens qu'il déteste et qui le lui rendent. C'est à certains jours l'enfer des passions exaspérées. Si les drames de Björnson et d'Ibsen ont haussé jusqu'au symbole la protestation contre les étroitures de la morale bourgeoise, on voit à quelque cause première on peut la rattacher.

A cela ajoutons l'abondance des originaux, des types humains fortement marqués, que Björnson trouve autour de lui : tant d'ardents patriotes, comme H. E. Berner, « un caractère »¹³⁰, ou l'intraitable N. Meidell, des esprits indépendants et hardis, comme Cath. Bang; K. Motzfeldt, que craignait Sverdrup; et Thaulow père, et Vinje, et Grieg et tant d'autres; tant de femmes aussi, de l'ardente et inquiète Magdalene Thoresen, devenue à demi-norvégienne, à l'admirable Maren Sars, sœur de Welhaven. Rappelons également l'humeur baitailleuse des Norvégiens qui a toujours frappé leurs frères scandinaves et les observateurs étrangers; la demi-guerre civile où vit la Norvège est un coup de scalpel; elle met à nu les reins et les consciences.

Du bloc à peine dégrossi, il fallait dégager le chef-d'œuvre. Mais un dramaturge qui part, comme Björnson, de la réalité,

des impressions vécues, des types observés, trouvait en Norvège une abondance de modèles. Même dans *Au-dessus des forces* II, (Sverd-Sverdrup, Anker) et dans *Paul Lange et Tora Parsberg* (Piene-Daae), il n'aura qu'à prendre dans ses souvenirs; la mine est inépuisable. Voilà ce que la crise norvégienne apportait encore comme tribut au drame norvégien.

*

L'aveuglement de la bourgeoisie a eu une autre conséquence qu'elle ne prévoyait guère.

Une classe avait le pouvoir en Norvège. Elle le tenait depuis plusieurs générations, non sans profit, mais avec mérite et parfois avec éclat. Elle était au total saine et honnête. Son patriotisme ne fait pas de doute, ni ses vertus domestiques ou professionnelles. Or, quinze ans suffisent à consommer sa défaite politique. Commencée en 1869, elle est achevée en 1884. Bien plus, sa chute s'accompagne d'une défaite morale sans exemple. Avec un accord impressionnant, les poètes et les artistes, ayant deux génies à leur tête, font son procès dans les œuvres qui passent la frontière et répandent à travers le monde les images d'un moyen âge polaire, d'une classe égoïste et bigote, symbole des tares et des vices bourgeois au siècle qui vit le triomphe de la bourgeoisie. Un grand critique commente ces œuvres avec éclat et la postérité semble si bien d'accord qu'en Norvège même les fils des vaincus n'ont pas, — ou à peine, — élevé la voix et porté appel du jugement.

De cette catastrophe, on avait déjà entrevu quelques raisons. Nous venons d'en indiquer une autre : une force s'était montrée en Norvège que l'hostilité de la bourgeoisie avait durcie et dressée au lieu de l'abattre, celle des poètes.

Ibsen a failli sombrer dans la misère. Björnson pouvait avoir le sort de Wergeland. Une magnifique vitalité les a sauvés. L'art a été entre leurs mains la plus redoutable des défenses.

Quiconque embrasse d'un coup d'œil la seconde moitié du 19^e siècle en Norvège la voit dominée par deux hommes. Des génies pratiques guident la génération précédente. Dans le grand renouveau qui s'annonce en 1848 et prend son élan vers 1870, les exemples, les idées et les visions viennent de ceux

que les gens pratiques condamnaient. Les événements qui comptent dans la vie de la nation, avec quelques dates politiques dont le nom de Björnson est inséparable, ce sont les tempêtes provoquées par *le Roi* ou la question du drapeau, par *Maison de poupée* ou *les Revenants*, par *Un Gant* ou l'affaire Kielland. Les poètes créent ou renouvellent les valeurs morales de la nation. Au fond des consciences, ils sont rois.

C'est ce que Sars a appelé fort justement « la poétocratie norvégienne »¹³¹. Björnson, avec ses dons de chef, l'avait inaugurée. Les attaques incessantes dont il est l'objet font désormais de lui, — Sars l'a aussi remarqué¹³², — la figure centrale de la vie norvégienne. Elles le confirment dans sa mission.

Une des fautes les plus lourdes qu'ait commises la droite est d'avoir ainsi rompu avec les poètes. Responsables, ils prennent la direction des âmes. Dikka Möller a noté¹³³ le choc que reçut Björnson en 1870 à la lecture du psaume de Grundtvig, où il entendit comme un appel :

Esprit d'amour, de vérité,
rends-nous, malgré nos faibles dons,
plus sages que Salomon;...
éveille la paresse, donne la force aux faibles,
châtie les confiants, réjouis les timides...

Le poète devenait juge et prophète.

Sans anticiper, laissons parler les faits. Quand on voit, à partir de 1868, Björnson grandir avec sa mission, ranimer le souvenir de Wergeland, mettre la poésie au service de la politique, rallier la jeunesse, associer la femme à son œuvre, on peut affirmer que la molle argile de ses œuvres, méditées ou naissantes, continue à se modeler. Le plan se complique; il prend une base plus large. A côté des soutiens de la société et de leurs adversaires, la jeunesse et les femmes apparaissent. En même temps, l'œuvre se couronne : après Sverre, après Olaf et les rois frères Eystein et Sigurd, — des héros modernes, empruntés aux batailles du temps, seront montrés en exemple, Sverdrup, dans un poème, Dunker dans *Une Faillite*. Et là où on ne les trouve pas, la voix du poète s'entendra, plus loin-

(131) *Samlede Vaerker*, IV, 284.

(132) *Ibid.*, 268.

(133) Notes inédites. M. Öyvind Anker nous a permis obligeamment d'en prendre connaissance.

taine à travers les questions redoutables du drame ibsénien, plus nette à la fin du *Roi* ou entre les réplique de *Léonarda*. Ainsi retentiront les commandements de la poétocratie norvégienne. C'est encore un des résultats de la rupture voulue par une classe égarée.

Nous avons franchi la première étape du renouveau. Björnson, à son retour du Danemark, a été pris par la crise norvégienne. « Vi staar i et skifte », répète-t-il ¹³⁴. Nous sommes à un tournant de l'histoire nationale.

Les événements nous ont invité à descendre avec le poète au fond des réalités nationales. Si incomplète que soit cette fouille, il s'en dégage des constatations importantes; elles nous ramènent aux sources, trop négligées, où puise le génie de Björnson dans son rajeunissement.

Un résultat est incontestable : dès 1870, les germes, le plan, la substance sociale et psychologique, les perspectives du drame norvégien contemporain commencent à apparaître.

Et c'est en Norvège qu'il faut en chercher d'abord l'explication.

Plusieurs années se passeront avant que les œuvres se dégagent. En attendant, nous assistons, en 1868 et 1869, à un nouvel essor du lyrisme björnsonien. Il faut s'y arrêter, et, pour le comprendre, évoquer d'abord l'homme que fut Björnson en ces temps riches et tourmentés.

(134) Voir p. ex. A. T., I, 322.

CHAPITRE III.

L'HOMME. — LE LYRISME

I. — **Temps nouveaux** (suite). — Vie. — Episodes. — A travers la Norvège. — Voyage au Nordland. — Steensgaard. — Chez les étudiants. — Björnson et les grundtvigiens. — Björnson vers 1870.

Parfois, Björnson est tout à son œuvre; ce sera le cas du second séjour en Italie (1873-1875). Plus tard on le verra absorbé par la crise qui met en question les principes mêmes de sa vie morale (1875-1878). Si l'on veut avoir le spectacle de l'homme dans l'action et la bataille, en pleine expansion de ses dons, il faut s'arrêter aux années 1868-1870.

Le « chef-d'œuvre de sa vie » a rarement une force plus intense et plus variée. Et c'est le moment fugitif où l'on saisit le passage de la jeunesse à la maturité.

Björnson se proposait de partager sa vie entre l'action et la poésie. L'urgence et l'ampleur des problèmes norvégiens l'accaparent. Il est pris au tourbillon d'une crise qu'il veut dominer. Une fièvre de bataille s'accroît tout l'hiver et survit à la première victoire parlementaire du 12 mars 1869. Dès le lendemain, Björnson se met à la tête d'une souscription pour Sverdrup; il exploite le succès, prépare de nouvelles conquêtes.

Si la politique domine, elle n'est cependant pas toute sa vie. Sa famille et le théâtre lui donnent, à cette date, joie ou souci. Le Danemark se rappelle à lui. En mars 1869, Clemens Pe-

tersen écrivait son dernier article dans *Faedrelandet* et se voyait obligé de fuir en Amérique. La nouvelle consterne Björnson et ses amis danois; il perd un ami et il perd son critique. Sans enthousiasme, il devient avec Rasmus Nielsen et Rudolf Schmidt rédacteur d'une nouvelle revue *For Ide og Virkelighed*. Voici une radieuse éclaircie, la tournée de conférences qui l'amène jusqu'au Nordland. Il l'interrompt pour livrer bataille à la bourgeoisie universitaire au congrès des étudiants scandinaves, à Kristiania. Le 16 juin, une fille lui naît; c'est son quatrième enfant. L'été fini, — et il a été heureux, — sa vie redevient dramatique et touffue. Une bombe éclate : le 30 septembre paraît en librairie le drame d'Ibsen où il est caricaturé sous les traits de l'avocat Steengaard, l'*Union des Jeunes*. Scandale et sifflets. Souffrance et révolte. Est-il abattu, réduit au silence ? Moins que jamais. Il multiplie les poèmes et son lyrisme atteint une puissance admirable. Pendant un trimestre, il enthousiasme les étudiants qui l'ont élu président. C'est aussi « l'hiver islandais », où il mène campagne pour l'indépendance d'une vieille terre norvégienne. Guetté par ses ennemis, là par Brun, le directeur du théâtre, ici par Friele et par les conservateurs qui veulent lui arracher sa présidence, il va au-devant des coups et jette tout le poids de son autorité dans la polémique au sujet de Schveigaard. « L'homme le plus haï du pays » a trouvé à peine un peu de détente à son foyer, dans la maison qu'il vient d'acheter, dans la gaité d'un cercle d'amis, qu'il court de nouveau à l'action. Il a eu la délicieuse idée du cortège des enfants à la fête nationale (17-V-1870); il est maintenant tout à la campagne électorale, la plus violente qu'on eût encore vue. Les gauches l'emportent et la grande lutte va continuer. Il en sera.

De cette vie si dense, détachons quelques épisodes.

A la fin d'avril 1869, Björnson quitte Kristiania pour faire à travers le pays des lectures et des conférences. La politique ne le faisait pas vivre et sa revue ne rapportait pas un sou. Elle fait même faillite cette année-là. — Mais comment la province allait-elle l'accueillir ? Dès le début, à Horten, port mi-

(1) G. Fasting : *Samtiden*, 1913, 95-96.

litaire¹, à Fredrikshald², c'est à qui évitera de le recevoir. *Morgenbladet* n'avait pas travaillé en vain. Mais il arriva ce qui est arrivé cent fois en Norvège et ailleurs, ce que des témoins nous ont plus d'une fois confirmé : à peine Björnson avait-il paru que les glaces fondaient. Une conviction impétueuse, l'enchantement de la poésie, l'invincible action d'une nature solaire avaient conquis, ravi, enthousiasmé ces milieux distants ou hostiles. Parmi les sujets qu'il traitait, nous relevons la Chapelle Sixtine et Grundtvig; il lisait ses nouvelles paysannes, des sagas, des contes d'Asbjørnsen. Le public bourgeois payait. Il parlait gratuitement pour les écoles et les ouvriers. Il parcourut la côte sud, gagna Bergen, puis le Nord. Très vite, le succès montait, prenait des proportions presque accablantes. La jeunesse « chante, je lis; sur nos têtes, autour de nous, fleurs, drapeaux, hurras ». Il ajoute :

...les fêtes, les soirées sont mes terres de choix pour les semailles. Mais écrire ? Non, pas une lettre. Je n'ai pas un instant à moi depuis le moment où j'ouvre les yeux, et même mes forces physiques plient sous un tel débordement de discours, dîners, veilles, champagne, politesses, et d'embrassements et d'amitiés qui se muent en confidences. Et des hurrahs ! Et c'est le printemps, avec des fleurs à l'infini !³.

Une revue populaire qui résume les grands événements de l'année en Norvège croit devoir y ranger les conférences de Björnson^{3 bis}. Le peuple avait en face de lui son poète, l'auteur de ses plus beaux chants nationaux, l'évocat des grandes figures du passé. Et ce poète qui avait « le verbe et la voix »⁴ renouvelait dans ses discours le miracle de la poésie. Des existences, en ces rencontres, ont été illuminées pour toujours. De son côté, le poète, sorti du guépier de la capitale, avait la joie de constater qu'il était lu et aimé « à un point dont il n'avait, dans sa bêtise, aucune idée »⁵. Il se sentait plus que jamais « typiquement norvégien »⁶. Et cet immense hommage anonyme l'attirait davantage encore vers les sources nationales et populaires de sa politique et de son art.

Le voyage de Björnson se prolongea jusqu'à l'extrême nord du pays, dans la région la plus grandiose, la moins peu-

(2) Dikka Möller, notes inédites.

(3) Gr. II, 320.

(3 bis) *Folkevennen*, 1870, 215-216.

(4) Ibid.

(5) Gr. II, 315.

(6) Ibid.

plée et la plus joyeusement hospitalière de toute la Norvège.

On lui avait dit : qui veut voir la mer et l'air et la terre en lutte, et la lutte de l'homme contre les éléments, qu'il fasse ce voyage ⁷. Invitant Brandes, puis Mme Heiberg à l'accompagner, il évoque la sauvage solitude du Nordland, les bancs de poisson si denses qu'ils soulèvent le bateau, ces millions d'oiseaux sauvages qui tournoient depuis les temps de l'Edda ⁸.... Son attente fut dépassée, comblée. Les souvenirs qu'il a eu raison de fixer aussitôt et qui ont été insérés en belle place parmi ses contes ⁹, sont parmi les pages les plus immédiates et les plus fraîches qu'il ait écrites. Le poète y respire encore.

Il est curieux de le voir conquérir et annexer une province de Norvège. Observateur intense, il engage avec cette écrasante nature comme un corps à corps où il ne veut pas avoir le dessous, — puis il la repousse, la tient à distance et la juge. En dramaturge, il l'anime; il y sent une tension comme au cœur d'une action vivante; il cherche les acteurs de ce drame de pierre :

...les montagnes ont des formes si tourmentées qu'en ma mémoire les images de la mythologie ou de la bible, celles du drame, sont impuissantes à exprimer le mouvement pétrifié, la menace de cet ordre gigantesque, cette tranquille épouvante, le hérissément infini de cette unique coulée de pierre ¹⁰.

Couleur, forme et mouvement, mouvement surtout, — on discerne ici les éléments d'un réalisme qui a tous les tons, familier parfois et mêlé d'humour, mais libre et qui prend sans peine un envol lyrique. — Le voyage projeté depuis longtemps était un voyage d'étude; l'auteur fait sa moisson, consciente, pour *Arnljot Gelline*, obscure et riche, pour *Au-dessus des forces*. Il reflète son temps, critique Jaabaek, rappelle les incroyables fonctionnaires d'autrefois et loue les jeunes, qui donnent tout espoir. Comme toujours, il se montre paternel, sévère, pratique, autoritaire, optimiste. La tendance populaire, partout présente, élargit le récit jusqu'aux temps de la saga, jusqu'à des considérations imprévues sur les chansons russes ¹¹. Et puis on retrouve le Björnsson de tous les temps, épris de vie.

(7) Stand. III, 22.

(8) Gr. II, 313, 317.

(9) Stand. III, 22-38.

(10) Ibid., 26.

(11) Ibid., 34.

Ces déserts de pierre le rebutent. « La vue de cette grandeur sauvage a fortifié en moi, redoublé même l'intelligence et l'amour d'un paysage uni, fécond et gracieux » ¹². Une bonne part de son antiromantisme est dans ces mots. Le récit s'achève à l'unisson de sa politique par un acte de foi à la Norvège de demain : « la Norvège n'est pas toujours riche dans le présent, inachevée, indéfrichée qu'elle est; mais l'avenir surgit de cet inachèvement » ¹³.

*

Passons d'un extrême à l'autre. L'événement le plus important de la vie de Björnson, à l'automne 1869, est l'apparition de l'*Union des Jeunes*.

Dix jours avant (20 septembre), Björnson écrivait à Ibsen, sur le ton le plus cordial, qu'il n'y avait pas eu de fête, au cours de son voyage, où il n'eût songé à lui. Et il ajoutait : « j'attends avec joie ton *Union des Jeunes*, parce que je vois venir ce que j'espère depuis longtemps, ta comédie » ¹⁴. Elle paraît, — et c'est la satire violente de Björnson et de son parti !

Tandis que *Dagbladet* a un compte-rendu embarrassé, *Morgenbladet* triomphe dans un immense article ¹⁵ : au nom de la morale publique, un poète génial a écrit une puissante satire; Steensgaard est dessiné de main de maître. Le journal récidive les jours suivants, car on joue la pièce au théâtre de Kristiania. Salle comble. Le premier ministre, Fr. Stang, est dans la loge royale. La première (18 octobre) est à peu près calme. Le lendemain on donne, — par ironie ? — *Entre les batailles* de Björnson. La seconde représentation est accueillie par un concert de sifflets qui se reproduit, avec bagarres, deux jours après (20 et 22 octobre). Cependant *Morgenbladet* appelait sévèrement l'attention de la police sur les quelques « gamins de Bergen » ¹⁶, la poignée de « maalstraevere » qui sillaient la pièce. Appel inutile. « Les jeunes siffleurs de la famille Steensgaard, dit Dunker, l'ami de Björnson, n'ont réussi qu'à se rendre ridicules et à rehausser le succès d'Ibsen et de sa

(12) Ibid., 38.

(13) Ibid., 37.

(14) Gr. II, 325.

(15) 17 oct.

(16) 22 oct.

pièce, qui est jouée et applaudie tous les soirs »¹⁷. La bourgeoisie avait trouvé une occasion inespérée de revanche contre le jeune Norvège et son poète.

Pourquoi cette brusque attaque d'Ibsen ? L'excellent historien H. Koht pense que les raisons de la brouille sont encore obscures¹⁸. Disons : les raisons immédiates. Car d'autres apparaissent qui sont assez nettes, si on remonte à l'été 1868, date où Ibsen laisse de côté *Empereur et Galiléen* pour ne songer qu'à sa comédie¹⁹. Le choc violent des deux poètes au sujet de *Peer Gynt* et l'article de Clemens Petersen, — on ne saurait trop le dire, — devaient avoir les suites les plus graves, de l'avis même de Björnson²⁰. Rappelons que la méditation de l'œuvre commence avec la grande bataille démocratique où Ibsen voit avec regret, avec stupeur, avec mépris Björnson trahir de plus en plus la poésie. Leurs idées politiques à cette date, quand partout les passions se déchaînent, rendaient fatale la mésentente des poètes. D'autres raisons l'aggravaient. Des vivacités de langage chez Björnson ? Un ton trop autoritaire ? Sans doute. Des propos de Magdalene Thoresen, la belle-mère d'Ibsen en désaccord avec Björnson, la haine active des « Hollandais », comme Birkeland et surtout Lökke, qui retrouve Ibsen au congrès orthographique de Stockholm, ont sans doute achevé d'indisposer celui-ci et fouetté sa verve.

Oui ou non, Björnson est-il Steensgaard ? A la première lecture, Dunker croit le reconnaître : « Ibsen est un Juvénal que la colère a fait poète. L'avocat Steensgaard est exactement Björnson, quand on sépare l'homme du poète. Les discours de Steensgaard sont tout à fait björnsoniens »²¹. « Il y a, dit Björnson lui-même à Dunker, des ressemblances voulues ; ainsi quand Steensgaard bondit sur la table, déclare déchu le comité de fête et se dresse sa propre tribune »²². On en citerait d'autres : le mépris de Steensgaard « pour une misérable logique »²³, sa volonté « d'aller comme un libérateur, à la tête du peuple »²⁴, son apostrophe « au seul véritable ami qu'il

(17) Lettre du 3-XI-1869, *Tidens Tegn*, 7-III-1931.

(18) H. Koht : *Ibsen*, II, 75. H. Koht a précisé très heureusement dans l'édition du centenaire, VI 2, 338.

(19) *Breve*, I, 172.

(20) *Gr.* II, 353.

(21) *Tidens Tegn*, 7-III-1931, lettre du 8-X-1869.

(22) *Ibid.*, 10-XII-1869.

(23) H. Ibsen : *Samlede Verker*, IV, 65.

(24) *Ibid.*, 81.

ait »²⁵, ou ces mots : « j'ai une mission à accomplir ici, sur la belle terre du Seigneur, et je ne me laisserai effrayer ni par des radotages ni par des préjugés »²⁶. Björnson aurait protesté davantage s'il avait pu lire, comme nous le faisons dans les papiers d'Ibsen, telle phrase : « ce qui peut émouvoir cette foule, par l'Eternel, ne peut être que vrai »²⁷, — et plus encore le premier titre imaginé par Ibsen, — car Björnson à cette date invoque Dieu souvent et familièrement, — *L'union des Jeunes, ou Notre Seigneur et Co.* — Tous ces détails sont indiscutables.

Quand Steensgaard, écrit Björnson à R. Schmidt, tend sa voile au vent c'est-à-dire quand son cynisme veut s'élever à l'éloquence, alors Ibsen ajoute de petites touches empruntées à mon langage, si bien que l'auditeur ne s'y trompe pas²⁸.

Faut-il en conclure que Steensgaard est la caricature de Björnson ? Oui, si Björnson avait été le seul modèle d'Ibsen. Mais il y en a d'autres. Il y a Sverdrup et Richter, et tous les emprunts que signale H. Koht²⁹, sans parler des curieux débuts de Sverdrup à Larvik qu'Ibsen a peut-être connus. Steensgaard enfin est un peu Ibsen lui-même, dans la mesure où Steensgaard est cousin de Peer Gynt. Mais quiconque relit la pièce voit entre Steensgaard et ses modèles toute la distance qui sépare l'œuvre d'art de la photographie. Les données réelles ont été élaborées, fondues, transformées. La satire n'a rien perdu de sa force, au contraire, et nous ne pouvons guère partager l'étonnement qu'affiche Ibsen dans une lettre à Hegel³⁰, ou disant que s'il a atteint quelqu'un, « c'est par inadvertance ! »³¹. Nous nous gardons bien de le croire si naïf. Il aurait mieux fait de dire qu'il faut accepter la règle du jeu. Plus tard, Björnson, dans le *Journaliste*, s'est inspiré de Friele, et c'était son droit. Laissons le même droit à Ibsen. Et n'oublions pas que si Björnson a été un peu le modèle de Steensgaard, il a été aussi celui de Haakon dans les *Prétendants à la couronne* et de Stockmann dans *Un ennemi du peuple*. On peut difficilement imaginer un plus bel hommage. — A moins

(25) Ibid., 202.

(26) Ibid., 104.

(27) H. Ibsen : *Efterladte Skrifter*, II, 122-123.

(28) Lettre inédite à R. Schmidt, 27-X-1869.

(29) H. Ibsen, II, 70 et suiv.

(30) *Breve*, I, 193.

(31) *Aftenposten*, 22-X-1927, lettre du 10-II-1870.

que ce ne soient les mots admirables, et si justes, dont Ibsen saluait en 1882 la hardiesse généreuse de Björnsson dans l'affaire des *Revenants* : « en vérité, il a une grande âme royale » ³².

Reste la tendance :

...la pièce d'Ibsen prétend que la jeune Norvège est une société d'intrigants et d'égoïstes, qui abusent du nom de la liberté pour masquer leur avidité et leur ambition. Il imagine quelques personnages et en eux il exécute la jeune nation norvégienne. C'est le sens que ses amis et après eux tout le public donnent à la pièce. Voilà ce que j'appelle trahison ! ³³.

Toujours, il maintiendra ce point de vue. « Ibsen a mêlé des souvenirs de moi à des canailleries » ³⁴. « Il a déguisé notre jeune parti de la liberté en une bande de spéculateurs, dont le patriotisme ne pèse pas plus lourd que leurs phrases » ³⁵. Cette protestation reste gravée dans le poème à Sverdrup : ...« un meurtre par trahison dans le bois sacré des Muses » ³⁶.

Les raisons de Björnsson sont si fortes qu'Ibsen, avant longtemps, allait les faire siennes. Dans dix ans, ils seront de nouveau compagnons de lutte. Dans quinze ans (1884) ils éprouveront une joie « grave » à se revoir.

Ils vont vivre, en attendant, sur un pied de guerre, sans jamais se perdre de vue, échangeant des critiques, qui, colportées et amplifiées, les auraient brouillés pour toujours si leur mission, leurs ennemis, et leur génie ne les avaient arrachés à ces misères.

Au total, si la mésentente fut longue, l'orage causé par l'*Union des jeunes*, très violent, fut relativement court. Björnsson dit à Dunker « que la colère ne l'a empêché qu'un instant de travailler » ³⁷. « Il y a trop de choses à faire en Norvège pour qu'on songe longtemps à cela ! » ³⁸. Et puis, Ibsen « n'est pas une nature heureuse », ajoutait-il pour l'excuser ³⁹. Il exagérait sans doute, à la date où nous sommes,

(32) *Breve*, II, 105.

(33) Gr. II, 334.

(34) *Ibid.*, 363.

(35) *Dagbladet*, 1881, N° 329.

(36) Sl. D., I, 182.

(37) *Tidens Tegn*, 7-III-1931, lettre du 10-XII-1869.

(38) Gr. II, 363.

(39) Gr. II, 365.

les tourments, les malheurs et la maladie d'Ibsen ⁴⁰. Quant à lui, un flot de sève puissante le ramenait à l'action. Un événement imprévu acheva de guérir la plaie : les étudiants, en décembre, le choisissaient comme président. La jeunesse, la vie et tous ses espoirs revenaient à lui.

*

Déjà, un an plus tôt, après un article perfide de *Morgenbladet*, ils avaient voulu protester en sa faveur. Björnson n'était encore mêlé que par intermittence à leur vie. Mais il s'en rapproche. Il compose le beau poème qu'ils chantent, sur la musique de Grieg, en l'honneur de Welhaven. Ils le portent en triomphe après l'ardent discours sur les aïeux où il annonce les débuts d'une ère nouvelle. De lui aussi sont les vers qui accueillent à deux reprises les étudiants du Nord réunis en congrès à Kristiania. Et c'est à ce congrès qu'il bouscule les maîtres de l'Université et invite leurs disciples à quitter les cadres étroits de la vie étudiante pour entrer dans ceux du peuple.

Peut-être l'élite de cette jeunesse était-elle plus dévouée à l'auteur de *Brand*. Mais les plus fervents d'Ibsen se sentirent blessés par la joie des conservateurs exploitant à leur profit *l'Union des Jeunes*. Ils manifestèrent, comme on l'a vu, moins contre Ibsen que contre une bourgeoisie mesquine. La nouvelle de son élection trouva Björnson occupé à son épopée *Arnljot Gelline*. Il fut heureux d'un hommage qui était une revanche. Mais il n'était pas sans appréhension ⁴¹.

Ces quelques mois de présidence pourraient sembler un épisode sans importance. Se réunir les samedis soir, boire du punch, discuter, rire et chanter — cela sent la petite d'université allemande ou nordique. Mais c'est le sort de la Norvège, à cette époque, d'offrir entre quatre murs étroits une vie que survolent de grandes visions. Et puis la Norvège n'a qu'une université; elle en est fière; et quand l'Association réunit les jeunes étudiants, leurs aînés et leurs professeurs, ses débats ont une portée nationale ⁴².

(40) Ibid.

(41) Gr. II, 346.

(42) Voir : Fr. B. Wallem : *Det n. Stul. samfund*, p. 591 et suiv.

Elle avait connu des années somnolentes. Avec Björnson, brusquement, elle se réveille. Il préside pour la première fois le 15 janvier (1870). On craignait son « arrogance » ; il est simple, familier, inspiré. Il parle et chaque séance devient une fête. Ses conférences sur Grundtvig, sur Wergeland, sur Michel Ange sont autant de grands thèmes poétiques où passe le meilleur de lui-même. Mais il est aussi entraînant dans ses allocutions improvisées et il les prodigue.

Le « cadre » de la vie mandarine craquait sous sa poussée. Il aérail cette jeunesse. Il l'arrachait à ses soucis d'examens pour la hausser jusqu'à ses poètes. A ces prudents, il faisait aimer le prophète de Vartov. Avec son aide, il abattait la cloison qui les séparait du peuple : il faisait venir Chr. Bruun qui exposait fortement, gravement son rêve d'une renaissance paysanne. Mais il ne négligeait ni la musique, ni les vers, ni le théâtre.

D'autres, qui étaient assis au pied de sa tribune, ou qui prolongeaient avec lui, familièrement, la séance jusqu'à minuit, avaient plus de science, plus d'idées, tels Sars et Vinje. Des jeunes, comme Fjörtoft, étaient bien plus hardis de pensée, plus accueillants aux nouveautés d'Europe. Mais aucun d'eux n'a le magnifique élan de vie qui soulève Björnson, son pouvoir sur une foule, son inspiration. Le peintre Fritz Thaulow a rappelé son improvisation fameuse un soir qu'un hongrois obscur assistait à la réunion. L'intendant venait d'annoncer qu'il était minuit et qu'il fallait se séparer. Björnson bondit : « Du champagne ! Je veux saluer ce qui est après minuit, tout ce qui est au-delà de l'heure bourgeoise ! » Alors il dit l'heure où l'imagination déploie ses voiles pour la grande aventure ; le peintre s'émeut aux molles inflexions du paysage au clair de lune ; le musicien entend la voix du silence ; le poète, après la méditation du jour, voit surgir les premiers germes de son œuvre. Après minuit commence la liberté... Et par delà Kossuth et la Hongrie, Björnson saluait l'aube de la liberté norvégienne ⁴³.

Tout cela n'aurait été que des mots si Björnson n'avait donné l'exemple de l'action hardie. Schweigaard venait de mourir (1^{er} février). Il s'associa dignement ainsi qu'on a dit au

(43) Fritz Thaulow : *I kamp og i fest*, 75 et suiv.

deuil de la nation, et célébra en vers sincères « le grand homme » que Dieu avait donné au peuple « dans sa détresse » ⁴⁴. Mais quand il vit la droite accaparer son nom, à des fins politiques, pour barrer la route à la jeune Norvège, il établit le bilan de la génération qui finissait et fermement, sans bravade, dressa en face de Schweigaard la grande figure du précurseur, Henrik Wergeland. Audace inouïe, sacrilège, cria la droite, par la voix de *Morgenbladet*, — et voilà les haines déchaînées.

La bataille décisive eut lieu lorsque vint, à la fin du trimestre, la réélection du président. Jamais l'Association n'avait compté autant de membres; les vieux étudiants, fonctionnaires conservateurs, s'étaient fait inscrire; le « démon » L. L. Daac avait résumé dans une brochure les péchés de Björnson; les « licences poétiques » qu'on allait lui faire expier : son orgueil et sa réclame, ses attitudes de démagogue, la faillite de *Norsk Folkeblad*, ses attaques contre l'Université... Depuis les tumultes de Wergeland, on n'avait pas vu pareille violence ⁴⁵.

De nombreux témoins ont raconté la séance : la salle comble et houleuse, Björnson refusant de quitter, avant le vote, son siège de président, les habiles discours des adversaires, la fougue inexpérimentée des jeunes, les incidents de séance et l'expulsion de Vinje. Björnson fut enfin réélu par 272 voix contre 252. Mais gardons-nous d'oublier l'essentiel : à son sujet et par la vertu de son action, ce débat d'un soir était un raccourci du drame national; deux générations, deux Norvèges s'étaient affrontées.

« Tempête et soleil » ! La saisissante formule d'Ellen Key n'a jamais été plus vraie que de cet épisode. Comme la tempête, Björnson avait passé sur cette mare trop calme et ramené les étudiants à la vie, à la conscience de leur rôle national. Ils ont dit de sa présidence qu'elle avait été le plus grand événement spirituel de leur jeunesse. « Il aurait pu faire de nous ce qu'il voulait; nous l'aurions suivi, même s'il nous avait demandé de prendre d'assaut une bastille ». C'est que sa puissance sur leurs cœurs était irrésistible et qu'il était pour eux « la première révélation du génie » ⁴⁶.

(44) Sl. D. I. 188-189.

(45) Voir : [L.-L. Daac] *Skal Björnson gjenvaelges, etc.*; — *Tiratjören*; — Carl Christensen : *Livserindringer*, p. 72 et suiv.

(46) Arne Løchen. Voir *Tidens Tegn*, 20-XI-1920.

*

Ceci est plus qu'un épisode dans la vie de Björnsson de 1868 à 1870; c'est un aspect de sa pensée, de son action et de son art, une poussée à maintes ramifications, le début d'un envahissement presque général; nous voulons dire : son grundtvigianisme. Ce serait une lacune grave que de l'ignorer.

Le grundtvigianisme est un monde ou mieux plusieurs mondes qui s'entrepénètrent. Il embrasse la moitié du Danemark à cette date. En Norvège, battu à la fois et conquérant, il compte dans la vie religieuse, politique, scolaire et même artistique. On ne peut ici que préciser les points de contact de Björnsson avec ces milieux ⁴⁷.

Ils sont assez nombreux pour qu'on soit tenté, au premier coup d'œil, de trouver Grundtvig à chaque pas et de voir en Björnsson le premier de ses disciples. Il proclame son nom à son retour; à l'automne il rompt une lance pour lui contre l'orthodoxie. Son programme politique, à la fin de l'année, est à refrain grundtvigien. Qu'il s'agisse de la nouvelle revue dont il prend la direction, du congrès des étudiants scandinaves, de ses conférences à travers le pays, des amitiés qu'il noue ou renforce, des poèmes qu'il publie, de son action parmi les étudiants à partir de janvier 1870, les fils grundtvigiens apparaissent mêlés à la trame de sa vie.

Pourtant, des grundtvigiens purs eussent fait des réserves sur sa religion, et avec raison. Ils auraient demandé — et ils l'ont fait, — si celui-là peut se dire grundtvigien qui n'accepte pas toute la doctrine du maître. Or, Björnsson est encore très éclectique. Il admet l'idéal humain de Grundtvig, par révolte contre le piétisme; — le programme d'une église libre, par méfiance de l'église d'état; — et même le « pacte baptismal » dans la mesure où il est une protestation contre la bible, ce « pape mort » et contre le rationalisme. Mais le dogme grundtvigien par excellence — troesordet —, le credo, recueilli de la bouche de Dieu lui-même, le laisse froid. « J'ai vécu bien des années avec des pensées grundtvigiennes et dans la fréquentation de grundtvigiens sans m'inquiéter de la « découverte »; au contraire, j'avais des doutes » ⁴⁸.

(47) Sur ce sujet, nous avons lu avec un vif intérêt l'excellente étude (manuscrite) de M. Öyvind Anker, petit-fils de Hermann Anker.

(48) A. T., I, 471.

S'il chante à Noël un psaume de Gruntvig, — un psaume interminable que Grieg, résigné, accompagne et doit même recommencer ⁴⁹ —, ou s'il lit un sermon du maître, c'est le fait d'un admirateur, plutôt que d'un disciple. Aussi a-t-on pu dire qu'il n'était qu'« effleuré » par la religion de Grundtvig ⁵⁰; qu'il était, — et la formule est heureuse, — « le type du grundtvigien non converti » ⁵¹. Mais qu'est-il besoin de témoignages étrangers ? C'est Björnson lui-même qui déclare : « nous ne sommes point grundtvigien. Nous n'osons point dire de nous que nous sommes aussi profondément chrétien, aussi zélé dans notre foi que ceux que nous admirons et aimons parmi les grundtviigiens » ⁵². Voilà qui est net.

Ceci ne l'empêche pas, à la même date, de défendre très vigoureusement les grundtviigiens contre leurs adversaires religieux. Caspari avait déjà porté un coup mortel à leur théologie. A présent, la faculté de Kristiania refuse les candidats grundtviigiens; ce mouvement religieux, qui avait eu une certaine ampleur en Norvège vers le milieu du siècle, est désormais « brisé » ⁵³. Björnson sonne l'alarme : « Le grundtvigianisme a le droit d'exister à côté des autres tendances religieuses..... Contre lui on a employé des moyens qui nous ont révolté, parce que rien n'est plus abominable que le fanatisme religieux, aucun péché plus grave que de pécher au nom de Dieu » ⁵⁴.

Après la défense, voici l'offensive et le conflit s'élargit singulièrement. C'est que la grande campagne parlementaire est commencée. De tous côtés Björnson se heurte au système bourgeois dont l'église d'état est une pièce maîtresse. Ce mur conservateur le rejette vers le parti opposé, vers l'air et la lumière qu'il trouve chez les grundtviigiens. Et la conséquence est double : son attachement au grundtvigianisme grandit, parce qu'il y trouve à la fois une arme contre la bourgeoisie, et un instrument de culture pour le peuple.

De ce côté, le bon travail était commencé grâce aux écoles supérieures populaires, et Björnson en suit les progrès avec

(49) B. Björnson, *Festskrift*, 4.

(50) Rönning : *Gads Magasin*, 1926, 82.

(51) O. Möller og Skat Rørdam : *En Brevveksling*, 231.

(52) *Norsk Folkeblad*. 1868, N° 44.

(53) Voir Skrondal, ouvr. cité, VIII, 1, 2, 3.

(54) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 44.

joie. Son journal donne des chiffres : la Norvège, en 1867, ne comptait que 2 écoles, avec 49 élèves; en 1868, elle a 5 écoles qui se partagent 130 élèves, dont 58 à Sagatun, chez ses amis Anker et Arvesen, et 27 chez Chr. Bruun⁵⁵. C'était encore très peu, en comparaison du Danemark, trop peu quand on songeait aux conditions spéciales de la Norvège. Les paysans voulaient le pouvoir; ils l'avaient presque; la bourgeoisie menacée, prétendait être la seule dépositaire de la culture. L'objection de la bourgeoisie tomberait, l'avenir de la démocratie et le bien du pays seraient assurés, si la classe paysanne disposait d'une culture propre. La créer, selon les leçons de Grundtvig, mais à la norvégienne, — ce fut la généreuse ambition des amis de Björnsson. Il voyait ainsi affluer vers le fleuve grundtvigien de multiples courants nationaux. Les *Contes paysans*, si grundtvigiens avant l'influence grundtvigienne, deviennent des précurseurs. Et sa passion d'unité se satisfait à voir ces maîtres abolir les haines de classe en allant de la bourgeoisie au peuple :

...les grundtvigiens, disait L. Kr. Daae, ont un rôle de médiateurs et de réconciliateurs entre les classes norvégiennes qui ont profité d'une culture supérieure et celles qui n'ont point reçu ce bienfait. Ils sont aussi éloignés et ennemis, — vers la gauche —, du socialisme rouge et révolutionnaire, qu'ils sont opposés, — vers la droite —, à la réaction jésuite, noire ou blanche. Perdre la collaboration grundtvigienne serait très dommageable à notre petite nation⁵⁶.

En réalité, ce qui prime tout pour le grundtvigien indépendant qu'est Björnsson, c'est le problème national. Norvégien d'abord, il est grundtvigien ensuite. « Il faut que la religion soit norvégienne en Norvège »⁵⁷. « Le grundtvigianisme développe un excellent esprit patriotique. A cela nous attachons, pour notre part, une importance extrême »⁵⁸. Loin d'être un disciple, Björnsson enrôle le prophète de Vartov dans l'armée des démocrates norvégiens.

Une admirable lettre⁵⁹ révèle un des mouvements les plus spontanés de sa pensée. Génie aux vastes étreintes, — et c'est encore une parenté intime avec Grundtvig, — quand il a fait un choix et discerné quelque germe d'avenir, celui-ci « de-

(55) Id., N° 48.

(56) *Tidstavler*, 1872, 247.

(57) A. T., I, 300.

(58) *Norsk Folkeblad*, 1868, N° 44.

(59) Gr. II, 336 et suiv.

vient un centre » ⁶⁰. La nébuleuse de projets et de rêves gravite autour d'une idée. Elle se transforme en un monde immense et un. Ces mondes se font et se défont; Grundtvig, l'évolution, la morale sexuelle, le pacifisme en seront tour à tour les noyaux. En 1869, le théâtre revendique encore ce rôle. Björnson n'a pas renoncé à en faire l'université populaire des villes, le foyer moral de la Norvège, sa conscience nationale, la fête civique où, par le miracle de l'art, la vie présente trouve ses racines profondes et s'illumine d'espoir. Son rêve théâtral sera déçu et le grundtvigianisme, si étrange que cela paraisse, en sera un peu l'héritier. Mais pour l'instant (15-XII-1869) le théâtre dispute toujours la place à Grundtvig.

« On voit ce que je veux, disait Björnson de retour à Kristiania, du scandinavisme au grundtvigianisme, de l'art national... à la démocratie » ⁶¹. Le grundtvigianisme n'est encore qu'un élément de son programme. Deux ans plus tard, il déclare : « Grundtvig est devenu la pierre angulaire de ma vie » ⁶². Tel est le chemin parcouru. Nous en avons bien d'autres indices. Il était sévère pour Chr. Bruun; « à présent (1870), nous sommes d'excellents amis » ⁶³. Les notes de Dikka Möller le montrent à la découverte du monde grundtvigien, livres et hommes. Car il n'avait lu qu'une faible partie de l'œuvre immense du maître. Mais chaque contact éveillait en lui un enthousiasme nouveau. Le choix grundtvigien se fait plus pressant. Les étapes sont lentes ou rapides et il y a mille transitions. Mais la tendance générale est indiscutable.

L'influence décisive vint, comme toujours, de la vie. Les rapports de Björnson avec les grundtvigiens de Norvège achevèrent l'œuvre de la politique. Harcelé et haï dans la capitale, étouffant dans cette atmosphère de critique et de doute, il respirait dans le cercle des grundtvigiens. Recrue inespérée, demi-dieu de la poésie norvégienne, symbole de la renaissance nationale, Björnson transfigurait leurs réunions. Et parce qu'il trouvait chez eux la foi et la chaleur du cœur, ses puissances d'enthousiasme s'épanouissaient sans contrainte. Il écoutait aussi ⁶⁴; il apprit sans doute beaucoup, surtout au début. Il a été rede-

(60) A. T., I, 460.

(61) *Tilskueren*, 1921, II, 148.

(62) *Ibid.*, 157.

(63) *Ibid.*, 149.

(64) Dikka Möller, notes inédites.

vable à Chr. Bruun, raisonneur et volontaire, qui mettait en formules les idées du groupe. Il a aimé le rire de Reitan, « qui réchauffait la chambre » ⁶⁵. A toutes les écoles, il a préféré celle de Sagatun, qu'il n'a connue qu'en 1869, — arc de verdure, poèmes chantés, printemps des cœurs au cœur même de la Norvège; — et surtout il a été conquis par Hermann Anker. « De l'or de ses pères » ⁶⁶, de sa foi patriotique et religieuse, H. Anker avait bâti Sagatun. Son âme lumineuse et poétique passait dans son chant qui ravissait Björnson. « Perle de la couronne des écoles, chant d'oiseau,... fleur de pommier du printemps norvégien,... Mari de Mix ! » ⁶⁷. Car celui qui unissait la Norvège bourgeoise à la Norvège paysanne, réalisait à son foyer une autre union, celle de la Norvège et du Danemark, où il avait épousé la vive, intelligente et accueillante Mix Bojsen. « Ange de l'enseignement », dit Björnson, « non de la science, car la science est plus sévère »; « entre la science et la vie », elle était « l'ange clair aux yeux de lumière, la douce bouche et son sourire,..... jamais je n'ai rien vu de plus beau » ⁶⁸.

Le Sagatun de Hermann et de Mix Anker devint un des plus chers asiles de Björnson. Il y amenait des visiteurs pour un « baptême » grundtvigien. Avec sa suite de quatorze étudiants et amis, il arrive un jour d'été, pareil à un roi ⁶⁹. On aime constater que ces graves novateurs n'ignoraient pas la joie de vivre. Björnson est le parrain d'une fille d'Anker; la fête dura deux jours; il danse la « française » avec Dikka Möller et avec beaucoup d'autres. Grundtvig eût approuvé cette allégresse.

« C'est là, disait Björnson à la mort de H. Anker, que j'ai trouvé mes premiers fidèles » ⁷⁰. Parmi eux, il éprouvait le sentiment exquis d'une communauté.

Une communauté. « Entre la science et la vie ». — Cette idylle n'était pas sans danger. Il aurait pu s'y attarder, s'y rétrécir.

(65) Lars Eskeland : *Anders Reitan*, 136.

(66) *Sl. D.* II, 110.

(67) *B. Ark.*, lettre du 8-XI-1870.

(68) *Norske Kvinder*, I, 55.

(69) Dikka Möller, notes inédites.

(70) Lettre inédite, à Dikka Möller.

Heureusement, génie trop grand pour ce milieu, il devait un jour s'en arracher et poursuivre sa route vers des champs plus vastes et de nouvelles batailles.

*

* *

Aucun peintre n'a donné un portrait excellent de Björnson. La puissance débordante de cette nature se laisse difficilement dominer. Il a trop de dons éclatants.

Si on consulte les contemporains, une foule de jugements excessifs et contradictoires s'élèvent des vieux papiers.

C'est une femme qui est allée le plus loin dans l'adoration comme dans le dépit. Magdalene Thoresen, la belle-mère d'Ibsen, a trouvé longtemps son gendre insignifiant. Mais Björnson à Bergen, dans la force rayonnante de ses 26 ans, lui semblait beau « comme un jeune Jupiter ». Dix ans plus tard, celui qu'elle appelait « son père » ou même « son époux spirituel » la ravit toujours par son génie; toutefois elle le trouve « brutal », « colossalement égoïste ». Son « insupportable fracas de mots prend facilement un air de bluff ». « Il veut être admiré par n'importe qui ». Mais l'instant d'après, elle le décrit « infiniment doux et sincère », impulsif, « un vrai enfant »... ^{70 bis}. La passion voit clair aussi quelquefois.

Faut-il rappeler le jugement de l'élégiaque Kjerulf ? Ce n'est pas la passion qui troublait la vue de ce musicien, trop tôt marqué pour la mort. En présence de Björnson, sa délicatesse de malade est comme suffoquée par un vent violent. Trop d'impétuosité, trop de soleil, trop de santé triomphante ⁷¹.

Avec Vinje, autre contraste. Ils se rapprochent l'un de l'autre, en 1869-1870. Le poème écrit par Björnson, quand mourut la femme de Vinje, valait mieux que le sec merci que Sars nous rappelait : « la seconde strophe était belle », dit Vinje, — et ce fut tout. Vinje, laid, pauvre et malade, vrai paria, malgré ses talents de poète, de journaliste, de causeur et d'essayiste, ne pouvait pardonner au fond de son âme à Björnson d'être l'Aladdin norvégien, porté à la gloire par des succès

(70 bis) *Memoirer og breve, XXX, Breve fra Magd. Thoresen*, passim. Voir surtout p. 43, 44, 45, 46, 54, 56.

(71) H. Kjerulf : *Af hans efterladte papirer*, p. 250-253.

rapides. L'un était foi et action, affirmation, intense concentration sur une idée ou une cause. L'autre, tout ironie, caprice et contradiction, curiosité, irrespect. En eux s'opposaient deux familles d'esprits, aussi ennemies que l'eau et le feu ⁷².

On a vu en Steensgaard la déformation d'un Björnson naïvement satisfait et impérieux, familier avec le Seigneur. Ibsen porte au théâtre la critique de ses amis, l'archiviste Birke-land, l'historien L. L. Daae, le philologue Lökke, le juriste Bachke, ce groupe de lettrés qui s'appelaient « hollandais » en souvenir d'un passage de Holberg. Si peu d'accord que l'on soit avec leurs tendances, il faut reconnaître que ces hommes droits, érudits, de tempérament vigoureux, avaient été pour Ibsen une sorte de petite université libre, à la façon de nos savants de province au XVII^e siècle. « Det var høit under taket »; Sars, qui se brouilla avec eux, approuvait devant nous ce mot. Et il est certain que dans leur compagnie, le « plafond intellectuel » ne fut jamais bas.

Mais ils étaient passionnément critiques et opposés à toute nouveauté. Laissant la jalousie à Vinje, ces hommes d'étude et de discussion intime s'offusquaient des allures de tribun de Björnson, de son enthousiasme toujours neuf. Leur orgueil de mandarins prenait sa revanche sur le « pauvre ignorant », qui sans doute avait écrit plusieurs chefs-d'œuvre, mais qui était tout juste bachelier ! A ce compte, que devaient-ils penser d'Ibsen ? Ils font grand état de l'étonnement qu'eut un jour Björnson devant un livre consacré à la constitution. Le sens, l'esprit vivant de la constitution, qui donc l'incarnait le mieux, d'eux ou de lui ? Avec eux, la malveillance devient systématique, et la critique tourne à la haine aveugle ⁷³.

Au fond de ces jugements — et de ces erreurs —, on retrouve l'héroïque vitalité de Björnson.

Elle suppose un équilibre physique qu'il a soumis à de rudes épreuves, mais qui n'a jamais faibli. « Dieu m'a donné dans le besoin des forces admirables » ⁷⁴. Il les tenait de son ascendance paysanne. Son père était une sorte d'hercule qui

(72) E. Sars : *Samlede Vaerker*, IV, 320, 348.

(73) Voir Fr. Ording : *Det laerde Holland*, surtout p. 140 et suiv., et *Breve fra Riksarkivar Birkeland*, passim.

(74) Gr. II, 288.

en imposait, physiquement aussi, à ses fidèles. De lui, Björnson a hérité la carrure, les muscles et la résistance.

Cette force, chez le pasteur Björnson, était pesante. Chez le poète, elle s'active, elle s'épanouit, elle rayonne. C'est un sanguin. En vingt endroits il explique et excuse ses emportements par l'ardeur d'un sang trop vif, presque païen. Ce nordique n'a jamais demandé à l'alcool de stimuler le rythme de sa vie. Il a toujours eu la sobriété des forts.

Mais il « sent un moustique à dix pas ». Il a l'épiderme le plus sensible, des réactions immédiates, explosives. Cette promptitude et cette intensité eussent été épuisantes, si la vigueur native n'avait imposé aux nerfs leur discipline. Une nuit de sommeil répare toute fatigue. Le lendemain, chargé d'une électricité nouvelle, il recommence à se prodiguer imprudemment.

Tel il était dès sa jeunesse. A la date où nous sommes, il semble que les contrastes de sa nature soient plus marqués. En un instant, Björnson va de la tempête à l'idylle. « Il y avait alors en lui un mélange de douceur enfantine et de violence passionnée et indomptable » ⁷⁵. Il est tout sentiment, il s'émeut aux larmes, il se laisse conseiller docilement, — et l'instant d'après, il est intraitable. Ou inversement. « Je suis violent comme tous les diables, dit-il, mais rancunier, non, quand personne ne vient me barrer la route le premier jour » ⁷⁶. Au congrès des étudiants scandinaves, il s'emporte contre l'université, et le voilà, dans une soirée, au moment de parler, qui se recueille, tourné vers le paysage éclairé de lune, priant humblement Dieu de l'inspirer ⁷⁷. Les vers tant de fois cités : « déchaîner la violence... », « ramener à la douceur », n'ont jamais été plus vrais qu'alors.

On n'a pas ici d'autre ambition que d'indiquer les nuances d'un caractère, aux environs de 1870. Dix ans plus tard, Björnson paraîtra plus rude. En ce moment, il témoigne encore d'une extrême sensibilité dans l'épreuve. On dirait mieux : dans les épreuves presque ininterrompues de ces années. Faut-il redire ses déceptions, sa guerre sur deux fronts et la dureté

(75) Birkedal : *Personlige Oplevelser*, 60.

(76) Gr. II, 364.

(77) Birkedal, *ibid.*

des polémiques norvégiennes, rappeler le début de sa brouille avec le Danemark, et surtout l'échec dont les années seules ont pu atténuer la souffrance : la rupture des négociations avec le théâtre, qui marque en même temps le début de ses embarras économiques ? Jamais encore Björnson n'avait senti à ce point et si longtemps les difficultés de la vie.

Ame ouverte, faite pour la joie et l'amitié, il est plus vite blessé. Son imagination se cabre. Il souffre et crie :

Björnson, écrit Dunker, a été très affecté par les démêlés qu'il a eus avec *Morgenbladet*. Au dedans, il n'est pas aussi fort qu'il en a l'air. Quand le dernier article sur « l'encombrant ami » eut paru, il fut pris d'une colère furieuse et me l'apporta en exigeant que j'intentasse un procès à l'auteur supposé de l'article, au propriétaire du journal, à Friele, — bref à l'univers entier ⁷⁸.

Ce batailleur n'est pas endurci. Il dira encore :

se battre, oui, c'est norvégien.

Mais Seigneur Dieu, un peu de douceur quelquefois ! ⁷⁹.

Ces traits sont le charme de cette période. Avec une naïveté qui ne le quittera jamais complètement, avec une insouciance de poète à l'égard des choses pratiques et de l'argent, — « il est en tout cela comme le lys des champs » ⁸⁰, — avec une spontanéité inépuisable comme la force primitive, « urnaturmaessig » ⁸¹, qui l'anime, il garde une humanité plus frémissante. Dans des portraits d'alors, où les plans ne sont pas encore rudement accusés, une douceur règne sur le visage plus arrondi, sur les joues plus pleines. Il a 38 ans (1870). C'est la fleur de la seconde jeunesse.

Mais la maturité approche.

La plus sévère des épreuves qui s'offraient à lui était d'une autre sorte. Un profond changement se faisait dans la vie norvégienne. Une classe prenait la place d'une autre classe. Un monde moral était en train de naître. Serait-il spectateur ou acteur de ces événements ? Cette grande migration spirituelle, allait-il la suivre ou la guider ?

(78) *Tidens Tegn*, 7-III-1931, lettre du 16-XII-1868.

(79) *Sl. D.* II, 39.

(80) *Tidens Tegn*, 28-II-1931, lettre du 26-VII-1867.

(81) *Ibid.*

On a vu comment il s'est jeté dans la lutte. La haine des « Hollandais » n'a vu en lui que la violence, l'orgueil déchainé, l'instinct tyrannique. « Sa fureur politique est presque inexplicable, écrit Birkeland. Son idole est la puissance, presque sous toutes les formes possibles. Son dépit perpétuel est de n'avoir pas à Kristiania la situation sociale qu'exigerait son instinct de domination » ⁸². Oui, il a paru tel. Mais Birkeland ne voyait pas, derrière ces apparences, l'impatience du génie. Steensgaard est creux. Björnson a une mission.

Il ne suffit pas de dire, pour le justifier, qu'il a voulu « servir » ⁸³. Certes, il n'a eu aucune ambition personnelle; il a aidé, glorifié Sverdrup. Mais ce serviteur prend naturellement place à côté du chef. Vis-à-vis de Sverdrup, il a été singulièrement indépendant, gênant même. Parce qu'il était lui-même un chef, — dans le monde des idées et des visions, le seul grand chef de la politique norvégienne. Et il a voulu furieusement abattre l'obstacle, forcer l'égoïsme bourgeois. Mais pour ouvrir la voie au peuple. Pour préparer une génération nouvelle.

On dirait mieux qu'il a voulu à la fois commander et servir, commander pour servir.

Prêtant ses sentiments au roi Olaf, dans *Arnljot Gelline*, il dira ce qu'il annonce déjà dans le poème à Sverdrup et qu'il répètera dans un psaume : la joie suprême de l'homme d'action à mourir pour son œuvre et à sentir, dans un total oubli de soi, sa vie passer dans l'idéal qu'il a choisi :

(O Dieu)....

chasse au combat (ton peuple); mon cœur brûle d'amour.

Jette au bûcher ton serviteur, comme une branche;

ma flamme embrasera les générations ⁸⁴.

Dans l'épreuve, Björnson n'a cessé de grandir. En expérience; en résistance : que d'autres eussent été brisés ! Et qu'on se rappelle sa défaite en 1859-1860 ! En hardiesse : à la mort de Schweigaard, par exemple. Et jamais il ne tombe au fanatisme, ni à l'obsession ambitieuse de Sverdrup.

Il reste naturel et humain, avec des surprises et bien plus de nuances qu'on ne pense. Il est impérieux, — et il écoute les

(82) *Breve fra Riksarkivar Birkeland*, p. 190.

(83) Br. I, p. XII.

(84) Stand., III, 101.

reproches parfois très vifs de ses amis. Sa vie semble un perpétuel orage, mais il connaît le tête à tête avec la conscience, « le beau calme créateur, le silence de la confession devant l'œuvre »⁸⁵. Il répugne à la discussion et à la critique, il « affirme ses thèses et meurt pour les défendre »⁸⁶, — et d'autre part, il a un bon sens extrême, et vis à vis de lui-même une clairvoyance qui égale celle de ses ennemis. Il sait qu'on le trouve « impudent, tyrannique, brutal, sans égards »; « les gens me jugent capricieux, naïf, fou »⁸⁷. Les contemporains s'essoufflent à le suivre, mais Wergeland marchait parmi les étoiles; Björnsson a pris pied sur terre. On le dit violent. « J'ai toujours, répond-il et il a raison, des égards pour ce qui est faible; je suis toujours dévoué à ce qui est pur et je donne mon respect, quand ma chair pécheresse ne peut faire, pour l'instant, davantage »⁸⁸. Et il est sain : ses conseils d'hygiène morale auraient guéri tout autre que Rudolf Schmidt; indépendant : « je n'ai jamais été pris à la remorque; grande ou petite, j'ai mené ma barque à moi; et je continuerai »⁸⁹; sans amertume : il est toujours prêt à tendre la main à l'adversaire.

Sa vie publique absorberait l'activité de plusieurs hommes. Mais cette expansion toujours plus vaste trouve son équilibre dans la tendance contraire. Il revient toujours à son foyer. Il s'y concentre. On verra de quel accent toujours plus grave il le chante.

Et puis, à peine a-t-il goûté quelque repos que l'action, le risque et le rêve l'appellent à nouveau : il bondit et repart, magnifiquement.

(85) Gr. II, 309.

(86) Ibid., 351.

(87) *Tilskueren*, 1921, II, p. 151.

(88) Gr. II, 249.

(89) Ibid., 304.

II. — **Lyrisme.** — De la vie aux poèmes. — Circonstances. —
Musique. — Thèmes. — La famille. — Le poème à
Sverdrup.

Le poème de sa vie s'achève naturellement en lyrisme.

C'est par une décision assez arbitraire qu'on étudie à part le lyrisme de Björnson. Il raconte son voyage au Nordland : sa prose se colore et se rythme, lutte avec le grand poème de la nature. Dans *la Fille de la pêcheuse*, l'éveil printanier d'une jeune âme s'exprime en chants, comme dans les *Contes*. Un article sur Sverdrup a le mouvement d'une ode⁹⁰. Que de toasts familiers, que d'improvisations oratoires ont ému les auditeurs par l'élan du sentiment et la force brève des images ! Cent fois, dans la correspondance, jaillit la source vive de la poésie, soit qu'il y déploie ses visions, ou qu'à la veille d'acheter sa maison, il écrive à Hegel ces lignes pleines de reconnaissance :

...mon paternel tuteur, je serre votre dernière lettre comme une relique; personne encore ne s'était comme vous préoccupé de moi ou n'avait daigné comprendre ce qu'on appelle mes caprices, mais qui est, au fond de moi, ma poésie même.

Jamais ne n'oublierai votre patience, votre fidélité, votre esprit de sacrifice envers moi, depuis le premier jour. Je suis un être impétueux (ungestüm)...; aux amis et aux ennemis, j'ai cherché à dire la vérité...; on s'en est blessé; mais vous, vous m'avez attendu, vous avez cru en moi, vous ne vous êtes point troublé, jusqu'au jour où de nouveau, au grand soleil de la sympathie, vous m'avez apporté la joie d'une bonne nouvelle, d'un bon coup de main. Que Dieu vous bénisse pour tout le bien que vous avez fait à moi et aux miens ! Je m'appuie à vous, je me risque plus loin parce que je vous ai⁹¹.

Les poèmes qui ont recueilli cette inspiration ont été grou-

(90) *Norsk Folkeblad*, 1868, 51.

(91) Gr. II, 358.

pés par Björnsson en un petit volume qui parut en librairie le 31 mars 1870; il est très modeste :

j'ai bien plus vécu que chanté;
pensées, colères, joies, j'ai tout semé
sur mon passage;
être là où il fallait être
l'emportait presque, pour moi,
sur toute l'œuvre de ma plume ⁹².

Mais le recueil est exquis. C'est un des bijoux de la littérature norvégienne. « Björnsson est plus poète qu'Ibsen », nous disait G. Brandes, qui pourtant ne cachait pas sa prédilection pour son grand rival. On ferait volontiers une réserve, — que Björnsson a exprimée lui-même ⁹³, — sur l'imagination d'Ibsen, bien plus emportée, plus riche de clair-obscur, plus abrupte et romantique que la sienne. Mais Brandes avait raison : rien n'égale la spontanéité de l'inspiration chez Björnsson, la variété, la fraîcheur et la force de la « stemning ».

Le lyrisme avait fait son apparition dans les premières œuvres; ces petits chants d'*Arne* ou d'*Un joyeux garçon* sont la fleur des *Contes*; le poète y complète le psychologue. Au temps de son séjour en Italie, stimulé par tant de beautés et guidé par Goethe, Björnsson apprend à mieux saisir l'impression fugitive, à s'exprimer en romances exquises, ou en poèmes plus larges. Après une période peu productive, l'année 1869 surtout, — soit que les événements de sa vie politique et privée l'aient ému plus profondément, soit qu'aucune grande œuvre n'ait absorbé cette effusion sentimentale, — voit une nouvelle floraison de son lyrisme. C'est la seule qui nous occupera ici ⁹⁵.

*

De cette vingtaine de poèmes, la plupart sont des poèmes d'occasion. Ils ont été écrits pour un mariage, une mort, une fête, une visite princière, un congrès d'étudiants. Veut-on les mieux comprendre ? Il faut écarter le livre et rechercher, sur les rayons de la bibliothèque d'Oslo, le premier texte imprimé, ces feuillets froissés, que tenaient les chanteurs d'un quatuor,

(92) Sl. D. I, 194.

(93) B. Ark. Notes E. Key, 1873.

(94) Voir l'excellente étude de Fr. Bull : *Studier og Streiftog*, 288-321.

(95) Sl. D. I, 157 et suiv.

la chorale des étudiants, les convives du banquet. Ces chants expriment une émotion commune; ils étaient destinés à des hommes assemblés; c'est dans une fête qu'ils sont nés à la vie. Cette sorte de lyrisme est on ne peut plus norvégienne. Aujourd'hui encore, il n'est pas de noce ou d'anniversaire, pas de fête ou de réunion qui ne reçoive la parure d'une chanson, d'un prologue, d'une pièce de vers. Un peuple jeune, — et qui a l'habitude du chant collectif, — exprime ainsi sa joie de vivre. On a disserté plus d'une fois, maladroitement, sur les rapports de l'art norvégien et de l'art grec : n'hésitons pas à dire que la ressemblance la plus frappante, — et la plus fortuite, — est celle qui unit cette forme du lyrisme norvégien et le lyrisme familial et choral des Grecs.

Il suffit de relire ces poèmes de Björnson pour que revivent les circonstances dont ils sont inséparables : la salle d'un banquet pour les noces d'argent de Thaulow père, dont on perçoit le léger accent allemand; — une ville de la côte et son port, des oriflammes qui claquent au vent, des marins au visage basané; — un vieillard penché, le poète et professeur Welhaven, écoutant les étudiants qui viennent, drapeaux déployés, lui rendre hommage; — ou bien, au pied du château royal, dans la nuit que troue la lueur des torches, un chœur qui chante en l'honneur d'un couple princier... Partout, ou presque, un lyrisme à échos, renforcé par les voix de la jeunesse ou de la foule, unissant l'individu aux groupes humains, aux grands hommes ou à la patrie. On sait que Björnson avait déjà donné à la Norvège son hymne national.

On ne saurait trop dire, à propos de ces poèmes, l'importance de l'élément musical. Tantôt le poète adapte son texte à une mélodie connue; ainsi fait-il à la mort de Kjerulf. Tantôt, le contraire a lieu; Grieg met en musique l'hommage de Björnson à Welhaven. Il est même arrivé à Björnson de puiser son inspiration dans la musique. L'audition d'une courte pièce de Grieg, « Chant patriotique », est l'origine de son « Fremad »⁹⁶. L'instinct musical, que Björnson tenait de son ascendance maternelle, explique ce besoin de collaboration qui l'unit d'abord à son cousin Nordraak, au danois Ravnkilde, à Kjerulf et maintenant à Grieg. Fr. Bull a pu rappeler que nul poète, plus que

(96) Björnson, *Festskrift*, p. 4-5.

Björnsson n'a inspiré les compositeurs; que, par la musique, ses chants ont retenti dans toutes les réunions de Norvège, toutes les écoles, toutes les salles de concert et qu'un recueil de chansons, comme celui de Seip, où il est plus largement représenté que tout autre poète norvégien, a été imprimé à 300.000 exemplaires. Pour se faire une idée juste de l'influence exercée par Björnsson, on songera au retentissement que son lyrisme, aidé par la musique, a trouvé jusqu'au fond des âmes, dans tous les pays du Nord.

Cette préoccupation d'un texte musical n'est pas étrangère au choix de strophes régulières, parfois très délicates comme celles du poème à Welhaven. Peut-être conviendrait-il aussi d'expliquer par des souvenirs mélodiques la composition si souple des vers à Erika Lie, où s'entrelacent heureusement trois thèmes. Mais les préférences de Björnsson le détournent de plus en plus des formes trop rigides. « J'ai appris de vous, disait-il à un délicat poète danois, de votre brièveté, de votre habileté à vous maîtriser. Mais dites-moi, comment est-il possible d'être inspiré et de mener la strophe à rênes si tendues ? »⁹⁷. Björnsson tend à la liberté. C'est-à-dire à une musique plus souple, à un rythme adapté à la « stemning », à des coupes dont la mesure sera le souffle même du poète. Ce grand lyrisme souverain, qui se crée chaque fois sa loi, s'annonçait avec le poème à P. A. Munch. Avec le poème à Sverdrup, il gagnera encore en force et en liberté.

Les confidences sont une exception. Ils sont charmants, pourtant, les vers amoureux qu'on trouve ici, « Je passais », et ceux qui débutent ainsi :

déjà ma main entourait votre taille;
déjà ma voix vous murmurait : restez;
votre regard se déroba...⁹⁸.

Cette veine est aussi très björnssonienne. Mais une autre l'emporte. L'inspiration familiale nous a valu les deux poèmes : « Ma suite » et « A mon père »¹⁰⁰. Si quelqu'un a su chanter,

(97) F. Bull. : *Studier og Streiftog*, 188.

(98) N. Bøgh : H. V. *Kaalund*, 142.

(99) H. D. I, 148.

(100) *Ibid.*, 175, 177.

en prose comme en vers, dans ses drames comme dans ses contes, l'amour naissant et les fiançailles, les joies du foyer, l'affection des frères, la vie des enfants, c'est Björnson. Ces thèmes lui appartiennent. Mais au moment où son père quitte sa charge de pasteur, il en reporte l'honneur sur ses parents :

si notre peuple un jour veut bien comprendre
l'image du foyer que présente mon œuvre,
le calme honneur des vies aimantes et fidèles,
c'est vous qu'un jour il aimera pour cet exemple.

Il dit l'héritage moral qu'il tient d'eux, — la force obscure que la nature avait amassée en son père, — la foi lumineuse de sa mère. Il les associe aux figures idéales de ses œuvres. Il élargit son poème, — et sa race, — jusqu'aux temps glorieux de la royauté norvégienne. Personne, ajoute-t-il, n'éprouve plus de reconnaissance que le fils pour lequel vous avez si souvent craint et prié :

car sachez : quand mon sang bouillonnait en fureur,
des mains semblaient prendre ma tête;
et maintes fois, saignant et repentant, l'âme muette,
il me semblait vous retrouver près du Seigneur.

Sa vie d'homme politique et d'homme de théâtre l'avait exposé à bien des tempêtes. Il s'était risqué plus loin que la prudence ne le conseillait. Justement en ces années où la société de Kristiania lui fait la vie si dure, il sent plus vivement l'appel du foyer, de sa chaleur et de sa paix. Son quatrième enfant vient de naître. La charge devient plus lourde, mais plus chère. Il avait jusqu'alors loué un appartement. Il éprouve, — et c'est bien significatif, — le besoin d'avoir une maison à lui. Hegel consent à l'aider. La maison de Munkedamsvei, qu'on lui offrait, était agréable et bien située, à l'écart et pourtant près de la ville; la vue était belle; un grand jardin allait jusqu'au fjord. C'était, dans la ville-tigre, un abri sûr, une oasis de bonheur domestique. Il se décida aussitôt :

...alors, au nom du Seigneur, oui en vérité, en son nom que nous avons tous invoqué, et avec une grande émotion, nous avons conclu le marché, ici, à notre foyer, Caroline et moi.

C'est, dit-il, un tournant dans sa vie, l'espoir de plus de paix, d'une concentration plus grande :

...c'est une responsabilité de plus; mais Dieu a été bon pour moi et

m'a sauvé cent fois quand j'étais téméraire; puisse-t-il m'accorder maintenant le calme du renoncement et la force d'accomplir ma tâche ! ¹⁰¹.

En même temps que sa vie s'amplifie presque à l'excès, elle gagne en profondeur. Un grand progrès s'accuse dans le poème « Ma suite », dans l'hymne familial et ému qu'il adresse à Caroline Björnsson. Jamais ses paroles n'avaient encore eu un tel accent. Elle avait, elle aussi, grandi dans cette difficile et enivrante mission de femme d'un poète de génie ¹⁰². Les étapes de leur vie commune, depuis le petit appartement de théâtre de Bergen où il apprenait l'art difficile d'accorder deux volontés, sont pour Björnsson des étapes vers la gravité morale, vers une acceptation joyeuse des liens familiaux.

Une me suit, au cœur si grand,
qu'elle a sacrifié tout pour moi sur la terre;
oui, celle qui riait dans ma barque en danger,
qui n'a jamais pâli de peur dans l'ouragan,
et qui, dans la blancheur de ses bras, m'a donné
la chaleur de la foi et celle de la vie.

Mais voyez-vous, je suis parent de l'escargot;
il emporte avec lui sa maison en voyage;
et si l'on croit que c'est un très pesant bagage,
c'est qu'on ne sait comme il est bon
de rentrer sous son toit et de la retrouver,
claire, au foyer, parmi les rires des enfants.

Une pensée couronne ce poème. Elle n'est pas nouvelle, mais l'absolue conviction de Björnsson la rajeunit. De même qu'il n'y a pas de grande œuvre historique sans le labeur de la foule, de même c'est au foyer que l'homme d'état, le poète, le génie trouveront la force d'agir :

Celui qui n'a pas ces humbles amours
ne gagnera
ni le cœur de la foule, ni les races futures;
s'il ne sait bâtir sa propre maison,
si haut qu'il bâtit, tout s'écroulera.
Il a beau vaincre de Moscou à Carthagène;
il mourra seul, sur le rocher de Sainte Hélène.

Welhaven reconnaissait que les vers de Björnsson pouvaient avoir une douceur charmante, « södme » ¹⁰³; mais cette poésie

(101) Gr. II, 360.

(102) *J. Lie og hans samtidige*, 180.

(103) Conversation avec J. E. Sars.

est avant tout virile. C'est le chant d'un homme d'action, aux loisirs que l'action lui laisse :

je combats sans la moindre haine;
ce que j'aime me rend joyeux,
mais ardent, aussi, et furieux.
C'est mon sang, mon âme qui passent
dans chaque ligne que je frappe;
voilà pourquoi elle va droit ! ¹⁰⁴.

Ne lui demandons pas la rêverie ou l'extase devant la nature. Elle est là pourtant, l'admirable nature norvégienne, évoquée en courts tableaux, des ports de la côte aux chalets des hauteurs, des larges paysages de l'est au sauvage décor des Lofoten ¹⁰⁵. Mais partout l'homme est présent, en lutte contre la mer ou la montagne; la nature est une maîtresse d'énergie et le labeur humain passe au premier plan.

Cet optimisme actif perce aux endroits où on l'attendrait le moins. Les deux poèmes consacrés à la mort de Kjerulf devraient être sur le mode mineur ¹⁰⁶. Björnson savait la valeur du musicien et de ses mélodies,

ces rares fruits, si doux, si parfumés.

Mais la mélancolie s'apaise. Une fierté norvégienne naît à la pensée des moissons d'art prochaines. Bientôt triomphera

la poésie, sœur de l'été,
malgré l'hiver et sa morsure...

A un idéal d'action répond un art de mouvement. C'est l'attaque, l'élan, le bondissement au but qui sont la marque la plus originale de ce lyrisme. D'images, assez peu. Un style dépouillé et direct. Des raccourcis psychologiques, sur Ueland, par exemple;

il était paysan derrière sa charrue
et marin dans sa barque;
mais nul n'avait un bon sens plus profond,
même aux conseils du roi ¹⁰⁷;

une formule saisissante, qui est tout Björnson, — et toute la nature norvégienne, — en raccourci :

(104) Sl. D. I, 195.

(105) Ibid., 171.

(106) Ibid., 161-163.

(107) Ibid., 190.

déchaînez, dans les eaux calmes, la tempête;
menez la force à la douceur ¹⁰⁸;

des débuts entraînants :

en avant ! en avant !
ce fut jadis notre haut cri de guerre;
en avant ! en avant !
Norvégiens, nous le reprenons ¹⁰⁹;

voilà ce qui se grave dans la mémoire, à la lecture. Mais, avant tout, le mouvement, la vivacité impétueuse du printemps björnsonien :

moi, je choisis avril !
il est vent et tempête;
il est sourire, il est rayon;
il est puissant
et débordant;
il est le père de l'été ! ¹¹⁰.

Cet art sobre et musclé pouvait porter la pensée du poète au moment où la crise norvégienne lui imposait plus que jamais une mission civique. Auparavant, il cherchait ses héros dans le passé. Maintenant, il les prend dans la Norvège contemporaine. Il loue Vinje, Welhaven, Schweigaard; — et, avec plus de chaleur, Michael Sars et Ueland. Il dresse des statues sur les sommets. Ce lyrisme aux lignes simples devient monumental. Il atteint sa perfection dans le poème à Sverdrup.

Bien des choses pouvaient opposer les deux hommes. Ils étaient, au moral, aussi différents qu'au physique. Sverdrup, petit et vif, cheveux noirs, geste emphatique, semblait un homme du sud égaré parmi les germains blonds dont Björnson est le type nordique. Républicain bien plus radical que Björnson, homme à principes, « Robespierre norvégien » ¹¹¹, il avait aussi une souplesse d'avocat qui l'entraîna assez loin de ses convictions premières. Sur ce libre-penseur, indifférent au fond à toute religion, la « foi d'enfant » de Björnson et son grundtvigianisme n'ont jamais eu de prise.

Mais Sverdrup avait de bonne heure voué sa vie à la cause

(108) Ibid., 171.

(109) Ibid., 165.

(110) Ibid., 157.

(111) A. T., II, 127.

démocratique. « Il croit à la liberté,... il croit à la démocratie en Norvège; et il a tenu bon là où cent autres renonçaient » ¹¹². Björnson ne lui avait jamais ménagé son admiration. Quand la Norvège fut mûre pour le parlementarisme européen et qu'il vit Sverdrup prendre la direction des événements, préparer l'union des gauches et mener ses troupes à la première victoire du 12 mars 1869, il lui sembla que « le grand exemple de sa jeunesse » avait encore grandi. C'est aussi l'avis de Dunker, témoin sévère pourtant, et ennemi de toute démagogie ¹¹³.

La haine des conservateurs rendait Sverdrup plus cher à Björnson. Poète positif et patriote, il ne retiendra que les vertus de l'homme politique ¹¹⁴, sa passion de travail, son courage et sa souffrance. « Il faut le louer, l'honorer, l'aimer » ¹¹⁵. Et le faire aimer. Voilà le sens du poème. Il n'est pas improvisé. Il s'est fait au jour le jour, dans les conversations dont Sverdrup était le sujet. Il point dans une lettre écrite du Tyrol, après le séjour en Italie que Sverdrup avait facilité à Björnson. Björnson le loue d'être, « avec un talent exceptionnel, le représentant en Norvège des aspirations qui sont étouffées à travers le monde ». Ceux-là qui sont le droit, en face de la loi, qui discernent le visage de l'avenir, « ces martyrs, ces héros, ces prophètes, qu'ils meurent à Reggio ou qu'ils travaillent à la lueur mélancolique d'une lampe nocturne dans une petite chambre de Norvège, oh ! ils sont mes héros, ils sont mes frères; avec eux je veux fidèlement vivre et mourir » ¹¹⁶.

De la lettre, ce lyrisme, déjà si sensible, passera dans le discours ou l'article de journal. Dans le *Norsk Folkeblad*, en pleine crise, à la fin de 1868, Björnson lance à travers le pays, comme un défi à la fois et comme un cri de ralliement, le nom de Sverdrup :

...de tous ceux qui ont lutté pour ce qui semble enfin venir, il en est un à qui tous aussi accordent l'honneur d'avoir pris le plus lourd fardeau, subi les plus nombreuses défaites, éprouvé les plus amères déceptions...

Personne n'a montré autant de courage à un poste aussi exposé, mais il n'a fait que grandir, et il est maintenant le plus grand talent parlementaire, doublé du plus grand savoir politique, que notre pays ait connu.

(112) Gr. II, 345.

(113) *Tidens Tegn*, 7, III, 1931, lettre du 21-I-1869.

(114) Gr. II, 337.

(115) *Ibid.*, 345.

(116) Lettre du 2-IX-1862, citée dans *Verdens Gang*, 31-XII-1903.

Malgré un labeur épuisant et mortel, il s'est dressé pour notre indépendance, pour la liberté du peuple et de la foi...

Nous pouvons être en désaccord avec lui sur les détails; mais une vraie démocratie norvégienne, une Norvège à un seul peuple doit mettre avant tout à la place d'honneur le nom de *Sverdrup* ¹¹⁷.

Non seulement les idées, mais le mouvement même du poème est trouvé. Nous nous élevons par degrés à un lyrisme de tribun.

Et voici le poème ¹¹⁸.

Un prélude d'une force brève. Les hauteurs sacrées. D'un geste autoritaire, Björnson dégage le piédestal de la statue, écarte les batailles de rue et le souvenir du guet-apens ibsénien.

Ces vers seront le libre hommage d'un homme qui suit d'autres voies dans les plus graves questions. Adversaire de Sverdrup demain, pourquoi le chante-t-il aujourd'hui ? Sverdrup est la volonté la plus forte, l'œil le plus perçant :

car tu es une fraîche brise
sur notre routine pesante;
le courant salé que la mer
envoie dans nos fjords endormis;

nouveau Sverre, déjà tu fais reculer le fourbe ennemi; orateur puissant, lutteur intrépide, tu marches en avant du drapeau; tu es méprisé et haï; — mais « nous t'aimons en dépit de tout, parce que tu osas croire en nous ».

Après ce crescendo oratoire, le poète prend haleine un instant. La victoire approche. La Norvège va joyeusement à la liberté. Enfin, elle devient une.

Elle répond à l'appel des siècles. Bientôt triomphera l'idéal qu'exprimait sa mythologie, qui animait les vikings et les indomptables colons d'Islande, l'esprit qui dressa jadis la Norvège contre l'étranger, contre le pape, et maintint au fond des vallées l'indépendance paysanne, qui enfanta Holberg et les hommes de la renaissance norvégienne, l'esprit qui, du mythe païen de Balder tendait déjà à la foi chrétienne, qui a retrouvé sa pureté avec Luther, qui brille même dans la pénombre du piétisme, et qui aujourd'hui se rit des évêques norvégiens, d'un gouvernement réactionnaire et des prétentions suédoises.

(117) 1868, N° 51.

(118) Sl. D. I, 182-186.

Tout, à travers le pays, annonce le renouveau. La jeune troupe des Grundtvigiens réforme l'école en chantant. Les clairons de la pensée sonnent de toutes parts et les murs tombent.

Un dernier mouvement, -- traduit avec quelque liberté, -- achève le poème :

Une époque de grandes luttes ! — Oui, nous en sommes !
Est-il rien de plus beau sur terre
que d'être là,
dans le bouillonnement formidable des forces
qui vont prendre figure et place,
que de donner sa propre flamme
au brasier quand vient la coulée,
que de laisser sa propre empreinte
aux tables qui seront la loi des siècles,
mélant le souffle de son âme à l'haleine du Temps.
la main dans la main du Seigneur !

Le lyrisme, difficilement traduisible, et le sujet, purement norvégien, arrêtent le lecteur étranger au seuil du poème.

Il n'en est pas moins un des chefs-d'œuvre de Björnson. Par sa forme libre. Par son accent où l'on ne perçoit plus rien de danois. Par l'aisance avec laquelle il unit polémique, portrait et visions. Par le souffle incomparable qui le soulève.

Le poète et l'homme d'action, qui tour à tour prennent le premier rang dans sa vie, vont ici de pair, également grands.

III. — Arnljot Gelline. — Le poème. — Accents modernes. — Art national et art européen.

Dans la saga d'Olaf, fils de Harald, — St Olaf, — le grand roi qui tomba à Stiklestad sous les coups des paysans, et dont le sang fut une rosée miraculeuse qui fit jaillir une cathédrale, un peuple chrétien et des temps nouveaux, — on lit le récit suivant :

Il arriva..., après que le roi (Olaf) fut arrivé à Stiklestad, qu'un homme vint à lui. Ce n'était pas extraordinaire pour cette raison que beaucoup d'hommes venaient au roi des provinces, mais cela parut une nouveauté parce que l'homme qui était venu au roi n'était pas semblable aux autres. C'était un homme si grand qu'aucun des autres ne lui arrivait plus haut que l'épaule; il était très beau d'aspect et avait une belle chevelure; il était bien armé, avait un beau heaume et une cotte de mailles, un bouclier rouge; il était ceint d'une épée ornée et avait à la main une grande lance entorsadée d'or dont le manche était si gros qu'il emplissait la main. Cet homme s'avança vers le roi, le salua et demanda si le roi voulait accepter son aide. Le roi demanda quels étaient son nom et sa famille et de quel pays il était. Il répond : j'ai ma famille en Jaemtland et en Helsingland, et je m'appelle Arnljot Gellini; ce que je puis surtout dire de moi, c'est que j'ai aidé tes hommes, ceux que vous aviez envoyé en Jaemtland pour y chercher le tribut; je leur donnai un plat d'argent que je vous envoyais comme signe que je voulais être votre ami ». Alors le roi demanda si Arnljot était chrétien ou non. Il dit, touchant sa foi, qu'il croyait en sa propre vigueur et en sa force : « cette foi m'a suffi jusqu'ici, mais maintenant, j'ai plutôt envie de croire en toi, roi ». Le roi répond : « si tu veux croire en moi, tu dois croire à ce que je t'enseigne; tu dois croire que Jésus-Christ a créé le ciel et la terre et tous les hommes qui sont bons et qui ont la vraie foi ». Arnljot répond : « j'ai entendu parler du Christ blanc, mais je ne sais rien de ce dont il s'occupe, ni où il règne. Je veux maintenant croire à tout ce que tu me dis. Je veux remettre tout mon sort en ta main ». Ensuite Arnljot fut baptisé; le roi lui enseigna de la foi ce qui lui en parut le plus nécessaire et le

fit placer dans la première ligne de bataille. Là se trouvaient aussi Gauka-Tore et Afrafasti et les hommes de leur suite...

...Au premier choc tombèrent Arnljot Gellini, Gauka-Tore, Afrafasti et toute leur suite...¹¹⁹.

L'apparition dramatique de cet aventurier qui veut servir et le mystère d'une violence qui abdique, la figure d'un roi glorieux, avec les perspectives d'une bataille et d'une époque qui furent l'aube de la Norvège chrétienne, — tout avait saisi fortement l'imagination de Björnson. Il commence en 1859 son « épopée » *Arnljot Gelline*. En 1860 et en 1861, il publie les chants 2 et 5. Mais le voyage en Italie suspend ce travail. Il y revient en 1868 et après l'avoir maintes fois abandonné et repris, il le publie en décembre 1870.

L'énigme d'Arnljot voulait une solution. Björnson prête à ce bandit une âme farouche que l'injustice a révoltée. Il n'a pu obtenir celle qu'il aime. Il sera hors la loi, redouté et malheureux. Thor ne peut remplir le vide de son âme. Mais il rencontre Olaf :

...la grandeur l'appelait;
dès qu'il la vit, il se donna, totalement¹²⁰.

L'aventurier se fait tuer pour le roi et garde un sourire dans la mort. Il est réconcilié avec son destin.

On a reconnu en Arnljot le frère des héros violents déjà peints par Björnson. Les premiers chants, qui composent à proprement parler le poème d'Arnljot, sont des variations sur ce thème anti-romantique. Les développements psychologiques y sont maigres, si on songe à *Sigurd Slembe*; mais l'orchestration lyrique, si variée, se passe du décor d'opéra dont Björnson a longtemps rêvé. Mettons hors de pair la perfection dramatique du deuxième chant, — Björnson n'a guère bâti d'acte meilleur, — et plus encore tout le chant V. Il est justement célèbre. Dans cet appel à la mer, — abîme glacé, « qui engloutit deuils et consolations », géant mélancolique et solitaire, « qui a conclu l'étrange pacte avec la mort — de lui donner tout, mais soi-même jamais », — Björnson, à 28 ans, atteint une grandeur épique qu'il n'a jamais dépassée.

Le poème prend place à côté des chefs-d'œuvre nordiques que sont *Helge* d'Oehlenschaeger, *la Saga de Frithiof*, de

(119) *Saga de St Olaf*, trad. G. Sautreau, p. 273-274 et 282.

(120) *Stand*. III, 123.

Tegnér et *Le roi Fjalar* du finlandais Runeberg. Ce dernier surtout a excité l'émulation de Björnsson ¹²¹. La question a été étudiée ¹²², et nous y reviendrons d'autant moins que cette partie du poème relève de la jeunesse de Björnsson; sa vraie date est 1860 plutôt que 1870.

On pourrait, semble-t-il, en dire autant des autres chants. « Celui en qui tu crois, je crois en lui », dit Arnljot à Olaf. Il se convertit, non pas au Christ, mais au roi. Et celui-ci, du chapitre IX à la fin, passe au premier plan de l'œuvre. Le poème rejoint les œuvres historiques où Björnsson avait l'ambition de donner à la Norvège une « galerie d'ancêtres ». L'arrivée du roi à la tête de son armée, le camp, les préparatifs, la bataille de Stiklestad : tous ces tableaux, soutenus par l'incomparable récit de Snorre, prolongés par les grands paysages tranquilles du Trøndelag que Björnsson venait de parcourir, sont une réussite épique, un très beau vitrail.

Voilà ce qu'enseigne une première lecture. A la seconde, on s'arrête, étonné, devant Olaf : le héros grandit; une chaleur, une vie toute moderne l'animent.

Très tôt, Björnsson avait été saisi par l'intense volonté qui se dégage de ce roi. « Tout en lui avait reçu le baptême de la volonté » ¹²³. Et cette volonté était vouée à une mission. A ce titre, Olaf domine et anime encore l'histoire de Norvège.

D'autres sont plus harmonieux, plus tôt mûris. Olaf a commencé comme un furieux viking. Mais il se dompte; il croît avec les revers; il est une âme en progrès, entraînant les progrès de son peuple.

Le préjugé protestant a amoindri le saint. La rancune pay-sanne n'a pas toujours respecté celui qui voulut briser leur égoïsme et qu'ils tuèrent. « Mais prendre parti contre lui, c'est prendre parti pour les Juifs contre Jésus ». Olaf apportait une vie nouvelle, une civilisation.

« Le peuple de la campagne, raconte Snorre, se souleva contre Olaf parce qu'Olaf était juste. Mais Olaf aima mieux renoncer à son royaume qu'à la justice ». « A travers succès

(121) Gr. I, 109. Voir : Chr. Collin, *B. Björnsson*, II, 317.

(122) Yrjö Hirn : *Nordens Kalender*, 1930, p. 21-30, *Fyra nordiska diktare*. — Albert Nilsson : *Tre nordiska Gestalter*.

(123) A. T., II, 369.

et revers, il s'avance jusqu'à Stiklestad, mais il tombe avec sa mission et la remet avec son âme sur les genoux mêmes de Dieu, sûr que l'une et l'autre seraient accueillies ». L'homme passe; un peuple est immortel.

Ainsi parle Björnson dans un discours postérieur de vingt-cinq ans et beau comme un poème¹²⁴. L'un éclaire l'autre. Cette permanence dans l'admiration, cette chaleur d'accent donnent tout son sens à l'œuvre. Avec Olaf, avec Björnson, nous nous élevons aux sommets de la vie norvégienne. Car le poète se rapproche singulièrement du héros.

Il disait d'*Arnljot Gelline* : « c'est un sujet ancien, écrit avec des préoccupations présentes »¹²⁵. Il dit aussi : « je n'aurais jamais pu l'écrire si je ne m'étais pas plongé aussi profondément dans les questions et les luttes norvégiennes »¹²⁶. Songeons en effet à la date à laquelle s'achève le poème (1868-1870). Ce sont les années orageuses de la campagne démocratique à ses débuts, menée avec une petite armée, mais avec une foi indomptable, violemment mais généreusement, avec quelques succès et beaucoup de souffrances, — et surtout avec la certitude d'introduire la Norvège dans un monde nouveau.

Le poète, comme *Arnljot*, veut être le premier soldat d'Olaf. Quand on peut, comme aujourd'hui, voir les choses avec quelque recul, le doute n'est pas possible : ce poète ardent et volontaire, qui devient le chef de sa génération et recueille l'héritage de Wergeland, — il tend aussi, à travers les siècles, la main au roi viking et missionnaire. Björnson est l'Olaf moderne.

Le poème d'*Arnljot* a deux sommets. Le premier, dans la partie la plus ancienne, est la plainte d'*Arnljot*, sa « nostalgie » vers la mer. Le second est le chant XI, la prière du roi à la veille de la bataille.

Tu vois, Seigneur, je veux suivre tes traces.
Je veux bâtir, non pas mon trône, mais le tien,
des pierres que le mien, une à une a perdues.
Seigneur, tu vois, ma bâtisse si faible,
mon âme pécheresse...

...ah ! mes fautes passées, —
mon sang trop chaud, mon ambition, ma rudesse, —...
Ce peuple t'est connu, Seigneur, jusqu'en sa moelle.

(124) *Ibid.*, 367 et suiv.

(125) *Aftenbladet*, 4-XII-1868.

(126) *Tilskueren*, 1921, II, 151.

Ai-je tort, quand je crois à sa vertu splendide,
 jusqu'ici gaspillée ?
 Seigneur, sois pitoyable ! Quand viendra son éveil, son union ?
 Quand, la moisson de mon labeur ?

J'ai pu sembler trop violent, mais je pensais :
 il faut porter la hache à la forêt sauvage,
 arracher l'arbre au repos séculaire,...
 pour que puisse germer le grain,
 le grain d'amour ¹²⁷.

Il convenait de citer ces strophes, puisque c'est par elles que ce poème d'une époque antérieure se rattache à la période qu'on étudie et que « le sang et l'âme » du poète y passent encore.

Si la conception première d'Arnljot Gelline est de 1859, la langue et le style, — dignes d'une étude spéciale, — sont presque partout de 1870. La brièveté du style björnssonien a rarement été plus expressive, la versification plus variée et plus libre. « Par la forme, disait un contemporain, c'est un des plus splendides poèmes du Nord. Non seulement les vers ont une structure personnelle, libre et nouvelle, changeant à chaque instant avec les nuances du sentiment, — souvent sans rime finale, mais d'ordinaire empruntant une vigueur d'acier et une sonorité antique à l'allitération, — mais le style poétique est également original et unit la clarté du récit à une sonorité musicale » ¹²⁸.

Quant au ton, au vocabulaire et jusqu'à l'orthographe, Björnsson les a voulus aussi norvégiens que possible. Le mandarin de la presse danoise, E. Bøgh, déclare qu'il était prêt à tout accepter, mais pas le « gaar d'ikke fygende, — gaar d'ikke rygende » du début. Et il ajoute : « le poète norvégien rend son œuvre illisible pour des danois ! » ¹²⁹. Celui-ci s'en défendait : « Je n'ai fait que prendre cela dans la saga, avec des vers si peu dégrossis que l'écorce est encore sur le bois » ¹³⁰. Cette hardiesse a gardé sa vie et sa fraîcheur à la meilleure part du poème. Dans le lyrisme de Björnsson, c'est, pourrait-on dire, un pas décisif vers le réalisme.

*

(127) Stand. III, 100-101.

(128) *Dagbladet*, 23-XII-1870, d'après le périodique danois *Heimdal*.

(129) E. Bøgh : *Dit og Dat*, 1871, 219-225.

(130) B. Ark., notes E. Key, 1873.

Arnljot Gelline est dédié aux écoles populaires supérieures du Nord. L'intention n'avait rien de fortuit. La même année, dans le « Dernier Chant » de son recueil, Björnson, avant de déposer une couronne aux pieds du norvégien Wergeland, et du finlandais de langue suédoise, Runeberg, avait salué.

le plus grand des esprits du Nord ¹³¹,

Grundtvig. Ce sont les signes d'un temps. Björnson hisse son pavois national, nordique et grundtvigien.

Ces étendards de sa foi sont aussi des signaux de ralliement dans la bataille. A la bourgeoisie des villes, à la culture d'origine étrangère, il oppose les chefs et les chantres de la culture nationale.

Des horizons italiens et antiques, qu'il découvrait après 1860, aux vues dano-scandinaves qui l'enchantent en 1867-1868, puis aux problèmes norvégiens où il s'engage furieusement à l'automne 1868, — l'évolution de Björnson avait été concentration et limitation. Voici déjà qu'en sens inverse il élargit, en 1870, ses préoccupations aux limites du Nord. Mais il s'y fixe, provisoirement, de toute sa force.

Det folkelige : ce mot d'ordre devient le sien. Du romantisme allemand, il a passé au Danemark, puis en Norvège. Björnson se l'approprie avec une ardeur de génie-peuple, fils d'un peuple en ascension et d'une époque où chante l'idéal démocratique, où s'achèvent les grandes unités nationales.

« Je suis voué aux tâches populaires » ¹³². « Populaire est mon langage » ¹³³. Le mot a pour Björnson un sens politique, ethnique, poétique. Par le peuple se fera le renouveau de la civilisation et de l'art.

« Le poète est grand dans la mesure où il est national... Plus est profonde sa parenté avec le cœur et l'âme du peuple, plus il l'enthousiasme » ¹³⁴. Après l'attrait de la culture bourgeoise, la préoccupation populaire semble prédominante.

L'œuvre de Björnson y a-t-elle gagné ?

La réponse est donnée par Björnson qui disait d'*Arnljot*

(131) Sl. D. I, 196.

(132) Gr. II, 342.

(133) Ibid., 341.

(134) A. T., I, 351.

Gelline : « l'air de l'Italie ne lui convient pas » ¹³⁵. Mais l'air d'Italie avait réussi à *Peer Gynt*, gorgé de substance norvégienne et accessible aux lecteurs de tous pays. Il avait réussi à *Sigurd Slembe*, chef-d'œuvre méconnu. Aux « germains broussailleux » qu'étaient Björnson et Ibsen, l'Italie avait enseigné un langage plus clair et plus humain, le sens de la beauté éternelle.

Le poème « Ma suite » ¹³⁶ a des accents personnels émouvants. La prière du roi, dans *Arnljot Gelline* ¹³⁷, dans le cadre björnsonien et national, est d'une grande beauté. Mais la plainte d'Arnljot que Björnson écrivait en 1860, sans souci d'un programme national et populaire, est et reste le chant le plus parfait du cycle, parce que la mélancolie du poète y rejoint directement d'éternels thèmes romantiques.

L'accord de juges étrangers aussi différents que G. Brandes ¹³⁸, Ed. Gosse ¹³⁹, et Ed. Schuré ¹⁴⁰ a un sens bien net. Tous trois s'arrêtent à la vue de cette haute cime. Gosse admire. Schuré traduit ce qu'il appelle « le Chant du Viking » et compare Björnson à Byron. G. Brandes voit les amants qui, dans un siècle, seront encore hantés par les vers de Björnson et croiront entendre

la vague rouler son nom sur la rive
aux grandes nuits de clair de lune.

Ed. Schuré, — qui consacre à Björnson la première étude d'ensemble qui ait paru en France, — dit à ce propos ce qui manque encore en 1870 à la poésie scandinave : « c'est l'esprit cosmopolite » ¹⁴¹. Affirmation dangereuse, qu'il rectifie heureusement : « pour être original, il faut être de sa nation; pour être large, il faut être humain ».

Il continue :

...les peuples scandinaves ont retrouvé leur génie propre, et c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Ce qui leur manque encore, c'est la culture philosophique, les vastes horizons de l'histoire, et ce qu'on peut nommer le grand courant indo-européen. Leurs aïeux, les Northmans, ces hardis écumeurs des mers, sur leurs navires qu'ils disaient vivants,

(135) St. 5, II, XVII.

(136) Sl. D. I, 175-177.

(137) St. III, 100-101.

(138) *Samlede Skrifter*, III, 372.

(139) *Northern Studies*, 34.

(140) *Revue des Deux Mondes*, 15-III-1870, p. 330-362.

(141) *Ibid.*, 362.

cinglaient toujours vers le sud et parfois y trouvaient des royaumes. Leurs descendants ont encore dans le domaine intellectuel de l'Europe plus d'une conquête à faire; qu'ils cherchent; ils trouveront. C'est sur ce souhait que j'aime à les quitter ¹⁴².

Les limites de l'art björnsonien dans *Arnljot Gelline* sont assez bien définies par cette page. Ce poème où brillent tant de beautés, reste, à l'exception d'un chant, enclos aux limites nordiques. Si grand qu'y soit Björnson, il n'y donne pas toute sa mesure.

*

Pour être équitable, il manquait à Ed. Schuré de savoir que sous le thème épico-lyrique de *Arnljot Gelline* le drame bourgeois s'élaborait. Depuis dix ans, ces germes attendaient ¹⁴³. En 1870, *Une Faillite* est toute prête. L'art national se double dès maintenant d'un art européen.

Deux courants coexistent chez Björnson : le courant lyrique et le courant réaliste. Ils sont en ce moment séparés. Il n'y a pas, ou à peu près, de contact entre la veine de *Arnljot Gelline* et celle de *Une Faillite*. L'évolution artistique de Björnson sera, pour une bonne part, la fusion, en un réalisme supérieur, de ces deux éléments de son art.

Dans *Arnljot Gelline*, deux époques du passé s'affrontent. Autour de Björnson et en Björnson, deux générations contemporaines, deux mondes d'idées sont en lutte. Les œuvres historiques avaient pu quelquefois donner une forme à ces conflits moraux. Désormais ils seront directement traduits en sujets contemporains.

Pour des raisons norvégiennes, Björnson a déjà rompu avec la tradition politique et sociale. Quand il aura découvert la « culture philosophique », les « royaumes intellectuels » de l'Europe contemporaine, son œuvre passera naturellement du plan historique de *Arnljot Gelline* au plan contemporain et sera à la fois norvégienne et européenne. Avec *Arnljot Gelline*, — et avec le drame qui s'achève en ce moment, *Sigurd Jorsalfar*, — nous disons adieu aux formes strictement nationales de l'art björnsonien.

(142) Ibid., 362.

(143) Gr. I, 267, 299.

CHAPITRE IV

BJORNSON ET LE NORD

I. — **Action et poésie.** — Aperçu biographique (1870-1873). — Les poèmes de l'action. — L'étape nordique.

Vers 1870, l'horizon de Björnson s'élargit à nouveau. Son activité devient plus touffue encore et plus hardie. En même temps, une nostalgie de départ grandit et l'appel de la poésie se fait plus pressant. Mais Björnson ne partira pour l'Italie qu'en 1873, à la fin d'août.

On suivra dans ce chapitre la vie, l'œuvre et les rêves de Björnson de 1870 à 1873. Après l'étape norvégienne, voici le stade nordique des années de crise et de renaissance.

*

Rappelons d'abord ce que fut la vie de Björnson.

En Norvège, la lutte unionelle, parlementaire et démocratique, avec des alternatives d'éclat et d'assoupissement, reste le fait capital. Les événements à retenir sont le rejet du projet unionel (14-17 avril 1871), et la protestation du Storting contre un gouvernement minoritaire (15 mai 1872). Le parlementarisme pouvait, à cette date, être introduit en Norvège. L'obstination des conservateurs ne le permet pas. La guerre va reprendre, pour ne finir qu'en 1884.

Dans le Nord, c'est la Norvège qui donne l'exemple du progrès démocratique. La Suède et le Danemark seront des champs d'action pour Björnson.

La guerre franco-allemande avec ses graves et durables répercussions, les troubles politiques, sociaux, culturels de l'Europe, sont l'accompagnement, proche ou lointain, des orages norvégiens.

Au début de la saison d'automne, Björnsson est assailli de préoccupations : guerre et barbarie en Europe, guerre politique en Norvège; et c'était aussi une guerre qu'il menait au théâtre de Möllergaten, à la tête des comédiens dissidents. Des œuvres s'achèvent, mais l'action le requiert : il reprend la critique du « système » bourgeois et d'une « classe pourrie »¹. Il prépare l'attaque contre le premier ministre².

Au cours de l'hiver, il s'associe aux témoignages de sympathie qui affluent vers la France. Son scandinavisme reprend vigueur; il réclame une croisade à travers la jeunesse, une révolution au fond des âmes³.

A l'ouverture du Storting, en février (1871), nous le trouvons aux côtés de Sverdrup, dont il devient l'ami intime, écouté des députés⁴. Il doit déjà le ministère renversé et prépare l'équipe nouvelle⁵.

La Storting semble donner raison à son optimisme. Après trois jours de discussion (14-17 avril), le rapport du comité unionel, si dangereux pour l'indépendance norvégienne, est rejeté. Ce n'est rien de moins qu'une victoire nationale. La dissolution de l'union n'est plus qu'une question de temps; le mouvement de libération ne s'arrêtera plus.

Avant la fin de la session, Björnsson est parti pour Bergen avec sa troupe. Sitôt le gouvernement tombé et la question unionelle réglée en assurant l'avenir, il renoncera à la politique : « mon service en première ligne est fini; je passe à la réserve. Voilà ! »⁶.

Les représentations de Bergen sont un succès. Les « maals-traevere » lui font fête ! Partout, il s'impose et rayonne. Voyons-le traverser à cette date une petite ville de Norvège, Ekersund : la réception au quai et à l'hôtel, les chants et les drapeaux déployés, les discours de Björnsson, enthousiastes et

(1) Br. I, 2.

(2) *Tilskueren*, 1921, II, 156.

(3) *Ibid.*, 151-157.

(4) Br. I, 9.

(5) K. Motzfeldt : *Dagbøker*, 70-71.

(6) Br. I, 13-14.

pratiques, sur le théâtre, sur le chant, sur cette terre de Jaederen qu'il voudrait voir plus cultivée : c'est un prince qui passe et inspecte son royaume⁷. Naturellement, les ennemis guettent ses écarts; c'est chose facile. Il a heureusement « des asiles d'amitié », la femme fidèle et forte qui lui donne un cinquième enfant, et il s'écrie une fois de plus : « que mon foyer m'est cher ! !⁸.

Il croyait la politique écartée; elle le reprend. « La crise est venue au moment où j'étais libre, pas un jour plus tôt »⁹. Le Storting s'était séparé sans obliger le ministère à démissionner. Björnson furieux, assène le blâme et rappelle la décision urgente. Pendant 6 mois il mène la lutte et jamais il n'a été aussi hardi ni tenace. Le poème à Fr. Stang, chevaleresque et courageux, reste un témoignage de cette campagne¹⁰.

Puis Björnson dépose sa plume, après avoir vendu, le moins mal possible, son journal et donné, dans un dernier article, son testament politique¹¹. « La cause est merveilleusement lancée; on n'a plus besoin de moi. Je me réserve pour les crises »¹².

Sa vie intime apparaît dans la correspondance. Plus qu'à l'ordinaire, les souffrances se mêlent aux joies. Après d'heureux mois d'été où il achève presque *Sigurd Jorsalfar*, après avoir fêté le grand enfant-poète, H. C. Andersen, il se trouve pour la première fois, parmi les siens, face à face avec la mort. Son père s'éteint chez lui à la fin d'août, et même si Björnson ne nous l'avait pas dit¹³, on devinerait ce que fut l'épreuve pour le poète du foyer. La note sombre domine jusqu'à la fin de l'hiver. « Les derniers six mois ont été terribles »¹⁴. « Je rencontre des difficultés et des obstacles qui me désespèrent¹⁵. La fermentation sourde des idées n'est pas étrangère à son inquiétude morale. C'est le théâtre qui lui vaut l'échec le plus sensible : on l'écarte définitivement de la direction; on applaudit le poète, mais on harcèle l'homme. Les paysans ont organisé une fête en son honneur. A son retour,

(7) *Ekersundsposten*, 3-VI-1871.

(8) Br. I, 14.

(9) Ibid., 41.

(10) Sl. D. II, 26-29.

(11) 1871, N° 51.

(12) Br. I, 59.

(13) Br. I, 32.

(14) Br. I, 64.

(15) Br. I, 47.

il voit mourir son plus jeune enfant, la petite Dagny, et à cette occasion, la haine de Kristiania le poursuit dans une lettre si fielleuse qu'il se la rappelait encore à son lit de mort.

Mais il ne connaît pas le découragement. Au cours de l'hiver 1871-1872, sa politique avait jeté une pousse nouvelle : Björnson a l'ambition d'organiser et d'unir les démocraties du Nord. Décidément, dit-il en juin 1872, la situation politique est excellente en Norvège¹⁶. A son foyer, de beaux enfants grandissent. Il a près de lui quelques amis sûrs, les Sars, Grieg, et beaucoup d'amis lointains. Il a ses fidèles grundtvigiens. Le livret d'opéra qu'il écrit, l'abondance des sujets, anciens et récents, le départ espéré pour l'étranger : tout dit à présent la confiance¹⁷. Ses « faiblesses, ses luttes », ses joies, ses remords, ses élans nouveaux¹⁸, sont un hymne à la vie et à ses ressources infinies.

Et puis au Danemark, Hegel, sa providence, prépare une édition des Contes, à dix mille exemplaires.

Dès 1868, à son départ de Copenhague, le poète qu'est Björnson aspirait à la liberté. Cette fois, il y touchait.

Mais sa vie accumule des contrastes dramatiques. A l'automne 1872, il provoque lui-même la tourmente la plus furieuse de toute sa vie politique. Immédiatement, elle est suivie du second et triomphal voyage en Suède.

Alors seulement, il aura en vue l'Italie et la paix féconde du travail.

*

* *

Ces années de batailles sont pauvres en œuvres¹⁹. Le bouillonnement intérieur est perceptible à maintes occasions, la sève est puissante, les plans nombreux. Mais ces élans sont arrêtés par l'envahissante politique, les projets traînent. Seul *Sigurd Jorsalfar* peut enfin paraître. Parfois même, le poète a des périodes de sécheresse. Il lit. Son âme « est en deuil »²⁰.

(16) Br., I, p. III.

(17) Voir en particulier, Br. I, 107.

(18) Br. I, 95.

(19) Citons pour mémoire un dernier « conte paysan », publié en 1872, *La Marche de la Mariée*. Sur cette idylle, voir Fr. Bull : Stand. 5, II, XXXV et suiv.

(20) Br. I, 81.

C'est un des moments où on saisit le mieux le jeu des forces contraires qui se sont toujours disputé Björnson. Au plus fort de la mêlée, il a souvent le sentiment que la politique ne peut se prêter à l'épanouissement de tous ses dons, de tous ses rêves. Une fois la bataille des idées gagnées et les principes établis, que les politiciens fassent le reste ! Alors reparaît la nostalgie des régions sereines où l'art peut s'épanouir.

Pourtant, il est souvent resté. Il ne suffit pas d'alléguer ses charges de famille croissantes, ses difficultés d'argent. Il est une raison plus forte : Björnson ne peut résister à l'appel de son peuple. « Inachevé »²¹, plein de lacunes, il a besoin de l'aide immédiate de tous ses fils. Ailleurs, on peut se partager la besogne. Ici, le poète doit agir²². Il se fait journaliste, orateur. Il commence à courir les grands chemins de Norvège. Il porte l'enthousiasme en province et, à la ville, il travaille à défaire et à faire les ministères. Bien plus, il est convaincu, — et il n'a pas tort, — que seul un poète peut donner à la politique son sens profond, son humanité et ses visions.

Que Björnson ait cédé quelquefois à son amour de la bataille, qu'il ait été victime de sa propre puissance et de l'étroitesse du milieu, c'est certain. Il y a comme un *mea culpa* dans ces lignes :

...je n'ai pas cherché (toutes ces tâches); elles se sont présentées l'une après l'autre; j'ai la conscience tranquille; mais peut-être aussi aurais-je pu être plus prudent dans la distribution de mon temps. J'ai le sang trop ardent, et chaque question m'entraîne trop loin²².

Mais une force incontestable de son génie réside dans ces échanges de la vie et de l'art, dans l'aide mutuelle que se prêtent l'action et le rêve. Malgré de si prodigieux gaspillages, tant de projets poétiques évanescents, d'impressions perdues pour le livre, il faut reconnaître que l'action a libéré, épanoui sa force, et que la poésie transfigure toute sa politique.

Car l'action n'est pas seulement un besoin physique, ni l'occasion bienvenue d'exercer ses multiples dons. Elle est aussi une sorte de poème. Les imperfections norvégiennes et nordiques ne sont que trop vraies. Mais ce qui est encore plus vrai, c'est la vitalité du peuple et la fièvre joyeuse de sa renaissance.

(21) Br. I, 69.

(22) Gr. II, 309.

(22 ⁴⁶) *Tilskueren*, 1921, II, 153.

Il l'a dit souvent : être mêlé aux commencements d'un peuple, c'est le sort le plus beau qui puisse échoir à un homme !

L'union du Nord, dans l'ordre, l'idéal, la justice, mais c'est mon existence même !... Quel mouvement national n'est point né de ces luttes ! Quel poète n'a-t-il pas fait et ne fera-t-il pas de moi ? ²³.

En attendant que ses regards embrassent l'Europe, voici le poème nordique.

II. — **Théâtre.** — *Sigurd Jorsalfar*. — Source du drame. — Thème et structure. — Echos du temps. Art. — Björnson directeur pour la troisième fois. — Le théâtre de Möllergaten.

Voyons d'abord ce que devient l'homme de théâtre au cours de ces années.

La seule pièce qu'on ait de lui est *Sigurd Jorsalfar* (le Hiérosolimitain). Conçue en 1865, achevée pendant l'hiver 1871-1872, elle est jouée à Kristiania au printemps (10 avril) et publiée le jour anniversaire de la mort d'Øhlenschläger, le 14 décembre 1872.

Draine historique, *Sigurd Jorsalfar* est, comme *Arnljot Gel-line*, le prolongement, dans une époque de renouveau, du romantisme national de Björnson. Deux rois frères sont opposés par l'humeur et l'ambition. Une catastrophe est proche; mais ils se réconcilient dans l'amour de la Norvège. Un peuple applaudit.

Le draine a pour origine un récit de Snorre²⁴. Entre Sigurd et Eysteinn s'élève un débat sur la question de savoir qui des deux est le plus grand. Est-ce le guerrier, qui porta la gloire du nom norvégien jusqu'à Jérusalem et Byzance? Est-ce Eysteinn, qui excelle aux travaux de la paix et bâtit le pays par la loi, et non par l'épée? Le dialogue fameux avait de bonne heure frappé Björnson et les deux rois prenaient place dans ce groupe d'aïeux qu'il dressait au seuil de la renaissance norvégienne.

Le draine s'organise autour de ce dialogue qui devient la scène centrale du deuxième acte :

(24) Snorre : *Kongesagaer*, trad. G. Storm, 674-691. Voir surtout, p. 687-690

Sigurd. — ...Tu restais à la maison comme la fille de ton père, tandis que moi et mes hommes nous risquions notre vie pour la Norvège à l'étranger. Oui, je peux dire que tu as été un bon frère et un grand chef.

Eystein. — Ah ! Ah ! L'abcès a donc crevé ! — J'étais à la maison et je ne faisais rien ou je ne faisais que du mal !... Mais d'abord je dirai que je t'ai équipé pour cette expédition comme si tu étais la fille de ton père.

Sigurd. — ...C'est moi, et non toi,... qui ai cinglé vers l'Apulie, vers vers nos parents les Normands, dont le duc est devenu roi grâce à moi ; mais je n'ai pas eu alors les conseils, car tu n'étais pas là ! J'ai été vainqueur dans huit rencontres avec les païens et j'ai pris Sidon ; mais tu n'étais ni dans la ville ni sous ses murs. J'ai visité le tombeau du Christ, mais je ne t'ai pas vu... Quand j'ai remonté les détroits avec mes voiles de soie, ou quand j'ai fait mon entrée à Byzance,... je n'ai vu nulle part, frère, briller l'or de ton casque !... Mais quoi que tu en aies, toi et les tiens, cette expédition et ces exploits seront rappelés tant qu'il y aura des Norvégiens en Norvège... ;

Eystein. — ...C'est peu de chose, sans doute, que j'ai à opposer à tout cela, mais c'est pour le bien du pays que cela a été fait, et peut-être aussi s'en souviendra-t-on... Ainsi, de l'extrême nord à l'extrême sud du pays, j'ai fait, aux endroits convenables, établir des ports, des signaux pour ceux qui naviguent et bâtir des maisons pour les pêcheurs ; — et de cela, je pense, ils se souviendront, ceux qui naviguent ou qui pêchent le long de notre pays si exposé. Mais pour les voyageurs j'ai fait des routes à travers les montagnes... et beaucoup me béniront pour cela de génération en génération. Et des églises et des couvents, à travers tout le pays, ont été bâtis par moi, et aussi longtemps qu'une cloche y appellera à la prière, elle fera souvenir qu'Eystein a été roi en Norvège. Quand les lois étaient devenues obscures pour le peuple, je les ai fait débrouiller, et chaque homme peut maintenant trouver ce qui est son droit, — et pour cela aussi je pense que d'âge en âge on me saura de la reconnaissance... Tout cela, à mon avis, a fait plus pour le progrès de la Norvège que toutes tes expéditions au pays d'Orient, plus que de traverser le Jourdain à la nage ou d'aller à Jérusalem et au tombeau du Christ... ²⁵.

Si proche de Björnson que soit Sigurd, c'est Eystein qui est le héros des temps nouveaux. « Il n'est pas donné à tous d'être, comme le roi Eystein, capables de voir la grandeur des humbles tâches, ni assez heureux pour s'adapter aux besoins du jour » ²⁶. Comme Björnson qui écrivait son premier essai poétique pour combattre l'émigration, qui disait dans *Arne* l'inutilité de l'aventure, qui se faisait dans *Sigurd le Violent* le peintre de la vaine révolte romantique, Eystein ramène vers la terre natale ces belles forces orgueilleuses, réhabilite, dans leur grandeur féconde, les travaux de paix. On est frappé d'entendre Björnson louer, en ce légiste, en ce bâtisseur de

(25) Stand. III, 152-154.

(26) A. T., I, 354.

ports et de routes, l'œuvre même de Schweigaard et de Stang. Tant il est vrai qu'en lui, comme dans le drame présent, se fait l'union du passé et de l'avenir norvégiens.

Le dessin de la saga est sommaire. Björnson donne au drame une base psychologique. Il approfondit le conflit des deux frères, qu'il avait déjà traité dans l'histoire de Baard, d'*Un joyeux garçon*, et dans *Le chemin de fer et le cimetière*.

Héros magnifique et violent, que sa démesure mène jusqu'à la folie, Sigurd a des parents nombreux dans l'œuvre de Björnson. L'effort du poète a porté surtout sur le sage Eystein. Par des touches délicates, il a fait comprendre ses luttes intérieures, ses pudeurs, sa souffrance discrète. Le contraste est heureux, quoique brièvement indiqué. Ce que le rôle perd volontairement en éclat, il le regagne en chaleur et en émotion. Il est admirable que l'hostilité des deux frères ne soit que malentendu et que la haine soit exclue.

Quelques lignes de la saga ont permis à Björnson d'expliquer ce conflit et de donner un ressort à l'action. Une jeune fille, Borghild, est aimée d'Eystein et l'aime. Sigurd, « malade au souvenir des exploits qu'il a accomplis »²⁷, grand pécheur qui s'ennuie à mort »²⁸, accourt dans la nuit et enlève Borghild. Dans l'imagination de Björnson, le drame prenait une grandeur sauvage, la passion grondait, la vague populaire déferlait autour des héros; le poète espérait donner un pendant à l'autre Sigurd, au chef-d'œuvre de sa trentième année.

Que s'est-il passé ? L'œuvre est restée longtemps sur le chantier. Des épisodes, des thèmes se sont desséchés. On lit encore dans un manuscrit ces lignes qui jetaient une lueur sur l'amour d'Eystein pour Borghild, et par suite, sur l'affection des deux frères :

Ivar (le scalde). — ...Il (Eystein) vous aimait tellement que lorsque vous l'avez blessé, il a dû tourner son amour vers l'être qui vous ressemblait le plus.

Sigurd (avec un pressentiment). — Qui veux-tu dire ?

Ivar. — Qu'en Borghild il vous retrouvait, tel que vous étiez dans votre jeunesse. Voilà pourquoi il l'aimait si profondément²⁹.

Ce passage est tombé avec beaucoup d'autres, abrégant le drame, réduisant l'intérêt psychologique. Aussi Björnson a-t-il

(27) A. T. I, 354.

(28) Gr. II, 159.

(29) B. Ark.

repris ce sujet en lui donnant toute l'ampleur qu'il méritait, dans le drame qu'il n'a jamais publié, *Le roi Eystein*.

Cependant, en 1871, comme la rédaction du drame avançait, la passion nationale fut la plus forte. Björnsson était tout à la politique. « Il m'a semblé que le patriotisme me prenait le drame des mains »³⁰. L'œuvre, qui pouvait être shakespearienne, devient, au troisième acte surtout, un drame populaire.

Le premier acte est rapide, brillant, mouvementé. L'enlèvement de Borghild ouvre l'action. — Le deuxième acte contient la scène capitale. Dans le hall où siègent les deux rois, entourés de leurs hommes, la querelle se développe comme dans la saga. Borghild dira lequel des deux frères est le plus grand. Elle met au premier rang Sigurd. Mais elle apprend la terrible erreur qui la sépare d'Eystein. Sigurd a un accès de folie. Les scaldes chantent l'humeur voyageuse des Norvégiens, leur amour de la gloire. — Au troisième acte, les deux frères se réconcilient, acclamés par la foule. L'amour du pays l'emporte. La gloire des travaux pacifiques est la plus belle.

Défricher sa terre
et bâtir son peuple,
dites : est-ce faiblesse,
est-ce lâcheté ?
Bâtir pour les siècles
un grand monument,
c'est l'œuvre des chefs,
leur gloire éternelle³¹.

La pensée de Björnsson ne paraîtra courte que si on oublie le danger chronique des divisions norvégiennes et les difficultés qu'offre une terre si rude. Ses contemporains l'ont bien compris. En même temps, le large cadre historique, les sentiments simples et forts, les poèmes, la musique toute fraîche de Grieg, ont assuré au drame un succès qui a été très vif à Kristiania dès le premier jour³² et qui n'est pas épuisé aujourd'hui encore.

Le drame est d'un temps où Björnsson place très haut Sverdrup, parce qu'il s'était donné tout entier aux travaux ingrats de la paix norvégienne, où lui-même voue son génie de poète

(30) Br. I, 27.

(31) St. III, 177.

(32) E. Grieg : B. Björnsson, *Festskrift*, 5-8.

à servir, à bâtir, comme Eystein, au jour le jour, la patrie de demain. Il tourne presque le dos à l'étranger. Jamais il ne s'est senti plus près du peuple. Et pourtant, quand Sigurd prend la main de son frère et déclare qu'il va désormais suivre son exemple, ce qu'il annonce, c'est l'avènement d'un réalisme général, dont le résultat, en art, en religion, en morale, sera de ramener Björnson vers l'Europe.

Sigurd renonce à l'aventure, au romantisme. Cette conversion est-elle totale, définitive ? On peut avoir des doutes. Il tient trop, par certains côtés, à Björnson, pour ne pas garder une nostalgie de l'action héroïque. Cet instinct, surveillé et dominé, sera toujours chez Björnson, un ressort puissant de l'art et de la vie.

Quelle place occupe *Sigurd Jorsalfar* dans l'art de Björnson ?

Son caractère voulu de pièce populaire attire la sévérité des critiques et peut faire considérer la technique comme banale ou vieillie. Il faut y regarder de plus près.

Sans doute, Björnson déclare suivre les traces d'Æhlenschlaeger ;

« Nous avons dans le Nord un maître-scalde, dont le génie est tel que la plupart de ses pièces historiques sont devenues sans effort des pièces populaires, je veux dire Oehlenschlaeger. Mais le temps a recouvert une bonne part de ces œuvres. Les meilleures attendent une révision, qui, si elle est réussie, leur rendra beaucoup de leur force et de leur beauté premières. Il est d'un intérêt national pour les pluples du Nord de le faire au plus tôt ³³.

Il va jusqu'à dire qu'il convient de quitter « la tendance étrangère, française, comme tendance principale » ³⁴.

Observons d'abord qu'avec Æhlenschlaeger, son maître est Shakespeare, qu'il fait jouer de 1865 à 1867 au théâtre de Kristiania et en ce moment même à Möllergaten. Alors que Björnson s'achemine vers le réalisme, la force de l'exemple shakespearien est pour l'avenir de son théâtre une indication capitale.

On en dira autant de la musique. Sous ce vêtement d'opéra à bon marché, sous les poèmes ajoutés au sujet, il faut discerner un irrésistible penchant lyrique qui veut sa place au théâtre, et qui l'aura.

(33) St. 5, II, XXVII.

(34) Ibid.

L'emploi de la foule, des larges tableaux, de l'humour passera peut-être aussi pour du théâtre facile. Cet abus, en admettant qu'il existe, ne pourrait faire oublier la puissance de la scène de folie, de la grande scène entre les frères et l'émotion de la dernière rencontre. Mais est-ce abus ? Ou tendance très personnelle, formule originale de l'art björnssonien ? La réponse sera donnée par les chefs-d'œuvre prochains.

En réalité, ce mépris de l'intrigue, ce besoin de lyrisme, cette largeur épique, cet appel à la vie, à toute la vie, que l'on constate dans *Sigurd Jorsalfar*, sont des éléments très vivants et très sérieux d'un art qui dépasse le réalisme.

De ces tendances complexes et encore un peu discordantes, Björnsson saura-t-il dégager un art homogène, souple et grand ? On le verra plus tard.

*

* *

Le théâtre pouvait aussi offrir à Björnsson, dans leur totalité, les joies de l'action telle qu'il la comprend, celle qui va du fait à l'idée et unit l'individu au peuple. De 1865 à 1867, il avait vécu cette vie. Il avait souffert, à la fin de l'année 1868, de ne pouvoir reprendre la direction du Christiania Theater. Il en gardait une violente nostalgie. En 1870, la situation se complique.

La médiocre directeur qu'on avait glissé à la place de Björnsson était sifflé le 28 janvier 1870 pour avoir risqué sur la scène un de ses produits. Le mois suivant, une scission avait lieu dans le personnel ; un groupe d'acteurs demandait à Björnsson de créer une scène nouvelle, d'engager et de former des élèves.

Une société est constituée pour un an. Mais bientôt meurt un des membres, G. Krohn, et sa femme se retire. Un autre couple, d'acteurs, les Juell, croit l'occasion bonne de rentrer au théâtre avec des appointements plus élevés.

Björnsson propose la dissolution de la société. Mais Gunderesen et sa femme, la grande tragédienne, refusent de travailler sous la direction de M. Brun. Sofie Parelius se joint à eux. Björnsson a engagé de jeunes acteurs. Il tente la chance, en

stipulant qu'il ne veut rien recevoir. « La compagnie aura assez à faire de lutter pour son existence » ³⁵.

La première soirée eut lieu, à la salle de Möllergaten, le 8 septembre 1870. Dans un prologue, Björnson rappelait que le théâtre a une mission patriotique, civilisatrice. En traduisant

les rêves de Shakespeare et l'esprit de Holberg ³⁶, il sera « l'école des grandes villes et par elles des campagnes ». On joua une pièce en quatre actes d'un espagnol du 17^e siècle, Moreto, *Donna Diana* : qui fuit l'amour, le trouve, et inversement. Le Figaro de la pièce (Selmer) était bon. Laura Gundersen, éprise et jalouse, traduisait avec force les éclats de la passion. *Dagbladet* affirme que le succès fut vif et les espoirs qu'on mettait dans la jeune troupe, dépassés ³⁷.

Les représentations se suivent désormais tous les deux jours ou à peu près, souvent avec des spectacles coupés, farces, pièces en un acte, de Holberg, de J. L. Heiberg, etc. Quelquefois, deux pièces encadrent un concert : Grieg et Kjerulf, chantés par Nina Grieg, le 22 septembre, ou un récital de piano d'Erika Lie. Les événements à retenir sont les premières d'œuvres plus importantes : *Fernande*, de Sardou, le 27 septembre, la pièce a du feu ³⁸, on y retrouve « les passions françaises », que *Morgenbladet* trouve immorales. Le 18 octobre, date importante, les Gundersen triomphent dans *Othello*. Le 1^{er} novembre, le virtuose qui enchanta Björnson et Ibsen à leurs débuts, Scribe, réapparaît avec *Bataille de Dames*. La troupe se transporte en novembre à Drammen; en décembre, nous la retrouvons à Kristiania, où elle fait un nouvel et méritoire effort en jouant *Faust*, 1^{re} partie.

Björnson trouve le moment favorable et invite le public à souscrire à un abonnement pour six représentations. Il rappelle les résultats obtenus en si peu de temps avec une si petite troupe. Il expose son répertoire futur et ajoute des explications bonnes à retenir, si on était tenté, d'après *Sigurd Jorsalfar*, de croire Björnson lié par une définition trop étroite des pièces populaires. Il y a place à Kristiania, dit-il, pour deux

(35) T. Blanc : *Christiania Theaters historie*, p. 239 et suiv. — Bibl. royale de Copenhague, lettre (mss.) de Björnson sur les débuts de la saison.

(36) Sl. D. II, 6-8.

(37) 9-IX-1870.

(38) *Dagbladet*, 28-IX et 3-X-1870.

théâtres, non pas une grande scène et un théâtre du peuple « qui a partout fait plus de mal que de bien », mais un théâtre restreint, pour un public restreint, qui laisserait à l'autre les grandes « machines » et retiendrait « les œuvres plus délicates, comédie et tragédie »³⁹.

La saison s'achève dans les mêmes conditions. Après la *Colline des elfes* de J. L. Heiberg et les *Nouvelles de la reine Marguerite* voici, le 14 février, le drame de Lessing, *Emilie Gallotti*. *Peer Gynt*, annoncé, n'est pas joué. En revanche, Björnsson donne, le 28 mars, le 4^e acte de *Brand*. Le dimanche de Pâques, la troupe a sa dernière soirée de la saison à Kristiania et part pour Bergen, où elle récolte lauriers et argent. Tous les gages convenus, dit Björnsson, ont été payés; la saison s'achève sans dettes. La troupe possède costumes et bibliothèque. C'est, je crois un beau résultat, quand on songe que pendant le même temps, le théâtre de Kristiania a été réduit à la faillite ». Lui-même n'avait pas reçu un centime. Quant au résultat artistique, « il a dépassé mes prévisions les plus hardies. Les jeunes acteurs, en particulier, ont fait des progrès qui ont causé une joie générale »⁴⁰.

Il faut attendre jusqu'au 1^{er} janvier 1872 pour voir la réouverture du théâtre de Möllergaten. Pendant deux mois, la troupe, après un séjour à Trondheim, jouera quelques grandes œuvres du répertoire précédent et une poussière de petites pièces. Mais Kristiania ne peut faire vivre deux théâtres. La fusion est nécessaire et Björnsson la recommande. Elle se fait, sans lui et, on peut dire, contre lui. Les passions politiques, la haine de Kristiania, la peur de son autorité l'excluaient de ce poste. Le 6 mars, la troupe reformée joue *Othello*, tel que Björnsson l'avait monté. Le mois suivant, a lieu la première de *Sigurd Jorsalfar*. Björnsson refuse d'y assister.

On ne peut guère juger d'après l'expérience de ces deux saisons l'homme de théâtre que fut Björnsson. Trop de difficultés l'empêchaient de donner sa mesure : une troupe trop petite et disparate; un répertoire toujours à renouveler; et que de soucis ! On a beau connaître le déchainement des passions norvégiennes à cette date, quand on parcourt l'histoire du théâtre, on reste stupéfait de tant d'intrigues et de batailles.

(39) Id., 17-XII-1870.

(40) Lettre de Björnsson. Bibl. royale de Copenhague.

Ce n'est pas tout. A la fin de l'été 1870, au moment où Björnsson donne son meilleur effort, la politique norvégienne le réclame; la guerre de 1870 et les tragiques nouvelles de Reischoffen et de Sedan, la douleur devant la ruine des espoirs danois, l'angoisse devant les événements de la Commune, etc., ne lui laissaient pas le calme nécessaire à ce qui était, non un métier, mais une mission.

C'est merveille pourtant qu'il ait pu, avec de si faibles moyens obtenir de pareils résultats, hausser le répertoire à ce niveau, jouer, et bien jouer, Shakespeare, Goethe, Lessing, Ibsen, alors que le théâtre rival était encombré de mélodrames danois et de farces allemandes.

Comme directeur et instructeur, il fut ce qu'il avait été cinq ans plus tôt. « C'était l'homme qu'il nous fallait », a dit une des actrices du Christiania Theater. Impérieux, quelquefois rude et violent, il se montrait, par une brusque saute d'humeur, bon et naïf et s'amusait comme un enfant aux troupes de ses comédiens. Les détails ne l'intéressaient pas, mais dans l'art d'évoquer et de faire vivre un caractère, il était incomparable. Les plus médiocres comprenaient; « un voile leur tombait des yeux. Il aurait fait jouer des pierres » ⁴¹. Et comme il était sans rancune et généreux, tous l'adoraient, même les ivrognes qu'il morigénait.

Tu verras, écrivait-il à un ami, ma façon de jouer la comédie et surtout la tragédie; elle n'est pas française; pas davantage danoise; mais elle n'est pas encore tout à fait au point, tant s'en faut. C'est un commencement, comme toute notre vie ⁴².

On saisit ici l'effort de Björnsson pour créer un style. Souvent il emploie à ce sujet le mot : vérité, qu'on a traduit par réalisme ⁴³. C'est inexact. En jouant *Faust* et *Othello*, il n'était pas un instant préoccupé de réalisme; mais en évitant la routine danoise et la recherche française de l'effet, il se proposait un jeu plus simple et plus fort, l'expression sincère des caractères. Un demi-réalisme, si l'on veut, à la fois psychologique et poétique. Un art bref et vigoureux, à la norvégienne, à l'image de Björnsson lui-même, « une poésie, un naturel dans le pathétique et le comique » ⁴⁴. Si on admet que le réalisme

(41) *Lucie Wolf's Livserindringer*, 194 et suiv.

(42) Br. I, 69.

(43) H. Koht : Br. I, XXII.

(44) Br. I, 18.

n'est pas, comme une formule d'art, sans étroitesse, Björnsson annonce ici une sorte de réalisme inspiré, qui sera poésie et vérité. La chose est d'une importance considérable pour les destinées de son théâtre.

Voilà l'homme que perdirent, par leur faute, les gens du Christiania Theater. « C'est à présent que la scène norvégienne allait être fondée, et c'est maintenant qu'on n'a plus besoin de moi »⁴⁵. Il lui en coûta de couper ce « nerf vital »⁴⁶. Long-temps après, il rappelait en ces termes sa souffrance :

...c'est vrai, quand ils m'ont pris le théâtre, ces gens qui n'avaient rien de commun avec le théâtre, ils m'ont causé la plus grande souffrance que j'aie éprouvée... Le théâtre, c'était alors pour moi l'argile du sculpteur, le poste de péril du chef et de l'homme d'état. — C'était la vie même. Quels combats n'ai-je pas dû livrer avant de trouver une autre forme à ce besoin ? Des centaines de nuits, j'ai rêvé que j'étais revenu au théâtre; que vous veniez tous avec moi. Pendant des années je n'ai pas pu y mettre les pieds, pour ne pas rouvrir toutes mes blessures⁴⁷.

« Ma décision, disait-il en 1872, est irrévocable. Si on m'écarte du théâtre, je ne le reprendrai jamais »⁴⁸. Et voyez : un an plus tard, il était encore prêt à se sacrifier pour le théâtre de Bergen. A la fin de l'année 1873, il pourrait être tenté : « la situation peut être telle que j'y voie un ordre, et alors je serai prêt; mais pour l'instant, ni un pas, ni un sou de ma part »⁴⁹. Jusqu'en 1876, on essaiera de le ramener au théâtre de Kristiania. Il était à la fois héros et victime. Victime des acteurs qui l'appelaient, d'une scène qui végétait sans lui, victime de lui-même, de ce gaspillage d'action qui mangeait la substance de ses œuvres. Croyons-en Björnsson lui-même, qui écrivait enfin ces mots :

...et maintenant ? Ah ! depuis bien des années, je bénis le jour où on m'a arraché du théâtre. Pour moi, ce fut le début d'une vie nouvelle, que je ne pus atteindre aussitôt, mais qui finit par élargir mon horizon, mes forces, et avec elles, mon ambition⁵⁰.

(45) Br. I, 80.

(46) Br. I, 79.

(47) *Lucie Wolfs Livserindringer*, 275-276.

(48) Br. I, 81.

(49) Br. I, XXV.

(50) *Lucie Wolfs Livserindringer*, 276.

III. — **La mission du Nord.** — Le néo-scandinavisme. — Un patriotisme élargi. — Une riposte à la bourgeoisie. — Une défense contre l'étranger. — Démocratie religieuse. — « Quelques mots à la jeunesse ». — « La réunion des trois empereurs ». — Aspects positifs et mystiques de la « mission ».

Björnsson, écrivant le 28 octobre 1870 à un ami danois, lui annonce un grand article sur la politique nordique. Il entendait par là une politique au sens supérieur du mot :

...les idées dont nous vivons et dont nous vivrons demain... Le but de ce programme est l'accomplissement de la personnalité par de nouveaux moyens, mais dans le vieux style; et je pense que les peuples du Nord doivent s'unir dans le souci de dégager de chaque homme un homme et de chaque femme une femme, que c'est là notre chassepot et notre mitrailleuse, notre tâche antique, la signification de notre race nordique ⁵¹.

Ce texte complexe, qui affiche sa date, est d'un autre accent : Björnsson, appelant les forces du renouveau, s'est tourné vers le Nord.

Depuis quelque temps, il était redevenu le poète norvégien par excellence. Il était même à demi brouillé avec le Danemark. Pour ne retenir qu'un détail, il avait adopté une orthographe si norvégienne qu'elle désespérait son éditeur. Et la jeunesse, qui ne s'y trompe guère, voyait en lui le porte-drapeau national.

Or, de 1870 à 1872, environ, le refrain de ses lettres, de ses discours, de ses poèmes, c'est le Nord. On comprend que sous le coup des événements de 1870 il tremble pour ses frères scan-

(51) Gr. II, 356.

dinaves⁵², que le drapeau norvégien évoque les couleurs des deux autres et le devoir de s'unir pour l'indépendance⁵³. Mais désormais, qu'il fête Andersen ou qu'il s'adresse aux étudiants⁵⁴, il chante l'avenir et la grandeur nordiques. Si le ministre Stang, malgré une glorieuse carrière, est devenu un obstacle pour la démocratie norvégienne, c'est qu'il n'a pas perçu, comme les rayons de l'aube sur la vitre, « les appels de foi et de liberté » et « ce qui nous anime contre l'esprit étranger, ce qui nous enlace dans les liens du Nord »⁵⁵.

L'hymne à la Norvège, ce thème qui chante partout dans son lyrisme, n'apparaît le plus souvent qu'en sourdine. Une plus grande patrie enveloppe la petite. Il y respire mieux. S'adressant au Nord entier, dans une circonstance solennelle, à la mort de Grundtvig, il l'appelle au combat pour une vie chrétienne, — le besoin en a été donné à l'homme du Nord, maintenant surtout qu'il est assailli par une tempête d'incrédulité; — au combat pour le peuple, pour une vie nationale, opposée aux influences étrangères ! Car l'esprit nordique est un don de Dieu. En rejetant une longue honte, nous accomplirons notre mission, qui est d'instaurer « une société libre et d'esprit chrétien »⁵⁶.

Que faut-il entendre par cette mission ? Il n'est pas toujours facile de le dire.

Les époques de transition offrent en tout, politique, art et idées, un enchevêtrement extrême. Cette complication se reflète dans une âme de poète aussi ouverte au monde que celle de Björnson. Tantôt, c'est un Grundtvig rajeuni qu'on entend; tantôt, c'est l'homme politique, le polémiste, l'organisateur qui parle. Ses thèmes, — folkelighed, tro, selvstyre, — sont populaires; ils sont aussi religieux; ils font écho à la campagne parlementaire. Tour à tour, la bourgeoisie, l'esprit de Copenhague, les maléfices de la pensée étrangère sont évoqués, conjurés. Nous voyons réapparaître des idées romantiques, puis nous entendons les harmonies de l'avenir. Le dessin toujours nouveau de ces vastes élans ressemble, comme le dit Björnson de Grundtvig, à une chanson populaire où s'entrelacent six ou

(52) Sl. D. II, 6, 7.

(53) Ibid., 6.

(54) Ibid., 26, 16.

(55) Ibid., 28.

(56) Sl. D. II, 82, 83.

huit thèmes ⁵⁷, et il est aussi difficile à fixer que les flammes d'une aurore boréale...

Vu de haut, ce cas est simple. C'est celui d'une nation en pleine croissance. La plupart des idées sont celles de Grundtvig, qui les tenait en partie de Fichte et du romantisme allemand. La complexité commence avec les conditions créées par les milieux norvégien et nordique. Essayons de la débrouiller.

*

Une bonne orientation nous est donnée par un ami de Björnson, Chr. Bruun :

...je crois et j'espère que s'annonce pour la Norvège et les pays du Nord un grand essor spirituel, et naturellement aussi matériel. Je crois que le temps s'approche où nous participerons de nouveau à l'histoire mondiale.

...Les événements de 1814 ne sont qu'un prélude.

La question capitale des rapports avec l'étranger est posée ainsi :

...un parti cherche le progrès de la Norvège dans une imitation (générale) des modèles étrangers. L'autre parti, jeune et peu nombreux, veut avancer en écoutant les voix profondes qui s'élèvent de l'individu comme de l'âme populaire.

Sa préférence va naturellement à ceux « qui ont en eux le plus de substance norvégienne et non pas à ceux qu'égaré un snobisme européen » ⁵⁸.

Voilà indiquées, sans talent, mais avec netteté quelques idées importantes du débat, l'ambition de la jeune Norvège, son repli sur elle-même, quelquefois son mépris de l'étranger. « J'écris, dira Björnson à la mère de Bruun, l'article que votre fils aurait dû écrire » ⁵⁹.

Chr. Bruun voyait surtout l'aspect norvégien du problème. Björnson en voit mieux l'aspect scandinave. Le grand « problème social du Nord » ⁶⁰ le hantait depuis des années. Le scandinavisme politique fait faillite en 1864. Mais le Nord subsiste et, avec sa volonté de vivre le besoin d'un idéal, d'une mystique.

(57) B. Ark. : Notes Ellen Key, 1873.

(58) Bergens Museums Bibliotheket, mss 495 a, lettre du 2-II-1869.

(59) Gr. II, 365.

(60) Br. I, 30.

A son retour d'Italie (1863), Björnsson s'arrête à Copenhague et va entendre Grundtvig à Vartov; il croit assister aux débuts du Nord ⁶¹. On a vu l'importance de son séjour au Danemark (1867-1868). Tandis qu'Ibsen déchaîne sa colère contre ceux qui ont enterré le beau rêve scandinave, Björnsson ne veut pas désespérer. La bataille est perdue ? Non, elle recommence ⁶². Le scandinavisme deviendra communauté d'esprit, conquête morale.

Jeté pendant deux ans dans la mêlée norvégienne, Björnsson voit mieux la nécessité primordiale d'une Norvège indépendante. Il jette du lest. Disons mieux : il sacrifie la politique danoise dans ce qu'elle a de malsain, par exemple son injustice séculaire envers l'Islande. Maintenant, il peut contracter une « alliance » avec les purs norvégiens, mais sur une « base nouvelle » ⁶³.

« Il m'a fallu une prise plus forte sur la jeunesse et le mouvement populaire ». Désormais sont assurées la victoire parlementaire et la succession des réformes qu'elle entraîne. La bourgeoisie est attaquée sur tous les fronts et la capitale est entamée ⁶⁴. Le scandinavisme de Björnsson n'est plus seulement national; il devient profondément démocratique.

Le passage de Björnsson à l'Association des étudiants lui a donné la certitude qu'il est en communion intime avec les forces vives du pays. Le poème qu'il achève d'écrire, *Arljot Gelline*, se mue naturellement en une apothéose de la foi chrétienne et populaire, c'est-à-dire nordique. Grundtvig devient « la pierre angulaire de sa vie ». Ainsi assuré, enrichi, il peut reprendre son élan scandinave contrarié un instant. Les lettres de l'automne 1870 ⁶⁵ sont le début d'une campagne nordique qui ne cessera de se faire plus intense et plus ample au cours deux ou trois années suivantes.

C'est ce néo-scandinavisme que Björnsson désigne le plus souvent sous le nom de « mission du Nord ».

*

Il faut voir de plus près comment il peut se concilier avec

(61) B. Ark., Notes Ellen Key, 1873.

(62) Sl. D. I, 143.

(63) *Tilskueren*, 1921, II, 148-149, 151 et 152.

(64) Ibid.

(65) Br. I, 1-10.

son patriostisme norvégien. Car enfin, ni avec le Danemark ni avec la Suède, les choses n'allaient sans difficultés. Et ni Sverdrup ni Sars n'étaient des néo-scandinaves.

Le secret de cet accord est chez Björnson. Ce qui rend sa politique si vivante et si humaine, c'est qu'il a toujours regardé au delà des frontières comme au-dessus des partis. Toujours, les ultras norvégiens, qui veulent dresser une barrière entre eux et l'étranger, l'ont étonné, révolté ⁶⁶. Lui qui sait et sent l'étroitesse de la Norvège, s'il reste au pays, c'est pour y rendre la vie plus large ⁶⁷. Au risque d'être impopulaire, il a associé le Danemark à ses rêves patriotiques ⁶⁸. Un hymne à la Norvège aussi ému que celui de la *Fille de la pêcheuse* : « je veux défendre mon pays »... s'achève en vision nordique : « notre avenir est grand. les trois tronçons du Nord seront un jour unis » ⁶⁹.

Parce qu'il est un norvégien du 19^e siècle, que son peuple tend à l'indépendance complète, culturelle et unionelle, et s'oppose ainsi à la Suède comme au Danemark, Björnson a donné cent fois une expression puissante à l'individualisme de la politique norvégienne. Mais son âme est le champ de bataille de tendances contraires. Les lacunes de la Norvège, la soif de fraternité qu'il éprouve ont triomphé de son particularisme. Il a débuté comme anti-scandinave, mais il a été un instant amalgamiste. Il a compris la pensée des purs norvégiens, mais il n'a jamais voulu sacrifier l'amitié nordique. Bien plus : il n'a vu le plein épanouissement de la Norvège que dans cette amitié. « Il y a, dit-il avec gravité, un patriotisme élargi » ⁷⁰. Sans ce rêve nordique, « on travaille pour son peuple comme à l'aveugle, sans être béni. Tout ce que j'ai écrit va dans ce sens et cela devient plus clair pour moi chaque année » ⁷¹. Et il s'écrie, définissant son programme d'action : « j'invite tout le Nord à collaborer » ⁷². Collaboration bien naturelle, quand on suit les voies ouvertes par Grundtvig et que, remontant aux sources, on trouve les origines communes, les

(66) *Göteborgs H. et S. T.*, 27-XI-1872, Fraan Norge.

(67) *A. T.*, I, 232.

(68) *Br.* I, 3.

(69) *Sl. D.*, I, 156.

(70) *Br.* I, 4.

(71) *Ibid.*, 30.

(72) *Gr.* II, 365.

liens du sang, les voix de la race et la communauté de religion. Collaborer ainsi, c'est encore se retrouver soi-même.

Poussé vers l'union nordique par son instinct, par les exemples du siècle, par la leçon du prophète de Vartov, Björnsson l'est presque autant par les ennemis auxquels il se heurte chaque jour : les bourgeois des villes, « l'intelligence » de Kristiania et de Copenhague, les abonnés du *Morgenblad* de Friele et du *Faedreland* de Ploug. Pendant des années, c'est son thème et son refrain, celui que Bruun développe aussi sans relâche après Grundtvig : la classe cultivée est abandonnée par l'Esprit, esclave de la pensée étrangère ⁷³. Elle est victime d'un enseignement qui a pour base le latin, — et non les langues, la poésie, la mythologie, l'histoire nordiques, — pour morale l'égoïsme romain, pour but la formation d'un intellectualisme sec.

Comme il arrive toujours en pareil cas, la défense de l'originalité nordique se double d'une critique de l'étranger. On comprend que le Nord ait frémi devant les menaces que résument ces noms : Slesvig, Sadowa, Sedan. Björnsson y ajoute celle des « millions de l'est » ⁷⁴, ou des influences venues de l'Allemagne et surtout de la France, du funeste esprit latin. Aux fautes et aux vices des grandes nations, il faut opposer les vertus nordiques :

...seuls, les peuples latins ont l'égalité; les Germains n'ont pas l'égalité; en revanche, ils ont la liberté. Car nous sommes un petit peuple démocratique et si nous voulons, dans notre petitesse, avoir droit à l'existence, ce ne doit pas être en faisant égorger à la guerre des milliers d'hommes pour de vastes plans de conquêtes; nous n'en pavons pas les avenues de nos châteaux; nous ne perdons pas une seule âme de vue; c'est notre honneur et notre devoir;... nos triomphes sont ailleurs »... ⁷⁵.

ou encore, et Björnsson est un des moins agressifs :

...laissons les grandes nations mentir; elles ont acquis le droit de mentir; nous ne possédons que la vérité, mais ayons le courage de la proclamer ⁷⁶.

*

Il faut insister sur la leçon de l'Europe. Déjà on reprochait

(73) Tilskueren, 1921, II, 151.

(74) Sl. D. I, 196.

(75) A. T., I, 318-319.

(76) Gr. II, 222.

aux gauches norvégiennes leur alliance avec l'incrédulité et les dangereuses idées nouvelles, avec le socialisme, l'internationalisme. Sans doute, l'optimisme de Björnson lui fait dire que

la liberté possède un pouvoir d'ordre ⁷⁷.

L'expression montre qu'il n'ignorait pas les risques d'anarchie. Car la démocratie a ses dangers. L'alliance de Sverdrup et de Jaabaek en récelait. Depuis longtemps, l'adversaire reprochait aux démocrates leurs illusions sur cette force brutale qu'ils étaient en train de déchaîner.

Ce grave problème est au fond celui même qui s'est posé à Björnson dans les chefs-d'œuvre de sa jeunesse. Ici, la question passe de l'individu au peuple. Cette force populaire qui partout s'éveille et qui se libère en Norvège plus vite qu'ailleurs, où trouvera-t-elle sa règle et comment la discipliner ?

A défaut du Nord, l'Europe, la dangereuse Europe, donnait d'assez clairs avertissements. En France, l'irrégion de Voltaire n'avait-elle pas engendré la Commune ? Le socialisme avait fait des progrès foudroyants en Allemagne et l'Internationale fait irruption au Danemark en 1870. Un divorce était proche entre les plus grandes forces morales du présent, la démocratie et la religion :

...comme le journal mondial le « Times » le déclarait récemment, dans le monde, à l'heure présente, il n'y a lutte qu'entre la liberté (c'est-à-dire la liberté de la pensée, de la recherche, de la société) et l'Eglise (c'est-à-dire le christianisme), et ceux qui s'attachent à l'église (c'est-à-dire au christianisme) sont contraints plus ou moins à nier la liberté, donc à limiter les résultats de la pensée, de la recherche, de la liberté des peuples; — et ceux qui veulent la liberté sont contraints de nier le christianisme ! Ce combat engendre, pour notre effroi, une impiété croissante, ou en tout cas, un grand abandon du Christ (car beaucoup croient encore à un Dieu de justice et de vérité). En outre, il existe une foule de tentatives de conciliation, caractérisées par un renoncement à l'autorité extérieure de l'église (les vieux-catholiques sont les derniers et les mieux connus), ou par des mesures violentes contre certains groupes de l'église (par exemple contre les jésuites en Prusse). Mais aucune n'épuise ce grand conflit mondial; le christianisme et la liberté sont et restent, à traiter ainsi le débat, des puissances ennemies ⁷⁸.

C'est le problème que formulait plusieurs années aupara-

(77) Sl. D. II, 82.

(78) A. T., I, 364.

vant Rasmus Nielsen, en demandant comment il fallait accorder l'esprit de 1530 et celui de 1789, de la réforme et de la révolution, à la fois opposés entre eux et indispensables à la société moderne. Comme R. Nielsen, Björnsson répond que cette conciliation, c'est le Nord, et le Nord seul, qui peut la réaliser. Parce que, seul, il connaît la vraie liberté. Bien comprise, la liberté se double en effet de responsabilité. « Nous voulons donner au peuple la responsabilité »⁷⁹. « La tâche spéciale des peuples du Nord est de réaliser l'idéal démocratique; seuls ils ont la morale, l'obéissance à la loi »⁸⁰.

Poursuivant son commentaire du « Times », Björnsson concluait :

...de même que jadis les Normands, par leurs armes et par leurs chants, ont donné à la personnalité son droit dans le monde, de même que la bonne épée et la religion de Gustave Adolphe nous ont conquis le droit de mener notre propre vie en Dieu, de même, en Europe, à l'heure présente, c'est dans le Nord seulement que la paix règne entre le christianisme et la liberté (malgré toutes les petites tentatives faites pour amener la guerre ici aussi); — et que sur ce point une mission mondiale nous soit confiée, c'est ce que doit croire quiconque croit à sa propre croyance. Luther a prophétisé que c'est du Nord que viendrait le secours.

Pour sauver leur mission, les peuples du Nord doivent tout à la fois développer leur christianisme et leur liberté. Ainsi le monde pourra voir que... le christianisme a sauvé la liberté de l'anarchie...⁸¹.

Sans la religion, sans la pureté et la gravité nordiques, sans le profond sentiment germanique de responsabilité, toute politique démocratique aboutira au désordre. La religion est le ciment du système. Adaptation de la réforme grundtvigienne, qui était elle-même une refonte de la réforme de Luther, la « mission du Nord » selon Björnsson veut aussi être un idéal de démocratie religieuse.

*

On voit comment naissent et s'enchaînent les éléments de ce vaste programme dont Björnsson s'est fait l'apôtre un instant. Il n'est nulle part mieux résumé que dans le grand article qu'il annonçait dès 1870 et qui a paru en 1872 sous le

(79) Br. I, 74.

(80) Ibid., 110.

(81) A. T., I, 364.

titre : « *Quelques mots à la jeunesse* »⁸². « Dans dix ou vingt ans, il permettra de caractériser ma personne et mon temps mieux qu'aucun de mes livres »⁸³. C'est un article de combat, une exécution et un appel.

La victime est Ploug, et on reconnaît à ce choix la hardiesse de Björnson. Ploug, homme politique, journaliste et poète, avait été un des maîtres du scandinavisme. Longtemps, Björnson lui avait témoigné une vive admiration et une « piété filiale »⁸⁴. Mais Ploug n'était pas sans responsabilité dans le désastre de 1864; il était le porte-parole des nationaux-libéraux, devenus de plus en plus conservateurs, et comme tels, adversaires de l'Union des gauches. Les rapports des deux hommes s'étaient gâtés, ainsi qu'il apparaît déjà au congrès des étudiants de 1869, — et on passe sur les critiques très dures et souvent très justes qu'ils échangeaient. Avec une sévérité contenue, Björnson fait le progrès du lutteur vieilli; il dit ses fautes et sa faillite, son incompréhension de tout ce qui fut grand au Danemark, Grundtvig comme Kierkegaard, et à travers lui, il vise l'odieuse « *kjöbenhavneri* », l'esprit de Copenhague, sans foi, ni courage, ni grandeur, singe de l'étranger, étranger lui-même au vrai Danemark. La conclusion est sous-entendue, mais Björnson la donne ailleurs et tous les lecteurs l'ont comprise : elle est celle du poème à Fr. Stang :

parmi les bienfaiteurs ton nom sera compté
de siècle en siècle, mais d'abord il nous faut t'abattre⁸⁵.

Ceci fait, Björnson expose la partie positive de son programme. Avant tout, il veut convaincre la droite grundtvigienne qu'elle peut, sans scrupule, se rallier à la politique démocratique. Il en énumère les articles : plus d'armée de métier, plus de casernes; mais des exercices de tir et des fêtes patriotiques, des officiers-prêtres, enseignant une discipline religieuse; une réforme de l'enseignement qui fasse l'unité de la jeunesse, supprime le baccalauréat et ouvre à tous l'Université; la séparation de l'église et de l'état; l'introduction du jury; le suffrage universel, et, comme garantie de ces réformes, non pas la république, qui est un projet d'avenir, mais le régime parlementaire.

(82) *For Idé og Virkelighed*, 1872, 217-244.

(83) Br. I, 95.

(84) *Fædrelandet*, 10-IV-1872.

(85) Sl. D. II, 27.

C'est, ajoute Björnsson, un devoir chrétien de travailler pour une égalité véritable, une liberté véritable, car « la vie chrétienne ne fleurit que dans une vigoureuse vie populaire ».

L'article s'achève sur un appel à la jeunesse : qu'elle aille au peuple; il n'y a de grandes œuvres que celles qui sont inspirées et comme portées par lui; ce sont les millions de citoyens obscurs qui ont assuré le progrès de la société, quand les grands hommes l'abandonnaient dans le désespoir ou la mort. De même qu'en littérature et en art on n'a fait de progrès qu'en descendant plus avant dans la réalité, de même c'est en éveillant, en déliant les forces de la vie populaire que nous donnerons de nouveau à l'Esprit du Nord une voix parmi les peuples. L'Esprit du Nord est l'ange qui nous appelle maintenant.

*

L'article donne la plus juste idée de l'activité pratique de Björnsson au service de la mission du Nord, à moins qu'on ne préfère rappeler la façon dont il organisa « la réunion des trois empereurs ».

Depuis longtemps, il avait l'idée « d'inviter les différentes fractions de la démocratie du Nord à un congrès à Kristiania. Au Danemark, « l'union des gauches » s'était fondée en 1870 et comptait parmi ses chefs Högsbro. En Suède, le Landtmannaparti s'était transformé en parti de gauche (1871) et l'un de ses membres était Hedlund, directeur d'un grand journal de Göteborg. Comme la gauche norvégienne, ces deux partis avaient un programme démocratique et libéral et réclamaient l'introduction du parlementarisme.

Björnsson, qui passe quinze jours en novembre 1871 à Göteborg et noue une amitié très étroite avec Hedlund, précise son projet de congrès. Il le communique à Högsbro; il le discute avec Sverdrup : un congrès de huit jours; des échanges d'idées sur ces trois questions principales : enseignement et organisation de l'église, service militaire, questions ouvrières. Suivent des indications détaillées sur les individus et les groupes qui seront représentés. « Il faut renforcer dans le Nord la grande communauté d'esprit, l'idéal populaire »⁸⁶. « Il s'agit de donner à des désirs confus le temps de se clarifier, en

travaillant à des questions nettes et précises, sur lesquelles on peut s'unir. Il s'agit en outre d'amener les trois pays à marcher ensemble; car cela donne à la fois une responsabilité et une force plus grandes »⁸⁷. Ceci ne sera qu'une réunion préparatoire. Un vrai congrès l'année suivante prendra des décisions.

Tout l'hiver, tout le printemps, Björnson discute, écrit, télégraphie, pour mettre sur pied la réunion. Il descend aux détails; il explique les hommes aux hommes et crée des courants de sympathie; il illumine tout de sa foi. Le congrès ne peut avoir lieu, à son grand désespoir; mais il réussit à faire venir Högsbro et Hedlund à la fête que des paysans norvégiens offraient à Sverdrup le 26 juillet à Hamar. C'est la réunion qu'on appela plaisamment celle « des trois empereurs ».

Les lettres de Högsbro nous la font entrevoir. Aucune solennité. On danse avec les jeunes filles de l'école supérieure populaire, Hedlund avec Mme Janson, Mme Björnson avec Högsbro, Björnson avec une des jeunes filles. Des chœurs font entendre les chants de Björnson. Mais on discute fort avant dans la nuit sur la politique des trois peuples. « Björnson, ajoute Högsbro, est bien une nature grave et profonde, qui veut de toute sa force le progrès de la Norvège et une véritable évolution populaire »⁸⁸.

Tel est l'aspect positif de l'activité de Björnson. Il part du réel. Il voit les idées à travers les hommes. Il a sous les yeux la jeune démocratie norvégienne qui a besoin de se discipliner et d'élargir son horizon aux limites du Nord, et une bourgeoisie qui ferme l'oreille aux voix de la nation. Il embrasse de son regard et de son enthousiasme les autres démocraties, et, pour en faire, enfin, la grande patrie où s'épanouiront les vertus démocratiques, il prépare sa croisade suédoise; il abat en Ploug le dragon du vieux scandinavisme et de la politique conservatrice; il porte les yeux plus loin, vers les hordes russes, vers la Prusse menaçante, vers la France incrédule, et de même qu'il s'est exalté au renouveau des nationalités, de même il veut opposer au péril étranger la barrière morale des trois peuples frères, unis par leur passé, par leurs vertus et par la religion de l'individu. Telles sont les réalités auxquelles répond le programme de Björnson. Ce ne sont

(87) Br. I, 50-52.

(88) *Brevveksling og Dagbøger*, I, 250-251.

pas des nuées qu'il assemble. Il est l'homme d'un peuple, d'un temps et d'une politique.

*

Mais il est poète. C'est l'autre face de sa mission nordique. Que Björnson ait aussi été un héraut bienvenu pour certains partis ou hommes politiques, qu'il ait suivi l'appel impétueux de sa jeune ambition, c'est probable et même certain : « nous pouvons beaucoup attendre de lui, mais pas tout », dit Högsbro. « Il veut se faire entendre; il porte des jugements catégoriques avant de voir suffisamment clair dans les questions »⁸⁹. Mais l'ardeur généreuse l'emporte. Sa certitude, son vaste amour devançant les progrès des peuples; son imagination qui a recueilli les rêves du romantisme national, donne une forme aux confuses nostalgies. Naguère, il voulait travailler au poème qu'est la Norvège et il continue. A présent, il collabore au grand poème du Nord, pareil, comme il le disait d'Orla Lehmann, à un Cehlenschlaeger de la liberté, au penseur

sonnant le réveil
de son peuple qui sort à demi du sommeil⁹⁰.

Il lui est même arrivé une sorte d'aventure mystique. La chose semble peu croyable de celui qui devait écrire *Au-dessus des forces humaines*; et pourtant, rien n'est plus vrai. Passe encore qu'il ait en maints passages invoqué l'Esprit populaire :

Esprit du peuple, issu de Dieu, où donc es-tu ?
Des milliers sont ici attendant ta venue
ainsi que moi...⁹¹.

Mais en prose comme en vers, il a presque humilié la raison et le génie devant les forces obscures qui montent du peuple. Jamais un grand homme n'a pu créer sans que la masse lui ait donné la matière, « jamais un poète n'a pu enflammer les volontés par ses cris de souffrance ou ses appels à la liberté sans que la colère du peuple, amassée pendant des siècles, lui en ait donné la force »⁹². Plus d'une fois Björnson a été grisé par cette vaste fermentation politique et populaire où il est

(89) Ibid., 260.

(90) Sl. D. II, 9.

(91) Ibid., 31-32.

(92) *For Idé og Virkelighed*, 1872, Nogle Ord til Ungdommen.

plongé; comme Hugo, il a senti passer en lui et refluer de lui sur les foules ces tourments, ces espoirs, ces vertiges d'avenir qu'il appelle l'Esprit. Et sa saine nature a connu alors un de ses rares moments d'ivresse.

Heureusement, il ne quitte pas longtemps la terre. Nous retrouvons vite sa véritable originalité. Elle n'est pas dans les idées, mais dans le choix qu'il en fait, dans l'incomparable force avec laquelle il les lance. Elle est dans son pouvoir sur les foules. Le chef qu'il est, menant la démocratie du Nord à la bataille, fait comme les grands chefs qui ramassent, à l'heure du danger, une armée disparate. A cette réunion de politiciens, d'âmes religieuses, de « nationaux » ombrageux, qui pouvaient être une horde et qui bientôt se retrouveront ennemis, il essaie de donner un drapeau, un mot d'ordre et une foi. Il veut, et ceci est une haute ambition, refaire un faisceau des forces morales du Nord. A de grands événements confus, il essaie d'imposer à la fois des solutions pratiques et la suprématie de l'esprit. S'il n'a pas réussi à cette tâche immense, et qu'il est seul dans le Nord à vouloir puissamment aborder, il a du moins transfiguré la politique. Comme il l'écrivait à Hedlund,

...tout ce que nous appelons politique, n'est point politique; ce n'est qu'un début, une condition. La politique, c'est ce qui fait d'un état une nation qui accomplit sa mission nationale parmi d'autres nations ⁹³.

C'est bien ainsi qu'il faut comprendre cette fameuse mission. Ni invention d'écrivain, ni combinaison de politicien, c'est action et rêve, politique et poésie; c'est l'épanouissement d'un chef populaire et c'est une dure lutte au service d'un parti et d'une idée. Björnson se retrouve là presque tout entier, avec des amis ardents, des ennemis qui ne le lâchent pas, des étudiants qui l'acclament, des femmes d'élite qui le suivent de leur admiration. « C'est le baptême de la jeunesse ».

Oui, je crois au Nord et à sa mission ! Que le Seigneur répande sa pluie sur les semailles; que le Seigneur nous donne la hardiesse, pour que le découragement et le doute des autres ne paralysent point notre esprit. Qu'ils nous accorde de bons amis et des chœurs de croyants ! qu'il donne aux pays une jeunesse; pendant plus d'une génération, ils n'ont eu que des vieillards ! ⁹⁴.

(93) Br. I, 110.

(94) Ibid., 77.

Quand nous rappelions ces souvenirs à Björnsson, il se contentait, comme au nom de Grundtvig, de secouer la tête avec un sourire. Tourné vers l'avenir, il jugeait ces choses très lointaines. Elles étaient proches, pourtant. Il serait assez long, mais facile de le montrer : cette politique une fois laïcisée, est devenue le démocratisme nordique⁹⁵; dégagée de son romantisme, la mission du Nord a pris la forme de pacifisme. Cette étape du renouveau s'achève aussi sur des perspectives d'avenir.

(95) Tilskueren 1921, II, 152-153.

IV. — Björnson en Suède. — Tournées de conférences. — Göteborg, Stockholm, Upsal. — L'orateur. — Résultats du voyage.

Deux hivers de suite, en 1871-1872 et en 1872-1873, Björnson visite la Suède. Le but du voyage était, par une tournée de conférences, de rétablir ses finances et de « sauver sa maison » ⁹⁶. Il y réussit. Mais ce but n'est bientôt qu'une occasion de gagner des amis à la Norvège et à Grundtvig. Dans l'histoire de son expansion nordique, ces beaux voyages si acclamés sont un moment particulièrement brillant.

Faut-il rappeler ce que, jusque là, la Suède avait été pour lui ? On l'a dit déjà et bien dit ⁹⁷ : sa mère lui contant la saga de Frithjof, l'admiration de l'écolier pour l'histoire de la Suède, son éblouissement à Stockholm et à Upsal en 1856. Les péripéties dramatiques commencent, en 1859, avec l'affaire du Statholder. Viennent les misères de la question unionelle, qui ne finiront qu'au siècle suivant. Mais voici le soleil après ce premier orage : la gloire de Björnson gagne la Suède et *Synnöve* y est un événement littéraire dont l'influence se prolonge. Politiquement et littérairement, la Norvège est en avance sur la nation sœur. On applaudit à Stockholm *Les nouveaux mariés* et *Maria Stuart*. Björnson fait dans cette ville, en 1866, le plus agréable des séjours. Il chante cet hommage à la Suède :

tu pris mon cœur dès mon enfance,
car tu m'enseignas la grandeur...

La Suède « se cherche; elle a trop peu de foi »; puisqu'il lui faut « la gloire et l'exploit et le risque », qu'elle agisse donc :

(96) Br. I, 81.

(97) Voir Fr. Bull. : *Björnson-Studier*, 173 et suiv. et Arne Lidén : *Den norska strömningen*, etc., ch. III, 69-101 et Ch. V, 135-225.

peuple du cœur, peuple de poésie,
 peuple du rêve et de la nostalgie,
 ô toi, gonfle ton cœur, hausse ton âme,
 dresse en ta main l'oriflamme du Nord !⁹⁸.

« En novembre (1871), écrit Björnson, je gagne la Suède pour y faire des conférences. J'ai l'intention de me présenter avec un sujet neutre, où je pourrai réussir. Une fois connu, et si possible aimé, je reviendrai avec Grundtvig pour l'introduire chez les Suédois. Depuis des années, je considère cela comme une mission »⁹⁹.

*

Il entra en Suède par Göteborg. C'est la porte naturelle; la capitale du Bohuslen, vieille province norvégienne, est tournée vers l'ouest. Et la chance de Björnson fut double : il s'était adressé à Hedlund, le directeur du grand journal libéral, Göteborgs Handels och Sjöfarts Tidning; d'un coup, il fut de la famille¹⁰⁰, qui comprenait aussi le philosophe, essayiste, romancier et journaliste Viktor Rydberg. Par Hedlund, Björnson touchait à la politique suédoise, au landtmannaparti, aux réformes en discussion (armée), aux campagnes nationales. Et on ne doit oublier ni le libéralisme religieux de Rydberg, ni la question unionelle, ni même le cas de Josephson, ce suédois qui dirigeait le théâtre de Kristiania et que sifflèrent les amis de Björnson. En Suède non plus, Björnson n'échappait pas à sa loi, qui est d'embrasser mille questions et faire naître la vie, la discussion et l'enthousiasme.

Il fait à Göteborg trois conférences, — sur la Renaissance italienne, sur St Pierre et la messe papale, sur la Chapelle Sixtine, — auxquelles s'ajoute une lecture de contes. Il les répète à Stockholm où il a salles combles, malgré la tempête de neige. Il retrouve d'anciens amis et s'en fait de nouveaux; mais ils ne lui font pas oublier les « salles claires » de Hedlund et l'élite qui l'entoure. Partout : politique, discours, accueil de fête. Il évoque « cet admirable, cet immense rêve », l'avenir nordique¹⁰¹. Ce voyage est « un tournant dans sa

(98) Sl. D. I, 141-142.

(99) Br. I, 39.

(100) H. Hedlund : *S. A. Hedlund*, II, 109.

(101) Br. I, 53.

vie » ¹⁰². Il reviendra pour Grundtvig. « La Suède est mon champ de mission ». Tout ce qui est grand « enthousiasme ce grand peuple » ¹⁰³.

L'hiver suivant, même itinéraire, auquel s'ajoutent des villes de province et Upsal. C'est la grande tournée, qui a tant d'éclat à Stockholm qu'elle ne peut finir; au total neuf soirées : les 12 et 15 février (1873), conférences sur Grundtvig; — le 19, lecture de *La marche de la Mariée*, un de ses contes; — le 26, Wergeland; — le 1^{er} mars, nouvelle conférence, réclamée, sur Grundtvig; — le 5, une saga; — le 8, *la Marche de la mariée*; — et le 19, la conférence qui, l'hiver précédent, avait produit une prodigieuse impression, fondé sa réputation d'orateur et que tous voulaient réentendre : la Chapelle Sixtine.

Qu'à Stockholm et à Göteborg, ces grandes villes, Björnsson pût assez facilement trouver un large public, facile à entraîner, on le comprend. Mais la merveille est qu'il ait réussi à Upsal. De Göteborg à Stockholm, et de Stockholm à Upsal, on s'enfonçait alors, toujours plus avant, au cœur de la culture suédoise, jusqu'à une sorte de Chine fort savante et assez fermée. C'est du moins l'impression qu'eut d'abord Björnsson. « Milieu étroit », dit-il. Les étudiants sont « influencés par un seul maître », Boström. Ces professeurs « n'étaient qu'énormes têtes et corps sans jambes. Leurs mains, qu'os et peau » ¹⁰⁴. Le public fit bien quelques réserves ¹⁰⁵, mais de conférence en conférence l'accueil devenait plus chaud. Mme Björnsson avait obtenu qu'il mit une sourdine à son zèle républicain ¹⁰⁶. Il n'était que force, inspiration et joie. Les objections ne pesaient pas plus qu'à Göteborg où le savant Siegfried Wieselgren ne reconnaissait pas Michel-Ange dans la conférence-poème de Björnsson ¹⁰⁷. Hedlund et ses amis le trouvaient naïf comme un enfant, grave comme un prêtre, mais ils étaient accablés comme au pied d'une montagne par l'incroyable puissance de sentiment et d'enthousiasme qui ruisselait de lui. A Upsal, il en fut de même. On le fêta. Et il gagna des amis pour la vie, comme en témoignent les mémoires de Helena Nyblom et les exquis souvenirs de Mme Ann Margret Holmgren.

(102) Ibid., 55.

(103) Ibid., 85.

(104) B. Ark., Notes E. Key, 1873.

(105) A. Lidén : *Den norska Strömningen*, 157-158.

(106) H. Nyblom : *Mina Levnadsminnen*, II, 105.

(107) Conversation avec M. le bibliothécaire Wieselgren, Stockholm.

*

Il convient de s'arrêter ici un instant. Peu d'occasions sont plus favorables pour voir en Björnson l'orateur et mesurer l'influence que la parole lui a donnée sur les individus et sur les foules.

Cet art, dit le biographe de S. A. Hedlund, était nouveau en Suède¹⁰⁸. Il n'avait rien d'académique. Point de notes. Un homme debout à la tribune, qui semblait improviser. « Cela ne peut s'appeler une conférence, écrivait *Aftonbladet*, au lendemain de la fameuse soirée où il parla de la Chapelle Sixtine; c'était la représentation idéale du génie poétique et de son extase à la vue des chefs-d'œuvre immortels de l'art, le ravissement du scalde aux minutes émouvantes de la conception poétique »¹⁰⁹.

Inspiration ? Improvisation géniale ? Que faut-il croire ?

En fait, Björnson avait déjà une fort longue pratique de la parole. Si haut qu'on remonte dans sa vie, à Bergen, en 1859, à Copenhague en 1856-1857, au « concert des siffleurs », même au collège de Molde, on voit Björnson au centre d'un public qu'il entraîne par le verbe. Depuis le retour d'Italie, les conférences et les lectures avaient été fréquentes : on a dit son merveilleux voyage à travers la Norvège en 1869, et l'enthousiasme qu'il provoqua chez les étudiants en 1870. C'était une excellente préparation.

Il en est une autre, et des plus heureuses. Trois fois, Björnson avait été directeur de théâtre, — non pas l'instructeur timide, — quoique très sûr, — qu'était Ibsen; mais le chef entraînant, évocateur, irrésistible, qui par surcroît savait jouer tous les rôles, prendre toutes les voix, — il avait l'organe le plus souple, la voix la plus claire et la mieux posée, — toutes les attitudes, — cet hercule avait une aisance extrême. Et ainsi, les secrets de l'action oratoire lui étaient familiers. Il ne se contentait pas de dire, il pouvait jouer ses discours.

A cette formation antérieure s'ajoutait la préparation immédiate, patiente et minutieuse, qui prévoyait jusqu'aux gestes et aux intonations. Jamais sans doute homme plus doué n'a moins laissé au hasard.

(108) H. Hedlund : *S. A. Hedlund*, II, 109.

(109) 9-XII-1871.

Alors, il pouvait se présenter dans toute sa puissance. Dans d'autres circonstances, politiques en particulier, il a eu plus d'humour, de variété ou d'empportement. En Suède, on a surtout retenu sa force enthousiaste. Dardel voit en lui le géant nordique, cou large, fortes épaules, épaisse crinière d'un blond roux ¹¹⁰. Ellen Key rappelle qu'à le voir, debout sur l'estrade, appuyé à un grand candélabre, on avait l'impression d'une force surhumaine, et qu'il allait descendre parmi les auditeurs, cette torche géante à la main ¹¹¹. C'est l'interprète de Michel-Ange qui produisait cet effet; on en discerne l'origine dans tel crescendo noté par un de ses auditeurs :

« savez-vous ce que c'est qu'un prophète ? Oui, le savez-vous ? Songeons au petit enfant qui vient de naître, si faible et si misérable. Voyons-le grandir, de jour en jour, de mois en mois, grandir d'année en année, grandir jusqu'à ce qu'il soit un homme. Mais alors imaginons qu'il grandisse encore (plus fort) QU'IL CONTINUE A GRANDIR, (avec une voix surhumaine) CONTINUE A GRANDIR..... Voilà ce que c'est qu'un prophète ! » ¹¹².

Il y a quelque naïveté dans cet art, et plus encore dans l'admiration que ces effets ont provoquée. Nous y verrons surtout, pour notre part, l'exacte mesure du souffle de Björnsson, de ses poumons héroïques, qui lui permettaient pendant deux heures entières de tenir son public captivé.

Son art disposait d'autres ressources : pauses pleines de mystère, prodiges de peinture verbale ¹¹³, mimique vocale qui reproduisait les bruits, sons et musiques de la messe papale ¹¹⁴, sourire et soleil : lorsque, saisi par un fort sentiment, sourcils froncés, il avait rejeté la tête en arrière, les mains dans le désordre de la chevelure, il pouvait se pencher en avant et sourire comme un enfant, avec une douceur rayonnante ¹¹⁵.

On ne s'attardera pas à discuter longuement un reproche fait quelquefois à l'art de Björnsson, tant à Stockholm, à cette date, que depuis, par le grand romancier Pontoppidan ¹¹⁶ : ha-

(110) Cité par Lidén : *Den norska Strömningen*, etc., 153.

(111) *Björnsson, Festskrift*, 48.

(112) H. Löken [E. Skovrup] *Hovedtraæk*, etc., 443 et suiv. — Le professeur Fr. Bull a repris et développé ce sujet dans une excellente conférence.

(113) *Aftonbladet*, 17-III-1872.

(114) Björnsgaard : *Spredte Minder*, 86.

(115) B. Ark. Notes E. Key.

(116) *En Vinterreise*, 88.

biletés de comédien, dit-on, trop bien apprises, et qu'il répétait exactement après des années, jusqu'aux pleurs qui coulaient au moment voulu. — C'est un enfantillage. On n'a retenu que le plan, les effets, les images, tout l'appareil extérieur du discours. Mais quiconque a parlé, — et non pas lu, — en public, sait qu'il n'y a pas deux publics semblables, ni deux « stemninger » identiques chez l'orateur. Chaque discours, — même le mieux étudié, — est un recommencement. E. Key l'a noté et Björnson le savait bien, qui éprouvait chaque fois, au moment de parler, un trouble intense. Alors, il priait :

...sachez que lorsque je vais parler, je cherche, au fond de moi, l'aide de ma femme, de mes enfants, de mes parents, de mes frères et sœurs, de quelques amis très chers; je les unis en mon âme, je ne sais pourquoi, mais c'est pour moi une nécessité de le faire, après ma prière ¹¹⁷.

Puis il pouvait, chargé d'une électricité toute neuve, redire : « l'an 1873 naquit Grundtvig », avec une telle conviction que les auditeurs y voyaient le plus grand événement du siècle ¹¹⁸.

L'admiration d'une jeune auditrice nous a gardé les seuls résumés étendus que nous possédions des conférences de Björnson. Ils sont consacrés à Grundtvig. Qu'on n'y cherche point un exposé systématique. Peindre Grundtvig en psychologue et en historien n'est pas l'ambition de Björnson. Par un vaste aperçu, mi-portrait, mi-synthèse, il essaie de l'imposer à la curiosité. Une fois de plus, il déroule le panorama de l'histoire mondiale telle que le prophète la voyait : Jérusalem opposée à Rome, l'esprit à la force, et quand Rome est repue, l'invasion de « nos ancêtres » les Goths, qui l'écrasent. La magnifique mythologie nordique avec ses luttes et son Valhalla cède ensuite la place au nouveau ciel. Mais la mission d'un peuple qui a eu dans sa jeunesse de tels rêves ne peut disparaître. Rome de nouveau fait peser sur le monde une puissance accablante. Le Goth Luther et le Goth Gustave-Adolphe sauvent le monde par la Réforme. Pourquoi l'individu, qui avait obtenu d'elle sa charte, a-t-il dû attendre la révolution française pour voir son droit reconnu ? La faute en est à l'école latine, despote plus sévère que l'église, — et Björnson

(117) Br. I, 55.

(118) H. Nyblom : *Mina levnadsminnen*, II, 106.

continue en rappelant à grands traits la nouvelle réforme.

« Grundtvig est-il donc un nouveau pape ? Non, mais une pierre de scandale ». La réforme sera plus politique que religieuse. Seule, une vie populaire donnera sa base au christianisme; ceci dit à l'adresse des prêtres et de l'orthodoxie. Mais l'originalité populaire doit être consacrée par la religion; et voilà pour les démocrates (2^e conférence). Par Grundtvig, il montre la démocratie en accord avec la religion, capable de culture et de poésie. En portant cette doctrine au cœur des milieux politiques et jusqu'à Upsal, il tentait de faire une brèche dans le particularisme et l'isolement suédois et préparait l'union des démocraties nordiques.

*

Les deux voyages avaient été profitables. Le second, — qui eut lieu après la « bataille des signaux », si dure pour Björnson, — avait même été une brillante revanche ¹¹⁹. Pendant le Danemark, il avait gagné la Suède. Et ses conférences lui avaient valu 12.000 couronnes ¹²⁰.

Björnson, on s'en doute, plaçait plus haut les biens spirituels. C'en était un que la connaissance de l'élite suédoise, qui s'était ouverte à lui au cours de ces fêtes. La galerie de portraits qu'il trace pour Hedlund est un trésor enfoui au fond d'un gros recueil de lettres et qui mériterait un meilleur sort ¹²¹.

Entre tant d'amis, ou, pour parler suédois, tant de « frères », il avait distingué un ami de choix, S. A. Hedlund. La lettre suivante dira plus que toute explication :

...toi, le plus cher de mes amis, fou et sage, idéaliste et bourgeois, être patient et emporté, chrétien incrédule, raison délicieusement émue, impartial homme de parti, lutteur de sang-froid qui ne cesses de t'exalter, réaliste philosophe, ami poétique de financiers et boursier dévoué aux poètes, toi qui es si vaste et si délicieusement organisé, fait d'apparentes contradictions, si bien que je puis entrer chez toi comme dans un hôtel, avec les questions et l'humeur que je veux, à l'heure que je veux, et m'offrir avec toi une fête poétique, traiter affaires, discuter politique, instruction et réformes, être ultra-norvégien, — en plein travail ou de loisir, disposé ou non, — étendu sur un canapé de tous mes membres, ou arpentant la chambre comme un inspiré... ¹²².

(119) S. Högsbro : Brevveksling, etc., I, 264.

(120) Br. I, 13.

(121) Ibid., 135 et suiv.

(122) Ibid., 124.

Cette amitié eut ses orages, comme toutes les amitiés de Björnson, mais elle fut belle et féconde pour tous deux. Par Björnson, Hedlund comprit mieux la Norvège et ses droits et il fit comprendre aux Suédois l'humeur du poète : « on ne peut demander à la tempête d'être prudente; elle ne serait plus la tempête » ¹²³. En Hedlund, Björnson eut un appui moral, matériel, politique. Déjà il doit à son exemple de rectifier son jugement sur l'Allemagne.

De Rydberg il tenait le même enseignement. Il est trop tôt pour signaler l'influence qu'a eue sur Björnson l'auteur de *Bibels lära om Kristus*, « chrétien incrédule » lui aussi. Quand Björnson déclarait, dans une de ses conférences, « formez des rationalistes, et prouvez-moi qu'ils auront les vertus des chrétiens », — il ne pouvait encore s'entendre complètement avec Rydberg. C'est aussi parce que Göteborg était un foyer de rationalisme qu'il avait voulu y prêcher Grundtvig ¹²⁴. Mais bientôt, c'est le missionnaire qui sera converti; le rationalisme de Rydberg sera un des facteurs de sa libération religieuse.

On s'étonnerait que Björnson, en Suède, eût oublié la politique norvégienne. L'eût-il voulu qu'elle serait venue à lui, dans les questions et les méfiances des Suédois. L'étrange alliance de Sverdrup et de Jaabaek inquiétait. Björnson était-il ami ou ennemi ? Pourquoi sifflait-on Josephson ? Une simple correspondance de Kristiania, relatant l'ouverture peu reluisante du Storting, montre quelle distance séparait les deux capitales ¹²⁵. — Björnson, infatigablement, s'emploie à supprimer le malentendu. Il défend jusqu'à Jaabaek qui a du savoir, — « et stykke av en laerd mand » — ¹²⁶; nous croyons en Dieu et nous sommes sincères; « la Norvège est un pays chrétien qui aime la paix et veut son indépendance » ¹²⁷. Paroles d'ambassadeur bienveillant, mais écouté.

Sa politique nationale s'achevait en nordisme. Norvégien, il s'était tenu, modestement, sincèrement, aux pieds de Wergeland, pour faire comprendre son pays. Scandinave, il avait voulu gagner la Suède à Grundtvig, et, par Grundtvig, gagner

(123) H. Hedlund : *S. A. Hedlund*, II, 113.

(124) *Tilskueren*, 192, II, 156.

(125) *Aftonbladet*, 6-II-1873.

(126) B. Ark. Notes E. Key.

(127) *Aftonbladet*, 11-XII-1871.

la Suède à une politique. Le vieux prophète pouvait être heureux de la mission qu'accomplissait Björnson¹²⁸. Fidèle à l'esprit du maître, c'est « une civilisation nouvelle » qu'il apportait aux Suédois. Bien plus, il la personnifiait, il la vivait devant eux, et on oubliait, en l'entendant, les faiblesses du système pour admirer le poète et cette haute flamme qui éclairait le Nord.

« Dieu soit loué ! Nous commençons dans le Nord, à être une patrie »¹²⁹. Ces mots de Björnson à Hedlund sont optimistes, mais quelques résultats commençaient à les justifier. La rencontre de Hedlund, Högsbro, Sverdrup entre les deux voyages, est l'œuvre de Björnson. C'est après son passage que l'on constate chez Hedlund et chez Rydberg une attention plus grande aux questions nordiques¹³⁰. Emil Key, qui ne les connaissait pas, fut curieux de voir les écoles supérieures populaires et en reçut une forte impression¹³¹.

Björnson avait été un bon ouvrier de l'entente des trois peuples. Mais déjà, d'accord avec Hedlund, il l'avait dépassée et portait ses regards vers une plus grande patrie.

(128) H. Brun : *N. F. S. Grundtvigs Levnedsløb*, 803.

(129) 12-VIII-1872.

(130) Voir : Sverker Ek : *V. Rydberg Minneskrift*, 99. — A. Lidén : Ouvrage cité, p. 192-293. — H. Hedlund : *S. A. Hedlund*, II, 110.

(131) *Minnen*, II, 43.

V. — « **La bataille des Signaux** ». — Mort de Grundtvig. — Discours de Björnsson. — Björnsson et le Danemark. — Björnsson et les grundtvigiens. — Les articles. — Le problème dano-allemand. — La tempête. — Arguments et sentiments de Björnsson. — Jugement général.

Le lundi 2 septembre 1872 mourait Grundtvig, six jours avant d'entrer dans sa quatre vingt-dixième année. La matinée s'était passée comme à l'ordinaire. Tour à tour, son vicaire et son fils lui avaient fait la lecture. A trois heures il se sentit fatigué et se reposa dans son fauteuil. Alors il inclina la tête, et, sans agonie, s'éteignit ^{131 bis}.

Edmund Gosse, qui avait pu le voir, la veille encore à son église de Vartov, nous a laissé la description suivante :

...nous avions attendu longtemps et perdu tout espoir, quand, subitement, vint de la sacristie vers l'autel quelqu'un qui me sembla être l'homme le plus vieux que j'aie jamais vu. Il fit entendre quelques mots de prière qui semblaient venir d'un monde souterrain, puis il se retourna et s'adressa aux personnes qui communiaient, de la même voix lente et sourde. Il se trouva un instant tout près de moi et posa la main sur la tête d'une jeune fille, ce qui me permit de voir très distinctement son visage. Pour un homme de quatre vingt-dix ans, on ne pouvait dire qu'il fût faible, mais l'attention était moins attirée par sa vitalité, si grande qu'elle fût, que par l'impression d'une incroyable vieillesse. Il avait l'air d'un troll sorti d'une caverne de Norvège. On l'aurait cru vieux de plusieurs siècles.

De la voûte puissante et chauve de son crâne, un flot de longs cheveux blancs et soyeux se répandait sur ses épaules et descendait jusqu'à sa longue barbe blanche. Une lumière brûlait dans ses yeux sous les sourcils tombant très bas, et ces yeux étaient la seule chose qui parut vivante dans son visage, même quand il parlait. Ses traits étaient

encore bien dessinés, mais sans couleur et secs comme du parchemin. Jamais je n'ai vu une tête aussi extraordinaire.

Quand il fut en chaire et se mit à parler, de sa voix profonde, nous mettant en garde contre les faux esprits et contre la foi à tout esprit, il était noble à voir, mais d'une noblesse qui n'était pas précisément chrétienne. En bas, dans l'église, il m'avait fait songer à un troll; dans la chaire, il ressemblait davantage à un druide oublié, qui vivait encore depuis le temps de Mona et qui ne pouvait mourir ¹³².

Ainsi disparaissait celui que Björnson compare à la Parque nordique : elle surgit au-dessus des eaux et son langage évoque tout ce qui est « sur la nue, sous la mer » ; puis elle s'évanouit, mais l'horizon reste illuminé de ses visions. Miracle nouveau, Grundtvig était apparu et avait enseigné le Nord pendant trois générations ¹³³. Jamais sa parole n'avait été plus féconde. Elle avait gagné la moitié du Danemark, pénétré en Norvège et peu à peu conquis Björnson, donnant le baptême à son action et une forme à sa pensée. Le poète était devenu le plus écouté des évangélistes.

Par piété et pour répondre au désir de grundtvigiens de Norvège, Björnson se rendit à Copenhague. A Kristiania, Mme Björnson couvrait d'un voile, dans le salon, le buste de Grundtvig, et réunissait quelques amis qui chantèrent, avec Thora Borch, des psaumes du maître.

Le dimanche 8 septembre, une première cérémonie eut lieu à l'église de Vartov. La foule était si nombreuse que le pasteur C. J. Brandt dut la haranguer dehors, sous les tilleuls. Björnson, qui arrivait ce jour-là descendit chez ses amis les Rode, à Skovgaard. C'est là, dans le jardin, qu'il composa le beau poème qu'on chanta aux obsèques.

Le mardi, il est invité à une réunion populaire à Emdrup-borg, à quelques kilomètres de la capitale. Morten Eskesen, mémoire inépuisable, entonnait les chants de Björnson que la foule reprenait. Björnson évite la politique, et, comme un message fraternel des grundtvigiens de Norvège aux Danois, il dit la vie de joyeux sacrifice à la cause populaire de son ami Reitan, qui venait de mourir :

Ses doux grands yeux riaient
vers le ciel et vers la Norvège,
car dans son âme peuple et foi
se confondaient en une éternelle allégresse ¹³⁴.

(132) Ibid., 12.

(133) *Sl. D.* II, 76-77.

(134) Ibid., 75.

Le mercredi 11 eurent lieu les funérailles. Tout un peuple était là. On y voyait les disciples du prophète, grandes barbes et grands chapeaux de feutre; on y voyait trois cents prêtres, d'anciens adversaires comme C. Martensen et on reconnaissait la haute stature inspirée du poète norvégien. Le moment le plus émouvant fut celui où le cortège passa devant la petite église de Vartov. Les porteurs s'arrêtèrent, tandis que des milliers de femmes, dans l'église et hors de l'église, chantaient les psaumes accoutumés. Un train spécial partit pour Kjøge où l'on déposa le corps de Grundtvig dans un tertre, aux côtés de sa seconde femme. Les chants reprirent, puis les discours. Björnson parla : avec effroi, on entendit ces paroles insolites et obscures, qui présageaient la tempête : « tandis que devant d'autres tombes, on invoque la paix, devant celle-ci, c'est la guerre qu'il faut appeler, la guerre pour ce que nous aimons et que Grundtvig nous fait aimer ». Un coup de vent, dirent des témoins, passa à ce moment dans les arbres comme un présage sinistre ¹³⁵.

L'effroi devint épouvante le soir même, au dîner que donnaient les Rode, quand Björnson expliqua ses paroles et annonça son inébranlable volonté : la guerre qu'il voulait, c'était la guerre à la haine, à la haine contre l'Allemagne ! Malgré le Slesvig, — bien mieux : pour sauver le Slesvig — les grundtviigiens, trop portés à la haine aveugle, devaient tendre les bras à l'Allemagne. — Le rôti resta intact. Des femmes sanglotaient. On suppliait Björnson, qui, hérissé et farouche, s'obstinait. Le lendemain, dès cinq heures, le doux Bojsen revenait à Skovgaard et frappait à la fenêtre de Björnson; il voulait le fléchir. « Personne, répondit le poète, ne peut ressembler à un ange plus que toi, en ce moment. Mais tu serais un ange véritable que je ne renoncerais pas à ce que je crois juste ».

Le jeudi 12 se réunissait en effet, à la grande salle du Casino, une sorte de congrès grundtviigien, dont on avait pris l'habitude depuis quelques années. On entendit une première série d'orateurs; puis, après une pause et quand on eut chanté le poème de Björnson, celui-ci prit la parole et tint le discours qui mit le feu aux poudres. Il aborda le douloureux pro-

(135) Détail recueilli par le prof. Fr. Bull.

blème dano-allemand. Il s'autorisa de Grundtvig, qui « voyait grand » parce que son amour était vaste ». Et il ajouta :

...les Allemands ont, — pour leur malheur, je crois, plus que pour le nôtre, — été injustes envers le Nord, envers le Danemark. Mais il est plus facile à celui qui a subi l'injustice de tendre la main, et je crois que d'une main amie nous pouvons obtenir ce que nous ne pourrions jamais avoir d'une main ennemie.

Pour ne laisser aucun doute sur sa pensée et atteindre ceux que son discours n'avait pu toucher, Björnsson, peu après, le commentait dans le journal *Oplanden's Avis* :

...le seul langage que l'Allemagne entende du Danemark est celui de la haine, de la haine populaire...

Tant que les signaux de guerre se dressent à la frontière, les Allemands ne voient pas autre chose...

Au lieu des signaux de haine, il faut hisser les signaux d'amitié...Je me retire de l'association de la haine...

Les articles, reproduits et commentés dans tout le Nord, y provoquaient une émotion intense. Les passions étaient aussitôt déchaînées. Jamais encore pareille tempête n'avait assailli Björnsson. C'est la fameuse « bataille des signaux » (*Signalfeiden*) ¹³⁶.

*

Avant d'aller plus avant, il est bon d'en préciser les circonstances.

Ce qu'on trouve à l'origine, c'est une irruption un peu vive de Björnsson chez les grundtvigiens danois. Ne nous laissons pas de rappeler, puisqu'elle est décisive aux yeux de Björnsson, la situation politique au Danemark : l'union des nationaux-libéraux (Ploug) et des propriétaires conservateurs en un parti de droite, la fusion des groupes de gauche en 1870 (*det forenede venstre*), les élections de 1872 qui donnent la majorité

(136) Sur cet épisode, consulter, — outre les lettres de Björnsson et le recueil de discours et articles. A. T. I, 357-388, — B. Knudsen : *Björnsson-Sudier*, 319-351; Augustinus, Peter : *Signalfeiden*; Birkedal, V : *Norden, Tyskland og Björnsson*; id. : *Personlige Oplevelser*, III, 62 et suiv.; Brun, H. : *Biskop N. F. S. Grundtvigs Levnetstøb*, II, 803; *Högsbro, Sofus* : *Brevveksling*, I, 255 et suiv.; Kr. La Cour Pedersen : *Morten Eskesens saga*, 172 et suiv.; Morten Pontoppidan : *Minder*, etc., 107-109; Strodtmann A. : *Das geistige Leben*, etc., Ch. IX; N. J. Termansen (*Breve fra*) : passim; Ullmann, Viggo : (*Breve fra*) 30 et suiv.; voir également : F. Rönning : *Gads Magasin*, 1926, 81-82; *Tilskueren*, 1921, II, 145 et suiv.; B. Ark : lettres de G. et M. Rode. Dikka Möller : notes inédites.

aux gauches dont le mot d'ordre, comme en Norvège, est le parlementarisme.

Or, au sujet de l'Union des gauches, dirigée ainsi que nous l'avons dit plus haut par l'ami de Björnsson, Högsbro, les grundtvigiens étaient divisés. Comme en toute religion, à ses origines, des tendances divergentes apparaissaient; les uns s'en tenaient à un grundtvigianisme religieux, d'autres tiraient le grundtvigianisme vers la politique. Le prophète semble bien avoir été favorable à la gauche, mais il n'intervenait pas dans ces discussions ¹³⁷.

Depuis quelque temps, Björnsson s'impatiait contre les Grundtvigiens modérés ¹³⁸ : Des grundtvigiens conservateurs ! Pouvaient-ils être autre chose que démocrates ? Mais leur hésitation s'expliquait. Etant grundtvigiens, ils étaient profondément patriotes. Blessés par le sort fait au Slesvig, ils ne pouvaient rompre avec les plus ardents défenseurs du Slesvig, les nationaux-libéraux et leur chef Ploug. Il fallait donc couper le lien qui les attachait à Ploug, dissiper l'obsession du Slesvig.

C'est le sens du discours de Björnsson au congrès du 12 septembre. Il veut abattre les nationaux libéraux, que visait déjà le grand article « à la jeunesse ». Devant Mme Ploug qui s'agitait et malgré des protestations, il attaque les conservateurs qui veulent se partager « le gâteau du savoir » ; il va plus loin ; en ruinant la haine contre l'Allemagne, il abattra le dernier pilier de la politique conservatrice et rien n'empêchera plus les grundtvigiens modérés de se rallier à l'Union des gauches. En résumé : derrière les grundtvigiens, Björnsson voyait Ploug, et derrière Ploug, le Slesvig ¹³⁹.

Ce n'est pas tout. Au débat grundtvigien s'ajoute un règlement de comptes entre Björnsson et le Danemark. On y a déjà fait allusion ; on a rappelé la campagne « islandaise » de Björnsson. Comme naguère au Slesvig, le Danemark avait des torts envers l'Islande. Si, au nom du scandinavisme, il demandait l'aide des frères nordiques, ceux-ci étaient justifiés à exiger du Danemark une politique humaine envers l'île. A la veille de la « bataille des signaux », Björnsson revenait

(137) H. Brun : *N. F. S. Grundtvigs Levnetsløb*, II, 795-803.

(138) Br. I, 40-49.

(139) Viggo Ullmann [*Breve fra*], passim.

encore à cette question et priait les Rode d'aller lire son article à Grundtvig ¹⁴⁰.

On avait beau lui dire qu'il était moins populaire parmi les grundtvigiens ¹⁴¹, ce souci n'était rien en regard du malaise que lui apportait la politique danoise :

...les Danois, dans le privé, sont le peuple le plus aimable, le plus cordial, le plus dévoué que je connaisse; mais comme peuple, ils sont mesquins et médiocres à un degré incroyable. (La façon dont ils ont traité les Allemands dans les provinces allemandes, l'Islande, et jadis la Norvège, la vente de St Thomas, le bétail humain !) Ils sont pour moi une énigme ¹⁴².

Les déceptions qu'il éprouvait au sujet d'*Arnljot Gelline* et plus encore le rejet scandaleux de *Sigurd Jorsalfar* au théâtre royal de Copenhague ¹⁴³ n'avaient pas contribué à adoucir ses sentiments. Mais c'est la politique, ce sont les nationaux-libéraux qui restent l'obstacle : « ils nous ont fait perdre le Slesvig » ¹⁴⁴. Ploug n'a « ni l'amour ni la foi d'un vrai nordique » ¹⁴⁵. Il tardait à Björnson de crier ces vérités, pour qu'elles fussent entendues du peuple danois, du Nord entier :

...donnez-moi une tribune, au lieu de cette plume; donnez-moi un auditoire nordique et chrétien à qui m'adresser; donnez-moi Ploug à combattre avec tous les vieux fantômes, — et je réduirai leurs arguments en une poussière qu'on balayera derrière nous avec les ordures...¹⁴⁶.

Il fut servi à souhait. Les funérailles de Grundtvig lui offraient cette occasion de parler à tout le Nord qu'il appelait avec véhémence.

Car le Nord, — et non plus seulement les grundtvigiens et le Danemark, — était lié à la question du Slesvig.

Sur l'aspect ethnique et moral de la question, sur le scandinavisme sous sa première forme et sur les événements de 1864, il est inutile d'insister. Ne retenons, pour la Norvège, que les raisons de politique intérieure et étrangère. Aussi longtemps que l'Union des gauches, au Danemark, serait gênée

(140) Br. I, 112.

(141) Lettre de G. Rode, du 11-III-1871, B. Ark.

(142) Br. I, 92.

(143) Ibid., 92, 97.

(144) *Oplandenes Avis*, 24-VII-1872.

(145) Br. I, 5.

(146) Br. I, 74.

par l'attitude de Ploug et par sa passion de revanche, la gauche norvégienne se sentirait plus faible devant les conservateurs norvégiens. Pareillement, la politique étrangère de la Norvège et de la Suède ne serait point libre, tant que pèserait sur elle la sympathie ou l'antipathie des foules. Björnson avait raison de dire : « la politique danoise », — c'est-à-dire la question du Slesvig, — « est la clef de la politique du Nord » ¹⁴⁷.

A Copenhague, écrivait-il, j'ai lutté contre la haine envers l'Allemagne... Je commence une guerre à mort, sur ce point, contre mes chers grundtvigiens. La haine rétrécit et durcit leurs âmes; elle gâte leur christianisme, elle mène leur pays et leur peuple à la catastrophe, — *et elle dresse une barrière entre le Nord et l'Allemagne, entre le Nord et sa mission*. Je vais frapper avec toute la force dont je suis capable. Puisse le Seigneur, le dieu d'amour, prêter sa force à mes coups ! ¹⁴⁸.

Ces mots nous amènent au cœur du débat. A travers les difficultés de la politique démocratique, par delà les chicanes grundtvigiennes, la question qui se posait, douloureuse et inévitable, était celle des rapports du Nord et de l'Allemagne.

Aux frontières du Nord, la menace avait grandi d'année en année. Les dates tragiques s'étaient succédé : 1864, 1866, 1870.

Des sentiments qu'elles firent naître, on trouve encore la trace brûlante dans l'œuvre d'Ibsen et de Björnson. Sadowa, à en juger par les apparences, n'aurait pas fait une impression profonde. Mais la flamme qui couvait jaillit aux premières nouvelles de la guerre franco-allemande. Avec enthousiasme, le Nord prit parti pour la France, et la stupeur, l'incrédulité, la colère furent sans bornes quand on apprit les défaites françaises. Björnson n'avait pas été des moins ardents. C'est Sars, et non lui, qui écrivait dans *Norsk Folkeblad*, que « la défaite française entraînerait pour (la Norvège) et pour le monde entier une suite infinie de malheurs » ¹⁴⁹. Mais il avait réclamé l'intervention immédiate du Nord aux côtés de la France, pour ce qu'il appelait « la troisième guerre du Slesvig » ¹⁵⁰. Les deux dernières années n'avaient fait qu'ancrer dans le public la conviction que l'Allemagne était

(147) A. T., I, 363.

(148) Br. I, 114-115.

(149) 13-VIII-1870.

(150) N^{os} 30 A et 32 A.

une nation de proie, née pour le malheur du Danemark et du Nord.

C'est sur ce fond de sentiments qu'il faut voir, — si on veut comprendre la « bataille des signaux » —, l'appel de Björnsson dans le discours du 12 septembre, dans les articles d'*Oplandenes Avis* et dans les commentaires qu'il y a ajoutés ¹⁵¹.

*

Tout y mène à ce but : abattre le mur de haine qui cache au Nord la vue de l'Allemagne.

Laissons la distinction proposée entre l'Allemagne et la Prusse. L'argument slave valait mieux, bien qu'il fût excessif de rendre la Russie seule responsable du nihilisme, du socialisme et du communisme ! — Sincèrement, Björnsson croit aux bienfaits démocratiques de l'unité allemande ; le suffrage universel, le parlement à une chambre sont des conquêtes dont profitera l'Europe. — La reconnaissance et l'intérêt, dit-il aussi, devraient faire réfléchir les Danois : « la langue, l'esprit allemand nous mènent à des trésors de pensée, à la première science du monde, à une admirable littérature morale, à un grand art, en musique le premier du monde, à une vie populaire parente de la nôtre..... Et cette science, cette industrie, cette moralité allemandes sont une conquête aussi pour nous »... ^{151 bis}. Et cela est excellent. Mais l'argument le plus efficace était peut-être celui qui s'autorisait de la religion et du nom tout puissant de Luther : gardons « un amour chrétien et fraternel pour le peuple de qui nous avons reçu cette grande œuvre de Luther » et n'oublions pas « cette dette dont il a prédit qu'un jour elle serait sans doute remboursée par nous » ¹⁵².

La conclusion de Björnsson était inscrite au titre même de ses articles : « Notre avenir est-il avec la France et la Russie, — ou avec l'Allemagne » ? A tout le Nord, Björnsson ne demandait rien de moins qu'un renversement des sympathies et des alliances morales. A la menace slave, à la décadence fran-

(151) A. T., I, 357-388. Voir aussi l'étude déjà citée de B. Knudsen : *Björnsson-Studier*, 319-351.

(151 bis) A. T., I, 380.

(152) Ibid., 361.

çaise et à la stérilité latine, il opposait la merveille de la renaissance germanique :

...Prenons comme base le sentiment germanique de race et mesurons, en partant de là, les exploits du passé accomplis par cette race, depuis que, par les Goths, les Lombards et les Francs, elle écrasa la tyrannie de la Rome impériale, et, plus tard, à la fin de la guerre de trente ans, la tyrannie de la Rome catholique, — puis les exploits que, pour un renouveau de liberté chez tous les peuples, elle fit réaliser par les Suisses, les Hollandais, les Anglais, ce qui permit enfin à la révolution française de mûrir et de donner aux actes des Germains leur achèvement, mais aussi un air étranger aux Germains, — puis, les exploits de cette race en poésie et en histoire, depuis la vieille littérature des Anglo-Saxons, des Norvégiens, des Islandais, des Goths, jusqu'à sa renaissance avec Shakespeare, Goethe, Schiller, jusqu'au réveil des peuples du Nord et à ses maîtres, — puis les exploits des Germains dans le domaine des sciences, où ils sont les premiers de l'art, où leur musique est encore la plus belle du monde, — puis les chefs-d'œuvres des Germains dans le monde immense des découvertes, où leur race a fait plus, infiniment plus que tous les autres peuples réunis, — et enfin le labeur non moins glorieux de la flotte marchande sur toutes les mers; prenons, dis-je, comme base le sentiment germanique de race pour juger les exploits du passé : nous aurons alors une idée de ce que l'avenir nous a réservé, et nous verrons que de nos jours seulement les Germains ont pris vraiment conscience de leur existence comme race, de leur mission, que la renaissance des peuples nordiques est contemporaine de l'unité allemande; une lueur naîtra alors pour nous aussi; nous constaterons que nous sommes l'aile nordique d'une armée mondiale, et, de même que les Germains reprennent la direction du monde, de même nous avons notre part dans cet avenir et il dépend de nous qu'elle soit grande ou petite. Voilà qui donne sécurité, confiance en soi, enthousiasme au travail;... voilà qui est riche d'avenir; je dirai même que sans cela nous n'avons aucun avenir comme peuple ¹⁵³.

*

Ce fut un effroyable scandale.

Dès le 12 septembre, à la salle du Casino, des grundtvigiens avaient protesté. Le coup était cruel; il les blessait dans leur patriotisme, qui était aussi une religion; il atteignait une plaie encore saignante. Sur tous les tons, ils déplorent l'aveuglement de Björnsson. Il est devenu « un ami des Prussiens »; il va faire le jeu de l'internationale danoise. L'excellent Birke-dal doute qu'un Danois puisse désormais recevoir Björnsson à son foyer. A la revue *For Idé og Virkelighed*, ses collaborateurs y mirent moins de formes : sans l'avertir, par une

(153) *Oplanden Avis*, 1873, N° 4.

simple note de la revue, (22-X-1872), ils annoncèrent au public qu'ils l'excluaient de la rédaction.

Ploug prenait sa revanche de l'article à la jeunesse; Björnson n'est qu'un « faux prophète », « un comédien ambulante ». A Kristiania, *Morgenbladet* faisait chorus et imprimait tout ce qui pouvait lui nuire. Ses amis mêmes se détournaient de lui; il manquait de caractère; il nuisait au pays.

Cependant, la bataille gagnait le Nord entier et trouvait, comme il est naturel, des échos en Allemagne. Elle s'alimentait de rancunes personnelles, de haines nationales. Elle se prolongea pendant des mois, resta un souvenir douloureux pendant des années. Il est à peu près impossible de dénombrer les articles et pamphlets, en prose et en vers, qu'elle fit naître. Sur les événements et les textes, on trouvera l'essentiel dans les exposés auxquels nous avons renvoyé. Un pamphlet toutefois est à retenir. Ibsen, qui allait bientôt suivre l'exemple de Björnson, sans montrer le même courage dans l'action, versa sa colère de scandinave dans les vers qui ont pour titre : « Signaux du Nord » :

les diplomates, à Vienne, se battaient;
aux plaines du Slesvig, les soldats recevaient les coups.

Jamais on ne verra meilleurs soldats
que ces files sanglantes d'hommes et de femmes...

Ils gisent blessés, depuis huit ans; et pourtant, ils tiennent bon.
Mais une voix puissante ordonne : retraite ! Demi-tour ! « Vous dérangez le vol des aigles noirs ».

Pas de doute, un poète a parlé;
le vieux Grundtvig et Dieu l'ont ordonné.

Le prêtre du pangermanisme est à la tribune et annonce la fête de réconciliation;

le temps va changer. Hardi, les orateurs !
Le coq de la girouette a changé les signaux !¹⁵⁴

*

Si l'on veut apprécier sainement un épisode où tant de passions entrèrent en jeu, il faut laisser tomber, comme les poussières de la bataille, des propos et des arguments qui ne tra-

(154) H. Ibsen : *Supplementsbind til folkeutgaven*, 567-569.

duisent pas la vraie pensée de Björnsson. Non qu'il manque de sang-froid ou d'habileté dans la discussion, tant s'en faut; il peut être un excellent avocat et tenir aux grundtvigiens le langage le plus apte à troubler leurs consciences¹⁵⁵. Comme un avocat aussi, il s'entend à opposer l'ombre à la lumière, les « provocations » (tirreri !) du Danemark au calme de l'Allemagne¹⁵⁶. A moins que ce ne soit naïveté, par exemple, quand il affirme que l'Allemagne, « le temps venu, ne s'oppose pas à la renaissance de la Pologne, — tout au contraire »¹⁵⁷. — En aucune façon, on n'admettra qu'il y ait eu calcul de sa part. Au moment où se fait, pour l'Allemagne, le passage de la force au prestige, Björnsson n'est pas de ceux qui viennent au secours du vainqueur. Il n'a jamais été esclave du succès. Mais son optimisme natif ne peut pas admettre que la pure violence ait triomphé; seules, des raisons morales, des vertus peuvent expliquer ce résultat, et il les cherche. Son amour de la vie l'attire là où elle s'exprime puissamment : « ici règne une force de la nature »¹⁵⁸. Poète, il s'exalte à ce spectacle. La mystique de la race l'enivre de nouveau et il écrit cet hymne à la victoire allemande :

...l'Allemagne est maintenant soulevée d'un grand enthousiasme. Après avoir été pendant des siècles morcelée par les intrigues françaises et par ses propres princes, après qu'en reconnaissance du don qu'elle avait fait de son meilleur sang et de sa pensée à notre foi chrétienne, qu'en reconnaissance des lumières dues à ses grands foyers religieux, de sa science et de ses découvertes, de sa grandeur technique, des progrès de son activité dans le monde et en particulier chez nous, — après qu'en reconnaissance de tout cela, elle eut été ravagée et démembrée, ridiculisée dans sa civilisation, méprisée dans les messagers, grands et petits, qu'elle envoyait à travers les peuples, — le géant se dresse un beau jour, il frappe au nord, il frappe au sud, il frappe à l'ouest, et chaque coup est heureux ! Car une immense aspiration populaire le soulevait de son enthousiasme. Chantant leurs forts cantiques, les régiments attaquent les Français, enlèvent leur plus puissantes forteresses et reprennent les pays qui leur avaient été volés pendant des siècles. Dans l'allégresse de la libération et de l'unité (il ne faut pas la méconnaître, car c'est le plus grand, le plus beau spectacle que l'Europe ait eu depuis des siècles), dans cette allégresse, l'Allemagne n'entend du Nord que des mots de haine, de haine populaire...¹⁵⁹.

Cette fois Birkedal n'avait pas tort de reprocher à Björnsson

(155) A. T., I, 370.

(156) Br. I, 122.

(157) A. T., I, 369.

(158) Ibid., 371.

(159) Ibid., 366.

son ivresse ¹⁶⁰. L'objection est si juste que Björnson, deux ans plus tard, a voulu s'expliquer ¹⁶¹. Sa réponse n'est pas très convaincante. Mais son bon sens avait de bonne heure donné au débat cette conclusion inattaquable :

...pour en finir, je répète mon programme en cette question :

1) l'alliance avec l'Allemagne est l'affaire des générations à venir; à quoi cela nous mènera-t-il un jour, je ne le sais. Mais si nous voyons que notre avenir est avec les Allemands, et que, spirituellement et matériellement, nous sommes de tous les peuples de la terre ceux qui peuvent le plus s'aider l'un l'autre, — alors que chacun commence aujourd'hui à supprimer la haine, à empêcher tout espoir d'alliance avec les ennemis de l'Allemagne; que chacun se mette à vouloir connaître les Allemands eux-mêmes.

2) Toute notre force de résistance contre une Allemagne conquérante doit consister à donner son plein développement à notre originalité propre... Et cette lutte spirituelle, pour le bien des Allemands comme pour le nôtre, doit être continuée pendant des générations. Mais tous, il faut nous unir pour la lutte au Slesvig ! Les braves hommes et femmes, qui depuis la guerre ont lutté là-bas et à la frontière, il ne faut plus qu'ils soient seuls ! Le Nord entier doit se faire missionnaire au Slesvig ! ¹⁶².

*

La plus grave erreur que l'on puisse commettre au sujet de Björnson est de s'en tenir aux apparences et de croire à une brusque volte-face, ou comme dit Ibsen, à un tour de la girouette.

En 1870, dira-t-on, il prie pour la France ¹⁶³; en 1872, il porte l'Allemagne aux nues. Les choses sont plus compliquées. La vérité est que ses doutes sont anciens : « dès 1868, j'ai compris qu'avec la France, nous ne gagnerions rien, mais du sentiment national allemand, quand un jour il épanouirait sa fleur, peut-être » ¹⁶⁴. L'année d'avant, en 1867, nous trouvons même dans sa correspondance les lignes suivantes qui sont tout son programme dans la « bataille des signaux » :

...l'espoir qu'on met en la France est une chimère qui nous vaudra, de la part de la Prusse, tout le contraire d'une concession... Car la Prusse sait, comme nous tous, que le danger vient de Russie et que le Nord a les mêmes intérêts qu'elle. Ce lien naturel deviendra à la longue, ici comme partout, le plus fort et par suite sera décisif. Nous avons

(160) V. Birkedal : *Norden, Tyskland og B.*, 9.

(161) *Dansk Folketidende*, 19-II-1875.

(162) A. T., I, 382.

(163) D'après M. Julius Olsen, Bergen.

(164) A. T., I, 372.

besoin de l'alliance prussienne et la Prusse a besoin de la nôtre, non pour demain ou après-demain, mais pour l'éternité. Que cela finisse par une alliance militaire germanique, la chose m'en semble certaine, — et c'est pourquoi la Prusse doit commencer par nous accorder notre droit... ¹⁶⁵.

Au cours de son séjour au Danemark, il défendit les mêmes idées dans la société Nordisk Samfund, que dirigeait son ami C. Rosenberg, scandinave obstiné. Néanmoins, quand éclata la guerre franco-allemande, il se dit : « voici peut-être une issue, et je travaillerai pour une alliance avec le Danemark, si le Danemark voulait suivre la France » ; mais il craignait l'influence de l'esprit français, ce poison, sur les classes cultivées ¹⁶⁶. Sa sympathie pour les malheurs de la France avait été noble et touchante. Il avait travaillé pour ses blessés. Mais il pensait à cette date que les civilisations des deux pays suivaient des voies distinctes. Il y a là, redisons-le, complication, et non contradiction.

Tout s'éclaire quand on veut suivre l'évolution de Björnson. Elle est d'une logique parfaite. Il est lié à la patrie et à la race. Son grand devancier Wergeland était à la fois norvégien et cosmopolite. Patriote s'il en fut, il avait hérité du 18^e siècle l'amour des hommes et se sentait citoyen du monde. « Björnson, au contraire, dit Sars, est bien plus marqué par la race, bien plus norvégien et germanique dans tout son être que n'était Wergeland » ¹⁶⁷. Engagé profondément dans le milieu national et paysan, — ce qui est sa force comme auteur et homme politique, — il a plus de peine aussi à s'en dégager. Son évolution se fait pas à pas. Elle l'a amené au scandinavisme. Elle le fait entrer en ce moment dans la grande patrie germanique.

On compléterait volontiers la pensée de Sars en disant que le cosmopolitisme n'a été, à aucun moment, tout à fait absent de la pensée de Björnson. Il appartient, avec les jeunesses de 1848, aux phalanges internationales de la liberté. Il est citoyen de France à la suite de Lamartine qu'il voudrait élire président de la république. Lors de la guerre de Crimée, il se sent européen et bientôt, en Italie, il commence à être citoyen du monde. A partir de 1864, les préoccupations nationales et

(165) Gr. II, 229.

(166) A. T., I, 372.

(167) J. E. Sars : *Samlede Vaerker*, IV, 275.

scandinaves renforcent en lui les liens du groupe. Son germanisme, qu'il dépassera bientôt, naît de là. En attendant, il s'y attache avec la foi et la ferveur d'un génie infiniment sensible à l'originalité du peuple et de la race.

Björnsson est si peu la girouette qu'on a voulu croire, qu'au contraire, chez ce fidèle, l'évolution a été lente et qu'on pourrait, par comparaison, l'appeler un germanophile de la onzième heure. L'historien P. A. Munch, Johan Sverdrup l'avaient précédé. Ses amis de Göteborg, Hedlund et Rydberg, qui sont pour beaucoup dans son passage au germanisme, avaient en 1870, donné l'exemple de la résistance à l'opinion scandinave et à la germanophobie¹⁶⁸. Jamais Björnsson n'ira aussi loin dans la sévérité que Rydberg, l'ennemi du césarisme, qui rejette sur la France toute la responsabilité de la guerre, poursuit Napoléon jusque sous le masque des empereurs romains, jusque dans le chauvinisme des ouvriers parisiens, « ces petits Napoléons des faubourgs »¹⁶⁹. Björnsson n'a rien d'un fanatique. Ses résolutions mûrissent longuement. Mais quand ce sourd travail est accompli, la décision éclate avec la violence d'un orage. Et on comprend la stupeur et les malentendus qui en résultent.

« Aux amis et aux ennemis, j'ai cherché à dire la vérité, quand c'était nécessaire, et surtout quand d'autres hésitaient à la faire et que le silence devenait une faute »¹⁷⁰. Ces mots prononcés dans une autre circonstance conviennent excellemment à la « bataille des signaux ». Björnsson ne peut revendiquer la primauté des vues qu'il expose, même au Danemark, même sur le conflit dano-allemand. Mais il a l'originalité de la décision. Celle de parler assez haut pour être entendu d'un peuple et par-delà ses frontières. Enfin celle du courage; — et il a su ce qu'il en coûte d'arracher aux gens « un morceau de haine »¹⁷¹.

Ce courage de Björnsson apparaît surtout dans ses rapports avec les Grundtvigiens. Jamais il ne s'était senti plus près d'eux. Au congrès des écoles qui se tint à Kristiania cette année, du 22 au 24 avril, il est si indigné des critiques orthodoxes et piétistes qu'il se jette dans le débat, le dernier jour,

(168) H. Hedlund : *S. A. Hedlund*, II, 82-96.

(169) V. Rydberg : *Samlade Skrifter*, Varia II, 333, 341, 346, 347.

(170) Gr. II, 358.

(171) A. T., I, 378.

avec une fureur terrible¹⁷². Grundtvig le suit avec sympathie¹⁷³. La jeunesse n'a d'yeux que pour lui. Il est l'idole des étudiants danois¹⁷⁴. « Nous étions ivres de Björnson », dit F. Rønning¹⁷⁵. Même note dans les lettres si intelligentes et si fermes de V. Ullmann. Les Rode, au retour de Kristiania, envoient à Björnson des remerciements graves, presque religieux¹⁷⁶. Un des chefs grundtvigiens peut trouver qu'en religion il n'est qu'un « commençant », il n'en reconnaît pas moins qu'il est « un des bienfaiteurs du Nord »¹⁷⁷.

Tant de liens ne purent le retenir. Il fut même insensible au rôle de chef pour lequel le désignent l'âge de Grundtvig et l'espoir des grundtvigiens. « Allez au diable avec votre histoire de chef ! Je n'ai pas demandé à être votre chef, mais j'ai demandé à être moi-même »¹⁷⁸.

Peut-on s'étonner que les grundtvigiens aient été déçus cruellement par celui même dont ils attendaient le plus ? Björnson aurait pu user de ménagements, songer davantage aux épreuves du Danemark, aux sentiments respectables qu'il offensait. Comme dans l'affaire islandaise, il mettait le doigt sur l'abcès et appuyait de toute sa force. Le Danemark était sa seconde patrie. Il s'y sentait aussi libre qu'en Norvège, mais également responsable.

Mais s'il fit souffrir, il souffrit aussi :

...merci de ton aide, camarade, écrit-il à Hedlund. La seule que j'aie eue ! A cause de grossières lettres privées que j'ai reçues du Danemark, à cause de la rupture avec mes meilleurs amis de là-bas, l'affaire m'a été affreusement pénible. Oui, j'ai souffert. Pas de sommeil la nuit, pas de repos le jour, Caroline en pleurs et furieuse contre moi, et dans mon entourage, personne d'accord avec moi. Tu peux juger du bien que m'a fait ton secours¹⁷⁹.

Il se défend, tous les soirs, dans diverses sociétés de Kristiania, chez les étudiants, dans la presse norvégienne et danoise ; il a « écrit dans cinq journaux ! ». Il aura encore des moments très durs à cause des siens et de ses amis¹⁸⁰. Mais son

(172) Br. I, 98-99.

(173) H. Brun : *N. F. S. Grundtvig levnedsløb*, II, 803.

(174) M. Pontoppidan : *Minder...*, 107.

(175) *Gads magasin*, 1926, 81.

(176) B. Ark., lettre non datée, 1872.

(177) V. Birkedal : *Norden, Tyskland og Björnson*, 41.

(178) Br. I, 108.

(179) Br. I, 119.

(180) *Ibid.*, 121, 123.

anniversaire (8 décembre) est une vraie fête; les étudiants veulent l'avoir de nouveau pour président; le second voyage en Suède est une incroyable revanche. Les répercussions de la crise seront longues et Björnson devra se défendre bien des fois d'être l'homme des volte-faces, des « changements de signaux ». Il pourra le faire hardiment, parce que ses violences et ses maladresses recouvriraient une conviction profonde :

...quand je ne serais qu'un paysan, quand je ne saurais pas plus... de cette affaire qu'un simple paysan, je me dresserais pourtant et je crierais ! Oui, je crierais, et je sacrifierais comme aujourd'hui mon sommeil, mes amis, mes espoirs littéraires, la santé de ma femme... ! mais je dirais les mots que Dieu a mis dans mon âme ! ¹⁸¹.

*

La « bataille des signaux » est, dans l'histoire morale de Björnson, un grand effort d'adaptation.

Björnson s'était attaqué au problème norvégien. Puis il s'était jugé assez fort pour marcher en tête des démocraties du Nord. A présent, il se trouve en face d'un problème nordique qui est devenu germanique et européen. Il l'aborde sans peur.

Des deux conquêtes qui vont de pair dans sa vie, la conquête de soi et celle du monde par l'idée, c'est celle-ci qu'il veut tenter.

Pour mesurer son effort, rappelons une dernière fois le milieu qu'il abandonne et le but qu'il vise.

Le pasteur V. Birkedal, un des premiers orateurs religieux du Danemark, disciple éminent de Grundtvig, « éprouvait de l'horreur à voir l'Allemagne tombée de plus en plus bas dans l'inhumanité, arrachant la langue, — l'idiome natal — de la bouche des vaincus; — à voir la France, qui venait d'étaler la pourriture la plus abominable; — l'Angleterre, enchaînée à sa mangeoire, hissée sur un monceau d'or, le regard fixe, hébété »... tandis que « le Danemark était, humainement parlant, indispensable au Seigneur » ¹⁸².

A ce chauvinisme naïf et impuissant, Björnson tourne le dos, pour rejoindre l'armée germanique du progrès : « nous

(181) Ibid., 118.

(182) A. T., I, 387-388.

sommes l'aile nordique d'une armée mondiale »¹⁸³. — La bataille des signaux est le début d'une libération.

Le bilan politique de cette crise apparaît d'abord négatif. L'appui de Hedlund ne pouvait compenser une réprobation à peu près générale. La tentative était un échec.

Mais un échec provisoire. L'appel d'un poète ne pouvait changer les rapports dano-allemands. Mais il avait dit très haut qu'ils pouvaient l'être et Högsbro constatait en 1875 qu'ils étaient devenus autres¹⁸⁴. Voyant les choses de plus haut et de plus loin, Björnsson avait indiqué la voie que suivit l'Union des gauches.

Car un singulier renversement se produira. Jusque là, le Danemark de Ploug avait trouvé en Allemagne les maîtres de sa pensée, mais en France ses amis politiques. Bientôt, la gauche radicale conclura avec l'Allemagne une trêve politique, et, — dépassant Björnsson, — prendra ses idées en France.

Allons plus loin. Quand il proposait un changement de signaux, Björnsson, qui avait déjà tracé un programme de désarmement matériel¹⁸⁵, demandait au Danemark un désarmement moral. En ces années de guerres et de haines nationales, son pacifisme continue à jeter des racines.

Björnsson a si souvent parlé de ses deux pôles, Goethe et Grundtvig qu'on est justifié à demander ce qu'il advient de Goethe en cette affaire. Une petite phrase, lourde de sens, se glisse dans une lettre et révèle les limites de sa curiosité, la dernière entrave de son esprit. « La parenté, (c'est-à-dire la race), dit-il, l'emporte sur la culture »¹⁸⁶. C'est au nom de la race, plutôt que d'une curiosité générale, véritablement scientifique ou simplement humaine, que Björnsson luttait contre le préjugé anti-allemand. De là des lacunes et des erreurs. Outre l'Angleterre, parente pourtant, mais trop mercantile, il écarte le monde latin, la France en particulier, « avec laquelle nous avons perdu beaucoup de temps et de travail »¹⁸⁷, et même une partie de l'Allemagne, celle de la libre-pensée. Il faut

(183) *Oplanden's avis*, 24-VII-1872.

(184) *Dansk Folketidende*, 5-II-1875.

(185) Voir p. ex. Br. I, 56.

(186) *Göteborgs H. et S. T.*, 27-XI-1872, Fraan Norge.

(187) A. T., I, 373.

passer dans le camp opposé, dans le groupe brandésien qui publie *Nyt Dansk Maanedsskrift*, pour trouver à cette date un compte-rendu du dernier livre de Strauss.

Que les thèses germaniques de Björnson, — dogme de la race et dogme luthérien, foi en la démocratie allemande et espoir d'un grand avenir nordique en accord avec l'Allemagne, — fussent assez précaires, c'est lui-même qui en fournira la preuve. « Il y a du vrai là-dedans, disait Krieger, et pas mal d'ignorance »¹⁸⁸. Il manquait à Björnson de mieux connaître l'autre Danemark et le grand changement des signaux philosophiques, religieux et moraux à travers l'Europe. On va voir cependant dans quelle mesure il est sensible aux courants nouveaux.

(188) *Dagböger*, V, 259.

VI. — **Courants nouveaux.** — Le dernier manifeste grundtvigien. — Les courants nouveaux en Norvège. — Lieblein, Vinje, Sars. — Etat des esprits. — L'exemple danois. — Les grundtvigiens. — L'autre Danemark. — *Nyt dansk Maanedsskrift*. — G. Brandes. — Remous. — Björnson et Brandes. — La pensée de Björnson. — Activité politique. — Départ.

Vers la fin du mois de décembre 1872, Björnson écrit une préface pour l'édition suédoise de ses *Contes*. A son habitude, il y fait une synthèse des questions qui l'intéressent, et comme la « bataille des signaux » ne s'était pas encore calmée, nous y trouvons la formule extrême de son idéal germano-nordique.

Deux fois, la race germanique a sauvé la civilisation. De tout temps, elle a multiplié les inventions et les bienfaits. Ses traits distinctifs sont « l'indépendance et la fidélité, le respect du surnaturel, un besoin de foi, un penchant illimité au dévouement, un jugement sain, le sérieux moral, la patience, — mais aussi, quand ces qualités sont négligées ou gâtées par le mélange, des égarements incroyables, aussi excessifs que la force de la vie subconsciente qui est le propre des Germains »... On dégagerait sans peine de ces lignes un bon portrait de Björnson.

Longtemps séduite par l'esprit celto-romain, victime d'une culture étrangère qui a envahi la société bourgeoise et l'école, cette race ne pourra se retrouver elle-même et achever sa mission que si elle suit l'exemple du Nord. « Notre supériorité consiste dans le christianisme, la tendance populaire et la liberté ». Une renaissance chrétienne a gagné les trois peuples sous la forme du grundtvigianisme, dont « les puissances d'unité et d'inspiration s'exerceront pendant des siècles ».

L'idéal populaire est adopté par les meilleurs esprits du Nord; il est le mot d'ordre général. Quant à la liberté, « indispensable à une vie populaire et chrétienne, comme l'air l'est aux poumons, elle mène irrésistiblement au parlementarisme »¹⁸⁹.

Ainsi régénérée, la race germanique va reprendre la direction du monde.

La mission du Nord est devenue un pangermanisme dont le Nord serait le ferment moral. Cette doctrine d'une race élue exclut la moitié de l'Europe. Elle confond le rationalisme avec l'incrédulité. Elle s'arrête à mi-chemin de l'humanisme et de la science. Le dualisme de Rasmus Nielsen y contredit encore les aspirations profondes de Björnson. A une date où le positivisme a triomphé, où Darwin est partout lu et discuté, le poète semble s'attarder au romantisme et à Rousseau.

Que pense exactement Björnson ? Y a-t-il divorce entre lui et son temps ?

*

Son ami E. Sars, bon philosophe, a constaté l'indifférence qu'il parut opposer longtemps aux idées nouvelles :

...dans sa jeunesse, Björnson me semblait être exceptionnellement puissant, original et fécond, mais en même temps un esprit assez étroit et très limité. Il était orthodoxe en religion, et cette orthodoxie n'était pas chez lui un vain formalisme...; mais je n'y voyais alors qu'une barrière opposée à la liberté de la recherche ou de la discussion...

Vers 1860 et pendant les années suivantes, j'étais très occupé par la lecture des récentes œuvres philosophiques ou historico-philosophiques d'Angleterre et de France (Buckle, Comte, Stuart Mill, Spencer, etc.) et je leur empruntais volontiers des idées et des sujets de discussion quand j'étais avec mes amis et avec Björnson. J'ai eu longtemps l'impression que ces questions lui étaient encore assez étrangères ou qu'il avait tendance à les écarter ou à s'en défendre¹⁹⁰.

Si l'on en croit G. Brandes, ou du moins ce qu'il fait entendre à demi-mot dans la première étude d'ensemble qu'il a consacrée à Björnson, le poète aurait partagé l'isolement intellectuel de la bourgeoisie danoise et norvégienne vers 1870; la vie spirituelle végétait comme une plante en chambre close; à la pensée des malheurs immérités qui avaient accablé le Nord,

(189) Stand. IX, 229-234. Voir, B. Ark., le mss. en norvégien, de cette préface.

(190) *Samlede Vaerker* III, 383.

on éprouvait une mélancolie orgueilleuse et tandis qu'on se repliait sur soi et s'assoupissait, on faisait un rêve :

...le monde cultivé et surtout à demi-cultivé de Norvège et de Danemark rêvait qu'il était le sel de l'Europe. On rêvait que l'on rajeunissait les peuples étrangers par son idéalisme, par son idéal grundtvigien ou kierkegaardien, par sa forte vigilance. On rêvait qu'on était la force capable de maîtriser le monde, mais pour des raisons mystérieuses et incompréhensibles, on avait préféré manger les miettes de la table étrangère. On rêvait qu'on était le Nord libre et puissant, qui menait à la victoire la cause des peuples, — et on se réveillait prisonnier, impuissant, ignorant ¹⁹¹.

On serait ainsi tenté de croire qu'une quarantaine intellectuelle isolait la Norvège et Björnsson des idées vivantes d'Europe, les maintenait dans une sorte de moyen-âge.

*

Il faut se défaire aussitôt de cette croyance. Et d'abord, ne pas juger la Norvège d'un point de vue exclusivement danois. Même au temps de leurs destinées communes, la Norvège a su trouver, vers l'Europe, d'autres chemins que ceux du Danemark.

Il ne s'agit pas des curiosités individuelles. Selon les historiens, de bonne heure des courants culturels ont uni la Norvège à l'ouest de l'Europe. Il se trouve que Björnsson nous a rapporté les idées de Sars sur ce point. C'était au cours d'une réunion de l'Association du lundi, pendant la « querelle des signaux » ; Sars rappela l'extrême dépendance où a vécu le Danemark vis-à-vis de la civilisation allemande ;

...il démontra qu'au contraire les Norvégiens avaient reçu leur christianisme et leur civilisation de l'ouest, et que la grande littérature islando-norvégienne, qui a exercé une influence incalculable sur le Nord, vient de l'ouest, par le canal de la Norvège. L'immigration de toute une tendance spirituelle, venue d'Allemagne à la réforme, laissa, ainsi que la renaissance, la Norvège intacte ; ce n'est qu'au début du 19^e siècle que l'on constate une vie religieuse particulière en Norvège, et c'est encore une influence de l'ouest (chez Hans Nielsen Hauge). Mais l'influence que jadis Holberg, et plus tard Wessel et l'école norvégienne exercèrent au Danemark, était aussi, pour l'essentiel, une influence de l'ouest ; c'est de là que tous deux empruntèrent idées et impulsions, plus que de l'Allemagne. La force de la Norvège au début du 19^e siècle, comme la constitution de 1814, sont nées d'une impulsion occidentale ¹⁹².

(191) *Samlede Skrifter*, III, 383.

(192) *Göteborgs Handels och Sjöfarts Tidning*, 27-XI-1872, Fraan Norge.

Laissons le problème historique pour nous en tenir aux contemporains de Björnson; ils sont assez nombreux, autour de lui et parmi ses amis, ceux qui sont au courant des derniers travaux de la science européenne et en particulier des philosophies de France et d'Angleterre.

Non seulement Björnson s'est intéressé, mais il a collaboré à la revue *Norden* que son ami l'égyptologue Lieblein commence à publier en 1866. Dès le premier numéro, par l'artifice d'une lettre japonaise, — comme Montesquieu usait des lettres persanes, Lieblein ose rappeler que la Norvège a une dette envers les grands français, pères de la liberté, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, etc. A leur suite, il va droit à la question essentielle, au conflit de la raison et de la foi, de la libre-pensée et de la théologie. Grundtvigiens et orthodoxes se battent; mais « ils ne voient pas qu'un ennemi commun et très dangereux se dresse à côté d'eux, l'incrédulité, le néo-rationalisme, ou de quelque nom qu'on désigne cette philosophie de la raison qui gagne de plus en plus du terrain ».

Il s'enhardit même à citer l'auteur dont *la Vie de Jésus* provoquait alors la réprobation, Renan. Une tempête de cris s'est élevée contre lui :

...il a, dans une langue merveilleuse, exprimé ce que, je crois, bien des gens sensés se disent, au fond d'eux-mêmes au sujet de la vie et de l'enseignement du Christ. Sans doute, — autant que j'ai pu savoir, — il n'y a guère plus d'un vrai chrétien sur cent Français (lisons : Norvégiens), mais peu sont assez honnêtes pour reconnaître que Renan a été l'interprète exact de leur pensée. Des milliers de personnes dévorent son livre, mais toutes, naturellement, le condamnent. Cette extraordinaire hypocrisie est une peste morale qui s'est répandue infiniment plus qu'une peste ordinaire ne l'a jamais fait !¹⁹³.

La méthode que cet égyptologue appelait au secours de la libre-pensée et qui méritait un meilleur sort, veut « à l'aide de l'histoire, donner au lecteur l'état présent de la civilisation, ce qui est le seul moyen de bien juger ses progrès et d'y aider »¹⁹⁴. Ceci encore était plus hardi qu'on ne pense dans la Norvège d'alors : connaître les étapes de la civilisation, comme le géologue connaît les couches de terrain, voir sortir de l'ombre de grandes civilisations, comme l'égyptienne, c'était

(193) *Norden*, 85-86.

(194) *Ibid.*, motto des fascicules.

enlever « à la civilisation gréco-romaine » — et à la juive —, « la place exclusive et absolue qu'elle occupait dans l'évolution de l'humanité » et lui donner une « importance relative » ¹⁹⁵. En d'autres termes, c'était ruiner au moyen de l'histoire, comme d'autres eussent pu le faire au moyen de la science ou de la philosophie, l'orgueilleuse construction de Johnson et de Caspari.

Björnsson, en 1866, avait-il assez de lectures et de liberté d'esprit pour adopter tout ou partie de cet article, — qui voisine avec des vers de lui ¹⁹⁶, — on peut en douter. Mais il fut certainement sensible à ce que dit la revue de la vérité, « notre but commun » ¹⁹⁷, de l'étroitesse des petites sociétés, du mouvement irrésistible qui pousse les peuples vers la liberté, de la foi au progrès ¹⁹⁸. Et on peut trouver, après coup, quelque chose de prophétique, comme un premier crayon du *Nouveau système* et d'*Un ennemi du peuple*, dans le passage où Lieblein montre combien il est difficile dans une société, pour quelqu'un qui a famille et amis, de dire la vérité ¹⁹⁹.

En admettant que Björnsson ait prêté une médiocre attention à Lieblein, il a certainement entendu Vinje, ex-ami qui devint ennemi, puis de nouveau ami, « *maalstraever* » qu'il abominait et lyrique dont il goûtait les trouvailles. Ne retenons que la collaboration de Vinje à *Vort Land*, la revue qui parut en 1867, et dont il occupait le rez-de-chaussée, laissant les colonnes à Sars et à ses amis, pour leur campagne anti-unionelle. Comme il était ouvert, ce libre esprit irrévérencieux, à ce qui venait d'Angleterre et de France ! Il sait le déclin de la philosophie hégélienne ; écoutant l'exposé d'un philosophe norvégien sur la trinité, il se retient mal de pouffer de rire ; mais quoi ! tout va par trois, comme chez Hegel ! « En France et en Angleterre, c'est chose connue que cette philosophie n'a jamais eu de succès, malgré Cousin et Arnold... Le grand philosophe français Auguste Comte écrivit un jour... à Stuart Mill pour savoir si cela valait la peine de lire Hegel ; mais Mill répondit que s'il devait en juger d'après lui-même, c'était temps perdu « ...Lire

(195) Ibid., 477.

(196) Ibid., 93.

(197) Ibid., 480, 87, 88.

(198) Ibid., 475-476.

(199) Ibid., 86-87.

Hegel, c'est « avaler des pierres ». Paroles doublement sacrilèges, quand on sait que le hégélianisme, professé par Monrad, était la philosophie officielle de l'université et qu'il prêtait appui à l'orthodoxie. « Mais dans notre coin, ajoute Vinje, nous vivons encore dans la mare (hégélienne) ! Et ça ne va guère mieux en Danemark et en Suède » ²⁰⁰.

Vinje est un journaliste étonnamment doué, mais un journaliste, qui souvent traite en virtuose les pensées des autres. Le savant authentique que nous retrouvons à ses côtés, — et aux côtés de Björnson, au milieu d'une jeunesse curieuse d'idées, — c'est Sars. Dans l'histoire des idées en Norvège, pendant la seconde moitié du 19^e siècle, il occupe une position centrale. Il suffira de dire ici que, si quelqu'un fut orienté vers la pensée occidentale, c'est lui. Il appelait la France sa seconde patrie. De bonne heure, il s'assimile la pensée de Buckle et de Comte. De Comte en particulier, il nous disait avoir fait une étude prolongée ²⁰¹, et il songea à écrire un exposé critique au système ²⁰². Fils et frère de géologues célèbres, il fut en Norvège un darwiniste de la première heure et apprit beaucoup de Spencer. Le fruit de ces études apparaît dans quelques conférences qu'il fit en 1870 sur l'histoire considérée comme une science exacte, apparentée à la biologie et soumise à des lois qu'il définit. Rompant avec une tradition qui oppose le règne de la liberté à celui de la nature, il réintègre l'homme dans ce dernier, le montre soumis à la loi de causalité.

Ces conférences de jeunesse, dit G. Gran, étaient quelque chose de nouveau et d'exceptionnel à notre université; elles donnaient en Norvège, le premier exposé systématique et approfondi du positivisme franco-anglais, et déjà quelques vues sur la doctrine de l'évolution; elles étaient animées d'un discret enthousiasme pour les sciences naturelles et on y remarquait la tendance à appliquer aux sciences morales les méthodes des sciences naturelles...; avant tout, elles présentaient et discutaient des noms, — Buckle, Comte, Stuart Mill —, qui étaient alors presque inconnus chez nous ²⁰³.

On serait tout à fait injuste envers Sars si on oubliait de dire le causeur merveilleux, varié, intarissable qu'il fut : toute

(200) *Vort Land*, N° 23, 8-IX-1867.

(201) Conversation avec Sars.

(202) H. Koht : *Normaend i det 19de Aarh.*, III, 69 et suiv.

(203) G. Gran : *A. Kielland*, 131-132.

sa vie il a semé les idées autour de lui. Si Ibsen s'est instruit dans la compagnie de « Hollandais », Björnsson, qui écoutait plus qu'on ne croit, a beaucoup appris de cet ami fidèle et admiré.

Le silence officiel ne doit pas nous donner le change sur l'état des esprits en Norvège. On aurait tort de généraliser; et par exemple, il est hors de doute que la jeunesse commence à s'éveiller. On a signalé déjà cette « Association du lundi » qui réunissait autour de Björnsson, pour de libres discussions, plus d'une centaine d'étudiants, jeunes ou vieux. « On y trouve, dit Björnsson, des positivistes, des chrétiens attachés à la bible (rationalistes), des orthodoxes, des grundtvigiens, et bien que chacun défende, et vigoureusement, son point de vue, les rapports sont excellents » ²⁰⁴. L'un d'eux, Klaus Hansen, nous a raconté qu'il s'était trouvé en désaccord avec Björnsson au sujet du rationalisme. Là aussi, Björnsson a certainement entendu les hardis propos de Fjörtoft que nous lisons dans sa revue *Fram* ²⁰⁵. Minable et malade, mal vu, brûlé d'une ardeur d'apôtre, Fjörtoft n'était suivi que par une poignée de jeunes. Mais ses tendances n'ont rien de morbide, elles témoignent seulement d'un besoin de liberté et de vérité que l'Europe occidentale peut seule satisfaire. Lui aussi loue le positivisme franco-anglais aux dépens des « perroquets hégéliens » ²⁰⁶; il cite Comte et Buckle; ses dieux sont Gambetta et Castelar; il prêche la république et l'internationale. Avidé de tolérance, et ennemi du matérialisme, il veut une morale dégagée de la religion et traduit en néo-norvégien le sermon sur la montagne. ...Que ces idées fussent viables, Björnsson lui-même se chargera de le montrer; dans cinq ans, environ, elles seront les siennes.

*

Ainsi, dans certains cercles, au moins et dans l'entourage même de Björnsson, la Norvège, quand on y regarde d'un peu près, témoignait de plus de curiosité intellectuelle, d'une connaissance plus étendue de la pensée européenne que ne le veut

(204) *Göteborgs H. et S. T.*, 27-XI-1872.

(205) 1871-1874.

(206) *Fram*, 1872, p. 165.

certain préjugé. Non seulement elle a toujours eu des chercheurs très informés, mais le courant rationaliste du 18^e siècle et la précieuse tradition de Holberg n'ont jamais été interrompus. Le courant a faibli; Holberg a subi une demi éclipse; mais Caspari et Johnson n'ont pu conquérir toute la bourgeoisie. Sans remonter jusqu'à Schweigaard, on trouverait parmi les amis de Bjørnson de sûrs témoignages d'une liberté d'esprit qui se défend contre l'orthodoxie : chez Sverdrup ²⁰⁷, chez Jonas Lie au temps de sa jeunesse ²⁰⁸, chez H. E. Berner, chez C. Bang, ces fiers indépendants. On peut s'amuser, comme le fit Renan, de la boutade de G. Brandes : Renan partait pour le Spitzberg en compagnie du prince Napoléon et devait s'arrêter à Bergen. Alors, lui dit Brandes, il n'y aura en Norvège qu'un seul libre-penseur, ce sera vous ! Au Danemark, il y en a trois ou quatre ²⁰⁹. Brandes a vu plus juste quand il a rendu hommage « aux savants originaux (qui) sous l'influence de la France et de l'Angleterre, avaient provoqué un mouvement apparenté (à celui du Danemark) dans les esprits de la jeunesse » ²¹⁰.

Mais l'éveil est lent; la vie intellectuelle garde une apparence de stagnation. Les tentatives qu'on a énumérées n'ont pas de lendemain : la revue de Lieblein débutait assez brillamment; mais son audace s'émousse, l'intérêt languit au cours d'interminables articles; elle disparaît. *Vort Land* ne vit que six mois, et *Dølen* meurt avec Vinje. Les conférences de Sars n'ont aucun écho; ce savant n'était pas l'homme des batailles. L'Association du lundi pouvait être un foyer de révolte intellectuelle;

...à la société Bjørnson (!) à l'Association des étudiants, des *grundtvigiens* sont assis à une table, des positivistes à une autre, des rationalistes à une troisième, des gens d'opinion mêlée à une quatrième. Mais sur toutes ces questions, nous observons une paix profonde; il y a tant de choses pour lesquelles tous, affectueusement unis, nous subissons chaque jour le mépris et toutes sortes d'avaries ! Et je suis convaincu que dans notre cercle il n'y a personne qui ne sacrifie sa vie pour notre cause ²¹¹.

En désaccord sur la religion, ils étaient unis par leur foi

(207) H. Koht : *Sverdrup*, I, 44 et suiv.

(208) *Jonas Lie og hans samtidige*, 148.

(209) *Nyt Dansk Maanedsskrift*, III, 148.

(210) *Samlede Skrifter*, III, 383.

(211) Br. I, 82.

démocratique. La politique mettait provisoirement une sourdine aux discussions d'idées.

L'intérêt du public se portait ailleurs et le souci de ce même public rendait timides ceux qui auraient dû diriger l'opinion. On le voit au sujet de Darwin. Darwin ! Ce nom domine toutes les discussions philosophiques du temps. On est pour ou contre la doctrine. Darwinisme devient synonyme de libre-pensée et de progrès, — ou du plus affreux matérialisme. Or, l'œuvre de Darwin n'est pas inconnue en Norvège. Dès 1861, dans la revue *Budstikken*, Asbjørnsen signale l'*Origine des espèces*, et, ce qui est mieux, la « révolution que la théorie de Darwin va apporter dans les sciences naturelles ». Il ajoute même que « l'étude des phénomènes de la civilisation y gagnera énormément » ; des perspectives nouvelles « s'ouvrent sur l'origine de la race humaine et les rapports des races entre elles » ²¹². On eût pu s'attendre à des discussions dans la presse ou dans les revues qu'on a citées. Il n'en fut rien. On était curieux, cependant. Inutile de rappeler le cas des Sars. Mais Chr. Bruun a dit à P. G. La Chesnais, qu'Ibsen, de bonne heure, était darwiniste, c'est-à-dire athée. Le grundtvigien Hermann Anker, ami de Björnsson, lisait Darwin vers 1870. Mais tous les Grundtvigiens n'étaient pas tolérants. Le paysan Per Bö, qui devint l'ami de Björnsson, harcèle le journal *Dagbladet*, pour avoir osé parler trop librement du darwinisme, de Holberg et des inscriptions cunéiformes ! ²¹³. Le journal s'explique, et le lendemain ne cite Strauss et Büchner qu'avec de prudentes réserves sur « les exaltés qui veulent tirer de Darwin des conséquences excessives » ²¹⁴. Et c'est l'organe « radical » qui parle ainsi !

La hardiesse manquait. Manquait-on aussi d'esprit philosophique ? H. Koht l'affirme, et il n'est pas le seul, et il a de bonnes raisons, qui valent encore aujourd'hui : « la Norvège, dit-il, a été pour la pensée abstraite, que ce soit en philosophie, en politique ou en matière de sciences, une terre inféconde, presque hostile, même » ²¹⁵. Les cerveaux philosophiques n'ont pourtant pas fait défaut, même parmi les poètes. On serait tenté de donner raison à un écrivain médiocre, au théologien

(212) 1861, p. 76-77.

(213) *Oplandenes Avis*, 16-VII-1873.

(214) *Dagbladet*, 1873, 43, 44.

(215) *Sverdrup*. I, 2.

E. F. B. Horn; « latent philosophi », dit-il; en Norvège²¹⁶, la philosophie se cache. La culture des idées y a toujours été négligée. Mais le besoin est là. Le même Horn se plaint en 1871 à constater que « si graves que soient les divergences d'opinion en Norvège, on n'a pas encore vu... de doutes soulevés sur les plus graves principes de l'éthique et de la religion ». On ne voit pas encore « des libre-penseurs nier ouvertement les vérités fondamentales de la foi ». « Toutefois, il semble que nous soyions au seuil d'une époque nouvelle, et que les secousses radicales, qui longtemps déjà ont éprouvé l'étranger, ne doivent pas épargner notre pays »²¹⁷.

Personne encore ne s'était présenté qui pût grouper, entraîner à la bataille, les troupes norvégiennes de la libre pensée. La poudre était prête; l'étincelle manquait.

C'est du Danemark qu'elle vint une fois encore.

* *

Mais ce ne fut pas, naturellement, des Grundtvigiens.

Une revue qui commence à paraître en 1871 et qui réunit un petit état-major grundtvigien, *Nordisk Maanedsskrift*, apporte au lecteur la plus cruelle des déceptions. Ce périodique se propose d'instruire « le peuple et les chrétiens » et il ne traite à peu près aucune des questions capitales, à ce tournant de l'histoire nordique. De l'Europe, pas un mot. Va-t-on au moins répondre vigoureusement à l'orthodoxie, qui depuis des années poursuit et traque les grundtvigiens ? Hélas, même sur ce point, on dirait volontiers sur ce point surtout, la pauvreté du grundtvigianisme éclate. Sa base dogmatique est faible. Ceux que Björnson appelle « hjertefolket », le peuple du cœur, n'avaient pas impunément tenu la raison pour suspecte; aucune église ne peut s'en passer. Le plus sympathique et le plus pénétrant historien de Grundtvig, le théologien libéral Edv. Lehmann, fait cette grave remarque qu'il a manqué au grundtvigianisme « la vie intellectuelle d'une puissante religion »²¹⁸. A un génie fort par le cœur et l'imagination, comme Björnson, il offrait de

(216) *Fire foredrag*, 70.

(217) *Ibid.*, 73.

(218) *Grundtvig*, 168.

chaudes sympathies, une communion avec des âmes délicates, des visions et des rêves. Mais les rêves et les effusions ne peuvent cacher longtemps le dénuement intellectuel, les à-peu-près dangereux de la science historique et philologique, si sensibles déjà chez le maître. Björnsson, qui lisait la revue, puisqu'il prit part un jour à une de ces discussions ²¹⁹, dut soupçonner plus d'une fois la joie maligne et la revanche de l'université devant ces pauvretés. Ce qui est certain, c'est que l'éternel débat sur la réalité spirituelle du miracle a laissé une trace dans sa mémoire et de cela seul on ne se plaindra pas trop, puisqu'un chef-d'œuvre, *Au-dessus des forces*, a fini par en profiter.

Il y a incontestablement plus de talent, bien des sortes de talent même, dans la revue *For Idé og Virkelighed*, « Pour l'Idée et la Réalité » que Björnsson dirigea avec Rasmus Nielsen et Rudolf Schmidt de 1869 à 1872. Mais R. Nielsen avait dit déjà ce qu'il avait à dire; ses articles ne sont que des variations d'un métaphysicien virtuose sur des thèses connus, les rapports de la foi et de la science, etc. Rudolf Schmidt avait les plus hautes ambitions, y compris celles que son adversaire G. Brandes réalisa magnifiquement. Sachons-lui gré d'un bel article sur Walt Whitman, qui fut pour Björnsson une révélation ²²⁰. Mais le reste est viande creuse. La revue suit trop fidèlement la ligne que Björnsson traçait en ces termes : « elle prêchera, elle exposera en poèmes et en commentaires ce que Rasmus Nielsen a mis en système, la fidélité de l'esprit nordique, son amour de la patrie céleste et terrestre, sa droite simplicité et ses pensées profondes, sa haine de la légèreté, sa compréhension de la vie du cœur » ²²¹. Elle ne se lasse pas de commenter Grundtvig et Kierkegaard. La seule variété, ou à peu près, y est apportée par les contributions de Björnsson, deux contes ou récits, quelques vers, le grand article contre Ploug. Mais ce que réclamait Björnsson, ce dont son intelligence avait faim, c'était des compte-rendus des questions culturelles débattues à travers le monde; il eût voulu leur consacrer la moitié de la revue au moins ²²². Mais ils sont réduits à peu près à rien. R. Schmidt consacre d'immenses articles aux événements de

(219) 1873, p. 467 et suiv. : *To Indsigelser*.

(220) 1872, p. 152-216. Cf. Br., , 189.

(221) Gr. II, 303.

(222) Ibid., 307.

1870, à la barbarie européenne, à laquelle le Nord, par bonheur, fait exception; mais il n'a que de courtes notices méprisantes pour G. Brandes et ses modèles français, Taine et Renan ²²³. Quelques articles scientifiques évitent prudemment les grandes questions; du darwinisme, pas un mot. Une allusion au féminisme ²²⁴. Des précautions contre le déterminisme, cette peste. A peine Lieblein, rendant compte d'un livre français sur les Juifs et l'Egypte, peut-il glisser que le passage de la Mer Rouge « eut lieu de façon naturelle, et que pour le savant, une pareille supposition est aussi nécessaire » ²²⁵. Et c'est tout.

L'impression générale est ici encore celle d'un disette spirituelle mal cachée. Mais chez le principal rédacteur, R. Schmidt l'impuissance, l'illusion et l'orgueil ne sont que trop apparents. Au fond, ce qu'il a de plus intéressant au sujet de cette revue, c'est ce qu'on n'y voit pas, mais qu'on trouve dans la correspondance de Björnson : les conseils de tolérance, d'humanité, d'hygiène morale qu'il prodigue à cet ami tourmenté. Il aurait voulu trouver la vie dans ce milieu; et c'est lui qui l'y apporte. On ne s'étonnera guère qu'il ait rompu sans regret.

*

L'autre Danemark, celui de la pensée et de l'art, était à la veille d'une floraison nouvelle. Avec le goût des idées, il avait ce filtre d'idées indispensable à la vie intellectuelle d'une nation : une critique. Circonstance plus heureuse encore, il possédait des idées fortement assurées et des doctrines tranchées. Pour la période de transition et de remous intellectuels que nous traversons, pour des cerveaux envahis par les brumes grundtvigiennes, pour un poète aux vastes emportements comme Björnson et pour des protestants arrêtés aux mille stations douteuses qui séparent la science de la religion, — on ne dira jamais assez la supériorité que cela conférait au Danemark. Des systèmes nets et durs, qui ne laissent aucune place à l'équivoque, qui imposent la recherche et le choix ou la protestation, — celui de J. L. Heiberg, celui de Kierkegaard, et bientôt les thèses positivistes et françaises de G. Brandes ou

(223) 1870, p. 154-156.

(224) 1871, p. 97.

(225) 1871, p. 93-94.

l'hellénisme de son ami Julius Lange, — sont, même quand on les écarte, un bienfait, une santé pour l'esprit, surtout pour l'esprit nordique. L'histoire de Björnson et la genèse de son plus grand chef-d'œuvre en seront la preuve éclatante.

Le Danemark de la libre-pensée s'était donné un organe, la revue *Nyt dansk Maanedsskrift*, qui paraît de 1870 à 1873. Dès les premiers fascicules, on a le plaisir de voir enfin abordées, avec une parfaite franchise, et scrupuleusement exposées, les découvertes de Darwin. L'auteur des articles était ce jeune naturaliste qui allait bientôt devenir célèbre comme romancier, J. P. Jacobsen. Sans provocation, mais nettement, il indique les conséquences de la doctrine : « les sciences nous font comprendre infiniment mieux le divin, en particulier les sciences naturelles, qui nous apprennent à voir cette terre avec les yeux de la raison, ont peu à peu écarté des idées tantôt anormales, tantôt brutales et à demi naïves qu'on se faisait de la divinité et de ses rapports avec l'homme » ²²⁶..... « L'homme n'est que le plus haut représentant des êtres organisés; cela semble au premier abord un matérialisme grossier, un outrage à la majesté humaine, mais à la réflexion, cette pensée est plus noble et plus saine que les rêves obscurs d'Adam et Eve » ²²⁷. Et il conclut un de ses articles par ces lignes qui, sous une forme discrète, sont tout un programme révolutionnaire et le signal des débats d'idées qui allaient agiter le Nord pendant des années : une philosophie nouvelle s'annonce qui pourra nous donner la vraie intelligence du monde et « nous ouvrir une voie nouvelle vers la perfection morale ». Nous sortirons de la barbarie sociale où nous sommes encore engagés;

...car, malheureusement... comparés avec les progrès étonnants des sciences de la nature et avec les progrès de leurs applications pratiques, notre système de gouvernement, la justice administrative, l'enseignement populaire et toute notre organisation sociale et morale doivent être considérés comme appartenant encore à la barbarie ²²⁸.

Mais déjà la revue ouvre ces débats; dès l'hiver 1871-1872, l'attaque devient générale contre toutes les positions conservatrices. La science continue d'y jouer le premier rôle avec de nouveaux exposés de J. P. Jacobsen sur la sélection sexuelle.

(226) I, 99.

(227) I, 101.

(228) I, 121.

La philosophie a le sien avec Bröchner, le maître de G. Brandes et Höffding, qui traite du positivisme et du matérialisme. Des études s'y ajoutent sur la question sociale et sur les religions, — qui « naissent et meurent », — tandis que l'art et la science sont les formes les plus hautes de la civilisation. Voici le féminisme, et surtout des pages sur la critique biblique, de Jules Soury, d'après les dernières recherches archéologiques. — Les articles portaient. L'évêque Monrad se donne la peine de faire des objections que J. P. Jacobsen réfute. — Avec les questions brûlantes, défilent les noms suspects : Buckle, Stuart Mill (la morale fondée sur le bonheur), Taine, si hautement loué par G. Brandes, et, sous la forme d'« impressions de voyage », une brillante présentation de Renan au public nordique²²⁹. L'auteur décrié de la *Vie de Jésus* possède « une incomparable supériorité d'esprit ». d'esprit ». Il trouve « méprisables » les Rasmus Nielsen français, Cousin et Caro. Mais pour G. Sand, pour son idéalisme révolutionnaire, sa foi en la nature, quelle admiration, partagée par Taine et Dumas fils ! A la déclaration de guerre, la douleur de Renan n'a d'égale que sa colère contre « les imbéciles au pouvoir ». — Il y a donc une autre France que celle du second empire, si décriée dans le Nord ! Brandes ne se contente pas de le suggérer ; il cite Renan disant, dans la lettre à Strauss, que la France est nécessaire à l'Europe comme une protestation contre le pédantisme et le dogmatisme. — Or ne peut imaginer renversement plus complet des affirmations grundtvigiennes, que Björnson répète inlassablement au cours de ces années.

Pendant trois saisons encore, l'assaut continue²³⁰ et il faudrait citer, outre les vers de Drachmann, ces pointes hardies poussées en divers sens : des études sur *Force et Matière*, de Büchner, sur la divinité du Christ d'après Reville, sur la mythologie comparée, — c'est-à-dire *contre* les mythes religieux par le frère de G. Brandes, ou ce compte-rendu qui mit en éveil de jeunes têtes norvégiennes :

...je me rappelle, dit G. Gran, qu'au lycée, nous nous étions réunis, à trois ou quatre camarades pour nous procurer, en secret, le *Nyt dansk Maanedsskrift*, et je n'oublie pas notre émotion à recevoir les cahiers rouges et à nous les lire l'un à l'autre à haute voix. C'était comme un

(229) III, 144-165.

(230) Vol. IV, V et VI.

monde nouveau qui s'ouvrait à nous;... nous fûmes surtout secoués par un article intitulé : *Foi ancienne et foi nouvelle*, qui fit crouler notre foi d'enfant déjà chancelante; c'était une brillante analyse du livre récent de Strauss;... elle était signée Georges Brandes ²³¹.

Or Brandes s'exprimait ainsi :

...le célèbre auteur de *la Vie de Jésus*, dont la jeunesse et la maturité ont souffert d'attaques si haineuses et de persécutions si tenaces, est devenu peu à peu, à mesure que l'opinion était gagnée à ses idées, un des patriarches de la littérature allemande. L'élite allemande voit en lui un de ses premiers représentants; il joue dans la science un rôle analogue à celui d'Auerbach, son ami personnel et son frère spirituel, dans la littérature proprement dite... Ses conférences sur Voltaire ont été prononcées devant une cour et pour une princesse...²³².

Faisant coup double, Brandes dresse un piédestal à Strauss et couvre de son autorité les idées que défend la revue; il se tourne contre l'église officielle : comme Diogène, notre seul souhait est de ne pas être dans son ombre », — contre l'intolérance qui interdit dans le Nord le mariage civil, — contre les protestants libéraux, « réparer l'orthodoxie est, selon nous, une sottise; la vieille orthodoxie ne contredisait que la raison; tout néo-rationalisme se contredit en même temps lui-même » ²³³. Pourquoi s'effrayer d'une conception scientifique, naturaliste, du monde ? Pourquoi se raccrocher à ces fantômes : providence, immortalité ? Trouvons notre consolation en nous-mêmes.

Jamais encore critique n'avait à ce point scandalisé le lecteur nordique.

Et à la différence des dissertations de Lieblein ou de Rudolf Schmidt, ces articles étaient non seulement lisibles, mais brillants et entraînants, ceux de G. Brandes surtout. Vifs comme une flamme, ils pouvaient avoir un tour voltairien charmant. On peut encore citer comme un petit chef-d'œuvre les deux pages où G. Brandes conte pour sa défense un apologue renouvelé du Petit chaperon rouge, sur la Petite pensée libre, sa grand'mère la Liberté et le Loup, qui est la Presse conservatrice ²³⁴.

Un nom, comme on le voit, domine la revue, celui de

(231) G. Gran : A. Kielland, 133-134.

(232) IV, 488.

(233) Ibid., V, 504.

(234) Ibid., III, 187-188.

G. Brandes. L'esprit, la cohésion, les hardiesses du *Nyt dansk Maanedsskrift* ne se comprennent pleinement qu'à la lumière du grand événement littéraire de l'hiver 1871-1872. C'est en effet le 3 novembre 1871 que G. Brandes, usant de ses prérogatives de docteur, — il l'était depuis l'année précédente, avec une étude sur l'esthétique française, c'est-à-dire sur Taine, — fit la première des conférences fameuses, dont on a dit bien des fois qu'elles faisaient époque, au même titre que celles de Steffens, qui, au début du siècle, inauguraient le romantisme au Danemark. Elles étaient consacrées aux « grands courants » européens. La première série, « *La littérature des émigrés* », paraissait dès le mois de février 1872.

Il est facile aujourd'hui d'y relever des erreurs et des lacunes, d'en critiquer la tendance, de trouver naïf, cent vingt ans après les encyclopédistes, l'enthousiasme pour la science et la libre-pensée. On en jugera autrement si on connaît le Danemark d'alors ou simplement la riposte de Brandes à ses nombreux critiques²³⁵; mais surtout, il sera bon de revenir un instant aux revues qu'on a citées, au néant grundtvigien du *Dansk Maanedsskrift* ou à la gauche tentative de Lieblein, de passer ensuite aux articles de J. P. Jacobsen, où tout le programme nouveau est formulé, puis à la conférence inaugurale de Brandes. Alors, on comprendra son exploit, car c'en est un. Les idées « étaient dans l'air » et même elles étaient déjà exprimées. Mais rien n'égale, parmi les contemporains, l'éclat et la hardiesse de cette déclaration de guerre à une littérature vieillie et à une société conservatrice, ni la force des mots d'ordre qu'il lançait, sur la littérature à thèse ou sur « la pensée libre et l'humanité libre ». Elle a une solide base philosophique et historique, et en même temps, elle est une œuvre d'art, avec quelque chose de frémissant et le charme d'un jeune guerrier qui sort, un peu pâle, de sa veillée d'armes.

C'est une date, et sans doute la plus significative qui soit dans l'œuvre de Brandes. C'en est une aussi dans la littérature dano-nordique. Mais qu'elle soit aussi une date dans la vie spirituelle de Björnson, c'est une toute autre question. On ne pourra la traiter complètement que dans la conclusion de ce livre.

(235) *Forklaring og Forsvar*, 1872.

*

En faisant dès maintenant d'expresses réserves, nous nous contenterons de rappeler les dispositions où se trouve Björnson. En 1872, il est, semble-t-il, tout à sa mission du Nord et publie son grand article à la jeunesse, qui est une des meilleures expressions de sa pensée grundtvigienne. En avril, il intervient avec une extrême énergie au congrès des écoles supérieures populaires, et il prépare, dans le même esprit, sa croisade suédoise. On dirait qu'un abîme sépare les deux hommes et que, pour protéger une pensée chère, Björnson « écarte » le programme brandésien, et « s'en défende » ²³⁶.

Sars, qui le connaissait bien et qui n'est pas suspect, étant aussi hardi de pensée que Brandes, nous donne la clef de son attitude en face d'une philosophie nouvelle. Il ne peut, comme Vinje, pénétrer d'un bond dans une pensée étrangère. Il n'est point, par l'esprit, un nomade. Il n'aime pas discuter pour discuter. S'il adopte une philosophie ou une religion nouvelle, il faut qu'elle lui permette d'agir, « car son besoin d'action ne connaît pas de trêve ». Toute pensée doit devenir vie. Son évolution sera plus longue, mais sa conviction plus profonde, et son action plus efficace.

Ajoutons qu'il était à certains égards assez mal préparé à ce renouveau. « Tu aurais dû, lui écrit Jonas Lie, étudier la physique, l'économie politique, l'histoire » ²³⁷. « Ce qui lui manque, c'est d'avoir reçu dans sa jeunesse une instruction scientifique plus étendue;... il a nourri surtout d'esthétique et de religion son bon sens naturel » ²³⁸.

Son besoin de croire l'attachait à des convictions vieilles, mais encore efficaces, et il faut reconnaître que son grundtvigianisme était loin d'avoir épuisé toute vertu pratique. Le poème nordique l'enchantait. Par contre, ses préventions à l'égard de la bourgeoisie et de sa culture, de l'influence française, du rationalisme, qu'il croit desséchant, restaient vives. Et une antipathie l'opposait à la fièvre intellectuelle, à la hardiesse critique, à l'amoralisme de Brandes.

Mais il était loin d'être indifférent.

(236) Expressions de Sars : *Samlede Skrifter*, IV, 256.

(237) *J. Lie og hans samtidige*, 81.

(238) *Ibid.*, 70.

Un mot dira le mieux l'état de sa pensée. Elle offre alors une succession de *remous*. Björnson est à la limite de deux grands courants. Foi et science, romantisme et réalisme, tradition et avenir, fidélité nordique et tendances européennes le sollicitent à la fois. Les contraires voisinent dans son esprit et presque dans la même phrase. Il a un pied dans le grundtvigianisme et l'autre dans la libre-pensée. Il lit en même temps le théologien Martensen, comme Ibsen d'ailleurs —, et Darwin ! Témoin cette lettre du 20 septembre 1871 :

...le *Miroir de l'église*, de Grundtvig, a été pour moi le bienvenu... l'*Ethique* de Martensen aussi... La grande culture qui l'inspire est une rencontre agréable. (Mais) il ne sait pas du tout voir ce qu'il y a d'avenir dans le présent; il lui tourne le dos et regarde en arrière. Il m'amène souvent à penser combien les idées et même leurs noms changent avec le cours rapide du temps. La théorie de Darwin m'a beaucoup intéressé; les découvertes anglaises dans les sciences naturelles sont les seules qui doivent décider de l'avenir, quoique ce ne soit pas dans la direction qu'on pense.

Voici un passage plus extraordinaire encore, où s'entremêlent les courants et les contre-courants. Björnson rappelle que parmi la jeunesse universitaire « il y a beaucoup de rationalistes, beaucoup de positivistes; tous se groupent autour de moi, parce que, malgré ma religion, qui est une force tous les jours croissante dans ma vie, je suis le plus norvégien, le plus libéral..., et parce que Dieu m'a accordé le don de l'éloquence et sa puissance sur les assemblées » ²³⁹.

Puis, avec sa franchise habituelle et une subite clairvoyance, il s'étonne des positions respectives qu'Ibsen et lui-même occupent vis-à-vis des conservateurs :

...je prévois le temps où Ibsen prendra ma place parmi eux; le conservatisme présent, malgré sa haine pour mon programme de liberté, m'adoptera et repoussera Ibsen qui est aux antipodes d'eux; — mais parce que dans sa confusion, il a condamné la liberté sociale en même temps qu'il prêchait la liberté morale, il leur est encore nécessaire un instant. En d'autres termes, dès que les conservateurs, devant l'irruption du rationalisme et de sa suite, seront enfin effrayés, ils verront en moi leur meilleur allié, et peut-être entraînerai-je beaucoup de leurs jolis fils vers un culte religieux de la liberté, ce qui m'ennuiera et dégoûtera l'adversaire, c'est-à-dire ceux qui sont libéraux par rationalisme ²⁴⁰.

Ibsen, ami de Friele et porté aux nues par *Morgenbladet*,

(239) Br. I, 87.

(240) Ibid.

n'est-il pas en effet le vrai radical, mieux encore, le révolutionnaire ? Et le rouge Björnson, dont s'épouvante la bourgeoisie, ce formidable trouble-fête, ce fauteur d'anarchie, — il se croit chrétien, il se sent profondément positif et constructeur, pieux, au sens social et moral du mot ! — « Forviklinger » ! selon le terme ibsénien ; complications ! Quelques années suffiront à débrouiller ce chaos. Ibsen rompra avec *Morgenbladet*, Björnson avec sa « foi d'enfant », et tous deux se trouveront d'accord, — pour un instant.

Le grundtvigianisme de Björnson, si on cherche la réalité sous les mots, n'est autre chose qu'un carrefour de tendances contradictoires, un remous, lui aussi.

Par son démocratisme, par sa tendance optimiste, par l'admirable tolérance que résume le mot fameux : « liberté pour Loke... », il est tourné vers l'avenir. Pour d'autres raisons que celles de Brandes, il est hostile au piétisme et à l'orthodoxie. Aussi Brandes pouvait-il nous dire des grundtvigiens : « à la deuxième génération, cela fera des libre-penseurs ».

Brandes, toutefois, exagérait. Les compromis du libéralisme protestant se révèlent, à l'usage, d'une durée qui scandalise la logique ; la tradition y reprend une vigueur nouvelle. Le grundtvigianisme en particulier, tenait de ses origines une méfiance envers la raison qui a gêné Björnson. La plupart des grundtvigiens sont indifférents à la science. Ils prolongent, hors de saison, le romantisme. Et en religion, ces hérétiques n'ont cessé de redire, et Björnson avec eux, qu'ils ne voulaient que continuer la Réforme.

Mais nulle part les complications ne sont plus accusées que dans le cas Björnson-Brandes.

Jusque là, Björnson et Brandes étaient attirés et repoussés l'un par l'autre. Par-dessus la tête de Rudolf Schmidt, Björnson observait. « Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai pas lu les journaux danois, mais Brandes fait des conférences très écoutées. Est-ce que cela a de la valeur ? » ²⁴¹.

Il le sut en février, quand parut le premier volume des « *Grands courants* ». Ibsen était enthousiaste : « c'est un des

(241) Br. I, LXXIV.

livres qui creusent un abîme entre hier et aujourd'hui » ²⁴². Chez Björnson, il fit naître des sentiments violents et contradictoires. Certaines pages ne pouvaient que l'étonner, le suffoquer. « A Heiberg succède Kierkegaard, à la passion de penser, la passion de croire » ²⁴³; par delà cette coupure du 19^e siècle, Brandes ramenait le lecteur au dix-huitième; de même qu'il sortait du siècle, il sortait du Danemark, le voyait de l'étranger : petit, naïf, ignorant; « nous sommes, comme à l'ordinaire, en retard de 40 ans sur l'Europe » ^{243 bis}; son milieu, sa patrie intellectuelle, c'était la France. Bref, il était aux antipodes du monde grundtvigien. Pour Björnson, c'était un brusque arrachement, une transplantation dans une autre planète. — Et pourtant, quelle somme de connaissances chez Brandes, quelle aisance à maîtriser un vaste sujet, quelle force dans l'analyse et quel talent d'exposition !

A d'autres pages, Björnson se sentait visé, comme Ibsen qui était désigné nommément pour son *Brand*, chef-d'œuvre d'un temps révolu ²⁴⁴, où une génération sans courage applaudissait aux « drames de volonté ». Quant à Björnson, ses « beaux, mais naïfs *Contes* paysans, les pastorales de ce siècle », étaient également inséparables de la réaction; ils en « suivaient le courant religieux » ²⁴⁵.

A ces lignes, Björnson pouvait protester et avec raison. Par contre, quand Brandes accablait d'âpres critiques le Danemark conservateur, ses illusions, sa peur du progrès, il ne pouvait qu'approuver. C'est ce que lui-même, depuis deux ans, brûlait de crier à Ploug ! Et « l'idéalisme irréel » de la littérature danoise, qui donc plus que Björnson l'avait aéré et renouvelé ?

La pensée de Brandes est ramassée en ce passage qui a connu une grande fortune :

...de nos jours, la vie d'une littérature se reconnaît à ce qu'elle met des problèmes en discussion ²⁴⁶. Ainsi, G. Sand, par exemple, discute le problème des sexes, Byron et Feuerbach, la religion, Proudhon et Stuart Mill, la propriété, Tourguenief, Spielhagen et Emile Augier, les

(242) *Breve fra H. Ibsen*, I, 249.

(243) G. Brandes : *Samlede Skrifter*, IV, 11.

(243 bis) *Ibid.*, 5.

(244) *Samlede Skrifter*, IV, 6.

(245) *Ibid.*, 12.

(246) Souligné ici.

(247) *Ibid.*, 5.

rapports sociaux. Si une littérature ne discute aucun problème, cela veut dire qu'elle est en train de perdre toute signification. Le peuple qui la produit peut s'imaginer longtemps que le salut du monde viendra de lui; il sera déçu dans son attente; un tel peuple ne mène pas plus l'évolution et le progrès que la mouche... du coche... ²⁴⁷.

Sur les détails du programme, Björnsson n'était pas encore d'accord avec Brandes; quant à l'esprit, non seulement il l'approuvait, mais depuis plusieurs années, il découvrait « les rapports sociaux » de Norvège, il vivait cette réforme, il l'incorporait peu à peu aux œuvres projetées et qui grandissaient en lui.

Mettez un instant, dit Brandes, entre les mains d'un habitant de Sirius qui aurait seulement parcouru notre poésie classique moderne, un ou deux drames étrangers contemporains, par exemple, *le Fils naturel* d'Alexandre Dumas, *les Effrontés* ou *le Fils de Giboyer* d'Augier; il apprendra à connaître une foule de situations sociales, de rapports sociaux qu'il ignorait, car s'ils existent dans notre société, ils n'existent pas dans notre littérature ²⁴⁸.

Bons pour le Danemark, ces reproches s'arrêtaient devant l'Augier norvégien, qui, depuis quatre ans bientôt, annonçait à Hegel le drame d'*Une Faillite*. Brandes l'ignorait et on ne peut certes lui en faire un grief. Mais si le bel exploit brandésien a ébloui bien des yeux, simplifié les perspectives, poussé des critiques hâtifs à faire des « *Grands courants* » l'évangile des temps nouveaux, il convient de rétablir dans sa complexité le cas de Björnsson, précurseur, adversaire, collaborateur et disciple.

Les remous de la pensée björnssonienne, — et il sont violents, — au passage des grands courants brandésiens, se reconnaissent à deux textes, entre autres. Ce sont d'abord quelques lignes glissées dans le grand article « à la jeunesse », paru au printemps 1872 :

...on veut tenter la vanité du public en lui disant qu'il ne vit pas, s'il n'adopte point les dernières idées de Paris. Mais il existe pourtant une autre vie que celle de la fièvre et de la révolution, de même qu'il y a une autre littérature que celle qui recueille les idées révolutionnaires d'un peuple étranger ²⁴⁹.

(248) Ibid., 12.

(249) *For Idé og Virkelighed*, 1872, 241.

Brandes n'est pas nommé; mais qu'il soit visé, lui et ses importations de pensée française, cela ne fait aucun doute. Et voici l'autre voix, l'approbation involontaire, et d'autant plus significative :

Ah oui ! Où est, dit Björnson après avoir lu « *La littérature des émigrés* », celui qui peut exposer la même histoire que G. Brandes, mais au service de l'Esprit ? Comme je suis malade et fatigué après cette lecture ! ²⁵⁰.

Ces quelques mots en disent long. On y lit la condamnation de R. Schmidt, incapable de donner à Björnson une certitude. Il essaiera de dénigrer les conférences de Brandes; désormais, il est éclipsé et vaincu par lui. Sous ces mots, nous lisons aussi et surtout le trouble profond de Björnson. Plus d'un signe le manifeste.

En 1870, à son jeune ami Klaus Hansen, qui se disait rationaliste, il répondait encore catégoriquement, ainsi qu'on nous l'a rapporté ²⁵¹ : « nos voies se séparent », — *nu skilles vore veie*. — Mais par la suite, on recueille des boutades significatives, sur les athées, qui sont la majorité en Allemagne ²⁵² ou sur le rationalisme qu'il souhaite voir passer en Norvège ²⁵³; on entend J. Lie lui reprocher une sorte de sympathie pour le mouvement brandésien, pour « ces raisonneurs (danois) dont il est épris » ²⁵⁴. Discutant avec des grundtvigiens, il trahit une foi intermittente, en évolution, déjà teintée de libre-pensée ²⁵⁵.

Plus révélatrices sont encore son insistance à rappeler, dans ses conférences, dans sa cantate, dans la préface à l'édition suédoise des *Contes*, la philosophie de l'histoire selon Grundtvig et sa protestation toujours plus vive contre l'incrédulité :

de ton bâton, écarte, ô père, les flots de l'incroyance ! ²⁵⁶

Quand l'ennemi est si pressant et si proche, quand la crainte qu'on a de l'ennemi est si forte, la bataille est à moitié perdue.

*

L'assurance de Björnson ne le ferait guère soupçonner.

(250) Br. I, 88.

(251) Conversation avec Klaus Hansen.

(252) *Fram*, 1872, 482.

(253) Morten Eskesen : *Mit Samliv med Björnson*, 97.

(254) *J. Lie og hans samtidige*, 59.

(255) *Nordisk Maanedsskrift*, 1873, I, 472-473.

(256) Sl. D. II, 77.

Mais la chose est évidente : le système grundtvigien n'est plus à la mesure du monde qui s'offre à ses regards. Il est impuissant à contenir toute la vie spirituelle qu'on découvre ou devine en lui.

Religion, idéal démocratique, foi nationale : ces trois éléments du système semblaient unis, indissolublement. Or ils sont d'une solidité inégale. Déjà l'idéal national est dépassé. Quant à la religion, ciment du système, elle est presque toujours subordonnée à la religion de la patrie : « la foi des hommes politiques chrétiens doit être une force au service du bien public » ²⁵⁷. Bientôt, Björnson chantera la liberté sans la religion ²⁵⁸. La liberté ne sera même plus le privilège du Nord ; les moissons nouvelles naîtront « des graines de l'ouest » recueillies sur le sol norvégien ²⁵⁹. Voilà les trois éléments dissociés et le système en morceaux !

On verra dans le détail comment cette dislocation s'est faite. Mais quand on suit chez Björnson les grandes lignes de la pensée et de l'action, on a la surprise de retrouver ce qu'on croyait perdu. Oui, le système sera en morceaux, mais les morceaux subsisteront. Björnson sera toujours démocrate. La religion se laïciserait en moralisme, en un moralisme renforcé. Et vers 1890, la mission du Nord, rajeunie et vigoureuse, reparaitra sous la forme d'un pacifisme à base germanique, ou, comme dit Björnson, teutonne :

...l'effort démocratique ? Notre histoire nous y a voués. Nous devons réussir mieux qu'aucun autre peuple à ancrer un idéal de paix dans l'esprit des hommes ²⁶⁰.

On ne peut qu'indiquer ici cette grande métamorphose.

Faut-il, en 1873, à la veille du départ pour l'Italie, rester sur l'impression d'un Björnson pris aux remous qui séparent les deux Danemarks ? Ce serait une simplification excessive. Car son horizon spirituel commence à être plus large. Sa pensée a ses racines en Norvège et continue d'y trouver des impulsions décisives. Elle est inséparable du Danemark, comme on a vu. Mais elle a des contacts avec la Suède de Rydberg et de

(257) A. T., I, 359.

(258) Sl. D. II. 112-113.

(259) Ibid., 257.

(260) *Dagbladet*, 7-II-1892.

Hedlund. Elle s'ouvre à l'Allemagne. Et même on ne peut négliger ce qu'elle a absorbé, sans s'en douter toujours et pour son bien, du « poison » français, sous la forme libérale, républicaine et même positiviste.

Pas plus qu'il n'avait à choisir entre les deux Danemarks, — car déjà il se dégageait du Danemark grundtvigien, s'engageait dans le Danemark brandésien plus qu'il ne croyait, et dépassait l'un et l'autre à certains égards, — pareillement, Björnson n'était pas en face d'un dilemme spirituel. Le « enten-eller » que sous-entendaient Brandes et ses amis, — ou la réaction, ou le progrès, ou le passé ou l'avenir, ou l'orthodoxie ou la libre-pensée, — ne peut convenir à Björnson. Sauf pour la religion, — et encore faut-il faire une réserve et dire plutôt : sauf pour le dogme, — Björnson ne va pas à une conversion et encore moins à une révolution; mais à un renouveau, à une vaste adaptation. C'est ce qu'on appelle d'ordinaire, par paresse ou commodité, son évolution religieuse. Touchant à deux mondes spirituels, le problème sera pour lui d'y trouver sa voie, de chercher sa formule, de se mettre d'accord avec son temps et avec soi-même. Il ne se convertira pas. Il grandira.

*

* *

Björnson achève en mars 1873 sa triomphale tournée de Suède. A la fin d'août, il part pour l'Italie. Dans l'intervalle, se déploie une activité intense, politique surtout. C'est la conclusion provisoire de la grande campagne commencée en 1868.

Le poète n'est pas muet : il jette à Grieg les premières pages d'un livret d'opéra, de grand effet et d'un mouvement « du diable » ²⁶¹. Il a un œil fixé sur le théâtre, et pour un peu il sacrifierait encore six mois de temps pour remettre les choses sur pied à Bergen ²⁶². Mais la crise norvégienne réclame d'abord son attention. La politique de gauche traversait une de ses « lourdes périodes de transition » ²⁶³. Les élections étaient proches; on attaquait Sverdrup. Hommes d'argent et

(261) Br. I, 143.

(262) Ibid., 133.

(263) Ibid., 142.

hommes de cour s'enhardissent et profitent du couronnement du nouveau roi. Björnson donne dans la presse, vient au secours du chef pour lequel son admiration n'a pas faibli. Un autre danger apparaît, une menace de scission : par fidélité à la bible, ses amis grundtvigiens, Chr. Bruun et Kr. Janson tournent au royalisme. Björnson accourt, entraîne Sverdrup, malgré Hedlund défaillant; contre les « soutiens » de toute espèce, il faut maintenir l'union des troupes; religion et démocratie sont inséparables. Ce qui veut dire : tout pour le parlementarisme. — Le 17 mai, il proclame une fois de plus un large programme démocratique, la mission de la Norvège, qui malgré toutes ses misères (la note est nouvelle), donne l'exemple au Nord. Il se fait même entendre dans la presse américaine ²⁶⁴.

Cependant, le voyage en Suède a fortifié son rôle scandinave. Il y a pris solidement pied. Ses lettres à Hedlund sont d'une chaleur extrême; Björnson y fait figure de correspondant politique, de collaborateur, de conseiller, de propagandiste infatigable. Il lui communique sa foi démocratique. Ensemble, ils font le tour de l'horizon européen, y scrutent les points noirs : l'Espagne, qui vaut mieux que son sort, la France dominée par la réaction, l'Allemagne, qui devrait bien montrer autre chose que Guillaume et Bismarck... ²⁶⁵.

Mais il revient toujours au Nord, c'est-à-dire au Danemark d'abord, car il est le pivot de l'entente nordique : rien ne sera possible tant qu'il traînera la question islandaise, et s'obstinera à « provoquer » l'Allemagne. Et voilà qu'une affaire médiocre, celle du pilotage à travers l'Öresund, risque de gâter les rapports dano-suédois ! Björnson exerce sur Högsbro une violence affectueuse, met sur pied une conspiration du droit. Certaines lettres de cette période sont parmi les plus étonnantes qu'il ait écrites ²⁶⁶. Rapides, nettes et fortes, ce sont les bulletins d'un chef. Et comme au fond elles sont sensées ! Il purge la politique des questions malsaines : « Seigneur Dieu ! La génération qui grandit doit être élevée dans l'amour du Danemark ! ». Une responsabilité pèse sur ce peuple : qu'il l'accepte :

Il faut créer dans tout le Nord une association islandaise et les Islandais devront préparer une déclaration où ils diront sans réticence, dans

(264) Collaboration à « *Skandinaven og Amerika* ».

(265) Br. I, 136 et suiv. et 146-147.

(266) Voir Br. I, 133 à 160, passim.

les termes les plus loyaux d'ailleurs, qu'ils aiment mieux être avec nous, — comme peuple libre, naturellement. — Mais les Islandais n'oseront pas; ce sont de pauvres bougres, dégoûtants, ivrognes, peu sûrs. Voilà ce qu'ont produit des siècles de pauvreté et d'injustice. Dieu, quelle responsabilité ont les Danois. Et ils osent dire que cela ne les regarde pas, que c'est la faute de leurs rois ! Et ils ne veulent pas payer la dette contractée par leurs rois ! Les torts du passé, la génération d'aujourd'hui ne peut pas les régler ! ²⁶⁷.

Ainsi parle le politique moraliste, pressé d'aboutir. Il est partout présent et partout actif. Le livre qu'il avait préparé sur l'Islande, Rydberg devrait l'écrire; il lui en fournira la matière. Sverdrup donnera son appui; Björnsson enrôle même, pour la circonstance ses adversaires les « *maalstraevere* ». Il stimule de nouveau Högsbro, combat ses craintes au sujet du germanophile Hedlund. Quant à la Norvège, « j'en réponds ! » ²⁶⁸. Paroles naïves, peut-être. Paroles de roi.

Est-ce l'allégresse du départ prochain ? Est-ce désir de ne rien laisser en danger derrière lui ? Björnsson, jusqu'au dernier jour se multiplie. Un incroyable optimisme le soulève. Bismark même lui semble disposé à rendre la Slesvig ! ²⁶⁹. Il prend sur lui de dire que le Kronprins d'Allemagne sera le bienvenu en Norvège ²⁷⁰ et il se réjouit qu'on l'ait écouté. La crise norvégienne qui aurait pu être dénouée à l'avènement du nouveau roi d'Oscar II, repart de plus belle : tant mieux ! C'est la lutte, oui, mais ce sont les ministres écartés, le Storting prenant tous les pouvoirs, contrôlant tout, administrant tout ²⁷¹ : un parlementarisme de fait, en attendant le triomphe du droit. L'avenir est à nous ! Et l'avenir lui donnera raison !

Cependant l'excellent Hegel voyait enfin ses efforts aboutir : il ramenait à la poésie son tempétueux ami. Libéralement, il assumait les frais du grand voyage. Son vœu s'unissait à celui que Björnsson avait fait tant de fois sans pouvoir, sans vouloir toujours s'arracher à la politique. Des œuvres toutes formées, d'autres en formation, s'impatientsaient, appelaient la lumière. Aux derniers jours d'août, Björnsson et sa femme s'embarquent avec leurs quatre enfants et la servante Stina. Par étapes, pauvrement, en troisième classe, ils gagnent le Tyrol, puis l'Italie. L'absence devait durer deux ans. Elle fut féconde.

(267) Ibid., 150-151.

(268) Br. I, 153.

(269) Ibid., 157.

(270) Ibid.

(271) Ibid., 155.

CHAPITRE V.

LE REALISME

I. — Vers le drame contemporain et bourgeois. — Aperçu historique. — Le premier mouvement de Björnson. — Les étapes.

En septembre 1873, Björnson est à Schwatz, la petite bourgade du Tyrol qu'il avait déjà habitée en 1862. En octobre, il est à Florence, qu'il quitte le 24 janvier pour Rome.

Aux années remplies par l'action politique et les batailles (1868-1873), succèdent des années d'abondante production littéraire. Ce n'est ni l'homme, ni les progrès de sa pensée qui retiendront d'abord notre attention, mais l'enrichissement de son art.

Outre un dernier drame historique, il écrit (1874) deux drames modernes : *Une Faillite* et *Le Journaliste*, et annonce à son éditeur que viendront « sans doute, coup sur coup, des drames semblables, à sujet bourgeois et contemporain » ¹. Le renouveau littéraire de Björnson, devançant le renouveau philosophique, est presque un fait accompli.

*

Quand on veut situer les œuvres nouvelles de Björnson, on ne peut s'empêcher de songer que *Le Gendre de M. Poirier* avait paru en 1854 et *Madame Bovary* en 1857, l'année de Syn-

(1) *Fr. V. Hegel, Et Mindeskraft*, II, 59.

növe. Du réalisme français au norvégien, il y a, ou presque, la distance d'une génération littéraire.

Mais, quand on juge Björnsson d'un point de vue scandinave, loin d'être distancé, il est avec éclat, puissance et fécondité, le premier réaliste du Nord. Ce cas complexe appelle une explication.

Le mouvement initial de Björnsson est d'une netteté parfaite : il écarte le rêve romantique pour aller au vrai. Il n'a pas encore 22 ans qu'il ose s'en prendre au premier poète de Norvège, à Welhaven lui-même². Assez de clair de lune ! Une nouvelle génération s'annonce, dont le mot d'ordre sera : nature et vérité³.

Il travaille à des nouvelles paysannes, où s'exprime « le naturalisme du temps, qui veut plus de vérité que de beauté »⁴. En même temps, séduit par Scribe et Augier, il va déjà au drame bourgeois. Un essai inédit que nous avons pu lire, *La beauté du cœur et de l'esprit*, de 1853⁵, avec des scènes de vaudeville, une noce, du chant et des danses, montre un jeune précepteur hésitant entre une jeune paysanne qui l'aime et une riche veuve bourgeoise ; l'auteur tente d'y peindre ville et campagne, naïveté paysanne et rouerie mondaine.

Nous pouvons en croire Sars, qui vécut ces années avec Björnsson et l'entendit souvent : alors qu'on se plaisait à opposer l'art et la poésie au matérialisme d'un temps tout occupé à s'enrichir,

il protestait vivement ; il ne cessait d'affirmer que tous ces discours sur le prosaïsme inguérissable du temps n'étaient que propos de vieillards ou prétextes de l'impuissance... ; la vie sociale contemporaine avait sa poésie ; il ne s'agissait que de la voir. Il était inutile de recourir à la saga pour trouver des sujets poétiques ; ils se trouvaient en abondance pour ceux qui voulaient voir avec leurs propres yeux et non à travers une esthétique conventionnelle... Dès le début, ... avant qu'il se fût révélé poète, son programme allait bien plus délibérément vers le réalisme que vers le romantisme⁶.

Or cette volonté de réalisme aboutit à des idylles paysannes, et à des drames de la saga. Le résultat est un demi-romantisme.

(2) A. T., I, 33-50.

(3) *Morgenbladet*, 1856, N° 63.

(4) A. T., I, 94.

(5) Papiers Chr. Collin. — Voir aussi : Chr. Collin : B. Björnsson, I, chap. 5 et 6 et II, chap. 1.

(6) *Samlede Vaerker*, IV, 254.

Sans doute pourrait-on lire cette histoire à rebours, et, replaçant Björnson dans son milieu, montrer les hardiesses de cet art : dans *Synnöve*, « des parties sont dessinées d'après la réalité;... Aslak... va briser l'idylle »...⁷. Arne est plus « noir » que Björnson ne voulait; l'auteur « se tord comme un ver » et ne peut comprendre qu'il ait écrit « des pages si sévères »⁸. Quant aux drames, si on les compare à ceux d'Ibsen, on est frappé des tendances modernes qui s'y affirment. Björnson ne peut admettre chez son rival ces copies de la saga. Chez lui, des sentiments contemporains animent les vieux sujets; un réalisme psychologique les vivifie.

Mais l'histoire nous oblige à juger ces œuvres dans leur rapport avec les intentions premières du poète. Il voulait, il devait séparer Synnöve et Thorbjörn; il n'a pas pu. Il connaissait les laideurs de la vie paysanne, mais un reflet de la saga idéalise les *Contes*. D'*Arne*, malgré de sombres pages, Björnson dit « que le cœur l'a écrit dans l'enthousiasme et avec une pitié humaine. Mes magnifiques fiançailles y ont certainement aidé »⁹.

Une exquise teinte d'idylle vient de là. Ajoutons que dès le premier jour, par sa volonté de ne pas tout décrire, mais de suggérer, Björnson fait prévoir sa répulsion pour le naturalisme, pour la superstition du détail et du document¹⁰.

Dans le drame, même recul, ou plutôt, même impuissance provisoire. Après la première de *Entre les batailles*, alors que ses amis applaudissaient, Björnson sortit abattu, songeant qu'il était loin encore de la réalité¹¹.

J'ai l'impression très nette, ajoute Sars, d'après les souvenirs qui me restent de mes conversations avec Björnson et d'après les preuves qu'on peut tirer des articles critiques de sa jeunesse, que dans ses premières œuvres poétiques, il a réduit son programme réaliste primitif et s'est adapté, dans une certaine mesure, au goût littéraire du temps, pour le choix de ses sujets et la façon de les traiter...¹²

De ces influences qui pèsent sur l'élan de Björnson, il est difficile de dire laquelle est la plus lourde. Est-ce celle du public ? Elle est d'autant plus redoutable que le succès de l'au-

(7) Stand. 5, I, XII-XIII.

(8) Gr. I, 90 et suiv. et 299.

(9) Ibid., 65.

(10) Ibid., 17.

(11) *Dagbladet*, 4-I-1890.

(12) *Samlede Vaerker*, IV, 254.

teur est plus grand. Il nous semble certain que la popularité de ses *Contes*, au Danemark en particulier, a prolongé leur attrait pour le poète. Hardi en art, il avait de bonne heure « brisé le moule » ¹³, et c'est un geste magnifique de novateur. Mais il écrira encore en 1872 la *Marche de la mariée*. Legs du passé; mirage de l'idéal populaire, « det folkelige » ¹⁴.

L'influence de la critique est plus insidieuse. On l'a fort bien montré : elle prolonge jusque vers 1870, l'autorité de l'esthétique hégélienne, qui voit dans l'art une des expressions de l'idée ¹⁵. Cl. Petersen mettait très haut *Hulda la boiteuse*, que Heiberg avait refusée. Mais dans l'article élogieux qu'il lui consacre, il veut montrer « l'idéalité du caractère et de tout le poème, c'est-à-dire le lien qui l'unit aux grandes idées absolues » ¹⁶. Björnson était en avance sur son critique. Mais pouvait-il être insensible aux prestiges de sa doctrine ?

Toutefois, c'est peut-être en lui-même qu'il trouvait les plus sérieux obstacles, enivré qu'il était par le romantisme national et les rêves romantiques de sa jeunesse. Un bien curieux passage le montre, en 1859, sollicité par les formes d'art les plus diverses, lyriques et épiques, autant que dramatiques, — et dans le drame, par le romanesque et l'idylle :

pour l'instant, écrit-il, je travaille à un récit épique, *Arnljot Gelline...* Et puis, j'ai commencé un charmant petit conte « un joyeux garçon » ; ...En outre j'ai un sujet de pièce que j'appelle « une famille de sacristain »...

Suit la description de cette famille de rêveurs :

ils sont assez fous pour compter qu'une victoire de l'Italie sera une victoire aussi pour leur affaire de famille. Et la conclusion que je donnerai à cette petite comédie, c'est le triomphe réel de ces gens-là. Car il faut qu'il leur soit dit, dans leur faiblesse, « ta foi t'a sauvée », et que cela leur soit dit par l'Idée elle-même. Une machine à laquelle le vieux a travaillé pendant vingt ans sauve les immenses propriétés de l'homme dont la fille est aimée par son fils aîné...

...J'achèverai un de ces jours un poème lyrique qui sera le plus beau que j'aie fait; titre : « aime ton prochain »... ¹⁷.

Trop de richesses à ordonner ! Et puis, l'Idée l'obsède encore. Il a des audaces qui s'arrêtent en route. Rien n'est plus curieux

(13) Lettre à Magd. Thoresen, *Tidens Tegn*, 3-VI-1919.

(14) Gr. II, 355.

(15) P. Rubow : *Dansk litterær Kritik*, 81-95 et 233-252.

(16) *Dramaturgisk Kritik*, p. 1 et suiv.

(17) Gr. I, 98-99.

à cet égard que son séjour au Danemark : il lutte sur deux fronts et il progresse; mais il regrette encore que *Peer Gynt* ne soit pas « poli et arrondi »¹⁸, et reste séduit par l'art de Thorvaldsen, par « son style discret et profond »¹⁹.

Ce moment de transition est assez bien résumé par le titre de la revue qu'il dirige avec des amis danois : *For Idé og Virkelighed*, « Pour l'Idée et la Réalité ». Formule très vaste où chacun mettait ce qui lui convenait. Björnson, de plus en plus, incline vers la réalité. Sans doute, il ne sera jamais l'esclave du fait, du chiffre et des sens. Mais ce lutteur ne peut ignorer le réel. Son âme harmonieuse n'a jamais admis de dédoublement romantique. L'âge, les expériences, les influences contemporaines achèveront de dissiper les mirages.

*

Les progrès de Björnson vers le réalisme se lisent dans l'histoire de sa vie, telle que nous l'avons exposée. On ne retiendra ici que ses étapes vers le drame bourgeois.

Avant 1856, — il n'avait pas encore 24 ans, — Björnson cherche à faire un drame moderne d'un événement de la société norvégienne : la fille d'un général, à peine mariée, avait quitté son mari pour se réfugier chez ses parents²⁰. Belle occasion de rivaliser avec Scribe et Augier ! *Le Gendre de M. Poirier* qu'on venait de jouer à Kristiania, offre une situation voisine de celle-là. Mais Björnson n'était pas prêt à traiter dans un cadre moderne le désaccord de deux jeunes époux. « J'avais sué et peiné ! nous a-t-il dit; mais pour rien. Je n'étais pas mûr ». Alors, il a transporté la donnée dans le passé norvégien, au temps du roi Sverre, qui devient le raisonneur et le « *deus ex machina* » de la pièce. Ce fut, *Entre les batailles*. L'histoire de la fille du général avait fourni la matière de son premier drame historique.

A son premier séjour au Danemark, il vit quelquefois une famille où la jeune fille, « rousse, assez belle »²¹, vivait trop choyée et couvée par ses parents. « Un jour, je leur demandai ce qu'ils diraient si leur fille les quittait pour se marier »²².

(18) Gr. II, 245.

(19) Ibid., 296.

(20) Stand. 5, I, VI.

(21) Conversation avec Björnson.

(22) Boeck : *Soldage*, etc., 42.

Le sujet le poursuivait. Sans doute, il eût pu le traiter. Mais comment le défendre contre « tout ce qui aurait percé et fusé à travers le réalisme » ? ²³. Il dit à la même date :

depuis longtemps, je traîne un malheureux penchant pour le drame bourgeois, qui de nos jours justement, dans le monde entier, veut s'épanouir; et pourtant on dirait que personne ne veut commencer... Chez nous, il serait mauvais, pour bien des raisons, que ce drame vint avant le drame historique ²⁴.

A nous-même il déclarait : « c'est un sujet difficile; il m'a donné beaucoup de mal ». Le drame moderne attendit donc cette fois encore et Björnson écrivit *le Roi Sverre* et *Sigurd Slembe*.

Mais alors il put s'écrier (1862) :

ce que je vais entreprendre après Sigurd Slembe sera des drames bourgeois, bâtis sur des idées plus délicates, si je puis m'exprimer ainsi; car je pense que chaque pièce devra prouver une idée de notre existence ordinaire, telle que la vie même l'a formée pour l'instant...

Mes efforts vont dans deux directions : vers le tournant le plus important de notre histoire, et vers notre jeune vie de nouveaux bâtisseurs; ils se partageront donc entre les drames historiques et les comédies bourgeoises ²⁵.

Le premier résultat fut *les Nouveaux mariés* (1865). Enfin, le thème du désaccord entre jeunes époux avait trouvé une forme moderne. Björnson est entré dans le plus fermé des milieux bourgeois. Cette vie cossue, ouatée, pleine d'égards, que mènent le préfet, sa femme et leur fille, intéresse par un choix heureux de détails. Dans le malentendu d'Axel et de Laura, le drame perce quelquefois. Il y a même ici un germe de féminisme et, dans le tempérament d'Axel, l'annonce du radicalisme norvégien. Mais la pièce s'arrête en deçà de la critique sociale. La providentielle et invraisemblable Mathilde, au lieu de tout brouiller par sa jalousie, est l'ange de la réconciliation et tout s'achève par un dénouement rose.

*

Nous arrivons maintenant à la phase décisive. Peu à peu le drame bourgeois va l'emporter et s'imposer.

Les années de batailles et d'épreuves que vit Björnson sont

(23) Gr. I, 246.

(24) Ibid., 256.

(25) *Verdens Gang*, 24-XII-1903, lettre à Sverdrup du 1-III-1862.

une leçon journalière de réalisme. Il perd des illusions. Sa critique s'aiguise. Presque malgré lui, il découvre la bourgeoisie. Les crises qui se succèdent sont autant de jets d'une lumière crue dirigée sur la société, de coupes impitoyables pratiquées dans les milieux bourgeois de Norvège.

A cela s'ajoute un renouveau d'expérience théâtrale. Deux fois directeur de théâtre après son retour d'Italie, il a joué Shakespeare et Goethe, mais aussi Augier²⁶ et Sardou. Egal ou supérieur à ceux-ci par l'expérience de la vie et la divination psychologique, Björnson n'a plus qu'à préciser sa technique et son style.

En même temps, il fait un choix sévère dans les sujets qui le sollicitent. Voyez-le en 1869 : il complète son recueil de chants, achève le poème d'*Arnljot Gelline*, tient en réserve *Une Faillite*, *La Famille du sacristain*, une nouvelle. Trois ans plus tard, il y ajoute une saga sur la mère de l'évêque Nicolas²⁷. Or, de tout ceci, Björnson ne retiendra que les œuvres théâtrales. Il écarte les drames historiques. Tout s'efface devant la réalité proche et la comédie bourgeoise. Nous voyons même celle-ci se dépouiller de son prolongement idéaliste : le poète n'affichera pas l'idéal, mais « attaquera ce qui est pourri »²⁸. Nous touchons au but.

Je savais, en écrivant mon premier drame, que je finirais comme peintre réaliste de la vie présente et je l'ai dit à beaucoup. Mais je ne savais naturellement pas comment ni quelle prise cette tendance aurait sur moi²⁹.

*

Dessinons, aussi sèchement que possible, la courbe de cette évolution.

La volonté de réalisme, affirmée par Björnson dès 1854, en dépit d'un puissant amour de la vie et des hommes, n'atteindra son but que vingt ans plus tard.

Dans l'intervalle, une riche production qu'on appelle, par à peu près, « romantique », transpose en lyrisme, en demi-romantisme (paysan), en scènes historiques, en études psychologiques le tumulte des sentiments et des idées de Björnson.

(26) Gr. II, 218.

(27) B. Ark., Notes d'Ellen Key, 1873.

(28) Br., I, 2.

(29) *Dagbladet*, 1881, N° 329.

Des difficultés de toutes sortes retardent l'expression pleine et directe de la vie. Jamais absent, parfois même très vigoureux, le réalisme se dégage peu à peu; il est enfin vainqueur avec *Une Faillite*.

Cette réussite est possible le jour où l'auteur prend pied, fermement, dans la vie sociale de son temps, c'est-à-dire dans la vie bourgeoise. *Une Faillite* marque le début, mais le début seulement de cette prise de possession.

Quant à la forme du drame, Björnson la trouve en éliminant, pour un temps, les autres tendances, lyriques et épiques surtout, de son art, et en écartant des types dramatiques autres que le drame bourgeois.

Enfin dans la mesure où le réalisme est lié à une philosophie, on peut dire qu'il suit le sort de son positivisme : Björnson n'en sera maître qu'à la fin de son évolution religieuse, vers 1878. Alors sera dissociée cette alliance peu claire de « l'Idée et de la Réalité ». Aucun fantôme ne passera plus entre son regard et les choses. « C'est dans la vie, dira-t-il, que Dieu est révélé ». C'est dans le réel qu'il réintègrera l'idée. La perfection de son réalisme, au sens le plus général, sera atteinte dans un court et admirable roman : *Poussière* (1878-1882).

*

La publication prochaine du *Roi Eystein*³⁰ nous excusera de ne citer ce drame qu'en passant.

Drame historique, en apparence, il devait servir d'introduction et d'explication à *Sigurd Jorsalfar*. Pourquoi le désaccord des deux frères ? l'enlèvement de Borghild ? Un cadre trop sommaire, trop populaire n'avait pu retenir les trouvailles de sentiment et de poésie que recélait le sujet.

Le drame est le premier que Björnson ait écrit à Schwatz et à Florence (fin 1873). A quelques lignes près, il est complet et renferme de grandes beautés. Insouciant et prodigue, Björnson, tout au réalisme, l'a écarté.

A part quelques tableaux, ce drame aux grandes lignes simples, — quatre personnages, deux hommes et deux femmes,

(30) Par les soins de Mme D. Sautreau-Björnson, qui a bien voulu nous en donner lecture.

— n'a rien de la saga. C'est un drame intime, moderne, qui rappelle *Entre les batailles* et annonce, — si étrange que cela paraisse, — l'art émouvant de *Léonarda*. Si un exemple de plus devait être nécessaire pour justifier notre thèse et montrer qu'*Une Faillite* est l'expression d'un réalisme restreint, qui va peu à peu s'étoffer et s'amplifier, on le trouverait dans ce poème.

II. — **Une Faillite.** — Historique. — Un sujet réaliste. — Björnson et Augier. — Le métier de Björnson. — Eléments norvégiens du drame. — Dunker-Berent. — La tendance morale. — Valborg : le féminisme. — Le dénouement.

E. Sars tenait de Jakob Lökke que Björnson, à son retour d'Italie, en 1863, racontait le sujet d'un drame qui devait s'appeler *Une Faillite*. Et en effet, c'est au cours d'une conversation, à Rome, avec le danois Philip Weilbach, que celui-ci dit : « c'est pourtant extraordinaire qu'une maison de commerce qui s'écroule avec ses quatre étages ne soit pas le sujet d'une tragédie ! » ³¹. Ces mots furent un éclair ³². De cette minute, le drame de la faillite était né.

Des souvenirs récents faisaient comprendre au poète la valeur dramatique de l'idée. Dès la fin de l'année 1858, nous lisons dans un journal de Bergen ³³ deux articles de lui sur les faillites qui, dans cette ville d'affaires, étaient l'événement du jour. Dans l'imagination de Björnson, naissaient sans doute une ou deux grandes scènes, avec le failli pour centre, dans le cadre de sa famille. Car c'est sa façon ordinaire de « voir » ces problèmes.

Je n'avais cependant aucune idée que c'était moi qui peindrais la chose. Je n'aurais d'ailleurs pas été en mesure de le faire. Il était alors bien plus facile d'écrire un drame des sagas que de faire une saga bourgeoise, avec le tableau de la vie journalière ³⁴.

Le sujet, néanmoins, profitait des expériences variées de

(31) Björnson à Chr. Collin, 9-IX-1907.

(32) Boeck : Soldage etc., 43.

(33) Bergensposten, 1858, 99-101.

(34) Björnson à Chr. Collin, 9-IX-1907, voir aussi Gr. I, 267.

Björnson. L'intrigue et le style se précisent au contact du drame français. Un témoignage emprunté à son œuvre montre le chemin que fait le thème. Dans une nouvelle, *Le chemin de fer et le cimetière*, le paysan Lars Högstad entraîne sa paroisse dans la spéculation. « Tous, jusqu'aux fainéants de vingt ans, voulaient d'un écu, en tirer dix. A l'avarice extraordinaire du début... succédait un gaspillage aussi insensé »³⁵. Pour faire passer la ligne sur sa paroisse, Lars se joint à la commission et la ramène chez lui; « toute la ferme de Högstad était pleine de lumières; les notables étaient invités à un repas somptueux;... la fête dura jusqu'au matin »³⁶. Retenons surtout la façon dont est présentée la femme de Lars, fidèle, silencieuse, négligée par son mari qu'elle retrouve enfin dans le malheur. Si Lars est encore assez loin du failli, en revanche on reconnaît ici un premier crayon très net de Mme Tjælde.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1868, Björnson annonce à Hegel qu'il finira bientôt sa *Faillite*, une pièce « en trois longs actes »³⁷. Le plan jadis « abstrait » est très poussé. Signe a son fiancé et le rôle de Valborg se double de celui de Sannaes, avec toutes les conséquences qui en résultent pour l'intrigue et le dénouement. La fréquentation du banquier Heftye procure à Björnson des lumières sur les milieux d'affaires. Mais c'est de Dunker que viennent des impulsions décisives, qu'il s'agisse de la portée morale du drame ou de détails techniques, et le poète s'écrie, après une visite à l'avocat, « maintenant, je puis faire faillite »³⁸ !

La vie norvégienne, — car il faut toujours y revenir, — était en ces années 1868-1870 un champ d'observation d'un intérêt extrême. Une nouvelle crise économique provoquait des débâcles retentissantes. Une surtout le frappa par ses proportions et par le procès qui en résulta. « C'est seulement alors que je me sentis maître du sujet. Je ne connaissais ni X, ni sa famille. Mais l'importance de la faillite fit sensation. Probablement ai-je aussi entendu dans le privé bien des détails qui ont fait impression »³⁹.

Les journaux du temps en font foi. Ne retenons qu'un ar-

(35) Stand. II, 362.

(36) Ibid., 363.

(37) Gr. II, 278.

(38) Stand. 5, III, XXXIX.

(39) A. Chr. Collin, 9-IX-1907.

ticle de *Dagbladet* que Björnsson lisait régulièrement; il y collaborait même à cette date sous l'anonymat ⁴⁰. De grandes maisons de commerce avaient sombré à la suite de spéculations aventureuses. A ces affaires s'ajoutait le scandale de caisses publiques mises au pillage par des fonctionnaires indécents. L'article critique la légèreté des banques et l'insuffisance du contrôle. Mais des moyens légaux suffiront-ils à arrêter le mal ? « C'est la conscience morale du public qu'il faut réveiller ». Il faut aller « à la source de la corruption ». Le sentiment du crime s'efface « si la morale sociale ne se dresse point pour éveiller l'opinion publique contre une situation qui est la cause du relâchement et de la légèreté des mœurs ».

Le sermon continue sur les dépenses exagérées, sur la tendance à imiter « le luxe et la corruption de l'étranger »; il appelle « la force morale qui mettra les hommes en état de mener une vie heureuse, même dans une situation médiocre » ⁴¹.

Frappante rencontre de Björnsson et de son public, du poète et de la conscience de son peuple ! On devine le stimulant qu'étaient pour lui de pareilles lignes.

A ces enseignements de la vie à Kristiania, il faudrait ajouter les impressions qu'il rapporte de ses voyages en Norvège, l'importance croissante que le féminisme prend pour lui à cette date, et jusqu'à la crise unionelle et politique, qui redouble en lui le besoin d'indépendance et le brûlant désir de conquérir à son pays une province littéraire ⁴². Cette victoire personnelle et norvégienne fut le drame d'*Une faillite*.

*

Le choix du sujet pourrait passer pour symbolique : ni saga paysanne, ni sujet historique, pas même de salon bourgeois. Nous sommes au cœur d'une société et d'une époque matérialistes, contre lesquelles protestait toute l'œuvre antérieure de Björnsson, ou à peu près : voici un homme d'affaires, Tjaelde à la tête d'une vaste entreprise, usine et brasserie, chantiers de construction, forêts et scieries, hangars, stocks et quais, avec le vaste personnel que tout cela entraîne, — et les soucis. Voici

(40) Papiers H. E. Berner [inédits] aimablement communiqués par le professeur O. Berner.

(41) 8-VII-1870.

(42) Björnsson à Chr. Collin; réponse au questionnaire du 24-I-1905.

sa famille, ses deux filles, Signe et Valborg, dans le train ordinaire de leur existence riche et désœuvrée; Signe est fiancée à un lieutenant de cavalerie et toute l'Allemagne a ri à ce trait : « quelle maison riche n'a pas son lieutenant ? » Les fiancés baillent, dansent, se querellent, et le lieutenant songe aux chevaux. Valborg, la fille aînée, passe comme une princesse perdue dans son rêve. Cependant la pauvre mère se traîne, accablée par les préoccupations domestiques; des invités vont venir et c'est encore un menu à faire ! Le père rentre, à cheval; il se jette sur les journaux, mange distraitement. Les faillites se multiplient sur la côte; on vient de vendre tout ce que possédait un industriel voisin, chez qui il était fortement engagé, et le cheval est tout ce qu'il a pu sauver. Coûteuse affaire ! « Veux-tu une tasse de thé ? » dit Madame Tjaelde.

TJAEDELDE. — Non merci.

MADAME TJAEDELDE. — (s'asseyant près de lui et lui versant un verre de vin). Comment cela allait-il chez les Möller ?

TJAEDELDE. — Je l'ai déjà dit : mal.

MADAME TJAEDELDE. — Je n'avais pas entendu.

VALBORG. — J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Nanna. Elle raconte ce qui s'est passé quand la justice est venue; la famille ne savait rien !

TJAEDELDE. — Oui, on dit qu'il s'est passé des scènes révoltantes...

SIGNE. — Cela a dû être bien triste ?

TJAEDELDE. — (continuant à manger). Epouvantable.

MADAME TJAEDELDE. — De quoi vivent-ils ?

TJAEDELDE. — De la liquidation, naturellement.

SIGNE. — Mais tout ce qu'ils possédaient ?

TJAEDELDE. — Vendu.

SIGNE. — Toutes les belles choses,... leurs meubles, leurs voitures, leurs... ?

TJAEDELDE. — Vendu, vendu.

HAMAR — (qui s'est approché). Et sa montre ? C'est la plus belle montre que j'aie vu, après la tienne.

TJAEDELDE. — Les objets précieux, vendus aussi; c'est la loi ! Donne-moi un peu de vin, j'ai chaud et j'ai soif.

SIGNE. — Les pauvres gens !

MADAME TJAEDELDE. — Où habitent-ils maintenant ?

TJAEDELDE. — Dans la maison d'un de leurs anciens contremaîtres. Deux petites chambres et une cuisine.

SIGNE. — Deux petites chambres et une cuisine !

(silence) ⁴³.

Voilà le ton, le style, les éléments du dialogue. Bientôt nous comprenons les inquiétudes que Tjaelde veut dissimuler : son caissier Sannaes est à court d'argent. Des traites ont été refu-

(43) Stand. III, 236-237.

sées, la banque s'émeut; c'est jour de paye et il n'a pas un sou ! Ce n'est pas tout : l'avocat Berent, qui rôdait depuis quelque temps dans les chantiers, demande à voir Tjaelde. Les banques, à la suite de tant de faillites, veulent réviser l'estimation des valeurs et insistent pour avoir communication du bilan. Qu'à cela ne tienne ! répond Tjaelde, beau joueur. Serait-ce la catastrophe ? Par bonheur, un télégramme arrive : un très riche homme d'affaires cède à son appel et sera là dans un instant. Hurrah ! Tjaelde, immédiatement, organise un dîner, invite les notables : c'est le salut qui est en vue, la fin des calculs, du silence et du mensonge, des nuits d'angoisse. — Ah, sacrebleu ! Qu'on n'oublie pas la poudre, pour les salves d'honneur !

Ces quelques lignes ne donnent qu'une faible idée d'une exposition qui a toujours passé pour un chef-d'œuvre, de sa variété et de sa vie, de son heureuse structure. « C'est une des meilleures de la littérature dramatique de tous les pays », dit G. Brandes ⁴⁴. Ni lyrisme, ni thèse, mais une soumission entière au sujet. C'est la fortune de son père qui a fait de Signe une jolie poupée et attiré le lieutenant; c'est elle qui est en train de tourner la tête à Valborg. Ce sont les réceptions d'une maison d'affaires qui ont usé la santé et courage de Mme Tjaelde. Les faits et les chiffres parlent. D'eux naissent la désunion de la famille et cette inquiétude qui, grandissant de scène en scène, touche presque à la tragédie et finit par éclater dans les sanglots de Signe. Dans les drames romantiques une « stemning », une émotion personnelle était à l'origine de l'œuvre et l'idée restait souvent visible derrière les personnages. Désormais, comme dit encore Brandes ⁴⁵, la Réalité est devenue « une grande puissance » et Björnsson reconnaît ses droits.

Il en sera de même jusqu'à la fin du drame. « Tout y est », disait Björnsson en 1873 ⁴⁶, les différents postes du bilan, l'actif et le passif, avec les chiffres :

TJAEDELDE. — ...Mon passif est donc, au total ?

BERENT. — Voyons un peu. — Votre passif est au total, — d'après votre calcul, de 3.500.000 fr.; d'après mon calcul, d'environ 4 millions, c'est-à-dire exactement 3.968.600.

TJAEDELDE. — Cela fait un déficit d'environ...

(44) Det 19de Aarhundrede, juin 1875, p. 244.

(45) Ibid., 241.

(46) B. Ark., notes E. Key.

BERENT. — Cela fait un déficit d'environ 1.970.000, ou en chiffres ronds, 2 millions.

TJAEDELDE. — Oui, tenons-nous en aux chiffres ronds !

BERENT. — Il y a donc cette différence entre votre bilan et le mien que vous vous donnez un avoir de 1.240.000 fr. et que je vous attribue une dette d'environ 2 millions.

TJAEDELDE. — Je vous en suis infiniment obligé. Savez-vous quel sentiment j'éprouve ?

BERENT. — (lève les yeux).

TJAEDELDE. — C'est de me trouver dans la même chambre qu'un fou.

BERENT. — C'est l'impression que j'ai depuis longtemps. Les bois que vous avez en chantier en France, etc.⁴⁷.

« Tout y est » aussi au troisième acte. Après l'explication des époux et la scène déchirante avec leurs enfants, un brave homme de contre-maître, trompé et ruiné, vient insulter Tjaelde, les gens de loi font leur inventaire, pendant que les ouvriers s'attroupent et cassent les carreaux à coups de pierre : le réalisme entre brutalement, totalement sur la scène. Et ce n'est pas fini. On pourrait croire que l'idylle du dernier acte, qui montre la famille Tjaelde revenue à une vie modeste et heureuse, atténuerait cette rigueur ; il n'en est rien. Le plus boulevardier des critiques de Copenhague, reconnaissant d'assez mauvais gré l'éclatant succès d'*Une Faillite*, l'attribue pour une part à la curiosité d'un public peu blasé pour cet étalage de détails matériels, jusqu'à la petite voiture, dit-il, où Tjaelde promène sa femme impotente, jusqu'à Signe, en tablier de cuisinière, qui goûte la soupe ! La mauvaise humeur d'Erik Bøgh ne pouvait empêcher qu'avec *Une Faillite*, la révolution réaliste eût gagné les scènes du Nord⁴⁸.

*

A cela on a objecté qu'il n'y a, ou à peu près, rien de nouveau dans *Une Faillite*. Quand la pièce fut présentée au public français du Théâtre Libre, un critique s'écria : « Nous avons retrouvé notre vieil Augier, retour de Norvège »⁴⁹. « C'est de la littérature de 1865 », dit Jules Lemaître. Et Henry Bauer lui-même, admirateur fanatique des œuvres scandinaves, déclara que le drame « ne diffère nullement des productions antérieures de nos auteurs ». Ce jugement s'explique en partie par les circonstances : voyant la pièce pour la première fois en

(47) Stand. III, 270-271.

(48) *Dit og Dat*, 1876, 126-129.

1893, c'est-à-dire près de vingt ans après son apparition, et quand déjà un grand tumulte s'était fait autour des drames symboliques d'Ibsen, les critiques avaient tort, dans leur ignorance, de demander à Björnsson ce qu'Ibsen non plus, en 1875, n'aurait pu leur donner. Mais ils n'avaient pas tort de constater de grandes ressemblances avec les auteurs français, — ou plutôt, car il convient de distinguer, avec la technique des auteurs français. Reconnaissons que celle de Björnsson est, le plus souvent, traditionnelle. L'intrigue amoureuse, la fuite du lieutenant et l'intervention généreuse de Sannaes : autant de situations et de procédés connus; la lettre de Sannaes est déjà dans *les Femmes Savantes*. La même remarque s'impose au sujet du revolver dont Tjaelde menace Berent et, comme dans le mélodrame, le ferme regard de l'avocat fait baisser les yeux du marchand et tomber son arme. Sarcey résume cette impression en disant que *Une Faillite* est une comédie de genre, faite sur le modèle de nos pièces, et moins bien faite que toutes celles dont elle évoque le souvenir ». En d'autres termes, Björnsson n'est pas un virtuose.

Est-ce à dire qu'il manque de « métier ». La lecture du manuscrit, que nous avons pu consulter, montrerait vite le contraire. On y voit comment se précise la grande scène de famille, comment Björnsson, par des retouches assez semblables à celles des papiers d'Ibsen allège les explications de Tjaelde sur sa religion ou met au point un détail délicat, la disparition du lieutenant : « Hâtez-vous de quitter Signe, disait Valborg; ici, il n'y a plus rien pour vous », tandis qu'après cette fuite, Signe se plaignait, réclamait Hamar, et recommençait sa plainte, comme une enfant.

Le passage qui montre le mieux Björnsson au travail est sans doute la scène (III, 3) qui met le contre-maître Jacobsen en présence du failli et de sa femme. Dans le texte définitif, Jacobsen va droit à Tjaelde et lui jette son mépris dans ce mot : « skurk », « canaille »; puis il continue sur ce ton. Dans le premier état du passage, l'essentiel est trouvé, avec ce refrain : « Pour vous, Madame, j'ai le plus grand respect ». Mais la scène est trop longue, l'ordre défectueux et les injures diffuses. La gradation au sujet des signatures de complaisance : « c'était

pour la forme. — Une forme malhonnête ! — Une forme d'affaires », — si frappante et si adaptée à la pensée du drame, n'est qu'à demi dégagée. Björnson a redressé les répliques; mais son invention décisive a été de ramasser la colère de Jacobsen en ce mot : « skurk », qu'il lance à Tjaelde dès le début et qu'il répète. Désormais, la scène a trouvé sa tension dramatique et son rythme.

Jules Lemaitre mettait à part, outre la scène Berent-Tjaelde, le troisième acte⁵⁰. Il commence tragiquement; Tjaelde, la faillite déclarée, se trouve en présence de sa femme. Elle ne condamne pas; elle savait tout et souffrait en silence. Elle est même prête à aider sa fuite. Mais Berent veille : la police est là; il faut donc que Tjaelde boive l'amer calice, qu'il affronte l'orgueil blessé et muet de sa fille Valborg, qu'il voie les perquisitions de la justice. Ici la scène s'élargit, s'orchestre : à l'intérieur, la famille rassemblée, avec tous les contrastes qui en résultent; au dehors, les ouvriers; épisodes violents, coup de revolver, — et le fiancé qui s'éclipse. Mais une péripétie optimiste se produit avec l'offre de Sannaes, le caissier amoureux de Valborg qui met sa petite fortune à la disposition de la famille. Valborg restera. L'orage s'éloigne.

Cet acte est parfaitement agencé, mouvementé, contrasté. On pourrait en dire ce que dit Sarcey d'un autre passage, et ce n'était pas un mince éloge sous sa plume : « C'est du bon théâtre »⁵¹.

Ceci n'empêche point qu'une *Faillite*, quand on l'étudie au point de vue du métier, soit une pièce inégale. Tant mieux, pourrait-on dire, en songeant à l'abus qu'on a fait de la technique. Ne faisons pas encore de faiblesse vertu. Plus tard, on verra peu à peu cette faiblesse devenir une qualité rare du théâtre björnsonien. Dans le cas présent, l'originalité du poète est ailleurs.

*

Il voulait écrire pour le public européen. Il a pris le meilleur parti : il a écrit d'abord une œuvre très norvégienne.

Rien de plus typiquement provincial, en Norvège, que le

(50) Ibid., 161.

(51) Ibid., 160.

personnage de Tjaelde. Le petit roi de la côte, viking jadis, est devenu au 19^e siècle, armateur, industriel, négociant en bois. Une partie de la bourgeoisie norvégienne, et non la moins hardie, vit à demeure dans les petites villes qui s'égrènent à l'embouchure des fleuves. Le site est charmant : quand on vient de la mer, les îles vous accueillent; dans les chenaux glissent des voiliers de plaisance, — celui de Signe et de Hamar —; voici les maisons rouges des pilotes et des contre-maîtres; encore un détour : les cheminées des fabriques apparaissent, les chantiers, les navires à l'ancre, et à l'écart, dans la verdure, une belle maison blanche au bord du fjord, celle de Tjaelde. Tel est à peu près le cadre que Björnson esquisse dans ses indications scéniques.

Il le connaissait depuis longtemps. Ses souvenirs s'étaient ravivés au cours de sa tournée de conférences, de Kristiania à Hammerfest. A mainte étape, il avait subi la réception faite, dans le drame, au consul Lind : les notables du lieu rassemblés pour lui faire fête, les riches « consuls », l'éternel pasteur, l'officier des douanes, le propriétaire paysan, société un peu disparate où les originaux ne manquaient pas. Et ils parlaient ! Même si Björnson n'avait pas eu le don de délier les langues, les plantureux dîners y eussent aidé, et le champagne de marque, pour lequel le pasteur a un faible. On buvait très sec alors. C'était la règle. Un plaisant poème de Björnson ⁵² laisse entrevoir une de ces puissantes beuveries, — et rigtigt norsk kalas —, comme il nous disait un jour, à propos d'un autre drame. Trognes éclatantes, jambes peu sûres, propos à l'avant, toasts sans fin, hurrahs frénétiques, quand la poudre a parlé pour les saluts d'honneur, — cela encore est un souvenir récent, que Björnson rapporta de Drammen, peu avant son départ pour l'Italie ⁵³. — Ces traits ont passé, pour la joie du spectateur, dans la 1^{re} scène du 2^e acte. Le tableau n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa vérité norvégiennes. En même temps, on commence à voir de quelle façon un genre littéraire se transplante et s'acclimate.

Il a retenu l'attention d'un critique éminent. C'est encore Jules Lemaître qui écrit : « la pièce est quasi invertébrée; c'est un grand fait-divers, découpé en « tranches de vie »,

(52) Sl. D. II, 22-23.

(53) Questionnaire de Chr. Collin, du 24-I-1905.

comme on dit » ⁵⁴. Si on veut confronter *Une Faillite* avec notre drame bourgeois, la pièce, en effet, semble s'étaler. Mais si on permet au dramaturge de suivre la pente de son talent, on peut trouver de bonnes raisons au « tableau » en question. Et ne peut-on savoir gré à Björnson d'ouvrir sur la nature et sur la société des perspectives sans lesquelles ses personnages ne sont plus eux-mêmes ? Ce n'est pas une curiosité de metteur en scène, mais le besoin d'un accord entre l'homme et son milieu qui lui dicte le début savoureux de l'acte II :

d'abord vient le consul Lind, conduit par Tjaelde. On entend le premier assurer au second que le diner était excellent, et Tjaelde répondre qu'il était ce qu'il pouvait être à la campagne, près d'une petite ville. Tous deux consultent leur montre : on ne dispose plus que d'une petite demi-heure; Tjaelde invite Lind à rester, mais en vain. Sur leurs talons viennent les négociants Holm et Ring, en conversation très animée sur les prix du bois; le premier est d'avis qu'ils vont encore baisser, l'autre qu'ils monteront, et bientôt seront dans un rapport inverse à ceux du charbon et du fer, ce que le premeier conteste de la façon la plus catégorique. Aussitôt après eux vient le pasteur, avec le futur beau-fils de la maison. Le premier prie le second, qui a bu un peu plus que de raison, de croire qu'il n'est pas opposé à la suppression du lien paroissial, si la loi oblige, comme par le passé, les fidèles à payer la dîme à leur pasteur, qu'ils aient ou non recours aux offices d'un autre; car il faut de l'ordre en toute chose, attendu que l'ordre est un élément essentiel de royaume de Dieu. Hamar cherche à glisser quelques mots sur le pur-sang, mais sans succès. En même temps, Knutson et Falbe discutent au sujet d'une danseuse que Falbe a vue à Hambourg, et qui pouvait sauter trois aunes en hauteur, ce dont le premier se permet de douter : mais la chose est incontestable, attendu que Falbe a un jour dîné à la même table d'hôte qu'elle. Derrière eux, Finne, Knudsen, Jakobsen. On entend Jakobsen dire aux autres qu'il s'en f... Car c'est lui qui a raison, — et on entend les autres assurer vivement qu'ils ne voulaient pas dire ce qu'il a cru, — mais Jakobsen leur déclare qu'il se f... de ce qu'ils ont pensé; son patron est le premier homme d'affaires, l'homme le plus honnête qu'il y ait sur terre, et en tout cas en Norvège. Le contrôleur des douanes Pram va seul, dans un muet recueillement. Toutes les conversations ont lieu en même temps ⁵⁵.

Cette exubérance réaliste menace de disjoindre le drame. Le lyrisme n'a aucune place dans *Une Faillite*. Mais l'instinct épique, — pour l'appeler de son vrai nom, — veut retrouver la sienne. Elle lui sera faite, plus ample, par la suite, dans les drames où tout un acte s'ouvre aux mouvements d'une assemblée ou d'une foule.

(54) *Journal des Débats*, 12-XI-1893.

(55) *Stand.* III, 256.

Le drame s'était élargi. L'instant d'après, il se concentre, dans l'explication qui met aux prises Berent et Tjaelde.

L'arrivée de Berent, l'avocat des banques, faisait tout craindre. L'espoir semblait revenu après le passage du riche banquier Lind. Mais Berent reparait.

Il tient en main l'estimation que Tjaelde lui a donnée de ses biens. Il parcourt les chiffres, les rectifie : tant pour telle forêt, — c'est-à-dire la moitié —, tant pour telle autre... Tjaelde avait affecté l'indifférence : permettez, dit-il ; à ce compte, tout industriel est un failli ! — Eh bien ! Nous verrons ! Berent continue à évaluer le prix des maisons, des chantiers :

...Supposez, ajoute-t-il, que ce soit un propriétaire campagnard qui achète le tout ? Et c'est même ce qu'il y a de plus probable.

TJAEDELDE. — Alors, vous m'avez déjà mis à la porte ?

BERENT. — Je dois, dans tous mes calculs, supposer le cas d'une vente ⁵⁶.

Il n'y a plus de doute possible. D'après ces chiffres, qu'il ne comprend que trop, Tjaelde est perdu.

Le mouvement de la scène se précipite. « Impudence, vol, espionnage »... crie Tjaelde. Berent oppose à ces injures des précisions toujours plus redoutables, les faits, la décision des banques. C'est le duel de deux tempéraments contraires. Un double éclairage oppose une froide lumière à des lueurs troubles. Tjaelde a un moment de calme pour écouter les conclusions de Berent : son passif est de deux millions ! Alors il éclate à nouveau :

...Je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas mis dehors depuis longtemps. Mais à présent je le fais !

BERENT. — Nous serons bientôt dehors, vous et moi. Mais avant, songeons au syndic de la faillite ⁵⁷.

Maintenant, c'est un homme traqué qui se débat, toutes issues fermées. Je télégraphierai à Lind ! C'est déjà fait, dit Berent. — Rendez-moi mon papier ! — Je le garde. Un document inexact, daté, signé, n'est pas sans importance. — Mais vous voulez ma ruine ! — Mais vous êtes ruiné depuis trois ans ! Et le temps des phrases doit être fini. Etes-vous prêt à déposer votre bilan ? A l'instant même ? — Tjaelde alors déploie un effort furieux, contradictoire, désespéré ; il menace, il

(56) Ibid., 257.

(57) Stand., III, 271.

supplie : un génie comme vous pourrait me sauver ! Que Lind prête un million seulement. Trois mois suffiront; je vais vous expliquer cela, clair comme le jour. — Et comme Berent refuse encore, voici le paroxysme, la menace du revolver, puis, un instant après, l'effondrement et la crise de larmes. Alors, Tjaelde sort du monde d'illusions forcenées où il vivait; peu à peu, il voit les choses à la lumière de la vérité; il découvre tout ce qui n'existait plus pour lui : la paix des vies simples, ses enfants et l'inépuisable patience de sa pauvre femme.

Une pitié se glisse dans les paroles de Berent. Mais le chirurgien qu'il est doit achever de débrider la plaie; il fait appeler Mme Tjaelde...

Des *Nouveaux Mariés*, — idylle dramatique — à cette scène, le progrès est immense. On ne peut qu'admirer Björnson d'avoir, du premier coup, atteint cette plénitude. Sans artifices, mais non sans art, il rejoint presque Balzac. Citons encore les critiques français : la scène avec Tjaelde est « vraiment forte et ingénieusement conduite » (Sarcey)⁵⁸; « elle est « très belle, très forte, très poignante, — et très simple » (Jules Lemaître)⁵⁹. On voudrait ajouter un seul mot, parce qu'il exprime une des plus rares qualités de Björnson : elle est portée par un « souffle » puissant.

*

Tjaelde mériterait une étude plus poussée. Mais personne ne conteste la vitalité et la vérité du personnage. On est moins d'accord sur Berent. Et pourtant, c'est une des plus heureuses créations de Björnson.

Il est peint d'après nature. Le modèle est l'avocat Dunker, une des plus originales et des plus hautes figures de la bourgeoisie norvégienne avant 1870. Björnson lui a consacré dans son journal des pages maîtresses, où rivalisent le psychologue, le polémiste, l'ami et le poète⁶⁰.

Le long cou, les épaules étroites, un peu voutées, la fragilité du corps forment un contraste singulier avec l'épaisse chevelure noire qui descend, en le couvrant, jusqu'au cou, et avec la noble puissance des traits du visage, qui rappellent les types latins les plus marqués⁶¹.

(58) A. D. Regve : *Ibsen, Björnson. etc.*, 159.

(59) *Journal des Débats*, 12-XI-1893.

(60) A. T., 285-294 et 353-356.

(61) *Ibid.*, 287.

Voilà pour le physique. Sa force morale « est de premier ordre ». Cerveau très clair, il a « un esprit redoutable, de l'humour, une indomptable énergie, et l'art d'aller en tout à l'essentiel » ⁶². Il se présente à la barre :

quand il élève la voix, que son visage expressif prend une pâleur de cendre, que le regard, d'ordinaire indifférent, lance des éclairs et que les deux lignes qui encadrent fortement la bouche, frémissent d'émotion... alors on reconnaît qu'il est un grand orateur, une nature puissante ⁶³.

De nombreux traits n'ont pu passer en Berent. « L'avocat Dunker ...n'appartient pas seulement à la meilleure société du pays; il lui est nettement supérieur » ⁶⁴. Il l'emportait par une haute culture que l'on constate dans les lettres à Krieger; par son courage : menacé par la cour d'appel, le gouvernement, la police, il refuse de céder dans une affaire où il avait raison ⁶⁵. Il est grand devant la mort; cet homme qui se savait condamné et qui subissait d'affreuses souffrances, garde le calme d'un stoïcien et écarte de lui la pitié. Mais ses larmes coulent, après l'acquiescement d'un innocent.

Au moment critique où la Norvège, dans la question unionnelle cherchait sa voie, quand Björnson lui-même tâtonnait, c'est Dunker qui avait vu clair. Bien plus, ce conservateur intelligent avait osé rompre avec son parti. « Merci pour ton courage, disait Björnson, en un temps foncièrement lâche » ⁶⁶. C'est qu'il mettait la vérité par-dessus tout. « Son arme est la vérité; il n'en a pas d'autre » ⁶⁷.

On ne saurait donner trop d'importance à ces mots de Björnson à Chr. Collin : « la connaissance de Dunker fit faire à ma vie un grand pas » ⁶⁸. Ils sont à l'honneur des deux hommes, de Björnson qui grandit en ces temps difficiles, de Dunker, dont l'exemple lui fut d'un tel secours. Björnson témoigne sa reconnaissance en poète. Un jour qu'il parlait à Dunker de son drame, « vous en serez », lui dit-il. « Comme il vous plaira », répondit Dunker ⁶⁹.

(62) Ibid., 288.

(63) Ibid., 293.

(64) Ibid., 316.

(65) *Tidenes Tegn*, 28-II-1931.

(66) *Sl. D.* II, 5.

(67) *A. T.*, I, 291.

(68) Réponse au questionnaire du 24-I-1905.

(69) *Chr. Collin*, 9-IX-1907.

Voilà comment est né le personnage de Berent. Il est loin, cela va de soi, d'avoir l'envergure de Dunker; le drame en eut été faussé. Mais il représente plus que l'honnêteté en face de la spéculation. Il est l'homme des luttes qui commencent, la voix d'un monde nouveau. Une société était fondée sur le mensonge, en politique, en religion, dans les rapports sociaux. En faisant passer Dunker de la grande rue de Kristiania aux seules régions de l'art, Björnson annonce la série des œuvres où sera critiquée, au nom d'une morale plus haute, la société bourgeoise. Le drame moderne s'enrichit d'un élément réformateur. Les prophètes ne sont plus au désert, mais à la bourse, au parlement, dans les bureaux et dans les foyers. Une glorieuse campagne est proche.

Nous voilà assez loin du raisonneur ordinaire des drames bourgeois. On s'étonne qu'un excellent historien ait cru voir en Berent « un moraliste d'une espèce stéréotypée et ennuyeuse » ⁷⁰. Tout au contraire, nous trouvons dans ce personnage une des bases les plus sûres du drame. Une des raisons qui expliquent la perfection de la scène centrale Berent-Tjaelde. Un des secrets de l'originalité de Björnson dans l'imitation. Venu de France, le raisonneur prend racine en Norvège, se nourrit du souvenir de Dunker, de l'expérience de Björnson et par eux de la meilleure sève d'un temps. Alors, transformé, majeur et fort, Berent revient au public européen. Par lui, Björnson a payé sa dette avec usure et haussé la pièce au-dessus du réalisme ordinaire.

*

La gravité morale n'est pas le privilège de Berent. Dès la première scène, elle se fait jour dans les paroles de Valborg à son père. On discute sur la faillite d'un voisin. « Si j'étais sa fille, dit Valborg, je ne lui pardonnerais jamais »... Il m'aurait trop fait souffrir. Elle s'explique : par sa faute, elle aurait mené une vie mensongère; « ma propre personne, ma propre robe même serait un mensonge » ⁷¹.

TJAEDELDE. — Tu ne comprends pas, je crois, ce qu'est le commerce. Chance aujourd'hui, malchance demain.

(70) M. Lamm : *Vaar Tid*, 1921, 156.

(71) *Stand.* III, 237, 238.

VALBORG. — Personne ne me fera croire que le commerce est une loterie.

TJAEDELDE. — Le commerce sain, non.

VALBORG. — Oui; c'est le commerce malsain que je condamne.

TJAEDELDE. — Mais le commerce sain lui-même doit traverser des moments difficiles.

VALBORG. — Ces moments qui sont voisins d'une crise, aucun honnête homme ne les cache à sa famille ni à ses créanciers. Dieu, comme Möller a trompé les siens ! ⁷².

« Tromper », « mentir », — ces mots ont touché Tjaelde au vif. Il veut s'expliquer :

TJAEDELDE. — ...Tu ne comprends pas comment d'un jour à l'autre un commerçant peut retrouver l'espoir, un espoir toujours nouveau. Il ne trompe personne pour cela. C'est un sanguin, un poète, si tu veux, qui vit dans un monde qu'il imagine; il peut être aussi un vrai génie, qui voit une terre là où les autres ne distinguent rien.

VALBORG. — Ce que tu appelles espoir, poème, génie, n'est-ce pas spéculer avec le bien des autres, quand on doit notoirement plus qu'on ne possède ?...

TJAEDELDE. — Oui, si tu veux; mais pas avec de l'argent volé; avec de l'argent qu'on lui a confié.

VALBORG. — Confié à une condition qui n'est plus vraie, à savoir qu'il était solvable.

TJAEDELDE. — Cet argent sera peut-être le salut pour tout le monde.

VALBORG. — Cela ne l'excuse pas d'avoir obtenu cet argent par un mensonge.

TJAEDELDE. — Tu emploies de bien grands mots...

VALBORG. — Se taire, dans ce cas-là, c'est mentir ⁷³.

Le cas Tjaelde domine tout, et c'est celui d'un homme qui trompe et qui se trompe. Le syndic de la faillite se présentera bientôt, mais un juge moral l'a précédé.

S'il en était besoin, ces paroles de l'avocat Berent nous tiraient d'incertitude :

TJAEDELDE. — ...Les trois dernières années, cela a été la baisse, ah ! une baisse terrible ! Mais à présent la crise est venue et cela doit remonter !

BERENT. — Oui, voilà comment vous vous êtes abusé vous-même.

TJAEDELDE. — Non, non ! C'est ainsi que pense tout homme d'affaires sensé.

BERENT. — C'est ainsi que pense tout joueur.

TJAEDELDE. — Ne me réduisez pas au désespoir ! — Savez-vous par quoi j'ai passé pendant ces trois ans, savez-vous de quoi je suis capable ?

BERENT. — De mensonges plus graves encore ⁷⁴.

(72) Ibid.

(73) Ibid., 239-240.

(74) Ibid., 273.

Nous tenons le thème central, le leit-motiv du drame; c'est : *vérité*.

Depuis longtemps, Björnson était arrivé à cette conclusion qu'il y a quelque chose de pourri dans la morale d'affaires :

dès mon retour de Bergen, (1859) j'avais déjà sans doute l'opinion bien ferme que ces gens, qui avaient laissé les choses aller trop longtemps, se trompaient eux-mêmes, bien plus qu'ils ne trompaient les autres. Peu à peu, je compris aussi que la morale commerciale elle-même est mauvaise. On spéculé sans scrupule avec l'argent qui ne vous appartient pas, etc. ⁷⁵.

Un jour qu'il répondait à un spécialiste allemand, qui trouvait Tjælde « insufficiens » et non « insolvens », — dans une situation difficile et non frauduleuse, — Björnson s'est expliqué avec toute la netteté désirable. Il fait parler Berent : « je suis un peu vieux et j'appartiens à une école plus sévère », ...« l'habitude a donné à Tjælde la tentation irrésistible de mêler à ses affaires toutes sortes de projets étrangers » ;... « si vingt-cinq subterfuges s'offraient en même temps pour trouver de l'argent, M. Tjælde userait de tous à la fois; s'il ne pouvait employer aussitôt tout cet argent, il imaginerait quelque emploi par un nouveau calcul et une nouvelle spéculation; car c'est en cela que consiste sa maladie » ⁷⁶.

Ceci nous donne la clef du caractère de Tjælde :

dans *Une Faillite*, je voulais montrer comment un homme qui s'abuse lui-même peut commettre des actes qui, même s'ils ne conduisent pas à la faillite, sont jugés comme des crimes. Et pourtant, c'est seul l'état d'auto-hypnotisme où ils vivent qui peut moralement excuser tout. Rappelez-vous comment les paroles de Berent, après leur premier choc violent, éveillent en quelque sorte Tjælde de l'hypnose où il vit. Il pleure ! ⁷⁷.

Trois moments du drame résumeront l'évolution de Tjælde : le voici d'abord en pleine lutte et en pleine illusion :

...Je n'ai jamais été si plein d'espoir... Une crise est malgré tout une bonne chose, — une grande vague qui vous porte !... Ah ! si je pouvais en sortir avec tout ce que je possède, — sans que personne s'en doute ! Cette crainte, cette angoisse, jour et nuit !... Je vois les hommes et les choses comme dans un rêve. Mais il faut que ce soit la dernière fois ! ⁷⁸.

Voilà la maladie, et voici le remède, proposé par Berent;

(75) Questionnaire de Chr. Collin du 9-IX-1907.

(76) A. T., I, 414-416.

(77) 3-III-1896.

(78) Stand. III, 256.

Tjaelde a menacé de se tuer : tuez-vous à cheval, dit-il, sur ce cheval de luxe, qui est votre dernier achat de spéculateur, — « ou bien dépouillez le mensonge, si vous en êtes encore capable, — et la faillite vous sera plus profitable que votre richesse ne l'a été » ⁷⁹.

Et la guérison, en effet, vient de la ruine franchement acceptée; c'est Tjaelde qui le proclame à la dernière réplique. « Nanna, à présent notre vie repose sur une base de vérité. Maintenant, je sens que notre maison est bénie » ⁸⁰.

Ainsi, par Berent, par Valborg, par Tjaelde, du début à la fin du drame, l'élite morale du temps pénètre sur la scène et réclame l'audition. L'exigence morale n'est pas encore généralisée; elle ne vise que la morale d'affaires; elle est encore présentée au nom de la religion. Mais on ne peut faire erreur : *Une Faillite* inaugure autre chose que le réalisme. La grande campagne pour la « vérité » est commencée.

Dans quelle mesure est-elle originale ? N'est-ce pas encore le « vieil Augier » qui reparait ?

On pourrait le croire. Le théâtre d'Augier ne cesse de protester contre la corruption de l'argent, la légèreté des mœurs, le cynisme de la presse. Pour ne retenir que deux drames bien connus de Björnson, *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer* ⁸¹, devant les défaillances de Vernouillet, de Carrier, de Maréchal, la vertu bourgeoise de l'auteur raille ou s'indigne.

Björnson, qui faisait jouer Molière et Holberg, retrouvait leur santé morale en Augier. Pourtant, il n'y fait allusion nulle part. Il semble encore plus indifférent au moralisme, pourtant assez voyant, de Dumas fils.

On dirait qu'un voile dissimule les intentions des dramaturges français. Faut-il en accuser les sujets qu'ils traitent ? Le journalisme à part, il est trop évident que les éternels problèmes posés par la Bourse et les coulisses, le monde et le demi-monde n'ont absolument rien de norvégien.

Ajoutons qu'une méfiance, — sensible à mesure qu'on s'éloigne de 1848, renforcée chez les grundtvigiens, aggravée chez Björnson par ses luttes contre la bourgeoisie, bientôt généralisée et

(79) Ibid., 275.

(80) Ibid., 319.

(81) Gr. II, 218.

tragiquement exagérée après les catastrophes de 1870-1871, — fait de la France un pays d'où tout peut venir, sauf des conseils de vertu. Björnson est sur ce point le moins fanatique des hommes. Mais il s'est abusé un instant. Et le second empire lui est une large excuse.

Vues de haut, les différences morales de peuple à peuple, et d'Augier à Björnson semblent peu graves. Il n'en est pas de même quand on les pèse aux balances sensibles de l'art. A des Norvégiens moyens, vers 1870, l'atmosphère du drame français ne semble pas très pure. Passe encore qu'un critique écrive dans *Dagbladet*, au sujet de l'*Etrangère* de Dumas fils :

c'est un réalisme sans âme, sans noblesse, sans poésie. Il semble qu'il faille bien du temps pour que la renaissance, dont on parlait tant quand le second empire tomba dans la boue et le sang, puisse atteindre en France la poésie dramatique ⁸²;

il est plus grave de voir Marie Colban, — auteur fort estimable, qui était reçue dans la meilleure société parisienne et qui aurait pu échapper à la marée montante du puritanisme norvégien, — se montrer avant 1870 presque aussi sévère pour le *Paul Forestier* d'Augier ⁸³. Toutes différences gardées, quand le théâtre français parle vertu, il est aussi suspect aux Norvégiens d'alors qu'il l'était cent-vingt ans plus tôt à J.-J. Rousseau.

Loin d'être réceptifs, ces fils d'un petit pays aux mœurs surveillées et translucides, formés par une immense littérature édifiante, étaient désignés, si l'on peut dire, comme des exportateurs d'« exigences » et de nostalgies morales. Le moment venu, on essaiera de montrer que ce fut le cas de Björnson. Pour l'instant, on se gardera de voir en Augier son maître de morale, surtout quand il prend pour truchement le marquis d'Auberive ou Giboyer, la morgue d'un homme du passé ou le cynisme du bohème. Et on laissera au moralisme de Björnson dans *Une Faillite* son caractère personnel et norvégien.

*

Nous n'avons pas encore épuisé le contenu du drame.

(82) 23-II-1876.

(83) *Morgenbladet*, 13-II-1868.

Avant tout autre écrivain norvégien, dit l'apologie anonyme, (Björnsson) donna un tableau de la vie esclave de la femme et un tableau de son émancipation dans *Une Faillite* : la mère accablée et impotente, épuisée par les diners et les soucis de son mari, et la fille, Valborg, qui décide elle-même de travailler aux côtés de l'homme et veut elle-même choisir son mari ⁸⁴.

Avec *Une Faillite*, le féminisme ferait donc son apparition, non seulement dans l'œuvre de Björnsson, ce qui est certain, mais encore dans la littérature norvégienne.

En Norvège, l'histoire du féminisme est à faire. A défaut d'un tableau d'ensemble où viendrait s'insérer l'apport de Björnsson, on peut indiquer comment la question se présente pour le poète aux environs de 1870.

Elle est ancienne, même dans son œuvre, comme l'a fort bien montré Chr. Collin ⁸⁵; elle est inséparable de la mission du théâtre telle que Björnsson la conçoit ⁸⁶. Avec les conflits où il est mêlé, elle devient un aspect de la grande réforme sociale qu'on commence à réclamer de toutes parts. En 1869, Ibsen donne, avec Selma, de *l'Union des jeunes*, une première esquisse de *Maison de poupée*. La même année, G. Brandes traduit le livre capital de Stuart Mill sur l'esclavage féminin, *The subjection of women*. L'importance de l'événement est attestée par Björnsson qui, l'année suivante, signale dans son *Norsk Folkeblad* cette traduction due « à un jeune auteur danois de talent ». « Ces idées, dit la note inspirée par Björnsson, ne peuvent plus rester inconnues en Norvège »; Après un exposé historique sur le mouvement féministe dans le Nord, plus esthétique au Danemark avec Clara Raphaël, plus psychologique en Norvège avec l'auteur des *Filles du préfet*, plus pratique, à la façon anglo-américaine, avec la suédoise Frederika Bremer, — le journal « recommande le livre » et en donne de larges extraits ⁸⁷.

Du livre même de Stuart Mill, il n'est pas téméraire de penser que Björnsson a été surtout sensible au chapitre IV, qui traite le problème du point de vue moral : l'influence des femmes dans l'Europe moderne s'exerce désormais contre les abus de la force; il leur manque une éducation meilleure, qui ne creuse pas un fossé entre les sexes et ne sème pas des germes

(84) *Dagbladet*, 7-XII-1892.

(85) *B. Björnsson*, II, 337-338.

(86) *A. T.*, I, 277.

(87) 1870, N^{os} 45, 49, 61, 70, 90.

de révolte dans le mariage. Les mœurs présentes sont à corriger. Il faut entendre la plainte qui monte des femmes; quel bonheur ne viendrait pas d'une union entre deux être égaux par les dispositions, la culture, les idées⁸⁸ ? Mais ces chances sont anéanties et bien des vies de femmes sont des faillites cachées⁸⁹.

En Norvège, aucune discussion ne suivit l'apparition du livre. *Morgenbladet* maintint la thèse traditionnelle. Pourtant, une voix de femme, dans *Dagbladet*, fait deviner les orages prochains. On cite une lettre antérieure à 1850; dans cette société qu'on aurait crue disciplinée, une femme, s'adressant à une jeune amie, vante Fourier et sa défense de la femme, mais se cache d'écrire ainsi. « La révolte bout en moi depuis ma jeunesse », dit l'une. « Elle bout en toutes »⁹⁰.

Cette révolte avait trouvé une interprète presque géniale dans la sœur de Henrik Wergeland, Camilla Collett. *Les filles du préfet* sont de 1855. Elle y avait dit la souffrance des femmes dont on dispose sans les consulter, et réclamé pour elles, quand elles aiment, le droit de choisir. Livre puissant, chef-d'œuvre authentique, que Björnson trouva « laid »⁹¹, c'est-à-dire, sombre et révolté, mais qu'il n'oublia point. En 1872, avec les deuxième et troisième séries de ses *Souvenirs et Confessions*, Camilla Collett inaugure une campagne directe, où jusqu'à sa mort elle exposera les thèses essentielles du féminisme⁹².

Björnson a signalé l'œuvre qu'il juge « une contribution aussi délicate que sûre à la défense des femmes, qui fait honneur à la haute culture et à l'âge de l'auteur »⁹³. Les pages de C. Collett tantôt vont au devant de la pensée de Björnson, appelant pour la femme « l'indépendance que lui procure son propre travail »⁹⁴; tantôt sont comme un défi :

une fatalité a voulu confier la question féministe à des mains de femmes; je ne connais aucun homme en Scandinavie qui ait sérieusement élevé la voix à ce sujet⁹⁵;

ou un pressant appel :

(88) Trad. danoise, 1^{re} éd., p. 188.

(89) Ibid., 198.

(90) 13-VII-1870.

(91) *Morgenbladet*, 1880, N° 123, A.

(92) Voir Fr. Bull : *Norsk Litteraturhistorie*, IV, 16-17 et 86 et suiv.

(93) *Skandinaven og Amerika*, 6-I-1873.

(94) *Samlede Vaerker*, III, 184.

(95) Ibid., 209.

...le jour viendra où la question sera mûre... Le temps est-il même très éloigné ? Je ne le verrai pas. Mais je sais seulement que chaque fois qu'un homme élève la voix pour notre cause, il sème des millions de graines fécondes ⁹⁶.

Björnsson, qui portait en lui son drame tout prêt, dut dire à ces mots : je suis cet homme !

Stimulé par les livres, instruit par la vie, par l'exemple des femmes d'élite qu'il rencontre dans les pays scandinaves et de celle qui vit à son foyer, Björnsson va faire dans *Une Faillite* une large place au sort des femmes. Il y montre celle du passé, la victime, « l'humble zéro qui suit le chiffre principal » ; c'est Mme Tjaelde; en elle, dit C. Collett,

nous avons l'idéal d'une épouse pieuse et passive, exactement sur le modèle national. La voici en face de nous, le trousseau de clefs à la ceinture, la coiffe bien nette, fraîchement repassée, sous laquelle il faut imaginer deux yeux pâlis, usés par les veilles, et une bouche que le souci a contractée par un long et douloureux apprentissage du silence ⁹⁷.

Mais l'effort principal de Björnsson a porté sur le personnage de Valborg, la fille aînée. Intelligente, orgueilleuse, elle traite de haut l'employé Sannaes, le gauche amoureux aux mains rouges. Survient la grande épreuve, qui dégagera en elle des vertus inemployées; elle travaillera chez son père. C'est le début d'une émancipation. Mais Björnsson la veut complète. Non pas hors du mariage, mais dans le mariage, et selon le vœu de C. Collett : Valborg aime Sannaes, trop discret pour dire son amour, trop fier pour oublier l'affront reçu. C'est donc Valborg qui fera sa cour à Sannaes, qui demandera sa main et son oui.

La scène était très importante et assez délicate à réussir. Le manuscrit montre combien Björnsson y a travaillé. C'est le passage qui lui a donné le plus de mal. Il a fini par s'organiser autour d'une réplique : celle de la main, la main rouge dont Valborg s'était moquée, la main qu'elle veut serrer, puisque Sannaes décide de partir, la main qu'elle garde, puisqu'elle aime Sannaes et en est aimée.

VALBORG. — Vous ne voulez pas partir sans m'accorder la réparation que je vous demande ?

SANNAES. — Laquelle, Mademoiselle ?

VALBORG. — C'est quelque chose d'assez ancien.

(96) Ibid., 209-210.

(97) Ibid., II, 420.

SANNAES. — Bien volontiers. Si cela dépend de moi.

VALBORG. — Cela en dépend. — Depuis ce jour-là, vous ne m'avez pas donné la main.

SANNAES. — Vraiment, vous l'aviez remarqué ? (silence).

VALBORG (se tourne de côté et sourit). — Voulez-vous maintenant me la donner ?

SANNAES. (s'approchant un peu). — Est-ce plus qu'un caprice ?

VALBORG (cachant son émotion). — Comment pouvez-vous encore parler ainsi ?

SANNAES. — Parce que pendant tout ce temps-là, vous ne me l'avez pas demandée une seule fois.

VALBORG. — Je voulais que vous me la tendiez (silence).

SANNAES. — La chose devient sérieuse. Aussi, je ne voudrais pas le faire sans être sûr que... (il s'arrête).

VALBORG. — Je parle sérieusement.

SANNAES (s'avançant, joyeux). — Vous y attachez vraiment du prix ?

VALBORG. — Un grand prix.

SANNAES (s'approchant). — Dieu vous bénisse, pour cela ! La voici !

VALBORG (se tourne et la prend). — Cette main que vous m'offrez, je l'accepte.

SANNAES (qui devient pâle). — Que dites-vous ?

VALBORG. — Que, depuis plus de six mois, je me suis dit que je serais fière d'être la femme d'un homme qui m'a aimée, et moi seule, depuis son enfance, et qui a sauvé mon père et nous tous ⁹⁸.

Ne voyons pas en ceci un facile appel au sentiment. Il était essentiel que Valborg, grâce à Sannaes, apprît à se voir elle-même. Björnson va jusqu'à dire que l'amour de Valborg pour Sannaes a une importance sociale. Il efface un préjugé de classe et il est une victoire du féminisme.

Mais de quel féminisme ? Car il en est de bien des sortes.

Depuis longtemps, la souffrance des femmes avait retenu l'attention de Björnson. On n'ose donner une très grande importance à la remarque d'un essai inédit, qui est une de ses premières œuvres ⁹⁹; il s'agit des mariages qui se négocient comme des affaires : « c'est ici comme toujours, la femme qui est le plus injustement traitée ». Et pourtant, à cette observation tirée de la réalité ordinaire répond, suivant le rythme de sa production juvénile, le thème tragique qu'il découvre dans la vieille littérature nordique, celui de la femme emprisonnée par un mariage malheureux. Hulda la boiteuse le représente, sœur de l'ibsenienne Hjördis ¹⁰⁰.

Bientôt, plus attentif à la vie contemporaine, plus sensible

(98) Stand. III, 309-310.

(99) B. Ark., *Fra Setesdal*, p. 3.

(100) Chr. Collin : *B. Björnson*, II, 337-338.

aux grands courants du siècle, il perçoit mieux la plainte des femmes. Le théâtre, dit-il, se doit de défendre la situation de la femme au foyer comme dans la société, ainsi que tout ce qui est pauvre, faible ou souffrant¹⁰¹. Car le théâtre est la conscience publique.

Ce n'est peut-être pas d'un féminisme très orthodoxe. Quand il demandera pour la femme une situation meilleure, il n'invoquera pas une égalité théorique : Björnson est un fort, un passionné de justice, qui vient à l'aide d'une victime. Bientôt, il répètera, dans le poème-type de la période présente : « le poète est le frère des faibles, des souffrants, donc de la femme »¹⁰². C'est comme femmes, non comme égales en théorie et rivales des hommes, qu'elles ont droit au respect. Björnson est trop hostile aux constructions logiques, trop bon psychologue pour ne pas le sentir. Ellen Key a noté¹⁰³ que selon lui les femmes, — sa propre femme, — feraient d'excellents juges, par leur indifférence à la logique d'hommes, parce qu'elles savent écouter la voix du sentiment. Stuart Mill est autrement radical, mais Björnson est peut-être plus humain et il n'est pas moins ardent aux réformes.

Assez de ces amoureuses soumises, assez de cet « amour de chien », comme il dit plusieurs fois de Solveig¹⁰⁴. Que la femme soit indépendante et hardie. Mais révoltée ? Pourquoi ? Björnson est trop confiant pour s'attarder aux plaintes amères de Camilla Collett. Il ne croit pas à la tyrannie des hommes¹⁰⁵. Mais qu'on donne le courage aux femmes ; qu'on hausse le niveau moral des hommes : la femme cessera d'être un bibelot de salon, une esclave parée. Créons la femme de demain.

On comprend mieux une déception, — la seule sans doute, — que lui apporta *Une Faillite*. Il avait conçu, en l'écrivant, les plus grandes espérances. « En Valborg, j'ai peint la première femme émancipée, — au bon sens du mot, — de chez nous. Je m'imaginais alors avoir fait un exploit. Mais on n'y fit pas ou presque pas attention »¹⁰⁶. Disons-nous que le public fut injuste et la critique aveugle ? On sentit pourtant que quelque

(101) A. T., I, 227.

(102) Sl. D. II, 134.

(103) B. Ark., Notes de 1876.

(104) A. Ellen Key, 1876, B. Ark.; à F. Rönning : *Gads Magasin*, 1926, 96.

(105) B. Ark. Notes E. Key, 1876.

(106) Réponse au questionnaire de Chr. Collin du 9-IX-1907.

chose d'important s'annonçait ¹⁰⁷, Mais le moyen d'attirer, dans un drame comme *Une Faillite*, après les puissantes scènes où se débat Tjaelde, une attention neuve sur le thème féministe ? Il est et devait rester un thème secondaire. On saisit sur le vif, dans cette œuvre si équilibrée par ailleurs, le défaut de ces vastes ambitions que nous avons signalées et que nous retrouverons. L'art exige des choix cruels.

Camilla Collett avait su mettre au grand jour la situation sacrifiée des femmes et verser dans cet unique sujet toute son expérience douloureuse et ses nostalgies de bonheur. Le coup de maître d'Ibsen sera d'isoler le thème des revendications féminines, de le pousser au tragique, de le soutenir de sa technique merveilleuse, — et il remportera avec *Maison de poupée* le triomphe dont Björnson avait rêvé. De Selma, de l'*Union des jeunes*, à Valborg, et de Valborg à Nora, la filiation est visible. Dans ce thème, comme dans bien d'autres, on reconnaît les suggestions d'une époque et l'émulation des deux génies. Si *Une faillite* reste à quelque distance des manifestations décisives, il n'en est pas moins vrai que sur ce point encore, le drame contient une grande promesse.

*

Le dernier acte a été très discuté. — Quelques années se sont passées. Nous retrouvons au bord du fjord, dans un simple et charmant cottage, toute la famille apaisée et heureuse. Tjaelde, qui a de beaux cheveux blancs, pousse dans une voiturette sa femme impotente et ravie. Signe prépare gaiment le dîner. Valborg, dos à dos avec Sannaes, fait les comptes. Car Tjaelde a repris une petite affaire. Les créanciers sont presque payés. Berent, suivi de l'excellent Jakobsen, vient féliciter son ancienne victime, qui le remercie. Les fiançailles de Valborg et de Sannaes complètent cette pure idylle.

« Goût allemand », dit Edmund Gosse ¹⁰⁸. Antoine, quand il présenta la pièce au public français, ne joua pas cet acte. Björnson a dû souvent le défendre, et même, nous a dit un de ses acteurs ¹⁰⁹, il a songé à la supprimer.

(107) *Oplanden Avis*, 3-III-1875.

(108) *Northern Studies*, 34.

(109) M. Halfdan Christensen.

On a voulu y voir surtout l'influence des œuvres françaises¹¹⁰ : il ne serait pas exact de dire que le drame français s'arrête à la catastrophe; la grande scène, la « scène à faire », située à l'avant-dernier acte, est suivie de la détente et de l'apaisement du dernier acte; cette technique aurait inspiré Björnsson.

Il est certain que maintes fois chez Augier, comme chez Scribe, comme chez Molière, l'auteur se conforme à la tradition comique et résout en un dénouement souriant le conflit qui menaçait d'être tragique. M. Lamm rappelle la conclusion optimiste donnée par Sardou à *La Famille Benoiton*, qui eut un si prodigieux succès sur les scènes du Nord, que Björnsson connut bien et avec laquelle *Une Faillite* offre certaine ressemblance.

Mais cette comparaison ne suffit pas à expliquer l'importance exceptionnelle du dernier acte. Un dénouement traditionnel, apaisé, est déjà acquis à la fin du troisième, quand Sannaes fait l'offre de sa fortune, que la fière Valborg renonce à quitter les siens et que tous se serrent autour de Tjaelde dans le malheur. Un Augier en veine d'optimisme eut arrêté là son œuvre.

Ce qui suit est tout autre chose qu'un dénouement : c'est une suite. La vie continue. Par cet acte, *Une Faillite* s'apparente aux œuvres, assez étrangères au goût français, qui présentent, suivant la remarque de M. F. Baldensperger, une destinée, plutôt qu'une crise¹¹¹. En réalité, Björnsson ne s'inquiète plus ici de ses devanciers français, mais suit ses propres impulsions, et elles l'entraînent assez loin d'eux.

Rappelons d'abord que *Une Faillite* n'est pas de la classe des drames, assez rares chez Björnsson, où il a, dès le principe, accepté ou voulu la catastrophe, irrémédiable et totale. Souvent ses dénouements sont incertains, soumis au jeu de forces contradictoires. Dans *Une Faillite*, des tendances très personnelles ont amené un dénouement heureux.

Et d'abord, qu'il y ait chez Björnsson un vif penchant à l'idylle, tous ceux-là le savent qui ont lu son œuvre en commençant par *Synnöve*. « Je versais des seaux de larmes en écrivant le dénouement », nous disait-il. Un doux portrait

(110) M. Lamm : *Vaar Tid*, 1926, 154-155.

(111) *Etudes d'histoire littéraire*, 2^e série, p. 213.

qu'on voit à Aulestad ¹¹² a fixé cette « stemning ». Elle laisse sa trace dans la moitié des œuvres et ne se dément pas au quatrième acte d'*Une Faillite*. L'humour, dans la personne du pasteur et celle de Jakobsen, vient s'y ajouter.

L'idylle est en profond accord avec le sujet. Tjaelde n'est pas un homme d'argent que la ruine jetterait au désespoir. Au contraire, elle le délivre. L'argent disparu, les soucis tombent, la santé revient. « La fortune, disait Mme Tjaelde dans le manuscrit, nous a apporté si peu de bonheur; je ne crains pas la pauvreté ». — Tjaelde proteste d'abord : « voilà bien des propos de femme ». Mais très vite, il lui donne raison. « C'est seulement, dit Björnson, quand la crise et la tension ont pris fin, qu'il voit les choses autrement. Mais le changement qui se produit alors n'est pas celui d'un homme mauvais qui deviendrait bon, mais du chef affairé, inventif et désespéré d'une grande entreprise en des temps difficiles, au chef d'une petite entreprise saine en des temps meilleurs » ¹¹³.

L'idylle est aussi l'expression d'une philosophie. Admettre que plaie d'argent soit mortelle serait, pour Björnson, se renier. Il est faux que l'argent mène le monde. Dès son séjour à Bergen, Björnson professait qu'il faut parler des faillites; cela peut aider à guérir le mal ¹¹⁴. Peu de sociétés offrent dans la vie économique plus de hauts et de bas que la Norvège, plus de catastrophes, suivies de rétablissement vigoureux. Et puis, la vie a des ressources insondables. Aussi Björnson a-t-il défendu son dénouement avec vigueur. De Munich, où on jouait la pièce, il écrivait à son ami O. Thommessen : « ce qu'il y avait de plaisant, c'était la joie silencieuse qui s'empare du public et de moi-même au dernier acte. C'est donc moi qui ai eu raison à la fin ! » ¹¹⁵.

Enfin, est-il défendu de voir dans l'idylle d'*Une Faillite* un reffet de l'allégresse invincible du poète ? Il dépasse à peine la quarantaine. Son rôle n'a cessé de grandir. Il domine le Nord entier. Il trouve des échos en Allemagne. Les orages qui s'éteignent ont en somme prouvé sa puissance. Et voici que son art s'élance à des conquêtes nouvelles. Comment eût-

(112) Reproduit en tête de *Grotid*.

(113) A. T., II, 8.

(114) *Bergensposten*, 1859, N° 99, 101.

(115) 8-IV-1896.

il pu se résigner à un noir dénouement réaliste ? Jusque dans le drame, il a voulu croire au mieux, aider les hommes, continuer la vie. L'idylle prend une réelle plénitude de sens. Optimisme, c'est vérité.

III. — **Le Journaliste.** — Le modèle. — Pamphlet ? — De l'individu au type. — Une œuvre de combat. — Actes I et II. — Emprunts et originalité. — Thèmes secondaires. — Le mélodrame. — Art, lyrisme.

Les drames jumeaux. — Une date du théâtre nordique.

Conçu plus de dix ans après *Une Faillite*, *Le Journaliste* prit le pas sur l'autre drame et fut achevé en quelques mois. Pourquoi ce choix et cette rapidité ?

Quand l'œuvre parut, les lecteurs n'hésitèrent pas : ce journaliste qu'on voit toujours dans la rue, sa toux sèche, son chapeau haut de forme, ses mots cyniques, ses grincements de dents : c'était Friele, le rédacteur en chef de *Morgenbladet*, le plus acharné des adversaires de Björnson !

Cette inimitié est-elle la cause immédiate du drame ? Un fait est certain : elle datait de loin.

Dès 1859, ils étaient en guerre. « Projets funestes au pays ! Crime ! », disait *Morgenbladet* de la campagne de réformes où Björnson s'était jeté à corps perdu. « Je ne me rappelle pas, écrit Vinje, avoir jamais vu campagne de presse aussi violente ». Devant l'acharnement de *Morgenbladet*, Björnson s'écrie : la presse sera-t-elle la seule institution du pays qui transgressera les commandements d'amour, de douceur chrétienne, de pitié que nous avons reçus ? — Derrière le journal, il vise Friele, il veut arracher le masque d'anonymat dont il se couvre :

quel est donc cet homme, qui, avec un air de supériorité écrasante, se montre jour après jour dans les colonnes de *Morgenbladet*, refuse à celui-ci l'intelligence, à celui-là le talent, traite un tel d'imbécile,... juge de haut ministres et Storting,... oui, qui est ce terrible grand homme qui s'efforce d'être l'épouvantail de la ville et du pays ? — Eh bien, c'est le licencié Christian Friele ! ¹¹⁶.

(116) A. T., I, 193 et suiv. et surtout 201-202.

Et Björnsson termine par cette menace peu chrétienne : qu'on le chasse !

Friele n'était pas en reste et traitait Björnsson de « vagabond » du journalisme, qui n'avait ni sincérité, ni même l'instruction la plus élémentaire » ¹¹⁷.

Le calme se fit au départ de Björnsson pour l'Italie et dans les années de trêve politique qui suivirent son retour. Mais à partir de 1868, la guerre recommence, « guerre au couteau », jusqu'au nouveau départ. Les épisodes sont connus.

Le passage des poèmes où il se peint sous les traits du cheval de labour attaqué par le tigre ¹¹⁸, donne la mesure de ses sentiments et de sa souffrance, sous les coups du journal de Friele. Sa colère se prolonge un jour dans une œuvre : c'est le *Journaliste*.

On crut si bien à une vengeance personnelle que le théâtre national de Copenhague écarta le drame. Le conseiller du théâtre de Kristiania jugea que l'auteur désignait trop clairement une personne réelle », et souhaita que le théâtre ne servît pas de cadre « aux orgies du fanatisme politique que le *Journaliste* provoquerait certainement » ¹¹⁹.

Un mot de Björnsson ferait croire qu'on n'avait pas tort. Il discute avec Hegel au sujet du tirage et prévoit qu'on se précipitera chez les libraires. « Le personnage principal est connu dans tout le pays. Le cas est une honte pour toute la Norvège et l'effet produit sera effrayant » ¹²⁰. Mais quand on traita l'œuvre de pamphlet, il répondit avec une extrême énergie : « c'est un mensonge tendancieux » ¹²¹.

✱

Oui ou non, est-ce un pamphlet ?

Faut-il d'abord, passer en revue les divers modèles étrangers qu'a eus Björnsson, afin de le disculper, tout en reconnaissant « que bien des traits rappellent aussi Friele ? » ¹²².

Björnsson nous suggère une autre méthode. Cherchons les voies que suit d'ordinaire chez lui la création artistique.

(117) Ibid.

(118) Sl. D. I, 194-195 et II, 30-32.

(119) Stand. 5, III, II.

(120) Ibid., I.

(121) Ibid., II.

(122) Ibid., III.

Le point de départ est certainement, chez Björnson, la hantise de Friele et de sa feuille. La matière d'une pièce était là. A quel moment a jailli l'étincelle ? Est-ce au souvenir de Giboyer ? ¹²³. Est-ce le choc reçu à la lecture d'un article de Cassagnac ou de Rochefort, tel trait de son oncle Nordraak qui a cristallisé cette masse toute prête ? N'est-ce pas plutôt Friele qui s'est un jour mué en un type ressemblant mais distinct, dans lequel se sont fondues les autres impressions ? Aucun mot du poète ne nous permet de préciser cette minute créatrice, mais les déclarations qu'on citera, les traits du personnage dramatique, prolongeant l'ébauche contenue dans les articles, mènent toujours au même prototype : Friele.

Dès qu'on cite ce nom, une nuée d'anecdotes s'élève, aujourd'hui encore, en Norvège. On cite ses mots, qui sont d'un désabusé et d'un cynique, presque toujours d'un homme d'esprit. Il était indépendant; ce conservateur, pressenti au sujet d'une invitation du roi, souhaitait « n'avoir pas de rapports personnels avec cet individu » ¹²⁴. Il refusait d'attaquer un adversaire dont les mœurs n'étaient point parfaites, en rappelant que « l'instinct sexuel était réparti à peu près également entre les deux camps » ¹²⁵. Son successeur à *Morgenbladet* conte la première leçon qu'il reçut de lui : « jeune homme, vous apprendrez ici une chose très saine, le mépris des hommes ». Et il ajoute : Friele avait une vive intelligence, une plume acérée, une langue plus acérée encore et une énergie indomptable ¹²⁶.

— Dans l'étude qu'il lui a consacré, la plus pénétrante et la plus nuancée qui ait paru jusqu'ici, le professeur Fr. Stang attire l'attention sur ses qualités, ses vertus même, sa sincérité, son désintéressement, son respect du savoir. S'il se montre violent et impitoyable dans la polémique, c'est qu'il croyait la Norvège menacée par l'ignorance et le charlatanisme des démocrates. Ces violences étaient courantes :

les luttes du siècle précédent furent acharnées et elles prirent souvent la forme de duels sans merci. Notre histoire à cette époque inspire un peu l'effroi d'un champ de bataille. Bien des malheurs personnels en sont résultés » ¹²⁷.

(123) Gr. II, 218.

(124) C. J. Hambro : *Maend og Masker*, 149.

(125) Fr. Stang : *Samtiden*, 1917, p. 90.

(126) Nils Vogt : *Under Frieles haand*, 10.

(127) F. Stang : *Samtiden*, 1917, p. 81 et suiv.

Les haines tournaient au fanatisme. *Un Ennemi du peuple* en a recueilli le souvenir. Quand, en 1879, dans l'affaire du « drapeau pur », défendu par Björnson et Sars, la foule ameutée cassait les vitres de leur ami H. E. Berner, Friele, dans la rue, dirigeait de la voix le tir des manifestants¹²⁸. On nous dit aussi qu'il éprouvait une joie profonde à aiguïser un mot; il en arrivait, quitte à le regretter amèrement, à blesser ses meilleurs partisans. A force de se faire craindre, il avait pris le masque de la cruauté.

A défaut de la politique, leurs dispositions d'esprit suffisaient à créer un abîme entre Björnson et Friele. Celui-ci aimait l'esprit, les formules acérées, l'ironie. Björnson a moins d'esprit que d'humour; il est enthousiaste; il se plaît, à cette époque surtout, à proclamer les droits du sentiment. Le 2^e acte du *Journaliste* s'ouvre et s'achève par les propos de deux passants, dans le brouillard, — le brouillard symbolique de *Morgenbladet*. G. Brandes s'y est trompé, en voyant là « le vrai brouillard, les divagations nordiques »¹²⁹. Alors qu'on oppose d'ordinaire la claire lumière de la raison aux brumes du sentiment, c'est le contraire qui est vrai pour Björnson; le cœur seul est un phare dans ce brouillard dont l'intelligence des gens pratiques, des juristes, des hommes d'esprit, enveloppe les vraies valeurs de la vie.

L'eût-il voulu, Björnson ne pouvait tracer le portrait exact de Friele. « Le journaliste est méchant, quand Friele était mordant; poltron, alors qu'il était sans peur; malheureux et solitaire, alors qu'il était joyeux et vivait toujours parmi les hommes. Un seul (?) passage rappelle Friele, celui où le journaliste déjà sorti repasse la tête par la porte entr'ouverte et lance une dernière raillerie. Là, c'est Friele, tel qu'il était dans ses moments de gaité débridée »¹³⁰. Faisons ici la part d'une sympathie naturelle. De ces lignes il faut au moins retenir que le journaliste de Björnson est l'interprétation d'un modèle connu. Le poète, — la chose est certaine —, a peu à peu refait, construit son personnage.

« Le journaliste ? dit Björnson à Chr. Collin. Je connaissais très bien les qualités et les défauts de mon modèle. Je ne

(128) Renseignement oral.

(129) *Det 19^{de} Aarhundrede*, juin 1875, p. 243.

(130) Fr. Stang, *Samtiden*, 1919, p. 92.

voulais en aucune façon lui faire tort » ¹³¹. Involontairement, il laissait dans l'ombre certains côtés du caractère. Volontairement, il supprimait les explications que pouvait fournir son mariage ou sa vie d'affaires. En revanche, il accusait un trait : l'exploitation de la peur. « Friele, dit-il dans le portrait très humain, mais très simplifié qu'il a fait de lui au lendemain de sa mort, avait fait dans sa vie une découverte, la mine de la peur, qui se trouva être, en ces années, inépuisable » ¹³².

Il est un type de journaliste qui agit en vertu d'un égoïsme illimité,... qui use de terrorisme; les braves gens ont peur de faire un mouvement et chaque individu craint une persécution sans merci. Comme je voulais peindre ce type, j'ai naturellement emprunté bien des traits au représentant de ce type que je connaissais le mieux; mais comme chaque artiste qui veut dégager un type complet, je devais le composer en m'aidant de ses diverses manifestations. On ne peut pas dire ainsi que j'aie peint un individu, sauf dans la mesure où l'individu ressortit au type ¹³³.

Et c'est le second stade de la création.

Ici, et ici seulement, doivent intervenir les emprunts faits à son oncle Nordraach et à des journalistes étrangers, Cassagnac et Rochefort, par exemple, ou les réminiscences littéraires, comme celle du *Fils de Giboyer*. Mais il faut toujours en revenir à la source principale que nous avons dite. Qu'on relise ces passages :

LE JOURNALISTE. — Je suis l'exécuteur de la volonté publique.

EVJE. — Alors, le bourreau !

LE JOURNALISTE. — Hm... Oui, si tu veux. (Il s'arrête, réfléchit). Voilà un mot que tu me paieras un jour.

ou celui-ci :

...mes adversaires, je les méprise. Ce sont des canailles, des bandits,... ce sont des imbéciles et des phraseurs. Mais mes alliés sont des lècheurs de bottes, des idiots et des lâches. Je les méprise tous, les derniers comme les premiers ¹³⁴.

Ce sont les échos de *Morgenbladet*. C'est le ton de Friele. Là est bien la clef du drame. Autour de Friele comme modèle s'est organisé, non un portrait individuel, ni un pamphlet, mais une création dramatique, analogue à *l'Union des Jeunes*,

(131) Lettre inédite du 3-III-1896.

(132) A. T. II, 291.

(133) Stand. 5, III, II.

(134) Stand. III, 354, 356.

aussi partielle et critiquable dans son intention et ses détails que *l'Union des Jeunes*, mais œuvre d'un poète qui use de son plein droit de polémiste et de créateur.

De moraliste aussi.

La colère qui court dans le drame se double de pitié. Björnsson l'a dit plusieurs fois. Les bourgeois, les respectables prêtres qui lisent le *Morgenblad* le matin dans leur lit et rient si fort que le lit tremble, ne songent pas aux victimes que fait la cruauté du journaliste. La persécution systématique d'un général, traité pendant des mois comme une bête traquée, fit que Björnsson se désabonna du journal. « Il me semblait que chaque matin on entraînait dans ma chambre pour me demander de faire le mal »¹³⁵. Quand il a cette humeur, Björnsson ne s'arrête pas en chemin; il devient justicier. Thor prend son marteau : « une méchanceté perpétuelle, surtout quand elle a toute la Norvège contemporaine pour témoin journalier, peut finir par coûter la vie à des faibles. J'avais un droit absolu à le rappeler, et comme je connaissais trois cas où des survivants avaient dit que la méchanceté avait tué ceux qui leur étaient chers, je considérai comme un devoir sacré de donner à mes compatriotes, qui toléraient cela, un avertissement »¹³⁶.

Dans le drame, nous retrouvons, généralisé et interprété par l'art, le « vaek med ham », « à la porte », qui servait de conclusion aux articles de 1859-1860. Drame né de l'action et tourné vers l'action, *Le Journaliste*, contemporain d'*Une Faille*, traduit l'alternance si björnssonienne des œuvres sereines et des œuvres de combat.

Björnsson, parti de Friele, avait passé du modèle au type. A son tour, — car c'est le processus de la création chez lui, — le choix du modèle et du type détermine le plan de l'œuvre et le groupement des personnages :

j'ai introduit le Journaliste dans un tableau de famille, avec un peu de vie publique, comme fond de tableau¹³⁷.

Au journaliste, il faut un public qui s'amuse de son esprit, qui tremble devant ses moulinets, et dont il joue comme d'un instrument : ce sera le consul Evje et les siens. Ils représentent

(135) *Dagbladet*, 1890, N° 46.

(136) Ibid.

(137) *Stand.* 5, III, III.

cette bourgeoisie dont Björnson a désespéré si souvent. Ils sont « le vaste camp des insoucians »¹³⁸. A côté d'eux, « l'essaim toujours railleur des indifférents » sera personnifié par l'aimable et sceptique médecin de la famille.

En face du Journaliste, « le peu de vie publique » dont le poète a besoin prend corps dans les trois frères Rein; ils sont la Norvège démocratique que *Morgenbladet* abomine : le précurseur, Halvdan, qui meurt comme Wergeland, d'avoir trop, et trop tôt, voulu le bien de son pays; le grave paysan Haakon, et l'homme de demain, Harald, qui fait ses débuts d'homme politique.

Un personnage invisible, un vieux prêtre libéral, le grand-père de Gertrude Evje, tend la main à la génération nouvelle, par-dessus les hommes qui ont trahi l'idéalisme de 1830.

*

Sur ces données, Björnson bâtit deux premiers actes d'une architecture simple. Il leur donne une solide base familiale. Nous sommes chez les Evje, dans un milieu bourgeois, très aisé, paisible, plein d'égards mutuels. Leur fille, Gertrude, est fiancée à Harald Rein, qui serait parfait, s'il n'était homme politique, et de gauche ! Le journaliste a pris pour cible son parti. Tous les matins, avec le journal, c'est une discordance et une menace qui entrent dans la maison d'Evje. Celui-ci y est d'autant plus sensible que le journaliste est son meilleur ami d'enfance; il le sait impitoyable. Harald ne pourrait-il renoncer à la politique ? Sinon..., Evje, si brave homme qu'il soit, sera obligé de rompre avec lui.

Avec l'arrivée du docteur, le sujet s'élargit vers la politique, les questions de race, la morale. On perçoit la rumeur des partis et des batailles d'idées.

Et voici, brusquement, l'homme redouté : spirituel, cynique, en bataille, il harcèle Evje, le bourgeois modéré, qui gagne gros à fabriquer de l'eau de vie; il attaquera le futur gendre de la maison, Evje lui-même s'il continue à soutenir Harald et ce sera le scandale. Poussé à bout, Evje le chasse. — Tu me rappelleras aujourd'hui même, dit le journaliste. — Jamais de la vie ! — Si ! Tu es trop lâche !

(138) A. T., I, 190.

Ce mouvement est repris et accentué au second acte. Nous sommes devant la villa d'Evje, dans la rue, par le brouillard. Personnages et thèmes se succèdent : Evje, affolé, traqué dans sa paix bourgeoise, — et cherchant le journaliste; Harald avec Gertrude, qui verse sa douceur et sa pitié au cœur de son fiancé; puis le journaliste, plus agressif que jamais. Il était sûr qu'Evje reviendrait le supplier : tu as peur; ton amitié n'est qu'un calcul; tu défends une fortune à la deuxième génération, mal acquise à la première. — Mais rappelle-toi notre enfance, gémit Evje. — « Pas de stupidité ! Je suis haï, conspué, traîné dans la boue... Si on me dit une bonne parole, je ne la crois pas ». — La religion ? — C'est bon pour mon journal. Mais que diable veux-tu que j'en fasse, moi ? — Enfin, pourquoi travailles-tu ?

Tu crois peut-être que c'est pour toi ? Pour l'argent, pour l'ordre ? Ou pour tous les noms que vous vous donnez dans votre lâcheté et votre égoïsme ? Non ! Toute la race ne vaut pas la charge de poudre dont l'Internationale menace votre temple !... Ah ! si je pouvais mettre une torpille sous la société et me faire sauter avec vous tous ! ¹³⁹

Et il exige qu'Evje rompe les fiançailles.

Ces deux actes sont excellents : caractères bien campés, scènes larges, dialogue naturel et nourri. Jamais Björnson n'avait atteint cette perfection dans la réplique. La chose semble paradoxale, mais elle s'explique fort bien. Björnson, épique et lyrique jusque dans le drame, n'est pas, comme Ibsen, expert à bâtir une scène sur le mot, sur cette pierre dure qu'est la réplique. Ici, il s'est mis à l'école de son ennemi Friele, et de cette collaboration imprévue, mais heureuse, sont nées deux scènes supérieures.

*

Que Björnson ait une dette envers *le Fils de Giboyer*, la chose est certaine. Mais la ressemblance ne va pas loin. Le Giboyer-Figaro du premier acte, paria de presse, est bien différent du puissant journaliste. Il en diffère encore plus par la virtuosité qu'il déploie dans l'intrigue, pour assurer le mariage de Maximilien. A ce trio supérieur que forment la baronne, le marquis et Giboyer, la bienheureuse gaucherie de Björnson

n'a rien à opposer. Le dessin touffu du drame d'Augier est ici réduit à fort peu de chose. La conclusion qu'il faut dégager de cette comparaison est que l'avènement du réalisme marque pour Björnson l'aboutissement d'une imitation et le début d'une émancipation vigoureuse.

La même remarque vaut pour le détail de l'intrigue et les caractères. Une lecture rapide ferait croire que Björnson ne s'est pas dégagé de ses modèles : le docteur est le raisonneur bien connu; Harald est le jeune premier; Gertrude a la discrétion des jeunes filles du répertoire; Evje s'apparente à Maréchal et à Poirier. Quant à John, le domestique d'Evje, qui se grise, écoute aux portes et brouille les cartes, c'est le valet de comédie, aussi conventionnel que le procédé du journal qu'Evje laisse traîner au troisième acte près du lit du moribond, ou la lettre que le docteur, au 4^e acte, fourre dans sa poche sans la lire, pour la sortir au bon moment ! Banalités, rôles et trucs usés que tout cela !

Sans doute, et on sacrifierait sans regret le rôle du valet John. Mais déjà, avec le docteur, les choses changent. Raisonneur, certes; mais ses raisonnements, comme on verra, sont aussi peu français qu'il est possible. — Harald est émancipé de la tradition. Il a quelque chose de bref et de fort qu'il doit uniquement à la Norvège et à Björnson. Et rien dans Augier, trop fidèle à une convention théâtrale, ne peut se comparer à l'élan du jeune amour chez Harald et Gertrude. Avec eux, un authentique printemps pénètre dans les coulisses du drame.

Bourgeois de Kristiania, installé confortablement dans le quartier des villas, bourgeois de Norvège, d'une génération à la fois matérialiste et bien pensante, Evje est aussi le bourgeois de partout, ami du repos et de l'ordre. Il aurait pu être une caricature et Björnson, prochainement, suivra cette pente. Il faut lui savoir gré d'avoir maintenu ce personnage dans la vérité sans cacher ses défauts. Il est faible, il a peur du scandale. Mais il est plein d'égards pour tous; sa vie de famille est une idylle; au fond, c'est un libéral égaré. Alors que le Journaliste voit rouge et discerne dans les démocrates l'avant-garde de l'internationale, Evje-Björnson dit : non, ils ne font que développer notre œuvre¹⁴⁰. Cette remarque va loin et l'histoire la confirme. Une indulgence secrète a donné à Björnson la patience de faire le tour de son personnage, de l'éclairer

par de nombreux contrastes, de le montrer bon, touchant, naïf, poltron, ridicule, résolu, ou presque. Il l'a même traité, — seul dans le drame —, avec humour. Une scène à laquelle on fait trop peu attention le fait voir, nouvellement converti, en présence de Haakon Rein, le paysan, et du mourant, Halvdan : avec leur gravité, l'agitation et la vanité d'Evje forment un contraste discret, qui est d'un art savoureux. Nulle part peut-être, Björnsson n'a mieux dominé son sujet.

*

S'il s'était maintenu à ce niveau, s'il s'était imposé la discipline d'incorporer à ses personnages, comme à Evje, la foule des sentiments qui l'assiégeaient, cette pièce serait sans doute un de ses chefs-d'œuvre. Mais elle n'a pas été, comme *Une Faillite*, mûrie au cours de longues années. De là vient l'abondance des thèmes secondaires : thème du foyer, de la religion, qui sont d'ailleurs à leur place ; thème du précurseur ¹⁴¹ ; thème proprement politique : « les chrétiens ne songent qu'à eux, c'est-à-dire au pouvoir ; l'égalité, la liberté, ils les traitent en ennemies ;... je ne crois pas que les choses iront mieux tant que le christianisme ne sera pas meilleur » ¹⁴². D'autres semblent n'être que digression curieuse ou brillante, sur la vocation des peuples :

chaque peuple a sa mission propre ; c'est ce qui fait de lui un peuple. Mais tant que le peuple ne la voit pas, sa politique n'est que la querelle des intérêts de clan, un changement fortuit de gouvernement ¹⁴³ ;

sur le romantisme même,

violente protestation germanique contre l'esprit latin et l'école latine, — excellente —, mais point nordique. Pour nous, cette école est une école de sec intellectualisme, où la forme, et encore la forme, est cultivée à un âge trop précoce pour l'enfant germanique... ¹⁴⁴.

On les a reconnues : ce sont des idées favorites de Björnsson à cette date, des éléments de son système nordique, encore chaudes de sa vie et de ses luttes.

Certaines se faneront. Il en est une qu'il faut retenir, parce qu'elle a eu un sort considérable dans son théâtre.

(140) *Stand.* III, 353.

(141) *Ibid.*, 328.

(142) *Ibid.*, 370.

(143) *Ibid.*, 369.

(144) *Ibid.*, 332.

« Ne ressemble pas, dit Gertrude, à ces gens-là qui ne sont qu'amertume, et méchanceté, et principes et logique, etc., et tout ce dont ils usent pour se blesser; car alors ce serait une vraie malédiction d'être homme politique » ¹⁴⁵.

Le cas du Journaliste soulève une question de salubrité publique. La politique, qui devrait assurer le bien des hommes et le progrès des peuples, se fermera-t-elle à la morale, à tout sentiment d'humanité ? « Un politicien est une étiquette autour d'un principe, dit le docteur; non, je préfère être un homme ». Le frère de Harald « meurt d'être homme. Ceux-là seuls conviennent aujourd'hui pour la politique, qui sont complètement endurcis » ¹⁴⁶. Björnson insiste, tant l'idée lui tient à cœur :

c'est le mot d'ordre général aujourd'hui : « il faut s'endurcir ! » Non seulement les officiers doivent s'endurcir, les médecins doivent s'endurcir, mais les marchands aussi, et les fonctionnaires doivent s'endurcir, ou se dessécher, — et tous les autres doivent s'endurcir pour la vie, comme on dit. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il faut chasser, dissiper la chaleur du cœur, les élans de l'imagination. Il y a, en notre âme, un enfant, éternellement jeune, plein de jeux et de pleurs; c'est lui qu'il nous faut tuer, autrement, nous ne serons pas « bons pour la vie » ¹⁴⁷.

Voilà un des mots les plus personnels de Björnson sur les questions que soulève son drame. Si ce grand batailleur n'est jamais plus lui-même que lorsqu'il s'élève au-dessus des batailles et réunit amis et ennemis dans une étreinte généreuse, on trouvera à ce passage une émouvante sincérité. Et par là, *le Journaliste* rejoint le chef-d'œuvre de sa vieillesse, *Paul Lange et Tora Parsberg*.

La ressemblance n'est pas dans le détail, elle est dans le thème principal, avec cette seule différence que la victime sera amenée au premier plan, et qu'au second on verra la meute des politiciens. « C'est le même sujet, dit Björnson, mais avec un plus large horizon » ¹⁴⁸.

Le Journaliste est aussi un drame précurseur.

*

Jusqu'ici, nous n'avons rien dit, ou presque, des 3^e et 4^e

(145) *Ibid.*, 351.

(146) *Ibid.*, 330.

(147) *Ibid.*, 331.

(148) A Chr. Collin, 3-III-1896.

actes du drame. Le 2^e s'achevait sur la publication de l'article-épouvantail qui met Eyje au désespoir. On ne peut guère parler à ce sujet de tension dramatique. Gertrude a pris hardiment parti pour son fiancé. Quoiqu'il arrive, leur destin est tracé. La pièce serait un tableau plutôt qu'un véritable drame, si Björnson ne précipitait en justicier l'exécution du Journaliste.

Il nous introduit au chevet de Halvdan Rein. Celui-ci s'entretient avec son frère, le paysan, si simple, si droit, dont la femme envoie au mourant un message de bonté : « pardonne » ! La morale chrétienne, l'esprit grundtvigien sont appelés au service de la cause. Mais le mauvais génie qui pousse Halvdan vers la tombe reparait sous la forme d'un numéro de journal, oublié là. Halvdan sait que cette feuille contient sur lui un dernier article infamant. Est-il assez dégagé des bassesses terrestres ? Aura-t-il la force de pardonner ? Il se traîne jusqu'au journal et lit. Mais il tombe en versant un flot de sang. On appelle du secours, et le passant qui vient est justement le Journaliste ! Il voit le journal meurtrier, et tandis qu'il porte Rein à sa couche, il reçoit les insultes d'une femme du peuple et le pardon du mourant. Accablé, traqué, les mains et le front tachés du sang de sa victime, il écoute enfin l'appel de sa conscience et crie : pardonne-moi !

Evidemment, c'est la perfection du mélodrame. Et le 4^e acte est du même style.

Que faut-il en penser ? Sans doute ceci d'abord : le poète qui va « de la tempête à la douceur », révèle les deux mouvements instinctifs, — et complémentaires, — de son action et de son art. N'y a-t-il pas dans ses drames une rhétorique de la violence et du sentiment ? *Le Journaliste* en offre un exemple trop évident pour qu'on puisse l'ignorer. Le théâtre expose la sincérité des auteurs à de terribles dangers et leur glisse entre les mains, pour le jeu scénique, des jetons faux. Entendons par là, à certains jours, la sentimentalité de Björnson et les tours de passe-passe de l'intrigue ibsénienne. Mais, — et ce sera notre seconde remarque —, Björnson use ici de ces moyens avec naïveté. Il est à la scène ce qu'il est à la ville, c'est-à-dire dans ses articles et dans sa conduite politique. C'est l'intérêt des 3^e et 4^e actes de montrer avec une entière clarté ses intentions polémiques et moralisatrices. Le drame inter-

prête, redresse et oriente un monde imparfait. C'est le sens profond de ces dérèglements mélodramatiques.

*

On s'est assez expliqué, au sujet d'*Une Faillite*, sur le réalisme de Björnson, pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement ici.

L'esposition est nourrie de détails précis : les Evje déjeunent, la servante a une tasse à la main, le visiteur suspend son manteau, etc. Une foule d'indications scéniques signalent les pauses, les nuances et les silences des personnages, ce qu'ils fument, pourquoi ils sont assis là et non ailleurs. C'est un système, — autant qu'on peut parler de système chez Björnson, — une formule d'art qu'il applique sans défaillance jusqu'à la dernière scène.

On sait de quels traits observés, de quels tics même est composée la silhouette du Journaliste. Ce réalisme se retrouve dans la langue, poussé presque aussi loin que chez Ibsen. Evje, Harald, le docteur sont parfaitement individualisés. Et pour faire parler Haakon en langue paysanne, Björnson a pris soin de demander l'aide de son ami le « maalstraever » Kr. Janson.

Ce scrupule ne va pas sans quelques excès. Passe encore qu'on reconnaisse quelqu'un à son coup de sonnette. Mais quel besoin avons-nous de savoir que la porte s'ouvre « avec un bruit de fer particulier ? ». Le comble est sans doute la précaution qu'a prise Björnson, décrivant la maison d'Evje enveloppée de brouillard, de dire au lecteur que les rideaux de telle chambre, qui ne joue aucun rôle dans l'action, sont « luxueux » !¹⁴⁹.

Heureusement, Björnson n'est pas esclave de la mode. Dans le *Journaliste* même, il se libère. Rendant compte du drame à son apparition, G. Brandes écrit :

il faudra chercher longtemps dans la littérature nordique pour trouver un style dramatique qui puisse se comparer à celui des premiers actes du *Journaliste* et à celui d'*Une Faillite*. La partie la plus géniale de l'œuvre est probablement tout le 2^e acte. Chaque scène est un petit

drame magistral, chaque réplique caractérise le personnage de façon naturelle et naïve, et le cadre de vrai brouillard nordique (?) ...que créent les propos des deux passants, hausse, avec un humour incomparable, cet acte à une hauteur véritablement aristophanesque ¹⁵⁰.

Brouillard symbolique, humour, fantaisie aristophanesque (encore que ce trait soit bien exagéré), voilà qui nous éloigne singulièrement du réalisme ! Brandes a raison ; il y a ici un style ; pas encore très assuré, — il ne le sera que dans *Leonarda* et surtout dans *Au-dessus des forces*, — mais dont les éléments se peuvent discerner. C'en est un que le lyrisme contenu, mais charmant, des rencontres de Gertrude et de Harald. La prose a reçu mission d'exprimer ce qui, dans les *Contes*, serait un court poème. Les passants du 2^e acte, le docteur quand il s'échauffe, — comme Björnsson, — quittent les sages chemins du réalisme, tout autant que le Journaliste à sa façon, s'il est vrai que le cynisme soit le lyrisme des hommes.

Regardons de plus près :

parfois, dit Halvdan, le monde avec ses rumeurs est sous moi comme une voile détachée qui claque au vent ¹⁵¹.

Pendant que j'allais ici dans le brouillard, je sentais que même si, un instant, tout est brouillard autour de nous, au fond de nous tout est clarté et chaude certitude ¹⁵².

Ainsi parle Gertrude. De son côté, le docteur passe insensiblement du fait à l'image et au mythe :

tenez : voilà un bel exemple de pétrification. C'est un morceau de feuille de palmier, de l'espèce américaine. On l'a trouvé au Spitzberg, imprimé dans la pierre. Je connais bien l'échantillon ! C'est moi qui vous l'ai donné. Eh bien ! voilà ce qu'il faut devenir pour résister aux tempêtes polaires. Alors, elles sont inoffensives.

Mais votre frère ! En lui vivaient encore toutes les brises, tous les chants de la palmeraie. Le froid l'a saisi trop tôt ¹⁵³.

Björnsson pouvait dire à Hegel : « tu verras bientôt que les deux pièces sont écrites, en partie, d'après des modèles vivants. Mais je pense être à la fois dans la poésie et dans la réalité » ¹⁵⁴.

La poésie ! Voilà ce que le *Journaliste* ajoute à la vérité d'*Une Faillite*.

(150) *Det 19de Aarhundrede*, juin 1875, p. 243.

(151) *Stand.* III, 367.

(152) *Ibid.*, 350.

(153) *Ibid.*, 330-331.

(154) *Br.* I, 270.

* *

Alors qu'*Une Faillite* recevait un accueil chaleureux qui devint bientôt triomphal, conquit toute la Scandinavie et s'installa en Allemagne où le drame connut plus de mille représentations, pour être ensuite applaudi à travers l'Europe, — le *Journaliste* ne donna à Björnson que des déceptions, défavorisé qu'il était par le cas du modèle, l'inégalité de la technique et la rapidité de l'exécution. Mais le drame ne doit pas moins être associé, dans l'histoire littéraire, à l'honneur qui a rejailli trop exclusivement sur *Une Faillite*. Pour le théâtre nordique, l'apparition de ces œuvres est une date aussi importante que l'est chez nous, dans le roman, *Mme Bovary*. Connue et applaudi depuis vingt ans, surtout en la personne d'Augier, le réalisme théâtral avait trouvé sa forme nationale et nordique. Cent témoignages expriment la joyeuse surprise des contemporains qui n'attendaient pas cet exploit de l'auteur de *Sigurd Jorsalfar* ¹⁵⁵. On admirait qu'on pût trouver plaisir et beauté au spectacle de contemporains, de faillis de la veille, de voisins de parterre, transportés sur la scène ¹⁵⁶.

Il y a longtemps, dit G. Brandes, que nous n'avons constaté dans la carrière d'un poète éminent, un progrès aussi considérable et aussi heureux que celui de Björnson dans ces deux remarquables ouvrages...

...Enfin, semble-t-il, nous allons avoir dans le Nord une école de drame où ces deux grandes puissances, la Vie contemporaine et la Réalité, seront respectées et traitées avec justice ¹⁵⁷.

Le maître du drame suédois, Strindberg, a rendu à ces œuvres un pareil hommage. Il écrit, — en français — :

en fait, par ces deux comédies,... la comédie humaine contemporaine était introduite en Scandinavie et mise sur la scène avec une violence qui faillit écraser « les belles âmes ». C'était la fusée de signal s'élevant dans le ciel clair, évoquant les fusillades dont nous n'avons pas encore oublié les échos ¹⁵⁸.

Accomplissement d'un rêve de vingt années, ces drames « jumeaux » couronnent l'effort de Björnson et dépassent l'attente de son public. « Il me semble que tout un monde nouveau s'est ouvert à moi. Car si je puis bâtir une œuvre de ce

(155) *J. Lie og hans Samtidige*, 102.

(156) B. Ark., papiers E. Key.

(157) *Det 19de Aarhundrede*, juin 1875, p. 241.

(158) *Le monde poétique*, Paris, 1884, N° 1, p. 21 et suiv.

genre sur la bourgeoisie et ses pensées d'aujourd'hui, je puis en écrire dix » ¹⁵⁹. Ils dépassent même l'intention première du poète. Ils sont réalistes et dégagent une beauté de la vie ordinaire de la classe bourgeoise. Leur art, aux trois premiers actes de *Une Faillite*, aux deux premiers du *Journaliste*, a une largeur et une puissance qu'on trouve assez rarement dans les modèles français. Mais voici que la critique sociale et les thèses font leur entrée avec le *Journaliste*, et cet événement que Brandes salue avec joie est gros de conséquences hardies, tumultueuses et envahissantes. Ce n'est pas tout : outre le moralisme, la poésie qu'on pouvait croire exclue fait déjà sa réapparition.

« Où est le temps, disait un jour Björnsson en songeant aux formules étroites du réalisme, où Ibsen et moi avions l'air d'une poule qui perd ses plumes ? C'est un spectacle lamentable » ¹⁶⁰. Le *Journaliste* fait prévoir que ce temps sera court.

(159) Br. I, 192.

(160) *Björnssons Breve til A. Kielland*, 63.

CHAPITRE VI.

ITALIE. — ALLEMAGNE. — AULESTAD

I. — **Le second séjour en Italie.** — Travaux et préoccupations de Björnson. — A Rome. — Jugement. — *Le Capitaine Mansana*. — La quinzaine de Sorrente.

« Le plan de Björnson était de rester à l'étranger environ deux ans, et bien que cet exil lui fût souvent douloureux, il tint bon ». Après le Tyrol et Florence, « il séjourna à Rome jusqu'au milieu de juin 1874, passa l'été à Schwatz, habita de nouveau Rome, d'octobre à la fin de mars 1875, fit un court voyage dans le sud de l'Italie (Sorrente), en avril et reprit enfin le chemin de la Norvège » ¹.

Ce voyage, en aucune façon ne peut se comparer au séjour radieux qu'il avait fait en Italie vers la trentaine. La grande découverte du sud et les ivresses classiques sont passées. Björnson est à présent un homme de lettres qui cherche la paix pour son travail et plus d'un écran s'interpose entre l'Italie et lui.

Ses œuvres d'abord. A Florence, la vue de l'Arno et des collines, la musique, la vie populaire, les musées redoublent son allégresse ². Mais une année presque entière se passe à préparer le lancement de ses drames. Les manuscrits traînent ou s'égarent. Episode héroï-comique : un baron allemand, « qui avait sept décorations », se présente comme traducteur; il empoche une grosse avance du poète à la maigre bourse et ne reparait pas.

(1) H. Koht : Br. I, XLIV.

(2) Br. I, 160.

Ses quatre enfants, jeunes et vifs, — vrai sang de Björnsson, — le suivaient partout et il se comparait avec humour à une pauvre famille de missionnaire en voyage³. Mais la charge était pour son admirable femme. Pour lui le danger était à Rome. A l'étranger, la Scandinavie cesse d'être une fiction : voyageurs et artistes des quatre pays forment une colonie bigarrée, joyeuse, agitée, divisée, qui a ses fêtes et ses pique-nique dans la Campagne et gaspille des forces magnifiques dans l'ivresse des discussions à la trattoria. Björnsson a la vie la plus sobre et, pour un artiste, la plus réglée. Mais le moyen de s'isoler, parmi des nordiques ? d'apaiser les colères danoises, toutes fraîches, après la « querelle des signaux » ? d'éviter les froissements politiques avec les Norvégiens conservateurs ?

Toutefois, ne poussons pas au noir ce séjour à Rome, si médiocre pour le travail et pour la santé. Björnsson y eut d'agréables moments; nous le voyons cordial avec les Borch, Sommerfelt et tant d'autres, plein d'attentions délicates pour la grande actrice Johanne Luise Heiberg, secourable à Viktor Rydberg. Celui-ci était d'une autre envergure d'esprit et Björnsson put renouer les entretiens de Göteborg. Des noms, des questions étaient dans l'air : Darwin, rationalisme, critique biblique... Il ne semble pas que Björnsson, à demi-grundtvigien encore, ait poussé très loin ces discussions. Mais la rumeur scandinave le dit sensible aux courants nouveaux⁴.

Contrairement à tant d'autres, il s'intéressait à l'Italie contemporaine. Au moment de la quitter, il a dressé un bilan de ses impressions⁵. L'unité nationale était réalisée. Mais que valait l'Italie nouvelle ? Ses faiblesses étaient visibles : misère, immoralité, corruption, banditisme. Mais la nation est « volcanique » ; la tempête viendra. Ce peuple tombé si bas est sensé, réceptif, enthousiaste. Il sortira de sa misère.

La confiance de Björnsson s'autorisait d'un héros auquel allait toute son admiration, Garibaldi. Poète national, démocrate et républicain, il envie un peuple qui a de tels grands hommes. « Voici le cœur de l'Italie, et ce cœur est sain »⁶.

(3) Björn Björnsson : *Mit livs historier*, 167.

(4) Voir, outre la correspondance : V. Sommerfelt : *Minder, etc.*, p. 9 et suiv.; J. L. Heiberg og A.-F. Krieger : *En Samling Breve*, II, 182 et suiv., passim.

(5) *Dagbladet*, 1875, 137, 138, 139, 142, 145, 147, 148.

(6) *Ibid.*, 148.

D'Italie, il a rapporté le seul sujet qu'il ait jamais emprunté à l'étranger, *Le capitaine Mansana*; il a été publié en 1875 dans une revue et comme livre en 1879.

Un héros athlétique, au front bas, air dur et volonté tendue; autour de lui, une rumeur d'exploits; une belle princesse, jeune et provocante; un défi, des épisodes dramatiques et un amour foudroyant; des âmes s'expliquant aussitôt l'une à l'autre avec une incroyable fureur de vérité; l'orgueil du sombre officier s'égarant dans une aventure ridicule; la princesse conquérant à nouveau Mansana et par une épreuve salutaire, qu'elle partage, le ramenant aux lieux où le vertige de sa force a failli le perdre... ce résumé semble une parodie et cependant, il est sans doute à égale distance des naïvetés, — sportives et sentimentales, — et des beautés réelles que renferme le roman.

Soyons équitable envers Björnson. « Le récit, assure-t-il, est historique pour l'essentiel. Justement ce qu'il y a de plus exceptionnel dans les événements est historique, parfois même jusqu'au plus petit détail. Le capitaine Mansana est dessiné d'après nature » ⁷. A bien des pages, on n'aurait pas tort de voir là un essai réaliste sur le peuple italien, sur la petite ville et en particulier sur un type d'après-guerre qu'il a pu observer dans la jeune Italie unifiée : la volonté qui tourne à vide, l'orgueil et la haine que peut cacher le patriotisme. Il est inutile de souligner l'intérêt européen et italien de ce « dynamisme » exaspéré.

Plus encore qu'un souvenir d'Italie, car il est assez peu poussé dans ce sens, le roman est une étude psychologique. Il transporte dans un milieu étranger le problème, familier à Björnson, de la force qui s'égare. Il annonce en outre le thème qui sera admirablement exposé dans *Paul Lange et Tora Parsberg*, celui de la femme courageuse qui aide le héros à dominer sa faiblesse ⁸.

A la dernière page, la princesse se demande comment une volonté de révolte et de vanité était devenue maîtresse de Mansana. Qui est responsable. « Des conditions sociales, répond-elle, engendrent notre aveugle fanatisme... Elles empoisonnent la société... on ne peut calculer ce qu'elles dévorent, dans les caractères, d'ardeur au travail... Un pays qui, par exemple, a

(7) Stand. IX, 239.

(8) Fr. Bull, Stand. 5, III, VIII.

fait une guerre malhonnête, a pris la terre d'autrui, rend toute la société complice, relâche la morale de l'individu..., chasse le cœur de la place à laquelle il a droit dans la famille et la société... » ⁹.

Mais ce n'est plus la princesse qui parle. On a reconnu la voix de Björnsson, qui nous ramène d'Italie en Norvège, vers les problèmes sociaux et les campagnes morales.

*

Et pourtant c'est à l'Italie qu'il doit d'en avoir pris une conscience plus nette. On n'y a guère fait attention, mais on ne se trompera pas en rattachant en partie ce gain à la merveilleuse quinzaine de Sorrente.

Au début d'avril 1875, avant de prendre le chemin du retour, il visite Naples avec les siens et loue pour quelques jours à Sorrente, au bord de la baie, une villa avec terrasse, entourée d'orangers. « Un paradis » ¹⁰. C'est de là qu'il écrit à sa providence, Hegel :

Je vis ici, dans la solitude, en face du plus beau paysage d'Europe, — avec des sujets tout neufs, des caresses et des jeux pour mes vieux sujets. Merci de m'avoir donné ces quinze jours de belle, de profonde paix ! Il en naîtra quelque chose...

Oui, merci et merci encore !... Dans trois ans seulement, à partir d'aujourd'hui, tout ce que j'ai médité ici pourra être achevé ; ma manière et ma forme ont en effet beaucoup changé au cours de cette vie de voyage. Dans trois ans seulement, mon peuple me verra tel que je me vois maintenant... ¹¹.

Quel est donc ce progrès ? ces horizons nouveaux qu'il découvre ? Car il y a autre chose ici qu'une joie d'auteur qui sent grandir ses œuvres.

L'ardeur politique s'était calmée. A l'arrivée, dans d'extraordinaires lettres à ses amis, il dicte son devoir au Storting ¹², il surveille « comme un tigre » l'action des trois pays. Puis il a vu de près de grandes nations et leurs tragiques difficultés ; il commence à mettre chaque chose à sa place en Europe. Mais si la vie norvégienne et nordique est stagnante, d'où vient cette certitude virile ?

(9) Stand. IV, 60.

(10) Björn Björnsson : *Mit livs historier*, 221.

(11) Br. II, 68.

(12) Br. I, 165.

Un rêve l'attend, qui ne sera ni la bataille norvégienne et le pugilat journalistique, ni la croisade nordique contre l'incrédule Europe, ni la croisade protestante contre la réaction catholique. Ou plutôt, ce sera cela encore, mais sous une forme nouvelle et plus haute.

Son âme est conquise par un grand sujet, *Le Roi*, qui est politique et satire, Europe et Norvège. La difficulté ne fait qu'exciter son ardeur. Car il est religion aussi.

Écoutons-le :

je ne me lasse jamais de le répéter. Cela me brûle. J'appelle avec une impatience sans bornes des chrétiens sincères, qui osent confesser publiquement leur foi. Le livre que je vais publier... veut vous rendre vrais. Je me sens absolument sûr que tu diras : c'est son plus beau livre. Oui, souvent aussi j'en suis profondément ému¹³.

Quoi qu'il semble, elles ne sont pas rares, dans sa vie, les heures de recueillement intense. Mais celle-ci est une des plus heureuses. Dégagé de la poussière des batailles, il voit en lui et à travers le monde. Nous touchons sans doute à sa pensée intime. Dans le silence inspiré de Sorrente, il a entendu sa voix.

Les lettres de ces jours transparents sont pleines de ce thème : éthique. Le public se dérobe; la critique est légère; les danois ne parlent qu'esthétique. On ne comprend pas la gravité de ses œuvres et qu'un art sans responsabilité n'est qu'un jeu misérable.

L'homme de cet art nouveau, de cette croisade de vérité, ce sera lui. Assez du mensonge social et royal ! Soyons sincères ! Dès maintenant, Björnson oriente le drame vers les sources de la conscience moderne. Il annonce un apostolat. Par delà l'horizon de Sorrente, commence à surgir le profil des grandes œuvres à thèse.

(13) B. Ark., 9-IV-1875, à Mix Anker.

II. — **En Allemagne.** — Sentiments de Björnsson. — Le « Kulturkampf » et la mission du protestantisme. — Lectures. — Wagner. — La *Deutsche Rundschau*. — Désillusions. — « L'ambassade » volontaire.

Au moment où Ibsen adopte l'Allemagne comme une seconde patrie, Björnsson fait trois brefs séjours à Schwatz, dans le Tyrol : six semaines en septembre et octobre 1873, trois mois de l'été 1874 et un instant en mai 1875. Ces haltes, toutefois, ne sont pas sans importance.

Björnsson sortait de la « querelle des signaux », où il avait risqué sa popularité en protestant contre la haine dont l'Allemagne était l'objet. Envers ce pays, il s'était senti une mission de vérité et de réconciliation. Il y avait des amis. Il arrivait, le cœur et l'esprit ouverts.

Son optimisme, son attrait pour toute vie qui s'épanouit vigoureusement, son instinct de race, l'admiration qu'il éprouve pour les génies, — donc pour Bismarck et pour Wagner, — le système nordique et germanique où sa pensée est engagée, sa religion, — ou ce qu'il croit être sa religion, — tout, jusqu'à son aversion pour certaines formes de la civilisation française et latine, redoublait en Björnsson les élans de la curiosité et de la sympathie. Jamais il n'avait abordé la vie allemande dans des conditions plus favorables.

Quel pays, pour Björnsson, représentait à cette date l'Europe, cette Europe dont tout norvégien cultivé a un besoin presque journalier ? Ce n'était pas l'Angleterre, qu'il a toujours assez mal connue, et encore moins la Russie. Ce n'était pas encore la France dont un mur de préjugés le sépare. L'Italie contemporaine ne compte guère. Le Danemark ? Mais le temps est passé, — ou n'est pas encore revenu, — où il était

pour lui les propylées de l'Europe. Quant à la Suède de ses amis Hedlund et Rydberg, on sait vers quel pays elle tourne son admiration. C'est donc, l'Allemagne qui était le grand état européen par excellence.

Björnson ne l'avait pas vue depuis dix ans. Il fut saisi, comme il est naturel, par les prodigieux changements qu'il constatait, « par la violence rapide avec laquelle se développait la renaissance allemande »¹⁴. Une « fièvre de progrès » s'était emparée d'un peuple. A l'exposition universelle de Vienne, que Björnson alla voir, la visite de l'empereur Guillaume et de Bismarck avait tourné à l'apothéose. Dans sa confiance, le « radical » Björnson trouvait des excuses pour les nationaux-libéraux et pour l'Université, si suspecte en Norvège. La grande Allemagne sera juste et généreuse :

De cet incroyable progrès de l'Allemagne, j'espère tout, y compris un sentiment plus large des nationalités et de la liberté, qui nous accordera, à nous autres, ce que les Allemands possèdent; en réalisant l'idéal germanique, ils s'attacheront leurs frères de race par les liens de la justice. Puisse l'attente ne pas être trop pénible aux Slesvigois !¹⁵.

Le premier service que lui rendit l'Allemagne fut de lui montrer, agrandis à la mesure d'une vaste scène, les conflits qu'il laissait en Norvège. C'était l'époque de « kulturkampf ». Il s'imagine assister au triomphe du parlementarisme ! Il y a un an, Bismarck, en parlait « mit entrüstung »; aujourd'hui qu'il est engagé dans une lutte sans merci contre les catholiques, une sorte de révolution s'est produite; « le parlementarisme est en fait introduit en Allemagne »... Par le suffrage universel, Bismarck est l'exécuteur des volontés irrésistibles de la majorité ». Il est même l'exécuteur des volontés divines. Les rationalistes nient que la force ait une origine mystique. Mais la force vient de Dieu, y compris la force du peuple, que représentent aujourd'hui Bismarck et l'empereur¹⁶. Par un détour imprévu, Björnson revient à son rêve de démocratie religieuse.

Avec le parlementarisme, ce qu'il découvre, c'est l'ampleur de la réaction. Il en connaissait les formes nordiques. Maintenant, il voit Bismarck aux prises avec le monstre. En Italie, il

(14) *Dansk Folketidende*, 24-X-1873.

(15) Ibid. Voir aussi les importants articles qu'il envoie au *Göteborgs Handels och Sjöfarts Tidning*, 30-X, 27-XII et 30-XII-1873.

(16) Ibid.

la sent aux aguets, tandis qu'elle fait rage en France et en Espagne. Rydberg avait raison; ce qui menace partout la liberté, c'est la réaction catholique. Qu'on songe à l'Espagne, « cette grande faillite ecclésiastique et royale », ou à la France, dont l'Assemblée nationale donne le spectacle de consciences esclaves : on y constate le résultat d'une éducation catholique et militaire. « Pour Dieu, pour la sainte église, pour le roi, pour l'honneur militaire », on sacrifie l'individu à l'autorité. D'où viendra le salut, si ce n'est des pays protestants ? Et voici présenté comme programme luthérien et germanique ce qui naguère était couvert de l'autorité de Grundtvig : la séparation de l'église et de l'état, la lutte contre l'école latine, c'est-à-dire catholique, contre le démon catholico-latin de l'administration. Jusqu'à l'architecture religieuse, tout devra être « réformé ». « Dans toute l'armée de la liberté à travers le monde, il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'arme plus forte que le christianisme, sous la forme du protestantisme pur »¹⁷. La mission du protestantisme est, pour l'instant, confiée à l'Allemagne. Dans vingt ans, elle sera la nation la plus libre du monde.

Ainsi parlait Björnson, dans une série d'articles envoyés à Hedlund, — journaliste et avocat, homme politique, protestant, poète et prophète. Que restera-t-il bientôt de cette encyclique de combat ? On le verra. Mais, n'était-ce pas, au fond, un pas vers l'Europe ?

*

Un an plus tard, Björnson revenait donc passer l'été à Schwatz; cette fois il eut plus de loisir. Il s'était libéré de *Une Faillite* et du *Journaliste*; *le Roi* n'était qu'ébauché. Il lut beaucoup¹⁸; il alla passer quinze jours à Munich où il trouva de nombreux amis anciens et nouveaux; C. M. Ross, Marcus Grönvold, Conrad Maurer, Lehnbach, etc.¹⁹. L'école de peinture, — on était presque à la veille de l'émigration des peintres norvégiens vers Paris, — lui parut la première d'Allemagne. Au café Probst, au théâtre, chez les artistes, il parlait de tout avec une verve et une puissance dont les Allemands étaient stupé-

(17) Ibid., passim.

(18) Br. I, 263.

(19) C. M. Ross : *Samtiden*, 1902, p. 470 et suiv.

faits. Et lui-même était ravi d'être en milieu germain : « Dieu ! comme ces gens-là sont à mon goût ! Oui, nous, Germains, quand nous pourrons commencer à être Germains, tu verras quel peuple nous serons ! » ²⁰.

On voudrait savoir quels auteurs, romanciers et poètes l'ont intéressé ; mais il ne le dit pas. Il connaissait déjà les meilleurs, comme Auerbach. A Munich il a rencontré Paul Heyse, mais il n'a guère été en sympathie avec lui ²¹. A-t-il regretté de ne pas trouver chez ses collègues allemands, dans sa perfection, le réalisme qui devient sa formule d'art ? Ou bien encore, ses goûts, qui sont variés, l'attiraient-ils ailleurs ? N'oublions pas qu'en ce moment son imagination est grosse du *Roi*, qui est à la fois drame et musique. Or le drame allemand était en médiocre état. Björnson n'a pu qu'approuver le critique de la *Deutsche Rundschau* qui signalait, à la fin de l'année ²², la décadence de la poésie dramatique et disait Dumas fils, dont on applaudissait *Monsieur Alphonse*, bien supérieur à ses concurrents allemands, Paul Lindau et autres. Björnson trouvera très naturel le jugement du directeur de la « dramatische genossenschaft », affirmant que ses nouvelles œuvres dépassent de beaucoup la production nationale ²³. Le succès éclatant d'une *Faillite* allait le prouver. Au théâtre, Björnson n'avait donc rien à apprendre.

Mais le drame lyrique possédait un maître incomparable. Wagner triomphait. Si Björnson invita Grieg à Munich pour un « Tristan-Ysolde tag » ²⁴, c'est qu'il connaissait l'excellence des concerts philharmoniques de cette ville. L'automne précédent il avait entendu *Tristan*, et cet été il réentend le *Tannhaeuser*. Qu'on se rappelle son goût profond pour la musique, sa perpétuelle collaboration avec des musiciens, l'ambition qu'il avait eue, d'accord avec son cousin Nordraak, de doter la Norvège d'un opéra. Si on songe, que cette ambition persistait et qu'en ce moment même il n'a pas perdu l'espoir d'écrire avec Grieg un *Olaf Trygvason*, dont le livret enthousiasme ses auditeurs allemands, on comprend qu'il doive à Wagner ses plus fortes impressions d'art, même quand il est obligé de se défendre contre les excès de son génie.

(20) Br. II, 35.

(21) Conversation avec G. Brandes.

(22) 1874, p. 324 et 466.

(23) Br. II, 76.

(24) Br. I, 263.

« J'ai été à Munich et j'ai vu le *Tannhaeuser*; il m'a plu bien davantage cette fois-ci; mais Wagner est malade. Il y a des gammes entières de l'âme qui chez lui sont muettes. L'automne dernier, j'ai vu *Tristan et Yseult*. C'est l'œuvre la plus démoralisée que j'aie entendue; mais elle est dans sa démente si grande qu'on en est chloroformé. Plus immorale encore et plus énervante que la fable est cette musique de mal de mer... Mon impression très nette et ma conclusion est que l'avenir appartient au mélodrame et non à l'opéra qu'il a imaginé. Le *Manfred* de Schumann et Byron, que j'ai vu représenter, m'a confirmé dans cette opinion ²⁵.

La protestation de Björnson est encore une sorte d'homage. On verra plus tard que le drame de Wagner n'a pas été sans influence sur *le Roi*.

*

Un mot de Björnson, parlant de son séjour, est à retenir. Il parle des « océans de pensée » — « tankeoceanerne » — qu'il y a découverts ²⁶. Si peu porté qu'il soit vers la spéculation abstraite et la lecture des purs philosophes, les richesses de la pensée allemande l'ont frappé. Il est à peu près sûr qu'il n'a pas lu alors les œuvres de Buchner, de Haeckel, de Hartmann, comme le prouve sa correspondance ultérieure avec G. Brandes ²⁷. Mais il a, par les journaux et les revues, eu des contacts avec leur pensée, ainsi qu'avec Schopenhauer, dont l'influence renaît. Et comment aurait-il été indifférent aux discussions sur le socialisme, aux violents débats religieux et aux questions historiques que soulève le « kulturkampf » ? De nombreux livres paraissent sur les questions du jour qui sont analysés dans la presse, cet été même ²⁸.

Sortons des suppositions. Quand Julius Rodenberg, cherchant des collaborateurs pour la *Deutsche Rundschau* qu'il préparait, s'adressa à Björnson par l'intermédiaire de Hegel, le poète répondit : « j'accepte volontiers de fonder, avec une collaboration scandinave, une revue allemande qui s'accorde avec mes vues d'avenir » ²⁹. Il songeait à lui donner la nouvelle qui fut *Manghild*. La revue parut en octobre 1874. Björn-

(25) Br. I, 266.

(26) Ibid. II, 97.

(27) Ibid., II, 245.

(28) Il signale même, en les approuvant, les « considérations » récentes de Nietzsche sur l'histoire. A Sars, lettre inédite du 9-VII-1874.

(29) Br. I, 302.

son y trouva, à côté des contributions d'Auerbach, de Theodor Storm, de Paul Heyse, d'importants articles et compte rendus où s'affirmait une adhésion sans réserve à la libre pensée et aux philosophies nouvelles. Il y vit commenté le dernier livre de Strauss qu'on appelle le Lessing, le Voltaire du 19^e siècle³⁰; il y trouva sur Goëthe, sur la philosophie de l'inconscient et la religion, sur Haeckel, Darwin, etc., des développements auxquels il était en partie préparé. La *Deutsche Rundschau* était en effet, en Allemagne, l'équivalent, ou à peu près du *Nytdansk Maanedsskrift*, dont G. Brandes était l'âme, avant d'éditer sa propre revue. Les trois premiers volumes des « *Grands courants* » dont la traduction allemande venait de paraître, sont même analysés dans la *Deutsche Rundschau* et portés très haut; c'est « un exploit »; qu'on appelle si l'on veut, les idées de Brandes des « pétroleuses »; il libère les consciences et chasse les fantômes³¹. Voilà ce que Björnson lut à Rome. Voilà les courants nouveaux qui lui venaient d'Allemagne.

Il s'en fallait encore de beaucoup qu'il fût d'accord avec G. Brandes et ses amis. Mais sa pensée avait mûri. Nous en avons la preuve dans un brouillon d'article du mois de septembre 1874³². A Kristiania, le professeur Lochmann, l'homme le plus habile de Norvège à dépister et dénoncer les idées « dangereuses » avait prononcé, à la rentrée des cours, le discours « d'immatriculation ». Il avait loué les progrès de la science, mais rappelé à l'Université l'hygiène morale dont elle avait la charge; son devoir était de mettre les étudiants à l'abri du positivisme, du darwinisme et de toutes les doctrines unies au radicalisme politique pour la ruine de la société. L'attaque visait l'excellent ami de Björnson, le positiviste E. Sars, qui venait de publier le premier volume de sa grande histoire. Le Storting avait créé pour lui une chaire. Dans l'étroit milieu norvégien, ces événements étaient de première importance.

Avec une extrême vivacité, Björnson relève le gant. Avec Sars, c'est la philosophie, c'est la libre pensée qui fait son entrée à l'Université. Elle veut désormais sa place partout, — et la Norvège n'en aurait pas besoin !

Ce grand art de discipliner les esprits, que le professeur Lochmann

(30) 1874, p. 132 et suiv.

(31) Ibid., 139 et suiv.

(32) Communiqué par Mme Sautreau-Björnson.

se hâte de recommander,... cet art qui a provoqué l'événement formidable qu'est la Réforme et à sa suite les horreurs de la guerre de trente ans,... cet art qui a fait brûler les hérétiques et emprisonner les savants, jusqu'au moment où il fit naître Voltaire et ses collaborateurs, et, par eux, la grande révolution de 1789, — cet art de discipliner les esprits, qui reprit le dessus après 1815 et amena les révolutions de 1848,... qui en Espagne aussi a eu de bien belles conséquences,... cet art qui donne à « l'individu d'état » le souffle court avec les crises révolutionnaires comme remède,... cet art effrayant, ne devons-nous pas essayer de l'adopter, maintenant que la philosophie menace de s'installer parmi nous ?

Echo du « kulturkampf » sans aucun doute, ces lignes montrent, à un détail, le chemin parcouru par Björnson. Deux ans plus tôt, à la suite de Grundtvig, il condamnait Voltaire. A présent, il l'honore, presque comme un précurseur.

Il sait aussi qu'une doctrine « poursuivie comme dangereuse pour l'état » est bientôt « adoptée par tout le monde » et que demain elle va en « persécuter une nouvelle, comme dangereuse pour l'état ». Ce relativisme semble bien une acquisition récente, une des plus profitables de son séjour. A voir de près ces vastes problèmes, il s'est détaché de son dogmatisme nordique. Des lectures ont prolongé son expérience : avec la littérature, c'est l'histoire qui l'a le plus intéressé³³. Il est attentif aux progrès du socialisme et à l'action de Lassalle³⁴. Il l'est plus encore à l'histoire des religions et aux discussions qui s'y rattachent. Au point où il en est de son évolution, nous ne croyons pas qu'il ait approuvé toutes les idées de Strauss dans le livre qui venait de paraître : *Der alte und der neue Glaube* (1872). Qu'il en ait reçu un choc, c'est plus que probable, l'adhésion viendra bientôt. Mais l'histoire de la théologie contemporaine de Karl Schwartz³⁵, que nous avons trouvée parmi ses livres, n'a pu que l'orienter vers le libéralisme. Tenons pour certain que bien d'autres lectures, dont il ne parle pas, se sont ajoutées à celles-là.

Cependant, l'enthousiasme de 1873 déclinait. Non que la situation, en Allemagne comme en Europe, fût moins dramatique. Au contraire. Plus que jamais, elle semblait réclamer le remède germano-luthérien. Le « kulturkampf » s'exaspérait. C'est le moment de l'attentat de Kissingen, que la presse bis-

(33) *Br.* II, 4.

(34) Brouillon cité.

(35) *Den nyeste Theologies historie*. trad. danoise, 1869.

marckienne exploitée à fond. Aux attaques, ripostes et commentaires de toutes sortes qui remplissent les journaux, s'ajoutent les nouvelles sensationnelles de la révolution espagnole que mettent en danger les succès carlistes, les longues dépêches de Paris qui exposent le chaos politique où la France se débat, les efforts républicains de Gambetta, la fuite de Bazaine. Tout émeut Björnson, mais il n'a plus la même foi en l'Allemagne; il voit plus clair; les abus de l'état, la menace de l'église, les excès de l'administration lui sont également odieux. En tout ceci, on retrouve le libre norvégien. Être social quand on le compare à Ibsen, Björnson, en face des Allemands, fait figure d'individualiste intransigeant. Les nationaux-libéraux ont des qualités, « mais ils croient aux prisons et aux soldats, à la force et aux coups ». Au très germanophile Hedlund il écrit :

j'ai fait des voyages en Allemagne. Le germanisme, au sens où le prenait mon article, n'est pas en vogue. L'orgueil règne, avec l'ivresse de la victoire. Pour nous, les Allemands n'ont ni amour, ni respect. C'est la sèche vérité. La poésie, l'art doivent passer comme un flot sur eux ³⁶.

Björnson songe au théâtre. Par les pièces qu'il tient toutes prêtes, il veut faire la conquête de l'Allemagne. Mais l'exemple politique viendra-t-il du Nord ? On se rappelle la fameuse « mission ». Nuages romantiques, qui se dissipent à leur tour !

une action « sur toute la ligne », dans le Nord, avant que la réaction européenne soit calmée, est certainement vouée à l'insuccès. Je n'ai jamais vu le Nord *mener* un mouvement. Ce serait mon plus beau jour, si cela arrivait, mais je ne crois pas que je vive assez pour le voir... ³⁷.

Il avait raison de dire quelque part qu'il avait grandi de plusieurs pouces au cours du voyage. Il apprend à lire la carte d'Europe. Des préjugés tombent. Mais son optimisme n'est pas atteint, comme on va le voir à un dernier épisode.

*

Au retour, Björnson s'arrête quelques jours à Berlin. La « querelle des signaux » lui avait légué une tâche assez délicate et il ne pouvait, en conscience, s'y refuser. N'avait-il pas affirmé que les temps de la haine étaient révolus ? Les Alle-

(36) *Br.* I, 254-255.

(37) *Ibid.*, 256.

mands ne pourraient refuser aux Danois leur droit, c'est-à-dire le Slesvig, dès qu'ils retrouveraient en eux des frères de race. Sans qu'on puisse dire quand et comment l'idée généreuse lui en vint, Björnsson prit sur lui de défendre à Berlin la cause des Slesvigois.

Ici, on sera tenté, sans doute, de faire écho aux adversaires qui l'ont traité vingt fois de don Quichotte. Quelle chance y avait-il qu'un poète, fût-il le premier du Nord, pût convaincre Bismarck, effacer le souvenir d'une guerre et rendre au Danemark une province ? Cette ambassade volontaire semble un comble de naïveté ou d'orgueil.

Elle n'est en réalité ni l'un ni l'autre. Björnsson n'est pas de ceux qui parlent sans agir. Ayant indiqué la voie, il se devait de donner l'exemple. Il y a aussi du courage dans son cas.

Il se montre d'ailleurs modeste et prudent. Il ne se fait pas trop d'illusions. C'est « un petit secours » qu'il veut apporter au Slesvig³⁸. Mais il fait tout pour réussir.

De Rome, il prépare son voyage avec le ministre d'Allemagne, von Keudell, cherchant à qui s'adresser, parmi les hommes politiques et les journalistes, pour atteindre l'opinion allemande. Du côté danois, il prend une précaution ; il envoie au journal de son ami Högsbro des articles qui provoqueront des lettres favorables³⁹. Il les montrera.

A Berlin, il est, comme poète, accueilli à souhait. « J'ai une réputation dont je ne me doutais pas »⁴⁰. Lobedanz, son traducteur a beaucoup fait pour lui. Pour le théâtre, on calme son impatience. Son heure est proche.

Il passe huit jours à parler du Slesvig. Auerbach intervient, le met en rapports avec Dernburg, de la *National Zeitung*, etc.⁴¹. Avant le voyage, Björnsson disait : « je suis sûr de mon affaire en ce qui concerne Bismarck... ; il a fait entendre qu'il rendrait volontiers le Slesvig du Nord, si l'opinion le permettait »⁴². Il ne le voit pas, mais il discute avec des gens qui le touchaient de près. Son programme se résume ainsi : 1° rétrocession du Slesvig-Nord, y compris Als ; 2° liberté scolaire et religieuse, liberté linguistique devant les tribunaux dans toute la région ;

(38) Br. II, 57.

(39) *Dansk Folketidende*, 19-II et 26-III-1875.

(40) Br. II, 76.

(41) *Kriegers Dagböger*, VII, 36.

(42) Br. II, 53.

3° paix et avenir commun avec l'Allemagne pour tous les pays du Nord.

On l'écoute volontiers et il croit pouvoir écrire :

j'ai l'impression très nette que la rétrocession du Slesvig et la réconciliation avec le Nord est une chose souhaitée et à certains égards décidée. Je crois cette impression absolument sûre ⁴³.

Il y a moins d'assurance dans les lignes suivantes; il y rappelle une conversation, -- la plus importante sans doute qu'il ait eue, — avec Lothar Bucher, un des familiers de Bismarck :

il est d'avis que la voie ouverte par moi est la seule qui mène au but. Personne, dit-il, ne peut décider en cette affaire, sauf l'opinion populaire. Il m'a prié de continuer ⁴⁴.

En somme on le payait de bonnes paroles, et il n'est pas étonnant que son ambassade n'ait pas laissé de trace historique. Mais on doit reconnaître qu'il n'a été ni ridicule, ni déçu. Par l'excellence de sa cause, par la liberté de ses vues et l'autorité de sa personne, par son enthousiasme uni au bon sens, il a des côtés de grand diplomate. Il lui manquait un peu de scepticisme. Aussi rentre-t-il en Norvège plus décidé que jamais à agir sur l'opinion. Les journaux allemands reproduisent ses articles avec des réserves ? C'est qu'ils ménagent le public. « Mais je ne pouvais souhaiter de meilleur début et je supporterai patiemment la raillerie qui viendra. Je vais écrire dans les journaux allemands... en particulier dans la *National Zeitung*, le journal de plus puissant d'Allemagne, qui me l'a offert spontanément » ⁴⁵.

Un jour qu'il s'abusait moins, Björnson écrivait : « malheureusement, il faut attendre pour le Slesvig et pour un tribunal d'arbitrage à base germanique » ⁴⁶. Bientôt, la suppression de l'article V du traité de Prague justifiera sa crainte. Mais il y a dans la conduite de Björnson une invincible continuité. A la fin du siècle, il reprendra à la fois sa puissante campagne pour le Slesvig et son pacifisme « à base germanique ». La distinction des deux Allemagnes est virtuellement acquise au moment où il quitte, en 1875, Berlin pour Aulestad.

(43) Ibid., 77.

(44) B. Ark., à Mix Anker, 23-VII-1875.

(45) Ibid.

(46) Br. I, 255.

III. — **Aulestad.** — L'offre. — Le poème d'Aulestad. — Difficultés. — Le Ferney norvégien. — Norvège et Europe.

Björnson était à peine arrivé à Florence que, songeant au retour, il demandait à son frère Peter de lui chercher une maison à la campagne. Le sort voulut qu'à ce moment des amis qui habitaient la vallée de Gausdal, au cœur de la Norvège, lui offrisse d'acheter dans leur voisinage une ferme : Aulestad. Björnson accepta immédiatement. Le Ferney norvégien était né ⁴⁷.

Il avait trop souffert de Kristiania. Cette atmosphère de critique, cette bourgeoisie hostile, cette culture à demi étrangère empoisonnaient sa vie et tuaient ses œuvres. Or ceux qui l'appelaient étaient de chers amis grundtvigiens, voués à la mission des écoles supérieures. L'occasion semblait inespérée de collaborer avec eux à cet idéal populaire dont il s'était fait le prophète. Et puis l'achat d'Aulestad allait faire de Björnson un « odelsbonde », lui restituer cette sorte de noblesse paysanne qui était celle de son ascendance paternelle et qui est la seule noblesse de Norvège. Vivre sur sa terre, en communion avec le passé le plus lointain de sa race et de son peuple, — quel rêve pouvait séduire et enthousiasmer davantage un poète national ? ⁴⁸.

Une nostalgie le prenait à la gorge quand il songeait à la Norvège : « je suis un fils du Nord; je ne suis heureux que sous les sapins, au milieu des amis, de l'affection, de la bataille » ⁴⁹. Son émotion, quand l'affaire se trouva conclue, fut intense :

(47) Voir la solide étude de D. Seip : *Björnson-Studier*, 71-97.

(48) Br. I, 177 et II, 13.

(49) Br. I, 189.

hier, dimanche, écrit-il de Rome, les Borch sont venus. Nous avons lu la lettre de Paul aux Philippiens et chanté quelques psaumes; puis est arrivé le vieux sculpteur Holbech, élève et massier de Thorvaldsen; nous allions nous mettre à table quand on sonna; c'était ta lettre. Sans rien dire, je l'ouvris et lus les premiers mots : « Aulestad est à toi ». Incapable d'aller plus loin, je la déposai. Les autres apprirent la nouvelle et nous fûmes violemment émus... Alors nous nous mîmes à table, nous bûmes à Aulestad et nous en parlâmes comme d'un monde nouveau découvert la veille ⁵⁰.

Quelques jours plus tard il écrit :

hier, la journée finie, comme je faisais ma prière du soir, une cloche d'église s'est mise à sonner et, tandis que je songeais à tout ce qui m'est cher, a accompagné ma prière jusqu'au bout... Puisse cela aussi être un heureux présage ^{50 bis},

Björnson, avec sa femme, consultera Dieu sur les conditions de l'achat; mais la vraie religion que ceci recouvre est celle de la terre natale. Ibsen, en guerre avec le milieu norvégien, se voue à l'exil. Björnson, aussi malmené, critiqué et méconnu que le fut jamais Ibsen, ne peut s'arracher à cette Norvège marâtre. Rarement, on peut mieux mesurer chez Björnson la puissance des liens élémentaires, les forces de fidélité, la joie grave à prendre racine.

Possesseur d'Aulestad, mais retenu pour de longs mois encore en Italie, il accable ses amis de questions sur la maison, la terre, le bétail; il en parle à tous, il en discute en famille; il en rêve. Les projets éclosent comme fleurs au printemps. Mais d'abord Björnson fera le voyage d'Amérique et gagnera l'argent de sa maison. Car il a décidé d'abattre ou de donner la vieille ferme. Un suédois, le « génial » Gregerfelt, lui bâtitra une demeure en style nordique et tout, à l'intérieur, sera nordique aussi et national. D'immenses lettres nous ont conservé ce foisonnement de plans, cette riche gamme de sentiments. On dirait volontiers qu'elles sont le prélude tumultueux du poème d'Aulestad ⁵¹.

Le sage Hegel, consulté par Björnson, n'avait pas caché son effroi. Oui, disait-il; achetez à la campagne une bonne maison avec un beau jardin; et il était prêt à faire une avance. Mais Aulestad était loin d'être un agréable cottage pour homme de lettres; c'était bel et bien un vaste domaine agricole, avec des

(50) Ibid., 204.

(50 bis) Br. I, 210.

(51) Voir Br. I et II, passim.

chevaux et un troupeau de vaches, des terres à labour et un pacage en montagne. Quelle charge et que de soucis pour un poète ! Le plus curieux est que Björnson avait d'abord pensé comme Hegel ; son rêve, avant l'offre qu'on lui fit, était une maison sur la côte, au sud de Kristiania, et, au lieu du paysage fermé d'Aulestad, un peu de mer et d'infini à l'horizon. Comme Hegel, le frère de Björnson accumulait les objections. A cela s'ajoutaient des difficultés imprévues, avec l'ancien propriétaire, et même avec ses amis grudtvigiens, qui trouvaient rui-neux le plan de Gregerfelt. Björnson fut maintes fois furieux ou découragé.

Mais le rêve d'Aulestad fut plus fort que tout. Le poète et les siens vivaient dans l'impatience et l'attente. Une lettre de Hermann Anker, dessinant le paysage d'Aulestad, — la ferme au penchant de la colline, la couronne d'arbres, l'église sur la hauteur ⁵², — devenait une vision des temps futurs. Seip, le jeune ami qui avait mis tout en train, était touchant de dévouement. Quelques mots sur les bêtes de la ferme attei-gnaient chez Björnson un point sensible. « Fou de chevaux », il se voit éleveur et son humour s'éveille : dès qu'il s'agit de fécondité, il a de la chance ; servantes, valets, chez lui tous se marient ; le bétail sera prolifique ; il attellera à sa voiture ces pégases rustiques et si norvégiens, des juments pleines ! ⁵³.

Peu pratique peut-être, — Mme Björnson le fut heureuse-ment pour lui, — il est par contre si humain ! C'est la partie la plus belle des lettres. D'autres auraient pu voir dans Aules-tad une affaire et, sans doute a-t-il espéré que la ferme rap-porterait, mais pour créer de l'aise et la beauté. Contre la né-gligence, la saleté, la tristesse paysanne, il faut qu'Aulestad devienne un modèle à suivre. « Nous devons amener les pay-sans à aimer leurs maisons..., pas seulement par habitude, comme les vaches aiment leur étable. Nous devons les accoutu-mer à la beauté. Une noblesse suit naturellement la beauté » ⁵⁴. Et la santé et la joie s'étendront jusqu'aux bêtes.

Il commençait, par la charrue et par l'exemple, un grand défrichement. Il a lui-même plus d'une fois, arraché les pierres du sol qu'il rendait aux semailles. Poète et paysan, il scellait l'union du réel et de l'idée. De la base au sommet, sa

(52) B. Ark.

(53) Br. I, 213-214.

(54) Ibid., 215-216.

mission nationale était complète. Et Aulestad, qui est aujourd'hui un des lieux sacrés de la Norvège, commençait à devenir le symbole de sa renaissance.



Les impressions d'Italie, les enseignements de l'Allemagne, le rêve d'Aulestad s'entremêlent sans cesse au cours de ces deux années et ce n'est que par artifice qu'on les sépare. Mais une chose s'élabore qui sera bientôt, chez Björnson la règle et la santé de sa vie. Il avait dépassé le milieu nordique et maintenant il commence à sortir du cadre germanique. Jamais il n'a suivi plus attentivement ni de plus près les événements d'Europe. C'est pour l'Europe aussi, avec ses drames bourgeois, qu'il écrit désormais; ses impatiences républicaines, sa colère au sujet du procès Bazaine font prévoir le jour où il interviendra activement dans la politique européenne. En même temps, l'achat d'Aulestad est le signe d'une union plus intime que jamais avec la terre et la vie nationales. Un assez long travail sera nécessaire pour que disparaissent ses préjugés contre l'Europe occidentale; pareillement, ce n'est qu'après des orages et des luttes qu'il prendra définitivement racine à Aulestad. Mais cette grande chose, qui maintenant est en vue, est l'équilibre de sa vie et de ses deux patries, l'alternance féconde et heureuse de son activité norvégienne et européenne.

CHAPITRE VII.

DE LA NORVEGE A L'EUROPE

I. — **Evolution religieuse** (I). — Björnson à Aulestad. — Joie et premières déceptions. — Björnson et Chr. Bruun. — Contre les prêtres. — Appel aux chrétiens. — La première étape de la libération. — Björnson en 1876¹.

Enfin s'achevait, après des contrariétés de toutes sortes, des maladies et des soucis d'argent, le long voyage qui ramenait Björnson et les siens de Rome en Norvège. Les étapes en furent Venise, Schwatz, Munich, Berlin, — où sa famille l'avait rejoint, une fois son « ambassade » terminée. Le 9 juin il était à Kristiania, mais il n'y fit qu'un arrêt; la terre promise l'attendait. Par un jour d'été magnifique, il remonta le Gudbrandsdal, puis tourna dans la vallée de Gausdal, qui abritait sa ferme. Comme ils franchissaient le dernier pont, l'ami qui le conduisait lui dit : Et maintenant, Björnson, tu es chez toi, à Aulestad. Björnson se découvrit, et prenant la main de sa femme : « au nom du Christ », dit-il^{1 bis}.

Aulestad ! Que de rêves, de soucis, d'espoirs ce mot résumait, depuis deux ans ! Et le rêve était réalisé, dépassé même. La joie de Björnson monte en accents pieux : « fasse le Tout-Puissant que nous soyons heureux ici et s'il le veut, que nous y trouvions un jour le repos après une vie agitée »².

(1) Nous avons esquissé jadis cette évolution, d'après les articles de Björnson, dans *la Revue Germanique*, mars-avril 1906, p. 162 et suiv. Cette histoire a été reprise et développée, à l'aide de la correspondance de Björnson, par H. Koht dans sa grande introduction à Brytningsaar, I, p. LXII et suiv.

(1 bis) Björn Björnson : *Mit livs historier*, 248.

(2) Br. II, 78.

La fièvre de l'arrivée commence à se calmer. Tout devient paix et clarté ». Les alouettes, de leurs mélodies aiguës, sans mélodie, rythment le travail de la fécondité et de la croissance. De leur chant, uni à celui du coucou, à l'appel des cloches, aux psaumes de la maison, aux jeux des enfants, au hennissement des chevaux, et au meuglement des vaches, naît en mon âme une idylle qui grandit chaque jour ! Ici est mon avenir. Je suis heureux comme au temps de mon enfance et j'ai autant d'espairs ! ³.

Les traits du paysage se dessinent. Aulestad est un domaine magnifique, le meilleur du Gausdal : nature splendide, climat sain, bonne route, et le chemin de fer y passera un jour. A la montagne, un chalet avec un beau pacage, et « un lac à moi, avec des truites ». La ferme même est située sur une pente qui s'étale largement jusqu'au fleuve où elle tombe à pic. Sur l'autre rive, Björnson a un bois et les maisons de ses « husmen ». Plus loin s'élèvent les taches claires de grandes fermes, couronnées de forêts. Les lignes « mélodieuses » de la montagne ferment l'horizon. Quatre suédois défrichent et trouvent jusqu'à trois socs de terre arabe ! Le domaine nourrit aujourd'hui sept chevaux et quarante vaches laitières. Dans trois ans, il en nourrira soixante et dans six, quatre-vingts. La mère de Björnson est venue « et sa joie est celle d'une mère... Nous nous unissons pour la prière et nous remercions le Seigneur, source de tout, et mon excellent père et mes amis du Nord qui m'ont donné tout cela » ⁴.

D'autres amis, les bons grundtvigiens étaient proches. Audessus d'Aulestad s'élevait l'église, et vers l'est, « un petit val-lon romantique » séparait Björnson du paysan Per Bö, de Kristoffer Janson, de Christoffer Bruun. Chaque dimanche, Bruun faisait le sermon. « Tu devrais l'entendre ! écrit Björnson à Hedlund. Il est debout devant une table à l'entrée du chœur. Il parle, la foule chante. Puis il parle de nouveau. C'est une heure de paix avec le Seigneur, sans éclat ni verbiage, pour la clarté de l'âme et dans un don d'amour » ⁵.

Une plénitude de sentiments, rarement atteinte, se constate en Björnson, à ces premiers jours d'Aulestad. Il revient, l'esprit

(3) Ibid, 79.

(4) Ibid, 86.

(5) Ibid, 89.

enrichi, des pays étrangers. Sa gloire littéraire s'accroît et des œuvres nouvelles vont suivre, sans répit, celles que l'Europe commence à applaudir. Les grands horizons spirituels qu'il a aperçus à Sorrente vivent dans sa mémoire. Et voici qu'entouré des siens, il reprend contact avec la Norvège et met le pied sur une terre à lui, inaugurant une vie plus grave, avec une foi redoublée en l'avenir et en son Dieu.

« Je ne comprends pas pourquoi j'ai si longtemps vécu dans une ville. Ici règne une innocence dans mes pensées, une paix en mon âme, une piété dans les voix de la nature; ici vivent des amis qui partagent mes sentiments, en qui je perçois l'écho d'un même idéal de société et de vie... Ah ! Qu'il fait bon vivre ici !⁶.

*

Désormais, il tenait à distance la ville-tigre, et avec elle la politique. A celle-ci il adresse un adieu provisoire, dans un long article écrit à son retour : « Quelques mots sur les partis politiques ». Il y donne un coup d'épaule à Högsbre, son ami danois; il riposte à la brochure récente d'un ancien ami, le théologien Hammerich⁷, mais l'article dépasse de beaucoup ces circonstances. C'est, en fait, un excellent petit traité sur les partis et leur morale. Björnson pose avec force et résout dans un sens social la haute question de l'individu et du groupe, déjà traitée par lui en 1859, souvent reprise et qui l'a toujours opposé à l'individualisme ombrageux d'Ibsen. Elle l'obsèdera encore à son lit de mort⁸.

Jusqu'au printemps de 1879, il restera en marge de l'action. Ses œuvres et la grande crise qui se prépare suffiront à remplir sa vie. D'ailleurs la politique norvégienne perd pour un temps son caractère dramatique. Björnson dira plus d'une fois : elle m'ennuie⁹.

C'est une période d'attente entre deux batailles. La loi présentée par la gauche sur la participation des ministres aux délibérations du *Sorting*, loi capitale, clef du parlementarisme, doit être adoptée dans trois législatures successives pour devenir définitive, malgré le veto royal. Ainsi veut la constitution.

(6) Ibid, 91.

(7) *Grundtvig og det Forenede Venstre*.

(8) A. T. I, 395-411.

(9) Br. II, III et 128-129.

Ces votes interviennent en 1874, 1877, 1880. Cependant, le Storting poursuit son opposition au gouvernement, ses empiètements sur l'administration. Ce qui était la tâche de Sverdrup ne pouvait convenir à Björnson, « l'homme des crises ».

Dans son observatoire d'Aulestad, attentif, mais distant, prêt à fondre comme un aigle sur les troupeaux de *Morgenbladet*, il est une force en réserve.

*

En réalité, sa politique se poursuivait à Aulestad, mais sur un autre plan. Il remontait aux sources paysannes et grundtviennes. N'était-ce point par là qu'il fallait commencer ? Il voyait souvent les Bö, les familles Janson, Bruun, Hansen.

Ma ferme est au milieu; c'est ici qu'ils viennent, qu'on se réunit. Mon chef d'étable Utheim et mes deux charpentiers danois nous retrouvent le soir... Je vais beaucoup dans les fermes des environs, chez ces magnifiques paysans qui m'accueillent comme un ami cher. Tous les premiers mercredis du mois, nous avons nos réunions de paroisse; les gens apportent leurs provisions, je fais une conférence pour plusieurs centaines de personnes; on chante et on cause. Et puis il y a l'école supérieure populaire, les sermons de Bruun le dimanche...¹⁰.

Pour les paysans, pour les amis de Björnson qui retrouvaient leur héros, ces réunions étaient une chance inespérée. Mais pour Björnson ? Le ton manque d'enthousiasme. Malgré le pittoresque de ces assemblées, les hennissements des chevaux, le cliquetis des sonnailles et le rayon de soleil des chants grundtviens, malgré l'étalon Spelle, dont Björnson est si fier, qui enlève une côte à toute allure et dont la seule faute est d'avoir un tempérament plus amoureux encore que son maître, — ce qui est un peu fort ¹¹, — on perçoit comme un soupir, le début d'une déception : « oui, continue Björnson; on peut vivre ici, mais pas sans un petit voyage de temps en temps »...

Quelques semaines plus tard, vers la fin du premier hiver, il fait cette confidence à Hegel :

...La ferme que j'ai achetée est trop grande pour mes moyens; mais d'autre part, il est certain que seule une grande propriété permet un travail rémunérateur, et ici on travaille. Mais c'est un gouffre que j'ai là, qui me cause bien souvent du tourment. J'aurais dû être quitte

(10) Ibid, 116.

(11) Ibid, 114.

de tous soucis et m'y voilà engagé sérieusement, pour la première fois. Ce sont ces deux premières années qui importent. Je ne manque pas de sens pratique; c'est ce que disent aussi mes voisins; je l'ai d'ailleurs prouvé comme directeur de théâtre et dans ma vie privée. Mais la plus dure épreuve m'est venue à la fin; car il m'est pénible d'être ici, avec des ennuis, sans amis et sans distraction. L'ascétisme religieux uni à un enseignement austère et à une vie de privations m'accablent aussi...¹².

Björnson a beau ajouter qu'il n'a jamais vécu plus heureux et qu'il n'a jamais joui, — ce qui est vrai, — d'un tel calme, d'une concentration d'esprit pareille, le doute n'est plus possible : de graves désillusions sont venues.

On en voit assez bien les raisons. D'abord, il est certain qu'Aulestad coûta cher. Et encore Björnson avait-il renoncé à construire la maison dessinée par le « génial » Gregerfelt. Les matériaux assemblés trouvèrent un autre emploi. On se contenta de rendre habitable, puis agréable, puis confortable la maison d'habitation; c'est la tâche où excella Mme Björnson. Mais il y avait la ferme même, les défrichements, le bétail, les améliorations dont Björnson, plus poète qu'homme pratique, plus optimiste que calculateur, était impatient. Cependant, la maison de Kristiania ne se vendait pas. N'oublions pas les charges plus lourdes que lui impose sa famille : un cinquième enfant naît en 1876, et Björn, l'aîné des fils, va quitter la maison. On négligerait ces détails dans l'histoire d'un homme qui a dédaigné l'argent s'ils n'avaient ajouté au malaise intime que nous constatons. Ces misères se glissent dans les lettres à ses amis, conseillers et banquiers bénévoles, Hegel, Hedlund, Heftye. Elles le pousseront de nouveau, sur les chemins de Norvège à ces tournées de conférences qu'il déteste, — avant le départ, — parce qu'elles signifient du temps perdu pour les œuvres et des semaines employées, au retour, à retrouver la « stemning » évaporée¹³.

D'autres déceptions sont plus graves. On verra grandir celle que lui causent les paysans : Quelques semaines à peine s'étaient écoulées qu'il les trouvait « lourds »¹⁴, avec un sens inquiétant du pouvoir qu'exercent « les préjugés, l'égoïsme et la haine »¹⁵. Une médiocrité générale le menaçait et le si-

(12) Ibid, 125.

(13) Br. II, 126, 136, etc.

(14) Ibid, 96.

(15) Ibid, 107.

lence de la vallée n'était pas encore peuplé de ses pensées. Il lit beaucoup, « je n'ai jamais tant lu que cet hiver », dit-il ¹⁶, je cherche une compensation dans une foule de livres, mais ils ne sont pas des êtres humains » ¹⁷. Il lui manque ce que donnaient à profusion ses voyages : « j'ai parfois une violente nostalgie de couleurs, de musique, de bruit de foule, pas comme à Kristiania, dont j'ai le dégoût, mais comme à Berlin, à Vienne, à Rome, à Naples. Il faut que je reparte bientôt, coûte que coûte » ¹⁸. Voilà la plainte qui revient le plus souvent. Malgré la chaleur d'un foyer qu'il aime, il est en cage.

Son travail de l'hiver fut médiocre. Ni *le Roi*, ni *Magnhild* n'avançaient. Il en donne l'explication : « un sentiment nouveau m'a visité cet hiver, la mélancolie.

Qu'on doive faire, en face d'une déclaration si grave, la part d'un tempérament impulsif, c'est sagesse. On se tromperait, évidemment, à peindre de couleurs trop sombres ce premier hiver d'Aulestad. Les jours de détente et de soleil n'ont pas manqué. Il n'est pas de semaine où le courrier n'apporte, avec les nouvelles d'*Une Faillite*, des comptes rendus enthousiastes et des offres ¹⁹. La campagne en faveur du Slesvig trouve toujours des échos dont Björnson est heureux. Ses tournées de conférences s'achèvent en fête. Et quand il retrouve Aulestad, son âme n'est plus que joie et reconnaissance.

Il n'est pas moins certain que Björnson traverse une crise exceptionnelle et qui se prolonge. Son malaise est profond. Et il ne suffit pas d'en accuser Aulestad, les paysans, les ennuis d'argent. La raison la plus grave est ailleurs.

Il l'indique lui-même en disant qu'il a l'impression « d'être à l'étranger ». « Ce qui manque ici, ce sont des gens à fréquenter » ²⁰. Ses amis d'Aulestad ne pouvaient être qu'une compagnie agréable et le seul qui sortit de l'ordinaire, Chr. Bruun, le choquait à peu près en tout. Voyons ceci de plus près.

*

Le différend qui opposait Björnson et Bruun, en 1873, au

(16) *Ibid.*, 112, 128, 136.

(17) *Ibid.*, 108.

(18) *Ibid.*, 116; voir aussi p. 108, 127, 141.

(19) *B. Ark.*

(20) *Br.* II, 108.

sujet de la royauté n'était qu'un nuage et Björnson renonça assez vite à convaincre son contradicteur. Bruun admirait en Björnson tout ce qui lui manquait et se disait prêt à payer cher pour l'avoir dans le voisinage. « Il n'y a pas beaucoup d'événements qui puissent se mesurer à celui-là s'il se réalise » ²¹. De son côté, Björnson voyait en lui la plus grande force spirituelle du pays ²². Bruun avait fondé, près d'Aulestad, l'école supérieure populaire de Vonheim et ses élèves ont témoigné de l'influence profonde qu'il exerçait, sans aucun talent d'orateur ou de conteur, par la sobriété de sa parole et l'ardeur contenue de sa conviction. Ses collaborateurs avaient abdiqué devant une personnalité trop forte pour eux. « Il était premier violon », dira plus tard Björnson ²³ qui l'aurait sans doute laissé faire, s'il avait pu approuver sa religion.

« La vie avec les maîtres (grundtvigiens), écrit-il vers le printemps, a été aimable, troublée seulement par le penchant de Bruun au piétisme, que j'ai combattu de toutes mes forces » ²⁴. Le piétisme : voilà la vraie cause de leur mésentente. Elle est apparue de bonne heure. En dépit de certain témoignage ²⁵, il nous est impossible de ne pas voir l'ombre de Bruun sur ces lignes (octobre 1875) : « Merci de ne pas vouloir me couper en deux. Moi aussi je dois pouvoir être ce que veut ma nature, quand j'essaie de la soumettre à la morale et au christianisme. Que je voie telle ou telle chose que tous ne voient pas ou du moins ne voient pas comme moi, — je finirais par me sentir dans une prison si cela n'était point permis » ²⁶. Ne semble-t-il pas, aux premiers froissements, que le conflit prenne une ampleur singulière ?

Nous avons la chance de posséder, — grâce à Blekastad ²⁷, à Sommerfelt ²⁸, à Rønning ²⁹, à Ellen Key ³⁰, et plus encore grâce à Bruun et à Björnson lui-même, — des témoignages qui éclairent ce duel de deux tempéraments et de deux philosophies. Passons sur telle anecdote : Bruun expliquant le credo

(21) Br. I, LXIII.

(22) Fr. Hegel, *Et Mindestrift*, II, 54.

(23) Lettre inédite à Dikka Möller.

(24) Br. II, 128.

(25) Ibid, I, LXIV.

(26) V. Sommerfelt : *Minder fra Björnsontiden*, 55.

(27) Br. I, LXIV.

(28) *Minder etc.*, 54 et suiv.

(29) *Gads Magasin*, 1926 : Björnson-Minder.

(30) B. Ark., 1876.

et traitant, au grand scandale de Björnson, de la souffrance que doit subir quiconque veut suivre le Christ; voici un heurt plus violent. Janson racontait, d'après la saga, l'histoire du scalde Gisl Illugeson qui, dans sa jeunesse avait vu tuer son père et depuis ne songeait qu'à la vengeance. Bruun prit alors la parole pour expliquer sur quel sentiment profond reposait la peine du talion et comment Dieu l'avait justifiée en disant à Noé : quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme. Et il ajouta que c'était une institution grossière que celle d'un bourreau payé par l'état. « Si un pareil malheur arrivait dans ma race et que je fusse le plus proche parent du mort, en vérité, j'abattrais le meurtrier ! » Mais Björnson se dressa et il était furieux. « C'est abominable », s'écria-t-il en quittant la salle. Et dans l'entrée il ajouta : « J'ai cru qu'un jet de sang chaud me giclait au visage » ³¹.

Un dimanche, Bruun avait lu la traduction, faite par Grundtvig, du poème de Kaedmon qui commence ainsi :

On a frappé ce soir aux portes de l'Enfer...

Björnson aimait ce vieux poème où le Christ, après la mort au jardin des oliviers, descend aux enfers pour gracier les victimes du péché. Les morts s'éveillent, se dressent : « Adam, dit le Seigneur, où es-tu ? » Et le Seigneur sauve le père des hommes. Mais Eve, mère du Christ, Eve qui, avec le serpent, est cause de tout le mal ? Elle implore « son fils et maître », s'accuse et tombe aux pieds du Christ. Et celui-ci laisse tomber sur elle deux larmes qui deviennent une auréole. Les démons s'effondrent et la terre frémit. Elle est sauvée.

Or, dit Björnson, le dimanche soir qui suivit, Bruun nous raconta que beaucoup avaient été scandalisés qu'Eve eût été absoute de sa faute.

Bruun leur donna à demi raison.

Le dimanche suivant, il raconta encore que les mêmes fidèles n'étaient pas contents de sa dernière explication, et il céda encore un peu plus.

Cela me révolta. Un Dieu qui exigeait un châtiment éternel était en fait de justice au-dessous de la moyenne des hommes ³².

Le récit de Bruun confirme cette explication :

Ce que je me rappelle avec une entière certitude, c'est que le der-

(31) Br. I, LXV.

(32) Henry Larsen : *Krist og Satan*, 43-44.

nier soir, je parlai du retour de Jésus pour le Jugement. Je lus ses propres paroles dans l'évangile de Mathieu, 25. Pour ne pas trop irriter Björnson, je parlai aussi brièvement que je pus de ceux qui « étaient à gauche ». Mais la fin de ma causerie fut exactement ceci : « et ceux-là iront aux châtimens éternels, mais les justes iront à la vie éternelle, — au châtimement éternel, à la vie éternelle ». — Alors Björnson éclata ³³.

Ce fut le commencement d'une brouille qui était inévitable. Ceux des grundtvigiens qui étaient plus pieux que politiques avaient toujours vu en Björnson une sorte de païen, touché quelquefois par la grâce, mais incapable d'accepter la contrainte chrétienne. La gravité morale de Björnson n'est pas en cause; on le verra assez. Mais au moment de sa foi la plus vive, il a au même degré la religion de la vie. On le voit à Aulestad vivre simplement, presque pauvrement, et le matin, au déjeuner, réunir sa famille pour la prière et entonner l'hymne ³⁴. Oui, il chantera la gloire de Dieu; oui, il se battra pour Dieu. Mais se mortifier, s'humilier, se courber sous le repentir ? Jamais. « Non, Bruun, disait-il, ça n'est pas fait pour moi » ³⁵. Voilà, profondément plantée, une des bornes de sa religion. Et c'est ce qui fait de sa rencontre avec Chr. Bruun une des plus dramatiques qui soient dans sa vie.

Ils étaient unis par leur patriotisme, leur foi dans la Norvège paysanne, leur respect pour Grundtvig, leur haine du mensonge. Mais que de choses les séparaient ! Quand l'un ouvrait toute son âme à l'action confiante et à l'avenir, l'autre s'enfermait dans son ascétisme, se dressait contre son temps et mettait son idéal dans le passé, dans les prophètes et dans la Grèce des guerres médiques. La foi de Björnson est spontanée et lumineuse. Celle de Bruun était le résultat d'une dure lutte. Il était arrivé tard au Christ et on a l'impression qu'il s'y attache parfois comme un désespéré ³⁶.

Naïfs et forts, entiers dans leurs jugemens, ils se heurtèrent sans ménagement. Lutte inégale de l'obstination et du génie, qui renaissait toujours, parce que Bruun ne voulait pas se rendre et parce que Björnson voyait en Bruun comme un symbole des sombres vertus qui peuvent être la malédiction de l'individu et du peuple. Rendons toutefois justice à Bruun

(33) E. Berggrav : *Chr. Bruun; Kirke og Kultur*, 1926.

(34) Dikka Möller, notes inédites.

(35) E. Berggrav, article cité.

(36) Ibid.

et oublions un instant cette barbe de Christ qu'il portait non sans affectation, ses vêtements de bure, son bonnet paysan, sa tristesse évangélique. Il faut évoquer avec respect le petit étudiant frêle et droit sous son énorme équipement, qui partait en 1864 se battre pour le Danemark et tenir, avec si peu d'autres, les promesses faites dans l'ivresse des congrès d'étudiants. Plus tard on verra ce père, éprouvé par la perte de cinq enfants sur huit, capable d'officier lui-même, sans émotion apparente, à leurs obsèques et de jeter sur leurs cercueils la pelletée de terre rituelle. Il y a, dans son cas, un sorte de raidissement tragique contre le sort et le temps et les hommes. C'est encore Björnsson qui semble l'avoir compris le mieux quand il dit : « c'est une volonté »³⁷. Mais ni l'intelligence ni le talent n'étaient à la hauteur de cette volonté. De là vient que cet étrange grundtvigien ait passé dans la vie comme un paradoxe de Kierkegaard et qu'il ait, comme Kierkegaard, éprouvé « une secrète passion pour la croix que Goethe haïssait »³⁸. Comment la chaude humanité de Björnsson ne se serait-elle pas révoltée ?

On dira ailleurs ce qui en est résulté pour l'œuvre de Björnsson. Car le souvenir de Bruun reste attaché, non seulement à *Brand*, — ce qui n'est pas une mince gloire, — mais aussi, comme une épreuve négative, au plus haut drame de Björnsson. En attendant, son ascétisme religieux allait mettre celui-ci sur la voie de problèmes redoutables.

D'autres questions scandalisaient Björnsson. A sa porte, sous ses yeux, a lieu une affaire banale, mais Björnsson dit lui-même qu'il lui faut la leçon des faits. La cure de Faaberg était vacante. Un excellent pasteur était tout désigné, mais il avait des attaches grundtvigiennes; on lui préféra un concurrent moins qualifié. Björnsson éclate, invective un certain Blom, dénonce un abus d'autorité, l'injustice du système. Bruun, trouvant Björnsson injuste pour Blom, défend celui-ci et ne fait qu'envenimer les choses³⁹. Un an plus tard, Björnsson revient encore à cette affaire⁴⁰. Même colère quand on refusa à Janson de prêcher à Faaberg. Derrière les hommes, Björnsson découvrait les institutions, l'orthodoxie et ses méfaits. De là à mettre en

(37) Non datée. 1881 ?

(38) E. Berggrav, art. cité.

(39) *Oplandenes Avis*, 1877, N^{os} 41, 42.

(40) Ibid, 1878, N^o 33.

doute les principes mêmes et à critiquer le dogme, il n'y avait qu'un pas. — Ce n'est pas tout.

Björnson a connu, ainsi que toute la Norvège, un procès qui durait depuis 1872 et qui opposait Jaabaek au pasteur Riddervold. Celui-ci avait trouvé scandaleuses, sacrilèges et révolutionnaires les plaisanteries paysannes que Jaabaek se permettait, avec citations narquoises de la bible, envers les prêtres et les fonctionnaires. Jaabaek avait gagné en première instance. L'affaire vint en appel et fut suivie, dit *Dagbladet* ⁴¹ avec une attention passionnée. Il y avait foule aux débats.

Jaabaek fut condamné et les journaux reproduisent les considérants du premier juge, suivi par tous ses collègues. Jaabaek, est-il dit, a consciemment fait un emploi scandaleux des termes de la bible, il a jeté la boue sur les biens les plus rares de l'église, ridiculisé les actes ecclésiastiques ainsi que les dogmes chrétiens; il a raillé le livre où le peuple apprend les éléments (de la religion), il a décrit les prêtres comme une classe méprisable, il a vanté l'Internationale... Or Jaabaek s'était permis de dire à des partisans politiques : éveillez-vous, vous qui dormez ! Allusion sacrilège à la bible, Eph. 5; 14, s'écriait Riddervold ! — Un cheval, dans le Kentucky, qui croyait « que toute chair est herbe », mordit l'oreille de son maître. Citation blessante de I, Petr., 1, 24 ! — Kristiania est la ville la plus éclairée, car elle a la plus grande usine à gaz du pays, « où le feu ne s'éteint jamais ». Allusion insolente à Marc, 9, 4 ! Etc. — G. Brandes n'avait pas tort de dire à ce sujet sa stupéfaction. Nous sommes en plein moyen âge ⁴².

*

Malaise, doutes, indignations, tout éclate au printemps 1876 sous la forme d'une violente attaque contre les prêtres.

La campagne commença par un petit article anonyme. Björnson avait trouvé dans son courrier une déclaration du pasteur Klavenaes et les extraits d'un discours de Victor Hugo.

Le prêtre dit que le libéralisme vient du diable.

Le poète athée appelle tous les peuples à la liberté et à

(41) 26, I, 1876.

(42) Voir : [Jul. Riddervold] *Jaabaeks angreb paa Kristendommen*. — Jul. Riddervold : *Mit forsvar etc.* — *Sagen Jaabaek-Riddervold i højesteret*. — *Det 19de Aarhundrede*, V-VI, 1876, p. 232 et suiv.

l'amour, pour assurer la paix du monde. « Qui a parlé, demande Björnsson, selon l'esprit du Christ, celui qui se dit son prêtre, ou celui qui le nie ouvertement, Victor Hugo ?... Les soucis des pasteurs d'âmes ne serviront de rien, ni les hurlements de l'édification, ni les plaintes sur la décadence de l'autorité : la victoire appartient à la religion qui a la plus grande force spirituelle, la meilleure morale... Luther lui-même était un révolté » ⁴³.

Le pasteur n'avait pas encore répondu que déjà Björnsson développait sa pensée dans trois articles : « quelques mots sur l'enseignement présent de la religion dans ses rapports avec la démocratie » ⁴⁴. Comme toujours dans ces grands exposés, le contenu dépasse de beaucoup les promesses du titre.

Chrétien s'adressant à des chrétiens, il part de ce fait accablant : la rupture que l'on constate partout entre l'enseignement de l'église et la science, la conscience, la culture modernes. Si jadis le christianisme l'a emporté, c'est qu'il était supérieur au temps. Il en a été de même pour Grundtvig. Mais que dire d'un Hauge ? d'un Caspari ? des prêtres qui condamnent la superstition du patriotisme, la peste du grundtvigianisme et de ses écoles, la « fausse » liberté démocratique, et la souveraineté populaire dressée contre les rois établis par Dieu ?

Quand en outre ils renvoient au diable l'art, c'est-à-dire une partie de l'art aussi importante que le théâtre sans exception, quand parfois même ils vont jusqu'à condamner « tout ce qui est de ce monde », qui devient le plus puissant sur cette terre, le Seigneur ou le Diable ? Qui a le plus de sujets ou le plus vaste empire ?

Et que devient Dieu en cette affaire ? Un pauvre malheureux sans peuple ni terre, chassé de partout, prudemment gardé sous clef dans la Bible, où sans doute il peut être atteint par nos prières, mais point par les meilleures, les plus hautes formes de notre labeur, ni par les plus puissants souffles de l'esprit à travers l'existence : car c'est justement cela qu'il a fui !

Et c'est ce Dieu qui a créé le monde ? ⁴⁵.

Ces paroles rendent un son nouveau. Björnsson s'était déjà montré sévère pour l'orthodoxie. Jamais il n'avait apporté à la combattre, de pareils arguments. On est même stupéfait de voir ce que le croyant Björnsson a déjà emprunté à l'incrédulité.

(43) A. T. I., 417.

(44) Voir A. T. I., 417-432.

(45) A. T. I., 422-423.

Voici la critique biblique, que Luther n'ignorait pas, mais que Björnson généralise : peut-on croire à l'inspiration divine, quand il est avéré « que ce Dieu ne savait pas le grec » ? Critique du dogme : dans l'espèce, le dogme de l'enfer, né « de la plus grossière interprétation littérale ». L'histoire des religions ne semble pas encore connue de Björnson, mais la science est appelée en témoignage : « la grande science moderne, si suspecte que ses meilleures œuvres sont mises à l'index, officiellement par les catholiques, et tacitement parmi nos luthériens » ⁴⁶. Et maintenant, qu'on se rappelle les critiques adressées jadis aux rationalistes, à leur prétendue sécheresse, à leur manque d'enthousiasme. Tout est renversé. Le positivisme a une place d'honneur et c'est un véritable saint laïque que Björnson salue en Stuart Mill ! Aux aberrations de Luther, il n'hésite pas à opposer l'amour, l'indulgence, la noblesse d'âme qui rayonnent du penseur anglais.

Le vrai Dieu est le Dieu du progrès. Et l'article annonce une réhabilitation, presque une apothéose, du siècle maudit par Grundtvig, le 18^e siècle :

...si Dieu n'est pas dans le progrès, à qui devons-nous rendre grâce des découvertes et des inventions qui rendent notre vie plus heureuse, plus lumineuse et plus belle ? De l'esprit de liberté ? De la foi à l'avenir ?... N'est-ce pas lui qui guide la caravane humaine ? qui donne le courage à ceux qui se sacrifient pour leurs frères, l'enthousiasme à ceux qui voient les idées nouvelles ? Ses évangélistes ne sont-ils pas plus sûrs de le trouver là où il y a des martyrs, des calomniés, des persécutés,... que là où se trouvent les hommes de la peur, du matérialisme ?...

...Car Dieu ne s'arrête pas où s'arrêtent ses prêtres ⁴⁷.

Un long travail s'était fait, qui explique cette mise en faille de la religion officielle. Dans la paix d'Aulestad, Björnson avait dévoré tout ce qui lui tombait sous la main et certaines lectures au moins peuvent être précisées. C'est toujours Darwin et Rydberg, comme en témoigne Ellen Key ⁴⁸ après Sommerfelt ⁴⁹. Vrais livres de chevet qu'il recommande à tout venant. Son beau-frère le pasteur Kristensen croit bon de lui écrire pour discuter les affirmations de Rydberg sur les patriarches. Quant à Darwin, « j'ai fait, dit-il, venir de la bibliothèque les

(46) Ibid, 427.

(47) A. T. I, 427.

(48) B. Ark., notes prises en 1876.

(49) *Minder*, etc., p. 60.

Origines de l'espèce humaine, pour voir un peu ce qui t'avait tellement séduit... Tu croyais pouvoir t'en servir pour rosser les théologiens, mais il ne convient pas pour cette besogne... Nous n'en sommes pas encore au tu et à toi avec les chimpanzés de Darwin ⁵⁰.

Björnsson avait peu de connaissances scientifiques. Il s'applique à regagner le temps perdu, et nous ne trouverons pas étrange que des ouvrages de vulgarisation comme la traduction de la *Pluralité des mondes habités* de Flammarion, le *Monde des étoiles* du danois Tuxen, ou même le livre populaire du français Pouchet, *les Merveilles de la nature*, tous livres qui se trouvaient dans sa bibliothèque ⁵¹, aient provoqué l'enthousiasme qui se lit dans les articles cités ⁵². Il le fit partager à ses jeunes auditeurs de Sagatun ⁵³.

C'est le commencement de curiosités qui ne le quitteront plus. Elles furent certainement stimulées par une autre lecture : la revue de G. Brandes, *Det Nittende Aarhundrede* (le dix-neuvième siècle). Malgré la censure de l'éditeur Hegel, la revue, dans sa courte existence (1874-1877) a fait entendre des paroles assez hardies. Björnsson faisait encore des objections en 1876, mais s'il trouve intéressant ⁵⁴ tout ce qu'écrit Brandes, c'est qu'il a senti menace ou aide dans des articles où est loué le libéralisme de Rydberg (août-sept. 1875), exaltée la renaissance aux dépens de la réforme (janv. 1876), commémoré avec ferveur Giordano Bruno (avril 1875), ou encore expliquée, d'après un livre de Lenormant, la légende du déluge (oct. 1874).

Avec ces articles voisinaient les vers d'Ibsen, en particulier le poème fameux où il décrit le malaise du temps sous le symbole du « cadavre à bord » et les deux comptes rendus qui font de *Une Faillite* le plus vif éloge. Le dernier et le meilleur, qui est de G. Brandes, contient même, nous l'avons dit, un appel direct à Björnsson, critique social, en attendant que Brandes l'attirât, comme il essaie de faire pour Rydberg, dans l'armée de la libre pensée.

Parce qu'il avait bu ce vin nouveau, Björnsson pouvait, dès 1875, écrire ces lignes qui sont une date :

(50) B. Ark., 23-IX-1876.

(51) Donnés par lui à la bibliothèque de Storelvedalen qui nous les a communiqués.

(52) A. T. I, surtout p. 426.

(53) B. Ark., notes prises par Björnsson pour une conférence.

(54) Br. I, LXXIV et II, 110.

S'il y a quelque chose qu'on apprend en voyageant, c'est qu'il y a bien d'autres dogmes que les nôtres, bien d'autres formes (de pensée), bien d'autres volontés droites, bien d'autres idéaux, bien d'autres voies pour atteindre ce que nous aimons tous. Je m'étonne de l'intolérance qui règne ici...⁵⁵.

Dans sa pensée de croyant, souvent si péremptoire, pénètre le relativisme, — condition de la tolérance dont il sera l'apôtre toujours plus convaincu, signe certain d'une pensée qui s'affranchit.

Les contemporains ne s'y sont pas trompés. Ils ont même vu plus clair que Björnson⁵⁶. En Norvège, au Danemark, ils ont été stupéfaits, désolés, indignés. Et pour l'orthodoxie d'alors, il y avait de quoi. On pourrait même se demander comment Björnson n'a pas dès lors rompu avec la religion.

Ce serait mal le connaître. Il a signé ses articles « un chrétien », et il les a conçus comme un appel aux chrétiens.

Ce lecteur de Darwin, cet admirateur de Stuart Mill déclare que « la base de sa foi n'est pas changée »; elle repose toujours sur le pacte baptismal. « La vérité éternelle est éternelle ». « Il croise les mains sur sa foi d'enfant et défend encore les vérités de la bible contre lesquelles la science ne peut rien. Mais parce qu'il aime le Christ, il veut continuer l'œuvre de la Réforme et adapter la religion à la science du temps, comme à la liberté. L'article se termine par un hommage à Rasmus Nielsen.

Illusion, et, semble-t-il, contradiction ! Une sorte de pragmatisme le pousse à faire crédit à des croyances dont il est plus qu'à demi détaché. Il suffit que leur vertu sur certaines âmes ne soit pas épuisée. De là son véhément appel aux chrétiens.

Mais c'est le dernier. En dépit de son besoin de continuité, il se porte à toutes les nouveautés, il s'ouvre « au grand humanisme qui réchauffe la conscience moderne »⁵⁷. La poussée intérieure brise la forme de sa pensée⁵⁸. Bientôt il s'apercevra que sa situation dans la communauté chrétienne est devenue intenable.

Nous sommes, en 1876, à la première étape de sa libération.

*

(55) Br. II, 97.

(56) A. T. I, 418, 430, 432.

(57) A. T. I, 426.

(58) Br. I, LXXXIX.

Des notes précieuses prises par Ellen Key au cours d'une visite qu'elle fit à Björnsson en juillet 1876, nous permettent d'entrevoir l'ensemble du paysage moral dont la question religieuse n'est qu'un élément. Jeune, point belle, d'intelligence virile et profondément bonne, encore vibrante d'une déception qui fut le seul événement de sa vie amoureuse, elle avait pour Björnsson une admiration sans réserve. Et Björnsson lui parlait « comme à un homme » de tout et de tous⁵⁹.

Il fait un tour d'Europe et s'attarde avec complaisance à l'Italie; la rencontre avec Garibaldi a été un des événements de sa vie; et quelle violence dans les passions ! Sur les Latins opposés aux Germains, son jugement n'a pas changé : sévère aux premiers, il s'amuse en esprit à voir les seconds arriver en vue de l'Italie : ravis, ces bons et lourds géants se laissent glisser des montagnes sur leurs boucliers ! Voilà la race ! Il est mécontent des Suédois, retardataires en art. En Norvège, il se refuse à gaspiller son temps aux besognes journalières de la politique. Sverdrup n'est pas cité, mais le voisin de Björnsson, Bruun, ce « moyen âge vivant », et Sars qu'il aime pour sa pensée originale, Le Danemark reprend une place importante dans son esprit; Grundtvig y trône toujours, prince de l'éducation, vaste cerveau et poète médiocre, et il accepte encore ses idées sur le baptême, au grand étonnement d'Ellen Key. Cela ne l'empêche pas, et c'est le signe des temps que nous avons noté, de citer avec intérêt Brandes. Il est fêré de Darwin et vient de faire connaissance avec Flaubert. A grands pas il se rapproche de la pensée européenne.

Les déclarations féministes sont nombreuses et importantes et ce n'est pas à la seule présence d'Ellen Key qu'il faut les attribuer. Björnsson affirme que l'affranchissement des femmes ne doit effrayer personne : elles trouveront elles-mêmes leur discipline et s'il est des natures excessives, elles seront pareilles aux faunes dansants qu'on voit en tête de tout cortège sacré. Et puis, n'est-ce pas le devoir du poète de prêter la parole à ce qui est muet, d'exalter ce qu'il a de meilleur dans le présent, et aussi, — on sait qui est visé par ce reproche, — de ne point poser, dans une œuvre, de question sans donner aux hommes une réponse ? On laisse de côté maintes remarques sur l'art, sur l'amour, sur le caractère les peuples nordiques,

(59) B. Ark.

sur la civilisation bourgeoise « cette fleur poussée sur le peuple », ou encore sur les bons, qui connaissent les plus grandes souffrances, sur telles personnes qui se sont trop nourries d'imaginings et de rêveries et qui auraient besoin d'une cure de critique et de science... : germes précieux qui deviendront un jour des chefs-d'œuvre.

La courbe que suit l'activité de Björnson depuis son retour d'Italie commence à se dessiner plus nettement. Sa vie s'est simplifiée. Son effort gagne en profondeur. Quittant la politique, il remonte décidément aux sources de l'action, à la morale et aux problèmes psychologiques.

A la fin de 1876, Björnson semble vainqueur de l'épreuve d'Aulestad. La mélancolie a disparu. Dans une lettre à Sars, il se juge, avec une clairvoyance parfaite et constate son passage à une vie plus grave et plus ramassée :

Il s'agissait pour moi de me concentrer pour donner de la clarté à mes souvenirs et stimuler mes forces. Il fallait amener, si possible, l'action à devenir poésie. J'avais vécu plus profondément que la plupart des hommes; je m'étais heurté et brûlé à tous les coins de la vie; et cela tantôt parce que je voulais prendre d'assaut l'idéal, tantôt parce que j'agissais trop passionnément, parfois furieusement.

Ma solitude est devenue très riche. Mais ce que j'y ai éprouvé, je ne souhaite pas le revivre. Cela n'est pas venu trop tard; j'avais, auparavant, trop de tempête en moi pour m'instruire et trouver les harmonies plus pleines. Je crois que je n'en suis pas loin ⁶⁰.

Cette allégresse sera féconde. Des œuvres retardées, *Le Roi*, *Magnhild*, vont s'achever rapidement. C'est maintenant qu'elles se détachent de sa vie. C'est donc ici que nous les étudierons, avant de passer à la prochaine étape du grand renouveau.

(60) Br. II, 147-148.

II. — **Le Roi.** — Origine du drame. — Le point de vue de Björnsson; moraliste et psychologue. — Comment le drame s'organise. — Critiques. — « Les soutiens de la société ». — Faiblesses et beautés de l'œuvre. Son importance.

Le Roi parut en librairie le 24 mars 1877. Björnsson y travaillait depuis trois ans, l'ayant commencé aussitôt après *Une Faillite*, pendant l'été 1874. Mais le sujet est bien antérieur à cette date. Nous avons vu le germe apparaître en 1870 ⁶¹. Peu d'œuvres ont un contact plus prolongé avec la vie du poète, profitent d'une plus vaste expérience, sont nourries de plus de passion.

En d'autres pays, la royauté est au-dessus des partis; le roi y remplit sa fonction d'arbitre. En Norvège, où la bourgeoisie affolée se groupe autour de l'autorité, le roi est engagé dans la lutte, prend parti dans la guerre civile.

La royauté est sans racines profondes dans le peuple. Pendant des siècles, la Norvège a eu son roi à Copenhague. A présent, elle l'a à Stockholm. « En Norvège, dit Björnsson, la maison royale n'est pas nationale; aussi ne peut-elle jamais représenter la tradition et rarement la volonté norvégiennes. Le drame est né à une période où nous luttons contre la dynastie pour des réformes très naturelles, comme l'accès des ministres au Storting, l'extension du droit de vote, l'introduction du jury..... La royauté a dû céder peu à peu sur tous les points » ⁶². — Pour des raisons politiques et nationales, Björnsson a voulu ruiner le prestige d'une royauté étrangère, prisonnière du parti conservateur.

(61) Br. II, 366.

(62) Stand. IX, 257.

Le Roi part d'une conviction républicaine. Björnson fait dater celle-ci des événements tragiques de 1864. « Björnson était scandinave, dit l'exposé anonyme;... il ne voulait pas une fusion (des royaumes); au contraire...; mais quand l'égoïsme royal détruisit tout espoir d'une véritable union, quand les promesses royales firent fiasco dans la guerre dano-allemande, il ne se contenta pas de s'en affliger, mais rejeta la faute sur l'institution même qui élevait les princes à n'être point des hommes ⁶³ ». En d'autres termes, plus expressifs : « si les rois ne peuvent accomplir les grandes choses, à quoi sont-ils bons ? » ⁶⁴.

Björnson n'avait pas marchandé son loyalisme aux rois; grands rois du passé norvégien, rois vivants de Norvège ou de Danemark. Mais l'esprit de 1848 vivait en lui; il ne reniait pas le discours enflammé que, jeune étudiant, il prononçait pour le républicain Harro Harring, expulsé de Norvège. A partir de 1868, toutes ses campagnes politiques, presque tous ses articles et discours sont une préparation, indirecte ou directe, au drame. Démocrate, en guerre ouverte avec la bourgeoisie à Copenhague comme à Kristiania, il découvre que par égoïsme, par peur ou inintelligence, elle use contre le peuple de toutes les forces de tradition, donc de la royauté. Elle sert celle-ci, et elle s'en sert. Elle en tire un faux prestige. « Un peuple qui se gouverne lui-même cessera de voir avec les yeux des fonctionnaires toute la royauté et les fausses valeurs qu'elle met en circulation, son mensonge, son influence dépravante » ⁶⁵.

Un instant, toutefois, on put croire que le drame n'aurait pas de raison d'être. A l'avènement du roi Oscar II, un compromis était possible entre les partis. Mais, dit Björnson, Oscar II, comme Charles XV, a les dons d'artiste des Bernadotte; il n'est pas un homme d'action. Il pouvait donner satisfaction à la majorité, puis réaliser une entente avec la droite, et c'était dangereux pour les gauches. Tant pis pour la droite, et tant pis pour lui ! ⁶⁶.

La lutte reprit de plus belle. Oscar II était convaincu depuis quelque temps « que la royauté était en danger » ⁶⁷. De

(63) *Dagbladet*, 7-XII-1872.

(64) *Ude og Hjemme*, 23-VII-1882.

(65) *Tilskueren*, 1921, II, 153.

(66) *Skandinaven of Amerika*, lettre du 4-IV-1873.

(67) Koht : *Sverdrup*, II, 3.

leur côté, dit Sars, « les conservateurs se sont cachés derrière le roi et l'ont poussé devant eux et engagé dans la bataille, où il avait toutes les chances de subir une honteuse défaite » ⁶⁸. La pensée républicaine ne lâche plus Björnsson. Il dénonce le rêve royaliste de Chr. Bruun. A l'étranger, il suit avidement les événements de France et d'Espagne : le problème du roi y prend de vastes proportions; on y voit crûment le cynisme des conservateurs qui exploitent la royauté et le respect superstitieux du peuple. Il faut en finir et abattre l'idole.

Ce sera la tâche du drame.

J'ai fait dans *le Roi*, nous disait à peu près Björnsson ⁶⁹, ce qu'ont dû faire les Egyptiens en face de Cambyse. Celui-ci avait envahi l'Egypte et poussait en avant de son armée, pour la protéger des coups, les animaux sacrés des Egyptiens. C'est justement ce que faisaient nos conservateurs en mettant le roi en avant. Moi, j'ai enlevé la bête sacrée.

*

Allait-il aborder l'obstacle de front ? Employer une manière rude, comme dans *le Journaliste* ?

Depuis plusieurs années, lorsqu'il parle de la royauté, Björnsson n'a pas le ton d'un pamphlétaire, mais celui d'un directeur de conscience. Il veut l'attaquer, mais « au nom de la religion » ⁷⁰. Dans une lettre (inedite) à la pieuse Dikka Möller, il écrit : « entretenir le mensonge comme institution d'état ne peut pas être chrétien, jamais, jamais, jamais. Et pour un peuple, c'est chose indigne, même si ce n'était pas chrétien » ⁷¹. Il dira également, au nom de la morale, ce qui est tout un : « dépouillons la société de ses fausses valeurs;... supprimons le culte des saints;... donnons au peuple une responsabilité entière. Rendons-le grand en croyant en lui; vrai, en faisant qu'il ne dépende que de lui » ⁷². Ainsi, Björnsson ramène le débat de la politique à la morale. Dans *Une Faillite*

(68) *Norges polit. historie*, 620.

(69) en 1902.

(70) Br. II, 367.

(71) 8-X-1872.

(72) Br. I, 180-181.

(73) *Göteborgs H. og Sjöfartstidning*, 17-XII, 1873.

(74) Br. II, 198.

(75) *Ibid*, 277.

et le *Journaliste*, nous avons déjà trouvé cette tendance. Nous quittons la polémique et nous sommes à la recherche des âmes.

Son instinct de psychologue amenait Björnson au même but. Sitôt que le sujet s'ébauche, il voit dans la question le cas d'un roi, et derrière le roi un foyer. Un curieux passage des lettres qu'il écrivait de Florence en 1873 contient un vif éloge du roi d'Italie. Il est « le sérieux, la simplicité mêmes. Pas de cour, pas de fêtes, pas de cérémonies pour lui... Cela a son effet sur le peuple ». « Jamais, ajoute-t-il, on n'a vu un roi qui tienne si peu à l'étiquette royale, (il est, comme on sait, marié à la fille d'un artisan); mais rarement aussi a-t-on vu un prince dont la dignité royale soit aussi pleinement, aussi librement reconnue que la sienne » ⁷³. Ces lignes renferment la donnée essentielle du drame : « je veux que toute réforme, celle-ci aussi, commence au foyer » ⁷⁴. Nous tenons l'originalité propre et l'invention de Björnson; elle a toujours passé pour une des plus heureuses qui soient. Comme il dit à G. Brandes, il suit « la ligne intérieure » du sujet ⁷⁵; il aborde le problème par le dedans. La réforme viendra du roi et commencera dans sa vie privée.

LE ROI. — Mais si le roi inaugurerait un gouvernement populaire ? Vivait en tout comme un citoyen ?

KOLL. — En tout ? Que voulez-vous dire ?

LE ROI. — S'il avait un train de maison bourgeois, était marié comme un simple citoyen, venait à son bureau à heure fixe, comme tout autre fonctionnaire ?

GRAN. — Alors, pas de cour ?

LE ROI. — Pas de cour ⁷⁶.

Le drame sera la tentative émouvante d'un prince, qui n'est point parfait, mais doué et généreux, pour réconcilier la royauté et le peuple.

Ceci fait justice de l'accusation portée contre Björnson d'avoir voulu le scandale et traîné sur la scène la famille Bernadotte. « Une seule réplique dans la pièce, sur « les bêtes couronnées », est empruntée au roi Charles XV ⁷⁷. Peut-être quelques autres traits ont-ils passé inconsciemment dans le drame. Björnson n'a pas toujours été, et on le comprend, tendre pour cette famille; il l'a appelée « une race qui se meurt » ⁷⁸.

(76) Stand. IV, 185.

(77) A. T. II, 340.

(78) Nils Hertzberg : *Minder* etc., p. 150.

D'autre part, le portrait du roi Charles XV, tel qu'il est tracé par un grave historien, n'est pas sans ressemblances avec le héros de la pièce : « il était bien doué, surtout au point de vue artistique; nature cordiale et ouverte, dévoué à ses amis, il aimait la vie, débordait de force et d'ardeur juvénile. Mais il était irréfléchi, n'écoutait point les conseils et manquait de sérieux moral » ⁷⁹. Mais il y a loin de quelques réminiscences, — qui se glissent dans le jeu obscur de la création artistique, — à un portrait. Il faut en croire le poète, qui ajoute : « le modèle du personnage principal est un officier de la marine norvégienne, un joyeux drille, que j'ai connu, surtout par ouï-dire, au temps de ses folies de jeunesse. Il y avait beaucoup de délicatesse en lui; il gardait dans la fête une fidélité qui allait jusqu'à l'obstination; sa vie était un arc en ciel de couleurs et on le voyait tour à tour intrépide, spirituel et profondément malheureux. Sur cette base, avec ses traits extérieurs, sa nature et ce que j'ai appris de lui, j'ai construit le jeune roi, descendant d'une race usée. Laissons donc mourir enfin l'autre légende » ⁸⁰.

On le peut d'autant plus que le jeune roi du drame n'est point noirci; il inspire au contraire une vive sympathie :

...(le drame), dit Björnsson, montre le descendant poitrinaire d'une race royale usée, une poétique nature de serre, qui dans sa jeunesse, a navigué plusieurs années pour sa santé et acquis ainsi des camarades et des idées qui le dégoutent de la vie, quand il monte sur le trône de ses pères ⁸¹.

Ses défauts sont ceux de sa race et de son éducation; il abordera une immense tâche sans avoir la force physique de la mener à bien; moralement il a les faiblesses d'un prince que la vie a gâté. « Flatté trop tôt, trop tôt lassé, — dit-il lui-même dans les vers un peu gauches qu'il a composés, — trop tôt rassasié, mais fuyant le mensonge, il a choisi la vie et ses fortes étreintes » ⁸²; mais il est assez clairvoyant pour discerner le mensonge où il vit et il a assez de courage pour vouloir en sortir :

...On m'a enlevé tout ce qui pouvait bâtir en moi la vérité, — amitié, amour, religion, vocation, — (car ma vocation est toute différente); au nom de l'état, on a fait cela ! Et on m'enlève aussi, comme roi ma-

(79) Gustav Storm : *Norge i det 19de Aark*. I, 154.

(80) A. T. II, 340.

(81) Br. II, 119.

(82) Stand. IV, 215.

jeur, la responsabilité, — la responsabilité de mes propres actions, — c'est le système qui l'exige ! Au lieu d'être quelqu'un, quelle loque humaine ne dois-je pas être ?... Et par dessus le marché, on dit : « le roi est sacré » !... Cela s'achève en sacrilège ! ⁸³.

C'est le roi qui voit les vices de la royauté et qui veut y mettre fin :

...si cela ne peut s'arrêter, moi je m'arrête. Mais il faut que cela finisse. Car un peuple ne peut pourtant point, dans sa marche éternelle vers la vérité, s'avancer avec un mensonge à sa tête ! ⁸⁴.

Cette heureuse réplique nous met au cœur du drame. Björnson y fait plus que d'écarter une bête sacrée. Il a ici encore une intention positive, constructrice. « *Le Roi*, écrit-il à Högsbro, commence à faire son chemin;... une révolution morale, dans le calme des profondeurs, est une affaire longue, mais sûre. Le livre agira comme une *méthode* qu'on essaiera peu à peu sur autre chose, et plus, que le mensonge couronné de l'état ⁸⁵. Ibsen disait que la mission de la poésie était de reculer les poteaux-frontière. Pareillement, Björnson a voulu que son livre fût « à la fois un poème et un porte-vérité » ⁸⁶; « quand j'ai écrit cette pièce, mon but principal était d'élargir le domaine de la libre discussion » ⁸⁷. N'en doutons plus : *le Roi*, heureusement, n'est pas un pamphlet; c'est un poème dû à la collaboration d'un moraliste et d'un psychologue.

*

Björnson expose en ces termes son sujet à Hegel :

...j'écris une pièce sur un sujet contemporain. Lieu inconnu. Style ordinaire de la conversation, comme entre toi et moi. Il s'agit d'un roi et la pièce s'appelle le Roi. C'est un jeune viveur, à moitié perdu, qui est amoureux d'une fière jeune fille de la bourgeoisie... Il veut l'épouser, mais en toute sincérité, — et il se met à dos toute la cour, sa mère, tous les grands, les ministres et même l'opinion populaire égarée. Alors, il commence à voir sa vraie situation, — et que sa situation est un mensonge et qu'il est lui-même l'objet du mensonge. Il décide de faire de la royauté une vérité, et cette lutte coûte la vie à celle qu'il aime, puis à lui-même.

Je pense qu'avant la fin de la pièce la royauté sera pesée à la meilleure balance morale de ce temps ⁸⁸.

(83) Ibid, 193.

(84) Ibid, 193-194.

(85) Högsbro : *Brevveksling*, II, 70.

(86) Br. II, 181.

(87) Stand. IX, 253.

(88) Br. I, 6-7.

Ainsi le drame « s'organise », pour employer le terme excellent de Björnsson⁸⁹. Au centre, le poète situe le roi et Clara, la jeune fille sans noblesse ni fortune, dont il fera sa femme. — La cour n'est indiquée que par un personnage, la princesse, éprise du roi et délaissée par lui. — Contre le roi vont se grouper tous ceux qui ont intérêt à maintenir le mensonge royal, le bailli, le prêtre, le général et le négociant. — En face d'eux, voici quelques hommes généreux, mais ils sont divisés; des libéraux, Gran et Koll soutiendront la tentative du roi; un républicain fanatique, Flink, les condamne au nom des principes. — Derrière les personnages principaux apparaît le peuple, qui a dans ce drame une place nécessaire. — Enfin, traduisant la vision d'une humanité en marche, la poésie et la musique des chœurs donnent à l'œuvre ses perspectives et son couronnement.

Le lyrisme mis à part, tous ces éléments prolongent l'expérience de Björnsson; ce sont les facteurs humains du problème qu'il vit depuis des années. Pour rendre compte des passages lyriques, des « intermèdes » qui rythment le drame, faut-il recourir à l'exemple des Grecs ? Sans doute, et Björnsson nous y invite dans un passage⁹⁰. Mais une influence a été bien plus forte, car elle intervient au moment où Björnsson est gagné par la joie créatrice, pendant le séjour à Schwatz en 1874, celle de Wagner.

Il ne fait pas de doute qu'il ait été puissamment stimulé par une musique qui l'enchantait, au moins dans le cas du *Tannhaeuser*⁹¹. Un critique occasionnel, Haakon Löken, grand admirateur et ami de Björnsson, a même voulu voir dans cet opéra la source principale du Roi⁹². Nous avons assez connu Haakon Löken pour apprécier l'excellence de ses remarques de détail, par exemple sur l'éloquence de Björnsson, et le risque de ses généralisations. Le parallèle entre le roi et Clara d'une part, Tannhaeuser et Elisabeth d'autre part, est instructif; Wagner a sans doute aidé Björnsson à préciser l'évolution morale du roi viveur en un roi régénéré sous l'influence

(89) Br. II, 163.

(90) Stand. IV, 171.

(91) Br. I, 266.

(92) [E. Skovrup] *Hovedtraek* etc., 436 et suiv.

d'une jeune fille pure, — qui meurt, elle aussi, dans l'épreuve. Wagner lui a-t-il donné ces personnages ? Nous ne le croyons pas. La remarque citée, de 1873, sur le roi d'Italie, semble indiquer que Björnson tenait déjà son sujet. Le germe qu'on a signalé⁹³, est une sorte d'épreuve négative de la donnée centrale, si björnsonienne : le roi fondant un foyer. — Ce qui nous semble infiniment plus certain, c'est l'ardente émulation lyrique que l'audition de Wagner a suscitée en lui. Jamais encore, sauf en présence de son cousin Nordraak, il n'avait subi à ce point l'incantation et l'exaltation de la musique. Il veut, à cette date, collaborer avec Grieg pour un opéra. Il rêve du mélodrame⁹⁴, ce qui n'est pas du tout wagnérien, mais qui est sa façon de donner la réplique à Wagner.

N'oublions pas, d'autre part, — et l'exemple lointain des *Contes* le prouve —, que chez Björnson une situation émouvante s'achève naturellement en chant. Wagner, pour *le Roi*, a aidé Björnson à dégager le lyrisme de son sujet et le chant qu'il portait en lui. Les poèmes républicains qu'il songe à écrire en 1873 s'admettent fort bien sans influence étrangère⁹⁵, mais les ravissements lyriques qu'il dut à Wagner, en cet été 1874, peuvent expliquer comment ces poèmes, inséparables de la musique, commentés et prolongés par elle, ont passé dans *le Roi*.

*

De ces éléments, Björnson a fait le drame que voici.

Un prélude, en prose, ouvre l'action. Dans une salle gothique s'agite la foule d'un bal masqué. Où est le roi, le roi galant ? Passe un domino qui fait une cour trop vive à une paysanne.....; « je vous méprise », répond la jeune fille (Clara). C'est le roi qui a reçu cette insulte publique.

Le premier intermède (en vers) est un commentaire du prélude. Les mots de Clara ont un écho formidable. Toutes les voix de l'innocence, toutes celles des victimes de la royauté, étouffant les cris des méchants, éclatent en fanfares, en tempêtes de joie. La victoire du bien est en marche. Un feu dévo-

(93) Br. II, 366.

(94) Br. I, 266-267.

(95) Br. I, 182.

rant va purifier l'âme du roi. « Nous sommes, disent les voix, le chœur des Euménides ».

Premier acte. — Une réunion publique. Il s'agit de chemins de fer. Une ligne locale va rejoindre la grande ligne; quelles voitures acheter? La direction propose, démocratiquement, une seule catégorie de voitures. Mais le bailli, le pasteur, un paysan riche veulent deux classes. Symbole transparent: la scène est un raccourci de la vie norvégienne et des luttes où la royauté est fourvoyée; une lumière peu flatteuse éclaire les conservateurs et leurs arguments: le principe d'autorité, le culte du roi et l'esprit d'obéissance imposé à la femme selon la parole de Paul, etc. Ils sont bafoués et battus.

Un auditeur inconnu se trouvait dans la foule, le roi lui-même. Avec Gran, l'industriel, Koll, le préfet, — auxquels se joint Flink, philosophe ambulante, une sorte de Vinje républicain, — une discussion, d'importance capitale pour l'intelligence du sujet, s'engage sur la royauté. Le roi sort d'une grave épreuve morale. La parole de Clara l'a éveillé à un sévère examen de conscience; il veut devenir un roi-citoyen. Flink, le fanatique, condamne tout compromis. Mais Gran et Koll le suivront dans sa tentative.

Le second intermède exprime des pressentiments tragiques. Son hérité permettra-t-elle au prince de réussir?

Au 2^e acte, le roi tente sa réforme, prend Gran comme ministre et va gagner l'amour de Clara. — Dans le parc du château, ouvert au peuple par la volonté du roi, celui-ci rencontre des soutiens du trône, un industriel trop gras qui voit dans le roi la clef de son coffre-fort et le général qui tourne à la religion. Le roi étourdit son âme de marivaudages avec la princesse; celle-ci défend le décorum royal, cette poésie du peuple. Mais le roi ne songe qu'à celle qui a dit: je vous méprise, et qu'il n'a pu revoir depuis l'insulte. Elle paraît, révoltée par une année de poursuite, sentant le danger et attirée pourtant. Le roi, qui aime, et qui joue sur une carte sa vie et son rêve de roi populaire, essaie de se faire entendre; il la blesse; il dit le mensonge où il a été élevé et comment, par elle, il a été amené à la vérité. Puis comme elle se tait et qu'il est un peu poète, il lui fait écouter, en vers, sa confession déguisée. Une œuvre immense l'attend, mais pour briser le

cercle maudit, il faut commencer par l'éternel principe, un foyer.

Cette fois, elle écoute; elle a accepté. Et les mots qu'ils ne disent pas, un chant d'amour les fait entendre : c'est le troisième intermède.

Le troisième acte voit la mort de Clara. — D'abord une scène de rue. On colporte une chanson satirique contre Clara. La foule s'émeut. Au balcon d'un club, la noblesse manifeste. Tumulte; charge de cavalerie.

Changement de scène. Nous apprenons que le père de Clara, le vieux républicain Ernst, est mourant. Cependant le roi, avant d'épouser Clara, va la présenter à la cour. La princesse le devance et accable Clara de reproches; mais peu à peu elle découvre l'innocence de son cœur, son sacrifice et, brusquement, par une impulsion pareille à celles de Björnson, elle lui ouvre les bras et la prend sous sa protection. Le roi et Clara, après une scène d'effusions aux résonnances graves, vont partir, mais Clara a une vision : son père, moribond, sanglant, lui apparaît. Elle meurt d'épouvante dans les bras du roi. Trop parfaite, elle ressentait toute chose avec une intensité qui la tue. — Dans un intermède écrit plus tard, Clara et son père sont accueillis au royaume de liberté. Le Léviathan humain, traînant encore le poids de l'esclavage, commence à dresser sa tête dans la lumière.

Le dernier acte développe les conséquences de la catastrophe. Le républicain Flink vient demander raison à Grand de ce qu'il appelle sa lâcheté, — et le tue. Le roi se trouve seul au milieu de ses « soutiens »; il les accable de sarcasmes, lance un appel aux chrétiens, pour qu'ils mettent fin au mensonge social. Puis il se tue. — Le roi, comme il est dit au dernier épisode lyrique, a été le martyr d'une juste cause. Un hymne éclate sur ce thème : *Vérité*.

*

Si *le Roi* fut un assez beau succès de librairie, il fut, comme drame, étouffé dès sa naissance, par la presse et par les théâtres, tant fut grande la peur du scandale. Il fallut attendre plus de vingt ans pour que la pièce fût jouée à Kristiania; elle

était frappée « d'interdit » ⁹⁶; *Morgenbladet* alla jusqu'à menacer Björnsson de la « maison de correction » ⁹⁷. Que les journalistes du « boulevard », comme Erik Bøgh, se soient jetés sur l'œuvre pour la travestir, c'était dans l'ordre des choses ⁹⁸; mais des gens sensés se refusaient à voir combien le drame, au fond, était humain et même impartial. Björnsson a raison de dire qu'il y lutte sur un double front, et il a eu le courage, en pleine lutte, d'y faire son examen de conscience et de peindre en Flink le fanatisme républicain où la violence de son tempérament l'a quelquefois entraîné ⁹⁹.

Une autre sorte d'interdit, plus grave, est venue de certains critiques, qui se sont montrés, pour le Roi, d'une extrême sévérité. M. Lamm le range « parmi les œuvres les plus faibles de Björnsson » ¹⁰⁰; on a été jusqu'à l'appeler « un fiasco monstrueux » ¹⁰¹.

Il est évident, — une brève analyse le montre, — que le drame souffre de défauts assez graves et qui s'étalent. D'abord, il est insuffisamment dégagé de la politique norvégienne; il charrie une foule de détails, très heureux et très vivants pour le poète et ses contemporains, indifférents pour d'autres. Il faut faire un effort d'historien pour restituer toute sa valeur à la grande discussion sur la ligne de chemin de fer local et ses voitures, pour retrouver la vie et la passion sous les allusions à « l'autorité qui a pris parti », à l'attitude des paysans conservateurs, à la liberté intérieure, morale, que les pasteurs opposaient à la liberté politique, à l'Amérique, ou à ces lignes sur les fonctionnaires qui évoquent un drame de la vie norvégienne :

...de nos jours, on ne veut pas, dit le bailli, qu'un fonctionnaire soit respecté plus qu'un autre citoyen. C'est la majorité qui gouverne, et elle ne songe qu'à elle-même et à ses flatteurs... Comparez l'état de ces paroisses, aujourd'hui, avec le temps où tout allait si bien, quand le roi, quand ses fonctionnaires étaient respectés, quand gouvernaient ceux qui pouvaient gouverner, et quand nous avions nos fêtes de chant, de tir et d'autres encore... ¹⁰².

C'est aussi à ces origines norvégiennes qu'il faut faire re-

(97) Stand. IX, 250.

(98) E. Bøgh : *Dit og Dat*, 1878, 168.

(99) *Morgenbladet*, 8-XI-1877.

(100) *Vaar Tid*, 1921, 161.

(101) E. Gosse : *Northern Studies*, 34.

(102) Stand. IV, 177.

monter le postulat un peu étroit du drame, auquel s'attache un doute : si le roi, comme ailleurs, s'était tenu à l'écart ? si les dirigeants avaient eu plus de sens politique ? toutes suppositions dont l'histoire norvégienne, comme Björnson lui-même, a plus tard montré la justesse.

L'obscurité de certaines pages a provoqué d'autres réserves. On songe aux intermèdes et en particulier au second. Mais quelle page de grand lyrisme, dans sa force dense, ne paraîtra obscure si on la compare à une conversation ordinaire ? Sauf sur un point, l'intermède incriminé n'est pas plus abstrus que les autres. « Le « Gris », qui est la race, « le père (mort) du roi » est inquiet pour son fils ; une lourde hérédité morale et physique pèse sur celui-ci. Pourra-t-il obéir au chœur invisible qui chante un avenir de liberté et de lumière ? Ecouterait-il au contraire le chœur des imperators qui disent la loi du passé, la mission du chef, l'obéissance de la foule ? La tragédie du roi est d'être impuissant et déchiré par les forces contraires de sa race et de sa conscience. Restent les lignes consacrées aux esclaves, dont Björnson donne l'explication suivante :

...est-ce qu'on ne peut pas comprendre que je voulais, sans risquer la prison, dire que ceux qui, sur cette terre, se pavanent dans les pouvoirs et les honneurs, les idolâtres en uniforme de gala, n'auront, après cette vie, de pouvoir et d'honneurs que ceux qu'ils ont choisis eux-mêmes en vendant leur âme libre pour ce prix ; ils ne seront jusqu'à la fin des siècles que des esclaves ¹⁰³.

Admettons aussi qu'il y ait dans l'œuvre des artifices de mélodrame dont elle pourrait se passer. En dépit de l'affirmation de Björnson, que son drame eût eu plus de succès avec des moyens bruyants ¹⁰⁴, on peut regretter les effets accumulés au dernier acte : la mort de Gran, son cadavre apporté sur la scène, le désespoir de la fille muette. Mais ces objections secondaires feront-elles oublier les beautés du drame ? Or elles sont nombreuses, et souvent de premier ordre.

*

Quand le roi annonce ses projets, Flink, le républicain, déclare :

(103) B. Ark., à Sars, 6-VII-1877.

(104) Br. II, 277.

...il n'en aura pas la permission, le malheureux !... Qu'est-ce que la royauté, je vous le demande ? Une caisse d'assurance, ni plus ni moins ! Des pasteurs, des fonctionnaires, des nobles, des propriétaires, des négociants, des militaires ont des actions dans l'affaire. Et ils ne donneront pas au directeur, je vous le garantis, la permission de faire des bêtises ¹⁰⁵.

Une Faillite et le Journaliste avaient montré quelques aspects de la bourgeoisie. La voici qui est tout entière mise en cause, et l'événement n'est pas de mince importance. Si les grandes œuvres du drame social en Norvège sont le procès de la bourgeoisie, avec ses préjugés politiques, sa morale et sa religion, *le Roi* marque le plein avènement de cette critique. Dix ans de luttes trouvent une première consécration artistique. Une classe comparait, groupée cette fois et responsable, devant le tribunal du peuple assemblé au théâtre. Et nous n'oublierons pas que c'est Björnson le premier, six mois avant Ibsen, qui l'a désignée sous le terme qui a fait fortune : « les soutiens de la société » ¹⁰⁶.

Ici, plus de ménagements. Björnson a voulu tuer son ennemi par le ridicule. Joyeusement, il force le trait. Par le contraste avec les sages Gran et Koll, avec la noblesse d'âme de Clara et du roi, avec la poésie des intermèdes, il éclaire crûment ses bonshommes, bailli, négociant, général, pasteur. Les voici, pesants, soufflants, chargés de graisse, qui font le matin leur promenade hygiénique dans le parc royal :

LE GÉNÉRAL. — Je suis étonné que votre Majesté ait ouvert ce parc à tout le monde.

LE ROI. — Cela épargne aux ouvriers un quart d'heure de marche, quand ils vont à leur travail. — Mais, général, vous êtes devenu croyant, ces derniers temps ?

LE GÉNÉRAL. — Ah, ah, ah, ah ! Vraiment votre Majesté a lu mon ordre du jour ?

LE ROI. — Oui.

LE GÉNÉRAL. — (en confidence) Voyez-vous, sire, cela ne pouvait plus continuer ainsi. (A l'oreille du roi) La débauche à la caserne ! Les officiers, je ne veux pas en parler ; mais quand les soldats, en plein jour... !

LE ROI. — Ah, ah !

LE GÉNÉRAL. — Mon frère l'évêque et moi, nous avons mis sur pied un ordre du jour sur la nécessité de la foi, — de la foi comme base de la discipline.

LE ROI. — Tiens ! L'évêque est la première personne que j'aie rencontrée ici aujourd'hui. — Est-ce qu'il aurait aussi l'estomac malade ?

(105) Stand. IV, 185.

(106) Ibid, IV, 178.

LE GÉNÉRAL. — C'est lui le plus malade de tous. Ah, ah, ah ! (Le roi lui fait signe de s'asseoir). Je vous remercie. — D'ailleurs, ces derniers temps, j'ai vraiment songé qu'en ces moments difficiles, il faudrait une collaboration plus étroite entre l'armée et l'église...

LE ROI. — ...pour la digestion ?

LE GÉNÉRAL. — Ah, ah ! Mais sérieusement, Sire ! Cette collaboration sera bientôt le seul salut du trône ¹⁰⁷.

Bientôt, dans *le Nouveau Système*, Björnson montrera des bourgeois d'une autre étoffe. Mais ceux-ci, dans leur bouffonnerie, sont loin d'être irréels. Ils ont l'étroitesse d'esprit d'une classe qui décline. Ils appartiennent à une minuscule capitale, Kristiania, qui avait une caricature de cour. Ibsen avait donné l'exemple avec le bailli de *Brand*. A son tour, Björnson, par l'ampleur de l'attaque, précède Ibsen et Kielland. Il était justifié à le rappeler :

...peut-être trouvera-t-on maintenant mon plan et mon œuvre plus loyaux, plus consciencieux qu'on ne pouvait le penser il y a dix ans. Peut-être les « soutiens de la société », dont parle le général, ne sembleront-ils plus si caricaturaux, maintenant que ceux d'Ibsen ont paru, à la fois dans la pièce de ce nom et dans *Un Ennemi du Peuple*; ou après ceux de Kielland, dans *Arbeidsfolk* et dans *Fortuna*, que dis-je, dans presque tous ses livres. En outre, le « Gris » cessera peut-être de sembler incompréhensible et peu naturel, maintenant qu'on a lu et vu les *Revenants* ¹⁰⁸.

Si les « soutiens » sont des caricatures, les figures de premier plan ont une vérité nuancée et originale. C'est le cas de Gran, l'industriel discret, humain et courageux, et de Flink, qui annonce le grand thème de la démesure.

Il faut faire une place à part au roi et à Clara. Dans l'art difficile de créer des êtres où une noblesse se dégage des imperfections humaines, ces deux personnages sont une réussite. Ils sont vivants et émouvants, le roi avec plus de brusques élans fébriles, Clara avec une fière et frêle volonté et une profondeur de sentiment qui subjugué le roi. Sa faiblesse, — et c'est encore un thème que Björnson développera admirablement, — est la rançon des âmes riches, qui « envoient mille racines dans les couches profondes de la vie », et qui « gardent une couronne verdoyante, quand les autres sont desséchées » ¹⁰⁹.

*

(107) Stand. IV, 205.

(108) Id. IX, 255.

(109) Ibid, 235-236.

Cette variété de caractères s'est traduite, dans le dialogue, par une variété de tons qui est, elle aussi, une nouveauté : conversations simples, vigoureuses discussions, sarcasme, style frémissant d'humour et parfois de colère, — et jusqu'à l'aisance d'une conversation de salon, ce qui est rare chez Björnsson ¹¹⁰.

A ces éléments, il convient d'ajouter celui qui reprend dans le drame une place de choix : le lyrisme. C'est le lyrisme qui donne leur résonance aux scènes où paraissent le roi et Clara. Par les intermèdes, le poète fait entrer dans le drame, avec ses visions, une philosophie de l'histoire très voisine de celle de Michelet (qu'il semble n'avoir connu qu'indirectement, par Sars et peut-être par son ami suédois Adolf Hedin, qui en avait le culte et nous l'a dit avec émotion), et de V. Hugo, que Björnsson suit déjà attentivement et admire ¹¹¹. Bien qu'il ne doive que plus tard faire une lecture approfondie de *La Légende des siècles*, c'est une ébauche de légende qui s'annonce ici. Et dans le 3^e intermède, quand le roi a gagné le cœur de Clara, Björnsson fait entendre un de ses plus beaux hymnes à l'amour naissant :

Silencieux, ils vont,
l'un près de l'autre,
nouveau-nés du printemps puissant,
qui depuis l'aurore du monde
fait tout renaître dans la vie,
et que l'on perd et que l'on gagne,
mais qui dans l'union des âmes
a donné sa plus belle fleur.

Silencieux, ils vont. Leurs regards mêmes
ne parlent point. Car à leur âme
un chant est parvenu de l'immense harmonie
qui, sœur de la lumière, inonda l'univers
à l'aurore des existences...

...Silencieux, ils vont. Le chant n'est plus.
l'œil hésite encore, la bouche hésite
à parler.

Mais soudain,
tout parle; tout bondit et chante,
fleurit, embaume, éclate et sonne,
les sons, les couleurs se confondent,
ne font qu'un avec leurs pensées;
tout est splendeur et majesté, —
sur la terre, le ciel descend... ¹¹².

(110) Stand. IV, 207-208.

(111) A. T. I, 417-418.

(112) Stand. IV, 220.

*

« Dieu ! Que ce livre est bon et humain », disait Björnson à Hegel ¹¹³. On peut sourire de ce mot ; il est plus qu'excusé par les mérites du drame et par l'accueil scandaleux qu'il reçut. Mais on pourrait sourire encore plus d'Edmund Gosse, qui renchérit sur la critique conservatrice et dit que *le Roi*, comme œuvre d'art, est indigne d'un poète de haute réputation ¹¹⁴. Il serait temps d'y voir plus clair.

On devine, dès les premières scènes, une des raisons qui troublent le lecteur. Le bal masqué où le roi subit le mépris de Clara, le chœur des Euménides, la réunion publique qui montre l'état moral du pays, la discussion sur les projets du roi : autant de façons d'attaquer le sujet, d'en montrer les aspects. Mais le poète n'évite pas une fâcheuse dispersion.

Celle-ci se confirme au cours du drame, par la diversité des milieux et des ressorts qu'il emploie. Résolu à frapper un grand coup, il use de toutes les armes dont il dispose ; il veut convaincre et émouvoir, faire sourire et faire trembler, décrire et suggérer, s'élever sur les ailes de la poésie aux régions de pure lumière.

Björnson a été victime d'une trop copieuse expérience, d'un trop vaste et enivrant sujet : « mon sujet est très poétique, mais extrêmement difficile » ¹¹⁵.

Il a souffert aussi de la multiplicité de ses dons. Son génie est, redisons-le, épique et lyrique, autant que dramatique, — et dans le drame il dispose d'une gamme de sentiments et d'effets qui va de l'idylle et de l'humour aux grands éclats tragiques. Trop de talents sont monocordes et trop d'œuvres monotones. L'excès contraire est presque aussi redoutable.

Mais l'erreur serait de soumettre l'art de Björnson à la toise d'un dogme dramatique, à la norme ibsénienne, par exemple, qui est celle de Scribe, ramenée par un génie à la simplicité classique. Il faut laisser à Björnson le droit, dans *le Roi*, d'imiter la structure d'une pièce romantique ou shakespearienne. Il doit être libre de mettre la catastrophe à la fin du 3^e acte et de faire du 4^e une sorte de thrène tragique. Encore faut-il qu'une forte unité de sujet et d'émotion s'impose dès le début

(113) 9-IX-1885.

(114) *Northern Studies*, 34.

(115) Br. II, 36.

et que la tension dramatique ne faiblisse plus, qu'aux artifices extérieurs se substitue une puissante discipline interne, qu'il crée avec ses propres éléments son propre classicisme.

Peu importe donc que *le Roi* choque les habitudes du réalisme alors triomphant. *Le Roi* est — et a raison d'être — une pièce irrégulière. Mais si on condamne, au nom du réalisme, les intermèdes ou la caricature des « soutiens », il conviendra aussi de condamner les libres éléments des chefs-d'œuvre incontestés que sont *Au-dessus des forces I et II* et *Paul Lange et Tora Parsberg*.

En fait, — et on ne saurait trop en louer Björnsson, — il avait élargi, dans *Une Faillite*, le cadre réaliste; dans *le Roi*, il le brise, — trop tôt, — parce que son sujet quelquefois le mène, alors qu'il devrait le mener lui-même. Mais sa voie est la bonne.

Le but sera atteint quand il aura pu discipliner, ordonner, intégrer dans une formule à lui les éléments dramatiques, lyriques, épiques dont est fait son art théâtral.

Le Roi est une grande tentative imparfaite, mais avec des parties d'une grande beauté; un échec, mais un échec qui a rendu possible l'art plus sûr du *Nouveau Système*, la réussite presque complète de *Leonarda* et la perfection de *Au-dessus des forces (I)*.

III. — **Magnhild.** — Le sujet et le plan. — Une œuvre de transition. — Les hardiesses du roman. — La vocation. — Critique de la vie paysanne. — Réalisme et poésie.

Avant d'avoir terminé *Une Faillite*, Björnson disait à son éditeur :

...pour l'automne (1874), j'écirai une nouvelle. Il s'agit d'une femme mariée à un homme qui lui est très inférieur, mais qui est droit, avec toutes les tentations et les luttes qui résultent de cette situation. Car elle est rêveuse et inquiète. Cela se passe aux confins de la vie paysanne et de la vie cultivée, ce qui est le milieu le plus favorable pour le récit ¹¹⁶.

C'est le sujet de *Madame Bovary*. Non que Björnson l'ait emprunté à Flaubert. Mais « la vie, de divers côtés », lui avait offert « le sujet et les caractères » de son œuvre ¹¹⁷. Le modèle, dit-il à Chr. Collin, est Mme Borch. Il connaissait depuis vingt ans le ménage du sculpteur; il fréquentait les Borch journellement à Rome (1874-1875), et c'est à Rome que fut écrit le début du récit.

« J'ai choisi une nature... passive », dit-il plus tard ¹¹⁸; ce trait semble bien appartenir au modèle principal. Les Borch étaient grundtvigiens; Mme Borch chantait; elle passe pour avoir été fort peu pratique et tournée vers la rêverie. Devant ces natures, l'instinct de Björnson le pousse à aider, à réveiller les forces endormies, ou tout au moins à se demander à quoi elles sont bonnes. Ceci, en langage romantique, est le problème de la vocation. Magnhild est mariée. Le mariage sera-t-il sa vocation ? Et s'il ne l'est pas, que faut-il penser du mariage ?

Nous ne connaissons pas les étapes intermédiaires du roman; mais quand nous le retrouvons sous sa forme définitive,

(116) Inédit; cité par H. Koht, Br. I, LI.

(117) *Dagbladet*, 15 XII 1877.

(118) *Ibid.*

le plan a subi une bien curieuse transformation. En 1876, Björnson qui a lu *Madame Bovary* ¹¹⁹, trouve très intéressant que « ces choses-là puissent être dites ». La hardiesse de Flaubert à traiter la chute d'Emma a encouragé le réalisme de Björnson; mais le poète norvégien a suivi d'autres voies.

Le sujet est toujours situé à la limite de la vie paysanne. Magnhild est la seule survivante d'une famille que l'avalanche a engloutie. Un pasteur la recueille, l'élève avec ses filles. Un jour paraît dans la maison le bourrelier Skarlie; il est boîteux et affreusement laid; il pue le cuir; il est suspect. Les jeunes filles rient de lui. Puis elles rient de ses histoires, car il a voyagé et sait beaucoup. Quand un jour il demande à épouser Magnhild, celle-ci est si passive et le pasteur est si gauche que Skarlie s'impose. Et voilà Magnhild mariée. Mais un instinct la sauve et ce sera un mariage blanc.

Le mari « très inférieur à sa femme, mais très droit » est devenu une sorte de satire campagnard. Le drame de l'adultère est écarté, ou plutôt transformé.

En effet, le plan primitif se dédouble : à côté de Skarlie et de Magnhild, nous voyons apparaître deux amants, le musicien Tande et Mme Bang. La pureté de Magnild, le trouble qu'en éprouve Tande, les regrets et les tourments de Mme Bang amènent la fin de cette liaison. Magnhild retomberait à une vie de torpeur si une camarade de jeunesse, la saine et ferme Rønnaug, ne revenait d'Amérique pour la sauver. Magnhild sort de son rêve et quitte Skarlie.

A première vue, il semblera qu'une forte volonté puritaine ait fait dévier le sujet primitif. N'instituons pas de comparaison entre *Magnhild* et *Madame Bovary*. Mais on comprend que G. Brandes ait été tenté de « donner raison à Skarlie contre sa longue femme idéale. Avec d'innombrables précautions, on fait entendre que Skarlie est, en matière sexuelle, un individu dépravé, et néanmoins, ce monstre de basse sensualité réalise vis-à-vis de sa femme l'idéal... du platonisme entre époux » ¹²⁰.

Admettons que Skarlie soit ce que Björnson veut qu'il soit. Rompre un mariage avec un être odieux, — et un mariage qui n'en est pas un, — n'est-ce pas affaiblir singulièrement la portée de l'œuvre ? Comme elle serait plus probante, si le mariage

(119) B. Ark. Notes Ellen Key, 1876.

(120) G. Brandes-: *Samlede Skrifter*, III, 388-389.

était réel, s'il y avait des enfants, si le mari était un brave homme (retskaffen) ! Mais alors nous aurions l'œuvre puissante qu'est *Maison de poupée* !

Magnhild est une œuvre de transition, qui est restée à mi-chemin des grandes hardiesses.

*

Et pourtant *Magnhild* fit scandale. Ce n'est pas un piétiste, c'est Jonas Lie, le romancier auquel Björnson allait bientôt reprocher trop de complaisance pour les romans français et pour l'amour libre, qui écrit : « ce livre m'a causé à la fois de la joie et de l'effroi... Cet art me fait un peu peur pour toi ; il est presque diabolique dans ce qu'il dévoile. Et ce Skarlie ! »... Le livre l'a surpris par ses traits de génie et sa puissance créatrice, « mais il me semble que des feux follets commencent à y danser ; c'est parce que tout le sujet est un marécage. Il faut presque « être né européen » pour creuser dans ces fondrières morales. Et c'est toi que je vois là, la tête penchée et fouillant ! » ¹²¹.

Si le bon Jonas Lie s'exprimait ainsi, que devait penser le public chrétien, c'est-à-dire la majorité des lecteurs ? La morale de Björnson avait passé jusque là pour être parfaitement orthodoxe. Et voici, disait-on, qu'il s'attaquait au mariage, prêchait l'amour libre, louait *Magnhild* de quitter Skarlie. Le pasteur Heuch relevait sévèrement ces dangereuses concessions au libéralisme moderne : si un mariage est manqué, il faut, au lieu de se révolter, le considérer comme une épreuve et obéir à Dieu en renonçant ¹²².

On ne jugera équitablement *Magnhild* que si on a présentes à l'esprit l'étroitesse du milieu norvégien et la force des préjugés puritains. La thèse du roman nous semblait trop discrète ; en fait, elle est hardie et Björnson a dû maintes fois se défendre. Comme à l'ordinaire, il ne sépare point la responsabilité de la liberté ; il n'a aucune peine à montrer qu'à la routine du christianisme, il veut substituer une morale plus haute :

...la voie que j'indique à *Magnhild* pour sortir de ce mariage est

(121) *J. Lie og hans samtidige*, 109-111.

(122) *Luthersk Ugeskrift* [Björnson som theolog], 1879, 305.

celle de la moralité. Et c'est ce qu'on me semble avoir trop négligé.

Elle commence à être morale dans ce soi-disant mariage; puis elle secoue les rêves et commence une vie de travail. Mais cela aussi est moralité ¹²³.

Mais l'intention libératrice est claire : au dogme du mariage, il faut apporter des ménagements : « aucun auteur norvégique n'a, que je sache, plus nettement montré dans le mariage l'accomplissement de la personnalité, l'acte où notre avenir trouve sa voie et sa consécration. Mais j'ai aussi déclaré avec force que ce qui vaut pour la plupart ne vaut pas pour tous. Place pour les exceptions ! » ¹²⁴.

Hors du mariage, comme dans le mariage, Björnsson veut se garder d'une morale traditionnelle. L'amie de Magnhild, Rönnaug, fille de relais, exposée le long des routes à bien des tentations, a peut-être cédé. Mais « il y a des milliers de filles qui ont été séduites, sans qu'il y ait un coin gâté dans leur âme, sans que la chose ait vraiment laissé une trace dans leur caractère. Nulle part, plus que dans ce cas, il n'est plus déplacé d'apporter des jugements généraux » ¹²⁵.

Longtemps, Björnsson sera obligé de défendre le roman contre l'intolérance pastorale; ce court billet typique le montre dans son effort perpétuel d'assainissement :

...je vois que récemment, à Eker, un pasteur a voulu prouver, d'après *Magnhild*, que selon moi, des époux doivent se quitter quand ils ne s'aiment plus. Dans *Magnhild*, j'ai voulu dire ceci : une jeune fille sans expérience est prise par un vieux matou rusé qui a d'ailleurs assez de qualités pour qu'elle ne comprenne pas son jeu. Quand elle commence, — instinctivement surtout, au début, — à s'en douter, il lui devient complètement odieux comme mari, mais pas encore comme homme. Peu à peu, elle découvre son impureté totale, et quand elle voit qu'il la croit aussi impure que lui, elle le quitte. Je plains la paroisse d'Eker d'avoir un pasteur assez grossier d'esprit et doué d'assez peu de cœur pour n'avoir pas senti et compris cela ¹²⁶.

S'il n'est pas une grande œuvre de combat, ce roman est néanmoins un acte. Il prépare les grands gestes libérateurs que seront *Maison de poupée* et *Revenants*, *Un Gant* et *On pavoise*. Le salut qu'Ibsen, rompant avec un long silence, envoyait à Björnsson à l'occasion de *Magnhild* ¹²⁷, signifie, entre autres choses, qu'il voyait désormais en lui un allié.

(123) *Dagbladet*, 15-XII-1877.

(124) A. T. I, 450-451.

(125) *Politiken*, 2-XII-1917, N° 336.

(126) *Morgenbladet*, 1882, N° 8.

(127) Br. II, 277.

*

Comparées à ces discussions, celles qui s'engagent sur la vocation de Magnhild n'ont qu'une importance secondaire. Signalons-les cependant, puisqu'elles sont d'un temps qui finit. Affirmé avec insistance dans les premiers chapitres, le thème de la vocation s'étale dans toute la troisième et dernière partie du livre. Un personnage, qui est un peu le raisonneur du roman, se débat contre ses obscurités : sa femme était toute ardeur;

ses yeux, ses pensées étincelaient. Vers quel but ? Juste au moment où avec mon aide, elle allait voir clair dans ses dons, elle s'est éteinte. Etoile filante !

J'avais un ami. Comme il était doué... et beau ! A vingt et quelques années, il est tombé dans une tranchée danoise ; à peine deux mots sur lui, à peine un souvenir. Etoile filante !

Mais quel soin pour des existences inutiles ! Ce pêcheur du Nordland qui fut seul sauvé, quand toute la paroisse était détruite, — il vécut soixante ans, bête comme la morue qu'il tirait de la mer ¹²⁸.

Il faut mettre un peu au compte de Björnson l'impatience du même personnage au sujet de Magnhild : « j'en ai assez de cette longue femme et de son ennuyeuse vocation » ¹²⁹.

A travers le roman, on distingue ces moments successifs : un point de départ mystique ; puisqu'elle a été sauvée de l'avalanche, Magnhild doit être destinée à quelque chose. La solution traditionnelle s'offre ensuite : le mariage, et, quand le musicien passe dans sa vie, peut-être l'amour. Cette solution est écartée. D'où viendra la vraie ? Car la vocation n'est pas une, elle est multiple, elle a mille feuilles, comme l'arbre ¹³⁰. Ici, Björnson organise une conspiration de forces amies qui arracheront Magnhild à son inertie : Rønnaug, jadis sauvée par l'exemple de sa pureté et qui veut la sauver à son tour, Tandé qu'elle a libéré d'une liaison indigne, et tous ceux qu'elle a aidés sans le savoir et qui lui font comprendre que la vie l'appelle. Elle n'attendra rien d'un miracle, mais du travail.

Renoncer à des rêves d'amour morbides et se mettre à la besogne, — c'est moralité. Je n'ose décider si chacun peut le faire..., mais dans la conduite de Magnhild, j'ai montré une issue et je lui ai fait découvrir, chemin faisant, que notre vocation n'est pas une ; elle est mul-

(128) Stand. IV, 150.

(129) Ibid, 148.

(130) Ibid, 140.

tipule. Et j'ai pensé que cela pouvait être une consolation pour beaucoup ^{130 bis}.

Considéré ainsi, le roman marque une étape de l'anti-romantisme chez Björnsson.

En voici une preuve encore plus visible. On lit au premier chapitre :

...le paysage est fait de montagnes hautes, escarpées, sur lesquelles passe un orage qui s'éloigne. La vallée est étroite et sinueuse. Un fleuve rapide et le long du fleuve une route en suivent toutes les courbes. Plus haut, sur les pentes, se trouvent les fermes, maisons basses pour la plupart, non peintes mais nombreuses; tout autour, des prés fauchés, des champs de céréales à demi-mûrs ¹³¹.

La brume idyllique des *Contes* a disparu. Le paysage est net et presque dur. L'église est toujours là, mais « elle est nouvelle, et on a essayé d'imiter le vieux style norvégien des églises en bois » ¹³².

Une noce arrive;

le marié n'était plus jeune; il avait de grosses mains, une grosse figure; — la mariée, une jeune fille, était forte et lourde. Les filles d'honneur, toutes en blanc, avaient des gants; aucune d'elles n'osait regarder l'étranger autrement que de côté; la plupart avaient le dos rond; une louchait; aucune ou presque n'était bien faite.

...(Les hommes) avaient des visages durs, des bouches brutales pour la plupart; le tabac avait taché le coin de leurs lèvres; chez quelques-uns il formait une boule sous la joue.

Le voyageur pensa involontairement à la jeune femme (Magnhild) en surioit. Son histoire était celle du paysage. Sur sa tête délicate, endormie, pesaient des rêves, comme sur les montagnes les nuages d'averse; tout ce qu'il voyait, paysage et peuple, formait un cadre à sa personne ¹³³.

Björnsson a beau dire que ces lignes n'expriment pas sa pensée, mais celle du voyageur : celui-ci ressemble singulièrement au Björnsson-juge de cette période. Un jeune écrivain, qui devait bientôt s'enhardir, Garborg, exprima l'étonnement de tous ceux qu'avait enchantés les *Contes* : un « vent glacé » passait sur ce récit; ces paysans et ceux qu'il avait décrits autrefois étaient le jour et la nuit; jadis, il ne voyait en eux que le bien; à présent il les montrait lourds et laids, sales et brutaux, pareils aux paysans de *Brand* et de *Per Gynt* ¹³⁴.

(130 bis) *Dagbladet*, 15-XII-1877.

(131) *Stand.* IV, 65.

(132) *Ibid.*, 66.

(133) *Ibid.*, 66-67.

(134) *A. T.* I, 445.

Björnson se défendit de ne plus croire au peuple ! « pour moi, croire au peuple, c'est croire à Dieu » ; mais il ajouta ces lignes dont on ne saurait exagérer l'importance :

...Nous avons, — généreusement et avec les meilleures intentions, — exagéré le culte du paysan. Je connais bien des paysans d'élite... mais ces belles exceptions ne doivent pas nous détourner de confesser, avec plus de force qu'auparavant, les grandes lacunes, l'abandon, les négligences, la pauvreté et l'ignorance orgueilleuse qui traînent comme des maladies, chez les paysans.

La vantardise doit prendre fin. Mais non l'espoir, non le travail, non la vérité ¹³⁵.

De là au mot fameux en Norvège : « quand le paysan s'éveillera, il s'éveillera à la réaction » ¹³⁶, il n'y a qu'un pas. Pour comprendre la portée de ces graves déclarations, que *Magnhild* a retenues il faut rétablir un instant les perspectives de la religion paysanne chez Björnson : son programme politique, son credo grundtvigien, et, à ses débuts, le rayonnant acte de foi que sont les récits paysans. Sans se contredire, il fait maintenant passer au premier plan les images sévères qui étaient au fond du tableau dans *Arne*. Son optimisme foncier ne se démentira point, mais un réalisme général commande sa pensée et fait retentir partout l'exigence de vérité. C'est à cet égard, que *Magnhild*, dans sa conception de la vie paysanne, est un événement.

*

Faut-il ajouter que ce réalisme commande aussi son art ? On l'a trop dit et il faut décidément rejeter une définition bien sommaire.

D'abord, chaque fois qu'on retrouve Björnson conteur, on retombe sous le charme qui rayonnait de l'homme lui-même, tour à tour sévère, ensoleillé, doctoral, familial, enthousiaste, plein d'humour, — et le tout avec intensité. Ces qualités, qui sont dans *Magnhild* dépassent le réalisme. Skarlie est une esquisse qui pouvait être balzacienne; Rønnaug est un hymne à la santé; on admire avec raison le passage très björnsonien où *Magnhild*, en présence du pasteur et des siens, découvre sous les ridicules leur réelle bonté.

(135) A. T. I, 449.

(136) Ibid, 441.

Quand *Faedrelandet*, une fois de plus, critique le style affecté de Björnsson ¹³⁷, il ne fait que constater l'emploi souverain de la langue et le jeu des images chez un poète. Björnsson approuve Skarlie d'observer « la grasse nonchalance » de l'institutrice, « les jaunes têtes rondes » des filles du pasteur. Celui-ci apprend une nouvelle qui le stupéfait : « il était étendu sur le canapé et fumait. La pipe glissa de sa bouche; la main tomba avec celle-ci; le gras visage s'amollit en une masse, où perçaient les yeux, comme deux grains, vides de pensée » ¹³⁸. La sortie de Mme Bang est décrite ainsi : « le contraste des couleurs de son costume, la plume de son chapeau, l'effet de son rire donnèrent à l'un des assistants l'impression d'une musique qui s'éloignait » ¹³⁹. On le voit, l'impressionnisme de Björnsson n'a pas perdu sa vigueur avec les années.

Il faut mettre à part les chapitres IV et VIII inclus.

Magnhild est donc, de nom, la femme du bourrelier Skarlie, qui est presque toujours absent. La petite station, au bord du fjord, reçoit des hôtes l'été. Un compositeur, Tande, vient loger chez Magnhild. Quelques jours après, s'installe en face une belle visiteuse, avec sa fillette, Mme Bang. Elle est l'amante du musicien, mais l'artiste se lasse. Mme Bang se sert de Magnhild pour le voir plus librement. Puis on découvre que Magnhild a une voix belle et pure et on la fait chanter. Cependant Mme Bang la pare et l'habille; devant le sentiment qui grandit entre la jeune femme et son hôte, elle essaie de ces moyens mélancoliques pour retenir le musicien. Un jour que Mme Bang est insultée par une femme de la rue, Tande a la cruauté, pour ne pas dire plus, de ne pas la défendre. C'est la rupture. Et Mme Bang révèle à Magnhild son secret : « tu l'aimes ». Magnhild fuit. Les personnages se dispersent.

Dans la peinture des caractères, dit G. Brandes, il y a des passages d'une délicatesse et d'une force que Björnsson n'avait pas encore atteints. Qu'il pût présenter des personnages comme le jeune compositeur Tande, comme la belle Mme Bang et son mari, on ne l'aurait pas cru jusque là. Et dans les rapports de Magnhild avec ces figures prin-

(137) 5-XII-1877.

(138) *Stand.* IV, 76-77.

(139) *Ibid.* 116.

ciales, la perfection de l'art s'égale à la justesse du sentiment et de la pensée ¹⁴⁰.

Brandes pouvait dire plus. Ces pages sont autre chose que le triste revers de l'adultère. L'histoire de *Magnhild* est un printemps de passion; la jeune femme naît à la vie. A travers une brume de sentiments, on entrevoit les autres personnages et leur drame. Mais la réalité est comme transposée en improvisations, en chants, où se retrouve tout ce que le sang Nordraak a fait passer de musique en Björnson.

« Je n'ai rien écrit de plus délicat » (que ces chapitres), disait-il en réponse à une critique ¹⁴¹. Ils sont en effet, et de beaucoup, la partie la plus heureuse, et toujours vivante, de l'œuvre. Un vrai poème.

Ceci éclaire les réserves assez vives que Björnson, écrivant à Brandes, allait faire sur le naturalisme français. Laissons le reproche, qui pourtant sera tenace, à l'égard du pessimisme inhérent à ces œuvres, de l'obstination à peindre les parties basses de la vie, avec une cruauté de chirurgiens. « Non ! Je veux sortir de cette abominable atmosphère d'hôpital ! Tonnerre de D... ! » ¹⁴². Même dans le *Nabab* de Daudet, il condamne « cette descente désolée dans une existence immorale, où on participe à une exécution qui n'en finit plus !... C'est étudier la campagne et la retraite de Russie. On fait cela une fois dans sa vie, mais pas éternellement » ¹⁴³. Ces affirmations sont bien discutables. Ce qui l'est moins, c'est sa protestation de vrai et grand poète contre les énormes volumes de Zola; il y voit « un manque d'intensité dans l'imagination, une peur de l'art » ¹⁴⁴. Si l'art est choix, félicitons Björnson de n'avoir pas pratiqué un réalisme superstitieux du fait, de la tranche de vie et de l'accumulation des détails.

Magnhild suggère, en art, la même conclusion que *le Roi*. Une tendance irrésistible porte Björnson à un réalisme toujours plus hardi. En même temps, suivant une tendance con-

(140) *Samlede Skrifter*, III, 338.

(141) Br. II, 191.

(142) Br. II, 225.

(143) Ibid.

(144) Ibid.

traire, il incorpore à son réalisme les meilleurs éléments de son romantisme. Il échappe aux formules. Il assouplit et enrichit son art. Il forge peu à peu l'instrument d'une pensée riche et rajeunie.

CHAPITRE VIII.

DE LA NORVEGE A L'EUROPE

I. — **Evolution religieuse** (II). — Le doute proclamé. — Les appels du temps. — Le discours aux étudiants : « être en vérité ». — Rôle de Björnson. — Morale et religion. — Le moralisme de Björnson. — Björnson et Ibsen. — La faillite de l'orthodoxie. — Le poète héritier du prêtre.

L'année 1876 avait été celle du malaise et de l'illusion, du doute refoulé. L'année 1877 sera celle du doute proclamé.

Vers la fin de 1876, rien en apparence, n'est changé dans ses convictions. A une critique de son ami Borg, il répond :

...croire que l'église, — qui a porté la civilisation mondiale, de même qu'aujourd'hui encore elle fait à travers le monde des miracles, — croire qu'elle est bâtie sur un mensonge, si quelqu'un peut trouver à cela une consolation, grand bien lui fasse ! Pour moi, c'est une croyance à donner la nausée ¹.

Sars, l'historien positiviste, lui demande de collaborer à la revue libérale et de haute tenue qu'il prépare. Oui, dit Björnson, « mais aucune attaque directe contre le christianisme, tant que je serai collaborateur ! » ². Dans l'intervalle, il apprend que ses amis grundtvigiens vont publier une revue populaire et comptent sur lui. Il hésite, croyant qu'il fera plus de bien là qu'avec Sars :

(1) Br. I. LXXI.

(2) Ibid, I, 144.

...travailler, écrit-il à celui-ci, pour le peuple et pour la Norvège est si important que si on m'offrait le choix en disant : de quoi peux-tu te passer pendant vingt ans : ou des progrès de la science, pendant ce temps là, ou des progrès du peuple, — si grand que soit le sacrifice pour moi personnellement, (car je ne tire presque aucune nourriture spirituelle du peuple, mais de la science, indirectement ou directement, tout), — je devrais, par renoncement, souhaiter le progrès du peuple; la science attendrait³.

A la question toujours plus pressante : science ou peuple. Goethe ou Grundtvig, — en attendant qu'il trouve prochainement la conciliation, — il répond encore : Grundtvig. Mais la lettre citée le montre : sa foi est vermoulue; l'esprit a déjà émigré vers un autre temple.

Chr. Bruun se refusait encore à le croire. Appelé à Kristiania, il était heureux de constater que si presque tous les savants ou poètes étaient opposés au christianisme, il y avait « une grande et heureuse exception, Björnson, dont la poésie repose sur une solide base chrétienne »⁴. Mais une autre voix se faisait entendre, à Kristiania aussi, pressante et provocante, celle de G. Brandes. Ce fut un événement, moins important peut-être pour la Norvège que Brandes ne veut bien le dire dans ses mémoires⁵, mais pour Björnson, sans aucun doute. Le scandale s'y ajouta, l'Université ayant, au mépris de la tradition, refusé une salle au « docteur » G. Brandes. Les conservateurs voulaient écarter ce pestiféré, cet athée⁶ qui « avait traité de la façon la plus choquante un des plus importants et des plus beaux récits de la bible. Or, continue Brandes, j'avais appelé l'histoire du sacrifice d'Abraham une légende. Vingt ans après, les professeurs orthodoxes de théologie à l'Université de Copenhague tenaient le même langage que moi »⁷.

Brandes parla sur Kierkegaard. Sverdrup était au premier rang des auditeurs. La place que tiennent dans les journaux les comptes rendus et les polémiques est significative⁸. Les artistes fêtèrent Brandes. Les intellectuels, Sars en tête, l'acclamèrent ainsi que l'Association des étudiants, c'est-à-dire les amis, les compagnons de lutte, les fidèles de Björnson. Brandes répondit aux hommages, en appelant ses auditeurs à la révolte intellec-

(3) Ibid, 146.

(4) *Dagbladet*, 1876, N° 216.

(5) *Levned*, II, 206-213.

(6) N. C. Vogt : *Samtiden*, 1912, p. 75.

(7) *Levned*, II, 207.

(8) *Dagbladet*, 1877, N°s 281, 285, 287, 290, 295, 296.

tuelle. « Il ne pouvait comprendre que dans un pays... dont les poètes étaient les premiers du Nord..., qui dans presque toutes les branches de la science avait donné des contributions excellentes, on eût besoin d'un agitateur (comme lui). « Oui, répondait-on; nous subissons un joug spirituel; nous n'avons pas l'ombre de liberté religieuse... Mais ne pouvaient-ils s'émanciper ? Il leur faisait honte d'une patience qui tolérait encore qu'un fonctionnaire dût appartenir à l'église d'état. Quand auraient-ils une réforme aussi simple que le mariage civil ? Ne pouvaient-ils, comme le lion (des armes norvégiennes) secouer leur vermine ? » « Je souhaite à la Norvège, disait-il en terminant, la liberté de l'esprit »⁹.

Aucune ligne de Björnson ne nous renseigne sur ce qu'il pensa d'un appel si proche, si direct, lancé d'une tribune qui avait été la sienne, où il avait été, où il voulait plus que jamais être le grand-prêtre de l'esprit. Mais tenons pour certain qu'il l'entendit et en fut touché profondément.

On en douterait pourtant à lire les comptes rendus des conférences qu'il fit lui-même cet hiver. Elles sont, comme à l'ordinaire, triomphales et fructueuses. Il y reprend d'anciens sujets : la chapelle sixtine, Grundtvig, les conditions de notre vie spirituelle; il y ajoute le Tannhäuser, mais dans le même esprit : les deux piliers de sa philosophie de l'histoire sont toujours la supériorité judéo-chrétienne et surtout la primauté des Germains sur les « Romains ». Luther reste le sauveur de la liberté et de la foi.

Mais ne demandons pas à ces airs de bravoure d'exprimer les convictions qui grandissent sous les anciennes formules. Dans le détail, d'ailleurs, à en juger par des résumés très imparfaits¹⁰, ces conférences trahissent des préoccupations nouvelles. Et il ne pouvait en être autrement.

A partir du printemps, des événements importants se succèdent. Il ne s'agit pas du train ordinaire de sa vie; les joies de famille s'y mêlent toujours aux soucis et même à certains espoirs de direction théâtrale. Mais voici que paraît *le Roi*, en qui Björnson mettait tant d'espérance. Il le savait injouable pour l'instant; mais il attendait au moins la reconnaissance de

(9) G. Brandes, *Levnad*, II, 211-213.

(10) Verdens Gang, 1-III-1877.

la jeunesse et des chrétiens auxquels il adressait un suprême appel :

...saluez le christianisme de ma part, disait le roi, et dites lui qu'il doit avoir un œil fixé sur la royauté... Il ne devrait pas la laisser plus longtemps être la grande séductrice, la prostituée. Oui, j'espérais que le christianisme essaierait enfin d'être le sel de la société...¹¹.

Or, Björnsson récolta la tempête. « Pour le Roi, j'ai beaucoup souffert; j'ai été bafoué et haï¹². Même du côté de ses amis, il ne trouva guère que « silence ou pitié »¹³.

Rebuté par le public et par les chrétiens, il trouve ailleurs des stimulants. Sars publie en avril sa revue : *Nyt norsk Tidsskrift*, et la Norvège a enfin un organe libéral. Une brèche était faite, par des norvégiens, dans la muraille de Chine norvégienne. La pensée de Comte était exposée pour la première fois dans le Nord. Dans la lutte contre l'orthodoxie, dit G. Brandes, la Norvège est celui des trois pays qui est entré le dernier dans l'arène. Mais on y a plus de passion, on accueille avec plus de chaleur les idées nouvelles, et il espère que Björnsson renoncera à ses préjugés contre l'esprit latin¹⁴.

Ce souhait sera pleinement entendu un an plus tard. Maintenant, c'est le Kierkegaard de Brandes qui est la révélation dont son humanisme a besoin¹⁵. Ce livre est des plus réussis. Pour le fond, c'est un peu le jugement de Voltaire sur Pascal. Brandes, étudiant l'homme plus que le penseur, souligne ce qu'il a de maladif et d'inhumain, si bien que le système ne laisse le choix qu'entre les sombres abîmes du catholicisme, ou la liberté¹⁶. « En Kierkegaard, dit Björnsson, je pense que le piétisme est tué »¹⁷. Il veut n'y voir encore que la ruine du piétisme. Mais le charme qui a ensorcelé une génération est rompu, et, en Björnsson même, c'est autre chose que le piétisme qui menace ruine.

*

Désormais, les signes du « printemps se multiplient. « Je suis (7 avril) accablé de travail ! Et je me trouve si bien chez

(11) Stand. IV, 250-253.

(12) Br. II, 181.

(13) Ibid.

(14) *Det 19de Aarhundrede*, avril 1877, p. 73-77.

(15) Br. II, 180-186.

(16) *Samlede Skrifter*, II, 404.

(17) Br. II. 180.

moi ! Et j'ai tant de livres !... Oui, oui, oui, je me sens tant de gaieté, de santé, de force, — et tant de dettes ! » ¹⁸.

Grâce à Heftye, il a son été tout à lui. Il est encore trop tourmenté pour l'employer à ce qu'il voudrait, — c'est-à-dire à un drame, — mais son temps n'a pas été perdu : « j'ai atteint cet été à beaucoup de clarté en bien des choses » ¹⁹. Une vigoureuse évolution l'a porté bien en avant de son entourage ²⁰. Il est émancipé, « armé ». Et les actes suivent.

Fin juillet, sans attendre que sa crise religieuse soit mûre, il se libère partiellement, parmi les grundtvigiens de Sagatun. Il ose y faire, en détail, la critique du dogme des peines éternelles et de l'enfer. Arvesen nous fait entrevoir ce qu'il ne faut jamais oublier pour comprendre Björnson, la stupeur du public qui l'écoute en silence, comme accablé par une révélation tragique ²¹.

Cela se passait devant un cercle restreint. C'est devant tout le Nord que Björnson, le 20 octobre, approuve l'adresse de sympathie à G. Brandes, obligé de quitter Copenhague pour s'établir à Berlin. On lui refusait le poste de professeur auquel il avait droit; la presse conservatrice aboyait contre lui au long des années; ce critique de 33 ans, dont l'œuvre, déjà considérable, eut fait honneur à tout grand pays, se voyait contraint ou de se taire, ou de mourir de faim.

Avec une force passionnée, dit Björnson, aidé de très vastes lectures, dans un style souple et coloré, il a poursuivi ses tâches, et le premier résultat sur moi a été que j'ai appris, — car j'en avais besoin, — à respecter d'autres croyances que la mienne.

Chaque nouveau livre qu'il a publié a élargi mes vues, fait faire des progrès à ma pensée,... et ce qui est pour moi le plus important, par sa description souvent magnifique d'hommes convaincus et de leur destinée, il a fortifié ma volonté. Il a fait de moi un travailleur plus confiant dans la société éternellement jeune de l'Esprit, à laquelle je crois appartenir ²².

Björnson brouillé avec Chr. Bruun ²³, Björnson défendant et louant Brandes ! Peut-on rien imaginer de plus nouveau ? Björnson a beau dire qu'il n'est pas d'accord avec Brandes sur les questions de foi : décidément, il a pris parti pour la libre-pensée. Il a brûlé ses vaisseaux.

(18) Br. I, LXXI.

(19) Br. II, 186.

(20) Ibid., 191.

(21) O. Arvesen : *Samliv* etc., 95-99.

(22) A. T. I, 435-436.

(23) Br. II, 191.

*

On allait s'en rendre compte dans une circonstance qui a laissé aux auditeurs de Björnson une impression inoubliable et qui reste un des points de repère de la littérature norvégienne.

C'est un simple discours tenu le 31 octobre 1877 à l'Association des étudiants, qui avait organisé une fête en son honneur.

Björnson prit occasion d'un discours que « quelqu'un », — le roi Oscar II, — avait adressé à la jeunesse d'Upsal pour l'engager à rester fidèle à sa tradition. En d'autres temps, Björnson eut approuvé. Personne, en ce sens, n'a été plus pieux que lui. Mais « tradition », dans la bouche du roi, voulait dire « réaction ». Or, nous sommes, dit Björnson, à une époque de transition. Beaucoup de vieilles choses deviennent incertaines. Mais nous ne savons pas ce qui viendra et nous avons peur de l'inconnu ²⁴. Björnson précise le diagnostic du mal. Ce dont souffre le temps, ce n'est pas de vices dissimulés, comme le pense Ibsen. Nous nous abusons sur nous-mêmes; « nous souffrons de beaucoup de mensonges que nous ne voyons pas, et de beaucoup de mensonges que nous voyons, mais dont nous ne savons pas nous débarrasser » ²⁵ : mensonge royal, mensonge gouvernemental qui dure depuis des années en Norvège, mensonge au sujet des paysans qu'il a montré dans *Magnhild*, et le mensonge des mensonges, en religion. Quel peut être le remède, sinon la vérité ? » C'est pour la vérité, dit le roi des consciences au roi des corps, qu'il faut avoir de la piété » ²⁶.

Soyons sincères. Soyons « en vérité » (i sandhed).

Si j'étais prêtre, je dirais pour commencer et pour finir : croyez; c'est l'essentiel; la foi est aussi la plus haute sagesse. Mais pour chaque individu, l'essentiel est d'être « en vérité ». Si j'étais certain que chacun de nous fût en vérité, osât penser, dire ce qu'il pense, alors j'aurais la certitude que notre société est saine et que, les temps accomplis, nous finirons aussi par avoir la foi. Mais parce qu'on cache quelque chose, ce qu'il y a de plus noble en nous se fausse, notre volonté se gâte...

Bien que je ne sois pas prêtre, ce que je veux vous dire à tous... est ceci : essayez d'être en vérité. Etes-vous vrais, alors il y a pour vous

(24) A. T. I, 439-440.

(25) Ibid.

(26) Ibid.

une voie de salut, aussi sûr qu'il y a une vérité. C'est un Dieu de vérité qui a dit lui-même qu'il est « en vérité » ²⁷.

Il faut aller au delà des médiocres comptes rendus qu'on a gardés et interroger les auditeurs de Björnson pour comprendre l'effet de ces paroles. Tous sont unanimes. « L'air frémissait », dit un journal, d'une intense émotion ²⁸. Des témoins aussi différents que G. Gran et Chr. Collin l'ont répété : le discours fut « d'une puissance inoubliable » ²⁹. Il bouleversait les consciences avec la même force que les grands drames d'Ibsen ³⁰.

Douter ! Rien ne semble plus étranger à Björnson. Son geste naturel est l'affirmation. Toute sa vie est un acte de foi. Son irrésistible ascendant sur les foules trouve là une de ses causes. « Je ne suis pas créé pour le doute » ³¹, a-t-il dit, et on peut l'en croire.

Et pourtant le doute le tourmentait depuis longtemps déjà. Les contradictions de la conscience contemporaine se heurtaient en lui et devenaient chaque jour plus graves. Il est en pleine crise religieuse ; il a abandonné des dogmes, d'autres chancellent ; la prééminence judéo-chrétienne est menacée ; la mission nordique est vermoulue ; au sujet des paysans, des amis grundtvigiens, ses illusions tombent. Le doute mortel va-t-il l'emporter ? Björnson, qui est la santé même, trouve d'instinct le remède : ce doute écarté jusqu'ici, il l'accepte, bien plus : il le proclame, il le donne en exemple. « On n'éteint pas, dira-t-il plus tard, un pareil incendie en silence » ³².

S'il avait eu besoin d'un conseil, Björnson l'aurait trouvé chez Sars. Dans le premier numéro de sa revue, que Björnson lut avidement, Sars s'expliquant sur l'incrédulité moderne et sur les âmes faibles qu'on aurait le devoir d'épargner, disait :

...ces égards envers la conscience d'autrui, poussés si loin qu'on devient traître à sa propre conscience, ne sont d'ordinaire qu'un prétexte derrière lequel on cache son égoïsme ou sa lâcheté morale...

Mais pourquoi provoquer le doute ? Il répond :

...il y a deux sortes de doute : le doute actif, qui conduit à la re-

(27) A. T. I, 442.

(28) *Aftonbladet*. I-XI-1877.

(29) G. Gran : Björnson, 73.

(30) Conversations avec Chr. Collin.

(31) Br. I, 93.

(32) Br. II, 243.

cherche et à la réflexion, et le doute passif, qui naît d'un esprit blasé et qui veut ses aises, ou d'un égoïsme matérialiste qui veut n'infliger ni à soi ni aux autres l'ennui des grandes questions de la vie... C'est cette dernière espèce de scepticisme qui souvent passe pour une foi véritable, un sincère esprit religieux, un sain et solide conservatisme...³³.

Ainsi, la « foi » est le fait des conservateurs sceptiques; le doute, des chercheurs et des savants ! Le monde est renversé et ce n'est pas le moins curieux spectacle de cette période de bouleversement moral. Björnsson, comme Sars, en a été si frappé qu'il y a trouvé la matière d'un poème non publié de son vivant : « Croire, Douter »³⁴. Et l'idée en a été conçue à la date où nous sommes, comme le prouvent ces lignes écrites huit jours après le discours :

...que te semble-t-il des prêtres qui devraient être formés à la foi et qui sont les moins croyants des hommes ? Leur Dieu n'est que le dieu des mourants et des morts, pas celui des vivants³⁵.

Le doute est un acte de foi dans la vérité qui s'annonce et qu'on trouvera demain; Björnsson en a pour preuve intime tout le bagage de jeunes certitudes qui ne cesse de s'accroître en lui. Essayez d'être vrais, dit-il aux étudiants, parlez de tout, en toute franchise; vous n'en vaudrez pas moins, tout au contraire³⁶. Précisant ce conseil, il écrira bientôt les lignes qui expliquent ses longs tourments et son éclat :

...dès mon enfance, j'ai appris que c'était un péché de douter. A ceux qui lisent ceci, j'adresse ce pressant appel : le doute n'est pas un péché; mais le doute sans recherche est un péché... C'est la passion du vrai qui importe, qu'elle conduise au doute ou à la foi³⁷.

Certaines difficultés pouvaient le faire réfléchir. Il n'avait pas encore renoncé définitivement au théâtre³⁸, il songeait à partager sa vie entre Aulestad et Kristiania³⁹. L'insidieux Lochmann, le plus intelligent et le plus dangereux des hommes de droite, qui prit la parole après lui devant les étudiants, essaie de se le ramener à « la poésie et à l'idéal ». On n'est pas sûr, en lisant son discours, qu'il n'ait pas spéculé sur les misères économiques du poète pour l'enlever à son « exil » et

(33) *Nyt norsk Tidsskrift*, 1877, p. 25-26.

(34) Br. 309-313.

(35) *Aftonbladet*, 6-XI-1877.

(36) Gr. II, 358..

(37) O. Arvesen : *Samliv etc.*, 101-102.

(38) Br. II, 309-313.

(39) *Aftonbladet*, 6-XI-1877.

l'attacher au théâtre, c'est-à-dire le lier. Mais la règle de Björnson est toujours « d'être où il faut être ». Au courage qu'il tenait de son père, « mon maître quand il s'agit de dire ce que je crois vrai à la face de Dieu », il ajoute un irrespect hardi. Il est naturellement « disposé à dire la vérité à tous, amis et ennemis, surtout quand personne ne le fait et que le silence devient péché »⁴⁰. « Le diable est bête qui fait le contraire »⁴¹. Donc, il parla.

Sverdrup le salua de ces mots, et il ne pouvait en trouver de plus justes : « je suis heureux de trouver un homme »⁴². La jeunesse l'acclama, toute la jeunesse, celle qui avait toujours juré par lui et celle qui suivait Ibsen. Il s'était tu depuis quelque temps, sauf dans ses livres; il semblait distancé, mené par les événements spirituels. A présent il menait, il prenait la tête du mouvement libérateur.

*

« La jeunesse, disait Björnson, attend de moi plutôt trop que trop peu. Ce que je peux faire, au fond, c'est bien peu de chose »⁴³.

Etait-ce vraiment si peu ? Et quel était son rôle ?

Dans une société en travail, encombrée de vieux dogmes, de préjugés et d'ignorances, il demandait à chacun de se soumettre à un examen sévère, d'écarter toute illusion. Il montrait du doigt des cas : celui de la royauté, celui des paysans. Il faisait mieux; il donnait par son propre exemple le courage de chercher et de confesser. Inhabile aux sciences, c'était pourtant une sorte de méthode qu'il proposait :

...il faut que je parle à la jeunesse, qui ouvrira les voies de la terre promise que j'aie vue en esprit; ce n'est pas la république; ce n'est pas un régime de liberté religieuse aussi complète qu'en Amérique; car la prochaine génération elle-même n'ira pas si loin; mais les vents de l'esprit, qui finiront par nous amener dans ces royaumes, la liberté de parole, le courage d'être vrai, l'enthousiasme, l'éveil *intellectuel et moral* de la société : voilà mon idéal, et jusqu'à ma mort je veux lui recruter des défenseurs⁴⁴.

(40) Gr. II, 358.

(41) O. Arvesen : *Samliv* etc., 101-102.

(42) Br. II, 197.

(43) Br. II, 199.

(44) Ibid, 194.

Son domaine, à lui poète et prophète, est celui des consciences. « Je ne parle pas de la vérité absolue; mais je demande à chacun d'établir son bilan » ⁴⁵. D'autres disent : science, et lui : morale. Le discours de Björnsson aux étudiants est une proclamation, — et l'une des plus importantes qu'il ait faites, — de son moralisme.

Jusque là, il avait ramené, ou cru ramener tout à la religion. En ce moment, il croit toujours à un dieu personnel, à l'immortalité de l'âme et sans doute, à la divinité du Christ. Il invoque un dieu de vérité ⁴⁶. Mais les passages essentiels de son discours pouvaient être prononcés par un incroyant. Sa morale, désormais, s'affirme indépendante, et, bien qu'on ne l'ait pas signalé, ce n'est rien de moins qu'une nouvelle et très importante étape de son évolution religieuse.

S'il est un argument qui revienne sans cesse dans les discussions du temps, c'est que la libre-pensée sera la ruine de la morale. Libre-pensée, matérialisme, immoralité sont synonymes. Lochmann, après tant d'autres, n'a garde d'omettre la comparaison fameuse avec le « sucre et le vitriol » ⁴⁷. Or Björnsson constatait, souvent à ses dépens, que la religion officielle, base de l'éthique, disait-on, se vidait de son contenu moral. L'intolérance et la haine étaient les vices étalés de l'orthodoxie. Les vrais prêtres modernes étaient ces philosophes incrédules, qui déclaraient, comme Stuart Mill, avoir été élevés en dehors de toute religion par un père scrupuleux, et n'avoir d'autre foi que la thèse de Bentham : le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre d'hommes ⁴⁸.

Pour Björnsson, ces résultats sont d'une extrême importance. S'il affirme si vigoureusement son doute, c'est que ce doute recouvre une certitude. Sa religion est chancelante ou à demi détruite; mais il sent, il sait, il constate que la morale est sauve. C'est de là qu'il tire son allégresse dans la lutte contre l'orthodoxie. On verra un jour, dans ses lettres, avec quelle fermeté, jusqu'à la fin de sa vie, il a maintenu cette acquisition capitale contre tout retour offensif de l'esprit religieux.

(45) Ibid, 201.

(46) A. T. I, 442.

(47) G. Gran : *Norsk aandsliv* etc., 215.

(48) Stuart Mill : *Moral grundet* etc., trad. G. Brandes.

La primauté de l'exigence morale s'annonçait dès sa jeunesse. On la trouve dans l'instinct de discipline qui corrige la violence expansive de ses héros. Quand reparait la vague de 1848 et qu'un grand courant de liberté passe sur le Nord, quand Björnson s'enthousiasme pour le parlementarisme, l'affranchissement de la femme, des « husmen », des ouvriers, un mot — « ansvar » — responsabilité, apparaît toujours et donne son contrepoids à la liberté. C'est sa réponse à la crainte des conservateurs; l'individu responsable sauvera de l'anarchie les états libres. Vient le moment des systèmes : système grundtvigien, mué en mission du Nord, mission protestante, prêchée de Schwatz ou d'Aulestad. Non seulement ils sont à base morale, mais ils sont pure morale; ils se ramènent au précepte de vérité⁴⁹, au développement de la personnalité dans sa plénitude⁵⁰. La politique des petites nations doit être une éthique. Le théâtre également.

Une vigoureuse concentration ramène peu à peu Björnson de l'action dispersée à la poésie. Il avait commencé la conquête du Nord et du monde. Elle se transforme, surtout depuis son départ pour l'Italie, en conquête de l'individu.

De plus en plus, il vise au renouveau de la conscience. C'est luthéranisme, si l'on veut, mais un luthéranisme ramené à sa source. « Il faut bâtir, ou mieux rebâtir les bases de la foi »⁵¹ : « donner une base aux idées de sa vie »⁵². « L'important, écrit-il à G. Brandes, n'est pas nos idées, mais notre vie »⁵³. Inutile de prêcher l'idéalisme, mais la responsabilité en tout⁵⁴. Et on a cité son appel brûlant adressé de Sorrente aux âmes qui veulent confesser leur foi⁵⁵.

Avec la primauté de la morale, Björnson affirme son universalité. Elle pénètre toute la politique, ainsi qu'on le voit à maints passages des lettres aux politiciens Högsbro et Hedlund⁵⁶. Une croissante gravité éthique caractérise ses œuvres; elle pénètre dans *Une Faillite*, s'accuse dans *le Roi*. Björnson avait raison de dire à Ellen Key : « en réalité, je suis maintenant à la chasse du mensonge sous toutes les formes »⁵⁷.

(49) Gr. II, 222, 367.

(50) Br. I, 30.

(51) Gr. II, 344.

(52) Br. II, 87.

(53) Gr. II, 310.

(54) Br. I, 2.

(55) B. Ark., à Mix Anker, 9-IV-1875.

(56) Br. II, note, 173, 174, 175.

(57) B. Ark., notes E. Key, 1876.

*

Rien n'est plus björnsonien que cette rude parole. Et pourtant elle prend un son ibsénien. Ce n'est pas sans raison que dans son discours, Björnsson envoie un salut « au vigoureux esprit » qui a créé *les Soutiens de la société*⁵⁸. Ibsen est devenu un compagnon de lutttes.

En dépit des critiques réciproques qui leur échappent au cours des années précédentes⁵⁹, et bien qu'ils ne doivent renouer amitié qu'à l'époque des *Revenants* (1881), ils sont ramenés l'un vers l'autre invinciblement. La meilleure preuve en est l'attitude toute nouvelle de Björnsson à l'égard de *Brand*. « Maintenant, je comprends mieux *Brand*. Pour la première fois, j'en suis extrêmement reconnaissant à Ibsen. Auparavant, je ne le pouvais pas »⁶⁰. Le héros lui avait semblé et il lui semblera toujours inhumain. Mais que la société mérite une si puissante colère, voilà ce qui devient sa conviction profonde. Brand, cependant, inaugurerait une révolte morale, mais point sociale. C'est beaucoup plus, si l'on veut, la protestation de Rousseau contre une civilisation corrompue, que la campagne de Voltaire et des encyclopédistes, — de Brandes-Sars-Björnsson, — contre une société conservatrice. C'est Björnsson, par sa politique, qui donne à partir de 1868 l'exemple du courage contre l'égoïsme bourgeois et qui prolonge cette politique dans ses œuvres, *le Journaliste* et *le Roi*.

A son tour, par *les Soutiens de la société*, Ibsen fait un grand pas vers son émule : Bernick est une variante du type Tjaelde; les « soutiens », comme on l'a vu, sont une invention de Björnsson. Le dénouement du drame d'Ibsen est même aussi björnsonien que possible. — De son côté, Björnsson tend la main à l'individualisme ibsénien. « La genèse du mot « être en vérité », dit l'apologie anonyme, date..... du temps de la conversion de Björnsson quand il se fraya un chemin à travers les formules de la foi et enseigna à tous que ce qui importe, ce n'est pas la foi, mais d'être sincère envers soi-même, d'être en vérité..... Ceci, entre autres choses, l'a amené à exiger la

(58) A. T. I, 349.

(59) Lettre [inédite] à Sars, 7-VII-1874. — Notes E. Key, 1876. — Lettre [inédite] à Hedlund, 22-V-1876. — G. Brandes : *Levnad*. II, 101, etc.

(60) Br. II, 259.

vérité personnelle, l'accord entre la vie privée et la vie publique, les paroles, la conduite »...⁶¹.

Qui ne voit, à ces paroles, que l'accord est fait entre les deux hommes sur une question essentielle ? Il se prolonge dans leurs œuvres. Les thèmes ibsénien des grands drames ont été aussi, — sans que la gloire d'Ibsen ait à en souffrir, — conçus, ou annoncés, ou dégagés, ou développés par Björnson : le féminisme, dans *Une Faillite* (après l'*Union des jeunes*) ; le thème de l'hérédité, dans *le Roi* ; celui d'un *Ennemi du peuple* dans le *Nouveau Système* et dans l'action même de Björnson, lequel est un des modèles de Stockmann. Dans Flink, du *Roi*, dans le *Nouveau Système* apparaissent les excès de l'exigence idéale de Gregers Werle, de la confession imposée « sous la menace du revolver »⁶². On verra ce que contient le plan de « en Klokkefamilie »⁶³. Enfin, ces deux drames incomparables que sont *Au-dessus des forces* (1883) et *le Canard sauvage* (1884) naîtront quand les dioscures, d'un semblable mouvement, s'élèveront au-dessus de la mêlée. — Tant il est vrai que leur génie et leur temps les unissent dans un même effort pour abattre les murs de la prison morale et créer une conscience nouvelle.

*

Le moralisme que faisaient prévoir les premières œuvres de Björnson, qu'annonce la « rude gravité » de Brand⁶⁴, Björnson, après la quarantaine, va l'exprimer avec une conviction totale.

Ce trait, profondément gravé, du drame norvégien, paraît si naturel aux compatriotes de Björnson qu'ils y font moins attention. Mais si des jugements français peuvent paraître suspects, les nordiques ne le seront pas. Les conflits du moralisme et de l'esthétisme chez Ibsen et au Danemark ont été excellemment indiqués par E. Kihlman⁶⁵. Nous n'avons pas à redire comment le danois Cl. Petersen trouva en Björnson le héros de la croisade éthique. Mme J. L. Heiberg a beau

(61) *Dagbladet*. 7-XII-1892.

(62) *Ibid.*

(63) *Gr.* I, 98-99.

(64) Høst : *Ibsens Digtning og Ibsen selv*, 110. — Voir aussi H. Koht : *Ibsen*, I, 343.

(65) *Ur Ibsen-dramatikens idé-historia*.

tourner à la vertu, Björnson doit protester furieusement contre son esthétisme. C'est un langage qu'il répètera bien des fois, en particulier dans ces lignes qui sont, dès 1875, un appel au critique qui prendra place un jour à ses côtés dans les batailles morales, Chr. Collin :

...quand je parle éthique, (on) parle esthétique ! Et pourtant un jour la critique norvégienne, — quand enfin elle viendra après s'être fait longtemps attendre, — fera exactement ce qu'a fait la poésie norvégienne; elle se séparera de la danoise, en élargissant son domaine vers la morale ⁶⁶.

Les jugements suédois ne sont pas moins catégoriques. On a dit la stupéfaction du cercle Hedlund devant l'irruption de ce géant puritain. Ellen Key ne tarit pas d'éloges reconnaissants pour l'enseignement moral qui se dégage d'*Une Faille* ⁶⁷. On pourrait citer d'autres témoignages. Rappelons au moins l'importante affirmation de Fr. Böök, que de Norvège surtout est venu « le meilleur de l'esprit des années 1880, l'idéalisme moral et l'enthousiasme moral » ⁶⁸.

Björnson ira peut-être trop loin dans ce sens, bien que son paganisme doive s'opposer toujours aux excès puritains. Mais ce qu'il faut constater en ce moment, c'est le sérieux accru de son réalisme, c'est son emprise sur les consciences, c'est la royauté morale qu'il exerce. « Si on demande, dit Chr. Bruun cette année même, où est la force en Norvège de notre temps, il faut répondre : elle est dans le domaine de la poésie » ⁶⁹.

Nous retrouvons ici un des secrets de la « poétocratie » norvégienne.

Quand Björnson, un soir d'octobre 1877, tenait à la jeunesse ce discours pathétique, il devenait exactement le grand prêtre dont la mission le hantait et qu'il souhaitait à son peuple. La crise du temps appelait un juge et un prophète. Des dieux tombaient en poussière. Quels seraient les dieux nouveaux ? Depuis le milieu du siècle, l'orthodoxie norvégienne, dans une puissante tentative de restauration religieuse, avait voulu annexer la bourgeoisie et barrer la route aux idées nouvelles. A présent, elle est en recul sur toute la ligne. Dans le *Luthersk*

(66) Br. II, 65.

(67) B. Ark., lettre du 20-I-1875.

(68) *Svenska litteraturens historia*, III. 72.

(69) *To foredrag*, 3.

Kirketidende, puis dans le *Luthersk Ugeskrift* les appels de détresse commencent à se multiplier. Les interventions de Lochmann sont un signe à peu près infaillible. Un témoin d'esprit peu hardi, mais exact, Horn, doit avouer la crise ⁷⁰. Chr. Bruun, lutteur solitaire, appelle pour la religion un renouveau qui ne viendra pas ⁷¹. Car tandis que les croyants sont divisés, l'union se fait chez les adversaires. La jeunesse s'enhardit de nouveau à discuter les idées ⁷². Et voici des chefs, Sars, G. Brandes, Ibsen, et le plus exposé de tous, parce qu'il revenait de plus loin et que sa voix portait dans tout le Nord, Björnson.

Une grande, une dramatique faillite s'annonçait, celle des partis religieux. La religion devrait être la grande puissance spirituelle du temps, mais

il est bien significatif, dit Björnson, qu'elle n'ait pas produit un recueil de sermons capable de survivre, pas un grand orateur religieux, pas un lyrisme indépendant. Pareillement, en pleine ville universitaire, au cœur même de la mission religieuse, celle-ci tombe en morceaux et aboutit à une guerre intestine : la petitesse engendre la petitesse ⁷³.

Divisions, intolérance, coteries impuissantes : les signes du déclin sont incontestables. Heureusement pour la Norvège, si la vie reflue de l'orthodoxie, elle afflue ailleurs. C'est encore à travers Björnson que nous observons cette transmutation :

...si nous ne travaillons, comme disent les prêtres, qu'en vue du salut éternel, au lieu de purger la société du mensonge, nous ne ferons jamais un pas.

Où en est le christianisme, pour avoir si rarement, si mollement agi ? Dans quel société vivons-nous ? Dans le mensonge jusqu'à la bouche...

Non, il faut ici une révolution... En avant, au nom du Seigneur, contre le péché social qui empeste notre air, — et ce sera la guerre de toutes parts, contre tout où à peu près ⁷⁴.

Voilà, saisi à son origine, le grand événement moral du temps. L'héritier du prêtre, c'est le poète. La religion s'épuise, et l'art prend sa place.

La laïcisation des forces vives de la religion, commencée

(70) *Theologisk Tidsskrift*, Copenhague, 1877, p. 722-760.

(71) *Folkelige Grundtanker*, 390-393.

(72) Wallem : *Det norske Studentersamfund*, 706 et suiv.

(73) A. T. I, 421.

(74) Br. II, 174.

depuis quelque temps, s'amplifie avec Björnsson, bien plus engagé qu'Ibsen dans les voies religieuses. Nous avons toujours accordé une signification typique au récit suivant :

...ces derniers temps, mon vieil ami le pasteur Storjohann de Londres a été ici et à cette occasion j'ai assisté avec lui à une réunion piétiste chez le chef de bureau Kjaer. Après une soirée très gaie, Storjohann s'est levé, tenant en main une bible et un psautier; puis il s'est rassisi, a lu un passage et nous avons chanté un psaume de Brerston. Ensuite, il s'est levé de nouveau, et, tenant une main sur les yeux, il a prié pour nous, sans nommer personne, mais au sujet de ce qui nous était cher, ou nous manquait, ou nous causait du tourment. Il pria aussi pour la patrie et eut une pensée pour tous les événements du temps et ce qui menaçait de toutes parts. Il pria pour les marins, parce que le temps était mauvais et que c'était le moment dangereux des tempêtes d'automne. Il priait, sans éclats et de tout son cœur. Et je pensais : si nous finissions ainsi chaque journée, avec nos amis, si nous nous réunissions ainsi chaque matin ! Comme cela nous aiderait à dompter la bête en nous, à purifier nos intentions,... comme cela allègerait notre travail et notre responsabilité, ouvrirait les sources du cœur ! Seigneur ! Suis-je en état d'essayer ? Je le voudrais tant !... ⁷⁵.

Cette ferveur pieuse est devenue ferveur morale. La foule des influences religieuses que Björnsson avait accueillies au cours des ans, au Danemark ⁷⁶ comme en Norvège, il les laisse. Veut-on savoir, non par les livres, mais par la vie, comment Björnsson a vu refluer vers lui l'idéal religieux d'une élite ? Qu'on lise les lettres que les Rode lui écrivaient vers 1870 ⁷⁷. Ils sont pour Björnsson des amis idéaux. Leurs lettres, chez Margrete surtout, ont l'accent de la confession. Cette jeune femme lit et relit Kierkegaard. Il donne un contenu à sa conscience; sa lecture est un tonique puissant, qui serait dangereux, s'il n'était corrigé par Grundtvig. Grave, sans ascétisme, amie du monde parfois, elle s'étonne d'être au bal, se sent vieille et hostile au plaisir quand pourtant la joie bouillonne dans son cœur. L'apaisement lui vient à Vartov. Mais la santé, la vie, la vraie direction morale, c'est de Björnsson qu'elle les attend, — car elle a « soif et faim » de sa parole. La mission annoncée dans cette âme par Kierkegaard et par Grundtvig, c'est le poète norvégien qui l'accomplira.

Sous de calmes apparences, sous les préoccupations matérielles de la société norvégienne (et danoise) se discerne au

(75) Br. II, 46-47.

(76) Voir Valborg Erichsen : *Edda*, 1923. p. 356-363 et Harald Beyer : *S. Kierkegaard og Norge*, p. 190-210.

(77) B. Ark. Lettres de G. et de M. Rode.

cours du siècle un fort courant idéaliste, une fermentation morale, un ardent élan spirituel. Pour retenir et discipliner ces forces, les Caspari, les Gisle Johnson, les Heuch ont fait un effort obstiné. Mais en vain. Et c'est leur tragédie. Ils tissaient les mailles d'un filet qui ne pouvait capter les vents de l'esprit. Mais ce que l'orthodoxie n'a pu retenir, c'est la littérature suspecte ou haïe qui l'a attiré, gardé, exalté. C'est elle, c'est le théâtre⁷⁸ qui ont été les grandes puissances morales du temps. C'est Björnson, avec Ibsen, qui a été le constructeur de la cité éthique. Suivant le mot de l'excellent historien et critique V. Andersen, Björnson-Thor, au temps d'*Arnljot Gelline*, avait changé son marteau en croix. Désormais, entre ses mains, la croix est pour toujours redevenue marteau⁷⁹.

Ne nous étonnons plus qu'un simple discours, dont on n'a même pas le texte complet, ait été pour une élite norvégienne un grand événement. Non seulement il annonce le contenu éthique de grandes œuvres, mais il est un monument sur la route du poète, un témoignage unique sur l'orientation du drame norvégien. Björnson l'entendait bien ainsi, quand il lui donnait, dans ses souvenirs, une place à part. C'est lui encore, dans une réponse à Chr. Collin, qui déclare avoir pris alors (1877) pleinement conscience de la nécessité, pour la race, d'une réforme intime, « par un sentiment plus fort de sa responsabilité, par plus de courage, surtout à dire la vérité »⁸⁰.

C'est, ajoute-t-il, *le Nouveau Système* qui exprima le premier cette conviction. Avant d'exposer le dénouement de la crise religieuse, il convient d'étudier ce drame.

(78) Gr. I, 255.

(79) *Björnson-Festskrift*, 40.

(80) 9-IX-1907.

II. — **Le nouveau système.** — Genèse de l'œuvre. — Sens du symbole. — Plan du drame. — Björnsson prend possession du milieu bourgeois. — Défauts et mérites.

Le drame du *Nouveau Système* est né de la rencontre d'une « stemning » et d'une image. La « stemning » est l'ensemble ardent et tourmenté des sentiments de Björnsson, quand il allait d'un système à l'autre, c'est-à-dire quand il se frayait un chemin, parmi des doutes de toutes sortes et des débris de dogmes, vers une foi nouvelle. L'image est empruntée aux discussions norvégiennes sur les chemins de fer. Ces questions étaient « un des éléments de la grande lutte politique »⁸¹. Gouvernement et opposition étaient en désaccord : quelles lignes construirait-on, à voie normale ou à voie étroite ? Le gouvernement, par l'organe du directeur Pihl, tenait pour la voie étroite, plus économique et mieux adaptée au terrain montagneux. Sverdrup intervenait depuis longtemps dans le débat. Dès 1869, on avait des doutes sur les avantages du système Pihl ; ils grandissent après 1870 « et donnent peu à peu naissance à un conflit très aigu entre spécialistes, surtout de 1874 à 1877 »⁸².

Björnsson était naturellement très au courant. Un de ses amis, Störmer, lui donnait des détails techniques. Et puis, la question des chemins de fer était une affaire nationale, une « rikstanke », dont dépendaient le bien-être et l'avenir du pays. Björnsson s'échauffe :

as-tu lu, écrit-il à Hedlund, les articles de l'ingénieur Störmer sur la question « voie étroite et voie normale » ? C'est un petit livre que tu devrais te procurer aussitôt, puis tu en donnerais des extraits. Car

(81) H. Koht : *Sverdrup*, II, 86.

(82) Ibid, 104.

c'est un « phénomène ». D'après ces articles, il est hors de doute que X. est un faussaire. Il a défendu la voie étroite par des moyens malhonnêtes. D'ailleurs, on commence maintenant à avoir peur, car il a acheté tout le matériel de nos chemins de fer sans contrôle. Rien que pour la dynamite etc...⁸³.

La question des chemins de fer, l'image de la voie étroite opposée par des conservateurs à la voie normale est devenue aisément le symbole de la crise norvégienne.

L'œuvre semble avoir été conçue avant l'été 1876 et, pendant un an, elle apparaît de façon intermittente sur le chantier du poète. L'idée principale se montre déjà dans les notes d'Ellen Key (1876), « je suis, déclare-t-il, à la chasse du mensonge sous toutes ses formes », et l'envers du thème s'y trouve aussi : les hommes en général, et Björnson en particulier, sont impitoyables, quand ils veulent suivre leurs principes jusqu'au bout. L'hiver qui suit, au cours des conférences de Trondheim, une remarque indique qu'il concevait nettement un autre thème du drame : il parle des jeunes gens usés, qui ont trop vécu, et qui osent se présenter à notre jeune fille norvégienne, « si saine, si honnête et pudique »⁸⁴. Et il déclare avec force que « la femme est en détresse parmi nous ». C'est à peu près une réplique importante du *Nouveau Système*⁸⁵.

Jusque-là, Björnson faisait passer son ardeur de réforme dans *le Roi* et mettait un dernier espoir dans les chrétiens. L'accueil fait à l'œuvre, l'incompréhension, la peur ou le silence ne créent pas le *Nouveau système*, mais exaspèrent la critique de Björnson :

...récemment j'ai publié un livre qui s'appelle *le Roi*. Je m'y bornais, quoique républicain, à demander : est-ce vrai, tout ce qui concerne le roi ? sa situation est-elle tout à fait sincère ? Sinon, n'est-ce pas une loi morale que le mensonge engendre le mensonge ?

Et on m'a répondu : à la prison !⁸⁶.

En lutte contre un milieu où sa pensée étouffe, Björnson brise peu à peu ses chaînes ; le drame s'élargit avec ses doutes ; il devient le confident journalier de son expérience ; il est présent derrière le fameux discours aux étudiants. Désormais l'œuvre ne le quitte plus, ainsi que le prouve sa correspon-

(83) Lettre inédite du 22-V-1876.

(84) *Verdens Gang*, 1-III-1877.

(85) *Stand*, IV, 338.

(86) *A. T.* I, 440.

dance. Elle est associée au dernier hiver de crise et aux espoirs toujours plus sûrs de l'année 1878; elle prend enfin sa vraie conclusion en 1879 après l'affaire du drapeau « pur », où Björnson avait été un Hans Kampe incomparable. Bref, *le Nouveau Système* est le drame-témoin, qui résume deux années de crise et en transpose les enseignements dans le domaine de l'art.

*

Le Nouveau Système est le drame du doute. Une goutte d'acide, depuis dix ans, était tombée dans l'œuvre de Björnson. Elle laisse dans *Une Faillite* une trace qui s'élargit dans *le Journaliste*. La critique devient menaçante dans *Magnhild* et *le Roi*. Dans *le Nouveau Système*, elle a tout gagné. Désormais le doute s'attaque à toute la société, ou comme dit le poète symboliquement, au système.

Qu'est-ce, précisément, que le système ? En son principe, c'est un fait de petite ville; dans une classe, tous se connaissent, et malgré les haines personnelles, se tiennent et se défendent. — C'est de plus, en Norvège, un fait historique : le bloc de la bourgeoisie menacée, qui serre les rangs pour sauvegarder ses intérêts et ses idées. — Et c'est l'obstacle auquel se heurte Björnson au cours de son affranchissement, obstacle politique, social, moral, religieux. Malgré son don inépuisable d'illusion, trop d'expériences lui ont appris qu'il existe une conjuration bourgeoise et que chez l'ennemi tout se tient.

L'Europe le lui enseigne, qui montre partout l'union des partis conservateurs, la Sainte Alliance nouvelle, organisée pour la défense du trône et de l'autel, des privilèges sociaux et des abus moraux et pour barrer la route aux idées. Au fond de la province norvégienne, il a le même spectacle; il avait attaqué le système Stang; il poursuit, à propos de la nomination d'un pasteur, le « système » religieux, qui décide « des choix et des avancements », qui « impose ses volontés », fait et défait les ministres ^{86 bis}. Sverdrup lui écrit, au moment où il médite son sujet, — et c'est pour dénoncer la conspiration réactionnaire :

(86 bis) *Oplanden Avis*, 1877, N° 42.

...nuits de veille, jours de labeur, guerre au couteau contre l'armée noire et l'armée galonnée, contre leurs alliés, je veux dire ces messieurs dont le dieu est Mammon et la bible le Grand Livre. Le résultat est qu'il faut ravalier ces misères, cette médiocrité d'esprit et cette étroitesse de cœur, cette lâcheté et cette bassesse, ces défaillances et ces trahisons...⁸⁷.

Mais voici une voix plus puissante encore; c'est celle d'Ibsen qui publie en octobre 1877 *les Soutiens de la société*. Le problème y prenait une ampleur magnifique, — et contagieuse.

Riis, le directeur général des chemins de fer, a introduit par fraude un système auquel il ne croyait pas. Le système est devenu vérité officielle, affaire d'état, religion. Riis a pour lui l'armée des directeurs et des ingénieurs; il a les bureaux, les grands fonctionnaires, les ministres, le roi. Il est pieux, naturellement, et il a l'appui de l'église, soutenue par le gouvernement et le soutenant. Et malheur à l'incrédule qui dénoncerait le système ! On l'écraserait. Mais ces croyants, si assurés, chancellent; ils doutent du peuple, qu'ils tiennent à l'écart; ils doutent du progrès, de la vérité, d'eux-mêmes, et ils se racrochent désespérément à la tradition.

La société entière est rongée. Par l'hypocrisie, par « une canaillerie sournoise », dit Ibsen; par « l'illusion de la foi », dit Björnson⁸⁸. Par habitude, par intérêt, par peur du scandale, on affirme sans croire. L'exemple vient de haut :

...prenons l'exemple le plus haut, celui du roi;... Il nous adresse des discours et nous lui en faisons. Mais s'il s'avisait de nous dire tout ce qu'il pense de nous ? Ou si nous lui disions ce qui nous vient à l'idée sur lui ? Mais c'est interdit formellement par la loi. Et nous serions punis !...

Il vient du prêtre :

...si le prêtre, au lieu de nous dire ce à quoi l'Écriture et son serment l'obligent, nous faisait connaître ses doutes, (car quel est le prêtre qui n'en a pas ?) — ah ! ce serait une belle histoire ! Et pourtant ce serait la sincérité même...⁸⁹.

Un doute entraîne l'autre. Impossible de s'arrêter dans cette voie, ainsi qu'il est dit dans quelques lignes (inédites) du manuscrit de Björnson :

KARL. — Un large horizon s'ouvrait, et pas seulement sur ces questions.

(87) B. Ark., lettre inédite du 12-VII-1877.

(88) A. T. I, 439.

(89) Stand. IV, 327.

HANS. — Non. Tout se tient, dans notre foi.

KARL. — Nos doutes aussi. Et ils se sont présentés d'eux-mêmes ⁹⁰.

Au dernier acte, le monologue de Riis nous le montre obligé enfin de rejeter l'illusion dont il voulait masquer son angoisse intime, comme un prêtre incrédule. C'est le point culminant du drame. Riis s'est obstiné contre la vie; il est le représentant d'un monde attardé. En lui, autour de lui, tout s'est effondré. Un seul soutien lui reste, son fidèle second, homme au caractère droit, aux calculs infailibles, le chef de bureau Larssen. Riis le fait venir, et la scène est sans doute une des plus heureuses de la pièce. Il veut s'appuyer sur la foi de Larssen. Mais la foi de Larssen reposait sur son absolue confiance en son chef :

RIIS. — Dites-moi, Larssen,... ne croyez-vous pas ?

LARSEN. — Je vais être très sincère, M. le Directeur général.

RIIS. — Vous l'êtes toujours, Larssen.

LARSEN. — Oui, c'est-à-dire, autant qu'on peut. Car souvent je n'ai pas su où j'en étais,... si je croyais, oui ou non.

RIIS. — Vous, Larssen ?

LARSEN. — Mais je me ressaisissais en vous voyant, M. le Directeur général.

RIIS. — En me voyant ? (s'oubliant complètement) Vous n'auriez pas dû, Larssen !

LARSEN. — Grand dieu ! pourquoi pas ? M. le Directeur général.

RIIS. — ...Non, parce j'avais foi en vous, Larssen.

LARSEN. — (épouvanté) En moi ?... Vous ?

RAVN. — Cela commence à devenir amusant.

RIIS. — Vraiment !... Ah, vraiment !... Cela, c'est le comble ! (brusquement) Ah ça, mon gaillard, seriez-vous un faussaire ?

LARSEN. — Qu'est-ce que... que vous... que vous dites ?

RIIS. — Qu'est-ce que cela veut dire de faire croire aux gens, de me faire croire que vous croyez ce que vous ne croyez pas ?

LARSEN. — Ce que je ne croyais pas ? Mais si ! je croyais !

RIIS. — Du diable si vous croyiez !... vous croyiez en moi.

LARSEN. — Mon dieu oui,... c'est comme dans la vie,... un peu plus, un peu moins...

RIIS. — C'est-à-dire, un mensonge de plus ou de moins ! ⁹¹.

*

« La pièce que j'écris, dit Björnson à Brandes, comprend deux générations. Cela m'amuse de les dessiner en traits qui semblent gros, mais qui sont en réalité délicats; oui je m'amuse à les suivre à l'autel, au conseil des ministres, aux

(90) B. Ark. II, 2.

(91) Stand. IV, 343.

noces »...⁹². Et à Hedlund, il annonce qu'il peint son temps « déployant le drapeau sous lequel les vieux seront jugés et les jeunes rassemblés »⁹³.

Le plan du drame se complète. Au camp du doute s'oppose l'armée de la foi. Car douter, pour Björnson, on le sait bien, c'est crier son doute. S'il doute, c'est au nom d'une vérité nouvelle. A la jeunesse il confiera le soin de la proclamer.

Ainsi en face de Riis et de son groupe, il dresse Hans Kampe, qui rallie les forces d'enthousiasme et de rébellion, les jeunes ingénieurs, représentés par Karl Ravn et sa femme, et les enfants mêmes de Riis, son fils Fredrik et sa fille Karen. Ce sont les enfants spirituels de Björnson. « Les deux générations, dit-il ? Mais l'une des deux est mon invention; car nous n'en possédons qu'une »⁹⁴. Dans un autre drame, il les appellera Credo et Spera. Ici, il les soutient de son optimisme. L'un d'eux fait très belle figure : Hans Kampe est mieux qu'une anticipation; il est l'homme des temps nouveaux, des idées d'Europe, de la science triomphante. De retour de l'étranger, hardi et libre, il va sauver son père qui s'enlise et ruiner le système dont ses calculs lui ont montré la fausseté. Le personnage doit beaucoup à Björnson lui-même. C'est lui qui est chargé d'appliquer à la société l'exigence de vérité que le poète-prophète proposait aux étudiants. Pareil à Björnson, si peu fanatique au fond, il a déjà, devant la souffrance de Karen, comme un regret de sa rudesse⁹⁵. Le fameux thème de « l'exigence idéale » se double aussitôt de son contraire, au détriment de la logique peut-être, mais au profit d'une vérité très humaine.

Björnson dit encore de son drame :

...je suis en train de peindre la vie des petites sociétés, les petites pensées, l'imagination courte, les volontés domestiquées, les luttes qui jamais ne deviennent grandes et graves, d'où, par suite, ne naissent jamais de victoires complètes ni de caractères entiers et forts, — mais des compromis, de l'amertume et du découragement⁹⁶.

C'est une plainte qui court dans toute l'œuvre. Les autres thèmes sont européens ou s'élèvent peu à peu à une vérité

(92) Br. II, 235.

(93) Lettre inédite, fin mai 1878.

(94) Br. II, 255.

(95) Stand. IV, 301 et suiv.

(96) Br. II, 248-249.

européenne : celui-ci rappelle la Norvège, mais donne à l'œuvre une amertume bienfaisante. Comme le poète qui rapportait d'Italie et d'Allemagne, du Danemark même, la nostalgie de grands horizons, et qui en ce moment rêve de plus en plus de la France, Hans Kampe retour d'Amérique, évoque cette terre promise de tant de drames et de romans norvégiens.

...là, il y a de vraies batailles, souvent formidables, et l'âme y trouve un stimulant. Qu'importent quelques éclaboussures, quand les forces sont tendues à briser ? Oui, qu'importent même blessures et prison ? On tombe, on est vainqueur avec des milliers d'autres, le drapeau flotte éternellement ;... c'est ainsi que se façonnent les grands caractères, les puissantes volontés ;... Mais ici ? que trouvez-vous en échange ? Quelques hommes brisés, malades, aigris,... et quelques solitaires ⁹⁷.

Björnsson voyait autour de lui trop de gens qui se taisaient, trop de ces positivistes, qui n'avaient rien à apprendre de Brandes, — et de lui-même, — sauf la hardiesse. Il savait par l'exemple de Dunker, quel courage il fallait pour parler. Son drame fera une place aux victimes du silence et de la résignation : Fredrik Ravn, qui était fait pour de grandes tâches, et le père de Hans, le vieux Kampe, qui a bravement lutté et qui cherche une diversion dans l'ivresse.

Peu à peu, l'œuvre devient un centre. Toute la société bourgeoise y passe pour être jugée. Voici les femmes, incapables, bigottes, et bégueules ; le premier acte se termine par une scène à effet où Björnsson veut montrer le résultat d'une éducation de poupées. Karen et ses amies sont en barque sur le fjord ; un homme qui se baigne près de là est en train de se noyer, mais par fausse pudeur, les jeunes filles n'osent lui porter secours. Björnsson les plaint plus qu'il ne les condamne : elles sont ce que les a faites la religion mal comprise et l'égoïsme des hommes. « Nous, les victimes », dit l'une d'elles ⁹⁸. Ici se poursuit avec vigueur le procès des hommes. Il était commencé dans le *Roi*. Avec les Riis, il prend une portée considérable. Fredrik Riis a séduit une jeune fille qui sera mère. Mais elle n'est pas un parti pour le fils du directeur général. Celui-ci exige donc qu'il l'abandonne. Or cette histoire n'est qu'un recommencement : Riis père a agi de même jadis. Il personnifie, en matière sexuelle, « l'irresponsabilité sou-

(97) Stand. IV, 265.

(98) Stand. IV, 338.

riante » ⁹⁹ que bientôt Björnson va poursuivre et traquer. Ceci n'est qu'un prélude aux grandes campagnes morales.

Cette œuvre, quand on la relit, souffre d'un pullulement de thèmes et de tendances. Elle est trop proche des crises où Björnson a pris sa matière. Mais si on la replace dans la série des drames, la qualité en apparaît aussitôt. On dirait volontiers que sa principale originalité est dans la peinture des « soutiens », de la bourgeoisie. Car elle marque un grand progrès. Très incomplète dans *Une Faillite*, qui est limitée aux milieux d'affaires et à la petite ville de la côte, plus heureuse avec Evje, trop schématique et caricaturale dans *le Roi*, elle atteint dans *le Nouveau Système* une large vérité. « Ah ! si vous saviez tout ce que je rêve de faire ! Car je puis enfin tenir l'ébauchoir et peindre le milieu avec discrétion » ¹⁰⁰. Björnson ne s'abusait pas : il prend ici possession du « milieu » bourgeois. Jusqu'ici, il s'en était un peu « remis au hasard » ¹⁰¹. A présent, il voit l'ensemble et les individus. Son Riis est un portrait très solidement construit, très nuancé et très vivant. D'origines modestes, il a des allures de grand bourgeois. Il se meut dans le monde, dont il a adopté le vice aimable, avec une grande aisance. Nous admirions, devant Björnson, qu'il pût écarter si facilement les objections de ses enfants. « C'est qu'il est très fort », nous répondait-il, en ajoutant qu'il avait écrit d'un trait cette scène importante ¹⁰². Le « système » trouve en lui un défenseur plein d'habileté et de verve :

MME RIIS. — Mais nous, mon cher Riis, nous nous disons les uns aux autres la vérité !

RIIS. — Ah vraiment ? Si je te disais la vérité, ma bonne amie, la vérité complète et sans contrôle, — nous ne vivrions pas ensemble un seul jour...

MME RIIS. — ...Mais Riis !

KAREN. — ...Mais père !

RIIS. — ...agréablement, veux-je dire. Et réciproquement. Non parce que toi ou moi sommes pires que d'autres. Nous valons peut-être mieux que la plupart des gens. Mais si on doit dire tout, alors c'est la ruine de la famille, de la société, du royaume, de l'église, etc.; tout tombe en morceaux. Nous-mêmes nous devenons des bêtes; car ce serait sans aucun doute la bête qui parlerait en nous le plus souvent ¹⁰³.

Il serait trop long de dire comment Björnson, en quelques

(99) *Dagbladet*, 7-XII-1892.

(100) Br. II, 235.

(101) Ibid.

(102) Stand. IV, 323 et suiv.

(103) Ibid, 327-328.

traits, fait vivre les nombreux rôles d'hommes de la pièce. — Avec les femmes, nous sommes en retard d'une génération. La plus esclave du passé est sans doute l'excellente Mme Riis, tout sentiment, et dévouement, et dévotion. Mais l'émancipation est proche. Sa fille Karen s'y essaie, non sans courage ni souffrance.

Ainsi se constitue dans l'art norvégien un assez vaste monde bourgeois, qui va des maris autoritaires, conservateurs et peu fidèles, aux femmes victimes, et à une jeunesse impatiente de vérité et d'indépendance. Une belle ordonnance de vie est menacée. Des drames étouffés se devinent. On entend des plaintes et des révoltes. Mais les souffles du large pénètrent dans ce milieu longtemps fermé. Les idées d'Europe, l'exemple de l'Amérique précipitent la révolution morale de la bourgeoisie. En Norvège, Björnson mène désormais l'assaut avec Ibsen. Kielland va les rejoindre.

*

S'il y a au théâtre un réalisme björnsonien, c'est sans doute dans *le Nouveau Système* qu'il a trouvé sa formule la plus heureuse. Elle est dégagée des quelques exagérations qu'on trouve dans *Une Faillite* et dans le *Journaliste*. « Je me charge, disait Björnson en écrivant ce drame, de faire savoir au public ce qu'est un paysan, ce qu'est un prêtre »...¹⁰⁴. Pour la première fois, toutes les nuances de la vie bourgeoise se reflètent dans un dialogue naturel où l'on discerne la voix de personnages très variés.

Ce que Björnson doit, pour la structure du drame, à divers devanciers, saute aux yeux du lecteur. On a dit fort justement sa dette envers Augier¹⁰⁵, les Kampe, père et fils, rappelant d'assez près Giboyer et Maximilien. A Ibsen aussi il a emprunté beaucoup. Comme Bernick, Riis, par ambition, a abandonné celle qu'il aimait, la femme pauvre et courageuse que n'a pu remplacer la douce Mme Riis. La technique et le symbole des *Soutiens de la société* ont inspiré le *Nouveau Système*, qui, à son tour, inspirera Ibsen pour *Un ennemi du peuple*. — Mais

(104) Br. II, 235.

(105) M. Lamm : *Vaar Tid*, 1921, 162 et suiv. Nous avons déjà cité et discuté cette étude remarquable sur Björnson et le théâtre français.

cette recherche doit être complétée et il faut savoir dans quelle mesure ces emprunts sont devenus norvégiens et personnels ? Or Björnson a réussi le plus souvent à les rendre originaux. On en jugera par la grande scène du 3^e acte, où une vieille tante, de langue hardie, comme Mme Pernelle dans *Tartuffe*, fait avec une verve endiablée la revue de la famille et du temps; cet acte brillant est un compromis entre la scène de famille, la réunion publique et la soirée classique dans un salon. Cette réussite ne sera pas sans lendemain; Björnson acquiert une aisance qui lui servira dans la grande scène des prêtres de *Au-dessus des forces* (I).

Dans le *Nouveau Système*, Björnson est encore embarrassé par ses richesses. D'acte en acte, jusqu'au troisième, le sujet se dédouble, se ramifie, se gonfle et s'étale. Aussi demandions-nous à Björnson s'il n'avait pas songé à verser ce sujet dans la forme du roman. Il répondit non, sans hésiter, et nous savons, par ses confidences à Chr. Collin, que chaque œuvre, dès sa naissance et sans aucun tâtonnement, se présentait comme drame ou comme roman. Toujours est-il qu'ici il a encore quelque peine à discipliner une donnée exubérante. Il y a quelques points morts; c'en était un que la scène (IV, 2, 2) où un jeune ingénieur un peu agité venait raconter à Hans Kampe ce qui se passait à la Chambre, pendant la discussion du « système » ¹⁰⁶. Au lieu de ce récit, nous voyons le beau-frère de Riis, dont le silence soutenait le mensonge officiel, avouer la grande duperie; avec lui, nous revenons au centre du drame.

On souhaiterait qu'une correction pareille eût amélioré le symbole. Très vivant pour Björnson, et intéressant pour les Norvégiens d'alors, il est indifférent à d'autres lecteurs. Combien sont préférables le vaisseau pourri des *Soutiens de la société* et l'eau empoisonnée d'*Un Ennemi du peuple* ! Non qu'ils vaillent mieux en réalité, mais leur simplicité est bien plus théâtrale. — Et cependant on serait très injuste si on s'en tenait à ces objections, sans signaler le grand effort, souvent heureux, fait par Björnson pour dominer et ramasser son sujet. C'est parce qu'il en avait conscience qu'il appelait l'échec du *Nouveau Système* « la plus grande déception de sa vie » ¹⁰⁷.

(106) Stand. IX, 289-293.

(107) B. Ark. Lettre à E. Sars. 3-XII-1882.

Comparé à la dispersion du *Roi*, ce drame marque en effet un immense progrès.

Sans doute aussi *le Nouveau Système* a-t-il pâti d'un conflit intime entre l'optimisme de Björnson et la logique du sujet. Hans Kampe part en guerre, seul, contre Riis, le « système », les puissants du jour. On s'attend à des réactions sans merci et l'on songe au cercle qui se resserre impitoyablement autour du docteur Stockmann. Mais cette épreuve n'est qu'ébauchée dans *le Nouveau Système*. Björnson n'a pas la science ibsenienne de la méchanceté des hommes. Parce qu'il faut que la vérité triomphe, des secours viennent de toutes parts à Hans Kampe; vieux et jeunes, hommes et femmes, et les enfants mêmes de Riis seront à ses côtés.

La même confiance a inspiré le premier dénouement du drame. Il appartient à l'édition qui était imprimée dès 1878 et que Björnson a fait détruire; Mme Björnson, malade, n'avait pu, comme à l'ordinaire, recopier la pièce et il fut choqué, outre mesure, de quelques faiblesses. Les corrections sont peu importantes sauf pour une scène ou deux et pour la fin. Riis, vaincu, voit par la fenêtre arriver les Kampe, père et fils. Son beau-frère se moque de lui : tu as encore un moyen de vaincre; donne ta fille à Kampe fils et on dira (en français) « quelle noblesse de cœur ! Quelle supériorité ! En bon norvégien : un fameux roublard, le directeur général ! ». Le vieux Kampe va droit au but et demande à Riis la main de Karen. Riis, dans un aparté, songe que le Riksdag a voté deux lignes, une à voie large et l'autre à voie étroite; eh bien ! à son bureau, avec son futur gendre, ce sera un compromis analogue. Il s'incline « devant les faits » et accueille Hans. Karen tombe dans ses bras et la joie est générale. Et comme la jeune fille remercie sa mère, Mme Riis répond : « ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais ton père. Une femme est ce que son mari l'a faite » ¹⁰⁸.

La vie s'est chargée d'enseigner à Björnson, pour ce dénouement, la force qui lui fait défaut. A la fin de l'hiver, le 13 mars 1879, il prenait part, avec Sars et Berner, à la manifestation en faveur du drapeau norvégien. Depuis près de six

(108) Voir Stand. IX p. 286, les explications du professeur Fr. Bull et les variantes. Nous devons à son obligeance d'avoir pu consulter un rarissime exemplaire de l'édition supprimée par Björnson.

ans, il vivait à l'écart de la politique. Ce nouveau contact avec la bourgeoisie de Kristiania eut une violence qui ne laissa rien à désirer. Björnson y perdit ses dernières illusions. Alors, revenant à la logique, ou mieux, à la vérité de son sujet, il montra au dénouement Riis en conflit avec ses enfants qui l'abandonnent. Pas de compromis. Les jeunes vont poursuivre la lutte.

Ainsi s'achève ce grand témoignage des luttes morales d'un temps qui est aussi un acheminement à la maîtrise dramatique.

CHAPITRE IX.

DE LA NORVEGE A L'EUROPE

I. — Evolution religieuse (III). — Fin (1878). — Björnson et Rydberg. — Björnson et Brandes. — Les dogmes qu'il abandonne. — Fin de la croyance à une révélation. — Rupture avec les grundtvigiens. — Fin du dogme germano-nordique. — Comment juger Björnson. — Sa souffrance. — La religion de Björnson.

Björnson s'est un jour comparé à l'héroïne d'un de ses petits poèmes, Ingerid de Sillejord : pendant des années, elle avait gardé comme un trésor un petit bonnet « de laine teinte » ; mais quand un jour elle voulut le prendre, il n'était plus que poussière. — C'est ce qu'il advint de la foi de Björnson ¹.

Pendant l'année 1876, il croyait encore possible d'accorder sa foi d'enfant avec les enseignements de la critique et du positivisme. Mais il l'a dit excellemment : « il ne savait pas ce qu'il savait et croyait ce qu'il ne croyait pas » ².

L'année suivante, il perd cette illusion. Sans vouloir se confondre avec eux, il se range aux côtés des libre-penseurs. La morale échappe au naufrage imminent de ses croyances.

La crise s'accroît au cours d'un nouvel hiver (1877-1878) et va durer près d'une année encore.

Il faudrait, plus exactement, dire : les crises. Toute division est assez arbitraire. Mais il est certain que la libération de

(1) Br. II, 258-259.

(2) Ibid., 202.

Björnsson se fait par poussées. Une plainte revient sans cesse : il se croit quitte, et de nouvelles difficultés apparaissent, obscurités, dogmes, débris de systèmes dont il lui faut se débarrasser.

Redisons-le : la crise est un renouveau général où toute sa vie morale est engagée, sa conception de l'histoire, sa philosophie. Si trop souvent on n'a vu là qu'une crise religieuse, c'est qu'il a dû, sur ce terrain, livrer le plus dur combat. Mais ce n'est pas le seul.

Peu de périodes de sa vie offrent un spectacle plus attachant que celle qui va d'octobre 1877 à juin 1878. Pour une fois, l'action extérieure y est réduite à peu près à rien. Björnsson vit à Aulestad, ayant autour de lui sa famille, quelques grundtvigiens encore, quelques paysans, mais en réalité enfermé dans son monde de lectures et de pensées, concentré sur cette interminable bataille. Il serait seul, ou presque, sans les lettres de G. Brandes qui pénètrent comme une incursion de corsaire dans un port bloqué³, sans la pensée de quelques amis et confidents lointains, Sars, Sverdrup, Hedlund, Borg, — sans le bruissement des idées d'Europe et, de plus en plus, de France. Comme si la crise et ses peines ne suffisaient pas, il est encore tourmenté par la charge d'Aulestad qu'il songe à vendre, par sa soif inapaisée de vie, de couleurs, de musique. Et ces privations et nostalgies s'ajoutent au levain de la crise. Par bonheur une vitalité inépuisable le tient debout; il trouve le temps d'écrire le *Nouveau Système*, il travaille à *Leonarda*; des sujets de nouvelles se présentent; des poèmes; — et voici que creusant un autre thème, il trouve la source jaillissante de son plus grand chef-d'œuvre. En vérité, ces mois de lutte ingrate et muette sont incomparables.

*

Il trouva du secours auprès des hommes et dans les livres. Au moment où son évolution se précipite, il faut citer les deux écrivains qui alors ont eu sans doute le plus d'influence sur ses idées religieuses : V. Rydberg et G. Brandes.

Nous avons signalé ses rencontres avec Rydberg à Göteborg en 1871 et 1873, à Rome en 1874-1875. Brandes a défini

(3) Br. II, 266.

Rydberg : « un styliste de valeur, amoureux du beau,..... un peu académique, assez grand savant, assez grand poète » ⁴. Parmi les talents français, Sully-Prudhomme offrirait plus d'une ressemblance avec lui. Son exploit d'écrivain libéral est une œuvre qui vint à son heure en Suède et eut de nombreuses éditions, « Bibelns lära om Kristus » (Ce que la Bible nous enseigne sur le Christ) ⁵. Brandes lui-même reconnaît que ce livre l'aida à secouer l'influence de Kierkegaard ⁶. A l'explication officielle de la Bible, Rydberg substitue une explication historique. En s'aidant de la science allemande, il fait voir les textes sacrés à la lumière des temps où ils ont paru. Le Christ, s'il n'est point dieu, apparaît du moins dégagé des commentaires ruineux de la théologie.

Rydberg rendit à Björnson le service de l'initier aux résultats de la critique biblique, sans trop inquiéter sa piété. Il n'intervient pas comme savant dans le conflit de la science et de la religion. Il a expliqué plus tard qu'il n'avait été qu'un réformateur occasionnel ⁷. Il s'était fait violence pour être polémiste. Sur la divinité du Christ, la doctrine de l'église lui semblait même plus proche de la vérité que celle qui n'en fait qu'un homme au sens empirique. La question capitale étant la lutte contre le matérialisme, il est surtout préoccupé de ne pas nuire à l'idéalisme chrétien, au moment où, sous le couvert de Darwin et de la lutte pour la vie, on proclame un égoïsme effréné.

Il semble bien que Björnson n'ait pas d'abord saisi toute la portée du livre de Rydberg ⁸. Mais ces idées faisaient en lui leur chemin, au point qu'il en vint un jour à dépasser son maître. La critique biblique lui devenait indispensable pour dissocier les parties mortes de sa religion. Or l'idéalisme de Rydberg était une entrave. Björnson lui a reproché avec raison de s'être arrêté en route ⁹ et de n'avoir pas fait entrer dans son livre tout ce que la critique et l'histoire enseignaient déjà quand il fut écrit.

Après 1877, Björnson, tout en recommandant ses écrits,

(4) *Samlede Skrifter*, III, 619. — Knut Hagberg en fait un auteur moins académique : V. *Rydberg*, 9.

(5) 1^{re} éd., 1862.

(6) *Levnad*, II, 217.

(7) II^e éd., 599-602.

(8) Br. II, 197.

(9) Lettre inédite à Hedlund, 11-XII-1879.

cesse de s'instruire chez lui. Il lui fallait pour guide un esprit plus hardi, qui admît sans réserve les méthodes et les résultats de la science. Il le trouva en G. Brandes.

Leurs rapports, jusque-là, étaient faits de malentendus et d'attractions contrariées. En eux s'opposaient, dès 1867, les deux Danemarks. Mais peu à peu, leurs courbes se rapprochent. L'accueil que ses amis Sars, Sverdrup, etc., font à Brandes en 1876, est comme un hommage tacite de Björnsson. Un an plus tard, son adhésion éclatante à l'adresse en l'honneur de Brandes fait le reste.

Brandes, en remerciant chaudement Björnsson ajoute : « nous nous sommes compris et trouvés tard. Mais nous ne sommes plus l'un ni l'autre ce que nous étions quand nos rapports étaient tendus. Nous nous sommes développés parallèlement » ¹⁰. Il s'offre à lui « faire signe », de Berlin, sur les questions qui l'intéressent. Votre lettre m'est chère, répond Björnsson; il accepte, s'informe d'un traducteur anglais et surtout des livres « que vous penseriez que je dois avoir. C'est d'une grande importance pour moi dans ma solitude. Promettez-le moi ! » ¹¹.

Brandes tint, et au delà, cette promesse. Outre la littérature, il était bien renseigné sur la philosophie, l'histoire, la critique biblique. A Berlin, il était à une des sources du savoir. Björnsson ne cesse de le consulter : l'histoire des religions et celle des dogmes est sa lecture favorite; celle des civilisations également. Il n'a aucune disposition pour la philosophie, mais il peut lire en allemand des ouvrages de vulgarisation. Faut-il aborder Hartmann ? Les hypothèses de Helmholtz sur le soleil sont renversées; y a-t-il du nouveau sur ce sujet ? etc. ¹². Brandes a été, au sens qu'a le mot en France au 18^e siècle, l'encyclopédie que Björnsson feuilletait avidement.

L'année 1877 est l'époque la plus féconde de leurs relations, l'apogée de leur amitié. A vingt ans de distance, Brandes reprenait en partie, auprès de Björnsson, le rôle que Clemens Petersen avait joué. Témoignage nouveau des richesses culturelles du Danemark et de la part qu'il peut ainsi revendiquer dans les chefs-d'œuvre norvégiens, par la collaboration du savoir avec l'instinct, de l'art avec le génie.

(10) B. Ark. 12-X-1877.

(11) Br. II, 195.

(12) Ibid., passim.

Bien que les lettres de Björnson à Brandes ne puissent se comparer à la richesse des lettres juvéniles, tumultueuses et débordantes à Cl. Petersen, elles gardent une importance de premier ordre. Björnson s'y peint avec une puissante franchise. Il comprend mieux Brandes, ses épreuves, son courage, l'ardeur qui le brûle. Il regrette de n'avoir pas trouvé, à ses débuts, un pareil guide pour sa pensée. Quant à Brandes, grand libérateur des esprits du Nord, au cours de deux générations, il n'avait jamais eu entre les mains, et n'eut jamais depuis, une occasion de cette taille. Il s'est exagéré la portée de son influence¹³; elle n'est point ou presque point littéraire; en morale, elle se mue assez vite en une contradiction violente; sur la religion même, une divergence foncière se révélera. Il reste à Brandes le mérite, qui est grand, d'avoir aidé et hâté l'évolution religieuse de Björnson, avec les conséquences profondes qui s'inscriront dans son action et dans son œuvre.

*

Un gardien du troupeau orthodoxe, observateur attentif dont Björnson était pour ainsi dire la spécialité, le disciple le plus marquant de Gisle Johnson, Heuch, plus tard évêque, croit pouvoir fixer ainsi les étapes de l'incrédulité de Björnson :

1876 : exigence d'une nouvelle forme d'enseignement, mais rien que cela; le christianisme doit adapter son enseignement aux exigences de la conscience contemporaine, mais cela n'aura aucune influence sur le christianisme lui-même, qui est inclus dans le pacte baptismal. « Pas le moindre changement. La vérité éternelle est éternelle ».

1877 : suppression du dogme de l'enfer, des peines éternelles et du diable. La formule de renoncement dans le pacte baptismal n'a aucune valeur.

1878 : (au cours de l'exposition universelle à Paris) suppression de tous les dogmes. Une nouvelle forme d'enseignement sera inutile. Ce qui convenait jadis ne nous convient plus.

1879 : négation de la divinité du Christ¹⁴.

Cet aperçu est vrai des polémiques religieuses de Björnson; mais celles-ci retardent quelquefois sensiblement sur les convictions nouvelles. La critique du dogme de l'enfer se lit en 1876, dans les articles sur l'enseignement religieux, un an avant la conférence à Sagatun; l'abandon de tout dogme est

(13) *Samlede Skrifter*, III, 383-384.

(14) *Mod Björnsons angreb*, etc., 41.

un fait accompli en juin 1878, six mois avant le voyage à Paris; la négation de la divinité du Christ se constate à la fin de 1877¹⁵, et non en 1879. Dates approximatives, d'ailleurs. Il y a d'une étape à l'autre des transitions nombreuses. Björnsson qualifie de « purement chrétiens »¹⁶, des psaumes et des contes qu'il croyait tels d'abord et qui ont pris peu à peu comme *Poussière*, un sens contraire. Restituer ces stades secondaires est une tâche à peu près impossible, et sans utilité.

Björnsson se défend d'avoir eu des curiosités systématiques¹⁷. Mais à cette date, il a des curiosités générales et c'est de toutes parts que vient l'attaque contre le dogme : de la critique biblique, de l'histoire générale, de la science, de la philosophie (positivisme). Des vérités admises depuis quelques temps, mais isolées, inactives, comme son darwinisme, prennent dans cette cohésion leur virulence.

Enfin, la désagrégation d'une foi acquise dès l'enfance suppose un travail profond dont nous ne voyons que l'affleurement. Nous savons à peu près quand Björnsson cesse de croire à l'immortalité de l'âme. Mais, quoique certains du résultat, nous ne pouvons dire quand il cesse de croire à la création du monde, etc. Nous laisserons à des théologiens le détail de cette évolution, pour insister, comme à l'ordinaire, sur les enseignements qu'elle nous apporte au sujet de l'homme et de l'œuvre.

*

Le premier dogme dont Björnsson s'est débarrassé est celui de l'enfer et des peines éternelles. On a vu qu'il le condamnait dans son appel aux chrétiens, qu'il se heurtait sur cette question à Christoffer Bruun, qu'il en avait fait l'objet d'un exposé dramatique à Sagatun, aux premiers jours de juillet 1877. L'effet en fut, nous dit-on, celui d'une explosion; les revues religieuses de Norvège et de Danemark sont remplies de ces débats et la presse y voit une « actualité » aussi importante que les nouvelles de la guerre russo-turque¹⁸.

Björnsson reprend la question dans un article, au début de

(15) Br. II, 197.

(16) Br. II, 209-210.

(17) Br. II, 231.

(18) A. T. I, 452.

décembre¹⁹; sa critique s'est affermie; il a enrichi ses connaissances au cours de l'année, tant en dogmatique pure, dans Martensen, que sur l'histoire des religions. Il est plein de Rydberg, signale les contradictions de la Bible, montre les emprunts fait à la Perse. S'il insiste, ce n'est plus dans une fièvre d'affranchissement, mais d'offensive : ces vérités, annonce-t-il, seront bientôt portées à la connaissance du public nordique²⁰.

Le sujet était favorable et nulle part la protestation humaine de Björnson n'avait plus beau jeu. « De tout temps il y a eu des chrétiens pour se révolter contre cette doctrine brutale et la trouver impie »²¹. « Je n'ai jamais cru, disait-il à la déchéance éternelle; mon père n'y croyait pas non plus »²². Elle l'indignait autant que « la division des bienheureux en classes, avec la classe de la souffrance en tête »²³.

Si spontanée est sa protestation qu'elle occupe encore la première place dans le poème inachevé *Douter-Croire*²⁴, un des bons témoins de la période 1877-1878 :

Croire : c'est douter à fond de la justice de Dieu; comme une flèche, son verbe nous abat. Si nous avons une vie d'une seconde, c'est pour atteindre une mort éternelle dans un éternel tourment. Le salut n'est que pour le prêtre et les siens...

Douter : c'est avec la foi en Dieu, sourire d'un tel effroi. Lui, notre père, peut voir le péché d'un œil de père...^{24 bis}.

Un bloc plus résistant fut le dogme de la trinité et la croyance à la divinité du Christ. A la fin de 1877, Björnson en est également dégagé. Une lettre à Hedlund montre qu'il comprend désormais Rydberg et voit clair : le Messie cesse d'être Dieu, « en gardant la même œuvre de salut, avec cette différence que Dieu lui-même devient encore plus grand, car le Messie n'est après tout, dans sa magnificence, que le reflet de Dieu. Echapper aux trois dieux, et cependant garder tout, — qui peut s'opposer à ce résultat naturel ?²⁵.

Toutefois ce cas est assez compliqué. Il semble bien que Björnson soit arrivé par trois chemins différents au même but.

D'abord, il a trouvé dans le livre essentiel de Rydberg, aux

(19) Ibid., 453.

(20) Ibid., 455.

(21) Ibid.

(22) E. Berggrav, *Kirke og Kultur*, 1926, art. cité sur Chr. Bruun.

(23) A. T. I, 493.

(24) Sl. D. II, 142-144.

(24 bis) Ibid., 143.

(25) Br. II, 197.

chapitres II à VI inclus, d'abondantes explications sur le caractère non-biblique du dogme de la trinité, sur l'idée de Messie chez les Juifs avant Jésus et au temps de Jésus, sur l'influence de Zoroastre et des idées platoniciennes, sur le sens des mots : fils de Dieu, dans la bouche de Jésus lui-même, etc. Il y a si bien puisé dans sa polémique que Heuch a cru l'embarrasser plus tard en lui rappelant sa source principale²⁶.

Björnson d'autre part, a été amené de bonne heure à réfléchir sur le rôle attribué par l'orthodoxie au « Sauveur », et par suite à ce qu'il n'a jamais pu admettre : à la chute et au péché. Chez lui, nulle passion pour la croix. « Seul, le Sauveur reste ! », disait-il, en protestant, au début de sa campagne²⁷. Parce qu'il mettait au-dessus de tout le « Père », il lui a semblé naturel de ramener le fils à un rôle humain²⁸.

N'oublions pas enfin que Björnson était, ou se croyait être, en religion aussi, un grundtvigien et qu'il a de bonne heure senti la faiblesse des positions dogmatiques de Grundtvig. Celui-ci, voulant échapper aux contradictions de la bible, avait imaginé de fonder sa religion sur la tradition orale, qu'il rattachait, sans preuve, à la personne même du Christ et à une sorte d'enseignement ésotérique qu'il aurait donné à ses disciples entre la résurrection et l'ascension. Il pensait ainsi, après Lessing, rendre la foi indépendante de la bible et de la raison. C'est « l'incomparable découverte » de Grundtvig. D'abord sceptique²⁹, Björnson l'avait adoptée, moins pour sa valeur propre que par dégoût pour le piétisme qui épelle la bible et pour l'orthodoxie qui se bat autour de ce « pape mort ». Il admit le « pacte baptismal ». Il crut que le symbole des apôtres tirait son autorité de Jésus lui-même, bien que le nouveau testament n'en dît rien. Mais la « découverte » était singulièrement fragile. Les Martensen, les Caspari n'avaient pas eu de peine à le montrer. Et la critique biblique ne pouvait se contenter d'arguments négatifs ou de raisons de sentiment. « Tous mes vieux doutes, dit Björnson, revinrent le jour où j'appris que dans le credo il n'y a rien sur la trinité, rien sur la divinité du Christ, sur l'esprit saint considéré comme une personne distincte, que le credo, en d'autres termes, est plus

(26) *Luthersk Ugeskrift*, 1879, 356.

(27) *Oplandenes Avis*, 7-VI-1876.

(28) Br. II, 212.

(29) A. T. I, 471.

ancien que le dogme de la trinité. Alors commencèrent mes recherches sur des questions où je croyais jusque-là que la recherche était péché » ³⁰.

Ceci est donc acquis à la fin de l'année 1877. Mais Björnson n'était encore pas entièrement libéré :

...Quant au christianisme, je ne vois pas plus clair, ni dans son histoire, ni dans ses dogmes. Je lis d'une part des ouvrages de critique biblique, d'histoire assyrienne, égyptienne et perse. Je pense que celui qui désormais lit seulement la bible et pas l'histoire des peuples contemporains ou antérieurs, absorbe tout le galimatias qu'on a appelé jusqu'ici théologie et qui ne vaut pas quatre liards ³¹.

Un mois après, un accent plus décidé se fait entendre; Björnson se plaint à Borg du mensonge où vit la jeunesse :

...pour l'instant nous vivons dans un rapport d'esclave avec Dieu, dans un rapport sans vérité avec « le fils », et dans un rapport odieux avec tout ce qu'on appelle diable et enfer. Nous avons un mélange répugnant d'Orient et de moyen-âge... En avant,... pour la dignité humaine !³².

C'est le moment où commence la correspondance avec G. Brandes. Conseillé par lui, il connaît les travaux de Keim, Goldziher, Popper, Welhausen; il lit Max Müller et Steinthal; il relit Strauss; les revues, la *Deutsche Rundschau* et la *Revue des Deux Mondes* le renseignent; il sera attentif aux publications de l'anglais Colenso; plus tard, il entrera en relations avec le hollandais C. P. Tiele, etc. Le grand résultat de ces efforts, c'est que, par l'étude comparée des religions, il sort définitivement du cercle judéo-chrétien où Rydberg restait engagé. Etape capitale : ce n'est plus un dogme qu'il quitte; c'est l'ensemble des dogmes qu'il domine; il n'y a plus de peuple élu ni de religion élue. D'un mot, voici la fin de toute révélation.

C'est l'histoire du développement des religions, de chaque dogme, que j'étudie. Et on nous a fait croire que c'était une révélation ! Et on nous a tourmentés et presque fait mourir avec cela !³³.

Même remarque, — ce qui en prouverait, au besoin, l'importance, — dans le poème *Croire-Douter* :

Croire : c'est penser que Dieu a choisi un peuple comme « son »

(30) Ibid., 471-472.

(31) Br. II, 201.

(32) Br. II, 212.

(33) 23-II-1874, à Dikka Möller.

peuple; repoussés, les autres doivent tous, depuis la naissance, mener une vie errante. A « son » peuple, il a donné de bonne heure le droit de mentir, de tromper impudemment, de piller, de tuer...

Douter : c'est croire que notre père n'a pas de degrés dans son amour. Il n'a besoin des souffrances de personne... Sa loi est une... ³⁴.

A la fin d'avril, Björnsson est près d'aboutir. Il fait encore une place de choix au peuple juif, mais toute exception a disparu :

...je ne crois pas que la religion révélée des juifs ait eu d'autre suprématie sur les autres religions qu'une morale plus sévère et le don de développer, pour l'époque, une plus forte personnalité... Je ne crois pas à une révélation séparée, à un peuple élu (quel dogme scandaleux pour Dieu !) ³⁵.

Un mois plus tard, la certitude est venue. Il voit clair et lance à Brandes ce cri de victoire : « les crises que j'ai traversées, l'une après l'autre, sont finies » ! A une date que nous pouvons préciser, c'est-à-dire en mai, aux obsèques de son voisin Per Bö, il a renoncé à croire à l'immortalité de l'âme ³⁶. Nous ne savons rien, dit-il à Kristoffer Janson. Sauf sur la question d'un dieu personnel, encore réservée, il aboutit à l'agnosticisme, mais un agnosticisme vigoureux et presque triomphant, parce qu'il rétablit l'homme dans la plénitude de sa dignité. Il s'en explique à Dikka Möller, qu'il prend volontiers comme confidente de ses idées religieuses :

...Ne me parle plus de la « religion révélée », attendu que j'en ai fini avec tout cela et que j'éprouve joie et santé morale à être débarrassé. La science a démontré, clair comme le jour, que tous les enseignements révélés aux Juifs existaient sur terre plus de mille ans avant que les Juifs se les fussent appropriés, pièce à pièce, à mesure que ce petit peuple arriéré entraînait en contact avec les grands.

Nous n'avons, en quoi que ce soit, d'autre certitude que celle que les plus grands penseurs de l'humanité et les individus les plus profonds, (il y a beaucoup de juifs parmi eux, par exemple aussi Jésus de Nazareth) nous ont donnée, en nous apportant le rêve d'une vie immortelle, (doctrine qui est venue de l'Inde chez les Perses et des Perses aux Juifs). Mais rien d'autre. Et cela suffit ³⁷.

Dès lors, au terme, ou presque, de sa longue découverte, il pouvait dire ce que résumera un vers heureux :

C'est dans la vie que Dieu est révélé ³⁸.

(34) Sl. D. II, 143-144.

(35) Br. II, 257.

(36) Kr. Janson : *Hvad jeg har oplevet*, 171.

(37) Br. II, 279-280.

(38) Sl. D. II, 133.

*

Si, vers la fin de cette évolution religieuse, au sens restreint du mot, on jette un regard en arrière pour comprendre la marche de Björnson, ses apparents caprices commenceront à prendre un sens. Pourquoi abandonner ces dogmes, plutôt que d'autres, et dans cet ordre ? On a vu quelques raisons. Mais ne conviendrait-il pas d'insister sur une d'elles, la raison grundtvigienne ? N'est-ce pas un christianisme humain, renforcé par Grundtvig, qui se rebelle contre les peines de l'enfer ? N'est-ce pas, dit Björnson lui-même, la faiblesse de la théologie grundtvigienne qui invite au doute sur la trinité et sur le Christ ? Et le miracle judéo-chrétien, enfin ramené à ses proportions historiques, n'était-il pas une des bases de la philosophie de l'histoire selon Grundtvig, telle que Björnson l'a bien des fois exposée ? Ce sont bien des pièces du système grundtvigien qui tombent peu à peu.

Nous ne serons pas étonnés qu'une importante discussion sur Grundtvig ait trouvé place au cours de ces mois de crise. Le journaliste Vullum l'avait attaqué au nom du positivisme. Björnson, sans cacher les faiblesses du prophète de Vartov, ses affirmations arbitraires, le chaos de ses meilleurs livres, rappelle sa grande œuvre positive. Même s'il n'est que le second dans tous les genres : histoire, folk-lore, poésie, il a enrichi la politique, renouvelé l'éducation, approfondi le protestantisme, indiqué la voie du christianisme primitif. Il reste un des géants du Nord ³⁹.

C'est un bel hommage au vieux maître, mais c'est encore plus un adieu. Björnson sauve de l'héritage tout ce qui est viable. Au passé, il abandonne la théologie, les trop vastes synthèses, les vestiges de romantisme. Du Danemark grundtvigien, il passe avec Brandes au Danemark européen.

Quant aux petites communautés grundtvigiennes, comment n'en aurait-il pas vu la médiocrité intellectuelle, l'impuissance en face des questions du temps ? Avec le correspondant assidu de Brandes, les hommes des écoles supérieures populaires pouvaient avoir encore de chères relations d'amitié; ils n'avaient presque plus d'idées communes. Leurs petits conciles

(39) A. T. I, 456-462.

pleins d'effusions donnaient à Björnson la nausée ⁴⁰. De part et d'autre, la critique se fait plus vive. A la fin de l'année 1878, c'est la rupture publique ⁴¹. Björnson condamne avec la même vigueur le culte paysan et la « découverte » grundtvigienne. De celle-ci, il dira même plus tard qu'elle était « une montagne de bêtise » ⁴². Et il est grave de le voir écrire à Brandes : « j'ai été la proie de Grundtvig » ⁴³.

*

Dix ans après le séjour au Danemark, l'année 1878 achève de défaire ce qui avait alors commencé dans l'enthousiasme. Une dernière pièce du système, le dogme germano-nordique, restait encore debout; il disparaît.

Depuis quelque temps, la « mission de Nord » se faisait plus rare et plus discrète. Un « peut-être » se glissait dans les affirmations de Björnson ⁴⁴. L'union qui semblait indissoluble de la foi et de la liberté est rompue. Fait symptomatique, grave signe des temps : Luther n'est plus nommé.

Désormais, Björnson tirait toute sa nourriture spirituelle d'une Allemagne laïque, de l'Angleterre et de la France. Il n'y avait plus à cet égard de différence entre lui et Sars ou Brandes. Le norvégien Björnson, le nordique, le germano-nordique devenait européen.

Cependant, le prestige de l'Allemagne impériale continuait à baisser, ou plutôt Björnson perdait les illusions qu'il se faisait au temps de son ambassade. « Les Allemands m'épouvantent » ⁴⁵, écrit-il à Brandes; il maudissait la lenteur de leurs progrès. Par contre, un peuple changeait à ses yeux : la France se relevait de sa défaite et donnait raison à son optimisme.

Björnson, en 1871, voyait dans le désastre français le « fiasco » de Taine, des « naturalistes français » et des incrédules ⁴⁶. Maintenant, il comprend Taine et par lui le positivisme. Il porte aux nues son *Histoire de la Littérature anglaise* ⁴⁷.

(40) Br. II, 290, 319.

(41) A. T. I, 466 et suiv.

(42) G. Fasting : *Samtiden*, 1913, 107-108.

(43) Br. II, 278.

(44) A. T. I, 419.

(45) Br. II, 276.

(46) Br. I, 11.

(47) Br. II, 219, 240.

C'est plus encore, peut-être, la politique française qui le conquiert. Le pays discrédité du second empire, le pays épouvantail de la Commune donne l'exemple d'une âpre lutte contre la réaction. Le Nord suit, désormais, et de loin. Un homme, — car Björnson a besoin d'admirer un chef, — personnifie cette lutte : Gambetta. Björnson marque d'un caillou blanc le jour où il a reçu à la fois le salut d'Ibsen et celui du tribun⁴⁸. Il s'est abonné à *la République Française*. Il veut suivre ce qui se passe dans « le riche pays des expériences »⁴⁹. « Salue la France, écrit-il à Borg; salue de ma part ce pays qui m'envoie à chaque courrier ma plus chère lecture, mon aide la plus puissante, mes initiatives les plus sûres »⁵⁰.

A la fin de 1878, il fait le voyage de Paris, qu'il n'avait pas vu depuis le séjour manqué de 1863. C'est au retour qu'il écrira :

...j'étais à Paris, à l'exposition universelle, et j'ai vu que, sur presque tous les points, nous étions en retard... Oui, dans les questions où je m'y connaissais un peu, tous les petits peuples du Nord étaient en retard, les uns comme les autres... Et comme je faisais cette remarque, c'était, croyez-moi, une singulière impression d'être là-bas et de songer qu'ici, chez nous, nous sommes en train de réformer le monde⁵¹.

Cette fois, c'en est fait, — au moins sous la forme que nous avons vue, — de la fameuse mission de Nord.

En même temps s'accomplit un renversement de la philosophie de l'histoire que Björnson tenait de Grundtvig. Un des premiers gestes de celui-ci avait été de se dresser contre le 18^e siècle. Guidé par Sars, qui, dans le premier numéro du *Nyt norsk Tidsskrift* consacre un magnifique exposé à Montesquieu et à Voltaire, par Brandes naturellement, par Strauss, par Hettner, dont il possède l'*Histoire de la littérature française au 18^e siècle*⁵², Björnson, en cette fin de crise, s'intéresse toujours plus au siècle suspect. Voltaire va devenir un de ses héros⁵³. Par-dessus les grundtvigiens, les piétistes et les orthodoxes, il tend la main à Wergeland et renoue, pour sa part, la pleine tradition du libéralisme occidental.

(48) Br. II, 277. Cf. aussi 280, 281, 285.

(49) Br. II, 296.

(50) L. Hamilton : *Fr. Borg* [lettre non datée].

(51) A. T. I, 475-476.

(52) Trad. danoise; bibliothèque de Storelvedalen.

(53) Br. II, 272.

Maintenant, et maintenant seulement, nous pouvons dire que s'achève la ruine du système et, si on l'entend au sens complet du mot, l'évolution religieuse de Björnsson.

*

En 1875, il arrivait à Aulestad, pour mener, parmi ses amis grundtvigiens une vie norvégienne, grave et pieuse. En novembre 1878, à son retour de Paris, il est fêté à Copenhague, par Brandes et ses amis radicaux ⁵⁴, comme l'homme des temps nouveaux. Que cette transformation ait été diversement jugée, on ne le trouvera pas surprenant.

Vue du dehors, cette crise apparaît, suivant les témoins, rapide ou lente, scandaleuse ou bienvenue. « On a été furieux..., on m'a condamné » ⁵⁵, dit Björnsson de son entourage. On a dit la stupeur des grundtvigiens. Bientôt, affluant des profondeurs, les lettres anonymes de conversion ou de menace prouveront à Björnsson la ténacité du mal piétiste ⁵⁶. L'orthodoxie est alertée et observe le scandale qui monte. Heuch critique le dieu majoritaire de Björnsson ⁵⁷. Lui, le pasteur Klavenaes ⁵⁸, Chr. Bruun ⁵⁹ s'accordent à constater en Björnsson une lacune capitale : la notion de péché. *Morgenbladet* n'est pas sans appréhension des « éruptions » à venir ⁶⁰, quand ce géant, délivré de ses liens, va se dresser de toute sa hauteur.

Mais que pensait G. Brandes ? Björnsson prévient son jugement en maints endroits des lettres : il dit ses tâtonnements, son peu de goût pour la philosophie, ses lenteurs désespérantes. « J'ai eu une libération pitoyablement longue » ⁶¹. Soyons plus justes que Björnsson dans son impatience. Cette crise fut d'abord courageuse. Il prévoyait les tempêtes que provoquerait sa franchise ordinaire. Poète national, défenseur des paysans, aimé d'une élite bourgeoise, il allait soulever contre lui presque toute la Norvège et son plus fidèle public danois. « Ah ! si vous saviez, dit-il à Brandes, les vains efforts qu'on

(54) Krieger : *Dagbøger*, VII, 57.

(55) Br. II, 282.

(56) B. Ark.

(57) *Luthersk Ugeskrift*, 1879, 309.

(58) A. T. I, 418.

(59) E. Berggrav, article cité.

(60) 8-X-1878.

(61) Br. II, 225, 230, 238, 242.

« faits pour me retenir dans le cercle... scandinave, royal, conservateur, — et j'ajoute maintenant, — orthodoxe, grundtvigien ! » ⁶². Il passe outre.

La bataille, sans doute, c'est la santé de Björnson. Mais une question se pose : n'a-t-il pas souffert ? Faut-il attribuer à une « stemning », aux exagérations d'un tempérament lyrique, les passages où il dit sa solitude et son tourment ? ⁶³. G. Gran est tenté de le croire. « Ce sentiment de solitude et d'amertume ne peut pas avoir été bien profond;..... on a l'impression très nette que ce qui caractérise cette transition, c'est surtout la joie de la découverte... » ⁶⁴. C'est une affirmation un peu légère. Ce poète, pour qui le doute était mortel, est en proie à des doutes toujours renaissants. A quarante-cinq ans, il s'aperçoit que tout l'édifice de sa pensée est à refaire. Bien plus, il est seul; lui, l'homme de la confiance prodiguée et de la confession publique; il doit, — un temps au moins, — combattre au fond de lui-même le combat nocturne de Jacob et de l'ange. Enfant de génie, il allait dans la vie, la main dans la main du Seigneur, et Dieu s'éloigne ! ⁶⁵. Certes, il reparaitra sous une forme nouvelle; mais, dans l'intervalle, quel sentiment d'angoisse ! Et Björnson, à ces moments, n'aurait pas souffert, crié, hurlé ? « Tu ne peux imaginer, dit-il dans une lettre inédite à Dikka Möller, quels moments difficiles je viens encore de traverser. Si je me roulais en pleurant sur tous les planchers de la maison, ce serait encore un signe insuffisant de toutes les mélancolies et nostalgies, de l'angoisse, du chagrin qui, suivant l'humeur, s'emparent de moi » ⁶⁶.

Ajoutons qu'il éprouvait la colère de l'homme trompé, quand il allait et venait à grands pas, devant Kr. Janson, la sueur au front et s'arrachant les cheveux, en songeant à tout ce qu'on lui avait fait croire, au roi David, ce « bandit » ⁶⁷, ou à l'immense charlatanisme des théologiens. C'est Halvdan Koht qui a raison ⁶⁸. Björnson a trop certainement souffert, mais de la souffrance des forts, qui, plus atteints, savent aussi mieux se contenir, et qui ont des réveils magnifiques. « Oui,

(62) Br. II, 273.

(63) Br. II, 204, 209, 214, 215, 243, 246.

(64) G. Gran : *Norsk Aandstiv etc.*, 145-146.

(65) Sl. D. II, 136-137.

(66) 9-XII-1877.

(67) Kr. Janson : *Hvad jeg har oplevet*, 170.

(68) Br. I, LXXXV.

écrit-il, je suis en purgatoire, et c'est une misère d'y être. J'ai souffert infiniment, mais j'ai tenu bon » ⁶⁹. Et encore :

...la vérité personnelle ne peut jamais être achetée trop cher. Que nous nous arrêtions à la science ou que nous revenions à la foi chrétienne, la douleur est inévitable. J'ai eu une période de transition d'une solitude affreuse et d'une grande amertume; mais j'ai aussi goûté (les joies) qui suivent ⁷⁰.

Quant à la lenteur de son évolution, elle était la rançon d'une qualité et presque une nécessité de sa nature. Certains esprits sont comme le sable, absorbent avidement des enseignements qui passent. Les idées de Björnson pénètrent lentement l'homme tout entier. Elles deviennent sa chair et sa vie. Il n'a jamais connu l'ironie qui naît du divorce de la pensée et de l'action. En lui, tout se tient. Sa foi justifiait son action; son action prolongeait sa foi. De là les difficultés et les délais du renouveau.

Il aurait pu encourir un reproche contraire, celui d'une volte-face, d'un autre « changement de signaux ». Une fois engagé dans la critique, il alla en effet assez loin. Sa polémique, — et ce n'est pas la rencontre la moins curieuse, — usera d'armes voltairiennes : il insistera à son tour sur les contradictions et les absurdités de la Bible, sur ces « deux millions d'hommes avec tous leurs troupeaux, en fuite vers le désert », ou sur « Joshebed, qui avait au moins deux cent cinquante six ans quand elle mit au monde Moïse, ce qui est un bel âge pour une accouchée » ⁷¹. — En Norvège, Björnson va faire figure d'ante-christ.

Nous ne pouvons analyser ici les polémiques religieuses qu'il engagea après 1878, pour montrer ce qu'il y entre de respect pour la religion. Mais à la date où nous sommes, en pleine révolte, il est important de constater l'esprit björnsonien de continuité, son absence de fanatisme, sa fidélité à ce qui, malgré des erreurs, fut louable dans le passé. « Parmi les grundtvigiens, j'ai vu les plus aimables, les plus beaux chrétiens, et aujourd'hui encore il m'est très cher de m'attarder dans ce cercle » ⁷². Il fait mieux : il maintient fortement,

(69) A. Forsström : *U. v. Feilitzen*, 145.

(70) A. T. I, 518.

(71) *Ibid.*, 490, 522.

(72) *Ibid.*, 473.

contre Brandes, l'importance, les progrès, l'avenir du Danemark grundtvigien et paysan. Et c'est lui qui a raison :

...le peuple danois, je le connais, je crois, mieux que vous. En tout cas, vous commettez ici une méprise. Une réelle, une étonnante croissance s'observe, sous l'influence de Grundtvig. Supprimez les excès : il reste quelque chose de sincèrement humain, une beauté cordiale et droite... Vous (Danois) finirez par être les plus beaux (des nordiques). Et de cela, vous devrez avant tout remercier Grundtvig ⁷³.

Il ira plus loin, un jour, mais dans le même sens, quand il écrira ces mots qui fixent les limites de son entente avec Brandes :

...son absence de religion irrite, car elle manque de perspective historique. Pour ce qui est de la religion, il m'a aidé à me libérer; mais je dus aussitôt me mettre à étudier, et je trouvai le chemin de la piété et de la compréhension, — ce qui, par la suite, a donné son lest à mon œuvre ⁷⁴.

Indépendance, naïveté, lenteur, franchise, courage, profonde humanité, ces traits revivent dans quelques lignes qui sont sans doute le meilleur portrait de Björnson au cours de ce renouveau :

les gens ne comprennent pas que j'ai toujours cherché la même chose : (dégager) l'homme, dans sa pleine liberté et sa beauté la plus haute. Les cercles religieux, — moi, le fils d'un pasteur de campagne, l'élève d'un petit collège, je n'en étais pas du tout sorti; j'étais donc condamné à être la proie de Grundtvig; car c'est ce que j'ai été.

Mais rien au monde ne peut m'acheter, bien que je puisse être séduit à tout moment. Aussi, ai-je repris ma liberté, le jour où j'ai vu. Mon plus mortel ennemi peut avoir la vérité dans sa main; — je suis bête et fort; mais si je la vois, ne serait-ce que par hasard, je suis là aussitôt. Dites-moi, maintenant : est-ce qu'une pareille nature n'est pas facile à comprendre ? Est-ce que des Norvégiens, en particulier, ne peuvent la comprendre aisément ? Je suis norvégien. Je suis homme. J'ai pris ces derniers temps, l'habitude de signer : l'homme ⁷⁵.

*

L'avantage de toute crise est de mettre les choses à nu. Nous avons une chance de mieux discerner le contenu de la conscience religieuse chez Björnson.

Que l'admirateur de Grundtvig ait vu dans la religion une

(73) Br. II, 275.

(74) B. Ark. Lettre à G. Gran, 8-IV-1908.

(75) Br. II, 278.

force sociale, un lien incomparable, c'est bien naturel. On exagérerait à peine en disant qu'il y a chez ce protestant un penchant catholique, lequel était déjà chez Grundtvig ⁷⁵, c'est-à-dire dans son amour pour l'église, dans l'importance qu'il attribuait aux sacrements, à la mystique populaire, au chant des fidèles. Est bonne toute foi tolérante, pleinement acceptée, qui unit les hommes et les aide à vivre, le christianisme ne fût-il, parmi les autres groupements de l'humanité, qu'une « secte, qu'un ordre spirituel » ⁷⁶. De là les révoltes de Björnsson contre les distinctions de l'orthodoxie, les exclusions des piétistes, ou l'isolement intransigeant de Kierkegaard.

Cette religion sociale a-t-elle gagné profondément l'individu qu'est Björnsson ? On pourrait en douter, en songeant au païen qu'il fut aussi. L'explication qui nous semble la plus juste vient encore de Björnsson, celle par laquelle il définit la fille de la pêcheuse : « elle avait le sens de la religion, mais pas de disposition pour une vie religieuse » ⁷⁷. Oui, tel est Björnsson. Il suivait fougueusement les impulsions de sa nature ; il s'aventurait seul et assez loin et ne revenait qu'ensuite à la soumission. Mais il savait aussi la nécessité d'imposer une discipline à ses instincts tempêteux, et c'est dans la religion qu'il crut longtemps la trouver.

Une discipline. Mais pas le renoncement. Et jamais une humiliation. Il n'y a pas d'abîme entre l'homme et Dieu. Heuch répond à cet amant de la vie, à ce fils du siècle, que la religion est hors du temps. Doctrine monstrueuse. Que d'autres se placent dans le trône de Dieu pour juger les hommes, Björnsson est homme, il part de l'homme et ramène tout à l'homme. C'est dans la vie imparfaite, c'est dans l'homme fini qu'est révélée la toute puissance infinie de Dieu.

Qu'entendait-il par Dieu ? Un passage d'une lettre inédite à Sars, au temps où la crise religieuse n'était pas commencée, définit ainsi la religion des Germains, donc la sienne : « le sentiment de l'infini, et le sentiment si étroitement lié à celui-là, de piété filiale » ⁷⁸. C'est, en d'autres termes, poser la question du « Père », d'un dieu personnel.

Ce dogme, nous l'avons vu, est le dernier auquel il se soit

(76) *Tidens Tegn*, 1912, N° 247 ; lettre du 1-II-1907 à Krogh-Tonning.

(77) *Stand*. II, 396.

(78) B. Ark. 9-VII-1874.

arrêté. Il hésite. En avril 1878, il écrit encore à Brandes : « que j'abandonne jamais la foi à une providence, même si je dois l'atténuer, je ne puis l'imaginer » ⁷⁹. Point du tout mystique, Björnson est trop poète pour ne pas avoir du mystère de la vie un sentiment qu'il exprimait encore devant nous, dans sa vieillesse ⁸⁰. Il est de trop puissante vitalité pour ne pas concevoir à la source de l'univers une force infiniment bonne. Dans *Au-dessus des forces* (I), il fait de ce rapport filial — « barneforholdet » — ⁸¹, le trait original du christianisme. Il n'a cessé de l'affirmer : « le vieux christianisme reposait sur le miracle, (mais) ce qui en fait est le christianisme et probablement l'a toujours été, (c'est) la piété filiale envers la source de toute vie et de toute pureté, selon la parole de Jésus, dans le sermon sur la montagne » ⁸².

En renonçant au dieu de la bible, puis à tout dieu personnel, il lui fallait donc, sous peine de se renier lui-même, garder, avec la morale, une doctrine qui justifiât un sentiment filial en face de l'univers, son optimisme, le sens de la tradition, sa foi au progrès, et lui montrât, comme en sa jeunesse l'or du ciel répandu sur la glèbe terrestre ⁸³.

Cette philosophie, il n'eut pas besoin de la chercher. Elle avait pris racine en lui, avait grandi depuis quelque temps déjà et se trouvait prête à remplacer la foi morte : c'était la doctrine, ou plutôt la religion de l'évolution.

(79) Br. II, 257.

(80) Conversation avec Björnson, 1904.

(81) Stand. V, 144.

(82) A Krogh-Tønning, 9-X-1896. [*Tidens Tegn*, 1912, n° 247].

(83) Stand. I, 279.

II. — **Les psaumes.** — Une foi nouvelle. — Curiosités scientifiques. — Darwin, Huxley, etc. — Les psaumes.

Quand on sait l'importance que la doctrine de l'évolution a prise dans la pensée de Björnsson, on peut s'étonner qu'elle ne tienne aucune place apparente dans ses articles, lettres et confidences, au moment le plus grave de la crise religieuse. Faudrait-il donc situer après l'année 1878 les impulsions décisives qu'il en reçut ?

Mais quand on va jusqu'au détail, on constate que son intérêt pour les sciences n'a pas faibli depuis le temps (1871) où la lecture de *l'Origine des espèces* « l'occupait beaucoup »⁸⁴. Sa curiosité est devenue « dévorante » en 1876, quand il remercie Hegel et l'encense « du parfum de la reconnaissance la plus suave », après avoir reçu de lui la traduction de *la Descendance de l'homme*⁸⁵. On retiendra comme un signe important la conscience qu'il a de ses anciennes lacunes; il veut qu'au moins ses fils soient plus heureux que lui; d'Italie, où on lui rebat les oreilles de Darwin⁸⁶, il songe à établir un petit laboratoire à Aulestad et ce ne sera pas le caprice d'un jour⁸⁷.

Quant à lui, dans les luttes de la libération, l'étude des sciences naturelles et des sciences historiques va de pair. On l'a vu préoccupé à la fois de la chronologie des patriarches et de Darwin⁸⁸. « Les livres de sciences naturelles m'amuse beaucoup, dit-il à Brandes; je n'en comprends pas tous les détails, mais les résultats m'attirent »⁸⁹. Jetant un regard sur cette

(84) Br. I, 33.

(85) Ibid., LXX.

(86) Sommerfelt : *Minder*, etc. 29.

(87) Br. II, 135.

(88) B. Ark., notes Ellen Key, 1876.

(89) Br. II, 209.

période de sa vie, il dira que la crise « l'avait amené *en même temps* à étudier les sciences naturelles et l'histoire, et que sur ce point aussi elle avait eu pour résultat une conversion » ⁹⁰.

Bien qu'il s'adresse à une anglaise, nous devons retenir comme essentielle cette affirmation : « Darwin et Huxley ont été mes libérateurs » ⁹¹. D'abord, ils ruinent la cosmologie inhérente aux récits bibliques. Puis ils fournissent à l'esprit positif de Björnson des solutions constructrices. Assez souvent les orthodoxes avaient dit que le matérialisme scientifique mettait en danger l'existence de dieu, le libre arbitre et la morale. Il fallait sauver, affermir ces bases de sa vie.

Le libre arbitre ne fait point de doute pour Björnson; ce n'est pas à Darwin, c'est à son propre instinct d'homme d'action qu'il doit de croire à la fois à une volonté divine et à une volonté autonome en chacun de nous. « O toi, dit-il dans un vers du *Roi* qu'on ne cite jamais, qui donnas à tout être sa propre volonté ! » ⁹². Mais sur les autres points, quelles assurances triomphantes ne trouvait-il pas chez les maîtres anglais ! — chez Darwin, qui déclare que l'homme « peut se sentir fier de son ascension » ⁹³, que « ses qualités morales sont allées en progressant, indirectement ou directement » ⁹⁴; — chez Huxley, dont les études et les planches parlent un langage si clair et si convaincant : « les hommes ont peur de chercher; ceci les aidera » ⁹⁵; il montre comment l'histoire de l'humanité est celle d'un « papillon naissant d'une larve » ⁹⁶; avec lui, les barrières tombent entre l'homme et les animaux; l'homme, sans s'avilir, reprend sa place naturelle entre l'ange et la bête; il cesse d'usurper une dignité « au-dessus de ses forces », et « l'amour d'une mère pour son enfant n'est pas rabaissé parce qu'une chienne aime ses petits » ⁹⁷.

Les croyances morales, la foi au progrès, l'invincible optimisme de Björnson étaient donc justifiés. Bien plus, quand ses guides déroulaient devant lui les immenses perspectives de l'histoire humaine et l'interprétaient comme une prodigieuse

(90) A. T. I, 493.

(91) B. Ark., à Julie Sutter, 29-XI-1881.

(92) Stand. IV, 219.

(93) *Menneskets Afstamning*, etc. II, 400.

(94) Ibid., 399.

(95) *Zeugnisse für die Stellung der Menschen*, etc., 66.

(96) Ibid., 64.

(97) Sl. D. II, 125-126.

ascension, une sorte d'ivresse gagnait l'imagination du poète. Non seulement le dualisme de Rasmus Nielsen était dissipé comme une fumée, mais la science était réconciliée avec la poésie, — et la joie, la reconnaissance de Björnsson jaillissaient en lyrisme. C'est ainsi que sont nés les psaumes.

*

Conçus comme chrétiens, ils ont suivi l'évolution des pensées de Björnsson et sont devenus simplement religieux, mais comme tels, dans leur brève plénitude, une des plus admirables expressions du sentiment religieux dans toute la poésie contemporaine ⁹⁸.

Le premier psaume est certainement le plus ancien. Il rappelle les moments les plus douloureux de la crise. Björnsson cesse de croire à un dieu personnel. Lui qui se sentait d'accord avec le Père et l'univers, est accablé par la solitude et l'angoisse. L'histoire des religions lui a fait voir derrière son dieu la longue série des idoles que s'est données l'humanité. Aux décrets du dieu créateur et bon, la science substitue de froides lois; le croyant d'hier est un enfant abandonné, qui retrouve les craintes de l'homme primitif, origine des mythes religieux :

je me sens
arraché à toi,
puissance harmonieuse de l'Univers...

Il lutte; mais cet homme de batailles et d'action est faible;

(98) Pour le texte, voir Sl. D. II, 136-148.

Pour les dates présumées, voir : *ibid.*, 277-279.

Nous croyons les poèmes antérieurs aux dates proposées par le savant éditeur. Il est à peu près certain que Björnsson a mis en 1879-1870 la dernière main aux psaumes. Mais la première rédaction semble bien acquise à la fin de 1878.

Deux passages des lettres encadrent leur genèse : Br. II, 210 (14-XII-1877) et Br. II, 286 (19-VIII-1878). Les mots de la dernière lettre : « tu verras un poème religieux de moi qui fera beaucoup de poussière et de vacarme », conviennent exactement aux psaumes, à la fois religieux et libérés.

Les poèmes se succèdent dans l'ordre suivant :

conçu en pleine crise religieuse, (1877-1878) : Psaume I;

conçus quand la crise s'achève (1878) : Psaume III.

Ogsaa en omvendelse,

At tro-at tvile;

conçu quand la crise est surmontée (fin 1878) : Psaume II.

Nous renvoyons à notre exposé de l'évolution religieuse de Björnsson, II et III.

Une traduction très fidèle des trois psaumes a été donnée par Dagny Bj. Björnsson et Georges Sautreau : *Quelques poèmes et chansons de B. Björnsson*, p. 51-58.

il lui manque la force et la joie que donnent la communauté avec la création et les hommes :

viens, viens, o paix !
vienne la conviction
d'être un anneau de la forte chaîne de vie !
Faut-il, en vain,
que moi-même à tâtons, je me cherche,
que je m'interroge et m'appelle ?

Le troisième des psaumes, — qui est en réalité le second, — garde un écho de ces angoisses, mais un écho seulement. Le chœur dit le désarroi des hommes, quand se sont évanouis les rêves et les mythes dont on les berçait. Les résultats de la critique biblique sont acquis; ils ont mis fin à la révélation. Sous mille noms, les générations avaient divinisé leurs peurs et leurs espoirs :

qui donc es-tu, o toi, aux mille noms
des milliers de temps et de langues ?
Tu berças notre éternelle nostalgie,
et tu fus notre espoir sous le joug du passé.
Tu fus l'hôte nocturne de la mortelle angoisse...

Un souvenir de Rydberg et de l'histoire des dogmes se glisse même ici : « intermédiaires » entre l'homme et l'essence inaccessible de dieu, les messies ont un jour semblé trop petits. Où donc est dieu ?

Et le soliste répond :

ah ! sois ce que tu veux;
car je sais que tu es;
l'éternel cri de mon âme, — oui c'est toi ! —
vers Justice et Lumière,
vers la victoire du Nouveau,
et sa puissance révélée. — car c'est toi, oui, c'est toi !...

Dans ce psaume dramatique, la lumière jaillit entre les sombres nuées. Le dieu caché rayonne; le croyant l'a retrouvé, plus mystérieux et plus réel à la fois. C'est le psaume du chercheur affranchi. Il vient de fermer ses livres; les craintes s'éloignent; à sa question s'élèvent de toutes parts, de lui surtout, des réponses joyeuses. Dieu est. Il est l'ordre universel qui sauve notre pensée du doute et notre action de l'anarchie. Il est réintégré dans la vie et dans l'homme. Nul panthéisme. Mais désormais l'humble dévouement filial et l'espoir se rat-

tachent à la puissance de vie, mystérieuse et sûre, qui mène le monde, qui est le monde.

Les lois du monde sont la révélation nouvelle. La science explique et transfigure l'univers. Elle est, par la théorie de l'évolution, le passage d'une religion à l'autre.

Ce passage se retrouve aussi dans un poème qui résume la libération de Björnson et garde même le souvenir des jours tourmentés d'Aulestad.

L'inspiration est celle du 2^e psaume (3^e du recueil); le dramaturge invente un fil léger : un mourant chasse le pasteur en lui disant : ton dieu (entendez le dieu des chrétiens, qui réclame pour le salut des hommes le sang d'un innocent) est trop petit !

Le pasteur est poursuivi par la flamme qui brûlait aux regards du mourant, par l'appel de la vérité. Il cherche; il lit, comme fit Björnson, et le temple des dogmes s'écroule.

Pareil encore au poète d'Aulestad, il se retrouve sur sa terre, paysan sur son propre champ,

et sa pensée, en sa recherche,
ne connaît que ses propres bornes,
et de vieilles, étroites légendes
passent au ciel, pareilles au nuage qui fuit.

La critique a fait place nette; une nouvelle foi est là :

et tout ce qui est, il le comprend,
comme né aujourd'hui de ce qui était hier,
et qu'au fond du passé les biens de notre race
ont le pire pour origine; que le bonheur
est l'œuvre des millénaires, l'obole de chacun...

Le poème n'est pas parfait, mais justement, parce qu'il est plus près de la découverte, on saisit mieux la joie de Björnson à trouver une certitude qui comble ses désirs vitaux : dieu grandi, le sentiment religieux épuré, l'optimisme justifié par la leçon des siècles, inscrit à toutes les pages du livre de la terre; le mal impuissant, puisqu'il est contraire à la vie qui s'épanouit avec une perfection croissante, « abat le mal et passe son chemin »; une foi anti-ibsenienne dans la foule et les vertus patientes de la masse qui bâtit les civilisations, comme les continents; des prolongements assurés à la vie de

l'individu qui rentre dans la vaste communion des hommes et de la nature et reçoit sa part d'éternité.

Après le doute, après la solitude angoissée, la foi et la joie sont retrouvées : gloire à la vie ! — C'est le dernier (deuxième) des psaumes.

Aux dernières pages de *la Sélection naturelle*, Darwin louait la grandissante beauté de l'univers selon la science. Le poète reprend cet hymne. Il est nourri de la doctrine :

non, rien n'est si petit qu'un plus petit n'existe,
invisible au regard;
nul être n'est si grand qu'on ne trouve un plus grand,
derrière lui;
l'insecte sur la terre
peut bâtir des montagnes;
la poussière qui vole,
le flot de sable
ont fondé jadis des empires.

Mais dans la doctrine, il a fait un choix. Du christianisme, il excluait la notion de péché. Dans l'histoire darwinienne du monde, il ne veut voir ni la lutte à mort, ni les gaspillages insensés d'existences, mais l'épanouissement d'un invincible printemps :

gloire au printemps éternel de la vie,
qui créa toute chose;
l'être le plus petit verra le jour de la résurrection;
seules, les formes se perdent...

Ici, l'optimisme de Björnson exulte. La providence — « le père » —, qui semblait banni du monde, y rentre; une conception de l'univers est désormais acquise qui repose sur le sentiment intime d'une force inépuisable et bonne, tel qu'il le constatera et le louera chez V. Hugo, dans une circonstance mémorable ⁹⁹.

Intelligence et imagination sont satisfaites. La nature est un immense poème où s'accordent l'homme et la nature, la race et l'individu, le héros et la foule. Toute dualité est effacée :

infini Tout, le plus grand et le plus petit
sont Unité...

(99) A. T. II, 484.

Ils sont équilibre aussi. Le poète est rebelle à l'ivresse mystique ! Il sait « la loi de l'ordre », les conditions de notre vie, « la minute » qu'est notre existence. Comme son enthousiasme est mesuré et humain !

Un équilibre semblable, — entre l'intensité du sentiment et la brièveté de la forme —, donne à ce dernier psaume surtout sa perfection. Des chefs-d'œuvre classiques, il possède la richesse profonde et les étroites limites. Il a des formules saisissantes, une puissance évocatrice. Un entrelacs perpétuel y marie la pensée et l'image :

nous sommes tous fruit et graine d'éternité;
 nos pensées plongent
 leurs racines dans l'aube des siècles; elles tombent,
 questions et réponses,
 pleines de semence,
 sur le sol éternel;
 aussi, réjouis-toi
 d'avoir dans l'éclair d'un instant
 accru l'héritage d'éternité.

Et ce court poème de cinq strophes, encadré entre les hosannah du début et l'élan final, a le mouvement et l'ampleur des plus grandes odes.

Surprises et paradoxes de la gloire littéraire ! Le moins philosophe des poètes nous a laissé un des plus beaux poèmes philosophiques qui soient dans les langues du Nord. Celui qui semblait un Antechrist a écrit un hymne tout pénétré de religion. On le jugeait encore, avec *Arnljot Gelline*, le premier poète du sentiment chrétien, national et nordique; — et moins de dix ans après, sans rupture ni renoncement, il fête son accord avec une époque de science et de positivisme ! Peu à peu, ce psaume hérétique est descendu dans les profondeurs de la conscience norvégienne. Au bout d'une génération, un prêtre, — nous l'avons entendu —, pouvait le lire au temple devant l'élite du pays¹⁰⁰. Avec la beauté impérissable du poème, cette tolérance du prêtre, cette humanité de l'auditoire étaient encore l'œuvre de Björnson. Tant a été féconde cette grande crise du renouveau !

(100) Obsèques de Carl Berner.

CHAPITRE X.

LES ORIGINES D'UN CHEF-D'ŒUVRE

La genèse de « *Au-dessus des forces humaines* ». — Apparition du thème. — Sa première forme. — Circonstances immédiates. — Circonstances antérieures. — Le thème dans *Arne*. — Une double tendance chez Björnson. — Résumé. — Björnson et *Brand*. — Björnson et les Grecs. — Situations et personnages qui annoncent le drame. — *En Klokkefamilie*. — *Au-dessus des forces* et *Le Canard sauvage*.

Un moment historique dans l'évolution religieuse de Björnson est celui où apparaît le thème « over aevne », *Au-dessus des forces humaines*. — La première partie de ce drame n'ayant été écrite qu'en 1883, nous n'avons pas à l'analyser; nous nous contenterons d'en discerner la genèse et les éléments ¹.

Il y a, chez Björnson, peu d'idées dramatiques dont nous sachions plus exactement la date où elles furent conçues. Le 4 avril 1878, il écrit à Brandes :

je travaille à une pièce où j'ai vu surgir l'idée dont je ferai désormais, sans aucun doute, l'idée de ma vie. Immédiatement après que cette idée eut pris force en moi, un sujet s'est éclairé à cette nouvelle lumière : « au-dessus des forces » ².

En d'autres termes : Björnson écrivait *Le Nouveau Sys-*

(1) Sur le sens du drame, qu'on nous permette de renvoyer à notre article de *la Revue Germanique*, mars-avril 1906, surtout p. 175 et suiv.

(2) Br. II, 242.

tème. A son habitude, derrière les êtres vivants qui ont retenu son attention, il cherche l'idée. Etudiant le cas d'une famille d'enthousiastes, il dégage le thème de l'imagination trop prompte, de l'excès, de la démesure. A son tour, ce thème éclaire un sujet qui se précise et s'élargit. La première forme de *Au-dessus des forces* est née.

Elle se devine à travers une lettre (inédite) à Chr. Collin :

J'ai oublié de vous dire ceci.

Quand le cas de la démesure (*over aevne*) dans notre nature fut devenu pour moi un problème, je songeai d'abord à une comédie (avec sa tragédie) : une grande famille douée, dont les membres, nombreux et indépendants, vivaient dans l'espoir d'un héritage extraordinaire, énorme, fabuleux. Le crésus meurt. Et il ne laisse rien après lui, ou, si vous voulez, il ne leur laisse rien, ce qui revient au même. D'autre part, toute la famille avait fait des dettes, dans l'espoir d'hériter³.

Première remarque : le sujet est une variante de *Une Faillite*. Et on comprend le sens premier de l'expression « *over aevne* ». « Pourquoi, disait *Dagbladet* au sujet des faillites, ces dépenses exagérées ? Pourquoi un tel besoin de mener une existence au-dessus de ses moyens (*over aevne*) »⁴ ? Nous ne prétendons pas que Björnsson ait emprunté cette expression, si courante, au journal ; mais il lui a donné d'abord ce sens, et, dans la suite, ainsi qu'il nous le disait lui-même, il a toujours maintenu une nuance entre « *evne* » et « *kraft* ».

Tjaelde, dans *Une Faillite*, vit « *over aevne* ». Et ses filles pareillement. Il a multiplié les entreprises, enflé son train de maison, espéré la hausse et, quand la baisse est venue, il se raccroche aux bilans fictifs qu'il imagine chaque jour. Avec lui, Valborg et Signe ont perdu le sens du réel, vivent d'illusions.

Il n'est pas très surprenant que Björnsson ait voulu reprendre ce sujet sous une forme nouvelle et plus gaie. Non seulement il l'avait observé, mais il le portait en lui, il le vivait. Déjà il avait fait profiter Tjaelde de sa propre expérience⁵. Que de fois, une pièce finie, n'a-t-il pas supputé et annoncé les sommes considérables qu'elle allait lui rapporter !⁶ bâti des châteaux en Espagne ! fait des projets « *over aevne* » !

(3) 1-IV-1899.

(4) 7-VII-1870.

(5) A. T. I, 443-444.

(6) Br. I, 264.

Reprenons l'explication de Björnson et voyons comment le thème s'enrichit.

La famille qu'il observe, dans le *Nouveau Système*, est celle des Ravn, des originaux, des « exaltés », « qui ne savent pas s'en tenir à ce qui est » ⁷.

MADAME RIIS. — Mais, tante, tu ne dis pas de feu ton mari qu'il était impossible ?

TANTE OLE. — Dieu le bénisse, le brave fou ! Mais n'est-il pas allé un jour, en grand costume, chez le premier ministre, pour lui dire qu'il ne comprenait plus son temps ?

MADAME PREUSS. — Il est allé une fois aussi chez le roi.

TANTE OLE. — Oui; il l'a prié de faire d'un des princes un artisan. Cela aurait donné un si bon exemple !... Tout cet idéalisme me donnait le mal de mer ⁸.

Grâce aux Ravn, Björnson voit clair dans ses nouveaux personnages; ils s'égarent, non seulement en matière d'argent, « mais dans la vie, la foi, de toutes les façons » ⁹. Et derrière ceux-ci, il discerne une génération et une époque avec ce caractère maladif et forcé, « plus au point de vue moral et spirituel qu'économique » ¹⁰.

Je traite, dit-il encore, ce défaut du temps, cette tentation de dépasser nos forces, non seulement pour ce qui est de l'argent, (car ce n'est qu'un aspect de la maladie du temps), mais dans notre rapport avec nos idéaux. De ceux-ci, les uns sont impossibles, (les religieux ?) les autres, faux, mensongers; d'autres sont justes, mais nous dépassons la réalité en voulant les atteindre sans délai. Quand j'emploie le mot : idéal, je fais aux gens un compliment. Mais, par exemple, la beauté, (ne vouloir que de belles choses) est pourtant un idéal ! vouloir être de tout, est un idéal, etc., etc. J'y montre des gens qui vivent pour la Mission, d'autres, à côté d'eux, pour la Cour ! — Je rassemble, dans une grande fête, une famille qui a la maladie commune de vouloir être « over aevne », et je les montre dépassant la mesure, tous à leur façon, et pour un but différent. Il s'agit d'obtenir un gros héritage, que chacun veut employer à sa manière ¹¹.

La démesure d'un temps sous toutes ses formes et la faille morale qui en résulte, tel est le sujet qui grandit dans l'esprit de Björnson au cours de l'année 1878. On en remarquera l'ampleur; elle est dangereuse pour un drame, mais elle annonce le rôle unique que ce thème va tenir dans la pensée et dans l'œuvre du poète.

(7) Stand. IV, 283-284.

(8) Ibid., 308-309.

(9) Br. II, 242.

(10) Ibid., 281, 282.

(11) Ibid., 284.

*

Ceci exposé, il reste à dire l'essentiel; pourquoi ce thème, et d'où vient l'importance qu'il prend ?

La date où il paraît est une première réponse. Le printemps de l'année 1878 voit s'achever la crise religieuse. Sous les yeux de Björnsson, de jour en jour, le paysage moral se transforme. Toute une époque disparaît et un monde nouveau lui succède. Il ne faut pas hésiter à dire que c'est le plus grand événement intellectuel de sa vie. De toutes parts fuient les illusions; partout, le poète vient au contact des réalités.

Le fait central est l'affranchissement religieux. Un à un, les dogmes sont tombés; s'appuyer sur la révélation, c'est bâtir sur un nuage; c'est être « over aevne ». — Chimère aussi que la doctrine grundtvigienne. — Illusion que ce culte de la bure paysanne, que le romantisme dialectal¹². — Gardons-nous enfin d'oublier l'épreuve d'Aulestad, l'envers d'un rêve, l'aveu fait plus d'une fois par Björnsson que l'entreprise était au-dessus de ses moyens, puisqu'il songe à vendre sa ferme¹³.

Pressé de tous côtés, il « jette ses rêves » par-dessus bord¹⁴. « Des montagnes entières se sont écartées. Elles arêtent la plupart des hommes »¹⁵. Mais il convient de citer la page qu'il écrit à son retour de Paris, libre du préjugé nordique, en plein accord, désormais, avec le positivisme de Sars et de Brandes :

Faut-il résumer la différence que j'ai constatée depuis longtemps dans la littérature, l'art, la science, que j'ai vue à l'exposition et dans la vie courante, que j'ai sentie à travers les journaux et mes conversations à Paris avec (mes compatriotes) ? La voici : ceux qui, pour l'instant, bâtissent la société moderne, sont, sur tous les points, en contact direct avec la réalité; mais nous, nous avons entre la réalité et nous, des rêveries nuageuses, de vieux idéaux caducs, des souvenirs de souvenirs, — débris et épaves d'anciennes formes d'existence. Et cela nous empêche d'avancer... Les autres ont écarté les rêves, les nuages, les épaves; ils voient la réalité avec des yeux tout neufs; aussi sont-ils en train, tout simplement, de créer une époque nouvelle ! Et nous, c'est-à-dire la plupart et, malheureusement, les meilleurs d'entre nous, le plus souvent, nous nous tenons dignement à distance d'idéal...

...A présent je comprends qu'il se passe tout simplement ceci : pré-

(12) A. T. I, 466-471.

(13) Br. II, 193, 195.

(14) Br. II, 243.

(15) Ibid., 202.

sentez comme idéaux de vieux dogmes usés, complètement inacceptables pour notre pensée et notre science moderne; quelques êtres doux et rêveurs s'en accommoderont peut-être; mais le grand, le plus grand nombre les « sabotera ». Redoublez l'épouvante de la prédication; rendez-la surnaturelle, monstrueuse, dans son exigence idéale; — vous ne ferez que redoubler... « le sabotage », l'hypocrisie, la légèreté.

...Nous sommes paralysés dans notre force intime, dans notre volonté. La vie tombe en morceaux, pour nous. Car les liens sont partout rompus. Ils sont rompus avec les idéaux, car nous sentons qu'ils dépassent nos forces, ou que nous n'y croyons plus; ils sont rompus avec nos semblables, avec le chœur aux mille voix du travail...¹⁶.

Au fond du thème, on perçoit l'allégresse du voyageur sauvé. Après une longue navigation aventureuse, parmi les brumes et les mirages, il a vu la terre !

*

Le thème n'est pas lié à une période de la vie de Björnson. Il n'est pas seulement apparenté au *Nouveau Système* et au *Roi*. Ecrivant à Sars en 1876, Björnson confesse qu'il s'est blessé à tous les angles de la vie, parce qu'il agissait avec trop de passion et aussi « parce que son assaut ne tenait pas assez compte du réel »¹⁷. C'est toute la période des grandes luttes norvégiennes et nordiques qu'il évoque là.

Qu'on y songe bien : Björnson, à son retour du Danemark, s'était engagé dans une singulière entreprise. Il ne lui suffit pas d'être auteur, — c'est-à-dire à la fois conteur, lyrique et dramaturge, — ni d'être journaliste et conférencier; — il ajoute à ses tâches la politique, une politique de crise et de tempête, au moment le plus grave de l'histoire norvégienne au 19^e siècle ! Dans cette guerre, il est au premier rang, aux côtés de Sverdrup, qu'il dépasse même en agitant son étendard républicain. La Norvège, bientôt, est trop étroite pour lui; il porte l'agitation au Danemark, il harcèle Ploug, encourage Högsbro; il entreprend une croisade en Suède; il organise les forces démocratiques du Nord et leur fixe une mission, dont il est l'évangéliste, — mission plus que nordique : germanique, européenne, même, puisqu'elle sera un exemple pour les races latines, et, par l'union de la foi et de la liberté, une solution aux grands problèmes du temps.....

(16) A. T. I, 476-477.

(17) Br. II, 147.

N'est-ce pas une aventure presque aussi magnifique que celle du roi viking, Sigurd le Hiérosolimitain, qui, « hissant toute sa voilure de soie, remontait un Bosphore héroïque et entraît à cheval, hôte d'honneur, dans l'hippodrome de Byzance »¹⁸ ? Entreprise démesurée, au-dessus des forces du temps et de son prophète, non seulement parce que le poète devait compter avec les difficultés et la lenteur des choses, mais aussi parce que ses arguments n'étaient pas assez sûrs, même contre le roi, parce que son néo-scandinavisme n'était pas exempt d'ignorance et que le système où sa pensée s'enfermait et d'où partaient tant de bulles orgueilleuses contre le positivisme, l'incrédulité et la France, était des plus fragiles. Seule la crise qu'on a racontée pouvait mettre Björnson au niveau de la conscience et de la science européennes, dissiper ses chimères et fixer les limites du possible et de l'impossible.

Et pourtant, si le thème est né des illusions du poète, on peut dire plus justement encore qu'il a une origine toute contraire, qu'il exprime sa passion du réel, son aversion pour tout excès.

Les campagnes norvégiennes et nordiques, si elles dépassent parfois les forces de Björnson et anticipent trop violemment sur l'avenir, de quel sens pratique et de quel bon sens ne témoignent-elles pas le plus souvent ? Il a fallu l'aveuglement de *Morgenbladet* pour faire de lui un Don Quichotte. Partout, son but est précis et proche; il est aussi pratique, dans l'enthousiasme, que lorsqu'il donne l'idée du congrès orthographique de Stockholm ou met sur pied le théâtre de Möllergaten.

Qu'(on) cesse, dit-il avec raison, de m'appeler le poète des nostalgies (par dessus le marché, des nostalgies confuses), parce que, comme toute haute nature, j'ai des élans et que je les décris. L'essentiel est de savoir si j'ai un but; et à cet égard je suis le poète le plus positif que le Nord ait encore eu¹⁹.

La réussite éclatante de son réalisme en art, trouve là aussi une de ses explications. Si le système des idées retarde, l'instinct du poète est en éveil. A ce grand tournant du siècle, dans le Nord, il sent la fin des ambitions romantiques. Témoin la préférence qu'il donne au roi Eystein sur son frère Sigurd

(18) A. T. I, 354.

(19) Br. II, 67.

Jorsalfar : le chant du scalde Ivar proclame la beauté du travail pratique opposé aux rêves orgueilleux ²⁰. « Il n'est pas donné à tous de voir, comme le roi Eystein, la grandeur des petites choses, ni d'être assez heureux pour s'adapter aux exigences des tâches présentes » ²¹. Témoin encore une des chansons nouvelles écrites à cette époque pour *Arne* :

...le plus beau don de Dieu
n'est gloire ni grandeur,
mais d'être vraiment homme ²².

Autant de variantes du thème « over aevne », que résument ces mots rapportés par Ellen Key : « quand les idéaux se débloquent, il faut se raccrocher à la vie » ²³.

*

Cherchons plus loin encore, dans le passé de Björnson : le sévère jugement porté sur *Brand*, l'antipathie à l'endroit de Kierkegaard, l'adhésion enthousiaste à Grundtvig : autant de moments qui mériteraient une étude spéciale, autant de signes précurseurs du thème de la démesure. Il admire Grundtvig pour bien des raisons, mais une des plus profondes est qu'il « rend tout humain et possible » ²⁴. Il n'avait pas oublié le discours tenu par lui en 1860 sur ce sujet : « Tu enfonceras ton doigt dans la terre pour sentir où tu es. — Ce proverbe, disait Grundtvig, nous rappelle que nous sommes frères de la terre. Il ne sert de rien de partir pour la lune, ni de bâtir des châteaux dans les nuées » ²⁵. « Discours incomparable », ajoute Björnson.

Plus avant encore ! Au seuil de l'œuvre de Björnson, voici le conte d'*Arne*. C'est avec Synnöve, le chef-d'œuvre des débuts. Un petit paysan, pauvre et doué, grandit en marge du bonheur. Il lit et il rêve ; il chante. Va-t-il céder, comme tant de Norvégiens, à la nostalgie de l'aventure ? Un poème qui a pris une valeur de symbole : « dites-moi, que verrai-je par-dessus les hautes montagnes ? », traduit la souffrance des vies em-

(20) Stand. III, 176-177.

(21) A. T. I, 354.

(22) Sl. D. II, 36-37.

(23) B. Ark., notes Ellen Key, 1876.

(24) A. T. I, 300.

(25) Gr. I, 112.

prisonnières. Björnsson en guérit son héros. Le bonheur n'est pas au loin ni dans les rêves de grandeur; il est près de nous, dans la vie ordinaire et dans la fidélité à ses tâches. La vieille paysanne qui abandonnait sa maison pour aller chercher le soleil oubliait de percer une fenêtre dans la cloison. Avec *Arne*, Björnsson, l'âme encore gonflée de romantisme, veut se libérer des vaines nostalgies. L'idéal de vie d'où naîtra *Audessus des forces* est déjà fixé dans ses traits essentiels.

Avec *Arne*, nous découvrons chez Björnsson la disposition intime qui nous donne le secret du thème de la démesure.

Son œuvre presque entière pourrait se ramener à quelques mouvements premiers de l'âme, où s'exprime à la fois un irrésistible élan vers la vie et un égal instinct de modération.

Björnsson veut conquérir, abattre, — et il secourt, s'apitoie. Il est païen; — et sa responsabilité met un frein à son paganisme sensuel. Il est poète, il suit l'appel de ses visions, — et en même temps il craint le vertige de l'excessif et de l'impossible; il sait la limite de nos forces humaines.

Ainsi, à la voir de près, cette disposition fondamentale est double; elle est attirait du rêve, de la grandeur, de l'idéal, — et crainte de leurs excès. Et si nous jetons un regard sur la vie de Björnsson, nous constaterons, selon les rencontres, selon les courants et l'âge, la tentation de la démesure et la réaction contre elle.

Tentation que le romantisme et ces formes de romantisme que sont le scandinavisme ancien et rajeuni. Tentation qu'un sang trop chaud et une imagination trop prompte, que la vie dans une petite société, que la gloire rapide et presque indiscutée, que les voix confuses qui montent du peuple et les appels grisants à la liberté dont retentit l'Europe. Et c'est aussi une tentation, pour une force hardie et idéaliste, que le spectacle d'une époque matérielle, de politiciens trop habiles, ou même de natures prosaïques, « sans tourbillons »²⁶. Elles le rejettent un instant dans l'excès contraire. — Réaction surtout, dès ses premiers pas, avec une incomparable autorité, contre l'abus romantique et toutes ses variantes, que ce soit

(26) A Hegel, 28-IV-1876.

chez Ibsen ou Kierkegaard, que ce soit la mer stérile ou de la haute montagne²⁷. Avec l'âge, les réactions l'emporteront de plus en plus sur les tentations, mais laisseront — et la remarque est d'importance, — au fond de l'âme du poète le sens de la nostalgie, ce levain des grandes choses²⁸, le goût des rêves qui prolongent, sans le fausser, le réel, et une indulgence pour l'illusion, quand elle est une forme courageuse de confiance en la vie²⁹.

Ainsi s'expliquera une des plus rares beautés du drame. Il condamne la démesure, et il n'a que sympathie pour les victimes. Il se méfie du rêve, et il est pénétré de nostalgie. C'est que le poète portait en lui-même les deux tendances. L'œuvre dès sa plus lointaine origine, y participe; elle est, toutes différences gardées, analogue au chef-d'œuvre de Cervantès, qui se meut sans défaillance à la rencontre de deux mondes et plonge à la fois ses racines dans le réel et dans le rêve.

Le thème, à l'origine, dans *Arne*, apparaissait sur le plan national. Il a aussi un côté personnel : c'est le cas d'un génie jeune et violent, qui cherche l'équilibre. Puis, avec Grundtvig déjà, avec l'avènement du réalisme, plus encore avec le dénouement de la crise religieuse, il passe du plan national au plan européen, du plan personnel au plan universel.

Les œuvres témoignent de cet élargissement progressif : *Une Faillite* ne critique l'excès qu'en matière d'argent; *Magnhild*, du point de vue paysan; *Le Roi* et *Le Nouveau Système* pour la politique et la vie sociale.

Un jour vient enfin où l'étincelle jaillit. Le thème de l'illusion et de la démesure s'impose à la conscience de Björnson et prend une forme dramatique au début de 1878, par une sorte de greffe sur un sujet apparenté. *Au-dessus des forces* dénoncera, avec la maladie d'un temps, une aberration religieuse vieille comme l'Orient et le mal romantique, toujours renaissant.

La date où le poète, trouvant ce thème, est enfin profondément d'accord avec lui-même et avec son temps, signale sa victoire définitive dans la longue crise qu'on a décrite.

(27) Conversation avec Björnson.

(28) Br. II, 67.

(29) Stand. VI, 387.

*

Il est superflu de rappeler que la principale source de la démesure, pour Björnsson, est la religion ³⁰. Bientôt, il dégagera, pour le traiter à part, cet aspect du thème ³¹.

Le scandale qu'étaient, en religion, Kierkegaard et Chr. Bruun, Björnsson le retrouvait, en poésie, chez Ibsen, surtout depuis *Brand*. C'est encore l'inhumanité religieuse de Kierkegaard qu'il constatait derrière ce drame ³² et on comprend qu'il ait détesté la sombre ardeur que résumait pour nous ces vers du *Brand* épique :

Seigneur, fais-moi riche en douleur;...
 enseigne-moi à souffrir, à prier;
 à traverser le pays de la chair,
 aveugle au soleil, à l'été;
 enseigne-moi à vouloir plus que je ne puis ! ³³.

« Accabler de pauvres gens naïfs sous un effort qui écrase la plupart d'entre eux,..... c'est romantisme ³⁴. *Au-dessus des forces* sera donc par surcroît, dans l'œuvre de Björnsson, le drame anti-ibsenien par excellence; il le disait à Erik Werenkjöld qui nous l'a rapporté : il a voulu, entre autres choses, y donner une réplique à *Brand*. Louons-le de l'avoir donnée à l'apogée de son renouveau, au sommet de sa puissance créatrice.

Désormais, ce thème sera, sinon « l'idée de sa vie », du moins une des idées maîtresses de son action et de son art, sa marque propre parmi les génies du temps. Par elle surtout, il s'opposera, non seulement à Ibsen, mais à Tolstoï, à Nietzsche et même à son héros parmi les poètes, Victor Hugo.

Faut-il ajouter que cette idée l'apparente aux Grecs ?

Chr. Collin, qui eut pu être un helléniste émérite, l'a dit et a eu raison de le dire ³⁵, pour faire comprendre le drame du miracle, en un temps où il sortait à peine d'une ombre injuste. Un génie nordique y reprend la grande leçon grecque d'équilibre et de modération, et montre, avec autant de force qu'Eschyle et que Sophocle, le danger des entreprises surhumaines.

(30) Voir, supra, l'histoire de son évolution religieuse.

(31) Voir, thèse complémentaire, ch. I et II.

(32) Gr. II, 198.

(33) *Episke Brand*, p. 99.

(34) *Oplandenes Avis*, 1879, n° 9.

(35) *B. Björnssons Ueber unsere kraft und die griechische tragödie*.

La pleine et courageuse acceptation de notre destinée d'hommes, la crainte des vertiges d'orgueil et l'infinie pitié pour les victimes de la démesure, créent entre *Au-dessus des forces* et la tragédie grecque une intime ressemblance. Elle est à la gloire de Björnson. Elle l'est d'autant plus qu'il y a eu ren-contre, et point imitation. Pas plus pour sa philosophie que pour sa technique, pour l'idée maîtresse que pour l'emploi du « chœur », — c'est-à-dire pour la scène des prêtres —, Björnson n'est vraiment redevable aux Grecs. Nous avons déjà dit qu'Ibsen et lui les connaissaient mal; c'est la grande lacune de leur formation, dont ils ne sont d'ailleurs pas responsables. C'est son propre instinct qui dicte à Björnson, dès *Arne*, le *Μυθὲν ἄγαν* qui y est si fortement inscrit; c'est dans le corps à corps avec ses dernières illusions, lors de la crise du renouveau, qu'il découvre cette grande idée.

Ainsi, le thème de la démesure, — né chez lui d'une expérience exceptionnellement riche et d'un instinct profond, expression partielle du tempérament norvégien³⁶, apparenté au Danemark de Grundtvig, inséparable du positivisme anglo-français —, rejoint par surcroît une des plus humaines et des plus hautes pensées grecques.

*

En 1878, le drame, sous sa forme originelle, est si nettement conçu que Björnson espère le finir au cours de l'été³⁷.

Comment faut-il se représenter la comédie primitive ? « Les cent façons de la démesure, dans cette famille, dit Björnson, ne feront que percer derrière les quatre ou cinq personnages qui se montrent complètement. Une pareille famille rassemblée dans une salle (scène principale) »³⁸.

Cette scène centrale, familière à Björnson, sera maintenue dans le drame du miracle (1^{er} acte). Et il nous est loisible d'en imaginer les péripéties : le moment des espoirs et celui de la déception, les réactions diverses et sans doute le courage de ceux que l'épreuve grandit....

Une chose est certaine : la pièce était gaie. Il faut trouver

(36) Voir Holberg cité par Fr. Bull : *Norsk litteraturhistorie*, IV, 20.

(37) Br. II, 265.

(38) A Chr. Collin, I-IV-1899.

là l'origine lointaine de la hardiesse tant admirée avec laquelle Björnson a glissé le rire dans la scène des prêtres.

« Le personnage principal, dit encore Björnson à Collin, était mon vieil ami, mort aujourd'hui, le pharmacien Thaulow », — gai, furieux, endetté, cordial, plein d'idées, si nous en jugeons par l'amusante pièce de vers que Björnson a écrite pour ses noces d'argent³⁹. « Ecrirai-je jamais cette pièce », ajoutait le poète en 1899 ? La question prouve que le sujet vivait toujours.

Si exceptionnel que semble le drame du miracle, il ne serait pas difficile de montrer qu'en réalité il s'ébauche de façons diverses et depuis longtemps.

La situation centrale : un mari, qui, par la démesure de sa force et de son enthousiasme devient un danger pour les siens, — une femme qui a reçu en partage le bon sens et l'équilibre et qui s'épuise à lutter : c'est un peu Grundtvig et sa troisième femme, tels que Björnson les observait⁴⁰; c'est aussi Björnson et Caroline Björnson. — *La Fille de la pêcheuse* offre déjà le cas très émouvant d'un pasteur et de sa femme qui s'aiment profondément et qui sont séparés par leur foi⁴¹; dans *le Roi*, Clara, la fiancée, annonçant Klara Sang, meurt brisée par une situation qui dépasse ses forces et celles du roi.

Parents et enfants s'opposent dans *Une Faillite*. On pourrait aussi considérer comme une esquisse le désaccord de Riis et de ses enfants, au moment où il va prier⁴².

L'acte des prêtres porte à la perfection un type souvent traité de large discussion et de scène-tableau, où le héros apparaît inséparable du milieu et de la foule.

Et quelle intime connaissance, chez Björnson, des milieux religieux, quelle richesse de types ecclésiastiques : parents et étrangers, norvégiens et danois, piétistes, orthodoxes et grundtvigiens ! Et les évêques, et les missionnaires ! Et ceux dont le portrait s'est approfondi au cours des années ou des batailles : Heuch, pape luthérien, dont il raillait devant nous la prétention, Chr. Bruun, Kr. Janson.....

Enfin le voyage au Nordland offrait à Björnson le cadre grandiose d'une nature qui veut le miracle.

(39) Sl. D. I, 166-169.

(40) Gr. II, 266.

(41) Stand. II, 451, 452.

(42) Stand. IV, 323.

Seule, cette abondance de traits déjà essayés, cette vaste expérience personnelle, cette substance norvégienne aussi riche que celle de *Peer Gynt*, ont rendu possible l'apparente improvisation d'où est sorti le drame en quelques mois d'été (1883). Le chef-d'œuvre n'est pas un miracle.

*

Mais la plus curieuse et la plus lointaine préparation du drame reste à signaler. Elle se montre dès 1859, dans le plan d'une pièce qui ravissait Björnson et qu'il n'écrivit jamais. Tout, cependant, n'en a pas été perdu. C'est *la famille du sacristain*.

Björnson, qui n'a pas encore 27 ans et vient de publier *Arne*, dont on a rappelé le thème précurseur, écrit à Clemens Petersen :

J'ai un sujet de comédie que j'appelle *Une famille de sacristain*. L'homme est un vrai sacristain, mais c'est aussi un symbole en ceci qu'on ne savait pas quel autre métier lui donner. Il est en effet extrêmement doué, mais la vie pratique pèse trop fortement sur lui; son énergie, tournée vers le dedans, s'épanouit en rêves, en flots de sympathie pour tout ce qui est grand et noble dans le monde; et ainsi, provoquant chez les uns l'enthousiasme et chez les autres le rire, il est inutilisable et devient sacristain.

Il a une femme qui pendant vingt ans a cru en lui et qui finit par devenir un peu incrédule; elle fait partager son doute à ses grands enfants. Jusqu'ici il a vécu, au fond, étranger au monde. Mais voici que, dans la personne de ses enfants, la réalité du monde commence à l'atteindre : son fils aîné se voit éconduit parce qu'on n'épouse pas le fils d'un original un peu fou. Ses enfants, toutefois, en même temps qu'ils perdent la foi en leur père, sont bien de son sang et peuvent s'abandonner avec lui aux rêves les plus naïfs, mais les plus charmants, et oublier toute la misère du monde. Ils sont en effet assez fous pour compter sur une victoire de l'Italie qui assurera leur victoire à eux, dans leurs difficultés de famille. Et le dénouement que je dois donner à cette petite comédie sera aussi le triomphe réel de ces gens-là⁴³.

Laissons les remarques qu'appelleraient cette page et la suivante sur le réalisme de Björnson en 1859. — La substance même du sujet est comme une révélation. Vingt ans avant *Au-dessus des forces*, ce demi-prêtre égaré dans le réel, qui chante et rêve, avec une femme qui devient incrédule à son égard et des enfants qui commencent, eux aussi, à douter, — c'est une première ébauche de Sang et de sa famille. Ces

enfants et ce père qui oublie ensemble la misère du monde et sont assez fous pour compter sur une victoire de l'Italie, comme d'autres sur un héritage, — c'est la première forme du drame, la variante de *Une Faillite*. C'est plus encore : une étrange parenté perce sous ces lignes. Derrière ce raté, qui travaille pendant vingt ans à son invention, qui ne convainc pas sa femme, mais qui ravit encore ses enfants..... n'est-ce pas Hjalmar Ekdal, en personne, que nous voyons apparaître ? Chez Björnson et chez Ibsen, les deux œuvres les plus hautes des « années 1880 », *Au-dessus des forces* et *le Canard sauvage* auraient donc une commune origine ?

A la réflexion, on cesse de s'en étonner.

Que Björnson, deux ans après *Synnöve*, ait si nettement saisi, dans la foule des thèmes qui jouaient dans son imagination, ce thème prédestiné, c'est un témoignage de plus sur sa féconde jeunesse, sur la santé de son génie, sur la spontanéité de son anti-romantisme.

Le temps qui a desséché plus d'un projet, garde sa fraîcheur à celui-ci. En 1873, Björnson cite, devant Ellen Key sa « délicieuse *famille du sacristain* » : un enfant est doué ; il sera quelque chose de grand. On attend, — et il devient sacristain. « Demain » viendra la grande chose ! Il vieillit, — et c'est son fils qui sera le génie ⁴⁴. — L'optimisme et la critique s'y mêlent encore à doses égales.

Pendant l'heure avait sonné pour Björnson, pour ses contemporains et pour le siècle, de dire adieu aux illusions romantiques. Ils avaient connu l'ivresse du rêve. En reprenant pied sur la terre ferme, ils voient tout ce qui reste d'inaccompli, les images orgueilleuses dont ils tissaient leur vie, les chèques tirés sur l'idéal et qui ne sont que papier. « Nous sommes tous des faillis, dit humblement à Björnson le romancier Jonas Lie, qui en savait quelque chose. C'est le sujet le plus typique du monde ». Il médite et ajoute : « C'est le seuil du christianisme....., et celui qui n'a pas encore trouvé au fond de lui-même cette vérité, qui humilie notre orgueil, n'a pas vécu assez profondément » ⁴⁵.

Un poète allait recueillir ce germe, le nourrir de son furieux romantisme et de ses cruelles déceptions, de son pessimisme et

(44) B. Ark. Notes E. Key, 1873.

(45) J. Lie og hans samtidsge, 95.

de ses colères, d'un âpre mépris des hommes et d'une pudique pitié pour les victimes. Son doute se retourne contre lui-même et contre l'« exigence idéale » qu'il a longtemps prêchée : elle est au-dessus des forces humaines. A ce monde de fous, de faibles ou de ratés, il faut laisser ses illusions, son mensonge vital. Ainsi naît le drame désespéré qu'est *le Canard sauvage*.

Un autre poète est tout action et foi. De son âme déborde l'amour de la vie et des hommes. Il est un des mages inspirés et responsables qui guident d'étape en étape, — c'est son image favorite, — la caravane humaine sur les voies de l'avenir. Mais il a la douleur de voir que la vieille misère humaine s'impatiente et se cabre, que les peuples sont hantés par d'anciens rêves irréalisables, que les meilleurs des hommes oublient leur condition mortelle et veulent escalader le ciel. Une folie soulève encore l'homme au-dessus de sa nature et compromet l'œuvre des siècles. La tragédie de cette démesure sera *Au-dessus des forces*.

A la même date, — puisque *Au-dessus des forces* est écrit en 1883 et *le Canard sauvage* de 1882 à 1884, les deux maîtres du drame norvégien, poussant le même sujet en des sens opposés, ont donné les deux chefs-d'œuvre de leur maturité.

Une fois de plus, Björnson et Ibsen se partageaient le monde moral. A leur insu, — et c'est encore une rencontre étonnante, — ils se partageaient le modèle de leurs héros, puisque Hjalmar Ekdal et le pasteur Sang sont en partie dessinés d'après Kristoffer Janson. — De son ami, Björnson retint l'élan lyrique, le désintéressement, une foi naïve qui ne s'embarrasse pas de doctrine ⁴⁶, et cette voix qui berçait son tourment, quand, au milieu de ses crises, il allait le trouver la nuit et disait : chante pour moi, Kristofer ⁴⁷. Il l'a tiré vers l'idéal, — et le vertige de l'idéal.

Chez le même homme, Ibsen a vu ce que nous devinons entre les lignes de ses pauvres mémoires, où il fait presque figure de parasite, passe à côté de grandes choses sans les comprendre, et ne cite même pas sa première femme qui fut supérieure et lui donna tant d'enfants. Impitoyable, Ibsen a voulu discerner la vanité et l'égoïsme du photographe Ekdal

(46) *Dagbladet*, 22-XI-1889 et *Verdens Gang*, 1886, n° 90.

(47) Kr. Janson : *Hvad jeg har oplevet*, 168.

sous la façade de l'apôtre unitarien, qui fut certainement une ombre de poète et l'ombre de Björnsson, — et il en a fait la caricature de l'idéal.

Une famille de sacristain (1859), — *Une Faillite* (1874), — *Au-dessus des forces* (1878-1883) : ces trois étapes montrent quelle distance sépare l'ébauche d'une œuvre mûrie et celle-ci d'une œuvre parfaite. Ce sont aussi les étapes d'une vie et d'une pensée, de la lente conquête du génie sur lui-même, sur ses obscurités et ses erreurs, sur son milieu qu'il dépasse, sur l'Europe qu'il aborde désormais de plain pied, sur l'énigme, enfin claire de ses yeux, de notre destinée d'hommes.

Ainsi se préparait, vers la fin de la seconde jeunesse de Björnsson, l'œuvre qui allait en être le couronnement, et qui reste un des chefs-d'œuvre du siècle.

CHAPITRE XI.

PAGANISME ET PURITANISME

Leonarda. — Un drame d'amour. — Modèles. — Paganisme. — Structure du drame. — Trois générations. — Le puritanisme en Norvège. — Dénouement. — Deux courants dans le drame. — Les lettres à Amalie Müller. — Contre l'ascétisme chrétien. — La morale du « gant ». — Art. — Simplicité de la technique. — Un « drame musical ».

La dernière œuvre qui appartienne à la période étudiée dans ce livre est un drame : *Leonarda*. On le signale dès 1876; il est achevé pendant l'hiver 1878-1879 et représenté à Kristiania le 22 mars 1879. Inséparable de ces grandes années, il révèle, chez Björnson et même en Norvège, un aspect nouveau de la vie morale.

C'est, a-t-on dit, le poème du sentiment maternel¹. Cela eût assez étonné Björnson, qui pourtant a exprimé nettement sa pensée à la dernière page de l'œuvre. En dépit des féministes qui ont peur de se brûler à la flamme, c'est un hommage à la passion, un drame d'amour.

L'auteur l'a dit plus d'une fois. Il travaillait à ces œuvres sévères que sont le *Roi*, *Magnhild*, le *Nouveau Système*; mais il se délassait en compagnie de la pièce la plus délicieuse « qui n'est que soleil est amour »². « J'ai un sujet brûlant sur le chantier; c'est amour de la première à la dernière ligne »³.

(1) Ragna Nielsen : *B. Björnson, Festskrift*, 79.

(2) *Fr. V. Hegel, Et Mindeskrift*, II, 94.

(3) *Br. II*, 295.

Si l'on devait encore en douter, ses modèles parleraient pour lui, les deux qu'on retrouve derrière *Leonarda* : Magdalene Thoresen et Drude Jansson ⁴.

Du bruit, de la vie, un entrain endiablé, des jambes trop longues, les manches claires d'un corsage,... à défaut d'un portrait de Drude Jansson, voilà quelques taches lumineuses, éparses à travers les lettres de Björnsson. Il la dit encore très « amie des enfants, sans ordre, insouciant et folle, — et pourtant grave, tendre, douce, délicate, fidèle » ⁵. Les Björnsson et les Jansson se connaissaient bien, ayant vécu comme voisins à Aulestad et un instant sous le même toit. En 1878, Drude a son septième enfant. On éprouve une mélancolie à la voir, vieillie, séparée de Kristofer Jansson qui a épousé une spirite, écrire à Björnsson et sa femme qu'ils sont « le soleil de sa vie » ⁶. Mais elle aussi avait été un soleil de vie et de joie.

Magdalene Thoresen est la belle-mère de Madame Ibsen ⁷. Une puissante ardeur a tenu debout, au cours d'une longue vie tourmentée, la fille du cabaretier danois Thomas Kragh. Dans la buvette pour matelots, elle avait commencé « une existence dangereuse ». A Copenhague, elle avait été aimée et abandonnée. C'est alors qu'elle connaît, puis épouse le pasteur Thoresen, bientôt installé à Bergen. Elle tient une sorte de salon littéraire; elle écrit; elle invite Ibsen, instructeur au théâtre. Mais l'événement de sa vie, à cette date, est sa rencontre avec Björnsson :

...j'ai rencontré une force de la nature et je puis bien dire que devant lui je me suis courbée dans la poussière, mais c'était une poussière de diamant, et je me suis relevée poète ⁸.

Elle ne fut jamais un très bon écrivain, mais peu de femmes ont eu de plus beaux cris de passion et de souffrance. C'est dans sa correspondance qu'on les trouve, surtout dans ses lettres à Johanne Luise Heiberg, l'actrice fameuse dont on a parlé; plus prudente, celle-ci avait eu la gloire, mais non le bonheur et pas même le souvenir de la chute. « Vous avez en vous un grand trésor intact; il est fils d'Eros, lequel n'est

(4) Björnsson à Chr. Collin, 27-IX-1901.

(5) Br. I, 126.

(6) B. Ark., lettre non datée.

(7) Voir l'excellent chapitre de P. G. La Chesnais : *H. Ibsen, Œuvres complètes*, III, 71-83.

(8) *Memoirer og Breve*, XXX, 99.

pas seulement mon dieu; il est aussi le vôtre..... Un parfum de myrrhe et d'encens monte vers lui des coins secrets de votre cœur »⁹. — Et elles continuent ainsi, vieilles femmes au cœur insatiable ou déçu, cherchant sous la cendre à ranimer les flammes de l'amour.

Magdelene Thoresen vivait encore au début de ce siècle et Björnson lui adressait ces vers si vrais où il rappelle

les dons puissants, l'âme profonde,
et ces bords du destin, des lumineux sommets
aux plus sombres abîmes,...
la passion, avec son chant de sirène marine,
et les élans tempétueux vers la beauté...¹⁰.

Le spectacle de ces vies passionnées éveillait de longs échos chez le poète. Gardons-nous d'en faire un « frère prêcheur »; plus d'un passage des lettres, pour ne citer que ces témoignages, nous donnerait tort. Il a des hauts et des bas; il a des chutes, entraîné qu'il est par la vie et les sens¹¹. A certaines heures, il se sent « un pauvre diable, avec sa nature ardente »¹². Il lutte pour être fort, et si ses progrès sont lents, c'est qu'il a « des sens et une chair rebelle »¹³. Ainsi s'explique qu'un paganisme sain et vigoureux, sans complication ni remords, coure à travers son œuvre. Non seulement il est, dans ses contes et ses drames, le chantre de l'amour naissant, non seulement il a écrit quelques délicieux poèmes d'une veine semblable et ébauché en Italie, sur un brillant thème sensuel, un texte d'opéra qui montre le Corrège grisé d'amour au milieu des nonnes, — mais la passion l'a trouvé toujours plein d'indulgence et le plus souvent de respect. Il ne l'a jamais mieux montré que dans *Leonarda*.

Cette riche substance cherchait une forme. On peut suivre l'indication que nous donne Björnson lui-même et remonter jusqu'à Scribe. Ce sont les éternelles surprises du drame norvégien que cette collaboration de natures si dissemblables. Peut-être *Un verre d'eau*, peut-être aussi *Stella* de Goethe, bien qu'il l'eût critiquée¹⁴, ont-ils mis Björnson sur la voie.

(9) Ibid., 81.

(10) *Tidens Tegn*, 7-VI-1919.

(11) Br. I, 15.

(12) Br. II, 241.

(13) *Tilskueren*, 1921, II, 234.

(14) Gr. I, 37-38.

Mais c'est surtout *Bataille de dames* qui lui offrait le contraste de la jeune nièce et de la tante intelligente et belle¹⁵; en même temps il retrouvait cette situation de l'homme hésitant entre deux femmes et deux amours qu'il avait déjà puissamment traitée dans *Hulda la boîteuse*, et esquissée à vingt ans dans cette curieuse ébauche, *La Beauté du cœur et de l'Esprit*¹⁶. La donnée centrale était acquise. Et il pouvait en dire qu'elle était amour, rien qu'amour.

La tante est devenue Mme Falk (Leonarda); la nièce est Aagot et l'amoureux le jeune théologien Hagbart. Dès les premières scènes, on est gagné par une chaleur de vie, une spontanéité, un élan presque tempétueux. Jadis, pour peindre la femme d'exception, Hulda, Björnsson l'avait rendue « satanique »¹⁷; il avait situé Maria Stuart dans un éclatant cadre d'histoire. Leonarda n'est ni mystérieuse ni lointaine. Elle dirige son domaine. Divorcée, elle s'est vouée à l'éducation de sa nièce. Elle a la parfaite dignité d'une femme du monde, — c'est la première chez Björnsson. On sent qu'elle a lutté, souffert, refait sa vie. L'étonnement, le scandale, l'admiration créent autour d'elle une vibrante atmosphère. Hagbart, dans sa naïveté, la dit « insondable »; elle est seulement brusque et généreuse, avec quelque chose d'ardent qui couve au fond de l'âme. On la voit aider son intendant, guider certain voisin, le général Rosen; le jeune théologien qui l'a traitée un jour de « femme suspecte » se présente : elle va le chasser, quand elle apprend qu'il est amoureux de sa nièce, et que celle-ci l'aime ! Sa stupeur devient de la colère, puis de la pitié devant cette enfant qui s'éveille à l'amour; en même temps elle éprouve une affreuse angoisse à se sentir tout d'un coup vieillir. La générosité de sa nature l'emporte; elle fait fête à cette jeunesse; mais nous avons perçu « le cri de douleur » et deviné « la flamme d'amour »¹⁸.

Ainsi se déroule à peu près le premier acte.

*

La situation se complique au second. « J'ai porté ce sujet

(15) Stand. IV, 391.

(16) Papiers Chr. Collin.

(17) Björnsson à Chr. Collin.

(18) Björnsson à Magd. Thoresen, *Tidens Tegn*, 7-VI-1919.

pendant de nombreuses années, et pendant ce temps, il a subi, comme moi-même, une évolution »¹⁹. Björnson écarte le dogme, mais derrière l'orthodoxie religieuse, il trouve un autre obstacle, l'orthodoxie morale. En matière sexuelle surtout, elle était ombrageuse et puissante. Dix ans plus tôt, une partie de l'opinion s'était cabrée parce qu'il avait joué, — avec quelles précautions pourtant ! — *La Belle Hélène*. *La Fille de la pêcheuse* a gardé le souvenir de sa protestation. Récemment, dans *Magnhild*, avec des précautions plus grandes encore, il avait osé rompre un mariage immoral, et on s'était scandalisé. Dans sa vie même, il se heurte à l'ascétisme. A peine a-t-il mis le pied à Aulestad que la sévérité paysanne s'unit contre lui à l'austérité religieuse : il refuse de se couper en deux ; un instinct crie, en lui, vers la lumière, la joie, toute la joie de vivre²⁰. Pendant ce temps, à ses côtés, celui qu'il faut toujours citer comme son antipode, Chr. Bruun, rumine ces propos puritains :

nous avons terriblement besoin de ceci : l'amour, dans la conception poétique de notre temps, prend surtout la forme passionnelle. Nous le devons, sans parler des Français, à Byron, Heine, Kierkegaard, ces héros fiévreux de la civilisation européenne... Il nous faut une poésie qui refasse notre éducation à ce sujet²¹.

Il prétendait la trouver chez Björnson. Mais le poète ne se laisse pas réduire ni déformer. Le païen se révolte et attise cette flambée de passion qui brûle dans *Leonarda*.

L'ennemi était donc là. Björnson le fait entrer dans le drame : c'est l'évêque, oncle et tuteur de Hagbart. Il autorise le mariage, — à la condition que *Leonarda* disparaisse. Cette femme divorcée dont on ignore le passé, qui jamais ne fréquente l'église est un scandale qu'il faut écarter. Une grande scène, très bien menée, l'oppose à l'évêque. Dignement, elle plaide sa cause et tout homme de cœur se rendrait. Mais l'évêque n'est pas seul ; on a vu près de lui le juge, Röst, et sa femme, qui représentent la « voix » publique ; on devine la foule ombrageuse des fidèles..... Nous retrouvons ici deux Norvèges, et une variante du plan des œuvres de combat, qui oppose la liberté à l'intolérance.

(19) *Dagbladet*, Copenhague, 14-IX-1879.

(20) V. Sommerfelt : *Minder* etc., 55, 56.

(21) Lettre du 15-I-1870. Bibl. du Musée de Bergen.

D'un camp à l'autre passe un transfuge, Hagbart, le jeune théologien. Dans son zèle de néophyte, il avait offensé publiquement Leonarda. La rencontre d'Aagot le jette dans un trouble profond. Il lit, et le voilà converti; — mais converti surtout à Leonarda.

Il trouve une aide imprévue dans la maison même de l'évêque. L'aïeule a vu, depuis deux générations, grandir une morale qui n'est pas la sienne. Avec joie, elle retrouve dans Leonarda, Aagot, Hagbart l'esprit de sa jeunesse. Elle quittera l'évêque pour rejoindre les fiancés :

...mais sois patient, Hagbart; tu étais tout pareil il n'y a pas longtemps... J'ai vu tant de générations,... tant de modes ! De mon temps, c'était la tolérance.

HAGBART. — J'ai une telle joie à lire tes livres...

L'AIEULE. — N'est-ce pas ? Sommes-nous seuls ?... Je suis vraiment amoureuse de ta fiancée, Hagbart. Elle est comme les jeunes filles de mon temps; ...libre, indépendante. — Pendant un temps, elles ont été différentes ²².

Une fois de plus, nous voyons s'ouvrir dans un drame de Björnson un vaste paysage : c'est, en raccourci, l'évolution morale d'un siècle.

Cette question aussi attend son historien et on ne peut ici qu'esquisser la courbe du puritanisme en Norvège. Il était inconnu au début du siècle, dans la haute bourgeoisie tout au moins. A l'autre bout du siècle, le scandale prolongé de la « Bohème de Kristiania », cette irruption de Montmartre à Trangvik, — ou Quimper-Corentin, — marque le renversement des courants; le paganisme actuel semble en indiquer la fin. Mais le milieu du 19^e siècle a vu ses progrès menaçants. A quoi faut-il les attribuer ? A la ruine des grandes familles qui donnaient le ton aux villes ? Aux années de misère et de privation ? A la montée d'éléments paysans, qui se mêlent à la bourgeoisie ? Au grand fait de la renaissance religieuse ? A certaines influences venues de Danemark et d'Allemagne ? A une déviation du romantisme ? Ou, une fois encore, à l'étroitesse du milieu ? Ou à toutes ces raisons à la fois ?..... Toujours est-il que les sévérités de la morale sexuelle s'accusent et que « le zèle moral » entraîne « une excessive pruderie » ²³.

(22) Stand. IV, 372.

(23) G. Brandes : *Samlede Skrifter*, IV, 12.

La poésie, par ses plus graves représentants, croira devoir briser ce préjugé au nom d'une morale plus haute. On sait la tempête que provoquèrent « *Les Revenants* ».

Leonarda est un acte de libération. Il se trouva des contemporains pour dire que le drame était un encouragement à l'amour libre²⁴. Ce qui est sûr, c'est qu'en morale aussi, il scelle la réconciliation de Björnson avec le 18^e siècle, que nous avons signalée en d'autres domaines. L'aïeule le proclame à la dernière réplique : « voilà revenue l'époque des grands sentiments ».

*

On s'attend au triomphe de la passion. Or la fin du drame est ceci : Hagbart est fiancé à Aagot, mais ne parle que de *Leonarda*. « C'est toi qu'il aime », dit la jeune fille, dans un accès de jalousie. Elle a raison. Quand Hagbart s'enhardit à dire son amour à *Leonarda*, celle-ci s'épouvante et lutte. Cependant Aagot, après une absence, revient guérie par le miracle de la jeunesse, sûre que Hagbart l'aime et l'attend. *Leonarda* se sacrifie; elle part, abandonnant tout à sa nièce. Elle emmène le général Rosen, son ancien et indigne mari, qu'elle essaie de sauver. L'évêque a compris son erreur et s'incline devant cette grandeur vraie.

La logique de la pièce voulait le triomphe de l'amour; mais le poète lui a substitué le renoncement. Il a songé plus tard à ramener Hagbart à *Leonarda*, mais il a laissé le dénouement intact. On cherche les raisons de cette déviation.

Il ne suffit pas de dire que ses personnages ont pris le dessus et imposé leur volonté. En fait, Aagot est vaincue, au moins pour l'instant. On croirait plutôt à ce sentiment d'angoisse si fortement exprimé par *Leonarda* : devant la passion, elle éprouve un vertige, celui que Björnson ressentait à l'audition de *Tristan et Iseult*. Cette maîtrise de soi qu'elle a péniblement conquise, *Leonarda*, si éblouie qu'elle soit par ce jeune amour, hésite à la sacrifier. Car il y a aussi, dans l'abandon à l'amour-passion, quelque chose d'illimité qui fait reculer le poète de *Au-dessus des forces* :

(24) Témoignage de Mlle S. Manthey.

j'ai une angoisse. Et dans cette angoisse, des heures disparues reviennent. Et il y a plus. J'ai peur de l'infini de ma passion pour toi. Je pourrais t'entraîner dans un tourbillon... Non, ne me réponds pas; ne me touche pas²⁵.

Un double mouvement se révèle dans ces lignes. Quand on analyse chez Björnsson le sentiment de liberté, on trouve la responsabilité; quand on étudie sa libre-pensée, on trouve qu'elle est religieuse, et inversement. Ne trouvons-nous pas dans son élan païen comme un retour du puritanisme ?

Un texte négligé jusqu'ici nous donnera sans doute quelques clartés. Ce sont des lettres²⁶ adressées en 1879 à une femme qui s'est acquis un nom dans la littérature dano-norvégienne, Amalie Müller (Skram). Elle avait fait sans doute à Björnsson quelques confidences sur la brutalité des hommes. Exaltée et pessimiste, révoltée de voir l'espèce humaine se propager dans un monde mauvais, elle rêvait d'un drame où le dernier couple mourrait dans une solitude grandiose.

Björnsson est trop sain pour ne pas railler ce qu'il y a d'un peu hystérique dans ces propos. « Tout homme, répond-il gaillardement, qui devant une femme séduisante n'éprouve point de désir, n'est pas un homme ». Et il essaie d'approfondir le problème de la morale sexuelle.

Il vient de se dégager des dogmes et des rêves orientaux qui encombrèrent le christianisme. Sa critique va plus loin : elle commence à s'attaquer à la morale, à l'opposition de l'esprit et de la chair, à l'ascétisme chrétien, aussi contraire à la nature, à la santé, au progrès humain que la foi au miracle l'est à la raison.

Quand, cet hiver (1878-1879), je me suis mis sérieusement à étudier ce qu'on appelle l'amour libre et la morale sexuelle sur laquelle il repose, j'ai fait de nos principes de moralité, de leur histoire et de leurs effets, un examen extraordinairement instructif. Les principes moraux du christianisme n'étaient point des principes courants à cette époque, mais plutôt ceux de quelques sectes exaltées... auxquelles appartenaient plusieurs des apôtres et probablement Jésus lui-même; et ces principes, venus de l'Inde... sont anti-naturels, décevants, dangereux. Ils ont fait plus de tort au monde que tous les autres maux réunis; ils sont l'origine de la pauvreté, de la prostitution, des maladies de la race, de la dégradation du caractère;... je suis ici en face du problème le plus profond du temps, et jusqu'ici je l'ignorais complètement.

(25) Stand. IV, 389.

(26) *Politiken*, 2-XII et 4-XII-1917. Elles nous ont été signalées par le professeur Fr. Bull.

Une morale éthérée, « spirituelle », ruine les bases physiques de notre vie :

nos livres et nos principes de morale (sexuelle) ont dans l'individu, noble et pauvre, ruiné plus que la santé; — dans la société ils ont provoqué à peu près toute l'immoralité qui existe,... entretenu nos maladies et nos péchés secrets, notre pauvreté, notre faiblesse de caractère et nos mensonges; car c'est à cela que mène de bonne heure une loi morale excessive, anti-naturelle. La foule des hommes, en effet, ne ressemble pas aux exaltés qui ont établi ces lois ^{26 bis}.

Sur ces questions, Björnson renvoie à un livre long et lourd dont il ne donne pas le titre, mais qui sans doute est celui qu'il recommandait plus tard à Ibsen et à Kielland : la traduction allemande, récemment parue, de l'étude de Lecky sur l'histoire de la morale en Europe ²⁷. Sur l'ascétisme, qui a grandement dégradé le mariage, sur le célibat et ses méfaits, sur la situation exposée des femmes et la nécessité de restreindre une population vouée aux misères de la vie industrielle, Björnson trouvait des exposés contraires à la morale traditionnelle et qui l'ont fait réfléchir. Faisons la part d'une effervescence naturelle, à la suite de cette lecture; mais son paganisme y a trouvé une justification; son optimisme se réjouit qu'on puisse faire confiance à l'instinct; la liberté de l'amour n'est donc pas l'immoralité qu'on prétend. — Il semble bien que Björnson ne soit jamais allé plus loin dans la critique de la morale chrétienne.

Or, au même moment, dans les mêmes lettres, réapparaît la tendance morale, le frein imposé à l'instinct, le souci de la responsabilité.

C'est à la femme qu'on les doit. Qu'elle ait toute liberté :

les théoriciens de la libre moralité ne veulent de mariage que celui que les parties désirent contracter. Pour eux l'essentiel est que la femme ait assez de force morale pour ne mettre au monde d'enfant que lorsqu'elle peut complètement l'élever elle-même. Alors seulement, elle aura tout le respect de l'homme...

Assurer à la femme l'indépendance économique qui lui permette d'avoir des enfants quand elle veut, avec qui elle veut, dans le mariage ou hors du mariage, — qu'est-ce donc, sinon imposer une discipline à l'homme ? En libérant l'instinct

(26 bis) Ibid.

(27) *Sittengeschichte Europas*, I-II, trad. allem. 1879. Voir en particulier II, 227, 268 et suiv., 307 et suiv.

et l'amour, Björnson lui donne ce contre-poids, la liberté et la dignité de la femme.

La lecture de Lecky a eu lieu trop tard pour avoir quelque influence sur le drame. Mais elle coïncide avec son achèvement. Elle en prolonge la tendance. C'est un thème secondaire, mais il est nettement dégagé. Depuis *Magnhild*, il a gagné en importance. Bientôt, on l'appellera le thème du « gant » ; il y aura une morale, une littérature du « gant » : celle qui veut imposer à l'homme la même tenue morale qu'à la femme.

Quand Hagbart se présente pour la première fois à Leonarda, « si j'étais un homme, dit-elle, je voudrais, pour que ma réponse ne fût pas « douteuse », vous jeter ce gant à la figure » ²⁸. Cette idée est reprise à l'acte suivant :

savons-nous, dit l'évêque, que était son mari ? Elle s'est mariée et elle a divorcé à l'étranger... Elle a mené une vie très excentrique et, ces derniers temps, toléré les visites d'un homme qui a une mauvaise réputation.

HAGBART. — Le général Rosen ?

L'ÉVÊQUE. — Oui, le général Rosen. C'est à peu près un ivrogne. Et ses mœurs ne sont sans doute pas exemplaires.

HAGBART. — Et pourtant il est reçu partout. Ici aussi.

L'ÉVÊQUE. — Le général s'est distingué sur le champ de bataille ; il a beaucoup de qualités mondaines, de bonnes relations. La vie est ainsi faite.

HAGBART. — Mais Madame Falk ne peut être reçue !

L'ÉVÊQUE. — C'est une femme.

HAGBART. — Va-t-on supporter longtemps qu'on fasse une pareille différence ?

L'ÉVÊQUE. — Tiens, tiens ! tu en es arrivé là aussi ?... ²⁹.

Ceci ne nous autorise pas à dire que *Leonarda* soit le premier dans la série des grands drames féministes ³⁰. A ce compte, il faudrait, comme on l'a vu, remonter jusqu'à *Une Faillite*. Dans *Leonarda*, l'accent est ailleurs. Mais de Valborg à Magnhild et Rønnaug, à Clara et Natalie dans *le Roi*, une chaîne continue nous amène à *Léonarda*. Bientôt, avec *Un Gant* (1883), Björnson ouvrira avec éclat une campagne analogue à celle que va déclencher *Maison de poupée*.

Du point où nous sommes arrivés, nous pouvons, comme d'un sommet, dominer la pensée de Björnson. Peu à peu, il a desserré les liens de la morale traditionnelle, puis ceux de

(28) Stand. IV, 359.

(29) Ibid., 368.

(30) M. Lamm : *Vaar Tid*, 1921, p. 166.

l'ascétisme chrétien, surtout quand il s'agit de la femme. *Leonarda* est une de ses plus discrètes hardiesses, la plus heureuse expression de ses tendances païennes. La morale n'y est qu'au second plan.

C'est plus tard, avec *Un Gant*, que sous les problèmes religieux, il discerne mieux les problèmes moraux et voit dans la libération de la femme une question vitale ³¹. Plus convaincu qu'il faut discipliner l'instinct et lutter, sous toutes ses formes, sexuelles ou sociales, contre la « morale de guerre », il sera d'abord moraliste. Mais il sera trop artiste et trop humain pour jamais glisser à l'ascétisme. Toujours, il se montrera sensible à la rare beauté d'une grande passion.

*

Scribe avait offert à Björnson une « machine » savante. Björnson n'a pas tout dédaigné; la fin du second acte, avec l'arrivée d'Aagot et son éclat, est heureusement agencée. Des modèles français, il a gardé quelques moyens dramatiques : le gant, la lettre oubliée, des gestes de théâtre qu'il a supprimés plus tard ³²; le général Rosen a beau se griser à son club au lieu d'entretenir une danseuse, il n'en est pas plus norvégien. Mais pour tout le reste, le sujet a bien passé la frontière et revêtu une extrême simplicité : « j'ai vu que l'appareil dramatique le plus simple réussirait le mieux » ^{32 bis}. Ce mot nous semble écarter toute idée d'emprunt à Dumas fils, dont la technique savante et l'art à effet sont exactement à l'opposé de *Leonarda*. Les héritiers français de Dumas fils, nous pouvons en témoigner, ont paru à Björnson aussi inutilement virtuoses.

Björnson n'a pas cherché davantage l'effet auquel l'invitait son modèle. Car Magdalene Thoresen est aussi le modèle de *la Dame de la mer*. Ibsen l'a tirée vers le mystère. Sans doute *Leonarda* a un passé; mais quelques mots sur le général Rosen suffisent à Björnson. Aucune exploitation du secret; nul jeu savant d'ombre et de recherches. Son art se prive d'artifices puissants; il est tourné vers la lumière et l'avenir.

(31) *Dagbladet* [Copenhague] : 14-X-1879.

(32) *Stand.* IV. 360.

(32 bis) *Stand.* 5, III, XXIX.

Björnsson prend une revanche de psychologue, — il n'y a plus la moindre caricature, mais une vérité très nuancée dans le personnage de l'évêque³³, — une revanche d'humoriste, dans la peinture des Röst, — et avant tout de poète.

Le troisième acte est en ce sens un chef-d'œuvre. Il est fait de deux scènes. Hagbart dit à Leonarda son amour; il est gauche et ardent :

Vous avez plus de jeunesse que moi... Ce que vous êtes en cet instant, vous le resterez dans la vie, toujours nouvelle. Chaque âge répandra sur vous, une autre beauté, une force plus spirituelle. Croyez-vous que je vous aie comprise à moitié ou que je vous aime à moitié ? C'est avant tout la flamme de ton âme que je veux atteindre. La puissance de la vérité m'a attiré à toi... Une vie entière ne me suffira pas pour épuiser (ta richesse).

MME FALK. — On dirait, parfois, le printemps. Son air attire et enivre. Mais il peut être mortel.

Et Leonarda reprend :

je veux du temps; je ne veux pas perdre la maîtrise de moi-même. Je l'ai conquise par des années de renoncement et de sacrifice. C'était ma fierté. Mais elle ne veut plus m'obéir quand tu parles. Chaque mot de ton âme absorbe la mienne. S'il y a un bonheur sur terre, c'est d'être compris avec toutes ses pensées et accueilli dans l'infini d'une autre âme. Mais une angoisse le suit³⁴.

L'autre scène est celle du retour d'Aagot. Ce dont l'auteur avait rêvé avec Signe (*Une Faillite*), ce qu'il préparait avec Gertrud (*Le Journaliste*), avec Karen (*Le Nouveau Système*), s'épanouit avec Aagot comme une fleur. « Voici la jeune fille norvégienne de 16 à 18 ans qui fait son apparition sur la scène ». Sac au dos, le teint bruni, elle descend de la montagne. Elle est à la fois hardie et pudique, exaltée, naïve et sensée³⁵. Et tout lecteur a reconnu à l'avance les traits de Hilde dans *Solness le Constructeur*. Confiante, portée par son invincible jeunesse, cruelle sans le savoir, Aagot reprend à Leonarda celui qu'elle aime. Et son chant léger s'accompagne des notes douloureuses qu'on entend quelquefois, lorsque, dans une vie, « l'été fait place à l'automne ». Cet acte est une des plus heureuses conquêtes du lyrisme de Björnsson.

Le succès du drame a été très vif. On s'étonne qu'il n'ait pas été plus éclatant et plus général. Cela tient peut-être à

(33) Stand. 5, III, XXXI.

(34) Stand. IV, 388 et 389.

(35) Fr. Bull : Stand. 5, III, XXXII.

la double sourdine que l'on y constate : au moral, par le frein imposé à la passion; dans l'art, par l'absence de fracas dans le débat de Leonarda et de l'évêque et par la simplicité de la conclusion. « On a trouvé que cela ne claquait pas, dit Björnson; c'est justement pour moi la beauté de cette pièce » ³⁶. Mais l'œuvre a gardé une chaude patine. Elle n'a pas vieilli ou presque pas. La puissance de Björnson ne faisait pas de doute, ni la sûreté de son réalisme. Désormais on sait de quelle perfection nuancée son art est capable. Quatre ans après *Une Faillite*, il dispose de la gamme la plus riche. A ce théâtre intime dont il rêvait quelquefois, il a donné un authentique chef-d'œuvre, « une pièce musicale » ³⁷.

(36) A Chr. Collin, 27-IX-1901.

(37) *Dagbladet*, 1-II-1880, d'après un article de Edv. Brandes.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION

La seconde jeunesse de Björnson. — La pensée : jugements de Fr. Böök, de G. Brandes, de Chr. Collin, de Sars. Discussion. — L'homme : épreuves et maturité. Le poème de sa vie. — L'art : enchaînement des œuvres et maîtrise. Un art européen.

Après une jeunesse éclatante, où il avait brûlé les étapes dans son ascension vers la plus haute culture, Björnson, en 1868, s'était trouvé à Copenhague, au carrefour du Nord. Prenant Grundtvig comme guide, il rêvait de montrer que des profondeurs du peuple et par le peuple commençait en art et en politique quelque chose de grand.

Une crise norvégienne, la plus grave du siècle, éclate alors et l'absorbe tout entier. En guerre avec la bourgeoisie, il trouve ou développe les germes de la critique sociale et du réalisme.

Bientôt, il est le prophète d'une politique norvégienne et nordique, démocratique et religieuse. Il l'élargit et son scandinavisme devient germanisme. Jamais encore sa vie d'action ne s'était aussi puissamment exprimée. Les quelques œuvres qu'il achève restent enfermées dans les limites nationales.

Un brusque changement dans le paysage de sa vie se fait à son départ pour l'Italie. Il est tout à son art et crée les premiers drames réalistes du Nord. Sur l'Europe, il acquiert des vues plus larges et de plus justes sur l'Allemagne. Il prend racine à Aulestad et l'équilibre du sentiment national et européen se prépare.

Cependant le renouveau de sa pensée arrive à une étape décisive. Par l'épreuve d'Aulestad, il touche au fond de la réalité norvégienne. Par l'épreuve religieuse, il entre dans le grand courant de la pensée européenne. Sa seconde jeunesse s'achève. L'homme qu'est Björnson et son art ont atteint la maturité.

*

Sur l'orientation nouvelle de Björnson, le plus brillant critique de Suède, Fr. Böök, a porté un jugement accablant. Il le loue d'avoir adopté un temps le dualisme de Rasmus Nielsen; mais à mesure que les idées modernes devenaient une puissance, « Björnson se laissa entraîner par le courant ». L'ancien grundtvigien s'enthousiasma pour toutes sortes de thèses. Rien n'est plus « inorganique, bigarré et banal » que sa pensée, « plus vide, plus plat, plus inconsistant que ses idées modernes », comparées aux chefs-d'œuvre de sa jeunesse¹.

Critique singulière, qui voisine d'ailleurs avec les jugements les plus pénétrants; vieille critique, en réalité. Tous ceux qui redoutaient dans le réalisme une déchéance artistique, dans le positivisme et le darwinisme un matérialisme grossier, dans la critique de l'orthodoxie une menace contre la morale, ont voulu, avec une ardeur touchante ou calculée, ramener Björnson à *Synnöve* ou à l'idylle des *Nouveaux Mariés*. Nous ne prêtons pas à Fr. Böök la naïveté des grundtvigiens ni les calculs méphistophéliques de Lochmann. Mais son traditionalisme aboutit au même résultat. Il se refuse à voir qu'en retrouvant l'esprit du 18^e siècle, Björnson a repris une tradition très norvégienne, celle de Holberg et de Wergeland, — que Goethe est avec Grundtvig un de ses pôles, — que loin d'avoir été entraîné au courant, Björnson a longtemps lutté, puis choisi dans les idées modernes celles qui s'adaptaient à ses instincts profonds. Si le dualisme, bien fragile, de R. Nielsen a paru lui convenir un instant, peut-on oublier le profit, l'assurance et la poésie qu'il a tirés de la doctrine de l'évolution ? — Mais les drames et romans de la maturité sont inégaux ? — N'ont-ils pas cependant des parties de premier ordre et ne sont-ils pas quelquefois des chefs-d'œuvre ? Björnson a

(1) *Essayer och Kritiker*, II, 128, 129, 130.

protesté cent fois contre les mutilations dont les gens à système le menaçaient. La plus absurde est sans doute celle qui viserait la forte unité de sa vie et de sa pensée.

A l'autre extrémité du camp littéraire, G. Brandes, dans une page de son premier et fort bel essai sur Björnson, a dit exactement le contraire de Fr. Böök. La vérité et l'erreur s'y mêlent aussi à parties presque égales.

Après les œuvres de jeunesse, Brandes constate chez Björnson un arrêt dans l'inspiration. Le poète avait monnayé son capital primitif. Aurait-il la force de se renouveler ? Allait-il, comme tout le Nord, végéter à l'écart de l'Europe ?

Ces années se sont gravées dans mon esprit. On éprouvait une souffrance extrême à comparer le niveau intellectuel et surtout littéraire de l'Europe avec celui du Nord. On avait l'impression d'être exclus de la civilisation européenne. On vivait toutes portes fermées et quelques cerveaux se demandaient en vain comment les ouvrir. La situation semblait sans espoir...

...Dans les cercles influents de la bourgeoisie, on parlait de David Strauss et de Feuerbach comme on en avait parlé avant 1850 en Allemagne dans les cercles les plus bornés et les plus philistins. Dans ces mêmes cercles, on connaissait à peine de nom Stuart Mill, Darwin, Herbert Spencer. Le positivisme et l'évolution étaient des puissances que la Scandinavie ne reconnaissait point...

Parmi les auteurs français, on méprisait les romantiques, que Heiberg, le dictateur du goût, avait traités comme une « bande de brigands » ; on ignorait les progrès du roman et du drame, qui empruntaient leurs sujets à la vie courante, « la seule que le poète puisse observer avec ses deux yeux »...

...Rarement, on osait lever un pan du voile qui couvrait la vie contemporaine et on put croire longtemps qu'aucune des grandes découvertes scientifiques ne profiterait à la poésie du Nord...

C'est alors que naît, vers 1870, au Danemark, un mouvement intellectuel et littéraire qui gagne la Norvège, — et « bientôt la poésie de Björnson révéla, selon sa propre expression, qu'après la quarantaine de riches sources nouvelles avaient jailli en lui. Brusquement, il apparut que sa production reprenait son élan. Le monde moderne s'offrait à ses yeux »... Alors, Brandes, renouant le fil de son exposition, ajoute :

le premier grand ouvrage avec lequel Björnson rompit un silence de

plusieurs années fut le drame d'*Une Faillite*. D'un bond, il entra dans le monde moderne².

La page est belle et résume une campagne admirable. N'est-elle pas plus polémique qu'historique, plus personnelle qu'objective ? Le talent de Brandes est hors de cause, comme son savoir et son courage. Mais n'y a-t-il pas ici une illusion d'optique ? Nous en avons eu l'impression quelquefois en écoutant Brandes et tout lecteur en aura la certitude à certaine page de ses mémoires, où il réduit encore le mérite d'*Une Faillite*³. En 1875, à l'apparition des « drames jumeaux », il avait rendu hommage à l'originalité de Björnson. Mais peu à peu, ce grand lutteur, qui vivait au centre de la bataille littéraire et culturelle, était tenté sans doute d'élargir son rôle. Björnson a dit de lui, magnifiquement, qu'il avait « recréé la conscience littéraire du Nord »⁴. De là à se croire un initiateur, même des aînés, il n'y avait qu'un pas ; les jeunes l'ont franchi, par reconnaissance et par ignorance, et on s'explique sans peine que cette page, maintes fois citée par les historiens et par les critiques, soit devenue un des dogmes de la littérature nordique. On se permettra à ce sujet quelques réflexions.

Oui, le renouveau de Björnson est, dans l'histoire de sa pensée et de son art, un grand événement qui a permis de grands résultats. Mais il ne s'explique pas tout à fait comme le croit Brandes. Faut-il rappeler d'abord que le réalisme de Björnson est de date fort ancienne, que l'idée d'*Une Faillite* est née en 1862 et que le drame a mûri sous l'influence d'Augier sans doute, mais loin des idées chères à Brandes ? Allons plus loin : le drame social a commencé à se former en Norvège dans l'esprit d'un Björnson national et grundtvigien ; nous pensons l'avoir démontré. Brandes semble négliger le problème de la croissance norvégienne et comment l'intensité de la vie politique et sociale, l'originalité et la violence des luttes où Björnson est engagé contre la bourgeoisie l'ont amené à peu près aux mêmes conclusions que lui.

Brandes signale que Sars était fort au courant du positivisme et de l'évolutionnisme. Mais ici encore la Norvège est plus riche, sinon plus hardie, qu'il ne le ferait supposer et on

(2) *Samlede Skrifter*, III, 381-384.

(3) *Levnad*, II, 184.

(4) *Br.* II, 264.

a pu montrer qu'avant de subir l'influence de Brandes, Björnson était travaillé par les idées nouvelles. Disons même que l'affranchissement religieux de Björnson, où Brandes a une part si importante, ne peut se comprendre sans Grundtvig, sans la libération qu'apportait déjà son christianisme « joyeux » et humain. Mais bornons-nous aux œuvres :

Je l'ai écrit maintes fois à G. Brandes, dit Björnson à un des disciples et amis de celui-ci : vous avez eu de l'influence sur moi au point de vue religieux, mais pas au point de vue littéraire ou artistique. C'est une erreur de votre part. Et cependant, ne vois-tu pas qu'il continue à se l'attribuer ? ⁵.

La gloire de Brandes ne souffrira certes pas si on ramène le dogme de son parrainage intellectuel et artistique à une vérité plus nuancée.

Qu'il y ait eu chez Björnson, dans une période capitale, continuité et non rupture, évolution et non révolution, c'est ce qui échappe un peu à G. Brandes. Mais Chr. Collin l'a dit excellemment :

...la crise religieuse de Björnson se comprend quand on sait que dès sa jeunesse il était pénétré de l'idée d'évolution... Cette foi avait grandi avec son christianisme et l'a aidé à rompre avec les dogmes de l'église et même avec sa foi en l'autorité de la bible, *sans qu'il y eut rupture dans les profondeurs de sa vie religieuse* ⁶ ...Il semblait que Björnson renouvelât son pacte avec une éternelle volonté de progrès, qui s'exprimait par la révélation historique de la vie... ⁷.

C'est là une vue profonde qui complète tant de pages de premier ordre; Chr. Collin rétablit, une fois de plus les « grundlinier », les vraies perspectives de la vie chez Björnson. Nous ajouterons toutefois que son évolution s'est doublée d'un affranchissement assez rude, mais nécessaire : Grundtvig l'avait libéré à demi, mais le menait aussi à une impasse. A la libre-pensée de G. Brandes, à l'esprit du 18^e siècle, Björnson doit une grande leçon, celle de la tolérance et du relativisme : il n'y a pas de peuple élu, pas de religion élue, pas même de morale élue, et la morale de Björnson est désormais plus humaine que la morale chrétienne. Pieux, il se défendra des aven-

(5) B. Ark., à G. Gran, 8-IV-1908.

(6) Souligné ici.

(7) Salmonsens Konv. Leks., 2^e éd., III, p. 348.

tures religieuses. Et ce sont de grandes dates dans sa vie que les élargissements successifs de son horizon aux années « brandésiennes », 1877 et 1878. En réalité, Björnsson appartient naturellement aux deux camps que représentent G. Brandes et Chr. Collin; il unit sans contradiction paganisme et christianisme, renaissance et réforme. Et ses chefs-d'œuvre de ce temps, *Leonarda*, les psaumes, *Au-dessus des forces*, si riches d'un contenu positif et pieux, n'étaient pas possibles sans la critique et la révolte qu'enseignait Brandes.

Une des plus justes remarques que l'on ait faites sur la seconde jeunesse de Björnsson vient encore de Sars : « sa perfectibilité n'a pas été moins extraordinaire que sa spontanéité »⁸.

Fidèle à lui-même, le poète a grandi au point de sembler méconnaissable. Sars l'a su mieux que personne, qui s'étonnait en 1868 de le voir grundtvigien et scandinave, et qui, dix ans plus tard, le trouvait à ses côtés positiviste, libre-penseur et européen. Sur cette nature foncièrement fidèle et liée à son milieu, il savait le poids du siècle finissant, d'un hegélianisme attardé, de la réaction religieuse et même puritaine, du romantisme national et politique et de ces deux idoles redoutables, la Race et Luther. Mais parce qu'il avait le sens de la vie et la passion de la liberté, le poète, en quelques années, avait franchi ces obstacles. Le contenu de sa pensée est renouvelé. Bien plus : il tient désormais les idées de sa vie et n'y ajoutera rien d'essentiel. Le grand thème de la démesure est conçu; l'idée de *Paul Lange* est plus qu'entrevue; les campagnes morales sont à l'arrière-plan de la conscience, mais déjà définies; son glorieux pacifisme sera une reprise et non une nouveauté. Tant ces années difficiles ont été en même temps de fécondes années de progrès.

La Fille de la pêcheuse allait « vers le printemps ». Mais toute sa hardiesse se bornait à justifier le théâtre et l'art attaqués par les piétistes et à prêcher l'enseignement du peuple selon Grundtvig. Au terme du renouveau, le thème « over aevne » s'annonce comme une des plus profondes critiques qu'on ait faites du romantisme religieux et il se double⁹ d'une

(8) *Samlede Vaerker*, IV, 240.

(9) Voir Chap. XI.

critique de l'ascétisme chrétien. Le poète aborde souverainement les grandes questions du temps et de tous les temps.

*

Björnson a quarante-six ans. Stature athlétique, tête impérieuse et rejetée en arrière, figure rasée, modelée à larges plans, bouche et menton puissants, un regard d'aigle derrière les lunettes, des sourcils hérissés et, dégageant le vaste front, une crinière aux reflets roux où apparaissent les premiers fils blancs, — ce n'est là qu'une de ses effigies, mais la plus fréquente alors, sévère et inspirée; celle du poète et du prophète¹⁰. Tel, au printemps de l'année 1879, il accourt de sa retraite d'Aulestad pour une manifestation en faveur du « drapeau pur », c'est-à-dire de l'indépendance totale de la Norvège. Du coup, la guerre est rallumée entre lui et le parti conservateur. Et comme le conflit politique inauguré en 1868 arrivait à sa phase aiguë, Björnson se jette à nouveau dans la mêlée. Les années de tempête succèdent au recueillement et les actes aux œuvres.

Jamais il ne sera plus redoutable dans la bataille. C'est que les tourments personnels étant finis, il dispose de certitudes qui décuplent sa force. Divisée jadis et divisée plus tard, la jeunesse est unie pour le suivre. Ses articles et ses discours répandent son influence dans le peuple entier.

En Ibsen, il retrouve un compagnon de luttes. Kielland débute à leurs côtés. Au Danemark et bientôt en Suède tous les talents sont dressés contre le conservatisme bourgeois. La grande vague d'assaut est prête.

Björnson a repris place au premier rang des combattants. A Paris, il s'est senti d'accord avec les bâtisseurs du monde moderne. L'année suivante, à Vienne, il sort du moyen-âge norvégien et s'écrie avec joie : « ici, la bible est morte ! »¹¹. En lui, la conciliation du Nord et de l'Europe est accomplie.

Les années de sa jeunesse sembleront plus heureuses. Celles-ci révèlent des luttes, des frictions, des malaises incessants, en Norvège et hors de Norvège, avec ses amis, avec son temps, au fond de lui-même. Il n'est plus Aladdin. Bientôt

(10) Voir l'important poème : *En sangers Kald*, Sl. D. II, 233-234.

(11) B. Ark., lettre du 1-XII-1879.

le sort se retournera contre lui et à partir de *Maison de Pou-
pée* il sera éclipsé pendant quinze ans par la gloire d'Ibsen.
De haute lutte, il lui faut conquérir sa chance. Et voici peut-
être l'effort où il est le plus grand : plus qu'un autre, parce
qu'il aime la vie, l'action et les foules, il a été en retour solli-
cité par ses partisans, ses amis, son public. Les grundtvigiens
voulaient le garder, la bourgeoisie le regagner, Brandes l'atti-
rait à lui. C'est le drame du personnage historique, qui doit
défendre et rebâtir chaque jour son idéal. Sans défaillance,
aux dépens de sa popularité et même contre des amis chers,
il a maintenu sa liberté.

C'est qu'il était un génie en croissance. Sollicité de toutes
parts, il obéissait à sa propre loi. Les deux mouvements pri-
mitifs qui rythment sa vie ont rarement été plus larges ou
plus forts : une expansion magnifique, continue, irrésistible,
de cinq années, à travers mille obstacles, dans le cadre nor-
végien et nordique qu'il finit par dépasser; — puis, dès Sor-
rente et sa paix lumineuse et surtout dans la demi-solitude
d'Aulestad, un repliement et une concentration, un travail en
profondeur, vers les sources de la vie spirituelle et de la cons-
cience. Aux temps du séjour au Danemark Brandes le montre
« plein d'assurance, le verbe haut et hardi,... grand enfant
gâté » et parfois enfant terrible, déjà roi « dans le domaine
de l'esprit » ¹². Viennent les épreuves dont la vertu se lit en
un mot; Brandes le cite et on peut l'admirer à nouveau : « je
suis norvégien, dit Björnsson; je suis homme; depuis quelque
temps, j'ai pris l'habitude de signer : l'homme » ¹³.

Dans les profondeurs de la vie morale, le même passage
se faisait de la dispersion à la gravité et à l'unité. Jonas Lie
l'a traduit en images heureuses :

l'œil perçant comme l'épervier, hardi et indomptable, avec un cri de
santé et prêt à fondre sur la vie,... tu étais dès ta naissance une force
de la nature; ...les liens où tu t'engageas, les mille égards familiaux qui
tiennent l'homme et le forment ont fait que cette force peu à peu s'est
transformée en décision morale, en caractère, en principe conscient »...

Avec raison il en attribue l'honneur, pour une belle part,
à Caroline Björnsson :

(12) *Levnæd* I, 147-148.

(13) *Br.* II, 278.

c'est le vent du Nord qu'elle a épousé et il l'a emportée haut et loin à travers le pays; mais nous n'oublierons pas que peu de femmes ont été aussi courageuses »... ¹⁴.

Le jeune génie était donc devenu homme. Mais le besoin d'expansion restait aussi fort. Ibsen s'enfermera vivant dans son drame et persistera dans cette volonté héroïque et inhumaine. A vivre ainsi, Björnson étoufferait. Je ne suis pas un poète de chambre, dit-il. Jamais l'excellent Hegel, son éditeur, n'a pu comprendre que la politique, c'est-à-dire l'action, était sa santé, maintenait en lui un équilibre heureux, une pleine humanité et par contre-coup la santé de son art.

Génie intense et vaste, où s'unissent les contraires, tantôt il est cet « ouragan déchaîné » dont le souffle nous atteint encore et presque nous suffoque à travers les récits d'un contemporain ¹⁵; c'est l'homme des batailles rué sur l'obstacle et qui risque totalement, à chaque fois, toute sa renommée. Et tantôt il est, avec un appétit insatiable de vie sociale, une force épanouie en cordialité et en joie, qui lui a valu son immense cortège de fidèles et d'amis et ce qui, selon Ibsen, vaut peut-être mieux que la gloire : « l'amour qui naît en des cœurs d'hommes, chauds et vivants » ¹⁶.

Et de tout cela s'est fait, comme dit encore son grand rival, le plus authentique de ses chefs-d'œuvre, « le poème de sa vie ».

*

Comme sa pensée, l'art de Björnson s'est puissamment rajeuni au cours de ces dix années. A maintes étapes nous l'avons constaté. Le moment est venu de voir d'ensemble cette évolution.

Au premier coup d'œil elle paraît suivre une courbe indépendante. La pensée n'est majeure qu'après les crises de 1878; mais en art, *Une Faillite* (1874-1875) passe pour être la rupture avec un passé romantique. A cette date, tout le Nord acclame en Björnson le rénovateur du théâtre. On va le définir comme un des grands réalistes du siècle.

(14) *J. Lie og hans samtidige*, 179-180.

(15) Conversation avec Erik Werenskjöld.

(16) *Samlede Vaerker*, X, 512.

Une brusque ascension semblait l'avoir amené de ses derniers contes paysans et des drames de la saga à *Une Faillite*. Une succession de demi-succès et d'échecs forme une ligne tourmentée qui se relève magnifiquement, quelques années plus tard, avec *Au-dessus des forces*. L'intervalle de ces deux œuvres paraît un chaos.

A notre tour, nous avons dit l'importance considérable d'*Une Faillite* et nous ne serons pas suspect de sévérité envers ce drame. Mais autre chose est d'en signaler la nouveauté, autre chose d'y voir, ou à peu près, tout ce dont Björnsson était capable. Et quand on lit tant de critiques adressées au *Roi*, on se demande si le préjugé réaliste, défavorable aux *Contes*, n'a pas aussi faussé l'appréciation des œuvres qui voient le jour après 1875. *Le Roi* n'est-il qu'un fiasco ? Fait-on sa place à *Leonarda* ? Les psaumes sont-ils un accident ou un élément organique de la production de Björnsson ?

Une Faillite, redisons-le, est un aboutissement et un commencement.

Des circonstances nouvelles, — événements de Norvège, renouveau des idées, influences étrangères, — imposaient au poète un corps à corps avec la vie. A grands coups, il se frayait un chemin vers la liberté. Ainsi, par les sujets, le plan, les personnages et le langage, le réalisme s'ancrait profondément dans ses œuvres.

Mais peut-on oublier que Björnsson, dix ans plus tôt, avait été l'auteur de ce chef-d'œuvre romantique, *Sigurd Slembe*, — de même qu'Ibsen avant *les Soutiens de la société*, avait écrit *Brand* et *Peer Gynt* ? Il avait capté le sentiment, exprimé l'indicible, triomphé aux jeux hardis de l'imagination. Avec l'âge, il pouvait éliminer le poison romantique, mais jamais le don et la passion du risque poétique et du rêve. A un génie lyrique, le réalisme était sans doute une discipline salutaire. Prolongée, elle devenait une mutilation.

Qu'on ouvre ses lettres; il énumère ses projets : au temps où se prépare *Une Faillite*, il veut écrire une saga, un drame historique, un opéra. En même temps qu'au *Roi* et à *Magnhild*, il songe à *Leonarda*. En 1878, il a sur le chantier un drame social, un drame d'amour, des contes et des psaumes. Ces coupes sont révélatrices. Jamais le poète n'a abdiqué. On se rappelle la vivacité avec laquelle, dans les lettres à Brandes,

il proteste contre les abus du naturalisme français. Jamais il n'a été prisonnier d'une formule d'art.

Aussi a-t-il dès le premier jour, — dès *Le Journaliste*, — assoupli et enrichi le drame bourgeois. Ce qu'*Une Faillite* n'avait pu recueillir, il a confié aux œuvres suivantes le soin de l'exprimer. Il est plus hardi dans le *Roi*, plus nuancé dans le *Nouveau Système*, plus lyrique dans *Leonarda*. Le poète, peu à peu, reprend tous ses droits.

Quand on lit ainsi l'histoire de Björnson et qu'on recherche la continuité sous le désordre des apparences, on découvre que les œuvres manquées ne sont point des œuvres perdues, mais des expériences utiles, des enrichissements pour la technique, des degrés vers la maîtrise. Alors, on est plus juste envers les grandes ambitions du *Roi*. Et ce que l'on constate, c'est le progrès incessant qui mène de *La fille de la pêcheuse* à *Une Faillite* et d'*Une Faillite* à *Leonarda*.

Björnson recueille les fruits de son courage artistique. Il pouvait exploiter son succès et monnayer des « Faillites » :

mais au milieu de ma plus grande détresse je ne me suis jamais détourné d'un sujet, parce qu'il n'était pas populaire, pour gagner de l'argent ¹⁷.

Dans *Au-dessus des forces*, il sera si docile à l'inspiration et à la loi du sujet qu'il croira son drame injouable. Corrigions donc une formule trop étroite et répétons que Björnson a dépassé le réalisme contemporain pour unir, harmonieusement, la vérité et la poésie.

Deux mots pouvaient définir Björnson dans l'action : intensité et ampleur. Ils conviennent également à son art. A ces deux traits essentiels, les autres se rapportent ou se subordonnent; ils sont sa marque. « Tu as l'intensité du génie dans la pupille », lui disait Jonas Lie ¹⁸. C'est le don lyrique. Sa fougueuse nature se ramasse en une « stemning » et la projette, frémissante, dans de courts poèmes, dans maintes scènes, quelquefois dans un drame entier (*Leonarda*). L'ampleur est celle d'un génie épique, dont l'optimisme et l'amour embrassent toute la vie et veulent la retenir dans l'art. Mais le problème est d'accorder ces deux tendances. L'ardeur lyrique, quand elle l'emporte, bouscule le plan le mieux combiné, pousse en un

(17) Br. II, 248.

(18) J. Lie og hans samtidige, 104.

seul sens l'acte ou le chapitre. L'ampleur épique ferait de l'œuvre un carrefour, un champ de bataille, un monde, si le poète ne luttait pour maintenir la discipline de l'œuvre et son équilibre. Il y arrive presque au 2^e acte du *Roi*, préparant une autre et plus haute réussite.

Ainsi armé, il pouvait, comme Ibsen, rendre à l'Europe, sous une forme originale, ce qu'il en avait reçu. C'est qu'il n'était plus seulement capable de recréer le drame bourgeois d'Augier; il le dépassait par la richesse psychologique, fruit de tant de lutttes et d'épreuves, par une gravité morale qui le distinguait même des autres nordiques et par une ferveur d'émotion ou d'enthousiasme qui transfigurait les thèses en poèmes. Depuis les chefs-d'œuvre de la sculpture norvégienne aux 12^e et 13^e siècles, jamais encore l'art norvégien n'avait retrouvé cette portée européenne.

Au lendemain de *Leonarda*, les principaux éléments de cette maîtrise sont acquis. Peut-être manque-t-il à l'art de Björnson une aisance et une joie auxquelles les œuvres de jeunesse nous avaient habitués. Il a regretté lui-même, à certaines heures, leur excessive gravité¹⁹. Ce sont plus ou moins des œuvres de combat. Peut-être aussi l'époque convenait-elle mieux aux terribles colères d'Ibsen, à son impitoyable satire, à sa rage de destruction. La pointe de la critique s'émousse vite chez Björnson. Naïf et généreux, il est toujours prêt à trouver les mérites de l'adversaire. Ses œuvres ont perdu en véhémence logique. Elles ont certainement gagné en humanité. La vie s'en retirera moins vite.

Le temps, toutefois, y a fait plus d'une lézarde et même quelques ruines. De cette période, on retient aujourd'hui *Une Faillite*, des scènes ou chapitres des œuvres suivantes, l'essentiel de *Leonarda* et les psaumes. L'humour y est rare, mais fera bientôt le charme de *Géographie et Amour*. Bientôt aussi l'instinct épique prendra sa revanche dans les grandes fresques de *On pavoise* et des *Voies de Dieu*. Un drame qui mûrit unira, sur la question du miracle, les accents les plus tragiques à la plus intense poésie et même à la hardiesse du rire. Puissant et varié, l'art de Björnson touche à sa perfection.

(19) B. Ark., notes Ellen Key, 1876.

BIBLIOGRAPHIE ¹

- L'article de J. B. Halvorsen, dans *Norsk Forfatterleksikon*, Kra, 1885, est toujours à consulter. — Une bibliographie excellente a été donnée par le professeur Fr. Bull à la fin de son article biographique sur Björnson : *Norsk biografisk leksikon*, Kra, 1923.
- Des manuscrits de toutes sortes et des lettres se trouvent aux bibliothèques de Copenhague, Göteborg, Bergen et surtout aux Archives Björnson, — *Björnson-Arkivet*, — Bibliothèque de l'Université, Oslo. Depuis deux ans ces archives ne cessent de s'enrichir de dons importants. Un classement méthodique n'avait pu encore être fait quand nous les avons consultées.
- Pour les journaux et les revues, nous renvoyons aux collections de la Bibliothèque de l'Université d'Oslo (collections de coupures de journaux et collection H. Eitrem) et aux références de J. B. Halvorsen et du professeur Fr. Bull. Nous ne citerons que les journaux ou revues qui ne sont pas mentionnés par eux.
- De Björnson, pour la période étudiée (1868-1878) on consultera : *Samlede digterverker* (Edition « Standard ») I-IX, avec les variantes et des introductions de Fr. Bull. Kra, 1920. 5^e édition : 1927.
- Samlede Digte*, I-II. Introduction et notes de Fr. Bull. Oslo, 1926.
- Artikler og Taler*, I-II. Introduction de J.-E. Sars. Notes de Chr. Collin et H. Eitrem. Kra, 1913.
- Grotid. Brev fra aarene 1857-1870*. I-II. Introduction et notes de H. Koht. Kra. Kbhn. 1912.
- Brytningsaar. Brev fra aarene 1871-1878*. I-II. Introduction et notes de H. Koht. Kra. 1921.
- Vis-Knut*. Bilag til Vaarsol, Kra, 1898.
- Af mine foredrag om republiken*, Kra, 1880.

*

* *

- AAKJAER, Jeppe : *Drengaar og Knöseaar*, Kbhn, 1929.
- *För det dagés*, Kbhn, 1919.
- AALL, Anathon : *Filosofien i Norden*, Kra, 1919.
- ANDERSEN'S, H. C. : *sidste Leveaar*; (Memoirer og breve, V), Kbhn, 1906.

(1) Abréviations : Kra : Kristiania.
Kbhn : Copenhague
Sthm : Stockholm.

- ANDERSEN, Otto : *Den norske studentersangforening, 1845-1895*. Festskrift. Kra, 1895.
- ANDERSEN, Vilhelm : *Tider og Typer af dansk Aandsliv*; I^{te} Række, II^{en} Del, II^{en} Bog. Kbhñ, 1916.
- (og Carl Petersen) : *Illustreret dansk Litteraturhistorie*, IV; Kbhñ, 1925.
- Voir *B. Björnson, Festskrift*, etc.
- ARCTANDER, A. M. St. : *Viggo Ullmann*, Kvitseid, 1913.
- ARVESEN, O. : *Samliv med landskendte mænd*; Kra, 1915.
- *Oplevelser og Erindringer fra 1850 og utover*, Kra, 1912.
- *Erindringer fra min Kamptid*; Kra, 1917.
- ASCHEHOUG, T. H. : *Statsforfatningen i Norge og Danemark indtil 1814*. Chra, 1866.
- AUBERT, Elise : *Fra Krinoline-tiden*, Kra, 1921.
- AUGUSTINUS, Peter : *Signalfeiden, Björnson og Danemark omkring 1870*. Kbhñ, 1914.
- BALDENSPERGER, F. : *Etudes d'histoire littéraire*. 1^{re} série, Paris, 1907, 2^e série, Paris, 1910.
- BANG, A. Chr. : *Den norske kirkes historie*; Kra, 1912.
- BARFOD, H. P. B. : *Minder fra et langt Liv*; (Memoirer og Breve), Kbhñ, 1921.
- BERGSGAARD, Arne : *O. G. Ueland og bondepolitikken*, I-II; Oslo, 1932.
- BEYER, Harald : *S. Kierkegaard og Norge*; Kra, 1924.
- BING, Just : Voir *B. Björnson, Festskrift*, etc.
- BIRKEDAL, Vilhelm : *Norden, Tyskland og Björnson*; Odense, 1872.
- *Personlige Oplevelser i et langt Liv*; I, II, III. Kbhñ, 1890-1891.
- BIRKELAND, M. : *Historiske Skrifter*, I, Kra, 1919.
- *Breve fra [Riksarkivar B.] 1848-1870*. Kra, 1920.
- BJÖRNSGAARD, P. Chr. : *Spredte minder*. Rissør, 1911.
- BJÖRNSSON, Björn : *Mit livs historier*. Kra, 1922.
- Björnson-Studier*, I-VII. (Utgivet af G. Gran. — Didrik Seip; Fr. Bull; Lilly Heber; Binger Knudsen). Kra, 1911.
- [*Björnstjerne Björnson*]. *Festskrift i anledning af hans 70 aars fødselsdag*. Kra, 1902. (Voir surtout les articles de E. Grieg, G. Brandes, Edv. Brandes, Vilh. Andersen, E. Key, Ragna Nielsen, Poul Levin, Werner Söderhjelm, T. Blanc, Just Bing).
- BLANC, T. : *Christiania Theaters historie*; Kra, 1899.
- Voir *B. Björnson, Festskrift*, etc.
- BOECK, Chr. : *Soldage paa Aulestad*. Kbhñ, 1910.
- BÖGH, Erik : *Dit og Dat*. Kbhñ, 1867-1880.
- BÖGH, Nic : *Hans Vilhelm Kaalund*. Kbhñ, 1906.
- *Chr. Winther*, Kbhñ, 1901.
- BOISEN, Frede : *Vore Maerkedage*, Kbhñ, 1929.
- BOISEN-MÖLLER, Jutta : *Træk fra et langt Liv*; Kbhñ, 1924.
- BÖÖK, Fredrik : *Essayer och Kritiker*, II; Sthm, 1915.
- Voir *Svenska litteraturens historia*.
- BOTTEN-HANSEN, Paul : *La Norvège littéraire*, Chra, 1868.
- BOURNONVILLE, August : *Spredte Minder*; Kbhñ, 1905.
- BRANDES, Edvard : Voir *B. Björnson, Festskrift*, etc.
- BRANDES, Georg : *Dualismen i vor nyeste Philosophie*. Kbhñ, 1866.
- *Aesthetiske Studier*. Kbhñ, 1868.
- *Den franske Aestletik i vore dage. En Afhandling om Taine*. Kbhñ, 1870.

- *Kritiker og Portraiter*. Kbh. 1870.
- BRANDES, Georg : *Hovedstrømninger i det 19^{de} Aarhundredes Litteratur*.
I. *Emigrantlitteraturen*. Kbh. 1872. — II. *Den romantiske Skole i Tyskland*. Kbh. 1873. — III. *Reaktionen i Frankrig*. Kbh. 1874.
— IV. *Naturalismen i England*. Kbh. 1875.
- *Forklaring og Forsvar*. Kbh. 1872.
- *Sören Kierkegaard*. Kbh. 1877.
- *Esaias Tegnér*. Kbh. 1878.
- *Benjamin Disraeli*. Kbh. 1878.
- *Samlede Skrifter*, I-XIII. Kbh. 1900-1902.
- *Levned*, I-III. Kbh. 1905-1908.
- *Liv og Kunst*. Kbh. 1929.
- *Voir B. Björnson, Festskrift*, etc.
- BRANDRUD, Andreas : *Den Kristne Kirkes historie; et grundris*. Kra, 1915.
- BROCH, O. J. : *Le royaume de Norvège*; Chra. 1878.
- BRÖCHNER, Dr H. : *Problemet om Tro og Viden*. Kbh. 1868.
- *Et svar til Prof. R. Nielsen*. Kbh. 1868.
- BRUUN, Christofer : *To foredrag 1877*,
— *Folkelige grundtanker*, Hamar, 1878.
- BRUN, H. : *Biskop N. F. S. Grundtvigs Levnetsløb*. I-II. Kolding, 1879-1882.
- Budstikken*, 1861. Kra.
- BULL, Francis : *Norsk litteraturhistorie* (en cours de publication). Oslo.
— *Studier og streiftag*, Oslo, 1931.
- *Voir : Björnson-Studier*, V.
- *Festskrift till W. Söderhjelm*.
- *Norsk biografisk leksikon*, article B. Björnson.
- *Festskrift tillägnad Y. Hirn*.
- *B. Björnson : Samlede digte*, I-II.
- *B. Björnson : Standardutgaven*, 1^{re} et 5^e éd.
- BURGUN, Achille : *Le développement linguistique en Norvège depuis 1814, II^e partie*. Kra, 1921.
- BUSK, Gunni : *Et levnedsløb i en Prestegaard*. Kbh. 1869.
- CASPARI, Theodor : *Polemiske sonetter*. Chra, 1880.
- CASSE, Fritz : *En gammel Ingeniørs Erindringer*. Kbh. 1913.
- CHRISTENSEN, Carl : *Livserindringer*; Kra, 1920.
- CHRISTENSEN, Hjalmar : *Det 19^{de} aarhundredes kulturkamp i Norge*. Kra. 1905.
- CLAUSEN, Julius : *Skandinavismen, historisk fremstillet*; Kbh. 1900.
- COLLIN, Chr. : *Studier og portraeter*. Kra, 1901.
- *Ueber unsere kraft und die griechische tragödie*. Munich, 1902.
- *Det geniale menneske*, 3^e éd. Kra, 1919.
- *B. Björnson. Hans barndom og ungdom*. 2^e éd. Kra. 1923.
- *Voir : B. Björnson. Artikler og Taler*, I-II.
- *Voir : Salmonsens Konversationsleksikon*, 3^e éd., III, article B. Björnson.
- COMTE, Auguste : *Framställning öfver den positive anden; öfversättning af A. Nyström*. Sthm, 1875.
- DAAE, L. : *Stortingserindringer*. Oslo (en cours de publication).
- [DAAE, L. L.] : *Skal Björnson gjenvaelges iaften til Studentersamfundets formand ?* Kra, 1870.
- DAHLE, Lars : *Examensuveiret i Norge 1868*. Chra. 1869.
- *Tilbakeblik paa mit liv*. Stavanger, 1922-1923.

- DARWIN, Ch. : *Om Arternes Oprindelse*, oversat af J. P. Jacobsen, Kbh, 1872.
- *Menneskets Afstamning og Parringsvalget*, I-II. oversat af J. P. Jacobsen. Kbh, 1874.
- Det danske Folks Historie*, VIII; Kbh, 1929.
- Det Kongelige Frederiks Universitet*, 1811-1911. Kra, 1911.
- Det Stangske System* (saertryk af *Dagbladet*). Kra, 1870.
- Deutsch-nordische Zeitschrift*, 1928.
- DIETRICHSON, L. : *Svundne tider*, I, II, III et IV. Kra, 1896, 1899, 1901, 1917.
- *Omrids af den norske poesis historie*, I-II. Kbh, 1866-1869.
- EK, Sverker : *Voir* : Rydberg, Minneskrift.
- ELG, Einar : *Viktor Rydbergs religions-uppfattning*. Göteborg, 1918.
- *Viktor Rydbergs ställning til religion, Kristendom och kyrka*, Lund, 1928.
- ELSTER, Kr. d. y. : *Illustreret norsk litteraturhistorie*, II, Kra, 1924.
- ERISCHSEN, Valborg : *Voir Edda*, 1923.
- ESKELAND, Lars : *Anders Reitan*; Oslo, 1928.
- ESKESEN, Morten : *Mit Samliv med Björnson*. Aarhus, 1902.
- FALKBERGET, Johan og WEXELSEN JAHN, Elisabeth : *Anders Reitan*; Trondhjem, 1926.
- FANGEN, Ronald : *Streiftog i digtning og taenkning*; Kra, 1919.
- Festskrift*, etc. *Voir* : [B. Björnson].
- Festskrift tillägnad Yrjö Hirn*. Helsingfors, 1930.
- Festskrift till W. Söderhjelm*. Helsingfors, 1919.
- FILSETH, J. : *B. Björnson og Aulestad*; Kra, 1907.
- FLAMMARION, C. : *Beboede Verdener*. (La pluralité des mondes habités). Kbh, 1867.
- FLAUBERT, G. : *Fru Bovary* (trad. Berendsen); Kbh, 1875.
- Folkevennen*, 1868 et années suivantes. Kra.
- FORSSTRÖM, Axel : *Urban von Feilitzen « Robinson »*; Göteborg, 1924.
- FOSS, Annie : *Erik Bögh*; Kbh, 1920.
- FOSVOLD, Anders : *Österdöler og andre*; Kra, 1919.
- Fram*, 1871-1874. Kra.
- FRIIS, Aage : *Det nordslegvigske Spørgsmaal 1864-1879; Aktstykker og breve*. I-II. Kbh, 1921, 1925.
- *Den danske Regering og Nordslesvigs Genforening med Danmark*, I; Kbh, 1921.
- *Danmark ved Krigsudbruddet Juli-August 1870*. Kbh, 1923.
- FRÖDING, G. : *Kaaserier*; Sthm, 1918.
- Gads magasin*, 1926, Kbh.
- GARBORG, Arne : *Jonas Lie*; Kra, 1893.
- GISLESEN, Henriette : *Breve i udvalg*; Kra, 1885.
- GOSSE, Edmund : *Northern Studies*; London, 1890.
- GRAN, G. : *B. Björnson. Hövdingen*. Kra, 1910.
- *Voir* : *Björnson-Studier*.
- *B. Björnson. Voir Nordmaend*, etc. III.
- *B. Björnson*. Kra, 1916.
- *Norsk aandsliv i 100 aar*. I-III. Kra, 1915, 1916, 1919.
- *H. Ibsen. Liv og verker*. I-II. Kra, 1918.
- *Al. Kielland og hans samtid*. Stavanger, 1922.
- GRIEG, E. : *Breve fra —*; Kra, 1922.
- *Voir B. Björnson; Festskrift*.

- GRÖNVOLD, A. : *Norske musikere*; 1^{te} række; Kra, 1883.
- GRUNDTVIG, F.-L. : *Et Ord til B. Björnson*; Kbhn, 1875.
- GRUNDTVIG, N. F. S. : *Udvalgte Skrifter*, ved Holger Begtrup, I-X. Kbhn, 1904-1909.
- *Poetiske Skrifter*, I-VII. Kbhn, 1886-1889.
- *Nordens Mythologie*. Kbhn, 1832.
- *Breve fra og til* —, II, 1821-1872. Kbhn, 1926.
- *Christelige Prædikener eller. Söndagsbog*. kbhn, 1827-1830.
- *Kirke-Speil*. Kbhn, 1871.
- Haandbog i det nordslesvigske Spørgsmaals historie*. Kbhn, 1901.
- HAGBERG, Knut : *Viktor Rydberg*; Sthm, 1928.
- HALL, Birger : *Lars Skrefsrud*. Kra, 1922.
- HALVORSEN, J.-B. : *Norsk forfatter-lexikon*. Kra, 1885-1908.
- HAMBRO, C. J. : *Maend og masker*; Kra, 1921.
- HAMILTON, Louise : *Fredrik Borg*; Sthm, 1910.
- HAMMER, S. C. : *Kristianas historie*, I, V; Kra, 1923.
- HAMMERICH, Fr. : *Den Kristne Kirkes Historie*, I-II; Kbhn, 1868-1870.
- *Grundtvig og det forenede Venstre*; Kbhn, 1875.
- HANNAAS, Torleiv : *Vestmannalaget i 50 aar*; Bergen, 1918.
- HANSEN, Christian : *Grundtvigianismens vaesen og betydning* (trad. C. Grove); Kbhn, 1866.
- HANSEN, Holm : *Hvad jeg oplevede*; Kbhm, 1911.
- HANSEN, Poul : *Ernest Trier*, I; Kohn, 1928.
- HANSTEEN, Aasta : *Kvinden skabt i Guds billede*; Chra, 1878.
- HANSTEEN, Carsten : *Kristiania-Indremission*, 1855-1904; Kra, 1905.
- HEBBE, Signe : *Minnen*; Sthm, 1919.
- HEBER, Lilly : voir *Björnson-Studier*.
- HEDBERG, Frans : *Vid Skriftbordet och bakom Ridaan*; Sthm, 1908.
- HEDLUND, Henrik : *S. A. Hedlund, hans liv och gärning*, I, II; Göteborg, 1929.
- HEDLUND, S. A. : voir *Rydberg, V. (Brevväxling)*.
- HEEGAARD, Poul : *Prof. R. Nielsens laere om Tro og Viden*; Kbhn, 1867.
- [HEEGAARD, Poul] : *Urolige Tider*; Kbhn, 1874.
- *Om Intolerance*, Kbhn, 1878.
- HEGEL, Frederik, V. : *Breve til ham og fra ham. Et Mindeskrift*, ved L. C. Nielsen. I-II. Kbhn, 1909.
- HEGGTVEIT, H. G. : *Den norske kirke i det 19^{de} aarhundrede*, II; Chra, 1912-1920.
- HEIBERG, G. : *Ibsen og Björnson paa scenen*. Kra, 1918.
- HEIBERG, Johanne Luise : *Et Liv genoplevet i Erindringen*, II, 3^{de} udg; Kbhn, 1913.
- og A. F. KRIEGER : *En Samling Breve*, 1860-1869, I-II; Kbhn, 1914-1915.
- HENDRIKSEN, F. : *Mennesker og Oplevelser*. Kbhn, 1910.
- HENRIQUES, Axel : *Glade Aar*; Kbhn, 1930.
- HERTZ, Henrik : *Breve fra og til* —; Kbhn, 1895.
- HERTZBERG, Ebbe : *A. M. Schweigaard* (voir : *Normaend i det 19^{de} aarh.*, I).
- HERTZBERG, Nils : *Fra min barndom og ungdomstid*; Kra, 1909.
- HETTNER, Hermann : *Frankrigs Literaturhistorie i ået 18^{de} Aarhundrede* (trad. dan. par H. Schwanenflügel); Kbhn, 1876.
- HEUCH, J. C. : *D^r G. Brandes' Polemik mod Kristendommen*; Kbhn, 1877.

- *Mod B. Björnsson angreb paa den kristne kirkes tro.* [Extrait de Luthersk Ugeskrift].
- *Gisle Johnson* (Voir : Normaend i det 19^{de} aarhundrede, II).
- HILSEN, Einar : *Jubilæumsboken; fra 14 til 14*; Kra, 1914.
- Historiske afhandlinger, tilegnet E. Sars*; Kra, 1905.
- HJORTH BOYESEN, Hjalmar : *Essays on Scandinavian literature*; New-York, 1895.
- HÖFFDING, Harald : *Den engelske Philosophi i vor Tid*; Kbh, 1874.
- *Danske Filosofer*; Kbh, 1909.
- HÖGSBRO, Sofus : *Brevveksling og Dagböcker, I-II*; Kbh, 1924-1925.
- HOLMBERG, Cecilia : *B. Björnsson som Digter, Politiker og Personlighed*; Kbh, 1888.
- HOLMGREN, Ann Margret : *B. Björnsson, I-II*; Sthm, 1921.
- *Minnen och Tidsbilder, I-II*; Sthm, 1926.
- HOLM HANSEN : *Hvad jeg oplevede*, Kbh, 1911.
- HOLST, Elling : *Minder fra Björnsson-tiden*. Kra, 1871.
- HORN, E. F. B. : *Forskjellige aandsretninger i Norge. Fire foredrag.* Upsala, 1872.
- HÖST, Sigurd : *Ibsens diktning og Ibsen selv*. Oslo, 1927.
- HOSTRUP, C. : *Senere Livserindringer*; Kbh, 1893.
- *Breve fra og til —*; Kbh, 1897.
- HUXLEY, Thomas Henry : *Zeugnisse für die Stellung des Menschen in der Natur*; Braunschweig, 1863.
- IBSEN, Henrik : *Samlede værker* (folkeutgave). I-X. Kbh, 1902.
- *Breve fra —, I-II*; Kbh, 1902.
- *Episke Brand, 2^e éd.*; Kbh, 1907.
- *Efterladte Skrifter, I-III*. Kra, Kbh, 1909.
- *Samlede værker* (100 aarsutgave). Oslo (En cours de publication).
- *Œuvres complètes, traduits par P. G. La Chesnais, Paris* (en cours de publication).
- JACOBSEN, I. P. : *Breve fra —, 2^e udgave*; Kbh, 1899.
- JAEGER, Henrik : *Norske forfattere*. Kbh, 1883.
- *Illustreret norsk litteraturhistorie, II*. Kra, 1896.
- JANSON, Kr. : *Hvad vi maalstraevere vil* (saertryk af *Dagbladet*). Kra, 1876.
- *Die religiösen anschauungen von Björnsson und Ibsen*. Berlin, 1911.
- *Hvad jeg har oplevet*. Kra, 1913.
- JOHNSEN, Oscar Albert : *Norges bønder*; Kra, 1912.
- JOHNSEN, Rosenkrantz : *Passiar, I-III*; Kra, 1902.
- JOLIVET, A. : *A. L. Kielland : Else*. Paris 1920.
- *Le théâtre de Strindberg*. Paris, 1931.
- Jubilæumsboken fra 14 til 14*. Voir Hilsen, E.
- JUNGENSEN, Frederik : *Miraklet, Videnskaben og Troen*; Kbh, 1875.
- KEILHAU, Wilhelm : *Det norske folks liv og historie, IX*; Oslo, 1931.
- KEY, Ellen : *Minnen av och om Emil Key, I-III*; Sthm, 1915, 1916, 1917.
- *Voir B. Björnsson, Festskrift, etc.*
- KIERKEGAARD, Sören : *Samlede Verker, I-XIV*. Kbh, 1901-1906.
- KIHLMAN, Erik : *Ur Ibsen-dramatikens idé-historia*; Helsingfors, 1921.
- KINCK, H. E. : *Stammens röst*; Kra, 1919.
- *Mange slags kunst*; Kra, 1921.
- Kirke og Kultur, 1926.*
- KJERULF, Halfdan : *Av hans efterladte papirer, 1847-1868*; Kra, 1918.

- KNUDSEN, K. : *Det norske maalstræev*; Kra, 1867.
 ——— *Den landsgyldige norske uttale*; Kra, 1876.
 KOHT, Halfdan : *Det norske maalstræevs historie*. Kra, 1898.
 ——— A. O. Vinje. Voir Normaend, etc.
 ——— J. E. Sars. Voir Normaend, etc.
 ——— Johan Sverdrup, I-III. Kra, 1918, 1922, 1925.
 ——— Henrik Ibsen. *Eit diktarliv*, I-II. Oslo, 1928-1929.
 ——— *Les lutttes des paysans en Norvège*. Paris, 1929.
 ——— Voir B. Björnson, *Grotid*, I-II;
 ——— Voir B. Björnson, *Brytningsaar* I-II.
 KONOW, Karl : *B. Björnson og J. Lie*. Kra, 1919.
 KRIEGER, Andr. Fred. : *Dagböger*, I-VII. Kbh, 1920-1925.
 ——— Voir Heiberg Johanne Luise.
Kristendom og norskdom; Festskrift til Chr. Bruun; Kra, 1919.
 KYRRE, Hans : *M. Goldschmidt*, I-II; Kbh, 1919.
 LA CHESNAIS, P. G. : Voir Ibsen, *Œuvres complètes*.
 LA COUR PEDERSEN, Kr. : *Morten Eskesens saga*; Kolding, 1926.
 LAGERBERG, M. : *Göteborgare*; Göteborg, 1913.
 LANDQUIST, John : *Essayer*; Sthm, 1913.
 LARSEN, A. C. : *Gennem mange Aar*, I; Kbh, 1915.
 LARSEN, Henry : *Krist og Satan*; Kbh, 1903.
 LAURIN, Carl : *Stamfränder*. Sthm, 1924.
 LECKY, W. Ed. H. : *Sittengeschichte Europas* I-II (trad. Jolowitz et Ferd. Löwe); Leipzig et Heidelberg, 1879.
 LEHMANN, Edvard : *Grundtvig*; Kbh, 1929.
 LEHMANN, Orla : *Norge og Nordmaendene; Reiseerindringer 1836-1865*; Kbh, 1865.
 LEVIN, Poul : Voir B. Björnson, *Festskrift*, etc.
 LIDÉN, Arne : *Den norska strömmingen i svensk litteratur under 1800-talet*. Uppsala, 1926.
 LIE, Erik : *Jonas Lies oplevelser*. Kbh, 1908.
 LIE, Jonas [og hans samtidige] : *Breve i utvalg*; Kra, 1915.
 ——— *Digte*. Kbh, 1889.
 ——— Voir A. Garborg, E. Lie.
 LIEBLEIN, J. : *Nutidens opdagelser om de gamle Aegyptere*. Chra, 1865.
 LÖKEN, Haakon : *Urolige tider*; Kra, 1923.
 ——— Voir Skovrup, E. : *Hovedtraek*, etc. p. 419-445.
 LÖKKE, Jakob : *Beretning om det n. retskrivningsmöde i Stockhlm 25^{de} 30^{te} juli 1869*. Kra, 1870.
 LÖVLAND, J. : *Ueland og Jaabaeck* (voir Normaend i det 19^{de} aarhundrede I).
 ——— J. Sverdrup (voir Normaend etc., II).
 LUND, H. C. A. : *Studenterforeningens historie 1820-1870*, I-II; Kbh, 1895-1896.
 LUNDEGAARD, Axel : *Sett och Kämt*; Sthm, 1925.
 LUNDQVIST, G. F. : *Minnen och anteckningar*, II; Sthm, 1909.
 MANTHEY, A. Chr. : *Dagböger*, I-II; Kra, 1909-1919.
 MARTENSEN, H. : *Den christelige Ethik*, 3^{die} udg.; Kbh, 1872.
 MARSTRAND, Jacob : *B. Björnson. En Livsskildring*. Kbh, 1923.
 Memoirer og Breve : Voir Andersen, H. C. — Barfod, H. P. B; — Thoresen, Magd.
 MEYER, Jürgen Bona : *Philosophische Zeitfragen* (2^e éd.); Bonn, 1874.
 MILL, John Stuart : *Kvindernes Underkuelse* (trad. de G. Brandes); 1^{re} éd. Kbh, 1869. 2^e éd. Kbh, 1885.

- *Moral grundet paa Nytte eller Lykkeprincippet*, (trad. et introd. de G. Brandes); Kbh, 1872.
- *Levned*. (trad. V. Arntzen); Kbh, 1874.
- *Om Friheden*. Kbh, 1875.
- MÖLLER, Otto [og Skat RÖRDAM] : *En Brevveksling*; Kbh, 1915.
- MONRAD, M. J. : *En episode under forhandlingerne mellem tro og viden*; Kra, 1869.
- Morgenbladet* : [1300 udtalelser af og i]. Kra, 1887.
- MÖRLAND, J. : *Om B. Björnsons « Arnljot Gelline »*. Kra, 1910.
- MOTZFELDT, Ketil : *Dagböcker 1854-1889*. Kra, 1908.
- MYNSTER, C. I. : *P. Mynster Liv og Tid*. Kbh, 1875.
- NECKEL, Gustav : *Ibsen und Björnson*. Leipzig, 1921.
- NEIENDAM, Robert : *Det kongelige Teaters historie, 1874-1922*, I-V; Kbh, 1921-1930.
- NIELSEN, L. C. : *Voir Hegel, Fr. V. : Breve*, etc.
- NIELSEN, Ragna : *Voir B. Björnson, Festskrift*, etc.
- NIELSEN, Rasmus : *Om Hindringer og Betingelser for dei aandelige Liv i Norden*; Kbh, 1868.
- *Religionsphilosophie*; Kbh, 1869.
- *Om Liv og Haab*; Kbh, 1875.
- *Om Phantasiens Magt*; Kbh, 1876.
- NIELSEN, Yngvar : *Den gamle gaard*; Kra, 1903.
- *En Christianensers erindringer*; Kra, 1910.
- *Under Oskar II's regering*. Kra, 1912.
- NIELSEN, Zacharias : *Minder og spredte Traek af mit Liv*, I-II; Kbh, 1905.
- NILSSON, Albert : *Tre fornnordiska gestalter*; Lund, 1928.
- Nordens Kalender*, 1930.
- Nordisk Tidsskrift för Vetenskap, Konst och Industri*, 1931.
- NORDMANN, P. : *B. Björnson liv och lära*; Helsingfors, 1915.
- Norge i det nittende aarhundrede*, I-II; Kra, 1900-1902.
- Normænd i det 19^{de} aarhundrede* [udgivet af Gerhard Gran] I-III; Kra, 1914.
- NORDRAACH, Richard : *Hans efterladte breve*. Kra, 1921.
- Norsk biografisk leksikon* (Article B. Björnson, par Fr. Bull). Kra, 1923.
- Norske Kvinder 1814-1914*, I-III; Oslo, 1914-1925.
- NYBLØM, Helena : *Mina Levnadsminnen*, II; Sthm, 1922.
- NYGAARD, Fr. : 1857-1870-1920. Bergen, 1920.
- ORDING, Fr. : *Henrik Ibsens Vennekreds, det lærde Holland*; Oslo, 1927.
- *Overlærer Jakob Lökke (Skole og Samfund)*. Kra, 1925.
- ÖVERLAND, O. A. : *Prof. D. Ludvig Daas, en biografisk skisse*. Chra, 1884.
- PETERSEN, Carl (og Vilhelm ANDERSEN) : *Illustreret dansk Litteraturhistorie*, IV; Kbh, 1925.
- PETERSEN, Clemens : *Dramaturgisk Kritik*; Kbh, 1860.
- PONTOPPIDAN, Henri : *En vinterreise*; Kbh, 1920.
- PONTOPPIDAN, Morten : *Minder og Oplevelser*; Kbh, Kra : 1922.
- POUCHET, F. A. : *Naturens Vidundere*. (trad. danoise d'après la 2^e édition); Kbh, 1869.
- RENAN, Ernest : *Jesu Levnet* (trad. danoise d'après la 7^e édition); Kbh, 1864. (2^e éd. : 1872).
- REQVE, A. Dikka : *Trois auteurs dramatiques scandinaves devant la critique française. Ibsen, Björnson et Strindberg*, Paris, 1930.

- REVILLE, Albert : *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*. Paris, 1869.
- *Djaevelens Oprindelse, Storhed og Forfald*. Kbhñ, 1872.
- RIDDERVOLD, Jul. : *Jaabaeks angreb paa Kristendommen*; Kra, 1872.
- *Mit forsvar*; Kra, 1876.
- *Voir : Sagen Jaabaek-Riddervold, etc.*
- RÖNNING, F. : *N. F. S. Grundtvig som taenker*. Kbhñ, 1927.
- RÖRDAM, Skat : *Voir MÖLLER, Otto.*
- ROSENBERG, P. A. : *Rasmus Nielsen. Nordens filosof*. Kbhñ, 1903.
- *B. Björnson*; Kbhñ, 1915.
- RUBOW, Paul V. : *Dansk litteraer Kritik i det 19^{de} Aarhundrede indtil 1870*. Kbhñ, 1921.
- *G. Brandes og hans laerere*. Kbhñ, 1927.
- RYDBERG, Viktor : *Samlede Skrifter, I-XIV*. Sthm, 1921.
- (och S. A. Hedlund) : *Brevväkling, I-III*. Sthm, 1923 1925, 1926.
- *Minneskrift Göteborg, 1928.*
- Sagen Jaabaek Riddervold i höjesteret*; Kra, 1876.
- Salmonsens Konversationsleksikon, 3^e éd., III*. Kbhñ, 1915. (Article *B. Björnson*, par Chr. Collin).
- Sanningssökaren, 1877.*
- SARS, Ernst : *Samlede Vaerker, I-IV*. Kra, 1912.
- *Norges politiske historie, 1815-1885*. (Supplément au journal *Verdens Gang*).
- *Voir B. Björnson. Artikler og Taler* (préface).
- SCHARLING, Henrik : *Livsminder*; Kbhñ, 1919.
- SCHJÖTT, P. O. : *Betragtninger i anledning af folkehøjskolemøtet*. Kra, 1872.
- SCHMIDT, Rudolf : *Aeldre og nyere Digte*; Kbhñ, 1874.
- *Sex foredrag*. Kbhñ, 1878.
- SCHRÖDER, Ludvig : *Den nordiske Folkhøjskole*; Kbhñ, 1905.
- SCHUCK [och Warburg] : *Illustrerad svensk litteraturhistoria, VI*; 3^e éd. Sthm, 1930.
- SCHWARZ, Karl : *Den nyeste Theologies historie* (trad. danoise); Kbhñ, 1869.
- SKAR, Johannes : *Visknyt*. Hamar, 1876.
- SKOVRUP, Einar : *Hovedtraek af nordisk Digtning i Nytiden*; Kbhñ, 1921.
- SKRONDAL, Anders : *Grundtvig og Noreg*; Bergen, 1929.
- SOMMERFELT, V. : *Minder fra Björnson-tiden*; Kra, 1917.
- SPAANGBERG, Valfrid : *Adolf Hedin i liv och gärning*; Sthm, 1925.
- STRAUSS, D. Fr. : *Den gamle og den ny tro*. (trad. danoise); Kbhñ, 1873.
- STRODTMANN, Adolf : *Das Geistige Leben in Dänemark*; Berlin, 1873.
- Studentmøtet i Kristiania 1869*. Lund, 1871.
- Svenska litteraturens historia, III*; Sthm, 1923.
- SÖDERHJELM, Werner : *Voir B. Björnson, Festskrift, etc. Syn og Segn, 1926.*
- TAINE, H. : *Den italienske Kunsts filosofi*. Kbhñ, 1873.
- *Kunstens filosofi*. Kbhñ, 1873.
- *Om Idealitet i Kunsten*. Kbhñ, 1874.
- *Den engelske litteraturs Historie, I-IV*. Kbhñ, 1874-1877.
- *Thomas Graindorge*. Kbhñ, 1875.
- *En reise til Pyrenaerne*. Kbhñ, 1876. (traductions danoises).
- TERMANSEN, N. J. : *Breve fra T. til fru Skibsted*. Kbhñ, 1914.
- THAULOW, Fritz : *I kamp og i fest*; Kra, 1908.

- THIIS, Jens. : *Norske malere og billedhuggere*. I-II; Bergen, 1904, 1907.
- THORESEN, Magdalene : *Breve fra —*, 1855-1901; (Memoirer og breve, XXX). Kbh, 1919.
- Tidsskifte*; Oslo, 1927.
- Til G. Gran, fra venner og elever*; Kra, 1916.
- Tiraljören*, blade oplaeste og angrebne i Studentersamfundet; Kra, 1871.
- TUXEN, J.-C. : *Sol eller Planet-systemet*, etc. 1^{re} éd. Kbh, 1861. 3^e éd., augmentée avec le titre : *Stjerneverdenen*; Kbh, 1872.
- ULLMANN, Viggo : *Breve fra —* (1872-1873); Kra, 1916.
- ULLMANN, Vilhelmine : *Fra Typeaarene og lidt mere*; Kra, 1903.
- VETLE VISLIE : *Aasmund Vinje*; Oslo, 1929.
- VINJE, A. O. : *Om vaart nationale stræev*; Bergen, 1869.
- *Halvhundrad brev*; Kra, 1915.
- *Skrifter i Samling*, I-III;; Kra, 1919.
- VOGT, Johanne : *Statsraad Collets hus og hans Samtid*. Kra, 1903.
- VOGT, Nils : *Under Frieles haand og paa egen*; Kra, 1913.
- *Fredrik Stang* (voir Normaend, etc. I).
- WALLEM, Fr. B. : *Det norske Studentersamfund gjennem 100 aar, 1813-1913*. Kra, 1916.
- WARBURG, Karl : *Viktor Rydberg. Lefnadsteckning*, I-II. Sthm, 1900.
- WILDHAGEN, Fr. Chr. : *Voir Tidsskifte*.
- WIKNER, Pontus : *Tankar och Fraagor*. Sthm, 1872.
- WINSNES, A. H. : *Den norske roman i 1870-1880 aarene*. Kra, 1920.
- WOERNER, Roman : *H. Ibsen*, I-II; (2^e éd.). Munich, 1912.
- WOLF, Lucie : *Livserindringer*; Kra, 1898.
- Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 1862. Berlin.

Vu, le 19 juillet 1932.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'Imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Alembert (d'), 191.
 Andersen, H.-C. : 133, 148.
 Andersen, Vilhelm : 347.
 Andersen, O : 77.
 Anker, Hermann : 72, 85, 100, 102,
 104, 196, 284.
 Anker, Mix : 104, 271, 281, 341.
 Anker, Öyvind : 86, 100.
 Antoine, A. : 247.
 Aristophane : 52.
 Arndt, Johan : 61.
 Arnold : 192.
 Arvesen, O. : 102, 335, 338, 339.
 Asbjörnsen : 91, 196.
 Aschehoug : 49, 50.
 Auerbach, B. : 54, 275, 277, 280.
 Augier, E. : 207, 208, 215, 216, 219,
 221, 224, 240, 241, 248, 254, 258,
 259, 265, 356.
 Augustinus, Peter : 173.

B

Bachke, O. A. : 106.
 Baldensperger, F. : 248.
 Balzac : 235.
 Bang, A. Chr. : 60, 61.
 Bang, C. : 63, 84, 195.
 Bauër, Henry : 229.
 Bazaine : 279, 285.
 Bentham, J. : 349.
 Berggrav, E. : 295, 296, 367, 374.
 Berner, Carl : 386.
 Berner, H. E. : 72, 84, 195, 226,
 254, 358.
 Berner, O. : 226.
 Beyer, Harald : 346.

Birkedal, V. : 16, 71, 107, 173, 178,
 180, 181, 184, 185.
 Birkeland, M. : 79, 84, 94, 106, 109.
 Bismarck : 212, 213, 214, 278, 279,
 280, 281.
 Björnsgaard, P. Chr. : 165.
 Björnson, Björn : 268, 270, 287, 290.
 Björnson, Caroline : 115, 116, 157,
 171, 184, 244, 246, 268, 283, 284,
 290, 358, 398, 404, 424.
 Björnson, Elise : 115.
 Björnson, Peder : 7-8, 74, 106-107,
 115, 133, 339.
 Björnson, Peter : 282, 284.
 Blanc, T. : 143.
 Blekastad, S. : 293.
 Blom, J. G. : 296.
 Bö, Per : 196, 288, 290, 370.
 Boeck : 219, 224.
 Bøgh, E. : 38, 114, 126, 229, 314.
 Bojsen, Frede : 172.
 Böök, Fr. : 344, 417, 418-419.
 Borch, Chr. : 268, 283, 326.
 Borch, Thora : 171, 283, 321.
 Borg, Fredrik : 331, 362, 369, 373.
 Boström : 163.
 Bolten-Hansen, P. : 37, 61.
 Brandes, Edvard : 14, 201.
 Brandes, Georg : 3, 7, 14, 16, 18,
 19, 22, 26, 27, 28, 29, 57, 92, 112,
 128, 188, 189, 190, 195, 198, 199-
 204, 206, 207, 208, 209, 228, 242,
 254, 263, 264, 265, 266, 275, 276,
 277, 297, 300, 302, 307, 322, 328,
 329, 333, 334, 335, 340, 341, 342,
 345, 352, 354, 361, 362, 364-365,
 370, 371, 372, 373, 374, 377, 378,
 380, 387, 390, 408, 417, 419-421,
 422, 424, 426.

Brandt, C. J. : 171.
 Bremer, Frederika : 242.
 Broch, O. J. : 63.
 Bröchner, H. : 201.
 Brun, H. : 169, 173, 174, 184.
 Brun, Michael : 90, 91.
 Bruno, Giordano : 300.
 Bruun, Chr. : 58, 98, 102, 103, 104,
 149, 152, 196, 212, 287, 288, 290,
 292-296, 302, 306, 332, 335, 344,
 345, 366, 374, 396, 398, 407.
 Bruun, Lina : 149.
 Bucher, Lothar : 281.
 Büchner : 196, 201, 276.
 Buckle : 189, 193, 194, 201.
 Bull, Francis : 3, 33, 34, 60, 112,
 113, 114, 134, 161, 165, 172, 243,
 269, 358, 382, 397, 410, 414.
 Bunyan, J. : 61.
 Byron : 207.

C

Caro : 201.
 Caspari, C. P. : 60, 84, 101, 192,
 195, 298, 347, 369.
 Cassagnac (de) : 253, 255.
 Castelar : 194.
 Charles-Jean : 55.
 Charles XV : 63, 75, 305, 307-308.
 Christensen, Carl : 99.
 Christensen, Halfdan : 247.
 Colban, Marie : 241.
 Colenso : 369.
 Collett, Camilla : 16, 242, 243, 244,
 246, 247.
 Collin, Chr. : 3, 5, 7, 8, 11, 15, 20,
 51, 67, 124, 216, 224, 225, 226,
 232, 236, 239, 242, 245, 246, 261,
 321, 336, 344, 347, 357, 388, 396,
 397, 398, 404, 406, 417, 421, 422.
 Collin, [Mme Chr.-] : 14.
 Comte, Auguste : 189, 192, 193, 194,
 334.
 Cousin, Victor : 26, 192, 201.

D

Daae, L. : 61.
 Daae, L. Kr. : 58, 79, 102.
 Daae, L.-L. : 51, 80, 85, 99, 106.
 Dardel : 165.
 Darwin, Ch. : 27, 189, 196, 200, 205,

268, 277, 299, 300, 301, 302, 363,
 380-381, 385, 419.
 Daudet, Alphonse : 329.
 Dernburg, Fr. : 280.
 Drachmann, Holger : 201.
 Dumas, Al. (fils) : 201, 208, 241,
 275, 413.
 Dunker, B. : 13, 45, 51, 52, 68, 69,
 75, 86, 93, 94, 96, 108, 119, 224,
 225, 235-237, 354.
 Ek, Sverker : 169.
 Eskeland, Lars : 104.
 Erichsen, Valborg : 346.
 Eschyle : 396.
 Eskesen, Morten : 171, 173, 209.
 F
 Fasting, G. : 72, 90, 372.
 Feuerbach : 207, 419.
 Fjörtoft, O. : 72, 79, 84, 98, 194.
 Flammarion, Camille : 300.
 Flaubert, G. : 215, 265, 302, 321,
 322.
 Forsström, A. : 376.
 Fourier, Ch. : 243.
 Friele : 51, 53, 90, 95, 108, 205, 251,
 252, 253, 254, 255, 256, 258.

G

Gambetta : 51, 194, 279, 373.
 Garborg, Arne : 326.
 Garibaldi : 268, 302.
 Goethe : 6, 7, 9, 24, 29, 30, 143, 145,
 178, 186, 221, 277, 296, 332, 405,
 418.
 Goldziher : 369.
 Gosse, Ed. : 128, 170, 247, 314, 319.
 Gossner, S. : 61.
 Gran, Gerhard : 193, 201, 336, 340,
 375, 377, 421.
 Greensten, H.-J. : 15, 16.
 Gregerfelt : 283, 284, 291.
 Grieg, E. : 84, 97, 101, 113, 134,
 140, 143, 211, 275.
 Grieg, Nina : 143.
 Grönvold, Marcus : 274.
 Grundtvig, N. F. S. : 9, 12, 15, 16,
 19-25, 26, 28, 29, 30, 36, 40, 60,
 62, 98, 100-105, 127, 148, 150, 151,
 152, 155, 160, 161, 162, 163, 166,
 167, 168, 169, 170-175, 184, 185,
 197, 198, 205, 209, 274, 278, 294,
 295, 298, 299, 302, 332, 333, 346,
 369, 371, 372, 373, 377, 378, 393,

397, 398, 417, 418, 421, 422.
 Guillaume I : 212.
 Gundersen, Laura : 142, 143.
 Gundersen, Sigvard : 142, 143.
 Gustave, Adolphe : 154, 166.

H

Haeckel : 276, 277.
 Hagberg, Knut : 363.
 Halévy, L. : 407.
 Hall, C. : 15.
 Halvorsen, J.-B. : 75.
 Hambro, C. J. : 253.
 Hammerich, Fr. : 289.
 Hammerich, M. : 15.
 Hansen, Fritz : 290.
 Hansen, Klaus : 194, 209.
 Hansteen, C. : 60.
 Harring, Harro : 305.
 Hartmann, Edv. von : 276, 364.
 Hauge, Hans Nielsen : 59, 190, 298.
 Hedin, Adolf : 318.
 Hedlund, H. : 162, 164, 168, 169, 183.
 Hedlund, S. A. : 156, 157, 159, 162, 163, 164, 167, 168, 169, 183, 184, 186, 211, 212, 213, 273, 274, 279, 288, 291, 341, 342, 344, 348, 353, 362, 363, 367.
 Heegaard, P. : 26.
 Heftye, Ph. J. : 57, 83, 225, 291, 335.
 Hegel, Frederik : 14, 16, 17, 69, 95, 111, 115, 134, 147, 208, 213, 251, 264, 270, 276, 283, 284, 290, 291, 309, 319, 380, 394, 425.
 Hegel, Friederich : 25, 26, 192, 193.
 Heiberg, Johan Ludvig : 13, 14, 18, 143, 144, 199, 207, 218, 419.
 Heiberg, Johanne Luise : 14, 15, 16, 30, 37, 91, 268, 343, 404, 405.
 Helmholtz, H. : 364.
 Hersleb : 61.
 Herzberg, Nils : 80, 307.
 Hettner, Hermann : 373.
 Heuch, J. Chr. : 60, 323, 347, 365, 368, 378, 398.
 Heyse, Paul : 275, 277.
 Hilsen, E. : 15, 35, 38.
 Hirn Yrjö : 124.
 Höffding, Harald : 25, 26, 201.
 Högsbro, S. : 156, 157, 158, 167, 169, 173, 174, 186, 212, 213, 280, 289, 309, 341, 391.

Holbech, C. F. : 283.
 Holberg : 31, 143, 190, 195, 196, 240, 397, 418.
 Holmgren, Ann Margret : 163.
 Horn, E. F. B. : 197, 345.
 Høst, Sigurd : 53, 343.
 Hugo, Victor : 159, 297, 298, 318, 385, 396.
 Huxley, Th. H. : 380-381.

I J

Ibsen, Henrik : 9, 14, 17-19, 22, 29, 31, 33, 35, 43, 46, 52-53, 54, 57, 59, 62-63, 65, 68, 76, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 90, 93-97, 105, 106, 112, 119, 128, 144, 164, 176, 179, 181, 205, 206, 207, 216, 230, 242, 245, 246, 247, 254, 261, 266, 279, 283, 289, 300, 309, 316, 317, 319, 324, 325, 326, 331, 336, 337, 342-343, 345, 346, 351, 356, 357, 358, 387, 393, 395, 396, 397, 399, 400, 401, 402, 409, 411, 413, 414, 423, 424, 425, 426, 428.
 Jaabaek : 48, 51, 71, 72, 78, 79, 84, 92, 153, 168, 297.
 Jacobsen, J. P. : 200, 201, 203.
 Janson, Drude : 157, 404.
 Janson, Kr. : 72, 212, 263, 288, 290, 294, 296, 370, 375, 398, 401, 404.
 Johnsen, Oscar Albert : 48.
 Johnson, Gisle : 60, 63, 80, 84, 192, 195, 347, 365.
 Jolivet, A. : 43.
 Josephson : 162, 168.
 Juell, J. R. : 142.

K

Karl Johan : voir Charles Jean.
 Keilhau, W. : 55, 56, 59.
 Keim : 369.
 Keudell (von) : 280.
 Key, Ellen : 24, 33, 72, 99, 112, 126, 149, 150, 163, 165, 166, 168, 169, 221, 228, 246, 265, 293, 299, 302, 322, 341, 342, 344, 349, 380, 393, 400, 428.
 Key, Emil : 57, 169.
 Kielland, A. : 14, 43, 76, 83, 86, 317, 356, 411, 423.
 Kierkegaard, S. : 19, 22, 23, 25, 26, 28, 58, 60, 155, 192, 199, 207,

296, 332, 334, 346, 363, 378, 393,
395, 396.
Kihlman, E. : 343.
Kinck, Hans, E. : 82.
Kjerulf, H. : 105, 113, 117, 143.
Klavenaes, Thv. : 297, 374.
Knudsen, Birger : 173, 177.
Koht, Halvdan : 3, 14, 48, 51, 58,
76, 94, 95, 145, 193, 195, 196,
267, 287, 395, 321, 343, 348, 375.
Kold : 23.
Kossuth : 98.
Kragh, Thomas : 404.
Krieger, A.-F. : 15, 30, 187, 236,
268, 280, 374.
Kristensen, Karl : 299.
Krogh-Torning : 378, 379.
Krohn, G. : 142.

L

La Chesnais, P. G. : 196, 404.
La Cour Pedersen : 173.
Lamartine : 182.
Lamm, Martin : 237, 248, 314, 356,
412.
Landstad, M. B. : 61.
Lange, Julius : 200.
Larsen, Henry : 294.
Lassalle, F. : 278.
Lecky : 411, 412.
Lehmann, Edvard : 21, 22, 170, 197.
Lehmann, Orla : 15, 158.
Lehnbach : 274.
Lemaître, Jules : 229, 231, 232, 235.
Lenormant, Ch. : 300.
Lessing : 144, 145, 277, 368.
Lidén, Arne : 161, 163, 165, 169.
Lie, Erika : 114, 143.
Lie, Jonas : 7, 14, 116, 195, 204,
209, 265, 321, 400, 424, 425, 427.
Lieblein : 63, 188, 191-192, 195, 199,
202, 203.
Lindau, Paul : 275.
Lobedanz, E. : 280.
Löchen, Arne : 99.
Lochmann, F. : 277, 338, 340, 418.
Löken, Haakon : 165, 310.
Lökke, J. : 94, 106, 224.
Louis-Philippe : 46.
Lövland : 56.
Luther : 36, 61, 120, 154, 166, 177,
298, 299, 333, 372, 422.

M

Manthey, [Mlle S.] : 409.
Martensen, C. : 172.
Martensen, H. L. : 26, 60, 205, 367,
368.
Maurer, Conrad : 274.
Meilhac, H. : 407.
Michel-Ange : 6, 163, 165.
Michelet, Jules : 318.
Mill, Stuart : 189, 192, 193, 201,
207, 242, 243, 246, 299, 301, 340,
419.
Molière : 240, 357.
Möller, Dikka : 67, 86, 91, 103, 104,
173, 293, 295, 306, 369, 370, 375.
Möller, O. : 101.
Monrad, D. G. : 201.
Montesquieu : 191, 373.
Moreto : 143.
Motzfeldt, K. : 84, 132.
Müller, Amalie : 403, 410, 411.
Müller, Max : 369.
Munch, P. A. : 114, 183.

N

Napoléon I : 116.
Napoléon III : 183.
Napoléon (Prince) : 195.
Nielsen, Ragna : 403.
Nielsen, Rasmus : 12, 15, 25-29, 36,
90, 154, 139, 198, 201, 382, 418.
Nielsen, Yngvar : 75, 301.
Nietsche, Fr. : 276, 396.
Nilsson, Albert : 124.
Nordraak, R. : 113, 275, 311.
Nørregaard, J. : 24
Nyblom, Helena : 163, 166.

O Ö

Oehlenschlaeger : 5, 13, 25, 123,
137, 141, 158.
Olsen, Julius : 181.
Ording, Fr. : 79, 106.
Oscar II : 212, 213, 305, 336.

P Q

Parelius, Sofie : 142.
Pascal : 334.
Petersen, Clemens : 13-14, 15, 16,

17, 28, 38, 89-90, 94, 218, 343,
364, 365, 399.
Pihl : 348.
Ploug, C. : 15, 152, 155, 157, 173,
174, 175, 176, 179, 186, 391.
Pontoppidan, H. : 165.
Pontoppidan, Morten : 173, 184.
Popper : 369.
Pouchet : 300.
Proudhon : 207.

R

Raphaël, Clara : 242.
Ravnskilde, N. : 113.
Reetz, [Mme Grundtvig] : 20.
Reitan, A. : 104, 171.
Renan, Ernest : 27, 191, 195, 199,
201.
Reyve, A. Dikka : 230, 235.
Réville, A. : 201.
Richter, O. : 95.
Riddervold, Jul. : 297.
Rochefort : 253, 255.
Rode, Gotfred : 15, 16, 22, 30, 171,
172, 173, 175, 184, 346.
Rode, Margrete : 15, 16, 22, 69, 171,
172, 173, 184, 346.
Rodenberg, Julius : 276.
Rønning, F. : 101, 173, 184, 246,
293.
Rørdam, Skat : 101.
Rosenberg, C. : 182.
Ross, C. M. : 274.
Ross, H. M. E. : 72.
Rousseau, J.-J. : 19, 23, 191, 241,
342.
Rubow, P. V. : 14, 27, 218.
Runeberg, J. L. : 124, 127.
Rydberg, Viktor : 162, 168, 183,
210, 213, 268, 273, 299, 300, 361,
362-363, 367, 369, 383.

S

Sand, G. : 54, 201, 207.
Sarcey, Fr. : 230, 231, 235.
Sardou : 143, 221, 248.
Sars, E. : 3, 37, 38, 49-50, 55, 58,
63, 69, 72, 73, 82, 84, 86, 98, 105,
106, 116, 151, 176, 182, 188, 189,
190, 192, 193-194, 195, 196, 204,
216, 217, 224, 254, 276, 277, 302,
303, 306, 315, 331, 332, 334, 338,

342, 345, 357, 358, 362, 372, 378,
390, 391, 420, 422.
Sars, Michael : 118, 134, 336.
Sars, Maren : 84.
Sautreau-Björnson [Mme Dagny] :
3, 222, 277, 382.
Sautreau, G. : 123, 382.
Scharling, H. : 36.
Schiller : 7, 178.
Schmidt, Rudolf : 15, 16, 17, 90,
95, 110, 198, 199, 202, 206, 209.
Schopenhauer : 276.
Schröder, L. : 23, 24.
Schuré, Ed. : 128, 129.
Schwartz, Karl : 278.
Schweigaard, A. M. : 47, 55, 56,
58, 81, 98, 99, 109, 118, 139, 195.
Scribe : 143, 216, 219, 248, 319, 405,
406, 413.
Scriven, Chr. : 61.
Seip, D. A. : 282.
Seip, Karl : 114, 282, 284.
Selmer, Jens : 143.
Shakespeare : 7, 141, 143, 145, 178,
221.
Skovrup, E. : 165, 310.
Skrondal : 20, 62, 101.
Snorre : 122-123, 137.
Sommerfelt, V. : 268, 290, 299, 380,
407.
Sophocle : 396.
Soury, Jules : 201.
Spencer, H. : 189, 193, 419.
Spielhagen : 207.
Stang, Fr. : 47, 55, 56, 75, 93, 139,
148, 350.
Stang, Fr. (prof.) : 51, 58, 253, 254.
Steffens : 203.
Steinthal : 369.
Storjohann, J. : 346.
Storm, G. : 137, 308.
Storm, Theodor : 277.
Störmer, H. Chr. Fr. : 348.
Strauss, D. Fr. : 27, 187, 196, 201,
213, 277, 369, 373, 419.
Strindberg : 265.
Strodtmann, A. : 173.
Sully-Prudhomme : 363.
Sundt, Eibert : 50, 51.
Sutter, Julie : 381.
Sverdrup, Johan : 42, 45, 46, 47,
48, 51, 53, 54, 60, 63, 68, 71, 77,
78, 84, 85, 86, 89, 95, 96, 109, 111,
114, 113-121, 132, 140, 151, 153,

156, 157, 168, 169, 183, 195, 211,
212, 213, 220, 302, 348, 350, 351,
362, 391.

T

Taine, H. : 199, 201, 203, 372.
Tegnér : 124, 161.
Termansen, N. J. : 173.
Thaulow, Fritz : 98.
Thaulow, Harald : 84, 113, 398.
Thomas à Kempis : 61
Thommessen, O. : 249.
Thoresen, Magdalene : 21, 25, 33,
84, 94, 105, 218, 404-405, 406, 413.
Thorvaldsen : 15, 30, 32, 219, 283.
Thrane, M. : 79.
Tiele, C. P. : 369.
Tolstói, Léon : 396.
Tourguenief : 207.
Trier, E. : 24.
Tuxen, J. C. : 300.

U

Ueland, O.-G. : 117.
Ullmann, V. : 41, 173, 174, 184.

V W

Vinje, A.-O. : 72, 84, 98, 99, 105,
106, 118, 188, 192-193, 195, 204.
Vogt, Nils : 80, 253.
Voltaire : 153, 191, 277, 278, 282,
334, 342, 373, 376.
Vullum, Erik : 371.
Wagner, R. : 272, 275, 276, 310-
311, 409.
Wallem, Fr. B. : 97, 345.
Walt Whitman : 198.
Weilbach, Philip : 224.
Welhausen : 369.
Welhaven, J. S. : 51, 77, 97, 113,
114, 116, 118, 216.
Werenskjold, Erik : 396, 425.
Wergeland, H. : 6, 49, 58, 68, 77,
85, 86, 98, 99, 110, 125, 127, 163,
182, 243, 257, 373, 418.
Wergeland, Nic. : 59.
Wessel : 190.
Wexels : 61.
Wieselgren, Oscar : 163.
Wieselgren, Sigfried : 163.
Wolf, Lucie : 33, 145, 146.

Z

Zola, Emile : 329.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
CHAPITRE PREMIER. — INTRODUCTION.	
I. — <i>La première jeunesse</i> . — Des débuts à <i>Sigurd Slembe</i> . — L'originalité de Björnson. — La richesse des dons. — Björnson et la Norvège. — Après le retour d'Italie.	5
II. — <i>Le séjour au Danemark</i> . — Problèmes dano-norvégiens. — Björnson et le Danemark. — Le séjour à Copenhague. — Grundtvig et les Grundtvigiens. — Rasmus Nielsen et le problème : « foi et science ». — Orientation nouvelle. — Départ	12
III. — <i>La fille de la pêcheuse</i> . — Vers le réalisme.	33
CHAPITRE II. — TEMPS NOUVEAUX. — PROBLÈMES NORVÉGIENS. — GERMES DU DRAME SOCIAL.	
I. — <i>Retour en Norvège</i> . — Espoirs et difficultés. — « Une époque de grandes luttes »	39
II. — <i>Le problème norvégien</i> . — Vue générale. — Éléments du problème. — Perspectives historiques. — Les deux Norvèges. — La Norvège démocratique et paysanne. — La satire d'Ibsen	43
III. — <i>La bourgeoisie norvégienne</i> . — Björnson et la Norvège paysanne. — La bourgeoisie norvégienne; ses éléments. — Les gens d'affaires. Les juristes. Les prêtres; la Norvège religieuse. L'Université	54
IV. — <i>Germes du drame social</i> . — Exemples. — Originalité de Björnson	65
V. — <i>Björnson et la lutte des classes</i> . — Björnson et les ultras norvégiens. — Démocratie et démagogie. — Le journal de Björnson. — Björnson et la bourgeoisie. — L'apôtre de l'unité	71
VI. — <i>La rupture avec la bourgeoisie</i> . — Les haines politiques. — <i>Morgenbladet</i> . — Björnson en guerre contre la bourgeoisie. — Conséquences pour les œuvres : le plan, les passions, les types. — L'effondrement de la classe bourgeoise. — « La poétocratie »	78

CHAPITRE. III. — L'HOMME. — LE LYRISME.

- I. — *Temps nouveaux* (suite). — Vie. — Episodes. — A travers la Norvège. — Voyage au Nordland. — Steensgaard. — Chez les étudiants. — Björnson et les grundtvigiens. — Björnson vers 1870. 89
- II. — *Lyrisme*. — De la vie aux poèmes. — Circonstances. — Musique. — Thèmes. — La famille. — Le poème à Sverdrup 111
- III. — *Arnljot Gelline*. — Le poème. — Accents modernes. — Art national et art européen 122

CHAPITRE IV. — BJÖRNSEN ET LE NORD.

- I. — *Action et poésie*. — Aperçu biographique (1870-1873). — Les poèmes de l'action. — L'étape nordique 131
- II. — *Théâtre*. — *Sigurd Jorsalfar*. — Source du drame. — Thème et structure. — Echos du temps. Art. — Björnson directeur pour la troisième fois. — Le théâtre de Möllergaten 137
- III. — *La mission du Nord*. — Le néo-scandinavisme. — Un patriotisme élargi. — Une riposte à la bourgeoisie. — Une défense contre l'étranger. — Démocratie religieuse. — « Quelques mots à la jeunesse ». — « La réunion des trois empereurs ». — Aspects positifs et mystiques de la « mission ». 147
- IV. — *Björnson en Suède*. — Tournées de conférences. — Göteborg, Stockholm, Upsal. — L'orateur. — Résultats du voyage 161
- V. — « *La bataille des Signaux* ». — Mort de Grundtvig. — Discours de Björnson. — Björnson et le Danemark. — Björnson et les grundtvigiens. — Les articles. — Le problème dano-allemand. — La tempête. — Arguments et sentiments de Björnson. — Jugement général. 170
- VI. — *Courants nouveaux*. — Le dernier manifeste grundtvigien. — Les courants nouveaux en Norvège. — Lieblein, Vinje, Sars. — Etat des esprits. — L'exemple danois. — Les grundtvigiens. — L'autre Danemark. — *Nyt dansk Maanedsskrift*. — G. Brandes. — Remous. — Björnson et Brandes. — La pensée de Björnson. — Activité politique. — Départ 188

CHAPITRE V. — LE RÉALISME.

- I. — *Vers le drame contemporain et bourgeois*. — Aperçu historique. — Le premier mouvement de Björnson. — Les étapes 215

- II. — *Une Faillite*. — Historique. — Un sujet réaliste. — Björnson et Augier. — Le métier de Björnson. — Éléments norvégiens du drame. — Dunker-Berent. — La tendance morale. — Valborg : le féminisme. — Le dénouement 224
- III. — *Le Journalisme*. — Le modèle. — Pamphlet ? — De l'individu au type. — Une œuvre de combat. — Actes I et II. — Emprunts et originalité. — Thèmes secondaires. — Le mélodrame. — Art, lyrisme. — Les drames jumeaux. — Une date du théâtre nordique .. 251

CHAPITRE VI. — ITALIE. — ALLEMAGNE. — AULESTAD.

- I. — *Le second séjour en Italie*. — Travaux et préoccupations de Björnson. — A Rome. — Jugement. — *Le Capitaine Mansana*. — La quinzaine de Sorrente 267
- II. — *En Allemagne*. — Sentiments de Björnson. — Le « Kulturkampf » et la mission du protestantisme. — Lectures. — Wagner. — La *Deutsche Rundschau*. — Désillusions. — « L'ambassade » volontaire 272
- III. — *Aulestad*. — L'offre. — Le poème d'Aulestad. — Difficultés. — Le Ferney norvégien. — Norvège et Europe 282

CHAPITRE VII. — DE LA NORVÈGE A L'EUROPE.

- I. — *Evolution religieuse* (I). — Björnson à Aulestad. — Joie et premières déceptions. — Björnson et Chr. Bruun. — Contre les prêtres. — Appel aux chrétiens. — La première étape de la libération. — Björnson en 1876 287
- II. — *Le Roi*. — Origine du drame. — Le point de vue de Björnson; moraliste et psychologue. — Comment le drame s'organise. — Critiques. — « Les soutiens de la société ». — Faiblesses et beautés de l'œuvre. Son importance 304
- III. — *Magnhild*. — Le sujet et le plan. — Une œuvre de transition. — Les hardiesses du roman. — La vocation. — Critique de la vie paysanne. — Réalisme et poésie 321

CHAPITRE VIII. — DE LA NORVÈGE A L'EUROPE.

- I. — *Evolution religieuse* (II). — Le doute proclamé. — Les appels du temps. — Le discours aux étudiants : « être en vérité ». — Rôle de Björnson. — Morale et religion. — Le moralisme de Björnson. — Björnson et Ibsen. — La faillite de l'orthodoxie. — Le poète héritier du prêtre 331

II. — <i>Le nouveau système</i> . — Genèse de l'œuvre. — Sens du symbole. — Plan du drame. — Björnson prend possession du milieu bourgeois. — Défauts et mérites.	348
CHAPITRE IX. — DE LA NORVÈGE A L'EUROPE.	
I. — <i>Evolution religieuse</i> (III). — Fin (1878). — Björnson et Rydberg. — Björnson et Brandes. — Les dogmes qu'il abandonne. — Fin de la croyance à une révélation. — Rupture avec les grundtvigiens. — Fin du dogme germano-nordique. — Comment juger Björnson. — Sa souffrance. — La religion de Björnson ..	361
II. — <i>Les psaumes</i> . — Une foi nouvelle. — Curiosités scientifiques. — Darwin, Huxley, etc. — Les psaumes.	380
CHAPITRE X. — LES ORIGINES D'UN CHEF-D'ŒUVRE.	
<i>La genèse de « Au-dessus des forces humaines »</i> . — Apparition du thème. — Sa première forme. — Circonstances immédiates. — Circonstances antérieures. — Le thème dans <i>Arne</i> . — Une double tendance chez Björnson. — Résumé. — Björnson et <i>Brand</i> . — Björnson et les Grecs. — Situations et personnages qui annoncent le drame. — <i>En Klokkefamilie</i> . — <i>Au-dessus des forces</i> et <i>Le Canard sauvage</i>	387
CHAPITRE XI. — PAGANISME ET PURITANISME.	
<i>Leonarda</i> . — Un drame d'amour. — Modèles. — Paganisme. — Structure du drame. — Trois générations. — Le puritanisme en Norvège. — Dénouement. — Deux courants dans le drame. — Les lettres à Amalie Müller. — Contre l'ascétisme chrétien. — La morale du « gant ». — Art. — Simplicité de la technique. — Un « drame musical »	403
CHAPITRE XII. — CONCLUSION.	
La seconde jeunesse de Björnson. — La pensée : jugements de Fr. Böök, de G. Brandes, de Chr. Collin, de Sars. Discussion. — L'homme : épreuves et maturité. Le poème de sa vie. — L'art : enchaînement des œuvres et maîtrise. Un art européen	417
BIBLIOGRAPHIE	429
INDEX DES NOMS PROPRES	439

: ACHEVÉ D'IMPRIMER :
LE 12 OCTOBRE 1932
PAR
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE,
PARIS - ATELIERS A REIMS
(MARNE)

